# Les marchands écrivains

## affaires et humanisme à Florence 1375-1434

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
*VI^e SECTION : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES*
CENTRE DE RECHERCHES HISTORIQUES

# Civilisations et Sociétés 9

MOUTON
PARIS - LA HAYE
MCMLXVII

CHRISTIAN BEC

# Les marchands écrivains

## affaires et humanisme à Florence 1375-1434

MOUTON
PARIS - LA HAYE
MCMLXVII

© 1967 Mouton & Co and École Pratique des Hautes Études

A ma femme,
à tous les miens,
tendrement

## LISTE DES ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES DANS CET OUVRAGE

*Fonds d'archives*

| | |
|---|---|
| A. D. P. | Archivio Datini (Prato) |
| A. S. F. | Archivio di Stato (Florence) |
| A. S. L. | Archivio di Stato (Lucques) |
| B. N. F. | Bibliothèque Nationale (Florence) |

*Périodiques le plus souvent cités*

| | |
|---|---|
| *A. S. I.* | *Archivio Storico Italiano* |
| *Annales E. S. C.* | *Annales (Économies, Sociétés, Civilisations)* |
| *Biblio. Hum. et Ren.* | *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance* |
| *Lett. It.* | *Lettere Italiane* |
| *Rass. Lett. It.* | *Rassegna della Letteratura Italiana* |
| *R. I. S.* | *Rerum Italicarum Scriptores* |

# Avant-Propos

Le présent travail est né d'une hypothèse formulée par Y. Renouard, selon laquelle il existe un lien nécessaire entre le développement économique de Florence et l'apparition de l'Humanisme dans cette cité [1]. Nous nous proposons de montrer comment les hommes d'affaires de la cité du lys, qui représentent 5 à 10 % de la population de Florence, mais en font vivre les 2/3 peut-être, et qui gouvernent seuls entre 1382 et 1434, comment donc ces hommes d'affaires jouent un rôle important dans la naissance et le développement de la « Première Renaissance » (*Early Renaissance*) [2].

Au vrai, nous fondons notre étude sur la conviction qu'une description des mentalités et des besoins littéraires et moraux peut éclairer la genèse d'un événement littéraire et philosophique. En d'autres termes, nous pensons que l'analyse d'un fait littéraire tel que l'humanisme doit gagner en ampleur et en profondeur si elle se fonde sur une représentation précise des structures politiques, sociales et économiques au sein desquelles celui-ci est apparu. Sur un plan plus général, nous croyons que, sans négliger pour cela l'étude des « auteurs » dans leur psychologie individuelle et leurs œuvres, le critique littéraire peut emprunter une voie moins classique et peut-être moins éprouvée : qui consiste à rechercher les liens précis et les affinités spirituelles rattachant les phénomènes littéraires aux milieux dans lesquels ils sont nés et se sont développés.

Cette attitude critique n'est certes pas révolutionnaire. Dès 1800, Madame de Staël se propose « d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence

de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois » [3]. En ces termes, l'auteur du *Livre de la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* exprime son intention de mettre en relief le rôle joué par l'esprit d'époque *(Zeitgeist)* dans la création littéraire. En outre, comme l'écrit R. Escarpit, « depuis Taine, ni les historiens de la littérature, ni les critiques littéraires ne peuvent plus se permettre, malgré qu'ils en aient parfois, d'ignorer les déterminations que les circonstances extérieures, et notamment sociales, font peser sur l'activité littéraire » [4].

De façon plus radicale — et sous l'influence directe ou indirecte des théories marxistes — les critiques contemporains et les historiens de la littérature s'efforcent de replacer les phénomènes littéraires dans une large perspective historiographique. Ainsi H. Baron et C. Varese ou, d'une autre manière, L. Martines, pour ce qui concerne l'Humanisme [5]. De même, G. Getto préconise l'étude de certains thèmes littéraires — dont celui du vilain — en fonction des réalités économiques ambiantes [6]. Pour notre part, nous poursuivons systématiquement l'étude des rapports société-littérature à Florence durant les années 1375-1434 [7]. Nous ne prétendons pas pour autant qu'un fonds de pensée collective peut déterminer les faits littéraires de façon nécessaire et rigoureuse, ni encore moins fonder une esthétique. Nous ne jugeons pas davantage l'œuvre littéraire en fonction de la manière plus ou moins exacte dont elle représente ou traduit la réalité historique. Aussi bien est-ce d'abord en tant qu'individus que nous étudions les marchands écrivains. Notre but final — répétons-le — est de mieux éclairer l'Humanisme en tant que fait littéraire et moral, grâce à une peinture aussi exacte que possible du climat intellectuel, politique, social et économique qui peut l'avoir conditionné.

Dans notre tentative pour faire accéder les marchands écrivains, et les hommes d'affaires en général, à l'histoire littéraire, nous avons été aidé, conseillé et assisté par des maîtres auxquels nous nous faisons une joie d'exprimer ici la reconnaissance la plus vive et la plus déférente.

Qu'on nous permette d'évoquer d'abord Y. Renouard, trop tôt disparu, à qui nous devons notre amour pour les marchands italiens — florentins en particulier — et l'idée initiale de notre étude. Il accepta à plusieurs reprises de nous procurer conseils et assistance. Nos remerciements vont à M. Paul Renucci, professeur à la Sorbonne, qui a bien voulu diriger notre thèse principale et qui par ses critiques et ses encouragements nous a aidé et guidé efficacement ; à M. Claude Margueron, professeur à la Sorbonne, qui, dans la direction de notre thèse

complémentaire, a sans cesse inspiré et éclairé notre démarche grâce à ses remarques rigoureuses ; à M. André Rochon, professeur à la Sorbonne, qui nous a maintes fois fait de très utiles remarques.

Nous n'aurions garde d'oublier M. Fernand Braudel, professeur au Collège de France et président de la VI^e^ section de l'École Pratique des Hautes Études, M. Ruggiero Romano et M. E. Leroy Ladurie, directeurs d'études à l'École Pratique des Hautes Études, tant pour leurs encouragements, que parce qu'ils ont bien voulu accepter de publier nos travaux dans les collections de la VI^e^ Section de l'École Pratique des Hautes Études.

Enfin, nous voulons dire notre gratitude à tous ceux qui ont facilité nos recherches : le Centre National de la Recherche Scientifique et les directeurs de la Bibliothèque Nationale et des Archives d'État de Florence en particulier.

## Notes

1. « La Renaissance ne s'est implantée que parce que les hommes d'affaires avaient déjà créé inconsciemment le climat intellectuel et moral qui lui était favorable ; elle s'est développée parce qu'ils constituaient un milieu social suffisamment ample et influent et qu'ils avaient les moyens matériels d'en soutenir les promoteurs, hommes de lettres et artistes, de tenter personnellement toutes les expériences dispendieuses. » (Y. Renouard, *Affaires et culture à Florence* in *Il Quattrocento, Libera Cattedra di storia della civiltà fiorentina*, Firenze, Sansoni, 1954, p. 176).
2. Pour le double sens que nous donnons au terme d'humanisme cf. *infra*, p. 331. En ce qui concerne l'expression de « Première Renaissance », on se reportera par exemple à P. O. Kristeller : « In Italia specialmente prevale ancora l'abitudine di usare la parola umanesimo per indicare il tardo Trecento, periodo a cui gli storici stranieri (compreso me) preferiscono applicare il termine di primo Rinascimento. » (*Umanesimo filosofico e umanesimo letterario, Lett. It.*, XIV-4 (1962), p. 382).
3. *Livre de la Littérature..., discours préléminaire*, § 1.
4. R. Escarpit, *Sociologie de la littérature*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, p. 9.
5. Pour H. Baron et C. Varese, cf., *infra*, p. 19. Quant à L. Martines, il étudie la condition sociale des humanistes florentins entre 1390 et 1460. Grâce à de nombreux documents d'archives, il montre que la plupart d'entre eux appartiennent à la grande bourgeoisie et qu'ils ont des liens très étroits avec l'oligarchie marchande (*The Social World of the Florentine Humanists*, 1390-1460, Princeton U. P., 1963).
6. G. Getto, *Storia economica e storia letteraria, Lett. It.*, VII (1965), p. 438-450.
7. Nous avons choisi ces dates limites pour les raisons suivantes. 1375, année de la mort de Boccace, peut marquer la rupture entre Moyen Age et Renaissance. Les contemporains eux-mêmes semblent en avoir conscience. Pour littéraire et conventionnel qu'il soit, le témoignage de Sacchetti est significatif. L'auteur du *Trecentonovelle* n'écrit-il pas : « Or è mancata ogni poesia / e vote son le case di Parnaso, / po' che morte n'ha tolto ogni valore. » Certes, 1378, année de la révolte des Ciompi, est aussi l'année du retour au pouvoir des marchands, vainqueurs des « prolétaires ». Mais la guerre des Huit-Saints (1376) n'est pas dépourvue en soi d'intérêt et elle est l'un des ressorts de l'idéal de *libertas*. Nous ne pouvions manquer d'en tenir compte (cf. *infra*, p. 36). Quant à l'année 1434, du retour de Cosme de Médicis à Florence après un bref exil, elle marque la fin du règne des oligarques et le début de l'ère médicéenne, c'est-à-dire la restriction des libertés « démocratiques » et l'apparition d'un mécénat de type nouveau.

# Introduction

## *Les marchands italiens dans l'histoire de la critique historique, littéraire et philologique*

Les marchands italiens du Moyen Age — florentins en particulier — ont connu au cours des siècles des fortunes diverses. Leurs écrits, qui furent surtout édités au 18e siècle et à la fin du 19e, rencontrent de nos jours un renouveau d'intérêt. Cependant, comme certains n'ont pas été republiés depuis le 18e siècle, les *Rerum Italicarum Scriptores* [1] et les *Delizie degli Eruditi Toscani* [2] fournissent aujourd'hui encore des ouvrages d'une consultation aussi courante qu'obligatoire. La collection fondée par Muratori, qui cessa de paraître en 1750, a retrouvé en 1900 une nouvelle existence [3], car l'historiographie du début du 20e siècle s'est à nouveau intéressée aux œuvres des marchands médiévaux [4]. Quant à l'époque contemporaine, enfin, elle s'occupe avec ferveur de ces mêmes marchands : depuis 1924, A. Sapori publie leurs livres de raison [5] ; en 1956, V. Branca a réédité les *Ricordi* d'un homme d'affaires florentin [6], cependant qu'A. Schiaffini en 1926 [7] et A. Castellani en 1952 [8] nous ont procuré des éditions de textes en florentin vulgaire du 13e et du 14e siècle, textes qui sont pour la plupart tirés de livres comptables.

Durant les trois grandes périodes que nous venons d'évoquer, éditeurs et critiques abordent les écrits des marchands sous des perspectives différentes.

Les lettrés du Settecento sont surtout animés par des préoccupations d'ordre généalogique. Le père Ildefonso di San Luigi, par exemple, veut fournir au lecteur des documents authentiques illustrant l'ancienneté

et la dignité de certaines lignées florentines : « Dans la longue et toujours brillante descendance des Salviati, vos ancêtres dignes de mémoire, Éminent Prince, il en est un qui, en tout domaine, mérite d'être rappelé avec de singulières louanges : c'est le chevalier Iacopo d'Alamanno Salviati, illustre ancêtre de la lignée des Ducs dont descend Votre Éminence. Grâce à ses innombrables charges publiques, à la valeur de son épée invaincue, aux multiples ambassades, splendides et de la plus haute importance dont il s'acquitta au dehors pour notre antique république, il fournit l'un des meilleurs chapitres non seulement de notre histoire, mais aussi des chroniques étrangères, et un noble thème aux laudateurs les plus sincères. Il est, en outre, l'élégant écrivain de la Chronique que je publie ici, jointe à une autre » [9].

Les préoccupations généalogiques de l'éditeur des *Delizie* se doublent d'une vive admiration d'ordre linguistique pour les chroniques du 14e siècle, considérées comme d'excellents témoignages du « bon langage ». Dans son épître dédicatoire au cardinal Salviati, Ildefonso affirme son intention de servir la pureté de la langue toscane et ajoute que « le style de l'Auteur [Iacopo Salviati] est tout entier du type de celui du bon siècle de notre langue, sauf quelques menus idiotismes et quelques tournures, qui commencent à décliner dès l'époque très pure de Boccace » [10]. Semblables louanges, mêlées de quelques réserves, reflètent l'admiration que l'Académie de la *Crusca* et les puristes florentins vouent à la langue florentine du Trecento, telle qu'elle fut illustrée par les « Tre Corone ».

Le courant de vénération *cruscante* ne disparaît pas avec le 18e siècle, mais suscite encore des échos chez les érudits de la fin du 19e, ceux-là même qui publièrent le plus grand nombre d'écrits des marchands du Moyen Age. Ainsi C. Gargiolli, éditeur du *Livre secret* de Goro Dati, en loue la langue pure [11], cependant que C. Guasti parle de « langue du pur Trecento » à propos des lettres de ser Lapo Mazzei à Francesco Datini, marchand de Prato [12].

L'admiration linguistique s'accompagne le plus souvent d'une égale approbation pour la « naïveté » de l'écriture. Faisant allusion aux *Mémoires* de Luca di Totto da Panzano [13], les auteurs des *Annotazioni al Decameron* en vantent la fraîcheur d'expression, qu'ils attribuent à la simplicité des intentions de l'écrivain [14]. Pareillement, le premier éditeur des *Mémoires* de Giovanni Morelli en loue la grâce et la vivacité, qui lui semblent tenir aux préoccupations exclusivement familiales de ce marchand [15].

Ce motif est repris à la fin du 19e siècle par des critiques littéraires à la recherche du « naturel ». Accusant l'art d'être artificiel, M. Bontempelli

affirme que le grand siècle de la littérature italienne est le 15e, car, selon lui, durant sa première moitié, seuls les gens du commun auraient écrit en vulgaire, en procurant ainsi à la langue toscane plus de force et de naturel : « Durant un demi-siècle, comme plus personne n'écrivit en langue vulgaire avec une intention artistique, la prose ne servit qu'à la vie, à la propagande, à la pédagogie, aux communications nécessaires entre les hommes » [16]. Le paradoxe, qui se fonde sur une vision élémentaire et a priori de la littérature du début du Quattrocento, est significatif d'une certaine préférence pour la littérature « spontanée » au détriment de la littérature consacrée.

Confondant le style et l'homme, les critiques italiens, depuis Ildefonso di San Luigi jusqu'à Isidoro Del Lungo, chantent la pureté des mœurs et les vertus des marchands-citoyens du Moyen Age. L'éditeur des *Delizie* n'invite-t-il pas le premier ses lecteurs à rechercher dans les *Mémoires* de Morelli d'excellents documents sur le bon gouvernement tant civil que domestique ? Gino Capponi et les « néo-guelfes » insistent à leur tour sur les vertus des citoyens du Grand Siècle, c'est-à-dire du Trecento. Les historiens du début du 20e siècle — libéraux et catholiques — admirent tout à la fois l'art, la foi et la civilisation du 14e et du 15e siècle. C. Guasti évoque, par exemple, « l'influence des vieilles traditions qui maintenaient vivaces et concordantes dans la pensée et les sentiments, le bon, l'utile, le vrai et le beau, la religion et la patrie » [17]. Témoignant de la même attitude d'esprit plus admirative que critique, Carducci chante l'intelligence et la grâce des marchands de la république florentine [18]. Isidoro Del Lungo, enfin, croit avoir trouvé, parmi tous ces hommes modèles, un parangon de vertu, excellent père de famille, de la plus haute moralité et de la plus grande sagesse en la personne de ce Morelli dont nous avons déjà parlé [19].

Ainsi les écrits des marchands florentins du Moyen Age deviennent motifs de regrets mélancoliques du bon vieux temps et de critique implicite de l'époque que vivent leurs biographes. Admiration et polémique font oublier l'originalité véritable de ces hommes.

En outre, les historiens du 18e et du 19e siècle, à la recherche de témoignages et de documents, utilisent les chroniques marchandes plus qu'ils ne les étudient pour elles-mêmes et en fonction de leur auteurs. Les généalogistes du 18e siècle eux-mêmes tiennent à affirmer la valeur documentaire de leurs éditions, dont ils prétendent qu'elles éviteront qu'on ne redore indûment certains blasons [20]. Insistant encore une fois sur la prétendue naïveté des écrits qu'ils publient, ils en affirment l'objectivité : « Qui écrit pour soi et sur soi-même, non pas en vue de

publier ses écrits, mais de les faire servir de mémoires et de modèle aux membres de sa famille, doit écrire sans nul doute des choses vraies et bien connues de son temps, non par orgueil ou par souci de style, mais pour la simple vérité [21] ». Ainsi la simplicité d'écriture et la pureté d'intentions des chroniqueurs médiévaux garantiraient leur véracité. En fait — est-il besoin de le dire — les marchands écrivains, dans leurs intentions pédagogiques et patriotiques, n'établissent que leur vérité, personnelle, familiale ou nationale.

Désireux de publier les sources de l'histoire de l'Italie, les érudits de la fin du 19e siècle et du début du 20e baptisent *chroniques* les livres de *ricordanze* marchandes [22]. La confusion est significative de leurs intentions : la chronique n'est-elle pas, à leurs yeux, le premier et le plus sûr des documents ? Suivant le même esprit, E. Bensa, premier biographe de Francesco Datini, chante les joies que procure la découverte du document et le dialogue qui s'engage avec le passé le plus authentique [23].

Durant les années de l' « impitoyable recherche de la poésie » (selon l'expression de V. Branca [24]), les marchands écrivains furent négligés par les critiques littéraires. Les zélateurs de Croce n'oubliaient-ils pas, dans leur ferveur, que leur maître s'était appliqué — sur d'autres bases documentaires il est vrai — à l'étude de la civilisation napolitaine ?

L'époque contemporaine redécouvre les hommes d'affaires italiens du Moyen Age et de la Renaissance. Les historiens italiens consacrent de nombreux travaux à l'étude des techniques économiques des compagnies italiennes du Moyen Age. Leurs découvertes leur permettent de compléter et de corriger les théories de W. Sombart et de Max Weber, et d'affirmer que le capitalisme naquit au 14e siècle. A. Sapori, par exemple, travaille depuis quarante ans sur les livres comptables des hommes d'affaires de Florence, dont il propose un portrait singulièrement vivant, fait de grandeurs et de petitesses [27].

En France, Lucien Febvre et la sixième section de l'École des Hautes Études ont fondé une collection intitulée *Affaires et Gens d'Affaires* [28], qui s'ouvre sur un ouvrage de mise au point dû à A. Sapori [29]. Y. Renouard a publié régulièrement de 1936 à 1964 des études sur les marchands du Moyen Age — italiens en particulier —. Il met en valeur l'influence capitale qu'ils exercèrent aussi bien sur l'économie occidentale (en la faisant passer du stade rural au stade urbain) que sur la vision générale du monde (en détruisant les cadres de pensée collectifs et religieux au profit des modes de pensée individualistes et laïcs) [30].

Bien informés des travaux des historiens, les spécialistes contemporains d'histoire littéraire et philosophique savent en tenir compte dans leurs propres recherches. V. Branca, qui relève chez Boccace des traces de formation et de mentalité mercantiles et présente le *Décaméron* comme une épopée marchande composée pour un public d'hommes d'affaires [31], souligne l'originalité de la nouvelle attitude critique adoptée à l'égard des écrits « domestiques » médiévaux : « Une sollicitation à les relire et à les redécouvrir provient de la nouvelle conscience critique qui tend à saisir les reflets et les concrétisations de la vie morale dans les écrits littéraires et à éclairer le rapport existant entre les textes et le milieu dans lequel ils apparaissent » [32]. Suivant cet esprit, E. Garin met en valeur la nouveauté et la fertilité de la notion de vie en société — *vita civile* — chez les écrivains florentins du Quattrocento, dont Matteo Palmieri, marchand d'épices et humaniste [33]. Hans Baron éclaire les rapports existant entre situation politique et culture, idéologie politique et littérature. Il s'efforce de montrer qu'il existe un lien entre le développement de l'humanisme et l'affirmation de Florence comme État-Cité *(City-State)*, sous la direction de l'oligarchie bourgeoise [34]. Enfin, C. Varese tente une interprétation systématique de la littérature marchande du début du 15e siècle et en souligne l'intérêt dans une large perspective historiographique [35].

Les historiens de la langue italienne ne doivent pas tenir un moindre compte du développement économique de Florence, afin de retracer l'évolution de l'italien et du florentin. A. Schiaffini montre que le linguiste désireux d'interpréter les textes florentins du Duecento et du Trecento doit parfaitement connaître l'histoire politique et économique du temps. Il affirme que seule la connaissance précise des rapports politiques, économiques et culturels qui se sont établis entre Florence et les autres cités toscanes peut permettre d'expliquer et de comprendre la pénétration de mots étrangers dans la matière linguistique florentine et italienne [36]. A. Castellani, enfin, met en relief le rôle joué par les marchands florentins dans l'évolution de la langue et de la civilisation italiennes. Ébauchant un parallèle entre le développement politico-économique de la cité du florin et l'essor de sa civilisation, il conclut que le progrès des techniques commerciales est à la base de la renaissance de la culture à Florence [37].

## *Les marchands italiens du Moyen Age*

L'analyse que nous proposons de l'esprit marchand en Italie à la fin du Trecento et au début du Quattrocento et de ses rapports avec l'Humanisme doit être fondée sur une connaissance précise de l'histoire des hommes d'affaires italiens du Moyen Age et de leurs techniques [38].

Hommes aux multiples activités, dont le but essentiel est le profit, les marchands se distinguent des boutiquiers et des artisans, parce que leurs entreprises commerciales et industrielles dépassent le cadre étroit de la cité. Leurs affaires sont à l'échelle de la Péninsule, sinon de l'Europe occidentale et du Levant. Ils achètent et vendent des marchandises sur des marchés différents. Ils fabriquent, à partir de matières premières importées, des tissus qu'ils revendent, pour une grande part, sur les marchés extérieurs. Ils procèdent à des transferts de fonds entre les villes de la Péninsule et entre les pays étrangers.

Leurs activités, rentables mais risquées, exigent une grande connaissance et une profonde expérience du commerce, ainsi qu'une large ouverture d'esprit. Les marchands savent prendre des risques, tenir compte de la conjoncture. Le Moyen Age les appelle *mercatores*, terme qu'Y. Renouard traduit par « hommes d'affaires » [39].

Les hommes d'affaires italiens les plus puissants de la fin du 14e siècle et du 15e — Médicis, Alberti — profitent de la riche expérience de plusieurs générations de *mercatores*. Leurs prédécesseurs les plus anciennement connus s'appellent Mauro et Pantaleone, père et fils, marchands amalfitains du 11e siècle. Car, après la période d'économie

presque exclusivement rurale des premiers siècles du Moyen Age, les affaires reprennent au 11e siècle et se développent dans quelques centres privilégiés de la Péninsule, Venise et Gênes dans le Nord, Pise dans le Centre, Amalfi et Bari dans le Sud. Partout dans ces villes, les marchands s'affairent et ils sillonnent les voies de terre et de mer à la recherche de marchés et de débouchés. Ils fondent leurs premières associations, les uns procurant les capitaux, les autres fournissant leur labeur et leurs connaissances techniques. Les voies terrestres et maritimes reliant Venise à Constantinople ou Pavie, Amalfi à l'Occident musulman, s'animent.

Les Croisades favorisent cette expansion, car les marchands italiens, qui se font les principaux fournisseurs des armées chrétiennes et mettent des fonds importants à la disposition des papes et des princes, s'ouvrent des marchés en pays infidèle. Pise, Gênes et Venise fondent en Syrie et en Palestine des colonies, qui bénéficient de certains droits d'exterritorialité et jouissent de facilités douanières et fiscales. Elles s'assurent également des positions privilégiées à Alexandrie, à Damiette et au Caire et installent des comptoirs sur la côte septentrionale de l'Afrique musulmane, à Tripoli, Tunis, Bougie, Oran et Ceuta.

Placés à la charnière des voies commerciales qui s'établissent entre le monde chrétien et le monde païen, entre les foires de Champagne, les ports barbaresques et le Proche-Orient, les marchands italiens s'imposent comme les plus puissants et les plus avisés des hommes d'affaires occidentaux.

Dès la fin du 11e siècle, Pise s'affirme et elle demeure jusqu'au début du 13e le premier port de la mer Tyrrhénienne. Tournée aussi vers l'intérieur, elle investit une partie de ses gains dans la mise en valeur du *contado*. Gênes, par contre, littéralement jetée à l'eau par les montagnes qui l'enserrent, doit toute sa vie et sa puissance à la mer. L'esprit marchand y règne en maître et tous, nobles, bourgeois riches et moyens, hommes et femmes, y font des affaires. Progressivement, les Génois supplantent les Pisans et, au 13e siècle, ils leur succèdent dans la domination de la Méditerranée occidentale. Venise, sur sa lagune adriatique, est encore moins industrielle et agricole que sa rivale ligure. Son régime économique ressortit au dirigisme d'État. La république — c'est-à-dire l'aristocratie marchande — est le premier armateur, elle organise les convois maritimes — les *mude* — et elle dirige les chantiers navals.

Pour fournir aux ports des produits à exporter et pour redistribuer les marchandises importées, des centres industriels et commerciaux se

développent dans l'intérieur de la Péninsule. Ce sont des villes bien situées aux nœuds des routes reliant les ports au reste de la Péninsule et la Péninsule à l'Europe.

Dans le Nord de l'Italie s'imposent deux capitales économiques. Plaisance, sur les routes reliant l'Europe occidentale à Rome, à Gênes et à la Lombardie, est essentiellement un centre bancaire. Milan, dont il est banal de mettre en valeur la position de plaque tournante sur les voies Venise-Gênes, Italie-Allemagne, Italie-France, est une très importante cité industrielle et commerçante.

En Italie centrale, Sienne se développe la première. Dès le 13e siècle, les Siennois sont présents à toutes les foires de Champagne. Ils deviennent, durant une certaine période, les banquiers du pape et s'assurent ainsi, en même temps que des bénéfices énormes, un mouvement de capitaux qui complètent le leur [40]. Cependant ils finissent par perdre leur position privilégiée au profit de Florence. La force des Florentins — nouveaux venus dans les affaires par rapport à leurs voisins — réside dans l'universalité de leurs activités. Les hommes d'affaires de la cité du lys sont tout à la fois banquiers, commerçants et industriels.

Dans toutes les cités commerçantes de la Péninsule s'impose bientôt, et naturellement, une classe sociale nouvelle, celle des marchands. Ceux-ci gouvernent Milan dès 1225 et en 1250 ils s'affirment à Florence grâce à la constitution du *Premier Peuple*. A Gênes, la bourgeoisie d'affaires s'allie dès le milieu du 11e siècle aux vieilles familles nobles. A Venise, les « nouveaux riches » du 10e et du 11e siècle ne forment bientôt plus qu'un tout avec les anciennes familles pour constituer le patriciat.

Certaines dynasties marchandes et certains individus sont typiques de la mentalité et de la réussite de leur classe. A Gênes, ce sont les Della Volta, dont l'un des fils est, en 1163, archevêque de sa ville natale. A Venise se distinguent les Contarini, les Giustiniani et les Candiano, aussi riches que puissants. Le Vénitien Romano Mariano, homme d'affaires de moindre envergure, est un modèle de ténacité marchande. Car, s'il est chassé en 1170 par les Byzantins de Constantinople, où il s'était installé, il revient dans cette cité en 1183, après avoir payé ses dettes et il se retire, en 1190, une fois fortune faite. Parmi les Placentins émigrés à Paris dans les quartiers Saint-Jacques et Saint-Merry, Gandolfo d'Arcelli est un exemple de réussite commerciale et sociale. N'est-il pas devenu le plus riche bourgeois parisien sous le nom de Gandoulfe d'Arcelles [41] ? Semblablement, le *mercator* siennois Salimbene Salimbeni est digne d'être mentionné, lui qui offre

à sa cité la somme fabuleuse de 118 000 florins afin de pourvoir à la guerre contre Florence. Son patriotisme (inspiré par l'État-Cité), l'ampleur de sa fortune et la conscience du danger représenté par la cité du florin sont les motifs déterminants de son geste [42].

Les *mercatores* du 12e siècle et du début du 13e ne ressemblent pas aux grands chefs d'entreprises contemporains. Ils sont les héros d'une époque de conquête. Loin de vivre douillettement et tranquillement chez eux, dans leurs cités qui s'embellissent [43], ils font au moins un voyage par an et connaissent les hasards de la route, neiges et tempêtes, bandits et pirates, seigneurs et rois pratiquant des représailles. Animés par l'esprit de lucre, prêts à saisir toutes les occasions de profit, les hommes d'affaires bravent vaillamment tous ces périls. Ils ne sont pas spécialisés, vendent et achètent, en gros comme au détail, tout ce dont on peut faire commerce, prêtent ou empruntent selon les circonstances, investissent leurs bénéfices dans les constructions navales, les industries textiles ou les biens immeubles.

Le dernier tiers du 13e siècle et la première moitié du 14e sont les années les plus brillantes dans l'histoire du développement économique de l'Italie médiévale. La fin des Croisades — la capitulation de Saint-Jean d'Acre est de 1291 — affecte relativement peu les échanges commerciaux entre l'Occident et le Levant. Davantage, les marchands italiens élargissent nettement les frontières de l'univers commercial. Marco Polo, à la suite de certains moines mendiants, parvient en Extrême-Orient (1271-1295). Vers l'Ouest, les *mercatores* italiens touchent à Cadix, Séville, Salé même. Dès 1277, sinon avant, ils atteignent les Flandres par mer, et vers la même époque, l'Angleterre. A la fin du 14e siècle, les frères Zeno, marchands vénétiens, découvrent le Groënland, cependant que, sur terre, d'autres marchands ouvrent le col du Saint-Gothard.

L'essor économique est l'un des facteurs déterminants du développement des villes dans toute l'Europe occidentale. Paris, Avignon, Londres et Bruges sont des capitales que les hommes d'affaires italiens connaissent bien, où ils fondent des comptoirs et installent des colonies d'émigrés temporaires ou définitifs.

L'expansion économique de la société mercantile italienne tient en grande partie, sans doute, au perfectionnement des techniques. Les profits des *mercatores* deviennent à la fois plus sûrs et plus amples. Les marchands créent l'assurance, qui préserve les transports des énormes risques qu'ils couraient [44]. A la monnaie métallique, vulnérable et peu maniable, ils substituent la monnaie de banque, lettre de change,

titre de payement et de virement [45]. Pour rédiger leurs bilans, ils inventent la comptabilité en partie double, qui simplifie la tenue des livres et assure un compte rendu constamment à jour des avoirs et des dettes [46].

Les activités commerciales et bancaires s'intensifient et se multiplient, cependant que les associations de marchands deviennent de véritables sociétés anonymes, avec une raison sociale, des déposants et de multiples succursales à travers le monde. Les *mercatores* d'une même entreprise, d'une même ville parfois, restent en étroit contact, grâce à des relations postales régulières. L'homme d'affaires du 14e siècle voyage moins, ne touche plus lui-même aux marchandises, court moins de risques et a une activité plus vaste. Il n'est plus un héros ni un aventurier, devient homme de bureau, intellectuel des affaires, mais non pas esprit routinier.

Le marchand peut d'autant moins manquer d'initiatives que — à cause de l'intensification des échanges et de l'amélioration des techniques — la concurrence se fait plus âpre. Certaines villes se développent, cependant que plusieurs autres, moins entreprenantes sans doute et souvent gênées par les circonstances politiques défavorables, déclinent lentement. Sienne, Pise et Plaisance amorcent, chacune en ce qui la concerne et pour des raisons différentes, un mouvement de lente décadence, qui aboutira à la perte de leurs libertés communales.

S'étant affirmée aux dépens de Pise, Gênes règne sur la Méditerranée occidentale. Benedetto Zaccaria, génois, édifie l'un des premiers trusts de l'histoire, sur le type de la concentration verticale, pour l'exploitation de l'alun, dont il contrôle l'extraction et la vente depuis les mines de Phocée jusqu'aux teintureries qui l'utilisent. Puissant industriel, Zaccaria est encore un gros importateur de produits variés d'Europe centrale, ainsi qu'un grand amiral, vainqueur des Pisans à la Meloria [47].

Venise, cité déjà traditionaliste, n'innove pas en matière de marchés ou de types d'associations marchandes. Il semble même qu'on ne peut pas lui attribuer, comme on le fit longtemps, l'invention de la digraphie [48]. Les *mercatores* vénitiens demeurent groupés en petites sociétés, spécialisées dans un trafic particulier. Gouvernant l'État, ils dirigent l'économie : ce sont deux cents familles qui imposent à la cité le service d'un intérêt général qui est le leur propre.

Florence, enfin, est, sur le plan économique, la cité terrienne la plus puissante de toute l'Italie. Elle s'affirme dans tous les domaines, commercial, bancaire, industriel. Les circonstances internationales lui sont favorables : grâce à la victoire de l'alliance Guelfe, dont elle est l'« intendance », elle s'impose à ses rivales. C'est dans la cité du florin que se

constituent les premières compagnies internationales, qui sont à l'affût de toutes les possibilités d'affaires et prêtes à les exploiter. Car elles font commerce de tout, achètent, vendent et transportent les matières premières (laines, denrées alimentaires, produits exotiques, métaux) aussi bien que les produits manufacturés : tissus, vêtements, armes et même tableaux. Elles pratiquent l'industrie textile, assurent la teinture, l'affinage et l'apprêt des draps dans des ateliers qu'elles contrôlent. Elles font le commerce de l'argent, prêtant à tous, des humbles aux puissants, et assument le rôle de banquiers du Pape, de conseillers financiers, de trésoriers et de percepteurs des princes et des rois. Leurs bénéfices sont variables, mais toujours élevés, et les taux d'intérêt qu'elles pratiquent, vont de 10 à 100 %, selon les clients et les circonstances. Quel est le nombre de ces entreprises à Florence, et partant quelle est l'importance numérique de la classe marchande dans la cité du florin ? Nous pouvons le demander à Giovanni Villani, qui connaît bien les marchands ses confrères. « Les magasins de la corporation de la laine, écrit-il, étaient deux cents environ et ils fabriquaient de soixante dix à quatre-vingt mille pièces de drap, qui valaient en gros un million deux cent mille florins d'or. Plus du tiers de ces pièces restaient dans la ville pour y être travaillées, et plus de trente mille personnes en vivaient... Les comptoirs de la corporation de Calimala, des draps français et ultramontains, étaient vingt environ, et ils faisaient venir plus de dix mille pièces de drap, d'une valeur de trois cent mille florins d'or... Les comptoirs des changeurs étaient au nombre de quatre-vingts environ »[49]. A Florence comme à Venise, les hommes d'affaires sont donc une petite mais puissante minorité. Ils sont mille cinq cents peut-être, c'est-à-dire qu'ils constituent, avec leurs femmes et leurs enfants, 5 à 10 % de la population totale de la cité. Mais ils sont le nerf de leur patrie. Villani n'écrit-il pas que la seule corporation de la laine fait vivre trente mille personnes, soit un tiers environ de la ville[50] ?

Le destin des cités commerçantes est donc étroitement lié au destin de l'oligarchie marchande, tant au point de vue économique qu'au point de vue politique. Or les entreprises de la Péninsule connaissent au 14e siècle une série de difficultés. Les premières crises, d'origine essentiellement politique, apparaissent à Florence au début du siècle. Les compagnies « blanches », ruinées par la défaite de leur faction et l'exil de leurs dirigeants, entraînent dans leur chute certaines de leurs concurrentes du parti opposé. Quelque trente ans après, les faillites reprennent, plus nombreuses et plus graves. Les sociétés de moindre importance

s'écroulent les premières, les plus puissantes connaissent la ruine à leur tour. En 1346 a lieu le krach de la compagnie des Bardi.

Le gigantisme même et l'ampleur internationale des sociétés florentines les rendent vulnérables, font d'elles des « colosses aux pieds d'argile », selon le mot d'A. Sapori repris par Y. Renouard [51]. Elles sont très sensibles à la conjoncture, car, tous les dépôts qu'elles reçoivent étant retirables à vue, il suffit d'une panique d'origine politique ou économique pour déclencher une épidémie de retraits telle que les sociétés sont acculées à la faillite. Or les circonstances défavorables ne manquent pas vers le milieu du Trecento. En Orient, le commerce se heurte à l'hostilité des Mongols et des Turcs ottomans. En Occident, la concurrence se fait encore plus sévère à cause de l'amélioration des techniques et des progrès de l'industrialisation. Le marché des laines anglaises se ferme progressivement à la suite de la décision d'Edouard III de créer une industrie lainière. D'autre part, les hommes d'affaires italiens sont souvent victimes de princes mauvais payeurs ou de rois qui, tel Philippe le Hardi en 1277, Philippe le Bel en 1299 et 1308, Philippe de Valois en 1330, prennent des mesures coercitives aux dépens des « Lombards » « traîtres » et « avides ». En outre, les conflits entre les cités de la Péninsule et entre la France et l'Angleterre gênent les trafics. Enfin, la terrible peste de 1348 et les nombreuses épidémies suivantes font dans toute l'Europe un nombre considérable de victimes [52]. Le commerce et l'industrie s'en trouvent ralentis et désorganisés.

Le problème est posé par les historiens, de l'ampleur et de la portée des crises économiques qui secouent le Trecento. Si certains auteurs les jugent responsables d'un long malaise, qui aurait affecté tout le 14e siècle, sinon même le 15e, d'autres prétendent au contraire en restreindre l'importance. Tous, cependant, s'accordent pour estimer qu'il y eut une contraction économique en Europe entre le deuxième quart du Trecento et le dernier quart du Quattrocento.

Les marchands écrivains nous apportent à ce propos leur témoignage. Tous ceux qui nous intéressent, écrivant entre 1375 et 1434, ont le sentiment de vivre une époque difficile. Ils ont de très nombreux confrères qui font faillite et ils craignent sans cesse de faire eux-mêmes de mauvaises affaires. *Laudatores temporis acti* comme tous les inadaptés, ils jugent, avec raison sans doute, que les temps passés étaient plus favorables que leur époque au commerce et à l'industrie.

Les propos de Goro Dati dans son *Livre Secret* vont dans ce sens [53]. Soyeux, Goro entre dans sa première société en 1384. Ses affaires marchent de façon assez satisfaisante jusqu'en 1392. Durant l'un de ses

voyages en Espagne, il tombe aux mains de pirates, qui lui volent tout son argent. Il fait alors des dettes et abandonne la compagnie dont il était actionnaire pour trafiquer seul durant un an.

Entré dans une nouvelle société, il remonte la pente et connaît l'apogée de sa fortune en 1400. Mais la peste le chasse de Florence et lui procure de grosses dépenses. Sa situation financière se détériore jusqu'en 1412. A cette date, il a 2 400 florins de déficit et il est menacé de prison pour dettes. Huit années lui sont nécessaires pour rembourser les sommes empruntées, et il n'y parvient que grâce à l'aide de son oncle, Général des Prêcheurs, et de Cosme de Médicis. Puis ses affaires connaissent une nouvelle courbe ascendante, très brève, car les guerres Milan-Florence lui procurent des difficultés. Il est sur une pente dangereuse entre 1424 et 1427, date à laquelle il abandonne la rédaction de ses mémoires commerciaux. Certes, ce témoignage n'a qu'une valeur documentaire relative du fait de sa singularité. Du moins met-il en relief l'instabilité d'une carrière marchande durant les années 1380-1430.

Les *Ricordanze* inédites du lainier florentin Lapo di Giovanni Niccolini dei Sirigatti [54] nous fournissent un témoignage plus valable peut-être. Car Lapo fait allusion à de nombreuses faillites parmi les seuls hommes d'affaires avec qui il est en relation entre 1378 et 1434.

Notons encore le témoignage de portée plus générale du notaire Lapo Mazzei dans ses lettres familières [55]. Lapo, qui n'a pas une étude mais est employé dans une œuvre de charité, ne se préoccupe de la situation économique ni par profession ni par intérêt personnel. Il reflète donc l'opinion courante des marchands qu'il fréquente. Or il incite, par une lettre du 16 novembre 1395, son correspondant à aider à l'établissement d'une fille de marchand marchand ruiné. « On m'a parlé de la fille de Sandro Mazzetti, qui était récemment l'un des plus riches marchands de l'Oltrarno et qui vit aujourd'hui d'aumônes à Santo Spirito [56] ». Dans d'autres lettres, le notaire souligne la dureté des temps et voit l'avenir sous de sombres couleurs [57]. Ailleurs, il annonce son intention de jouer sur le probable renchérissement des grains que vont provoquer les préparatifs militaires en cours à Florence et Milan. Il ne se trompe pas dans ses prévisions [58]. Par une autre lettre, il met en garde son correspondant contre les risques du commerce : l'erreur du moindre employé suffit, dit-il, à provoquer une faillite [59]. Aussi pousse-t-il le marchand auquel il s'adresse à faire des placements sûrs en achats de terre [60]. Plus significatif encore est ce dialogue qu'il raconte avoir eu avec un ami concernant la solvabilité de son correspondant, lequel est pourtant un puissant homme d'affaires : « Il y a quelques jours, un de nos concitoyens me demanda en secret s'il pouvait avoir confiance

en une lettre de change de trois cents florins émanant de votre comptoir. Je lui donnai mon avis et lui demandai la raison de ses craintes. C'est que, me répondit-il, les temps sont tels que l'on ne peut avoir confiance en personne. Il serait aisé, ajouta-t-il, que, Francesco ayant des affaires de toutes parts, l'une d'entre elles allât mal et que la ruine atteignît le comptoir d'ici. Et il dit encore, parce qu'il est l'un de mes bons amis et sait que je suis à vous : « Si Francesco ne restreint pas ses entreprises et ne les remet pas en ordre, en ne faisant que des affaires comptant, comme les autres marchands le font de nos jours, c'est qu'il est bien fou [61] ».

N'est-ce pas là un écho précis du malaise dont souffrent les marchands florentins, qui ne sont sans doute pas encore sortis du marasme et craignent de nouvelles catastrophes ? Aussi bien regardent-ils le temps passé, celui de l'expansion économique, comme un véritable âge d'or. Le lainier Giovanni di Pagolo Morelli, par exemple, met en relief l'énergie et l'esprit d'entreprise de son père, qui représente à ses yeux la génération glorieuse de l'épopée marchande. « Le dit Pagolo, jeune, seul, inexpert, sans aucune aide ni conseil, sinon de ses amis, en pleine période de peste, effrayé par la mort des siens et craignant pour lui-même, s'étant trouvé au milieu d'affaires enchevêtrées de crédits a récupérer pour plusieurs milliers de florins ... devait les chercher non seulement à Florence et dans le contado, mais au dehors, à Arezzo, Borgo San Lorenzo, Sienne, Pise et à l'étranger. Considérez un peu, et demandez-vous ce que vous auriez le courage de faire en une telle époque et dans une semblable situation ! Et pourtant il débrouilla et arrangea tout, des choses les plus importantes aux plus infimes, bien et diligemment... Outre cela, il s'occupait de laines, en association avec Tomaso di Guccio et autres ; il trafiquait au *Monte* et engageait plusieurs milliers de florins sur des changes secs et par lettres, sur les laines françaises et bien d'autres choses encore [62] ».

En lisant ces lignes, on ne peut rester insensible à la « poésie du chiffre », à l'épopée du compte en banque, qui expriment des sentiments communs à tous les marchands. Pourtant il semble qu'à la suite de A.-E. Sayous on doive distinguer, parmi les marchands italiens du Moyen Age, entre hommes de terre et hommes de mer, car bien des traits de caractère et de mœurs commerciales les distinguent [63].

La cité maritime est tournée exclusivement vers le large. Son horizon géographique, politique et économique est la mer. Ses contacts avec la Péninsule sont moins étroits et moins continus qu'avec ses comptoirs lointains. Aussi les cités de l'intérieur regardent-elles les républiques

maritimes avec suspicion et elles les qualifient d'égoïstes [64]. S'adressant à Venise, le reproche se justifie en partie, car la cité des doges ne se soucie guère, jusqu'au Quattrocento, des débats qui agitent la Péninsule ; elle n'intervient que si elle sent l'équilibre des forces trop menacé.

S'ils ont peu de contacts avec la Péninsule, s'ils ne suivent que de loin les luttes entre Guelfes et Gibelins, les ports de mer ont la Méditerranée pour fief. Certains hommes d'affaires génois ne portent-ils pas le nom significatif d'*Uso di Mare?* De leur métier, les hommes de mer retirent une curiosité, une ouverture d'esprit qui leur est propre. Leur héros, c'est Marco Polo. Son *Devisement du Monde* n'est pas seulement le relevé des cours pratiqués sur le marché international et un traité des possibilités économiques offertes par les pays étrangers, il témoigne aussi d'un esprit curieux, qui sait s'étonner et s'émerveiller. Outre l'avidité de connaître, le courage et la ténacité sont les qualités des marchands des places maritimes. Romano Mariano ne nous en offre-t-il pas un bon exemple ? De même qu'il manifeste un esprit d'entreprise qui est propre à tous ses confrères. Les femmes de Gênes ne gardent pas inactifs les capitaux de leur dot : elles les confient aux navigateurs.

Ceux-ci n'ont d'activités que commerciales. L'industrie lainière ne se développe à Gênes qu'entre des mains étrangères. La banque n'y est pas tant de prêt que de dépôt. Car on ne peut envisager de prêts à long terme dans une ville dont le temps se mesure en expéditions maritimes. Le type d'association est la « commande » génoise ou la *colleganza* vénitienne, qui ne durent que le temps d'un aller et retour de bateau. Après chaque voyage la *societas maris* se dissout et se reforme pour une autre campagne, un autre trafic, avec de nouveaux associés. Cependant il arrive parfois que les hommes de mer fondent une association commerciale plus durable, mais seulement lorsqu'ils s'adonnent — exceptionnellement — à une activité industrielle [65].

Si Vénitiens ou Génois sont d'abord tournés vers la mer, et ensuite vers le continent, il n'en est absolument pas de même pour les hommes d'affaires de l'intérieur. Ainsi Florence est très sensible aux luttes opposant la Papauté et l'Empire : les rivalités qui la déchirent sont influencées par les conflits italiens et mêmes mondiaux, et les factions ennemies s'appuyent sur des forces étrangères à la cité.

D'autre part, les risques des transports étant moindres par terre et par eau que par mer, les associations commerciales bénéficient d'une existence prolongée. Les affaires entreprises dans les places continentales sont marquées du sceau du stable et du durable. L'industrie, qui requiert préparation, organisation et pérennité, ne se développe que dans les cités de l'intérieur, de même que la banque, car vente à crédit, prêts

et emprunts se font à long terme. Enfin, seuls les marchands des villes « de terre » placent leur argent — et de plus en plus après les crises — dans des achats de maisons et de terrains, d'immeubles. Ils aiment ce qui est stable. Ils réfléchissent, mûrissent leurs décisions et réalisent progressivement leurs plans. Ils ont le temps pour eux.

Le type d'association en vigueur chez eux est donc la compagnie, dont la continuité est le trait original. A la continuité s'ajoutent le calcul précis et l'organisation soigneuse. Mais l'esprit d'initiative tend à disparaître au profit de la routine administrative. Les marchands florentins ou milanais deviennent progressivement hommes de comptes et de cabinet.

## *Florence sous le Gouvernement de l'oligarchie marchande* (1378-1434).

Dès les premiers temps de l'existence de Florence, à travers la période des consuls, des podestats et du « Peuple », les marchands accèdent progressivement au pouvoir et concentrent peu à peu toute l'autorité entre leurs mains. Sur leur « droite », ils éliminent les aristocrates « magnats », sur leur « gauche », ils empêchent l'accession au pouvoir de la *plebe* et des membres des Arts Mineurs [66].

Depuis la fin du 13e siècle le Peuple Gras gouverne. Car la Seigneurie est l'émanation des Arts Majeurs, du parti guelfe — où se regroupent la plupart des grands bourgeois —, de la *Mercanzia* — tribunal de commerce aux mains des hommes d'affaires —, et des Gonfaloniers de compagnie, qui tous ensemble préparent les listes d'éligibles. Si bien que, pour les trois quarts au moins, les Prieurs sont les élus des *mercatores* [67].

Le changement continuel des hommes au pouvoir, qui sont en outre tirés au sort, entraîne une certaine confusion et une apparente discontinuité dans l'histoire de la ville. Les crises politiques, économiques et sociales se succèdent, d'autant plus nombreuses que l'évolution des institutions se fait le plus souvent à travers des coups d'Etat officialisés par des *Balie*, assemblées extraordinaires dotées des pleins pouvoirs.

Au calme de Venise s'oppose cette turbulence de la ville du lys, que Dante critique violemment. Florence connaît une vie politique mouvementée parce qu'elle est sensible aux convulsions de la Péninsule et que, à la différence de la cité des doges, elle renferme un important prolétariat [68] d'ouvriers des grandes industries textiles.

L'essor économique de la cité au 13e siècle et au début du 14e siècle a entraîné un net accroissement de la production, qui a été atteint grâce à la multiplication des machines et à l'appel à un nombre grandissant d'ouvriers. Ceux-ci — ouvriers spécialisés et manœuvres — composent, à la fin du 14e siècle, la moitié environ de la population florentine. Leurs conditions de vie sont très dures, leurs journées de travail très longues et leurs salaires, souvent payés en retard et « rebus diversis » [69], sont très bas. Car les patrons florentins doivent lutter contre la concurrence étrangère et compenser par de bas salaires la cherté des matières premières due à leur éloignement des centres de production.

Classe nouvelle dans la cité, les ouvriers n'ont aucun droit. Ils sont les « suppôts » des corporations dont les statuts visent à les garder en tutelle. Ils sont surveillés par un officier étranger. En cas de conflit avec leurs employeurs, ils sont jugés par les tribunaux des Arts, qui sont entre les mains des marchands. En appel, ils se retrouvent devant les tribunaux civils, qui sont aussi des émanations de la classe « bourgeoise ». Politiquement et socialement, ils n'ont aucun moyen d'expression puisqu'ils ne jouent aucun rôle dans les corporations et qu'ils n'ont pas le droit de coalition.

Depuis 1350 environ, leur hostilité envers leurs patrons va croissant. La peste de 1348 a attisé sans doute la haine de classe [70]. Et celle-ci a été accentuée par l'appel lancé par les marchands aux ouvriers étrangers afin de combler les vides dus à l'épidémie dans les rangs de leur main-d'œuvre et de maintenir ainsi le bas niveau des salaires. Les faillites et les difficultés économiques ont frappé durement les travailleurs. Aussi grèves et manifestations se multiplient. Les « plébéiens » — les *Ciompi* — tentent de se coaliser dans des sociétés occultes, les « fraternités ». Ils trouvent dans les théories hérétiques des sectes de *fraticelli* un puissant motif de critique de la richesse et de mépris pour les hommes d'affaires.

La guerre entreprise en 1376 contre la papauté n'apaise pas longtemps les adversaires. La longueur des combats, leur insuccès et l'interdit lancé contre la ville sont, à des degrés divers, la cause de difficultés économiques dont les *Ciompi* pâtissent les premiers. Leur haine contre les bourgeois est encore avivée.

Une initiative de Salvestro de Médicis est l'occasion de l'affrontement. Chef d'une faction hostile aux Albizzi qui gouvernent, Salvestro veut abattre ses adversaires et il n'ignore pas que la plèbe est prête à soutenir toute initiative, qui, mettant en cause l'ordre établi, peut lui fournir la possibilité d'acquérir une certaine audience politique, et

partant économique et sociale. En 1378 — la paix vient d'être conclue avec le pape — Salvestro, gonfalonier, propose la remise en valeur des Ordonnances de Justice, la réduction du rôle joué par le parti guelfe et l'amnistie pour les condamnés politiques, les *ammoniti*. Son but avéré est de faire accéder un plus grand nombre de familles au pouvoir et d'affaiblir ainsi ses adversaires. Son projet de réforme étant mal accueilli, Salvestro se retire, non sans que Benedetto degli Alberti, très riche marchand et son allié, n'en ait appelé au peuple.

L'émeute éclate alors et la foule obtient la nomination d'une *balia* qui réduit la durée de l'admonition, élargit les droits politiques des Arts Mineurs et « réforme » les « bourses » d'où sont tirés les noms des prieurs. Les artisans de la victoire, les *Ciompi*, ne peuvent se satisfaire de mesures qui ne les touchent pas. Ils se rassemblent le 19 juillet pour préparer une résistance éventuelle contre les troupes appelées par la Seigneurie et surtout pour élaborer un programme de revendications. Le podestat fait arrêter et torturer un des conjurés. La nouvelle se répand et provoque l'insurrection de la plèbe. Le 20 juillet, le palais de la Seigneurie est pris d'assaut par la foule qui y installe un gonfalonier et chasse tous les magistrats sauf les Huit de la Guerre, qui avaient animé la lutte contre la Papauté. La nouvelle Commune refait les « bourses » et crée trois Arts nouveaux : le vingt-deuxième, des teinturiers, le vingt-troisième, des ouvriers de la confection et le vingt-quatrième, du menu peuple. Ces trois corporations accèdent dans une mesure relativement réduite (1/3) aux conseils de la *Mercanzia* et de la Commune (8 août).

Contre ces mesures naît une double opposition. Les marchands entravent la vie économique en fermant leurs ateliers et en partant pour le *contado*. Les plus intransigeants des révoltés ne se contentent pas d'une demi-victoire. Ils critiquent vivement la Commune qui ne peut prendre les mesures sociales qu'ils espéraient (renvoi du payement des dettes, allègement des gabelles). Ils se rassemblent à Santa Maria Novella et se proposent d'agir à nouveau pour une plus grande démocratisation de la constitution. Mais, abandonnés par les vingt-deuxième et vingt-troisième arts, ils sont écrasés par les troupes de la Seigneurie sous le commandement du gonfalonier lui-même.

Les causes de leur échec sont multiples. Les « intransigeants » ont manqué de cohésion et, dépourvus d'instruction et de maturité politique, ils ont été abandonnés par les ouvriers « spécialisés » qui les dirigeaient. Surtout, ils étaient peu nombreux en regard à la masse de la population. Aussi la trahison du gonfalonier Michele di Lando, cardeur de laine, qui s'est retourné contre eux, soit par ambition personnelle, soit par manque d'expérience politique, soit parce qu'il était l'homme de paille

des marchands et sans doute des Médicis, cette trahison est significative de l'état d'infériorité dont souffrent les *Ciompi*.

Dès le 31 août 1378, la réaction commence. Les Arts Mineurs sont au pouvoir. Ils bannissent ou font exécuter les meneurs de l'insurrection et les sympathisants, dont deux des Huit de la Guerre. Ils suppriment la corporation du menu peuple. Mais les artisans qui composent les Arts Mineurs ne participent pas à la vie économique la plus active de la cité, aux grandes affaires. Ils sont donc attaqués par les *mercatores* comme par la plèbe et ils perdent le pouvoir.

Dès 1382, les Arts Majeurs reprennent le dessus. Progressivement ils renversent la situation et assurent leur autorité. Par des réformes successives ils obtiennent une majorité toujours plus écrasante dans les offices. Finalement, ils se réservent les trois quarts des charges, dont celle de gonfalonier de justice. Ils suppriment les vingt-deuxième et vingt-troisième Arts. Ils réduisent la représentation des Arts Mineurs dans les conseils et ceux-ci finissent par ne plus avoir que deux élus à la Seigneurie. Ce retour en arrière, au delà même de la situation antérieure, se fait peu à peu. Il se double d'une série de mesures politiques et coercitives prises contre les opposants de tout bord. Les grandes familles, qui reprennent le pouvoir, et leurs chefs — Maso degli Albizzi, Gino Capponi, Niccolò da Uzzano — éliminent leurs adversaires politiques et leurs concurrents. Entre tous, ils persécutent les Alberti et leurs alliés, qu'ils jugent les plus dangereux. Les premières mesures de bannissement frappent Benedetto Alberti, ses enfants et ses amis en 1387 ; elles sont renouvelées et aggravées en 1393, 1397, 1401 et 1411. Des dispositions complémentaires mettent ces réprouvés au ban de la société marchande florentine : rapports commerciaux et mariages sont interdits avec eux. Ce coup est cruel, qui frappe des hommes d'affaires dans ce qui leur tient le plus à cœur : la famille et les affaires.

De 1387 jusqu'à 1425, les optimates exercent un pouvoir absolu. Les « bourses » ne contiennent que les noms de leurs alliés et de leurs clients. Par surcroît de précaution les oligarques créent le *borsellino*, où se trouvent les noms de leurs amis les plus sûrs, lequel fournit deux puis trois prieurs. Ainsi toute la politique de la cité est inspirée par les cercles dirigeants, directement ou par l'entremise de magistrats dévoués. Cavalcanti ne raconte-t-il pas dans ses *Istorie Fiorentine* que Niccolò da Uzzano dormait aux assemblées, mais que, le moment venu, il opinait pourtant en pleine connaissance de cause parce qu'il n'ignorait rien des pièces officielles qui lui étaient communiquées avant les réunions? Et il ajoute : « la Commune était gouvernée davantage dans les banquets privés et les cabinets qu'au Palais ; nombreux étaient ceux qui avaient

des charges, mais rares les gouvernants »[71]. Si les optimates instituent en 1411 un conseil des Deux Cents et un conseil des Cent Trente, ils n'y admettent que des amis auxquels ils demandent d'approuver les mesures prises. Un Donato Acciaiuoli et un Rinaldo Gianfigliazzi protestent-ils au nom des libertés florentines ? Ils sont aussitôt, l'un écarté, l'autre banni.

Cependant les oligarques ne se maintiennent fermement au pouvoir que le temps de deux générations. Neri, fils de Gino Capponi, et Rinaldo, fils de Maso degli Albizzi, connaissent la défaite. Les origines de leur défaveur et de leur ruine sont nombreuses. Après une période de guerres coûteuses mais acceptées parce que se terminant sur des victoires, les échecs se multiplient tant contre Milan que contre Lucques. Les marchands supportent de mauvais gré ces entreprises improductives. Leur impatience se fait d'autant plus grande que, pour augmenter les ressources de la République, l'oligarchie doit substituer au régime de l'*estimo* un impôt direct sur les biens, le *catasto*, qui empêche la fraude [71 bis]. Les charges financières s'accroissent tandis que les affaires sont ralenties par les conflits. L'adhésion — très profonde sans doute — dont ont bénéficié les optimates auprès du plus grand nombre des marchands, s'amenuise. Cosme de Médicis et les siens rassemblent les espoirs des mécontents. Leur popularité grandit grâce au souvenir laissé par Salvestro, leur parent éloigné,et à l'appui financier qu'ils apportent en secret aux hommes d'affaires endettés [72]. Très riches, les Médicis gardent une modestie et une réserve qui les distinguent de leurs adversaires. Puissants, ils ont l'habileté de ne pas heurter de front les oligarques. Ils entrent même en charge avec eux et ne profitent pas de leur position pour tenter un coup de force [73].

Le revirement de l'opinion est progressif. Des mesures sont prises en 1429 et 1430 — dont la loi dite des *Scandalosi* —, qui visent ceux qui inspirent l'orientation politique de la cité sans avoir reçu commission ou autorité à cet effet. L'une des premières victimes de ces mesures est Neri di Gino Capponi, exilé pour deux mois. Rinaldo degli Albizzi, chef des oligarques, énergique mais violent, tente de redresser la situation qui évolue à son désavantage. Il prétend par exemple à deux reprises (1419, 1429) supprimer les associations pieuses — les « confraternités » — qui lui semblent conspirer contre l'État. Il tâche de ruiner ses adversaires. Aussi les fait-il accuser de complicité avec les ennemis de Florence dans la guerre malheureuse contre Lucques. Il suscite la création d'une commission d'enquête, cependant qu'un gonfalonnier à sa solde, Bernardo Guadagni, fait arrêter Cosme de Médicis, qui, après un emprisonnement d'un mois, est exilé en septembre 1433.

Réfugié à Venise, le chef des Médicis est accueilli en prince plus qu'en banni. Les Vénitiens ont-ils pressenti la chute prochaine des Albizzi ? Toujours est-il que, un an jour pour jour après son exil, Cosme est rappelé à Florence par une Seigneurie qui lui est favorable. Les Médicis vont gouverner la cité trois siècles durant.

La politique extérieure de Florence pendant les années de domination de l'oligarchie est animée par deux motifs complémentaires. L'un est de défense de l'indépendance de la cité, l'autre d'expansion et de rayonnement dans l'Italie centrale, sinon même dans la Péninsule.

La défense de la *florentina libertas*, par le maintien d'une situation d'équilibre des forces dans la Péninsule et par l'opposition consécutive à toute puissance expansionniste, a l'occasion de se manifester par trois fois durant la période qui nous occupe : contre Jean-Galéas Visconti de 1385 à 1402, contre Ladislas de Naples de 1408 à 1414 et contre Philippe-Marie Visconti à partir de 1421. La lutte pour la liberté est presque constante à Florence. Elle anime l'une des idées-force de la politique florentine [74].

Contre des régimes tyranniques ou monarchiques qui ont pour eux la grande rapidité de décision d'un seul homme, une grande puissance militaire et un dynamisme expansionniste incontestable, Florence lutte par la diplomatie, les efforts financiers et la propagande. Elle se fait le champion des libertés italiennes. Elle proclame sa résolution de défendre son indépendance et celle de la Péninsule et d'écraser toutes les tyrannies. Elle s'affirme même la continuatrice des traditions de la Rome républicaine.

En 1376 la ville du lys n'hésite pas à s'opposer à la papauté, malgré son traditionnel attachement politique et économique pour l'Église. Tout en préparant le retour à Rome de leur maître, les envoyés du pape tentent à cette époque de raffermir leur autorité sur l'Ombrie, la Romagne, l'Émilie et certaines parties de la Toscane. Florence se juge menacée. Elle nomme les Huit de la Guerre, que leurs concitoyens surnomment par ironie les Huit Saints. Les hostilités commencent. Après deux ans de combat, la cité du florin, frappée par l'interdit, paye un fort impôt à la papauté et conclut la paix.

La liberté de Florence est bientôt menacée par l'expansion milanaise. La puissance des Visconti a été élaborée par l'archevêque Giovanni, puis par Galéas II et Bernabò. Jean-Galéas en hérite en 1385. Dès l'année suivante il s'efforce d'étendre son autorité sur toute la plaine du Pô. Sachant diviser ses adversaires, il s'empare successivement de Vérone, Vicence, Padoue. Il tend à faire l'unité de l'Italie du Nord

sous son autorité dès 1388. Florence s'efforce alors de susciter une alliance guelfe dont Venise ferait partie. Elle ne parvient qu'à demi à ses fins en regroupant sous la bannière de la *libertas* Padoue, Ferrare, Bologne et Mantoue. Les armées de la ligue sous la conduite du condottiere anglais Hawkwood, appuyées par les troupes de Jean d'Armagnac, se heurtent au Visconti de 1390 à 1392. Vainqueurs dans la plaine du Pô, les guelfes sont battus devant Alexandrie et se replient sur leurs positions. A ce premier conflit, qui n'apporte pas de solution définitive, succède une pause de quatre ans.

Les hostilités reprennent en 1396. Florence reconstitue une ligue contre Jean-Galéas devenu duc. Elle trouve à ses côtés Bernard VII d'Armagnac, Bologne, Lucques, Mantoue, Padoue et Rimini. Cependant le duc de Milan parvient à s'introduire en Toscane même, à Sienne dès 1389 et à Pise en 1392. Poussant son avantage, il achète Pise à Gherardo d'Appiano en 1399 et impose sa suzeraineté à Pérouse, Assise et Lucques. Florence, presque isolée, accepte la paix dont l'État de Venise se fait le médiateur.

Le troisième affrontement est le plus grave. Menacée, pressée de toutes parts, Florence en est réduite à appeler au secours le trop faible empereur d'Allemagne, Robert de Bavière. Cependant Jean-Galéas s'empare de Bologne, isole Florence de toute alliance possible avec Venise et la papauté, occupe Lucques. 1402 est l'année des plus grands périls. Mais la mort providentielle du duc écarte un danger que Florence ne parvenait plus à éloigner. Elle va garder le sentiment très vif d'être la seule cité italienne qui ait constamment lutté pour la *libertas* contre un Jean-Galéas qui apparaissait comme le tyran par excellence.

Lorsque le royaume de Naples tente de s'imposer à Rome et à l'Italie centrale, Florence croit retrouver en Ladislas un autre Jean-Galéas. Le roi de Naples profite de l'affaiblissement de l'Église dû au Grand Schisme. Suzerain de Rome en 1408, il se fait reconnaître en 1409 le droit d'administrer les États de l'Église au nom de Grégoire XII. Il pousse ses forces en direction de Florence et assure sa domination sur l'Ombrie, Pérouse et Assise y compris. Il s'empare même de Cortone en Toscane du Sud. Effrayées, Sienne et Florence surmontent leur haine traditionnelle et constituent une alliance qui, avec l'appui de Louis d'Anjou, arrête temporairement le flot menaçant des troupes napolitaines. Ladislas rétrocède Cortone et promet d'abandonner ses visées toscanes. En 1413, pourtant, il reprend Rome, en chasse Jean XXIII et menace Bologne. L'année 1414 rappelle 1402 aux Florentins. La mort soudaine de leur ennemi sauve encore une fois les marchands de la cité du florin.

En 1422 renaît la menace milanaise. Après la mort de Jean-Galéas, les Florentins ont renoncé à pousser vers le Nord et à détruire complètement l'État de Milan. Ils se sont montrés ainsi fidèles à leur politique de non-intervention dans la plaine du Pô. Cependant, après de longs désordres, Milan, sortie du marasme, reprend sa politique d'expansion dans le Nord, sous l'impulsion de Philippe-Marie Visconti, deuxième fils de Jean-Galéas. Pour avoir les mains libres, le Visconti propose aux Florentins une délimitation des zones respectives d'influence qui ne peut que leur convenir. Il promet de laisser la Toscane et la Romagne dans l'orbite florentine et demande sa liberté d'action dans le Nord. Fort de la non-intervention florentine, il s'empare successivement de Parme et de Brescia, menace Gênes. Florence hésite à réagir militairement. Elle achète Livourne à Gênes, à qui elle procure ainsi de l'argent tout en s'assurant un débouché sur la mer. Cependant Philippe-Marie parvient à convaincre la république maritime de son intérêt politique et économique à entrer dans l'alliance milanaise. Puis il pousse vers l'Est. En 1423, il prend Forlì et contrevient ainsi aux accords passés avec Florence. Lorsqu'il s'empare d'Imola, les hostilités éclatent. L'esprit de résistance renaît à Florence en face de la nouvelle menace de tyrannie. La cité nomme les *Dix de Balia*, qu'elle charge des pleins pouvoirs militaires.

Les Florentins essuient d'abord de graves défaites à Zagonara (1424) et Valdalimone (1425). Venise s'émeut ; elle entre dans la ligue formée par Florence, Sienne, Ferrare, Mantoue, la Savoie et Alphonse d'Aragon. Reniant les thèses de son prédécesseur Mocenigo, le doge Francesco Foscari signe avec la cité du florin un traité d'alliance valable jusqu'à la destruction de Milan. La ligue réalise les thèses de liberté citadine chères à Florence. Celle-ci, aidée par Gênes libérée du Visconti, Venise et Sienne, va faire triompher le parti de la *libertas*.

Tout en se défendant contre les menaces expansionnistes qui bouleversent la Péninsule, Florence tente de renforcer son autorité en Toscane. Cette expansion naturelle d'une ville en développement économique se manifeste dès le début du 13e siècle. Dès les années 1250, Florence s'affirme comme la première puissance politique et économique en Toscane (la première frappe du florin date de 1252). Ayant assuré fermement son autorité sur le *contado*, elle aspire à l'imposer à l'Italie centrale. Deux constantes animent sa politique : haine traditionnelle envers ses rivales et poussée vers la côte pour s'assurer la possession d'un port.

Dans les luttes qu'elle entreprend sous la direction des oligarques, Florence utilise à fond son arme la plus efficace, le florin, monnaie forte et stable, d'autorité internationale. Les victoires de la cité sont le reflet de sa prospérité. Le plus riche l'emporte, qui peut prendre à son service les *condottieri* les plus valeureux et les soldats les plus nombreux. L'emploi des mercenaires libère les marchands de leurs obligations militaires et leur permet de prendre part au maximum au développement économique de leur patrie.

L'oligarchie lutte victorieusement contre les autonomies locales qui menacent son empire et que ses prédécesseurs n'avaient pas réduites complètement. La création du *catasto*, qu'elle impose à tous ses satellites, lui fournit l'occasion de mater Volterra révoltée (1427).

En Italie centrale, les optimates transforment en conquêtes durables des aspirations séculaires. Ils s'emparent de Pise, leur ennemie de toujours. En 1405, ils l'achètent au maréchal Boucicaut qui en tenait la suzeraineté au nom du roi de France. Contre la résistance obstinée des Pisans, les Florentins emploient toutes leurs forces sous la direction de Maso degli Albizzi et de Gino Capponi. Après une longue lutte, la puissance militaire et économique des *mercatores* florentins leur donne la victoire. Ils achètent la complicité de Giovanni Gambacorti et entrent dans une ville presque réduite par la famine (octobre 1406). Ils traitent leur conquête en colonie, ruinent son économie par des taxes énormes et le transfert à Florence des plus riches familles. La cité du florin se transforme alors en puissance navale. Elle impose à Pise la construction et l'armement de galères et s'installe sur les voies maritimes classiques, sous l'impulsion de ses consuls de la mer.

Florence s'étend aussi dans le Sud de la Toscane. En 1884 elle achète Arezzo au Sire de Coucy. Trente ans après elle acquiert Cortone.

Ainsi l'empire florentin s'élargit considérablement sous la direction de l'oligarchie marchande. Mais l'échec des tentatives faites pour s'emparer de Lucques efface bien vite la satisfaction procurée aux *mercatores* par leurs victoires. Les optimates décident en 1429 de s'attaquer à la cité de la soie. Leur volonté d'expansion inquiète les principaux États italiens. Des puissances aussi hétérogènes que la papauté, les Visconti, Piombino et Sienne aident Lucques dans sa résistance victorieuse. En 1430, les assauts florentins sont définitivement repoussés et la paix de 1433 confirme le retour au *statu quo ante*.

Cet échec, imputable à un régime qui s'essouffle, est l'une des causes de la chute de l'oligarchie. De son règne, les hommes d'affaires florentins se sont pourtant longtemps félicités, car elle a augmenté et confirmé leur audience internationale [75]. Les optimates ont bien mérité de la classe marchande.

## Notes

1. *Rerum Italicarum Scriptores quos prodit* L. A. Muratori, Milano, 1723-1751, 25 vol. Cf. C. Cipolla e A. Manno, « Indice dei R. I. S. di L. A. Muratori », *Miscellanea di Storia Italiana*, xxiv (1885), p. 1-187.
2. *Le Delizie degli Eruditi Toscani*, Firenze, Cambiagi, 1770-1780.
3. *Rerum Italicarum Scriptores, nuova serie*, Bologna, 1900...
4. La majeure partie des écrits des marchands (mémoires, lettres, chroniques, etc.) ont été édités à la fin du 19e siècle et au début du 20e. Ainsi les mémoires d'Oderigo d'Andrea di Credi, Luca Landucci, Bartolomeo di Michele del Corazza, Gregorio Dati, Bartolomeo Masi et Donato Velluti ont été respectivement publiés en 1843, 1883, 1894, 1896, 1906 et 1914.
5. A. Sapori, « Il quaderno dei creditori di Taddeo dell'Antella e compagni », *Rivista delle Biblioteche e degli Archivi*, N. S., iii (1924).
6. Giovanni Di Pagolo Morelli, *Ricordi*, a *cura di* V. Branca, Firenze, Le Monnier, 1956.
7. *Testi Fiorentini...*, *a cura di* A. Schiaffini, Firenze, Sansoni, 1926.
8. *Nuovi Testi Fiorentini...*, *a cura di* A. Castellani, Firenze, Sansoni, mcmlii.
9. « Nella lunga e sempre luminosissima successione de ' Salviati, vostri memorabili Antenati, Principe Eminentissimo, uno che per ogni titolo meriterà di essere certamente rammentato con lode singolarissima, egli è quel cavaliere Iacopo di Alamanno Salviati, Illustre Progenitore della linea de' Duchi, donde Vostra Eminenza giustamente discende, il quale, e per le sue continue cittadinesche dignità, e per lo valore invitto di sua spada, e per le moltissime ambascerie di primo splendore e di gravissima importanza, sostenute fuori felicemente per la nostra vetusta Republica, forma di per sé solo la migliore parte non pur della nostra, ma delle straniere istorie ancora, e 'l nobile argumento dei più veraci lodatori. Egli è altresì l'elegante scrittore della desideratissima Cronica che qui, insieme con altra, vengo pubblicando ». Ildefonso Di San Luigi, in Iacopo Salviati, *Cronica o memorie dal* 1398 *al* 1411, Firenze, Cambiagi, mdcclxxxiv, Delizie degli Eriditi Toscani xviii, p. v-vj.
10. « Lo stile poi dell'autore è tutto certamente della maniera di quel buon secolo di nostra favella, salvo alcuni piccoli idiotismi, e modi di scrivere, che già incominciarono a declinare da' tempi tersissimi del Boccaccio. » (ID., *ibid.*, p. ii).
11. Goro Dati, *Il libro segreto*, Bologna, Romagnoli, 1869, p. 9.
12. *Lettere di un notaro a un mercante del sec.* xiv, *per cura di* C. Guasti, Firenze, Le Monnier, 1880, t. i, p. iv.
13. « I frammenti della cronica di Luca Di Totto Da Panzano », *Giornale Storico degli Archivi Toscani*, Firenze, 1861.
14. Cité in *Cronica di* Buonaccorso Pitti, Bologna, Romagnoli, 1905, p. xxxi.
15. *Istoria fiorentina di R. Malespini, coll'aggiunta di G. Malespini e la Cronica di G. Morelli*, Firenze, 1718, p. xii.
16. « ...perché per mezzo secolo quasi nessuno più scrisse d'intenzione in volgare per far dell'arte, la prosa servì soltanto alla vita, alla propaganda, all'ammaestramento, alle comunicazioni necessarie tra gli uomini... » (M. Bontempelli,

*Prose di fede e di vita nel primo secolo del l'umanesimo*, Firenze, Sansoni, 1913, p. 1).

17. « La influenza di antiche tradizioni, le quali mantenevano vivaci e concordi nel pensiero e nell'affetto il buono e l'utile, il vero e il bello, la religione e la patria. » *Lettere di un notaro a un mercante, per cura di* C. GUASTI, Firenze, Le Monnier, 1880, vol. I, p. LVIII.
18. G. CARDUCCI, *Opere*, Bologna, XI, p. 341.
19. *Cronica domestica di messer Donato Velluti, a cura di* I. Del Lungo e di G. Volpi, Firenze, Sansoni, 1914, p. 25.
20. S. Salvini in *Cronica di* B. PITTI, Bologna, Romagnoli, 1905, p. XXI-XXII.
21. « Chi scrive per sé e di sé, non per disegno di pubblicare il suo scritto, ma che di memoria serva e d'incitamento a quei di casa, scriverà cose vere e sapute in quei tempi, non per boria, né per far pompa di stile, ma per semplice verità. » ID., *ibid.*, p. XXII-XXIII.
22. C'est le cas des *ricordanze* de Pitti et de Morelli. Les premières sont intitulées *chroniques* dans les éditions du 18e et du 19e siècle, de même que les secondes au 18e siècle. Ce n'est que V. Branca qui a rétabli le titre de ces dernières.
23. E. BENSA, *Francesco di Marco da Prato*, Milano, Treves, 1928, p. 8.
24. V. Branca, in G. DI PAOLO MORELLI, *Ricordi*, p. 8.
25. W. SOMBART, *Der moderne Kapitalismus...*, München-Leipzig, 1922 (traduction italienne : *Il capitalismo moderno, a cura di* G. Luzzatto, Firenze, 1925). Cf. aussi W. SOMBART, *Le bourgeois...* traduction française de S. Jankelevitch, Paris, Payot, 1926.
26. M. WEBER, *L'etica protestante e lo spirito del capitalismo* (traduction italienne de P. Buresi), Roma, Edizioni Leonardo, 1945.
27. Les principaux articles de A. Sapori sont réunis dans A. SAPORI, *Studi di storia economica*, Firenze, Sansoni, 1955, 2 vol.
28. Parmi les dernières publications de cette collection, on notera J. HEERS, *Gênes au 15e siècle*. Paris, 1961.
29. A. SAPORI, *Le marchand italien du Moyen Age*, Paris, Colin, 1952.
30. Y. RENOUARD, *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Age*, Paris, Colin, 1949.
31. V. BRANCA, *Boccaccio medioevale*, Firenze, Sansoni, 1956.
32. ID., in G. Di P. MORELLI, *Ricordi*, Firenze, Le Monnier, 1956, p. 8-9.
33. E. GARIN, *L'Umanesimo italiano*, chap. II, « La vita civile », Bari, Laterza, 1958.
34. H. BARON, *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, University Press, 1955 ; ID., *Humanistic and political Literature in Florence and Venice at the Beginning of the Quattrocento*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1955.
35. C. VARESE, *Storia e politica nella prosa del Quattrocento*, Torino, Einaudi, 1961.
36. *Testi Fiorentini del Dugento e dei primi del Trecento, a cura di* A. Schiaffini, Firenze, Sansoni, 1926.
37. *Nuovi Testi fiorentini del Dugento, a cura di* A. Castellani, Firenze, Sansoni, MCMLII.
38. Ce chapitre ne peut prétendre à l'originalité. Il doit tout aux travaux des spécialistes. Expression de la sympathie et de l'intérêt que nous avons pour nos marchands, il souhaite obtenir l'indulgence des historiens.
39. Y. RENOUARD, *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Age*, Paris, Colin, 1949, p. VIII.

40. Le mouvement des capitaux de la papauté va dans le sens Chrétienté-Rome, tandis que celui des marchands (achats de matières premières) va dans le sens Péninsule-pays étrangers.
41. A. TERROINE, « Étude sur la bourgeoisie parisienne : Gandoulfe d'Arcelles et les compagnies placentines à Paris », *Annales d'Histoire Sociale*, VII-VIII, 1945.
42. Cette proposition du magnat Salimbene Salimbeni, chef d'une grande maison de commerce siennoise, date de 1260, moment de l'affrontement de Montaperti entre Florence et Sienne. Cf. A. SAPORI, *Le Marchand Italien du Moyen Age*, Paris, Colin, 1952, p. XII.
43. Ainsi le palais Buondelmonti est érigé à Florence en 1248 et le Ponte Vecchio en 1218. Aussi bien la Commune de Florence impose-t-elle en 1325 aux citadins de construire des maisons ayant une base en pierre d'au moins quatre coudées (2,36 mètres), « pro maiore pulchretudine civitatis ».
44. Parmi les manuscrits de l'Archivio di Stato de Florence nous avons relevé les contrats d'assurance suivants, concernant la période qui nous intéresse : *Fonds Mediceo avanti il principato :*
Filza LXXXIII, Accordo di Francesco Bardi con Cino di Francesco Rinuccini, Paolo di Berto Grazzini e Nofri Bischeri, suoi debitori, per il pagamento di una assicurazione su certe merci provenienti da Alessandria e da Rodi, caricate su una nave naufragata, S. 1, 12 août 1393, n. 2, f° 2.
Filza LXXXIV, Assicurazione in favore di Averardo e Malatesta Medici per un trasporto di lana da mandare dalla Spagna a Porto Pisano o a Piombino, S. 1, 1er décembre 1404, n. 3, f° 3.
Filza LXXXVII, I magistrati della confraternità di San Giovanni Batista in Avignone, incaricati della tutela degli interessi dei mercanti fiorentini, certificano che Niccolò Buonaccorsi da Prato ha diritto al pagamento dell'assicurazione fatta sul carico di una nave proveniente da Alessandria e naufragata. Avignon, 8 mai 1393, n. 36, f° 126.
Filza XCIV, Scritta di assicurazione a favore della compagnia di Averardo Medici per il trasporto di merci da Genova a Barcellona. S. 1, 12 janvier 1402, n. 109, f° 269.
45. R. de ROOVER, *L'évolution de la lettre de change*, Paris, Colin, 1953.
46. Dans des études récentes, F. Melis retrouve les origines de la *partita doppia* dans des comptes de caisse florentins et siennois du milieu du 13e siècle. La récente publication des livres de compte d'une compagnie siennoise installée à Gand et en relation avec les principales capitales commerciales atteste le fait que la comptabilité en partie double était déjà utilisée au début du 14e siècle dans les registres de débit et de crédit (c'est-à-dire près d'un siècle avant Venise). Cf. G. BIGWOOD, *Les livres de compte des Gallerani*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1961-2, 2 vol.
Il faut noter cependant que la *partita doppia* était dite *alla veneziana* par les Florentins eux-mêmes. Cf. Archivio di Stato de Florence, *Carte Strozziane*, IIa serie, VII, *Ricordanze di Paliano di Falco Falcucci* (1382-1406) : « MCCCLXXXII a dì XII d'ottobre, al nome di Dio e della vergine Madonna santa Maria... Questo libro sì è proprio di Paliano di Falcho da Fizenze, compagno di Giovanni Portinari e d'Ardingho de' Ricci e compagni, e chiamasi libro Biancho A. ed è carte 150. E in essi scriverò chi dovrà dare a me proprio e così avere, ... E scriverollo alla viniziana, cioè nell'uno dare e a rimpetto l'avere. »
47. R. LOPEZ, *Genova marinara nel Dugento, Benedetto Zaccaria ammiraglio e mercante*, Messina-Milano, 1933.

48. Cf. *supra*, n. 46.
49. « Le botteghe dell'arte della lana erano dugento o più, e facevano da settanta in ottantamila panni che valevano da un milione e dugento migliaia di fiorini d'oro, che bene il terzo più rimaneva nella terra per ovraggio ... e viveane più di trentamila persone... I fondachi dell'arte di Calimala de' panni franceschi e oltramontani erano da venti, che faceano venire per anno più di diecimila panni di valuta di trecento migliaia di fiorini d'oro, che tutti si vendeano in Firenze, sanza quelli che mandavano fuori di Firenze... I banchi de' cambiatori erano da ottanta. » G. VILLANI, *Cronica*, XI, 94.
50. Il faut remarquer que, après avoir été longtemps discutés, les chiffres donnés par Villani sont maintenant acceptés comme étant le plus souvent très proches de la réalité. Cf. E. FIUMI, « La demografia fiorentina nelle pagine di Giovanni Villani », *Archivio Storico Italiano*, CVIII (1950), p. 78-158.
51. Cf. Y. RENOUARD, *Les hommes d'affaires italiens...*, p. 145.
52. Sur la peste au 14e siècle, cf. C. BEC, « Réactions humaines et littéraires en Toscane devant la peste de 1348 », *Revue des Études italiennes*, à paraître (importante bibliographie).
53. *Il Libro Segreto di G. Dati*, Bologna, Romagnoli, 1896.
54. *Il libro dei fatti proprii di casa de Lapo Di Giovanni Niccolini dei Sirigatti* (1378-1436), édition critique et commentée, exemplaire dactylographié, p. XXVII.
55. *Lettere di un notaio a un mercante de secolo XIV, a cura di* C. Guasti, Firenze, 1880.
56. « ... hammi detto della figliuola di Sandro Mazzetti, che non è due dì ch'egli era de' più ricchi mercatanti d'Oltrarno, oggi sta alla limosina in Santo Spirito. » *Ibid.*, vol. 1, p. 123.
57. *Ibid.*, 1, p. 174, 277, etc.
58. *Ibid.*, 1, p. 167-8.
59. *Ibid.*, 1, p. 277.
60. *Ibid.*, 2, p. 78, 83.
61. « Pochi dì fa mi chiese uno cittadino consiglio in segreto, se e' poteva sicuramente credere al fondaco vostro uno cambio di fiorini 300 : dissine mio parere, e domanda'lo perché dubitava : è perché e' sarebbe, disse, agevol cosa che avendo a fare Francesco in tante parti, che uno ne scattasse, per la quale poi tutto il furore si volgerebbe per qui. E qui, perché m'è amicissimo e sa ch'io sono a voi, mi disse : — Se Francesco non si viene ritraendo e rassettando, e recandosi a poco a poco in su' contanti, come fanno gli altri oggi quasi tutti, egli è isciocca persona. » (*Ibid.*, 1, p. 174). Même si l'on tient compte du fait que ces propos sont animés par l'intention de Mazzei de détourner son correspondant de la passion du commerce qui l'anime, on ne peut nier qu'elles reflètent l'atmosphère difficile que connaissent les hommes d'affaires de la fin du Trecento.
62. « Il detto Pagolo, giovane, soro, solo, sanza alcuno aiuto o consiglio se non di suoi amici, a tempo di mortalità, isbigottito dalla morte de' suoi e della paura di sé, trovatosi in gran viluppi di molti crediti a riscuotere e di migliaia di fiorini, ..., avendo eziandio a cercare d'essi non pure in Firenze o nel contado, ma di fuori Arezzo, al Borgo, a Siena, a Pisa, e per altre istrane parti... E tu considera e pensa quello che a te darebbe il cuore di fare trovandoti a tal tempo e in sì fatta faccenda! E pure questo istrafficò e sviluppò dalla maggiore cosa alla più menima, bene e diligentemente... Oltre a questo egli attendea all'arte della lana, compagno di Tomaso di Guccio e d'altri; egli attendea al Monte e

trafficava parecchi migliaia di fiorini su cambi secchi e gambi per lettera, di lane francesche e di molte altre cose. » Giovanni Di Paolo Morelli, *Ricordi, a cura di* V. Branca, Firenze, Le Monnier, 1956, p. 153-155. Les exemples que nous avons cités sont, certes, typiques du nouvel esprit marchand, après les crises du milieu du siècle. Le goût du risque et de l'initiative n'ont cependant pas complètement disparu parmi les *mercatores* florentins, comme le prouve une lettre inédite des archives d'État de Florence écrite par un homme d'affaires florentin qui vient de s'établir à Pont-Saint-Esprit : « Noi siamo suti in Francia, Ghualterotto e io, e abiamo seghuiti i nostri fatti, e di danari non è da ragionare perché il Re e tutti i signori sono in grande streteza per chagione della ghuerra. E visto di quello non ne era da ragionare, cerchamo delle altre chose. E venia fatto che il Re ci à donato la maestria della muneta del Ponte Santo Spirito e à dato al chonte di Bandino il signoraggio, e noi l'abiamo a pigliare per quello detto conte, debe dare a Ghualterotto. E se pare a Dio rimarà buone chose. E anche l'esere di qua ci darà, cholla di Dio grazia, delle altre chomodità a fare delle altre chose che non doverebono essere meno buone che queste. Io non dubito punto che noi non ci faciamo qualche buono bene se questo reame non perichola del tutto e s'e' fatti di chostì non vanno in tutto male. E anchora ò speranza ne vedrai in buono stato e non fia quello alchuni s'ànno creduti. » (A.S.F *Strozziane*, II[a] serie, CXII, Lettere scritte a diversi di casa Strozzi dal 1430 al 1434, n. 90, 17-12-1431, Francesco Davizi à Matteo Strozzi).

63. L. B. Alberti met déjà en valeur l'aptitude au commerce des habitants des ports de mer. Cf. L.B. Alberti, *De re aedificatoria*, f° 50 v° cité in P.H. Michel, *La pensée de L.B. Alberti*, p. 216.

64. Ainsi, Goro Dati explique dans son *Istoria* que Venise profite de l'affaiblissement de Milan et de Florence en lutte l'une contre l'autre, et qu'elle n'intervient en faveur de la paix que si son intérêt économique l'y pousse, « per loro interesse, perché a tempo di pace molto si fa di mercatanzia a Vinegia per li Fiorentini e per li Lombardi che non si fa essendo in guerra. » G. Dati, *L'Istoria di Firenze, a cura di* L. Pratesi, Norcia, Tonti, 1904, p. 55.

65. M. L. Heers, « Les Génois et le commerce de l'alun à la fin du Moyen Age » *Revue d'Histoire Économique et Sociale*, XXXII (1954), 1, p. 31-53.

66. Ce chapitre, tout comme le précédent, ne prétend pas à l'originalité. Tout au plus se fonde-t-il sur les recherches les plus récentes, dont celles de H. Baron, par exemple. Cf. H. Baron, *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, University Press, 1955, p. 11-37, 315-351.

67. Rappelons que Florence a, en 1375, vingt et un Arts, ou corporations, parmi lesquelles on distingue sept Arts Majeurs, cinq Moyens et neuf Mineurs. Les Arts Majeurs regroupent les hommes d'affaires (Art de Calimala (des textiles de luxe), de la laine, du change, de la soie, de la fourrure, des épices et des juges et notaires). Les Arts Moyens (que l'on confond souvent avec les Arts Mineurs) regroupent les artisans dont les activités de transformation ne visent que le marché intérieur (boucher, cordonniers, artisans du fer, maçons, fripiers, lingers). Les Arts Mineurs ne s'adressent eux-aussi qu'à la consommation intérieure (taverniers, hôteliers, huiliers, tanneurs, fabricants de cuirasses et d'épées, serruriers, corroyeurs, marchands de bois, boulangers).
Les prieurs sont élus en trois étapes : formation d'une liste d'éligibles par les Prieurs sortants, les gonfaloniers de compagnie, les chefs de la *Parte Guelfa*, les membres de la *Mercanzia* et les chefs des sept Arts Majeurs ; élection au scrutin

secret par le Peuple à la majorité des 2/3 des futurs prieurs, dont les noms sont placés dans des bourses ; tirage au sort des noms tous les deux mois.

68. Selon les théories marxistes les plus « officielles » (cf. V. I. RUTEMBURG, *Narodnye dvizeniga v gorodach Italii XIV nacalo XV vika*, Irdatel 'stvo Akademii Nauk S.S.S.R., Moskva-Leningrad, 1958) les mouvements populaires dans les villes d'Italie au 14e siècle et au début du 15e ne sont pas le fait d'un prolétariat, mais d'un *préprolétariat*. Nous employons pourtant, pour plus de commodité, le premier terme.
69. C'est l'expression employée par saint Antonin, archevêque de Florence, quand il évoque le payement des ouvriers *en nature* par leur patrons (« non in pecuniam, sed rebus diversis, puta panno, serico, tritico... ») *Summa Confessionalis*, Venetiis apud haeredes Bartholomei Rubini, 1534, III, II, chap. VII, p. 178 r°.
70. R. BAEHREL, « La haine de classe en temps d'épidémie », *Annales E. S. C.*, VII, 1952, p. 351-360.
71. « ... il Comune era più governato alle cene e negli scrittoi che nel Palagio, e ... molti erano eletti agli uffici e pochi al governo. » G. CALVALCANTI, *Istorie Fiorentine*, Milano, Martello, 1944, II, 1, p. 20.

71 *bis*. Pour le système des impositions directes, *estimo* et *catasto*, ainsi que pour toute la période précédant l'avènement de Cosme de Médicis, cf. C. Gutkind, *Cosimo de' Medici il Vecchio*, Firenze, Marzocco, 1949², p. 13-45 et 81-140 et M. BECKER, *Problemi della finanza publica fiorentina della seconda metà del Trecento*, *A.S.I.*, CXXIII (1965), p. 433-466.

72. Ainsi Goro Dati (sur lui cf. *infra* p. 151) avoue avoir été aidé par Cosme lorsqu'il était menacé d'emprisonnement pour dettes : « E l'anno 1424 ebi dal Generale [= Leonardo Dati, général des Prêcheurs] in nome di Cosimo, e poi alla fine mi fe' donazione di quelli [= 2 300 florins] e delli altri fiorini 500 o circa, e restommi fiorini 1 400 buoni a netto d'ogni debito. » (G. DATI, *Libro Segreto*, Bologna, Romagnoli, 1869, p. 72). Les citoyens florentins qui ne peuvent payer leurs impôts sont inscrits au *Specchio*, registre des inéligibles. L'aide éventuelle des Médicis leur restitue donc leurs droits politiques.
73. Ainsi, par exemple, lorsque Giovanni de' Medici est gonfalonier de justice en 1421.
74. Ce thème de la *libertas* a été particulièrement bien mis en valeur par H. BARON (*The Crisis of the Early Italian Renaissance*, *op cit.*). Cf. aussi *infra*, p. 280.
75. Sur l'audience internationale obtenue par la Florence des optimates, cf. Machiavel : « ... i Fiorentini, se gli erano di minore dominio, non erano di autorità né di potenza minori ; anzi per essere posti in mezzo alla Italia, ricchi e presti alle offese, o eglino felicemente una guerra loro mossa sostenevono o e' davono la vittoria a quello con il quale e' si accostavano. » N. MACHIAVELLI, *Istorie Fiorentine*, V, I, in *Opere*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1954, p. 774.

*PREMIÈRE PARTIE*

# LES MARCHANDS ÉCRIVAINS

**Tendances dominantes,**
**portraits psychologiques**
**et littéraires**

## *Du livre de commerce à l'œuvre littéraire*

Les marchands italiens du Moyen Age ont écrit d'abondance. Les témoignages de leur goût de l'« écriture » sont nombreux dans les fonds d'archives publiques ou privées [1]. Et la période qui nous intéresse l'emporte sans doute sur toutes les autres par le nombre de ses marchands écrivains.

Les écrits des hommes d'affaires se distinguent par leur apparence même de ceux des notaires ou des lettrés de profession. Tant dans leur expression que dans leur graphie ils sont clairs, nets, précis, ordonnés. Car il existe une graphie marchande qui « n'est pas sans ornements, bien qu'elle manque d'éléments superflus [et qui] est forte dans son trait, non exempte de ductilité et claire dans la composition de la page [2] ».

Les livres de commerce apportent un premier témoignage sur la personnalité des marchands. La comptabilité d'une entreprise du Moyen Age exige la tenue de plusieurs livres qui se complètent et se recoupent les uns les autres pour fournir à l'homme d'affaires les renseignements les plus précis et les plus sûrs sur la marche de sa compagnie. Dans chaque entreprise on trouve neuf registres principaux : *Libro Grande* ou *Libro dell'asse* (des crédits et débits), *Libro Segreto* (sur les formes de la compagnie), *Libro dell'entrata e dell'uscita*, *Libro delle compere e vendite*, *Libro delle possessioni*, *Libro delle recate* (des expéditions de draps), *Libro delle spese minute*, *Libro delle vendite al minuto*, *Libro dei lavoranti*, *della tintura*, etc. [3]. Tous ces registres témoignent du désir de précision qui anime les hommes d'affaires italiens (rares y sont les erreurs au dire des spécialistes) et ils reflètent dans leur forme même les préoccu-

pations d'ordre et de clarté qui sont propres aux *mercatores*. Les paragraphes sont détachés les uns des autres, les chiffres, qui s'élèvent en colonnes bien droites, sont le plus souvent écrits en caractères romains, longs et complexes, mais conformes à la tradition et plus malaisés peut-être à altérer [4].

Les correspondances sont nombreuses et riches. Gardées précieusement par les hommes d'affaires, elles ont été échangées entre vendeurs et clients et entre membres d'une même compagnie ou d'une même famille que séparait la « raison de commerce ». Elles fournissent des renseignements précieux sur les techniques économiques et parfois même sur la mentalité des marchands, lorsqu'elles rapportent des réflexions d'ordre moral ou politique. Aussi bien les lettres des *mercatores* les plus célèbres étaient-elles souvent lues en public par leur destinataire dans les cercles d'amis et de voisins.

Un « genre » typiquement marchand est la *ricordanza*. L'homme d'affaires du Moyen Age possède en propre des registres où il relate ses affaires personnelles et retrace ses activités familiales et commerciales. Il y reproduit en les commentant et les expliquant les actes notariés les plus importants qui concernent ses parents et ses trafics.

Ainsi le lainier Lapo di Giovanni Niccolini a laissé un livre où, après une invocation à Dieu, à la Vierge et aux saints tutélaires et une brève histoire de sa famille, il réunit à l'intention de ses descendants certains actes traduits en vulgaire [5]. C'est une accumulation dans l'ordre chronologique (mais avec un évident souci de logique qui se manifeste dans de multiples renvois reliant les textes d'intérêt commun séparés par le temps) de contrats de vente et d'achat de propriétés et de maisons dans le *contado* et la cité, de prêts et d'emprunts. C'est un recueil de documents concernant les naissances, les baptêmes, les émancipations, les mariages, les décès, les testaments, les héritages et les tutelles. A travers la sécheresse des textes transparaissent parfois les sentiments : relatant la mort de son fils aîné, Lapo Niccolini évoque en quelques mots sa personnalité, ses qualités et ses défauts [6]. Aussi bien les *ricordanze* témoignent-elles des deux motifs — affaires et famille — qui animent la plupart des actes et des pensées des *mercatores*. Chez Lapo, le soin de la *gente* s'affirme dans l'introduction à son registre, où il relate les péripéties qui poussèrent ses ancêtres à quitter le *contado* pour Florence. Ce résumé généalogique est replacé dans le contexte des luttes opposant les guelfes et les gibelins de Toscane. Le souci de Lapo n'est donc pas seulement pratique. Notre homme s'élève un instant au-dessus de ses préoccupations les plus immédiates.

Certains registres de *ricordanze* dépassent le niveau élémentaire qui est celui du manuscrit de Niccolini. Les marchands écrivains y abordent la chronique de leur cité. Sans doute s'intéressent-ils d'abord à l'histoire de Florence pour les liens qu'elle peut avoir avec la destinée de leur famille. Mais ils relatent aussi les faits qui touchent leur sentiment national (sur le plan de l'État-cité). Ainsi Giovanni di Jacopo Morelli commence en 1385 des mémoires où se mêlent événements familiaux et nationaux [7]. Il conduit rapidement son récit jusqu'en 1400, puis il élargit son propos et multiplie les réflexions morales. De 1411 à 1413, il abandonne son livre, mais le poursuit ensuite jusqu'à sa mort, le 12 mai 1437. Ordonnant son ouvrage par années, il s'attarde sur les faits qui l'ont frappé : l'annexion de Pise, les péripéties de la lutte contre Jean-Galéas Visconti.

Le notaire ser Naddo da Montecatini compose des *Ricordanze* comparables à celles de Giovanni di Jacopo [8]. Il adopte aussi l'ordre chronologique et met sur le même plan des événements d'importance différente. En 1374, il mentionne l'apparition d'une épidémie de peste, le renchérissement des grains, de l'huile et de la viande et relève avec précision les conditions météorologiques des premiers jours de l'année [8 bis]. De 1378 à 1379, il exprime violemment son opposition aux *Ciompi* et se réjouit des mesures répressives prises contre eux par la bourgeoisie triomphante.

Les marchands prennent rapidement conscience de l'importance de leurs registres commerciaux et de leurs livres de *ricordanze*. Moralistes et pédagogues en recommandent l'usage. Ils conseillent d'apporter à leur rédaction le plus grand soin et le maximum de précision. Ils enjoignent de les garder parmi les objets précieux. Paolo da Certaldo écrit : « En toute occasion lorsque tu fais rédiger quelque papier officiel, fais en sorte d'avoir un livre, écris la date, le nom du notaire et des témoins, celui de la personne avec qui tu fais le contrat... Pour échapper aux dangers que présente la fausseté des hommes, il faudrait avoir toujours des documents soigneusement rédigés. Garde-les dans ton coffre [9]. » Semblablement, Leon Battista Alberti, fils de marchand, ne dédaigne pas de se pencher dans la *Famiglia* sur cette question essentielle à la « morale » des affaires. Il élève ainsi les conseils pratiques à la dignité de la philosophie. « Messire Benedetto Alberti, homme non seulement très prévoyant dans la direction des plus grandes affaires de la cité et de l'État, mais encore très sage dans tous les domaines de la vie publique et privée, disait qu'il convient que le marchand ait toujours les mains tachées d'encre... Il voulait dire par là que le marchand ... doit toujours tout noter, chaque contrat, chaque gain et chaque dépense, et revoir tout fort souvent, en tenant toujours la plume en main [10]. »

CHAPITRE PREMIER

# Marchands mémorialistes

## *Giovanni di Pagolo Morelli et ses « Mémoires »*

D'abord édités en 1785, les *Ricordi* de Giovanni di Pagolo Morelli ont été republiées en 1956 [11]. Ils sont la chronique des événements historiques et personnels, commerciaux et familiaux, vécus par ce marchand florentin de 1393 à 1421.

Giovanni di Pagolo est le descendant d'une longue lignée de marchands florentins. Le premier de ses ancêtres qui quitte le *contado* arrive vers 1100 dans la cité du florin. Calandro, fils de l'émigré, s'installe dans le quartier de San Simone, où il exerce le métier de teinturier. Son fils, Gualtieri, demeure un suppôt de l'Art de la Laine. Giraldo di Gualtieri continue la profession parternelle, mais pratique aussi le prêt à intérêt. Son initiative va faire la fortune de la famille. Car Morello, qui lui succède, profitant sans doute des fonds accumulés par son père, entreprend le trafic de la guède, un des colorants les plus employés par les lainiers du Moyen Age [12]. Avec Morello, élu consul de la Laine en 1334, la famille accède à la fois au commerce international et à la classe bourgeoise. Bartolomeo di Morello (1287-1348) procède à l'extension des entreprises familiales, acquiert des maisons en ville et des terres dans le *contado*. Consul de sa corporation à deux reprises, il est plusieurs fois gonfalonier de compagnie et appartient une fois au conseil des *buonuomini*. Ses trois premiers fils, associés, sont tous trois fauchés par la peste de 1363. Le dernier héritier mâle de Bartolomeo, Pagolo, père de notre Giovanni, se trouve à l'âge de vingt-huit ans héritier de l'entreprise paternelle, qu'il amène à son maximum d'expansion. Son

nom est enregistré dans les bourses de 1366, mais, victime de la peste de 1374, il disparaît sans avoir assumé aucune charge publique. Ses neveux, par contre, Bernardo et Giano, accèdent l'un et l'autre au priorat et son fils, Giovanni, atteint à la dignité suprême de gonfalonier de justice.

L'histoire des Morelli est typique de l'élévation économique et sociale d'une famille marchande dans la Florence du Moyen Age. Vers le début du Trecento, les Morelli d'ouvriers teinturiers deviennent patrons dans la corporation de la Laine. Originaires du *contado*, ils accèdent peu à peu aux charges politiques et s'allient à des familles toujours plus riches et plus respectables. Les montants de leurs dots et de leurs héritages s'élèvent concurremment. Les derniers d'entre eux sont enterrés à Santa Croce, cimetière des grandes familles marchandes florentines.

Cette histoire exemplaire d'une famille bourgeoise de Florence ressort de l'analyse de la première partie des *Ricordi* [13] et de quelques paragraphes de la troisième partie [14]. Bientôt cependant, s'élevant au-dessus des préoccupations assez humbles de la généalogie familiale, Morelli donne libre cours aux propos pédagogiques et historiques, latents dans les livres de raison, et se fait moraliste et chroniqueur. D'abord, il procure à ses descendants des conseils quant à leur conduite dans le monde [15]. Puis il évoque les principaux épisodes de l'histoire de Florence entre 1374 et 1410, auxquels il ajoute, au gré des circonstances, quelques notices biographiques concernant les Morelli.

Au demeurant, quels que soient les sujets traités par leur auteur, les *Ricordi* trouvent dans la « raison de famille » un motif animateur constant. Car la chronique familiale et citadine comme les préceptes pédagogiques et moraux prétendent contribuer à l'éducation de la « gente Morella ». Dans son exorde, fidèle aux préceptes de la rhétorique antique et médiévale, Giovanni justifie ses intentions. Il manifeste l'espoir que les portraits de ses ancêtres et les récits de leurs faits et gestes puissent servir à l'édification de ses descendants [16]. Il souhaite que ses propres conseils contribuent à la prospérité familiale : « Pour conclure, les choses susdites sont utiles afin de devenir expérimenté et avisé dans le monde, de se faire aimer, honorer, considérer [17]. » Il estime enfin que sa chronique peut apporter au lecteur de précieux renseignements historiques et d'utiles conseils pratiques : « A présent nous ferons mémoire de nombreux événements qui eurent lieu dans notre ville. Ce sont là choses utiles à la conversation ou qui peuvent permettre de mieux comprendre de nombreuses discussions concernant le passé. En outre, elles peuvent contribuer à l'éducation... [18]. »

A chacun des grands thèmes traités dans les *Ricordi* — famille, morale, cité — correspond une « écriture » (langue, vocabulaire, syntaxe) différente. Les passages de pure *ricordanza* sont écrits dans cette *prosa puntuale*, qui est commune aux correspondances et aux livres de raison florentins de la fin du 14e siècle. Selon les analyses de V. Branca, les formes phonétiques typiques du langage parlé sont légion dans les *Ricordi*. Ce sont, entre autres, des assimilations du -r- devant pronom enclitique dans les infinitifs oxytons *(onoralli)* [19], des disparitions du -l- vélaire *(utimi)* [20], des aphérèses *(a 'secuzione)* [21], des apocopes syllabiques *(venzei)* [21bis] et des syncopes *(s' tu vedessi)* [22]. Mieux encore, certains traits phonétiques des *Ricordi* sont typiques de la langue parlée dans le *contado* et en particulier dans le *Mugello*, berceau de la famille Morelli : passage du -pl- intervocalique à -pr- *(semprice)* [23], sonorisation du -c- *(gambi, sepolgro)* [24] et prothèse de voyelles autres que -i- *(estimare)* [25]. Certains phénomènes grammaticaux ressortissent au même « vulgarisme », tel que V. Branca l'a défini, comme les pluriels féminins en -i dans la première classe *(le volti)* [26], certaines formes du verbe « essere » *(sendo, suto, savamo)* [27] et la prédominance de la désinence -ono à la troisième personne du pluriel des temps suivants : présent de l'indicatif des verbes du premier groupe *(restono)* [28], passé défini *(ebbono, redorono)* [29], subjonctif imparfait *(fussono)* [30] et présent du conditionnel *(troverebbon)*.[31] Dans les inversions, les accords sont rares entre le verbe et son sujet [32], le participe passé et le substantif [33], l'adjectif et le nom [34]. Quant à la syntaxe, les tournures populaires ne sont pas moins nombreuses : abus des gérondifs [35] et des participes passés [36], abondance des liaisons entre périodes par conjonctions copulatives [37], emploi exagéré des adverbes de temps [38], des démonstratifs [39] et des relatifs [40]. On peut encore relever les multiples omissions du « che » relatif [41] ou déclaratif [42], l'abus des relations causales [43] et concessives [44]. Ce faisant, nous passons au « style » où s'accumulent les inversions [45], les « di » explicatifs [46] et les anacoluthes [47].

Donc, lorsqu'il compose ses *ricordanze* (notations de testaments, décès, naissances, mariages, etc.), Giovanni di Pagolo écrit comme il parle. En outre, il emploie un nombre très réduit de schèmes de construction et ne craint pas de s'exprimer de façon peu correcte afin de mieux se faire entendre. En somme, il se sert du langage populaire non élaboré, sans se soucier de le dominer ou de l'adapter à des fins littéraires. Ou, plus exactement, il le plie à ses intentions propres : visant à être clair et complet à tout prix.

Ce type de *sermo cotidianus* (si l'on peut l'appeler ainsi), qui domine dans une grande partie des *Ricordi*, s'étend également aux chapitres

que Morelli consacre à ses conseils pratiques et moraux. Quoi d'étonnant, si l'on considère qu'il adresse à des hommes d'affaires des préceptes traditionnels d'éthique marchande ? Les deux phrases que nous proposons ci-dessous témoignent de cette permanence du « langage parlé » dans les *ammonimenti* de notre marchand écrivain, car on y relève encore l'emploi abusif des gérondifs et des conjonctions copulatives, ainsi que les changements inopinés de personnes et de temps, de même qu'un grand nombre de formes phonétiques populaires. « E volendo ancora pensare a questa parte d'alcun rimedio, si può dire che il migliore ci sia: è a seguire quello propio stile che detto abbiamo innanzi, dove iscrissi del padre; e volendo quel medesimo dire, in questo non è di bisogno repricare, ma faccendo l'uno ti viene fatto l'altro [48]. » « Se tu conosci la donna tua poco savia, poco amorevole, vana, lussuriosa, iscialacquatrice, e abbia i suoi parenti bisognosi e degli altri difetti... sie contento in questo caso ella si rimariti piuttosto che se ella istesse vedova, perciò che istando vedova, ne può uscire più danno e più vergogna co' tuoi figliuoli che maritandosi, imperocché chi non fa bene i fatti suoi non farà mai bene que' del compagno [44]. »

Le but avéré de Giovanni di Pagolo, lorsqu'il aborde ses chapitres d'éthique marchande, est de servir à la prospérité de ses descendants. Le bonheur dont il rêve pour eux est à leur mesure de *mercatores*, c'est-à-dire qu'il se nomme d'abord opulence. Morelli enseigne comment s'enrichir sans trop de risques. Il recommande à ses lecteurs de ne pas entreprendre de trafics aventureux, trop vastes ou improvisés. Il les met en garde contre les compagnies trop importantes, où entrent des associés inconnus, malhonnêtes et de peu de foi. Il leur conseille de ne pas s'engager dans les hasards par avidité excessive de profits. « Si tu te mets à trafiquer sur les laines ou les draps français, écrit-il, agis seul, ne cherche pas à t'enrichir en quelques jours, commerce avec ton argent personnel et n'emprunte jamais dans l'espoir de faire de gros gains » [50]. Et Giovanni ajoute : « Ne confie pas ta marchandise à qui veut la payer à un prix excessif : que le prix exagéré ne t'induise pas en erreur... Fais moins de trafics, mais qu'ils soient sûrs » [51]. Notre marchand enjoint encore de surveiller avec la plus grande vigilance le personnel de l'entreprise et en particulier les *facteurs*, installés à l'étranger : « Si tu trafiques avec l'étranger, va souvent en personne, au moins une fois par an, contrôler les comptes et les solder. Observe le mode de vie de tes employés à l'étranger, leurs dépenses exagérées. Prends garde qu'ils fassent des prêts sûrs, qu'ils n'agissent pas à la légère et ne s'engagent pas trop loin, qu'ils agissent sûrement et n'outrepassent jamais leur mandat ; au cas où ils te créeraient quelque

mécompte, chasse-les [52]. » Enfin, Morelli recommande de contrôler soigneusement la marche de l'entreprise en prenant grand soin des livres de compte : « Fais en sorte, écrit-il, que ce que tu fais soit amplement écrit dans tes livres, n'épargne jamais ta plume et fais-toi clairement comprendre [53]. »

Encore convient-il de savoir garder les biens gagnés par les voies de la prudence et de la méfiance. Morelli définit à ce propos les règles de la *masserizia*, art de conserver les richesses acquises. Il rappelle que le maître de maison *(massaio)* doit faire de fréquents et soigneux inventaires, afin de déceler les besoins de la famille et de déterminer les gaspillages. Selon ces inventaires, il doit répartir minutieusement les denrées entre les membres de son foyer et tenir soigneusement serré tout ce qui n'est pas d'un besoin quotidien ou urgent. Il doit encore surveiller avec une méfiance extrême les serviteurs et les paysans.

En matière de relations commerciales, la *masserizia*, telle que notre *mercator* la définit, apparaît fondée sur la défiance envers les collègues et les concurrents considérés comme uniquement soucieux de nuire. Morelli enseigne que le marchand qui prétend conserver son argent ne doit jamais rien prêter hors des nécessités d'affaires. Il conseille d'opposer d'honnêtes refus à toutes les sollicitations d'emprunts et de fuir l'impôt, grâce à de fausses déclarations, à la dissimulation des richesses et à la recherche des appuis parmi les puissants et les membres des « *settine* » [54].

Si, selon les *Ricordi*, le bonheur de l'homme d'affaires tient d'abord à l'opulence, il ne s'apaise point cependant dans la possession de grandes richesses : il est encore prospérité familiale. Morelli multiplie les conseils destinés à procréer des enfants en grand nombre et en bonne santé, capables de devenir de parfaits hommes d'affaires et de bons citoyens. Dans ce but, il recommande à ses lecteurs de choisir une bonne épouse, c'est-à-dire une jeune fille issue d'une bonne famille (riche et puissante), pourvue d'une bonne santé et d'une excellente renommée ainsi que dotée d'un bon caractère (douce, modeste, obéissante et discrète). Puis notre moraliste met en garde ses descendants contre les excès de la sensualité, qui lui semblent préjudiciables à la santé et à la vertu des enfants. Enfin, pour atteindre au parfait bonheur familial, Morelli énonce les principes d'une éducation « bourgeoise » : morale (respect de la hiérarchie sociale et de Dieu), intellectuelle (à base d'auteurs chrétiens et païens), pratique (fondée sur l'expérience) et même sportive.

Riche de biens et d'enfants, l'homme d'affaires aspire encore — Giovanni di Pagolo ne l'ignore pas — à la consécration politique de sa

réussite familiale et commerciale. Aussi propose-t-il certains moyens pour accéder au *cursus honorum* florentin. Ce sont la fréquentation des hommes sages et puissants, l'orthodoxie, pour ne pas dire le mimétisme politique, la recherche des amitiés et des appuis dans le cadre du quartier et du *gonfalone* et la méfiance à l'égard des factions et des partis. « Garde-toi, s'exclame-t-il, de blâmer et de critiquer les entreprises des gouvernants, fussent-elles mauvaises. Tais-toi et ne prononce que des louanges, n'écoute et ne fais rien qui soit contraire à leurs actions, même s'ils te sont défavorables. Et si quelque personne fait quelque allusion à la moindre affaire contraire au gouvernement, ne l'écoute pas, évite-la de toutes les manières possibles. Ne fréquente pas les mécontents et ne t'apparente pas avec eux, fais en sorte de n'avoir aucune conversation avec eux, à moins que ce ne soit en présence de quelque gouvernant. Si par malheur tu entendais quelque chose, aussitôt et sans réfléchir rapporte le fait à la Seigneurie [55]. »

Pour atteindre au but ainsi défini — exclusivement terrestre et mondain — Morelli propose certains moyens. Il insiste en premier lieu — et de façon très originale parmi les moralistes marchands — sur l'importance d'une solide formation intellectuelle : enseignement élémentaire (lecture, écriture, calcul), formation technique (dans le cadre de la *bottega*) et surtout instruction supérieure fondée sur l'étude du latin, la lecture et le commentaire des textes sacrés et des classiques, d'Ésope à Tite-Live. Car il considère que l'étude pratiquée durant l'apprentissage et même durant la carrière commerciale, contribue aux progrès intellectuels et moraux de l'individu, ainsi qu'à son éducation patriotique.

Il n'ignore point cependant que, dans une société mercantile comme celle qui domine à Florence, les bonnes mœurs et la culture ne sont rien sans la richesse. Aussi insiste-t-il à maintes reprises sur le prix de l'argent. Sentiments et actions sont mesurés par les hommes d'affaires à leur poids d'utilité. Tout est vain de ce qui n'est pas utile et toute valeur est finalement d'argent. Bien plus, la richesse est une arme, la seule qui permette, par exemple, de contraindre à rester chez elle une veuve volage : « Au cas où elle ne voudrait pas rester à la maison, qu'elle ait sa dot, et pas davantage : c'est une des choses qui la fera rester [56]. » L'idée de Morelli n'est pas originale, elle reflète simplement les usages de la bourgeoisie marchande florentine [57]. L'argent garantit également la sécurité ; c'est le seul appui sûr. Morelli écrit que « personne, ni homme ni femme, par peur, flatterie ou en aucune autre manière ne doit se dépouiller de son avoir ou de ses biens » [58]. Enfin la richesse est encore indispensable à la promotion

sociale et politique, car elle permet de se faire des amitiés parmi les puissants grâce à des cadeaux ou à des offres de service financier. Giovanni di Pagolo dit tout crûment que le riche achète amis et protecteurs.

Ce faisant, notre marchand moraliste laisse entendre combien le succès commercial et politique dépend de la sanction sociale. Car, du fait même de la condition marchande — qui se développe au sein des cités et grâce à elles — le commerce exige l'approbation d'autrui. En outre, dans le cadre d'une ville gouvernée par une coterie de grands bourgeois, l'accord des oligarques est indispensable à la réussite politique. Aussi Morelli recommande-t-il à son lecteur de ne pas être médisant, de ne pas se faire d'ennemis, de se montrer courtois, poli et bienveillant avec tous. Toutes les vertus qu'il prétend enseigner à ses enfants sont « mondaines » : politesse, courtoisie, bonne apparence. Il prohibe l'excentricité de même que le conformisme excessif et la timidité, se propose de faire apprendre le chant, la musique et la danse, qui concourent au succès en société. Le but ultime de l'éducation est d'obtenir la caution d'autrui : « Tu te feras connaître des jeunes gens de bonne famille, on te jugera vertueux, on t'aimera et tu seras bien reçu dans toutes les maisons les plus honorables » [59]. On voit à quoi se réduit la vertu : à la bonne apparence. Qui dissimule bien atteint à la bonne renommée, laquelle est une garantie de la bonne conduite. Ne pas se faire remarquer, c'est un des secrets de la réussite des Médicis. Ainsi, par exemple, la pratique de l'usure n'est pas condamnable en soi, mais elle est périlleuse pour qui a la renommée d'être usurier. De même la richesse en soi n'est jamais mauvaise, fût-elle excessive, mais elle est nuisible lorsqu'elle attire envies et ressentiments. Enfin, il n'est pas de mauvais procédés pour s'enrichir, à condition qu'ils soient sûrs : la morale chrétienne n'a plus rien à voir avec les affaires. Il suffit de dissimuler les trafics malhonnêtes, tel l'accaparement, le plus odieux de tous. « Si les pauvres voient que tu as du grain à vendre et que tu le gardes pour qu'il prenne de la valeur, ils t'accuseront et te maudiront et pilleront ou brûleront ta maison, s'ils en ont un jour le pouvoir, et ils te feront haïr du menu peuple, chose très périlleuse... » [60].

Tels sont les moyens du bonheur marchand, ainsi que Giovanni les décrit avec la plus grande franchise dans un livre qu'il prétend exclusivement destiné à l'usage privé. Mais quelles sont encore les méthodes proposées par les *Ricordi* ? D'abord, on l'aura noté chemin faisant, l'enseignement prodigué par Morelli est essentiellement négatif. Le ton général est celui de la mise en garde. Le principe constant, celui de la méfiance. L'homme d'affaires se défie de lui-même, se défend des passions (avidité d'argent, avarice, prodigalité, luxure, orgueil...) et

des faiblesses (négligence, timidité, paresse, oisiveté). Il se garde des autres avec une vigueur plus grande encore, surveille ses domestiques, ses paysans et ses employés, se méfie des pièges tendus par ses concurrents, écarte les mauvais payeurs et les emprunteurs ; il craint les jaloux, les médisants, les mal intentionnés, fuit les opposants au régime en place et les *ammoniti* ; enfin il cherche à échapper aux exigences de la commune, *catasti* et *prestanze*.

« Non ti fidare » [61], telle est la phrase-clef de l'éthique mercantile. Il convient cependant de faire une part au côté positif de l'enseignement prodigué par Morelli, fût-il moins évident que son aspect négatif. Morelli est trop marchand pour renoncer à l'effort. Il veut croire que l'homme est responsable de son destin et non pas abandonné aux caprices d'une fortune aveugle. Son respect de la religion chrétienne ne lui est pas motif de résignation mais d'espoir. Jamais il ne recommande la pure et simple démission ou la fuite loin du monde. Il condamne nettement l'oisiveté et le « rentier » n'a pas bonne presse parmi ses portraits d'ancêtres et de parents. En revanche, il trouve des termes énergiques pour vanter la valeur des efforts et de l'action : « ... les sages, écrit-il, l'emportent, car ils connaissent Dieu, agissent bien et s'aident mieux encore : et Dieu veut que l'on s'aide soi-même et que par l'effort on atteigne à la perfection » [62].

Avec Dieu, Morelli considère qu'il convient d'établir des rapports confiants, qui ressortissent à l'esprit des contrats d'affaires : d'échanges codifiés. On songe au « do ut des » de la religion romaine (les Romains aussi furent de grands commerçants). L'homme d'affaires rend au Seigneur ce qu'il lui doit (prières, aumônes, messes) et Dieu le favorise en retour dans toutes ses entreprises.

A travers l'exposé de semblables recettes — c'est le mot adéquat — apparaissent certaines idées-forces typiques de la mentalité des marchands de la fin du Trecento. En premier lieu, Giovanni est fondamentalement pessimiste. Son pessimisme tient à la dure expérience qu'il fit de la vie. N'a-t-il pas quelque raison de se croire poursuivi par le destin ? Dès l'âge de trois ans, il est orphelin de père. Son enfance est douloureuse, ballottée entre des tuteurs indifférents, sinon hostiles, et une mère remariée. Fiancé avec celle qu'il aime passionnément, ses fiançailles sont rompues et il épouse finalement Caterina d'Alberto Alberti, issue d'une famille riche et puissante, mais bientôt persécutée par les oligarques. Sa vie durant, Morelli regrette son mariage manqué et ne parvient pas à oublier l'infidèle. Caterina lui donne de nombreux enfants, mais il perd son fils aîné, qu'il chérissait entre tous et en qui il voyait un modèle de vertus morales et commerciales.

Aussi Giovanni se sent-il repoussé par un monde hostile. En adoptant la voie du conformisme politique qu'il recommande dans les *Ricordi*, il parviendra à occuper des charges politiques sous la seigneurie des Médicis comme sous le régime oligarchique : il sera prieur en 1410 et gonfalonier de justice en 1441. Malgré ces promotions, le ton général des *Mémoires* est désenchanté. Le pessimisme de l'ouvrage est d'autant plus frappant que les *Ricordi* sont écrits par un homme jeune (Morelli quand il commence son livre n'a pas plus de vingt-deux ans). En somme, Giovanni supporte l'existence plus qu'il ne la vit, touché aux points les plus sensibles de son cœur de marchand : cité, famille. Il est brisé par tous les heurts subis, trop sensible pour se roidir contre les coups du sort.

Selon lui, les hommes sont méchants, la vie est dure, le destin contraire. Il n'est certes pas seul à penser que « s'il est resté quelques amis de Dieu, on n'en rencontre plus qu'un petit nombre » [63]. Ailleurs, il précise cependant : « On rencontre des hommes plus méchants et plus vicieux que jamais et l'on en trouvera davantage encore dans l'avenir »[64]. Il dit encore : « Là où l'argent entre en jeu, ou quelque intérêt personnel, on ne trouve plus ni parent ni ami qui vous préfère à soi-même et n'ait point oublié sa conscience »[65]. Bref, l'existence est « épineuse et cruelle » [66]. Mépris pour les hommes, perte de tout espoir, *laudatio temporis acti*, peur de la vie : le pessimisme de Morelli paraît absolu.

Aussi ses recettes pratiques sont-elles empreintes d'un certain « machiavélisme » avant la lettre, de bien faible envergure. Giovanni écrit expressément : « Parce que nous sommes tous vicieux et pleins de tromperies, je t'aviserai de certains procédés... propres à humilier les méchants » [67]. Il écrit ailleurs : « Si nous étions bons, il ne serait pas nécessaire de mettre les hommes en garde contre le mal, car on n'en commettrait pas » [68]. Sous-entendu : mais les hommes sont tous mauvais ! Appliquant rigoureusement de tels préceptes, Morelli ne considère pas, nous l'avons vu, que l'honnêteté s'impose en matière d'affaires et de politique.

Le pessimisme des *Ricordi* n'est pas que moral. Il est aussi, peut-on dire, commercial. Morelli n'espère pas tant gagner que conserver. Il souhaite que ses conseils permettent de moins perdre et de ne pas être trop trompé. La certitude domine en lui que les affaires sont difficiles. Notre marchand a le sentiment aigu de vivre dans un siècle de fer, marqué par la récession et la concurrence. Il représente avec admiration l'épopée commerciale de ses ancêtres dans une atmosphère euphorique de société en expansion : « Bartolomeo imitait ses ancêtres en toutes les vertus, les dépassant encore en affaires, en richesses

et en alliances. Néanmoins, il poursuivait le commerce de la guède, mais plus largement et amplement que ses ancêtres ; et il réussit en ce trafic comme en toutes ses entreprises... Il dépensa de très fortes sommes d'argent en achats de propriétés à Florence et dans le *contado* : ce furent les maisons du Corso et certaines demeures qu'il loua dans le quartier de Vinegia ; et il acheta dans son pays d'origine, c'est-à-dire dans le Mugello, de grandes étendues de terre, lorsqu'il en avait l'occasion ...» [69]. Par antithèse, Morelli insiste sur la récente décadence politique et économique de sa famille : «... j'exposerai les grands dommages et les persécutions que nous avons subis par l'effet de la fortune, de la malignité de nos gouvernants ou encore de notre sottise » [70]. En effet, l'expansion des Morelli subit un coup d'arrêt et connaît un fléchissement durant la seconde moitié du 14e siècle. Giovanni lui-même et ses parents, frappés par l'*admonition*, sont exclus des bourses de 1393. Surchargés d'impôts, ils quittent les « beaux quartiers » de Santa Croce pour retourner dans le gonfalon de Saint-Jean, leur ancienne résidence. Disgrâce politique et impôts excessifs sont dus, selon Giovanni, à des inimitiés dont il se plaint amèrement. Ils se doublent de difficultés financières, dont l'une des causes semble être la faillite d'un beau-frère. Disons plutôt que les Morelli, solidaires de leurs parents et eux-mêmes en difficulté, sont victimes du marasme économique de la fin du siècle.

Dans cette atmosphère difficile, la cellule familiale apparaît comme un refuge, refuge contre les coups du sort et l'hostilité d'autrui, mais aussi contre les prétentions de la Commune. Car, dans la conception de Morelli, celle-ci n'est plus une assemblée de citoyens concourant au même but : le bonheur commun. Au contraire, notre *mercator* voit dans les magistrats un clan acharné à sa ruine et au malheur des faibles. Aussi recommande-t-il à ses descendants de résister aux contraintes de l'État : « Tu dois te défendre et des impôts et de tous les torts que l'on voudrait te faire. Et, au cas où cela ne te servirait à rien et où tu te trouverais écrasé d'impôts au point d'être ruiné, ne les paie pas. « Regimbe » contre la commune, arrange-toi de façon qu'on ne puisse saisir tes biens... » [71]. Giovanni di Pagolo dit ailleurs, à propos des déclarations d'impôts : « Garde-toi comme du feu de dire des mensonges, sauf en ce domaine : cela t'est permis parce que tu ne le fais pas pour prendre le bien d'autrui, mais pour qu'on ne prenne pas le tien de façon indue » [72]. Donc la famille prend le relais de la société communale défaillante et se substitue à elle. D'où l'importance de l'autorité paternelle selon Morelli : comme visant tout à la fois à l'éducation des enfants et à l'orientation de l'effort commun vers un même but, qui

est le succès politique et commercial de la *gens*. « Dis-toi à toi-même : — si j'ai des enfants, je veux pouvoir les élever moi-même, je veux les voir hommes, je veux les orienter et les éduquer à mon gré, je veux distinguer les bons et les méchants, je veux que, durant ma vieillesse, ils soient capables de m'aider dans mes besoins ; je veux en avoir la consolation et l'amertume... » [73].

Au cours de ces chapitres moraux, Morelli révèle les deux principes animateurs de l'éthique bourgeoise : pragmatisme et juste milieu. D'abord, la pratique joue un rôle essentiel dans l'éducation marchande et dans les affaires. L'expérience du père et des vieillards est l'un des fondements de l'enseignement prodigué par les hommes d'affaires. L'expérience individuelle est cependant primordiale : le jeune marchand voyage à l'étranger, entre dans de nombreuses compagnies pour apprendre son métier et n'entreprend que les trafics qu'il connaît. « N'entreprends aucun commerce ni trafic que tu ne connaisses point... Et si tu veux t'entendre en quelque domaine, comporte-toi en enfant : entre au service des autres dans les comptoirs et les banques, et va à l'étranger, fréquente les marchands ; visite les pays et les villes où tu as l'intention de faire du commerce » [74].

Enfin, le précepte capital de l'éthique mercantile est de mesure, moyen terme entre tous les excès et sens des « convenances ». Il anime tout l'humanisme marchand. Hors de la mesure, pas de salut ! « Surtout, mesure-toi en tout ! » [75] s'exclame Morelli, qui ajoute ailleurs : « Satisfais-toi de recevoir comme dot ce qui convient à ta condition et à celle de la femme que tu prends » [76].

Ainsi s'ébauche en définitive le portrait du parfait *mercator* d'une époque de récession : sage, homme de bon sens (*senno*) et d'expérience (*pratico e saputo*), dont les vertus principales ressortissent au savoir-faire plus qu'à l'esprit d'entreprise et tendent davantage à la conservation qu'à l'expansion [77].

Le langage utilisé dans les chapitres moraux que nous venons d'analyser est celui du *sermo cotidianus*, tel que nous l'avons défini plus haut. Parfois cependant, l'expression s'anime, le rythme s'accélère sous la pression des sentiments. L'expression s'enrichit de métaphores pittoresques, témoignant d'une recherche déjà consciente de l'effet. Dans les pages qui nous intéressent, nombreux, en effet, sont les termes réalistes sinon même triviaux, tels que « *bottoni* » [78], « *ispigolistri* » [79], « *picchiapetti* » [80], « *abbottacciarsi* » [91], « *ingambare* » [82], « *busbaccare* » [83], etc. Les images énergiques ou drôles ne manquent pas non plus. Au cours des différents paragraphes, on relève des expressions comme

« *cani del danaio* » [84], « *aver il capo forato* » [85], « *avere la parte sua insino delle lappole* » [86], « *andare co' calzari del piombo* » [87], « *farsi beffe come d'un balocco* » [88], « *trappolare il danaio* » [89], « *appiccare il fiasco* » [90], etc.

Tous ces traits de réalisme linguistique, et bien d'autres, apparaissent sous la plume de Morelli lorsqu'il donne libre cours à quelqu'une de ses préoccupations ou de ses alarmes. Ainsi plusieurs des termes que nous venons de citer tiennent à la crainte qui l'obsède d'être trompé ou volé, typique de son pessimisme commercial. Les expressions argotiques ou populaires sont particulièrement nombreuses lorsque notre écrivain évoque les hommes qu'il a le plus en horreur : ceux qui contreviennent à l'éthique marchande, tels les vantards et les faux-dévôts : « i gran parlatori, millantatori e pieni di moine, goditegli nell'udire e dà parole per parole, ma none credere cosa ti possa nuocere e non te ne fidare punto. Da ispigolistri, picchiapetti, ipocriti, che si cuoprono col mantello del religioso, non te ne fidare, piuttosto d'un soldato » [91]. L'énergie du ton est égale envers les prodigues, dont les défauts sont évoqués par une extraordinaire accumulation d'infinitifs : « rei e cattivi e da sapere male guidare il danaio e più atti a spendere, a giucare, a manicare che guardalli, grescerli e serballi o atti a fare mercatantia » [92].

Certains autres avertissements échappent pareillement, grâce au « dérèglement verbal », au ton linéaire et terne, typique de la *ricordanza*. C'est le cas, par exemple, d'une mise en garde fervente contre les excès sexuels, générateurs d'enfants malades, en opposition avec les produits sains et robustes de la mesure : « E facendo questo tu arai prestamente figliuoli : tu gli arai bene granati, e forti e grandi, tu gli arai maschi, tu ti manterrati giovane e fresco, tu istarai sano e allegro, tu farai ogni bene. Se tu tieni il contradio modo, tu ti guasterai lo stomaco e le reni, e se ti venisse punto di febbre, istarai a rischio di morire. Tu guasterai ancora lei, ma non come te, tu non n'arai figliuoli se non a stento, tu l'arai femine, tu l'arai tisichi e mai non parrà che vadino innanzi, tu viverai tedioso e ontoso e maninconico e tristo ; non ti darai piacere né in detti né in fatti, e parrà che ogni cosa ti sia una trave : tu non arai mai bene » [93].

La vision est de catastrophe. Morelli conçoit la vie du *mercator* comme un drame, animé par une lutte sans relâche et sans merci entre bons et mauvais, prudents et téméraires, économes et dépensiers. Et il représente cette bataille sous la forme traditionnelle du *contrasto* dialogué. Ainsi des répliques qui opposent l'aventurier désireux d'emprunter et le marchand à la recherche d'honnêtes prétextes pour

refuser : « Il partira de loin, en t'entretenant de ses conceptions, de ses profits, de ses trafics et de ses entreprises, et il te dira : — Si j'avais deux cents florins, je serais capable de les doubler : je lui donnerais [au prêteur] volontiers la moitié de mes profits... ! Si quelqu'un me faisait simplement un prêt, je lui emprunterais à un taux intéressant... Et, si tu ne résistes pas à ses premières attaques, il poursuivra : — Prête-moi cet argent : je mettrai les marchandises à ton nom, je les ferai livrer chez toi ; c'est toi qui décideras... Tu peux être tranquille : comment crois-tu que je t'en parlerais autrement ? Je préfèrerais être pendu... Ils sont plus de vingt à vouloir me rendre ce service, mais je ne veux pas leur proposer cette affaire et leur procurer ce bénéfice, je tiens à ce que ce soit pour toi, que je connais » [94]. A quoi le riche réplique, pour écarter l'importun : « J'ai fait un vœu, j'ai juré... Je me suis engagé envers mon frère à ne rien faire sans son accord... Je suis lié à mon associé... Excuse-moi, je veux y réfléchir... Quel besoin as-tu d'user avec moi de telles précautions ? Que ne le disais-tu ouvertement ? Tu me fais peur là où je n'aurais pas lieu... Je veux y réfléchir... » [95].

Semblable *contrasto* se développe entre le pupille et son tuteur. Morelli et son père, orphelins de bonne heure, furent victimes de la négligence et de l'avidité de leurs tuteurs. Aussi les chapitres moraux des *Ricordi* sont-ils dédiés aux pères pour qu'ils assurent la sécurité et le bonheur de leurs enfants, même au cas où ils disparaîtraient. Le *contrasto*, donc, qui s'engage entre le pupille et le tuteur, est à une voix. L'enfant ne dit mot et son silence même montre clairement sa sujétion et son malheur. Par antithèse, Morelli donne longuement la parole aux ennemis de l'orphelin. Les voici, par exemple, qui trouvent de bonnes raisons pour s'approprier une part des revenus de leur pupille : « Il est riche et récolte cent hectos de vin : est-ce si grave s'il m'en donne cinq cents litres ? Il a plusieurs milliers de florins comptants : est-ce si grave, si j'en garde mille ?... Je m'épuise à m'occuper de ses affaires et souvent je néglige les miennes par sa faute : est-ce si grave, s'il m'aide un peu à payer mes impôts ? » [96].

Ailleurs, Giovanni prend la plume du poète lyrique pour représenter la misère des pauvres enfants abandonnés à l'avidité de leurs protecteurs et des étrangers. Accumulant les *topoi* de la rhétorique antique et médiévale, il compare les malheurs des pupilles à ceux des agnelets assaillis par les loups et des oisillons enlevés par l'aigle cruel. Ce faisant, l'écrivain s'élève au-dessus du réalisme linguistique pour atteindre, maladroitement, à la « littérature ». « Chacun, écrit-il, s'anime contre eux, comme le font les rapaces contre les petits perdreaux, qu'ils

prennent sans peine, les plumant jusqu'à ce qu'ils restent nus. De même le pauvre pupille est pelé par ses parents, ses amis, ses voisins et par les étrangers ; et il est volé, trompé et trahi par tous ceux avec qui il est en rapport ; et, alors qu'il trouvait en son père un bon berger qui l'enrichissait, en échange il est mêlé aux chiens et aux loups » [97].

Réalisme linguistique et figures rhétoriques mêlées apparaissent aussi dans la chronique qui constitue la dernière partie des *Ricordi*. Ils passent là au service de la passion de parti et de patrie. Quant à la première, Morelli est le plus souvent prudent, conformément à ses recommandations. Cependant il ne se fait pas faute d'attaquer par allusions le parti des optimates, au moins tant qu'il n'accède pas lui-même au *cursus honorum*. Sa passion de la mesure le pousse à critiquer l'esprit de coterie des oligarques et l'usage abusif qu'ils font de l'« admonition », mais elle l'amène surtout à désapprouver les exactions commises par les Arts Moyens durant leur court règne (1378-1381).

Décrivant les abus perpétrés par les artisans pour se maintenir tant bien que mal au pouvoir, Morelli insiste sur l'aspect policier de leur régime et laisse deviner son mépris de classe pour les chefs des Arts Moyens. Lorsque leur chute et leur châtiment annoncent le prochain retour à la « paix bourgeoise », il laisse éclater sa joie. En ces occasions, son langage traduit bien ses passions. Notre homme n'hésite pas à se répéter *(molti, gran)*, emploie des termes d'argot *(cani)* et des expressions populaires *(si partì da giuoco, fusse torto un pelo)* ou triviales *(avea le chiavi sotto il culo, il suo gracchiare era da beffe, fu tagliato la cipolla)*. « Costoro arsono molte case a' grandi cittadini, feciono a molti tagliare la testa in più volte... e molti ne cacciarono, e teneano in gran paura e 'n gran tremore la cittadinanza. Aveano molti cani, cioè ispioni, che sempre erano per Firenze, o per pigliare o per ispiare di dì e di notte. Qui non si poteva né convitare persona né usare punto, ché tu eri abominato agli Otto. E 'nfine, usando tante e istrane e diverse cose messere Benedetto si partì da giuoco e non si volle più intendere con loro ; il perché e' feciono vie più inorme pazzie. » Bref, la conspiration des optimates contre les artisans se manifeste au grand jour. Le gonfalonier de justice, Antonio Busini, apprend que l'un de ses amis est arrêté. Il décide de le secourir et de sévir contre les oligarques, dont un prieur, Filippo di ser Giovanni : « Antonio di Bese sentì questo : cominciò a fare grande iscalpore e a dire ch'egli era tradito, ma ch'ella non andrebbe così e che farebbe sonare la campana e trarrebbe fuori il gonfalone e che non voleva ch' a messere Giorgio fusse torto un pelo. Filippo di ser Giovanni avea le chiavi sotto il culo

e dicea : — si, se tu potrai. Quando e' vide gli erano istati presi i dadi e che 'l suo gracchiare era da beffe, ed egli male volentieri convenne che acconsentisse cogli altri. A messere Giorgio fu tagliato il capo, e messere Tomaso di Marco si fuggì, e a messere Donato de' Ricci fu tagliato la cipolla, e a più altri loro seguaci » [98].

Le sentiment de patrie (à l'échelle de l'État-Cité) donne également matière à des représentations animées et réalistes. Parmi les adversaires de Florence, Jean-Galéas Visconti, éternel ennemi de la ville du florin, tient une place de choix dans les *Ricordi*. Au nombre des alliés épisodiques de Florence, l'empereur Robert de Bavière, impécunieux et avide d'argent, sans pouvoir réel ni véritable armée, suscite l'ironie de Morelli comme celle de ses confrères. Là aussi le dialogue animé et rapide, ainsi que les expressions populaires montrent que Morelli a trouvé un « genre » à sa mesure. Les vaincus et les faibles — artisans, pauvres — n'ont pas bonne presse dans les livres des hommes d'affaires florentins. Entre autres scènes, Morelli représente les tractations qui opposèrent les nobles allemands, soucieux de profits, et l'ambassadeur florentin, désireux de faire descendre à moindres frais l'empereur en Italie. « On ne lui avait jamais rien dit ou demandé, sinon : — combien de centaines de milliers de florins recevrons-nous de votre Commune ? A quoi Andrea répondait : — ne vous attardez pas à demander la moindre quantité d'argent, car vous feriez voir que vous venez pour de l'argent et les Florentins se retireraient. Venez avec vos forces et, si vous défaites leur ennemi, sans que vous le demandiez, on vous donnera des florins à pleins tabliers » [99]. Plus loin, notre chroniqueur se moque encore des envoyés florentins, parce qu'ils furent pris aux apparences de la splendeur de l'empereur et se laissèrent gagner par ses flatteries. Il s'en prend ironiquement à leur manque de réalisme, bien peu marchand : « Ils donnaient de si étonnantes nouvelles, que les paladins de Charlemagne paraissaient, à les entendre, des enfants en comparaison des Allemands »[100]. Enfin, Giovanni esquisse une description dédaigneuse des maigres troupes allemandes qui poussèrent pour la forme jusqu'à Florence. On sent là la revanche du bourgeois sur le noble, le sentiment de supériorité du riche sur le misérable qui se pare d'un titre, mais n'a rien pour le faire briller : « Cependant, pour dire d'avoir fait quelque chose, on amena à Florence le duc Ludovic de Bavière et un archevêque, qui était riche, mais pas d'argent... » [101].

L'hostilité traditionnelle envers les Pisans anime d'autres passages des *Ricordi*. Relatant les combats qui opposèrent en 1363 Florence et Pise, Morelli se fait à la fois poète épique et pamphlétaire, employant pour soutenir sa cause tantôt l'expression triviale et tantôt l'envolée

du poème chevaleresque. « Les nôtres, écrit Morelli, n'étaient pas encore armés et ils avaient (c'était le soir) le soleil dans les yeux et les Pisans dans le dos ; mais, comme il plut à Dieu, il y avait près des barrières une troupe d'arbalétriers génois, des meilleurs du monde. On voyait deux cents traits à la fois fendre les airs et ces hommes opposèrent une telle résistance qu'une troupe d'Allemands et d'Anglais eut le temps de s'armer. Et le premier qui franchit les barrières fut le comte Menno, qui, parvenu là et ne pouvant passer, se mit en courroux et dit : — Qu'est-ce que c'est ? — Ce sont les barrières, lui répondit-on. A quoi il répliqua : — Ouvrez les barrières au comte Menno, et il sortit comme un paladin contre les Pisans et leur porta les coups les plus durs que l'on vît jamais » [102]. A l'élan épique, inspiré sans doute par la lecture des poèmes chevaleresques, très admirés à l'époque de Morelli, succède la représentation réaliste des avanies faites aux Pisans captifs : « Leur capitaine, prisonnier, les précédait honteusement... A la porte de San Friano, par laquelle entra notre capitaine victorieux, se trouva un lion vivant, mais tout jeune, auquel tous les Pisans prisonniers baisèrent le cul, et ils parcoururent toute la ville, de telle sorte que tous, petits et grands, purent les voir » [103].

Porté par le sentiment de la gloire de la cité, Morelli retrouve les *topoi* de la surenchère, typiques de la rhétorique médiévale. Ainsi lorsqu'il évoque les combats qui, au début du 14e siècle, opposèrent Florence aux Ubaldini. Nulle nécessité historique ne lui imposait de parler de cette guerre, qui est hors de son propos (sa chronique commence en 1374). Seuls l'inspirent les soucis mêlés du renom de Florence et de la réputation de ses ancêtres (qui prirent part à la lutte). A cette occasion, notre chroniqueur abandonne tout à fait le *sermo cotidianus* pour les périodes oratoires. La première de celles-ci est exceptionnellement longue et complexe : « Les magnifiques et excellents Peuple et Commune de Florence, ennemis et persécuteurs des tyrans iniques qui pillent et anéantissent les peuples, et particulièrement hostiles aux Gibelins, ayant vu et appris les actes de tyrannie, les vols et les outrages commis par les Ubaldini, tyrans de l'Alpe et du Mugello, notre Commune étant disposée à écraser ce repaire de bandits comme elle l'avait fait de tant d'autres alentour... et les Florentins ayant décidé de s'en débarrasser en l'an du Christ 1300 ou environ, la Commune dépêcha contre eux ses troupes » [104]. L'accumulation des gérondifs et des participes passés, typique de l' « ornatus » médiéval [105], donne le ton. Après la période solennelle, la surenchère épique : les trois mois que dura le siège deviennent dix-sept ans chez Morelli et les combattants montent jusqu'aux étoiles : « On maintint le siège

durant dix-sept ans et l'on prit finalement la citadelle par conspiration, car, à dire vrai, la force était de peu d'utilité, parce que l'on ne pouvait l'assiéger : à cause de sa robustesse, elle était aussi difficile à atteindre qu'une étoile du ciel » [106].

Ainsi, nous sommes parvenu à discerner certains traits linguistiques et littéraires qui distinguent Morelli de ses confrères purs auteurs de *ricordanze*. Parfois, les *Ricordi* apparaissent comme une œuvre de littérature instinctive : le marchand écrivain sait exprimer dans un langage sortant de l'ordinaire ses sentiments les plus pressants, mais n'atteint pas à une prise de conscience claire de ses possibilités et des moyens à mettre en œuvre. Parfois aussi, Morelli, qui accorde une large part à la culture dans la formation des *mercatores*, témoigne d'une attitude « littéraire » plus consciente. Les *topoi* que nous avons relevés chemin faisant sont des signes manifestes de cette accession réfléchie à la dignité d'écrivain.

Ailleurs, dans un passage à la fois instinctif et très élaboré, composé par Giovanni à l'occasion de la mort de son fils aîné Alberto, notre écrivain laisse transparaître sa culture de lecteur des traités d'ascétisme ainsi que d'ami de Giovanni Dominici [107]. Dès les premiers jours qui suivent son deuil, Morelli exprime son immense douleur. La stupeur semble assourdir l'affliction et le père garde présentes à l'esprit les règles de l'éloquence panégyrique. Ses propos s'inspirent manifestement de la topique du discours de condoléances. « La perte de ce fils, écrit-il, fut une douleur inestimable pour son père et sa mère ; ce fut même un chagrin pour sa famille et ses voisins, pour son maître, ses camarades d'école, pour les paysans et les domestiques de ses parents et aussi pour tous ceux qui le connaissaient et l'avaient vu » [108]. Quelques mois plus tard, Giovanni reprend la rédaction de ses *Ricordi* pour leur confier des effusions plus sincères, fruit d'une longue peine et d'une méditation prolongée. En une phrase hachée par un élan de rhétorique élémentaire, il représente son incapacité persistante et celle de son épouse à oublier l'enfant disparu. Il emploie la métaphore traditionnelle du coup de poignard, mais celle-ci, répétée, retrouve son poids dans sa simplicité même : « Je n'aurais pu penser que cette séparation voulue de Dieu... fût pour moi et demeure encore un si cruel coup de poignard. Bien que de nombreux mois se soient déjà passés depuis sa mort, nous ne pouvons, sa mère et moi, l'oublier ; mais sans cesse nous avons son image devant nous, nous rappelant ses manières, ses habitudes, ses paroles et ses gestes, sans cesse, le jour et la nuit, en dormant, en veillant, à la campagne, à Florence ;

quelles que soient les conditions où nous nous trouvons il y a un couteau qui nous perce le cœur » [109].

Après cet aveu, Morelli reprend sa plume pour traiter de l'acquisition de Pise et des surcroîts de taxes imposés aux Florentins par les dépenses militaires de leur cité. Ce sont là des préoccupations patriotiques et marchandes. Giovanni aurait-il oublié son deuil ? Non certes ! Car, lors de l'anniversaire de la mort d'Alberto, il a une sorte de songe mystique et allégorique conforme à la tradition médiévale, mélange confus d'apparitions diaboliques, de tentations et de prières à Dieu, à la Vierge avocate et aux saints tutélaires. Le moment capital en est l'apparition d'un oiseau merveilleux représentant Alberto, qui réconcilie avec Dieu le père meurtri et lui rend la paix. Giovanni multiplie citations et images bibliques et retrouve le vocabulaire et les expressions de la mystique. Délaissant une fois encore le *sermo cotidianus*, il emprunte le ton de la prédication et de la liturgie : « Il mio parlare si diletta a te [saint Jean-Baptiste], illuminato dal Figliuolo di Dio dalle segrete cose ispirate dal petto celestiale, domandare sì speziale grazia e d'eccelente dono, la salute perpetua della puerile anima del mio renduto figliuolo alla madre terra » [110]. Malgré cette emphase rhétorique, Morelli vit un drame réel. Il demeure sincère. Aussi les traits de langage les plus populaires se multiplient-ils au sein des périodes [111]. C'est l'apport le plus immédiat de Giovanni à l'artifice d'une vision allégorique et scientifique (dans le goût des bestiaires médiévaux). Aussi bien la tentation constante du « je » de la confession lyrique est-elle si pressante chez notre auteur qu'il achève à la première personne des périodes commencées à la seconde personne [112] : « E fra li anni quindici insino in venti i' non conobbi punto di riposo, molestato da più oltraggi : e ti morì la sirocchia maggiore e maritata, i' ebbi a maritare l'altra, tu avesti gran prestanza... noi savamo oltraggiati da' parenti nostri congiunti... » [112].

Commençant par une généalogie familiale, les *Ricordi* s'achèvent sur un ultime cri de désolation, arraché à Morelli par la mort d'un autre enfant. Parmi tous les auteurs de livres de raison, notre marchand écrivain est donc bien le poète de la famille.

Les comptes rendus de naissances, de mariages et de décès, qui forment l' « ouverture » de sa chronique familiale, s'élèvent eux-mêmes parfois au-dessus de la platitude glacée de la *ricordanza*. Parlant de certains de ses ancêtres, Giovanni di Pagolo procure au lecteur une originale galerie de portraits. Peinture des hommes et langage y sont animés par les soucis conjugués des raisons d'affaires et de famille.

C'est le cas du portrait de Gualberto, frère aîné de notre *mercator*, qui est représenté comme un modèle de sagesse mercantile, tel qu'il apparut à sa famille chassée de Florence par la peste de 1374. Car, tout jeune, il sut pourvoir à la direction et à l'administration, à la *masserizia* en un mot, de la *gente Morella* réfugiée à Bologne. Giovanni met en valeur les qualités de prudence et d'honnêteté du jeune marchand, ainsi que son sens de la famille, qui s'exaltent jusqu'à la légende au moment de son décès. Car, en cette ultime occasion, Gualberto se dépasse, se comportant en parfait homme d'affaires et en parfait chrétien, qui règle avec le même soin ses comptes avec ses associés, ses parents et sa conscience. « Puis, à tous ceux de la maison, qu'ils fussent petits ou grands sans distinction... il demanda pardon avec de bonnes et douces paroles, recommandant son âme à tous ; enfin, en présence de tous, il s'accusa, bien qu'il n'eût pas agi par malice, pour apaiser sa conscience, d'avoir soustrait de l'argent des dépenses et mis à son actif la somme d'environ dix ou douze lires [113] ».

Donc, de même qu'il existe dans les *Ricordi* une épopée nationale, il existe aussi une épopée marchande dont Giovanni est le poète et Gualberto un des nombreux héros. Les thèmes d'affaires et de famille trouvent encore une héroïne en la personne de Mea, sœur de notre écrivain. Le portrait que celui-ci nous en propose fournit l'un des passages de son livre les plus justement connus, que les critiques citent à plaisir pour ses indéniables qualités littéraires. V. Branca évoque Mea Morelli « vivant dans le portrait peint par son frère comme dans le tableau d'un maître du Quattrocento » [114]. C. Segré relève à juste titre dans cet « élégant portrait » l'expression d'un goût conforme aux formules du gothique international [115]. De tels jugements rendent parfaitement compte de l'aspect « littéraire » du portrait composé par Morelli. En effet, celui-ci étale ici plus qu'ailleurs sa culture et son sens aigu de la beauté. Il isole savamment certains traits de son personnage : blancheur du teint, blondeur des cheveux, proportions harmonieuses du corps et surtout élégance des mains, pour rendre compte de la beauté gracieuse et fine de son modèle : « Elle fut d'une taille commune, très belle de teint, blanche et blonde, très bien faite de sa personne, si aimable qu'elle débordait de charmes. Et, entre toutes ses beautés, elle avait des mains comme d'ivoire, si bien faites qu'elles semblaient peintes par Giotto lui-même : elles étaient allongées, douces, les doigts longs et ronds... les ongles longs et arrondis, rouges et clairs [116] ». Nous ne pouvons nier l'art de Morelli et la grâce de ce portrait, mais il nous faut montrer que celui-ci est surtout le fruit de réminiscences typiques d'une culture marchande et médiévale. Car le portrait de

Mea est imité de celui d'Hélène dans l'*Istorietta troiana*, roman populaire dont on sait le succès au Moyen Age : « Elle fut d'une belle stature, d'une taille moyenne, longue et mince..., blanche comme le lys, polie comme l'ivoire, claire comme le cristal..., les cheveux blonds, bouclés et longs..., les mains blanches et longues, douces et suaves, les doigts ronds, longs et minces, les ongles clairs et colorés... [117] ».

La véritable originalité du portrait de Mea réside donc ailleurs. Morelli, en effet, n'est pas moins sensible aux vertus bourgeoises et ménagères de son personnage qu'à ses beautés. Après l'évasion dans le domaine de la culture et de la beauté pure, il revient sur terre. Mea, telle qu'il la représente, est d'abord une parfaite épouse d'homme d'affaires, excellente *massaia*, capable de diriger toute une maisonnée et d'assister son mari : « A ses beautés correspondaient ses capacités, car de ses mains elle savait faire tout ce qu'elle voulait de ce qui incombe à une femme. Et elle était très capable, délicate en son parler, aimable, d'un maintien modeste et honnête, de paroles pleines de bon sens, femme vaillante, franche et d'esprit viril et riche de toutes les vertus [118]».

Ainsi, même les passages les plus élaborés des *Ricordi* expriment le souci dominant chez Morelli de la vie bourgeoise. Pourtant ses *Mémoires* s'ouvrent sur une description du Mugello qui est, de l'aveu même de l'écrivain, inspirée par le *Décaméron*. Ce faisant, Giovanni témoigne de la diffusion des contes de Boccace dans le monde marchand [119] et de sa culture. Il se montre fidèle, inconsciemment peut-être, aux règles de la rhétorique antique et médiévale, qui recommandent, à la suite de Quintilien [120], de louer les lieux de l'action dramatique, en en représentant, comme il le fait, la beauté, la fertilité et la salubrité.

Quoi qu'il en soit, le tableau de nature élaboré par Morelli représente son pays d'origine avec les yeux extasiés d'un lecteur du *Décaméron*, admirateur de la description de la *vallée des dames* et des villas de la *lieta brigata*. Car les ressemblances formelles avec le chef-d'œuvre de Boccace sont nombreuses. Giovanni di Pagolo s'en inspire pour représenter son cadre de montagnes, de prairies et d'eaux courantes, typique du *locus amoenus* de la rhétorique. Les échos précis sont nombreux, relevant d'une imitation volontaire : les six places-fortes du Mugello font penser aux six villas du pays idyllique représenté par Boccace [127], et les demeures des citadins sont pareilles à celles de la *lieta brigata*, « habitations placées en des sites charmants et agréables, bien situés, avec une belle vue, dominant d'agréables champs cultivés, ornés de jardins et de gazons, avec de beaux appartements dotés de grandes salles, de chambres dignes de grands seigneurs, riches en puits aux eaux très claires et glacées » [122]. L'état d'âme est le même chez Boccace

et Morelli, qui voient tous deux dans la campagne des environs de Florence un monde idyllique échappant aux catastrophes du monde, un refuge. L'un en a besoin pour l'opposer aux horreurs de la peste, l'autre s'y perd pour oublier son siècle de fer.

Le langage même de Morelli tend à une nouvelle tonalité dès qu'il aborde la description du Mugello. Certes, les traits distinctifs de la langue parlée ne disparaissent pas totalement [123], mais la période prend une allure différente. Elle est construite selon les schèmes du *Décaméron*. L'adjectif, entre autres, y joue le rôle essentiel que Boccace lui a conféré dans sa prose rythmée. Morelli s'essaye à employer les groupes d'adjectifs : tantôt binaires *(buona e lieta festa* [124], *frutti belli e dilettevoli* [125], *belli abituri e grandi* [126]*)*, tantôt ternaires *(belle foresi, liete e piacevoli* [127], *bello, largo e cupo fosso* [128]*)*. Il groupe les substantifs *(il cuore, capo e principio* [127], *molte promesse e gran doni* [130], *piagge, colli e poggetti* [131]*)* et établit des « balancements » entre groupes de verbes et de substantifs *(fanno risonare e fiorire il paese e di bellezza e d'allegrezza tutto l'anno* [132]*)*. Le vocabulaire n'est plus celui, tantôt plat, tantôt réaliste, que nous avons analysé. Mieux encore que le rythme de la phrase, il révèle les intentions « artistiques » de l'écrivain. *Dilettevole* [133], *copioso* [134], *vago* [135], *olorifico* [136] n'apparaissent point d'ordinaire dans les livres de raison. Que dire encore de certains mots chers à la prose lyrique de Boccace : *piaggette* [137], *boschetti di bei querciuoli* [138], *corrente fiumicello* [139] ? Les emplois fréquents de superlatifs et d'adjectifs précédés d'adverbes sont également typiques de la prose « boccaccesca » : *bellissimo piano* [140], *bellissime vigne* [141], *nobilemente ordinate* [142], *maravigliosamente forti e belle* [143], et, point culminant : *nobilissimamente bene abitate* [144].

Dans cette dernière expression, Morelli dépasse son modèle et en fait une parodie inconsciente, signe certain de sa relative inexpérience dans les exercices rhétoriques. Parfois aussi, certaines figures sont maladroites et incongrues, parce qu'elles n'échappent pas aux tendances réalistes innées de son langage [145]. Morelli n'est pas un écrivain confirmé.

Mais il ne convient pas là non plus de s'abandonner à la première impression et de ne voir en ce passage qu'une peinture du *locus amoenus*, tel que Papias le définit *(« amoena loca dicta : quod amorem praestant, jocundia, viridia »)*. Il ne paraît pas plus légitime de parler, à l'imitation de certain critique, de Morelli comme d'un peintre qui ferait songer à Botticelli ou à Fra Angelico [146]. L'anachronisme mis à part, il est difficile d'imaginer ces deux artistes représentant des places-fortes « aptes aux besoins des paysans ». Or c'est ce que fait Giovanni di Pagolo. Car toute une partie de la description du Mugello, la plus origi-

nale et la plus importante, évoque l'utilité *(bontà)* du pays : habitants fidèles à Florence, paysans travailleurs et dévoués, terres produisant abondance de fruits et nourrissant quantité d'animaux domestiques et sauvages, citadelles, enfin, robustes et sûres, abritant des marchés actifs.

L'originalité des propos de notre marchand réside cette fois encore dans le prompt abandon de l'idylle au profit des préoccupations utilitaires. Et l'un des signes de ce passage des soucis esthétiques aux considérations mercantiles est le changement de ton et de langage. L'adjectif employé tantôt presque abusivement, disparaît brutalement et le terme technique se substitue à lui. Au demeurant, Morelli voit dans le Mugello non pas tant sa beauté que l'intérêt économique qu'il présente pour Florence. Ainsi, lorsqu'il écrit : « On voit dans la plaine du Mugello les terrains les meilleurs et les plus riches de notre *contado* et l'on y fait deux ou trois récoltes par an, dont chacune est abondante [147] ». De même, lorsqu'il ajoute : « On en tire beaucoup de vin, une grande quantité de bois et de châtaignes, et tant de bétail que l'on croit qu'il [le pays] fournit Florence pour un tiers [148] ». Semblablement, Giovanni affirme que les paysans sont les fidèles sujets des citadins, à qui ils fournissent leur sang en temps de guerre et leurs produits — matières premières et denrées alimentaires — en temps de paix.

Mieux encore : la beauté elle-même est utilitaire, comme celle des forteresses admirées pour leur robustesse : « On les voit d'abord entourées d'un *beau*, large et sombre fossé, plein d'une bonne eau ; puis on les voit ceintes de hautes murailles, grosses et fortes, surmontées de hautes tours... très *belles ;* et, à l'intérieur, on les voit très noblement habitées, pleines de maisons, ordonnées en de vastes quartiers, riches en artisans de toute espèce, expérimentés et habiles, qui savent bien recevoir et honorer les étrangers [149] ». Ce dernier détail montre à l'évidence combien notre marchand s'intéresse aux activités commerciales et artisanales du *contado* en fonction des besoins de la capitale. Il y a, pour lui, une beauté des affaires. Influencé de temps en temps par Boccace, il se détourne du *Décaméron* par souci de l'utile. Il ne se contente pas d'évoquer : comme il le dit expressément, il veut « faire voir et montrer » [150]. Il décrit comme un géographe, note les distances avec précision. Il parle comme un économiste et retrace soigneusement l'évolution du *contado* florentin. « Dans le Mugello, écrit-il, il y a une grande quantité de personnes et, à vrai dire, je crois qu'il y a cinquante ans on en aurait aisément tiré dix mille hommes d'armes. Mais je crois qu'ils ont diminué en nombre comme dans tous les autres pays, à cause des épidémies, des guerres et des impôts ; en raison de ceux-ci, nombreux sont les

habitants qui ont dû partir pour ne pas avoir à souffrir en prison. Je crois qu'aujourd'hui on en tirerait de six à huit mille hommes [151] ». Par ces derniers mots, Morelli revient aux impôts. Il ferme le cercle, retombe des sommets de la beauté pure à ses préoccupations marchandes, ou, plus exactement, les laisse réapparaître au grand jour après les avoir un instant réfrénées.

A mi-chemin entre l'écriture et le style, telle est la position des *Ricordi* de Giovanni di Pagolo Morelli. Homme d'affaires de médiocre envergure, mais poète sincère et éloquent de la famille, brisé par un monde qu'il ne parvient pas toujours à dominer, Morelli atteint parfois, plus que nombre de ses confrères, aux qualités de l'écrivain. En outre, particulièrement préoccupé par certains sujets qui intéressent les *mercatores*, il apporte un témoignage intéressant sur l'éthique des hommes d'affaires de la fin du Moyen Age. Ne fût-ce qu'à ce titre, il méritait une réédition et une invitation à la lecture.

CHAPITRE II

# Marchands mémorialistes

## *Bonaccorso Pitti et sa « Cronica »*

Bonaccorso Pitti est un autre maître dans le « genre » des *Ricordi.* De la même génération que Giovanni di Pagolo, il a composé des *Mémoires* — improprement appelés *Chronique* — qui prennent comme le relais dans le temps de ceux de Morelli [152]. De formation et de culture à peu près identiques, descendant d'une lignée à peine plus ancienne et plus riche, Pitti a pourtant une personnalité et des préoccupations toutes différentes de celles de son concitoyen. Son livre s'en ressent : le ton et le langage de la *Cronica* n'ont rien de commun avec ceux des *Ricordi.* La famille marchande produit des enfants et des écrivains qui ne se ressemblent pas.

Morelli est un *mercator* tel qu'on l'imagine en une période d'économie contractée : prudent pour ne pas dire timoré. Mieux : il fait de la prudence et de la mesure des normes de vie sinon même des idéaux. Pitti, au contraire, est un aventurier. Il a couru le monde et il s'en vante. Il a pleinement conscience de son originalité lorsqu'à la fin de sa vie, il énumère avec orgueil ses voyages et en retrace l'itinéraire. Il se considère comme singulier quand il se remémore ses prouesses de cavalier dévoreur de milles, ou quand il évoque un compagnon de voyage qui ne connaissait que Florence et son *contado* : « Je partis de Florence le 20 juillet 1396, écrit-il, et me rendis à Paris par la route de Lombardie, à grand péril pour la mission que m'avait confiée nos Seigneurs. J'emmenai avec moi ser Vanni Stefani, secrétaire de l'ambassade. Ce me fut une grande peine que de le conduire à Paris, parce qu'il n'avait pas l'habitude de chevaucher et n'était jamais sorti de Florence [153] ».

Bonaccorso n'est donc pas de ces bourgeois de la fin du Trecento qui n'ont jamais franchi les portes de leur cité. A l'âge de dix-huit ans, il a déjà quitté Florence et, jusqu'à sa maturité, il demeure presque sans interruption à l'étranger. Il a à son actif quinze voyages à Paris, par tous les itinéraires possibles; il connaît la Normandie, l'Aquitaine, la Provence, la Bourgogne et la Savoie. A cinq reprises il est allé aux Pays-Bas pour y faire quelque trafic ou y guerroyer en compagnie des Français. Il a franchi la Manche par deux fois pour se rendre à Londres. Il connaît encore Bude et Zagreb, Munich, Heidelberg et Mayence. Faut-il ajouter qu'il s'est rendu deux fois à Rome et que ses randonnées dans le Nord de la Péninsule ne se comptent plus ? C'est là un très honorable bilan, qu'il étale avec orgueil lorsque, vieillissant, il revit mélancoliquement par la pensée les aventures de sa jeunesse.

A première vue, Bonaccorso n'apparaît pas florentin, mais cosmopolite : un de ces marchands grands voyageurs qui, dès les associations du Duecento, apportent aux capitalistes leurs connaissances techniques et leur travail, leurs errances à travers le monde. Aussi ne s'étonne-t-on plus de son peu de ressemblance avec Morelli, qui a toujours vécu dans sa cité. Passer une partie de son existence sur les routes témoigne à l'époque d'une force d'âme peu commune. Pitti a connu les embûches des voyages de son temps : chutes de cheval, passages de cols enneigés et de rivières gelées, tempêtes, emprisonnements par représailles sur l'ordre d'États rivaux ou de princes ennemis.

En 1376, Pitti, qui vient d'avoir vingt-deux ans, fait ses premières armes dans le jeu et le commerce international. Parti pour l'Europe centrale avec son patron, il tombe malade et se réfugie chez un compatriote. Isolé et sans argent, il est guéri par les soins énergiques que lui imposent certains marchands allemands et il rétablit sa situation financière grâce au jeu. Avec ses gains, il achète des chevaux qu'il revend en Italie en réalisant de gros bénéfices. Ce n'est pas la première entreprise commerciale de notre homme. Dès l'âge de dix-huit ans, nous l'avons dit, il a voyagé pour affaires en Italie du Nord et en Provence. S'il n'est donc pas un novice lorsqu'il arrive à Bude, il n'est cependant qu'un commis (*fattore*) aux ordres de Matteo dello Scelto Tinghi [154]. Il participe à une entreprise originale, qui sort du cadre des trafics habituels des compagnies florentines. Car Matteo travaille en solitaire, cherchant dans le jeu autant que dans le commerce des occasions de profit [155]. Aussi bien le jeu peut-il être rapproché de certaines autres formes de trafic. Certains *mercatores* ne jouent-ils pas contre les éléments ou contre les hasards, lorsqu'ils parient « à la

grande aventure » dans les ports [156], ou bien lorsqu'ils jouent, dans les places continentales, sur les naissances de garçons ou de filles dans les grandes familles de la cité [157] ? Ainsi le jeu — duel contre un autre — n'est pas considéré comme une escroquerie : il s'insère dans le cadre des affaires, profitant d'une vogue extraordinaire qui inquiète les prédicateurs et les moralistes du temps [158]. En somme, le joueur n'a rien d'un chevalier d'industrie.

Marchand d'un type nouveau, Pitti n'a pas suivi le lent avancement imposé aux débutants par les grandes sociétés. Il ne semble pas avoir reçu une formation intellectuelle et technique spécialisée [159]. D'emblée il s'est trouvé mêlé au monde international des affaires et plongé dans l'action. De son propre aveu, il voulait aller chercher aventure [160]. Il la trouva dans l'univers mercantile, dont les représentants en Europe centrale sont d'abord vénitiens, allemands et juifs, mais aussi florentins [161]. Encore : lorsqu'il tombe malade, il gêne le compatriote qui l'héberge. Il est inutile parce qu'inactif : un poids mort. Son destin rappelle un instant celui du ser Cepparello de Boccace.

1377 est l'année des premières entreprises amoureuses de notre jeune homme. Ses amours n'ont rien de « bourgeois ». Car, pour obéir aux ordres de sa dame, Bonaccorso se rend à Rome malgré les combats qui opposent les troupes florentines et papales affrontées dans la guerre des Huit Saints. Notre héros ne rêve pas d'un mariage à la façon de Morelli, qui aurait désiré concilier ses sentiments avec son goût de l'argent et ses ambitions politiques. Il porte ainsi témoignage de la contradiction qui existe chez certains *mercatores* entre l'éthique marchande et le songe chevaleresque. Pitti, clairvoyant, sachant s'adapter, opte pour une morale de la réussite telle que nous aurons à la définir. Mais il éprouve un besoin de prestige, il est à la recherche d'une dignité qu'il croit trouver du côté de l'éthique chevaleresque, pourtant dévaluée et anachronique en Italie. Sa tentative, dépourvue de réalisme, court tout naturellement à l'échec. Elle se déroule dans le cadre raffiné et élégant de la haute société florentine.

En 1378, Bonaccorso prend part dans les rangs des oligarques à la lutte contre les *Ciompi* révoltés, puis il tente avec ses amis de miner le pouvoir des Arts Moyens sortis vainqueurs du soulèvement des « prolétaires ». Ses réactions en face du « tumulte » des ouvriers et du succès temporaire des artisans mettent en relief son esprit de classe [162]. Sa participation aux conspirations des patriciens exilés ne le distingue pas davantage de ses pairs. Mais le sang-froid dont il fait preuve lorsqu'il se fourvoie au milieu des forces de police de la Seigneurie, met en évidence l'un des traits les plus originaux de sa personnalité.

Pitti part pour la France en 1379. Il se fait joueur professionnel. Il est d'abord le *facteur* d'un compatriote qui lui fournit des capitaux [163]. Bailleur de fonds et « technicien » partagent les profits et les pertes, conformément aux exigences de la morale marchande [164]. Pour exercer son industrie, Pitti fréquente les cours princières d'outre-monts. Dans la haute société, il trouve tout à la fois un milieu favorable à ses trafics et un monde qui l'enchante et satisfait les aspirations que nous avons évoquées plus haut. Il brille par ses qualités de joueur, sang-froid dans la mauvaise fortune [165] et solidité financière [166], et prétend rivaliser avec qui lui est supérieur par la naissance (offensé par le vicomte de Montlhéry, il le provoque en duel en pleine cour de France) [167]. Il s'impose comme joueur de profession, sinon même comme organisateur de jeu [168]. Il gagne grâce à la perfection de sa technique. Car il joue en homme d'affaires : sans passion, après calcul et réflexion, en limitant les risques et en les répartissant sur de petites mises [169], en ne tentant jamais la fortune contraire [170]. Grâce au jeu, il se fait de nombreuses relations et s'introduit dans les cours occidentales. Aussi les rois et les princes — plus tard Florence — lui confient-ils des missions secrètes et des ambassades. Ses entreprises prennent leur essor dans la société internationale des grandes capitales, où triomphent les « Lombards », marchands italiens établis à l'étranger, à l'affût de toutes les occasions de trafics, amis passagers des puissants, méprisés et haïs par le peuple [171].

La plupart des critiques modernes et contemporains qui se sont occupés de Pitti ont tendance à ne voir en lui qu'un aventurier [172]. Certes, les premières aventures de Bonaccorso, telles que nous venons de les évoquer en les replaçant dans leur cadre, laissent transparaître son originalité. Par sa vie et son œuvre, Pitti se distingue sur le fond de terne médiocrité des *ricordanze*. Cependant, là même où il est le plus original, il conserve certaines attitudes et garde un certain langage, qui sont typiques des auteurs des livres de raison.

D'abord, tout comme Morelli ou ser Naddo da Montecatini [173], Pitti voit le monde et ses propres entreprises dans le cadre strict de la succession chronologique. A chaque année son aventure [174]. D'autre part, bien que son univers soit très vaste (le monde occidental tout entier), Bonaccorso évolue dans une société très restreinte, où chacun est situé avec précision par des « coordonnées » florentines, tel « Bartolomeo di Guido Baldi da Firenze » [175], « Giorgio Bagnesi, che avea per moglie monna Caterina di Niccolò Malaghonelle, nostra sirocchia cugina » [176], etc. La dame aimée elle-même est présentée de la façon

la plus bourgeoise et la plus marchande qui soit : elle est désignée en effet, par son nom, son prénom, les noms et prénoms de feu son mari et de son père : « una donna che ebbe nome monna Giemma, moglie che fu di Jacopo di messer Rinieri Chavicciuli e figliuola di Giovanni Tedaldini » [177]. Pour « romanesques » qu'elles soient, les amours de Pitti ne sortent pas du cadre marchand. Notre homme trouve en Florence un point de référence constant. Sa vision est toute florentine : ne dit-il pas de Courtray qu'elle est semblable à Prato [178] et de la révolte des Maillotins qu'elle est comparable à celle des *Ciompi* [179] ? En toute occasion, Pitti est citoyen de la cité du florin et homme d'affaires. Il précise au sou près le montant de ses gains et de ses pertes au jeu [180]. Il a comme ses confrères le souci de la précision : lorsque ses comptes sont approximatifs, il l'avoue [181]. Enfin, il ne manque pas de produire ses bilans, profits et pertes, actif et passif : « Je me trouvai avoir en actif dix mille francs d'or placés en laines, marchandises, chevaux, biens meubles et argent comptant, sans compter beaucoup d'argent prêté à plusieurs personnes, qui s'élevait à cinq mille francs environ » [182].

Par son vocabulaire, la *Cronica* demeure marchande. Sous la plume de Pitti revient sans cesse l'expression « il detto », qui est constante dans les *ricordanze*, dans les actes de baptême comme dans les testaments, dans tous les actes en somme qui sont composés par des marchands et pour eux [183]. Certains chroniqueurs et auteurs bourgeois reprennent cette tournure. Sacchetti lui-même ne la dédaigne pas, mais il l'emploie avec une extrême discrétion et seulement dans ses nouvelles marchandes. Ailleurs dans la *Cronica*, nous relevons plusieurs « farò ricordo », expression fondamentale des registres de *ricordi* [184]. Au hasard des pages, notons encore : « con nome di prestanza » [185], « far contento » [186], « con convengne e patti » [187], etc.

Aussi bien les critiques qui ne voient en Pitti que le joueur et l'aventurier, ignorent-ils ou passent-ils sous silence les deux tiers de sa *Chronique*. La première partie de celle-ci est une généalogie des Pitti. En une longue liste, Bonaccorso énumère les noms de ses ancêtres, de ses parents et de ses descendants, précise leur date de naissance, de mariage et de décès, cite les noms de leurs parrains, de leurs maris ou de leurs épouses, rapporte le montant de leur dot [188]. Dès les premières lignes de son livre il se place de propos délibéré dans le cadre de la succession familiale et se présente comme le descendant de riches et bons marchands et de loyaux guelfes. Il écrit : « Io Bonaccorso di Neri di Bonaccorso di Maffeo di Bonsignore d'un altro Bonsignore de' Pitti... » [189]. Faisant le portrait de son père, il insiste sur ses qualités d'homme d'affaires, créateur d'une

puissante entreprise de tissage. « Neri di Bonaccorso notre père accumula une grande richesse dans la corporation de la laine, et l'on relève qu'il fit faire par an onze cents pièces de draps, dont il exportait la plus grande part dans les Pouilles, et dans le dit métier il fut très industrieux. Il fit de telle sorte que chez nous entrait la laine française et qu'en sortait le drap fini, et sa dernière création ce fut le séchoir qui coûta trois mille cinq cents florins environ » [190].

Les pages que Pitti consacre à ses aventures sont au nombre de soixante-trois sur un total de plus de deux cent cinquante. Elles concernent les années 1374-1396, soit vingt-deux années seulement d'une longue existence. La troisième partie de la *Chronique*, qui finit par des relevés d'actes commerciaux [191], contient surtout des copies de documents d'affaires, d'achats de terrains en particulier (on sait que le « retour à la terre » des hommes d'affaires médiévaux est l'un des signes de leur embourgeoisement [192]), et même le compte précis et par espèces des arbres fruitiers d'un verger [193]. En somme, Pitti est rentré sans peine dans le cadre de la vie commerciale et politique de Florence, dont il parcourt le *cursus honorum* : il est tour à tour prieur (1399, 1404), gonfalonier de justice (1417, 1422) et consul de l'Art de la Laine (1405, 1416, 1421).

On peut donner une date précise à l' « embourgeoisement » de Bonaccorso. Il commence le jour où notre homme décide de placer ses gains en achats de laines anglaises destinées au marché florentin [194]. Il se manifeste plus clairement lorsqu'il décide de se marier avec une Florentine de bonne famille, quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle appartienne à l'oligarchie [195]. Il est accompli le jour où il prend congé du roi de France après avoir vendu tous ses biens d'outre-monts et décidé de renoncer au jeu : « 1396. Puis, une fois l'hiver venu, je décidai de ne plus revenir à Paris et de ne jamais plus jouer [196] ».

Mieux encore : toutes les aventures de Pitti ont une origine marchande et familiale. Bonaccorso quitte Florence parce qu'il est resté orphelin de père, dans une famille sans chef [197]. Son départ pour la France, après ses démêlés politiques avec les *Ciompi* et les Arts Moyens, est dû à son besoin d'argent [198]. Pareillement, le jeu tel qu'il le pratique est une entreprise commerciale qui se développe dans le cadre de la compagnie. Car Pitti, à ses débuts, est l'associé de son compatriote Bernardo di Cino [199]. Lorsqu'il s'établit à son compte, il forme une société [200], dans laquelle il fait entrer son frère [201] et un intendant [202], et où il reçoit des fonds en dépôt [203]. Davantage : lorsqu'il part pour la guerre à la suite des armées françaises, il se met en société avec deux Toscans [204]. Semblablement, quand il compte participer à l'invasion de

l'Angleterre projetée par les Français, il s'associe encore avec des hommes d'affaires de son pays [205].

Aussi bien les préoccupations marchandes ne sont-elles jamais absentes de la *Cronica*. Pitti parle longuement d'une affaire de livres de comptes volés et brûlés par un parent jaloux [206]. Il est d'autant plus indigné par une telle indélicatesse qu'il s'en trouve gêné pour retracer avec précision la généalogie de sa famille [207]. Ailleurs, il relève avec soin les documents commerciaux importants qui se trouvent dans des registres en mauvais état ou mal écrits [208].

« Io Bonacorso di Neri farò qui apresso ricordo de l'andare per lo mondo ch'io ò fatto... [209] ». L'expression que Pitti emploie au début de la *Chronique* montre que l'esprit marchand *(farò qui apresso ricordo)* et l'esprit d'aventure *(l'andare per lo mondo)*, bien loin de se contredire, s'accordent parfaitement, comme se concilient le jeu et les affaires dans le pari à la grande aventure.

La langue des *Mémoires* de Pitti tient également à ces deux registres. Commentant un sonnet composé par Bonaccorso lorsqu'il fut fait chevalier par Robert de Bavière, Maria Sticco relève certains termes (« l'an corant », « lion d'or rampant », « re Rupert ») en quoi elle veut voir des traces linguistiques du cosmopolitisme de Pitti [210]. La *Cronica* contient bien d'autres gallicismes. « S'io avesse *buonamente* altrettanto perduto » [211], dit le duc de Brabant en s'adressant à Pitti. Et celui-ci dit lui-même : « Stato là circha d'uno mese per trattare la *renzione* di Gian di Brettagna... » [212]. On relève ailleurs dans la *Cronica* des termes comme « *ritratta* » (retraite) [213], « *intramessi* » (entremets) [214], etc. Tous ces gallicismes sont sans doute passés dans la langue de Pitti à la suite de son long séjour outre-monts. L'un d'entre eux, cependant (« borgiesi »), se retrouve dans le *Livre de la Communauté des marchands lucquois de Bruges* [215]. Le langage cosmopolite de Pitti est donc commun à un grand nombre d'hommes d'affaires toscans établis à l'étranger, ou ayant voyagé hors de la Péninsule, ou même en correspondance avec la France [216]. On ne peut s'empêcher de penser au vieil Ugolotto degli Agli mis en scène par Sacchetti dans son *Trecentonovelle* [217].

Il serait faux pourtant de nier l'originalité de l'expérience vécue par Bonaccorso et de refuser à celui-ci une égale originalité de caractère, qui se manifeste clairement dans le langage même de la *Chronique*. D'abord, Pitti donne au verbe une priorité absolue dans ses récits d'aventures. Il écrit par exemple : « L'anno seguente il detto Matteo diliberò d'andare in Prussia e ch'io andassi con lui, mandomi innanzi e imposemi ch'io l'aspettassi a Padova o a Vinegia che verrebbe a tro-

varmi da la mia partita a uno mese » [218]. Les exemples pourraient être multipliés. Citons encore cette phrase : « Partimi da lui e andai innanzi, e uscito ch'io fu' della sua brigata, mi volsi per altra via e tornai a' compagni ch'io avea lasciati e dissi loro quello ch'io avea incontrato. Diliberamo d'aspettare il dì e poi partimo » [219]. Encore un exemple, tiré d'une autre page de la *Cronica* : « Andarono a oste a Bruggia e presonla e chacciaronne il detto conte e rubarono e uccisono tutti i suoi ufficiali » [220]. Notre écrivain emploie donc le verbe avec prédilection. Souvent il en place un en tête de phrase : « Andò a suo camino » [221], « Videmi volontieri » [222], « Cominciarono a giuchare » [223], etc. Le procédé est inhabituel chez les marchands écrivains. Mais la tournure est fréquente dans la prose narrative littéraire : dans le *Filostrato*, par exemple, et dans la poésie réaliste, dans les *Petrose* et la *Tenzone* de Dante avec Forese Donati. Ainsi Pitti est fidèle — inconsciemment sans doute — à un procédé de la rhétorique médiévale. Encore, Bonaccorso emploie souvent les verbes par groupes de deux, trois ou quatre. Il n'est pas gêné par ces accumulations : « Allora mi rimissono in sul saccone e missommi tutte loro cioppe foderate adosso e tornarono a danzare » [224]. Surtout, le verbe est le plus souvent employé à la voix active. Les passifs, rares, apparaissent lorsque Pitti veut montrer qu'il subit l'action, qu'il en a perdu — exceptionnellement — l'initiative. Ainsi lorsqu'il décrit son arrestation par les forces de police des Arts Moyens : « Fumo intorniati e voltoci le punte delle lancie » [225]. Semblablement, lorsqu'il évoque son emprisonnement à Avignon sur ordre du pape : « Fumo presi e messi nella prigione del malischalco del papa, e stati otto dì, fumo esaminati » [226]. De la même façon, les tournures impersonnelles sont peu fréquentes dans la *Cronica*. Parfois, cependant, Bonaccorso emploie «accade » ou « occorse ». Mais il n'en fait pas le même usage que les écrivains de son temps [227] : il emploie ces tournures lorsqu'il se trouve impliqué, malgré lui, dans une situation qu'il ne désire pas : « adivenne che l'ultima notte ch'io perde'... » [228], ou lorsqu'il fait allusion à un événement irréparable : « occorse che Giovanni nostro si morì di peste » [229], ou enfin lorsqu'il veut mettre en relief la solennité d'un événement, telle sa rencontre avec la dame aimée : « Adivenne che sendo ella a un munistero a la porta a Pinti... achadde ch'io ebbi destro di parlarle in segreto... » [230]. On songe, tout respect gardé, à Dante évoquant dans la *Vita Nova* ses rencontres avec Béatrice [231]. De la même façon, les gérondifs sont d'un emploi restreint dans la *Chronique*, surtout si l'on songe à l'usage qu'en font, avec des intentions différentes, un Morelli et un Sacchetti. Ces gérondifs évoquent chez Pitti l'attente avant l'action et sont bientôt suivis d'un

verbe qui représente cette action : « Stando io a vedere, una giovane venne a me [232] ». On fera la même remarque concernant les participes passés, qui sont employés pour marquer la succession des actions : « Fatta la pacie con papa Ghirigoro, a Firenze si mossono rumori di popolo [233] ». Ces emplois du gérondif et du participe passé sont typiques de la prosa *cronacistica*, dont nous reparlerons [234] ; mais ce qui distingue Pitti des autres chroniqueurs, c'est son goût déterminé et affirmé pour le verbe. A la voix active, notre homme emploie de préférence l'indicatif. Semblablement, il préfère l'infinitif aux propositions compliquées et aux mots abstraits [235]. C'est là un premier aspect — essentiel — du langage de la *Cronica*. Pitti fuit l'emphase et la complexité. Il cultive la parataxe par un choix délibéré et conscient.

Alors que dans les *Mémoires* de Bonaccorso le verbe est mis en valeur, tous les autres termes sont comme mis à son service. Pitti les emploie seulement pour modifier ou compléter le sens d'un verbe qui — exceptionnellement — lui paraît insuffisant : « videmi volentieri » [236], « risposi ardito » [237], « con alegreza mi misi tra loro » [238], « il quale bere feci volentieri » [239], etc.

Concernant encore l'usage du verbe, nous relevons qu'il est le plus souvent à la première personne du singulier ou du pluriel. Bonaccorso éprouve la tentation constante de revenir à la première personne après avoir employé quelques troisièmes personnes du singulier ou du pluriel : « diliberò d'andare in Prussia e ch'io andassi con lui [240] ». Mieux encore, Pitti passe rapidement au « je » après une sorte d'ablatif absolu qui le gêne : « Noi ancora fermi nel pensiero nostro... sperando che la notte vegnente messer Lucha venisse... io montai a chevallo [221] ». Enfin, notre marchand écrivain s'empresse de réemployer la première personne du singulier après plusieurs troisièmes personnes du pluriel : « Presono i Ciompi la Signoria e feciono loro gonfaloniere uno Michele di Lando, il quale..., io armato sotto il gonfalone del Nicchio... [234] ».

En somme, la *Cronica* est écrite à la première personne du singulier. C'est une autobiographie. Aucun livre de *ricordanze* marchandes ne mérite moins le titre de chronique que celui-ci [243].

Nous arrivons ainsi à une première conclusion, toute provisoire, selon laquelle le style de la *Cronica* serait pauvre de procédés et de moyens : du niveau de la *prosa puntuale* telle qu'elle apparaît dans les livres de raison.

« Wort und Werk [244] ». L'apparente simplicité des moyens employés par Pitti correspond aux deux sentiments essentiels qui animent son existence et son récit : action et égocentrisme.

D'abord, Bonaccorso vit dans l'action et par elle. Seul le verbe est en mesure de rendre compte de cette activité inlassable et infinie. D'ailleurs, notre homme n'emploie presque que des verbes de mouvement dans le récit de ses aventures politiques durant le règne des Arts Moyens : « Andai a Padova e a Vicenza e a Verona per vedere, e poi tornai a Padova e di là andai a Vinegia [245] ». Ou encore : « Menagli a Sorbigliano per vie traverse ; e arivamo presso a Mezzola, dove da messer Zanobi fumo ricevuti a desinare. Condussili a salvamento in su quello di Siena e poi gli lasciai e tornai a Pisa [246] ». Les verbes de mouvement triomphent également en bien d'autres passages de la *Chronique* : « E del mese di magio nel 1385 tornai a Firenze, e poi del mese d'ottobre tornai a Parigi e menai con meco Berto de la Fonte, e poi l'anno 1386 tornai a Firenze del mese di magio, e poi di settembre ritornai a Parigi e trovai che lo re di Francia era andato in Fiandra con grande sforzo... [245] ». Le meilleur exemple que l'on puisse citer n'est-il pas le suivant : « Dissemi : — vattene. Andomene a casa... [247] » ? Le récit de Pitti est essentiellement fait de voyages, de déplacements. Le mouvement est sa manière de vivre ; il en a parfaitement conscience. N'écrit-il pas : « Farò qui apresso ricordo de l'andare ch'io ò fatto per lo mondo... [248] » ? A la fin de sa vie, revivant mélancoliquement par la pensée ses aventures de jeunesse, il retrace les itinéraires qu'il suivit : « Qui apresso farò ricordo di tutti i viaggi e luoghi ch'io sono stato de' quali mi ricordo... Andamone a Castiglione, Cortona, Città di Castello, a Borgo San Sipolcro, a Rimino, a Bologna, a Modena, a Reggio, a Parma, Vercielli, Chivasse, Turino, Avigliana, Susa, e passai il Mongienovo, a Briganzone, Embrumo, a Ghabbo, a Sisterone, a Vignone, a Terrascona, e tornai a Vignone... » [249]. Il y a dans la *Cronica* vingt et une pages sur ce ton, où sont cités par le menu les noms des villes et des villages traversés à une seule occasion. Pitti a conscience de ce qu'il est tout entier dans ces itinéraires, de ce que ceux-ci sont la meilleure évocation de sa vie. L'essentiel fut pour lui d'aller plus vite que les autres, d'arriver avant eux, fussent-ils partis avant lui [250]. A plusieurs reprises il se vante d'avoir battu des « records de vitesse » : « Partimi da Adilbergh a dì xvi di luglio, e giunsi a Padova in xii dì, che sono più di miglia v ciento e grande ammirazione n'ebbe il Signore, che così presto io fossi potuto venire ; e nollo arebbe creduto, se non fosse per una lettera gli portai de l'omperadore » [251]. Encore, Bonaccorso précise soigneusement quels furent ses moyens de transport : cheval, bateau, voiture. Aussi bien les chevaux tiennent-ils dans son récit une très grande place : soit qu'il en fasse commerce [252], soit qu'il les crève sous lui pour aller plus vite [253],

soit encore qu'il en fasse étalage comme d'un signe de sa réussite financière [253 bis].

Davantage, homme d'action rapide, Pitti fait de la rapidité dans l'action la recette de la réussite. Il reproche à plusieurs reprises à ses compatriotes d'être trop lents dans leurs décisions [254]. Il estime que la descente en Italie du comte d'Armagnac n'atteignit pas son but à cause des atermoiements des Français et il leur en fait reproche : « E noi ci tenemo malcontenti di lui per le loro lunghezze, per le quali lunghezze portamo gran pericoli e grandissime spese e danni con poco honore » [255]. En amour même, Bonaccorso juge que la promptitude est le meilleur des atouts. Aussi est-il tout à fait à son affaire lorsque sa dame pour se débarrasser de sa présence importune l' « expédie » à Rome. Durant sa rapide et périlleuse chevauchée, il ne songe plus à sa passion dans le vent de la course et de l'action. Repoussé, il oublie son chagrin dans une autre aventure. Est-il porté vers sa dame par une réelle passion ? Non, il est, selon ses dires mêmes, passionnément désireux de la voir et de l'entendre (encore des verbes !) : « inamorato di vedere e d'udire una donna... » [256].

Chargé de représenter les gestes et les actes, le verbe se voit chargé de traduire encore les états psychologiques et physiologiques. « Essi mi tirarono per quella sala per ispazio d'una ora... se non che per istrachezza chaddi » [257]. Car l'action remplace la parole : « La risposta fu ch'egli mi diede d'una spada di punta nel petto » [258], « Vieni a danzare, Lombardo... Seghuitala » [259].

En somme, Pitti est tout entier dans l'action, dans le geste : coup d'épieu pour répliquer à une menace : « io fui presto e feri' lui d'uno spiedo per lo petto e passagli il coietto... » [260], épée dégainée pour défendre son honneur : « Tirami indietro e dissi : io non sono huomo ch'io mi lasci battere quando ò la mia arme ; e missi la mano in su uno stocco ch'io avea a lato » [261], calomniateur secoué par le collet et finalement assommé et laissé pour mort sur place : « gli misi la mano al petto, e scotendolo con dire : che ò io a fare con teco » [262].

Soucieux d'action, Bonaccorso ne se paie pas de mots. La plupart de ses phrases sont brèves. Notre homme dit ce qu'il a à dire, sans périphrases, au contraire d'un Morelli, qui, de son propre aveu, ne dédaigne pas les circonlocutions pour cacher ce qu'il a derrière la tête. A tout un chacun Pitti dit clairement son fait. Rendant compte des décis ons prises par ses amis ou par lui-même, il ne se soucie point d'en exposer les motifs : « diliberò d'andare in Prussia e ch'io andassi con lui » [263] ; « diliberamo, Bernardo di Cino ed io andarcene in Francia » [264]. Il n'y a pas de considérations dans les *Mémoires* de Pitti :

c'est le fait qui compte, il ne s'attarde pas sur l'exposé des motifs. Aussi, lorsque le discours s'allonge ou s'enlise dans les formes de politesse, l'écrivain le tronque brutalement par un *etc.* Le procédé est repris de la *ricordanza* et du langage des notaires. Mais Morelli, soucieux de l'élégance de sa prose, ne s'en sert presque pas et Mazzei, nous le verrons, pas davantage [265]. Donc, lorsque Pitti emploie délibérément cette locution, c'est qu'il refuse la « littérature ». Notre homme écrit par exemple : « ella non pensava ch'io fossi sì folle, etc. » [266] ; « fa una lettera a Bonacorso, come io lo ritengho per speziale servitore de la mia persona, etc. » [267]. On pourrait multiplier les exemples. Nous nous contenterons de dire que, relatant une visite qu'il rendit à l'empereur Robert de Bavière, Pitti accumule huit *etc* en trois pages. Car il a les mots inutiles en horreur : « fumo dinnanzi da lui e dissi : — Sagra etc... ». Et plus loin : « gli dissi : — Sagra etc..., e' non pare che voi siate avisato... » [268].

En homme d'action, Pitti utilise volontiers le discours direct, rare d'ordinaire dans les chroniques de la fin du Trecento. Morelli ne s'en sert, par exemple, que lorsque ses sentiments sont trop pressants, trop urgents. Le discours direct présente aux yeux de Pitti cet avantage essentiel d'éviter la complication et la lenteur des propositions relatives. Il est, en outre, action, et mise en scène directe des protagonistes. Notre écrivain l'emploie même pour ne citer que quelques paroles : « — O tu morrai, o tu ghuarirai » [269]. Les cris eux-mêmes sont rapportés directement : « diciendo : — muoia, muoia » [270]. Mieux encore, Bonaccorso tend toujours à rapporter les propos de ses personnages, sans reculer devant une ellipse : « Lasciò a Michele xii ducati, i quali mi desse s'io compassi, per tornarmene a Firenze, e che quello spendesse per mia malattia, gli renderebbe a la tornata » [271].

Le discours direct plaît encore à Pitti, parce qu'il lui permet de se mettre en valeur directement ou par personne interposée. Ainsi, certains propos du duc de Brabant mettent en relief son sang-froid de joueur aguerri : « Disse : — io lo credo bene, e s'io avessi buonamente altrettanto perduto, io non potrei né saprei fare buona ciera come tu fai » [272]. Adroite modestie ! Encore, grâce au discours direct, Pitti se met lui-même en scène et se donne le beau rôle. Sa conversation avec l'esecutore des Arts Moyens, par exemple, lui fournit l'occasion de représenter en acte sa présence d'esprit, pour ne pas dire son sens de l'humour, dans une situation difficile : « Anche ci sono venuto volentieri, perch'io sapea che voi eravate a Santa Maria in Pianeta... io ne sono molto contento... non vi curate di mio disagio, ch'io torno molto volentieri » [273]. Bonaccorso se plaît à mettre en relief son art du double jeu. Mais il

n'est pas toujours aussi discret : souvent il se fait expressément des compliments. « Risposi con ardire, risposi ardito » [274], répète-t-il à l'occasion de sa rencontre avec l'*esecutore*, et, relatant son entretien avec sa dame : « io ebbi il destro di parlarle da parte pure in presenzia di molte » [275].

L'égocentrisme de Pitti explique l'emploi fréquent de la première personne du singulier. La première et la deuxième partie de la *Cronica* commencent l'une et l'autre par un sonore « io Bonaccorso » [276]. Lorsque notre homme doit employer la troisième personne, c'est-à-dire parler des autres, son expression s'embrouille et son débit se ralentit [277], parce qu'il évoque un passé réellement mort en ce sens qu'il n'y participa pas. En somme, il n'y a pour lui d'événements historiques que s'il y fut présent. Relatant les faits et gestes des autres, il passe, tantôt insensiblement tantôt brutalement, de la troisième personne du pluriel à la première et enfin au *je*. Dès que Bonaccorso emploie la première personne du singulier, son élocution devient plus aisée, plus rapide, plus concise : « Misono il capo dentro, entrarono..., mi missono la pilliccia... tirarommi... mi tirarono... mi rimissono in sul saccone. Io termenai e sudai forte » [278]. Le changement de ton est plus sensible encore dans cet épisode où Pitti, sortant de maladie, sans un denier, se rend chez Guido Baldi, un compatriote de Bude, emprunte de l'argent, joue et gagne. Les autres (son hôte, ses compagnons de jeu) ont quelques temps l'avantage, puis, dès que Pitti se met à gagner, le *je* reprend le dessus : « Cominciarono a giuchare e io con loro e infine per quello dì io ne portai a chasa fior. xx o'oro di vincita. L'altro dì ritornai e vinsi circha a fior. xl d'oro, e così seghuitò ogni dì bene xv dì, che io mi ritrovai avere vinto co' detti 55 soldini fior. mille cc o circha » [279].

Parfois, Pitti passe de la première personne à l'impératif pour interpeller le lecteur. C'est qu'il veut attirer son attention sur quelque événement qui lui arriva à lui. Ainsi dans le récit de sa rencontre avec l'*esecutore* : « e nota ch'io non ebi paura » [280]. Dans d'autres passages de la *Chronique*, les notations personnelles passent du physiologique au psychologique. Intéressé par son moi, Bonaccorso esquisse des analyses intéressantes dans leur brièveté : d'un évanouissement à la suite d'une chute [281], d'un engourdissement passager après avoir été frappé par la foudre [282], et encore — le propos est d'intérêt mercantile — d'une situation financière difficile après un exode devant la peste [283].

Le témoignage le plus évident de l'égocentrisme de Pitti est son souci de l'apparence, qui s'affirme d'un bout à l'autre de ses *Mémoires*. La préoccupation d'avoir belle allure ressortit en partie à des nécessités de métier, mais elle tient aussi à un penchant typique du personnage,

qui s'exprime dans le goût des beaux vêtements, des beaux chevaux, des nombreux domestiques et des demeures luxueuses ; toutes choses que ne recommandent guère les marchands moralistes, préoccupés qu'ils sont de dissimuler leur richesse [284]. Bonaccorso aime jouer les chevaliers, porter la cuirasse et l'épée : « subito comperai cinque buoni chavalli e assai armadura » [285]. Podestat dans le *contado*, notre homme soutient contre le pouvoir central les franchises des habitants, non pas par souci de leur *libertas*, mais parce qu'il a plaisir à se distinguer, à faire parler de lui. Cependant il cède toujours devant les pressions de la Seigneurie, après avoir suffisamment résisté pour se donner le beau rôle, sans nul profit pour ses administrés [286]. Dans ce sens vont encore ses satisfactions « d'épiderme », lorsque les grands lui accordent des récompenses qui le distinguent. Ainsi du duc de Brabant qui, après lui avoir fait les compliments que l'on sait, lui remet une lettre de recommandation [287], ou encore de Robert de Bavière, prince impécunieux, dont il est le seul à ne pas reconnaître la misère et l'avarice, ébloui qu'il est par le brevet de chevalier qu'il vient d'en recevoir. La vanité étouffe chez lui le sens critique, ce sens critique dont ses confrères marchands — Morelli compris — ne se sont pas départis un instant en cette circonstance [288].

Ainsi l'apparente simplicité des moyens mis en œuvre par Pitti correspond à une éthique particulière et originale. Le protagoniste de la *Chronique*, c'est Bonaccorso lui-même. Les autres personnages ne sont que des comparses. De lui seul Pitti se fait un monde.

Aussi bien ce monde est-il à la mesure de l'homme d'action qu'est notre marchand : consistant, pour ne pas dire compact. Tout y est localisé avec la plus grande précision dans le temps et dans l'espace. Le cadre des aventures relatées dans les *Mémoires* n'a rien de fabuleux, il est très réel.

Dans le temps tout d'abord. Années, mois et jours sont soigneusement précisés, tant sur le plan de la durée que sur celui de la date. Pitti pousse jusqu'aux heures : « In su l'ora della nona arrivarono parecchi cittadini » [289] ; jusqu'aux instants : « poco istante Matteo del Ricco asciò l'altro Matteo » [290]. *Allora* et *infine* reviennent sans cesse sous sa plume : « infine per quello dì ne riportai a chasa... » [291] « allotta disse... » [292].

Les moments de l'action ne se suivent pas en une progression lente et continue, mais succèdent les uns aux autres avec de brusques changements. Il y a, peut-on dire, des sautes de temps, comme de plans se superposant l'un l'autre. Car le temps de la *Chronique* est le

temps de l'action. Pitti ne rend pas compte des « temps morts » qui séparent deux actes. « Io fu' presto / e feri' lui d'uno spiedo per lo petto / e passagli il coietto / e chadde morto » [293]. Les conjonctions — fréquentes dans la *Cronica* — mettent sur le même plan les actions qui se suivent, distinctes les unes des autres. Ailleurs, l'impression est plus frappante encore. Racontant la victoire du roi de France sur les Maillotins révoltés, Pitti expose les mesures de répression prises par les autorités et conclut : « Fatto ciò, del mese di gienaio 1382, subito si posò la terra, e cominciarono a fare gran feste di giostre, di danze e di giuoco » [294].

Si l'on veut bien revenir à l'expression du temps, on remarquera que certaines dates et certaines expressions de la durée sont très vagues. Ainsi des heures : « mi riposai forse una ora » [295] ; des jours : « sendo noi stati a Lucha alchuni dì » [296] et même des mois : « in circha sei mesi » [297]. Ces indications vagues correspondent à des périodes d'inaction, à des temps morts, comme nous les avons appelés plus haut : repos, attente, perte de temps. L'action féconde le temps et le conditionne. Action personnelle, bien sûr. La révolte des *Ciompi* n'est rappelée qu'en fonction de la part que Pitti y prit, de même que les menées des oligarques contre les Arts Moyens triomphants. Et qu'est-ce qui intéresse notre aventurier dans la répression de la révolte des Maillotins, sinon que les fêtes et le jeu vont reprendre dans la ville apaisée ? Mieux : 1377 ne dure que le temps d'une aventure amoureuse.

Le temps de la *Cronica* est donc exactement ajusté à l'aune de notre écrivain. Semblablement, l'espace où il vit est toujours concrètement représenté. Ainsi se justifie la précision des itinéraires [298], des distances, des identités des hommes rencontrés en chemin [299], des compagnons de route [300] ou des hôtes [301].

Enfin, tout est logique dans cet univers concret. Dans le monde des aventures de Pitti ne manquent jamais les relations de cause à effet. « Il perché », « perché », « però che » sont des expressions qui, tirées de l'*habitus* des *ricordanze*, foisonnent dans la *Cronica*. « Il perché » vient d'ordinaire en tête de phrase (« il perché mandarono il difensore » [302]), cependant que « perché » et « però che » sont au commencement ou à l'articulation principale de la phrase (« e perché io era molto entrato... » [303] ; « però che tutte le strade erano ghuardate » [304]). La locution « in effetto », rare dans les livres de raison, est fréquente dans les *Mémoires* de Bonaccorso. Cette expression met en évidence le passage de la conception à l'action, du potentiel à la réalisation. Reportons-nous, pour en comprendre la signification exacte, à quelques passages de la *Chronique* : « messere Piero gl'aveva detto che

sapea dove noi eravamo e che l'efetto era ch'egli volea che noi fossimo presi » [305] ; « se pure egli seghuitasse di dire cose che tocchasse al mio honore..., io gli dimostrerei con efetto che mi dispiacesse » [306]. Donc, dans l'univers de la *Chronique* tout geste a son poids de conséquences.

Si les moyens rhétoriques mis en œuvre par Pitti sont en nombre réduit, ils suffisent pour rendre compte de sa vision de l'univers. On en conclura que sa conception du monde est rudimentaire. Mais on ne pourra affirmer, comme on le fait souvent, que Bonaccorso est un écrivain élémentaire et que ses *Mémoires* ont un intérêt seulement documentaire [307].

L'analyse de quelques tournures permettra de montrer combien ce jugement est sommaire. D'abord, au milieu du *sermo cotidianus* apparaissent çà et là, comme chez Giovanni di Pagolo, des expressions réalistes, qui révèlent la force d'un sentiment éprouvé par l'écrivain : « io gli dissi quello medesimo e sanza palpare » [308] ; « avendo il detto Michele Barucci continovo agli orecchi a pregharmi » [309]. Dans le premier cas, Pitti veut montrer son sang-froid en face de ses ennemis politiques, dans le deuxième, il évoque l'insistance de son hôte à lui faire quitter le jeu. Ailleurs, Pitti, négligeant d'économiser les moyens, comme il le fait d'ordinaire, accumule les compléments circonstanciels afin de mettre en relief l'effronterie d'un de ses ennemis : « A la scoperta, con disoneste parole parlava a viso a viso, a cerchio, a logia, e su per le piaze a la 'ncontra di tutti... » [310].

Jugeant l'attitude du calomniateur, Bonaccorso parle encore d'« isfrenata baldanza » [311]. L'adjectif, révélateur des sentiments intérieurs, est toujours utilisé à bon escient. En règle générale, il est rarement employé dans la *Chronique*, parce qu'il ralentit les récits de faits et gestes et qu'il allonge inutilement le propos. L'adjectif n'a pas de place dans un récit d'aventures. Pitti, à la différence de Morelli, lui confie rarement une fonction rhétorique [312]. Il l'emploie cependant pour évoquer ses maux et ses peines : « io era forte malato di febre e di due anghuinaie *grosse* » [313] ; « feci *grande* stento » [314]. Il s'en sert à l'appui de ses haines. C'est à des adjectifs qu'il confie l'expression de son hostilité envers un intendant infidèle, qu'il appelle « lo 'ingrato massaio » [315], envers une faction adverse (« la mala congiura » [316]) et un mauvais payeur (« la maladetta prestanza » [317]). Ailleurs, l'adjectif exprime l'admiration constante que l'écrivain éprouve pour le monde des cours étrangères (« gran feste di giostre, di danze e di giuoco » [318]). Dans tous les cas, ce sont toujours les mêmes adjectifs

qui reviennent sous la plume de Pitti : il n'a pas l'imagination poétique.

Cependant, les aventures auxquelles Pitti participa et qu'il se remémore intensément suscitent des anecdotes brèves mais pleines de pittoresque. Ainsi de sa maladie lors de son séjour à Bude [319]. Procédant par touches successives, qui prennent valeur dans leur accumulation, Bonaccorso exprime bien l'état de désolation d'une maison tenue par des marchands célibataires établis à l'étranger et plus soucieux de profit que de confort : « in quella casa non era femina, solo uno fante v'era che cociea e servia il detto Michele ». Pareillement, notre écrivain évoque l'état d'abandon dans lequel on le laisse : sans la moindre visite de médecin (« mai medico non mi vicitò »), sur une paillasse (« uno saccone di paglia »), sans draps (« una bandinella di panni in iscambio di lenzuola »), sans couvertures (« con adosso una carpita »), sans autre protection contre le froid que sa propre fourrure qu'il qualifie de « unta ». Il dépeint d'une manière vivante l'arrivée pittoresque et bruyante des marchands allemands. Ils font irruption dans sa chambre, attirés par la curiosité (« missono il capo dentro »), revêtus de leurs costumes bizarres (« cioppe foderate »), avec leurs typiques instruments de musique (« pifferi ») ; ils le contraignent à danser malgré sa faiblesse (« a forza mi missono », « tirarommi », « mi tirarono », « non mi voleano lasciare ») ; lui présentent un dilemme, qui plaît peut-être à son esprit d'homme d'action et qui, en tout cas, le fait sourire de pitié pour la rudesse de ces « sauvages » (« o tu guarirai o tu morrai » [320]). Il s'évanouit. On le remporte sur son lit. Mais son état s'améliore bientôt : il revient à la vie et à ses joies (« il quale bere feci volentieri ») et reprend ses activités professionnelles (« io mi riposai forse una ora e poi andai fuori »).

Une autre anecdote concernant le séjour outre-monts fournit à Pitti l'occasion de faire revivre l'atmosphère de courtoisie d'une cour étrangère et de mettre en relief le rôle qu'il y tient grâce à ses talents de joueur mondain [321]. Ayant perdu tout ce qu'il possède, il reste de glace et ne songe qu'à se divertir (« stando a vedere lietamente »). Voici que vient à lui une jeune noble très belle (« bellissima »), non mariée (« d'età di xiii anni ma non maritata »), de haute naissance (« figliuola d'uno gran barone »), qui l'invite à danser (« vieni a danzare », « mi prese per la mano ») et le réconforte. La scène est de courtoisie et d'élégance, même si la jeune noble a pour Pitti — sans qu'il s'en aperçoive peut-être — la familiarité et la condescendance d'une supérieure à l'égard d'un inférieur. Bonaccorso laisse croire à un début d'intrigue amoureuse et met encore une fois en valeur sa séduction

et son sang-froid. Rien n'est dit expressément, mais tout est suggéré en quelques mots simples, du langage courant, qui n'en évoquent pas moins une scène très vivante, grâce à l'emploi judicieux de quelques verbes et adjectifs.

Peut-être aurons-nous contribué par notre étude à réhabiliter Pitti comme écrivain, en montrant que sa *Chronique* est quelque chose de plus qu'un document. Cependant nous ne songeons pas à faire de Bonaccorso un grand artiste. Les récits de ses aventures à quoi nous avons le plus souvent fait allusion, fournissent les meilleures pages de la *Cronica*. Ailleurs, l'expression est souvent molle et embarrassée. Car Pitti ne s'anime que lorsqu'il parle de lui-même. Mais cet égocentrisme suscite et limite tout à la fois l'intérêt et la portée de son récit, de même que le goût exclusif de l'action, moteur des *Mémoires*, en réduit la valeur psychologique. Enfin, la relative pauvreté des ressources stylistiques mises en œuvre freine l'élan littéraire. Au demeurant, si Pitti atteint à la littérature grâce à ses aventures, il en demeure trop tributaire ; et, de la sorte, il ne sait pas prendre la distance qui pourrait faire de lui un grand écrivain.

CHAPITRE III

# Marchands moralistes

## *Paolo da Certaldo et le « Livre de la Vie Honnête »*

Les hommes d'affaires florentins, naturellement portés à écrire, relèvent soigneusement leurs bilans, auxquels ils mêlent parfois, comme Morelli, leurs mémoires familiaux et leurs réflexions morales. Compte tenu de leurs préoccupations de famille et d'affaires, certains composent des spicilèges de maximes et de préceptes moraux. Leur but est double : terrestre et spirituel, consistant à diriger leurs descendants et leurs lecteurs sur les voies du bonheur et de la vertu. Dans la lignée des marchands moralistes de la fin du Trecento et du début du Quattrocento, Paolo da Certaldo vient le premier. Son *Traité de la Vie Honnête*[322] remonte, en effet, aux années 1360. Mais il appartient quand même à notre période, parce qu'il est lu par les hommes d'affaires du Quattrocento[323] et que les recueils dont il s'inspire sont régulièrement recopiés jusqu'au 15e siècle par des *mercatores*[324].

Paolo da Certaldo, interprète de la sagesse de son temps et de sa classe, est un marchand de médiocre envergure. Les archives florentines sont très peu prodigues de renseignements sur son compte et celui de sa famille. Son père, messer Pace di Jacopo, fut homme de loi, l'un de ces juristes qui, participant à l'expansion de la cité, étaient jugés dignes par les *mercatores* florentins d'en traiter les affaires intérieures et extérieures[325]. Paolo di Pace est moins connu encore que son père. En 1360, il vend à Boccace une propriété sise à Certaldo. En 1362-1364, ayant pris en charge le ravitaillement en pain des troupes florentines engagées contre Pise, Paolo ne peut exécuter son contrat et il

est condamné à une forte amende, dont il obtient d'être relevé en 1370[326]. Il est donc un homme d'affaires assez puissant pour prétendre à un marché d'État, mais il se révèle trop faible pour exécuter un contrat qui, en définitive, dépasse ses possibilités économiques. Il est ruiné par l'aventure. Quant à ses relations avec Boccace, d'affaires et de voisinage, elles ne sont qu'épisodiques, et il n'y a pas lieu de croire qu'elles s'engagèrent jamais sur le plan intellectuel. Tout au plus peut-on légitimement penser que Paolo était flatté de connaître un homme célèbre dans sa patrie et pas seulement auprès des lettrés[327], encore que le *Traité de la Vie Honnête* ne fasse pas une seule fois allusion à l'auteur du *Décaméron*.

« In questo libro scriveremo molti buoni asempri e buoni costumi e buoni proverbi e buoni ammaestramenti ; e però, filgliuolo e fratel mio, e charo mio amicho, vicino o chompangnio, o qual che tu sia che questo libro leggi, odi bene e intendi quello che troverai scritto in questo libro, e mettilo in opera ; e molto bene e onore te ne seguirà a l'anima e al chorpo[328] ». Ainsi s'exprime Paolo dans l'introduction de son *Traité*. Notre homme est marchand : ses soucis et son langage s'en ressentent. Car la formule finale du paragraphe que nous venons de citer ( « *bene* e *onore* te ne seguirà a l'*anima* e al *chorpo* ») est reprise directement des livres de raison[329]. D'autre part, en définissant son livre comme destiné à fournir au lecteur règles et recettes pour atteindre à la réussite mondaine et au salut éternel, Paolo di Pace se place d'emblée sur le plan des préoccupations mercantiles, telles que nous les avons définies plus haut. Enfin, en écrivant : « odi bene e intendi quello che troverai scritto in questo libro, e mettilo in opera », il découvre l'une de ses sources, l'*Épitre de saint Bernard*[330]. Dans son expression même, le *Traité* n'est pas une œuvre originale, mais un recueil de maximes traditionnelles.

En effet, parmi les 388 paragraphes du *Libro di buoni costumi*, plus de la moitié n'est formée que de dictons fidèlement cités, sans commentaires ni ordre préétabli. Les formules sont directement tirées de certains florilèges très répandus au Moyen Age, comme les *Cinq clefs de la Sagesse*[331], que Paolo cite expressément[332], les *Quatre vertus morales*, attribuées à Sénèque[333], le *Livre de l'amour et de la dilection de Dieu*[334] d'Albertano da Brescia, le *Livre de Caton*[335], les *Proverbes de Salomon*[336], etc. Mieux, Paolo di Pace suit exactement du § 3 au § 80 de son *Traité*, la démarche d'un spicilège moral du Trecento[337]. Il démontre ainsi sa totale soumission aux monuments de la culture proverbiale, acceptant l'autorité de ces proverbes qui, n'engageant

aucun système philosophique précis, sont au Moyen Age le point de rencontre des sagesses stoïcienne, chrétienne, païenne et pragmatique. Car les proverbes sont par définition accommodables à toutes les pensées, interprétables selon toutes les tendances. Ils sont faciles à répéter et à se remémorer. En les utilisant, Paolo di Pace, comme Sacchetti dans une certaine mesure [338], se soumet au formalisme du langage et témoigne de son incapacité à le modifier et à le renouveler. Il se satisfait de la rhétorique propre aux *sententiae :* du rythme et de la rime. Il écrit par exemple : « Chi tosto serve, due volte serve [339] ». « Se le taverne userai, de' tuo' danari vi lascerai [340] ». « Chi sì lo da, sì s'imbroda [341] ». « Riccheza mal chonposta a povertà l'achosta [342] ». « I' son cierto ch'i' so' nato / e di morir son sichuro / ma non dove né quando / e però é 'l mondo schuro [343] ». Aussi bien notre moraliste reconnaît-il lui-même la valeur éminente des proverbes, car il écrit : « Sempre pruova chon asempri quello di che parli, e sara'ne tenuto più savio [344] ». Mieux : lorsqu'il commente certains proverbes, Paolo s'efforce de conformer son langage à leur rhétorique. Il multiplie les futurs prophétiques et menaçants : « Uno uomo può più disiderare che mille huomini o molto più non potreboro aquistare ; e però ti guarda molto di non seguire il tuo disiderio : che se 'l *vorai* seguire mai non *potrai* aenpiere, e chosì ti *perderai* il tenpo tuo e senpre *tribolerai*, e sezaio dì meno contento che 'l primo *sarai :* e chosì ti *morrai* [345] ».

Aussi bien notre moraliste répète-t-il sans véritable adhésion et machinalement les *sententiae* qu'il recueille. Il ne les groupe pas par sujet et ne les commente pas davantage, mais les entasse les unes à la suite des autres, au gré du hasard. Il répète ainsi les préceptes d'une morale chrétienne, qu'il accepte tels quels, qu'il transcrit sans témoigner d'une participation réelle ou d'un intérêt particulier. Il écrit par exemple : « Tra' savi chi è 'l più savio? quelgli che è più humile [346] ». « Sichome in Dio sono racholti tutti i beni, chosì ne l'umile sono racholte tutte le virtù [347] ». « Vasello di sapienza sì è humiltà [348] ». Ces formules ont certes une même préoccupation, mais plusieurs autres les séparent. Paolo répète également les lieux communs de la pensée stoïcienne, écrivant par exemple : « Chontro a tutte le chose è forte chi 'n tutto vincie sé medesimo [349] ». Davantage : il copie de façon si mécanique que, énumérant les sept sacrements il en omet un sans s'en apercevoir : « Questi sono i sagramenti de la Chiesa, che sono sette : battesimo, clesima, chomunione, gli ordini de' chierici e de' preti, l'oglio santo, il matrimonio [350] ». Au demeurant, Paolo attache plus d'importance au chiffre qu'au contenu. Ailleurs il écrit : « Cinque sono le chiavi della sapienzia... [351] » ; « i magiori amori che sieno sì sono quatro » [352] ; « qua-

tro chose à l'uomo più che egli non crede... » [353] ; « sei chose à l'uomo meno ch'elgli non chrede... » [354].

Parfois, cependant, Paolo da Certaldo corrige ou complète les proverbes qui lui sont fournis par les formulaires dont il dispose. Il réfléchit, il élabore ses propos, soit qu'il perfectionne ses citations, soit qu'il leur impose une signification nouvelle. Parfois, il abandonne les métaphores de la rhétorique chrétienne traditionnelle pour être plus explicite et plus efficace. Il écrit : « La 'ngratitudine fa secchare la fonte de la miserichordia » [355], tandis que son modèle lui proposait la formule suivante : « La 'ngratitudine è un vento che fa secchare le vene della fontana della divina miserichordia » [356]. Ailleurs, alors que son livre de formules lui proposait une longue métaphore [357], il écrit dans un style plus direct : « Tenera chosa è nelle femine la fama della chastità e chome fiore bellissima ; e però sempre ti guarda tu, femina, di non correre per tuoi mali atti e chostumi i' mala fama, che tropo ti fia malagevole a uscirne » [358].

Dans cet ultime exemple, Paolo ne se contente pas d'élaguer les ramures inutiles de la rhétorique pour être plus aisément compris. Il délaisse les formules au profit de conseils pratiques qu'il donne à la deuxième personne. Son intention est manifestement pédagogique et moralisatrice. La locution « *e però* », reprise du *sermo cotidianus* des livres de raison marque nettement le passage du précepte abstrait, simplement énoncé, aux conclusions pratiques, développées plus longuement. Nombreux sont les proverbes d'où Paolo tire, grâce à un *e però*, des règles impératives de morale pratique. « Io ò letto e riletto, e no mi richordo mai ch'uomo miserichordioso perisse di mala morte, disse santo Aghostino. *E però* abi miserichordia [359] ». « Il pegiore ardire che sia e 'l più folle sì è stare l'uomo in pechato mortale ; *e però* molto tene guarda [360] ». Ailleurs, le moraliste requiert l'attention du lecteur par un vocatif : « *Pensa* ch'ongni tempo che t'è dato te ne fia richiesto ragione chome l'avrai speso [361] ».

Mais les innovations ne concernent pas que la forme. Parfois Paolo interprète et transforme selon ses propres préoccupations les formules que lui lègue la tradition. Dans certains chapitres, ajoutant des phrases restrictives ou « lénitives » à ses citations, il se montre moins catégorique et affirmatif que ses sources : comme les marchands ses confrères, il a le sens du relatif. Il écrit par exemple : « Onora ogni huomo virtudioso e spregia, *cioè abandona* ongni huomo vizioso » [362], tandis que son modèle disait plus nettement : « Onora ongni huomo virtudioso, e spregia ongni huomo vizioso [363] ». Ailleurs, Paolo, en bon *mercator*, supprime des propos qui lui paraissent trop ascétiques et manifeste

ainsi son attachement au monde. Il écrit : « Ongni ora pensa chome debi fare la sezaia ora che viverai, e pensa sempre della morte [364] », alors que les recueils manuscrits de proverbes de la même époque proposent le précepte suivant : « Ognora ordina chome doveresti fare la sezaia che viverai : *dispregia vivendo quello che non puoi avere dopo la morte* [365] ». Dans le même sens, Paolo révèle son sentiment pressant de l'utile et il montre que la bonne conduite doit être récompensée : « Se non avrai compassione del tribolato, non troverai misericordia ; e però sempre abi compassione del prosimo tuo, aciò che con buono viso possi chiedere misericordia a Dio [366] ». Semblablement, il écrit dans le paragraphe suivant : « Termine de la vita crudele è lo 'nferno, *termine de la vita pietosa sí è paradiso* [367] ». La deuxième partie de la formule, qui contrebalance la première, est due à notre moraliste : elle fait de la mise en garde une formule de contrat synallagmatique.

Certaines autres additions et certains commentaires dus à la plume de Paolo sont significatifs de son souci de l'*urbanità*, de la *cortesia*, trait typique, nous le verrons, de sa morale. Ainsi, il insiste sur le souci d'autrui qui doit animer les hommes : « Non puoi avere conchordia con Christo avendo dischordia col prosimo tuo, e però sempre ama il tuo prosimo e onoralo quanto puoi [368] ». Du conseil traditionnel de la morale chrétienne Paolo fait un précepte de vie en société *(onoralo quanto puoi)*. Dans un autre paragraphe, il laisse entendre plus clairement encore sa préoccupation de l'opinion des autres : « Ongni chosa che non chiarifica gli uditori si torna in pericolo del dicitore ; *e però sempre ciò che di i' luogho dove tu sia udito, dillo sì apertamente che tu sia inteso* [369] ». Et, dans la même veine, il écrit ailleurs : « Quando t'adiri e se' crudele contro a' tuoi servi, asai mostri d'esere meniposente chontro agli altri. *E però sempre torna e sta in chasa tua chon buono viso e alegro e umile e riposato* [370] ». La « distorsion » est évidente entre la première partie — moralisante et chrétienne — de la recette, et la seconde — essentiellement pratique —, conseil destiné à la vie de chaque jour.

Toutes les *sententiae* que nous avons citées jusqu'ici trouvent leur origine dans les spicilèges moraux du Trecento. Paolo da Certaldo pratique régulièrement ces encyclopédies de la sagesse médiévale. Il connaît aussi les romans historiques de son temps. N'écrit-il pas : « Truovasi ne le storie Romane che Ataviano inperadore... » [371] ? Cette allusion lui sert d'argument dans une longue démonstration. De même que lui apportent le poids de leur autorité certaines citations de la Bible (« Baltasar re di Banbilonia » [372], « re Erode Anzipas » [373], « Lotto chastis-

simo » [374]) et de saint Augustin, à moins que ce ne soit de saint Jérôme[375]. Plus originales et significatives sont les citations précises de Boèce : « Dicie Boezio che quella morte è felicie, cioè benaventurata, la quale non isciema i dolci anni » [376] ; « Anche t'amaestra Boezio che tu dei volgiere le spalle a ciaschuna alegrezza » [377], ainsi que les allusions à l'*Épître de saint Bernard*, que Paolo transcrit d'ailleurs lui-même dans le *zibaldone* précédant son *Libro di buoni costumi* : « Dise santo Bernardo, che pocho era buono chi non vuole esere migliore [378] ». Mieux encore, Paolo fait expressément une citation de Dante : « Chome dise Dante, chosì dee usare in taverna cho' ghiottoni e in chiesa cho' santi e in inferno cho' dimoni [379] ». Ailleurs, il fait allusion à Pisistrate : a-t-il découvert ce personnage dans la *Divine Comédie* (Purg., xv, 94-105), chez Valère-Maxime (*Facta*, vi, 1), ou dans un recueil d'anecdotes du temps ? Il semble bien que Dante l'a directement inspiré [380].

Compte tenu de cette culture — pas tout à fait négligeable — Paolo da Certaldo est capable de réflexion. Dès le deuxième paragraphe de son livre, bien qu'il s'inspire du *Trattatello delle Cinque Chiavi*, il démontre par un long commentaire sa volonté d'interpréter et d'approfondir l'enseignement de ses sources. Il renonce à la concision pour un discours qui occupe plus de trois pages de l'édition Morpurgo [381]. A la manière de son modèle, il énumère les « cinq clefs de la sagesse » [382]. Mais il ne s'en tient pas là : revenant sur les propositions initiales, il les commente. Au laconisme et aux répétitions stéréotypées du *Trattatello*, il substitue un langage discursif [383]. Après avoir exposé les préceptes, il les explique et les commente : « la seconda chiave de la sapienzia sì è che tu sempre onori il tuo maestro, *cioè* que' che tt'insegnia ». Passant des affirmations initiales aux conclusions pratiques, il emploie des *però* (*per hoc*) : « *però* dei onorare il tuo maestro sempre » ; « *però* sempre leggi e studia cho' molta sollecitudine ». Il justifie ses préceptes par des *però che*, *perché* : « *però che* legiere continuamente fa 'mparare molte chose ». Semblablement, il use de nombreux *dunque*, qui rythment, soutiennent et parfois relancent le discours : « *Dunque*, domandare si dee per imparare quello che non sai ». En somme, il passe du ton catégoriquement affirmatif de la *sententia* (« Temere si *dee* » ; « *niuna* lingua è tanto potente che 'l potesse ringraziare... ») au ton de l'explication pour ne pas dire de la démonstration apodictique. Et il va même jusqu'aux exclamations et interrogations oratoires : « Or chi potrebbe cho' lingua rachontare la grazia del nostro singniore Iesu Christo... O quanta grazia ci à fatta, pensando che ci à fatti nasciere christiani ». Si le ton est donc nouveau, la moralité n'est pas originale, qui recommande à l'homme l'humilité en face de Dieu et au disciple l'humilité

en face du maître. Ces propos sont typiques du Moyen Age. Seules certaines idées — à peine ébauchées — ressortissent à la notion d'*urbanitas* (*cortesia*), dont nous avons déjà parlé : idéal de vie harmonieuse et paisible dans la communauté urbaine (« verai savio e *chostumato* »).

Bien que les proverbes cités par Paolo ne forment pas un organisme logique, un *corpus*, le *Traité* se développe selon une double voie. D'une part il s'élève d'une pensée traditionnelle jusqu'à une réflexion originale, d'autre part il va des préoccupations terrestres jusqu'aux considérations morales et religieuses. Corrélativement, les paragraphes s'allongent. Les premiers n'ont qu'une ou deux lignes et les derniers s'étendent sur plus de deux ou trois pages [384]. Ceux-là sont des affirmations péremptoires et laconiques : « Quello che giustamente chredi, non ti verghogniare di credere » [385] ; « D'usare col savio huomo mai non ti vedere sazio » [386] ; « Sola medicina de le miserie e fatiche sì è la dimentichanza » [387]. Ceux-ci sont de longues observations et discussions. Lorsqu'elles demeurent alors présentes, les formules n'y sont plus que citations [388] ou conclusions sentencieuses [389].

En somme, la pensée de Paolo devient progressivement digne de ce nom. Au cours des paragraphes et même au sein de certains chapitres, elle se cherche et se trouve. C'est, peut-on dire sans exagérer, une pensée en acte. La sentence conserve ce ton d'impératif catégorique que nous avons déjà rencontré, commençant de façon caractéristique tantôt par un superlatif : « Molto è grave e pericholoso e spiaciente a Dio il pechato de la lussuria » [390] ; « Pesima chosa è il pecchato de la 'ngratitudine »[391], tantôt par un *molte volte* ou un *sempre:* « Molte volte aviene... » [392], « sempre abi a mente... » [393]. Ce sont là des formules chères à Sacchetti [394]. Mais l'auteur du *Trecentonovelle* n'est-il pas lui aussi un grand utilisateur de maximes [395]? A partir de ces énergiques affirmations, la réflexion se développe plus librement, tout en demeurant bornée par le « garde-fou » de l'impératif catégorique initial. Paolo procède par similitudes (« *simile* sta bene a l'uomo giovane esere verghongnioso » [396]), et par adjonctions (« *anche* la dà [l'elemosina] più tosto a femine vedove o a pulcielle... ch'a uomini. *Anche* dà più tosto quello ch'ài d'incierti a sei poveri ch'a due ... » [397]). Il introduit des hypothèses supplémentaires : « *E se* tu acchati danari a usura... non t'avedi mai del danno tuo ; *se* tu avessi bisongnio di danari, inanzi vendi la chosa... che tu non la 'mpengni » [398]. Il s'explique et se justifie : « Non vi t'avezare a la picchole chose, *ché* mai non te ne sapresti rimanere né a le picchole né ne le grandi somme » [399]. Enfin, il développe des conclusions logiques : « *Dunque*, vedi chom'ài bene guadan-

gniato. *E però* ti guarda quanto puoi di non prestare... » [400]. Toutes les tournures de cette prose discursive sont reprises du *sermo cotidianus* des livres de raison. Parfois, notre moraliste utilise des procédés rhétoriques qu'il a sans doute tirés des sermons, auxquels il recommande chaleureusement d'assister [401]. Ainsi il répète des questions et des réponses parallèles : « Quale chosa rea è quella che non nascie da l'ira ? Certo niuna rea chosa...! Quale parente e amicho risparmia l'ira ? Certo no niuno...! Quale bestia s'uccide ella stessa ? Certo no niuna...! » [402]. Suivant cette voie Paolo parvient à développer une nouvelle pour elle-même, indépendamment de ses intentions moralisatrices. En un premier moment, il compose une parabole concise, dans laquelle l'anecdote n'a qu'une fonction exemplaire [403]. Un peu plus loin, il reprend le même thème et l'amplifie : son récit s'étend sur quatre pages et non plus sur cinq lignes [404]. L'action dramatique se développe en trois actes [405]. La représentation des personnages est alerte et vivante. Une scène se distingue entre toutes les autres par son réalisme. Aussi bien est-elle typiquement mercantile : représentation d'un marchand comptant son or, qui ne peut que toucher le cœur et l'esprit des hommes d'affaires [406]. Ne sera-t-elle pas d'ailleurs reprise par le conteur lucquois Giovanni Sercambi [407] ? Mieux : la nouvelle s'intègre au ton général du livre, car Paolo prend le lecteur à témoin et l'apostrophe [408]. Ainsi, sur la voie de l'approfondissement dialectique, le moraliste perfectionne son langage. Toutes proportions gardées, il suit la démarche de Sacchetti depuis les *Sposizioni* jusqu'au *Trecentonovelle*. Car, parti de l'abstrait et de l'universel de la vision a priori, il tend à s'intéresser toujours davantage au particulier et au réel. En ce sens même, il reflète la démarche de pensée des *mercatores*, qui ébauchent leur morale non pas à partir d'une superstructure imposée, mais en se fondant sur les faits, sur leur expérience de la vie « mondaine ».

Ailleurs, la pensée du *Traité* atteint à une sorte de rigueur logique pour ne pas dire philosophique. Ainsi de la condamnation de la guerre : « C'est une très grande folie, écrit Paolo, d'aimer ou de désirer la guerre ; car qui aime la guerre n'aime pas la paix ; et qui n'aime pas la paix n'aime pas Dieu ; et qui n'aime pas Dieu, n'aime ni son âme ni son corps ; et qui ne s'aime pas soi-même, ne vois-tu pas quel est son état ? Bien mauvais assurément ! Donc fuis autant que tu le peux les guerres de la Commune et les inimitiés personnelles » [409]. L'argumentation ne manque pas d'intérêt ni d'originalité. Quant à sa forme d'abord. Grâce aux locutions qui lui sont habituelles [410], Paolo compose un paralogisme, qui, sous son apparente rigueur logique, fait chaque fois appel à des éléments extérieurs aux prémisses. Il s'efforce de démontrer. Mais

c'est surtout l'esprit du raisonnement qui intéresse. Car le moraliste condamne la guerre au nom de l'homme et non pas au nom de la morale chrétienne traditionnelle, en s'efforçant de relever une contradiction au sein même de l'individu. Il refuse la guerre non par référence aux impératifs divins, ni même au mal que l'on fait à autrui, mais au préjudice que l'on se porte à soi-même. En définitive, il proscrit la guerre au nom de l'intégrité de l'individu. Le propos est original. S. Morpurgo ne lui connaît pas d'antécédent. Cependant on peut penser qu'il reflète dans une certaine mesure les théories stoïciennes, dont on sait qu'elles étaient connues et admirées de façon générale au Moyen Age.

Enfin, à de nombreuses reprises dans le *Traité*, Paolo reprend des affirmations exprimées en des paragraphes antérieurs, afin de les compléter [411], de les corriger [412], ou de les nuancer [413]. En somme, il ne se satisfait jamais tout à fait ni des proverbes ni de ses propres idées. Toutes proportions gardées, le *Trattato dei buoni costumi* est une quête incessante de la vérité.

Cette vérité est marchande. La pensée de Paolo di messer Pace se fait plus originale à partir du paragraphe 81 : « C'est une très belle chose, écrit le moraliste, et une grande science que de savoir gagner de l'argent, mais c'est une belle et plus grande qualité encore que de savoir le dépenser avec mesure et là où il faut » [414]. Problèmes de gain et de dépense, de *masserizia* selon l'expression de Leon Battista Alberti : ces propos sont typiquement mercantiles. Notre écrivain est donc plus disert et plus original dès qu'il aborde des questions d'éthique marchande.

Au fil des chapitres du *Libro*, les préceptes moraux exposés par Paolo s'organisent autour du triptyque : profit, prudence, mesure, qui débouche sur un idéal d'urbanité. D'abord, Paolo revalorise l'idéal de profit, nettement condamné par les prédicateurs du Moyen Age. Il enseigne à ses lecteurs qu'il ne faut pas cesser d'amasser les richesses car les lendemains ne sont pas sûrs. Profondément marchand, il ne se soucie que du profit des individus. Sa « morale » est de classe. Il écrit par exemple : « Prends de la peine sans cesse et efforce-toi de gagner et ne dis pas : si je suis ici aujourd'hui, je n'y serai pas demain ; et je ne veux pas laisser tant de biens derrière moi, car je n'ai pas d'enfants, mes parents ne m'aiment pas et ils sont tels que, si je leur laissais une ville tout entière, en peu de temps ils l'auraient dépensée, gâtée et gaspillée. Car tu ne connais pas la durée de ta vie et tu ignores le destin. En effet, j'ai vu de grands rois, de grands seigneurs, de grands bourgeois et de grands marchands perdre leur état et, avant de mourir,

vivre dans la nécessité... » [415]. Paolo dit d'autre part : « Afin que tes enfants soient soucieux des profits de ta maison, enseigne-leur autant et aussi souvent que tu peux de ne pas rentrer à la maison les mains vides, mais qu'ils rapportent toujours quelque chose... car il convient de rapporter toutes les richesses à la maison » [416].

Dans un autre paragraphe, le fils de Pace di Jacopo propose une définition pénétrante du travail comme destiné à faire fructifier l'argent. « Si tu as de l'argent, écrit-il, ne t'arrête pas, ne le garde pas mort chez toi, car il vaut mieux travailler en vain que de se reposer en vain, parce que, même si tu ne gagnes rien en travaillant, au moins tu ne perds pas ainsi l'habitude des affaires » [417]. Le propos est nouveau et original. Non seulement ce chapitre n'a pas d'antécédents connus, mais Paolo prend le contrepied de l'enseignement des spicilèges qu'il connaît [418]. A n'en pas douter, et quoi qu'en pense Max Weber [419], notre homme est l'un des premiers théoriciens du capitalisme naissant.

Concurremment, à l'image de Morelli et mieux que lui, Paolo di Pace prodigue un enseignement d'effort. Il affirme par exemple que seule est valable la richesse procurée par le labeur personnel et que les héritages ne viennent que par surcroît, imprévisibles et peu sûrs [420]. L'un des mots-clefs du *Traité* est « laborieux », repris par « persévérant » et « diligent ». Entre autres métaphores, le moraliste propose celle de la goutte d'eau dont la chute incessante et inlassable finit par transpercer les pierres les plus dures [421].

Marchand s'adressant à des marchands, Paolo ne conçoit pas d'activité humaine hors du commerce et de l'industrie. La *bottega* lui apparaît ferme et sûre, seule capable de résister aux coups du sort et de procurer un enrichissement progressif. Aussi recommande-t-il à ses lecteurs de marier leurs filles à des *mercatores* [422] et de faire de leurs fils des hommes d'affaires [423]. Aux yeux de notre « moraliste », le négoce garantit en toutes circonstances des profits suffisants. Encore faut-il qu'il soit convenablement mené ! Et Paolo, qui a connu personnellement les difficultés économiques du milieu du siècle, met en garde ses descendants contre la banque et les entreprises trop vastes, qui lui paraissent très sensibles à la conjoncture. Pour lui, comme pour Morelli [424], les meilleures affaires sont restreintes : une seule branche d'activités, peu d'associés. « Les grands emprunts, écrit-il, les grandes obligations et créances ruinent les sociétés et les particuliers : donc n'en fais jamais » [425]. Aussi bien notre marchand propose-t-il un formulaire d'excuses destiné à qui refuse de prêter son argent ou de s'engager dans des affaires douteuses. Ici encore il rencontre les préoccupations de l'auteur des *Ricordi*, mais il ne les exprime pas sous la forme du *contrasto* dramatique que

nous avons analysé plus haut [426]. Paolo n'est pas un écrivain à la mesure de Morelli.

But du labeur : non pas le travail pour lui-même, mais l'enrichissement. Aux yeux de Paolo comme de ses confrères, l'opulence consacre la réussite terrestre de l'homme. Loin de faire l'apologie de la pauvreté ascétique, l'auteur du *Libro di buoni costumi* a peur de la ruine qui lui paraît signifier l'écroulement de toutes les raisons de vivre. Aussi recommande-t-il à son lecteur de lutter pour défendre ses biens, dont il estime qu'ils sont l'objet de toutes les convoitises : plus difficiles à conserver, dit-il, que la liberté et les femmes [427]...

Le ton général du *Traité* est de mise en garde. Cent fois l'expression « garde-toi » revient sous la plume de notre *mercator* [428]. Son enseignement est plus négatif que positif, plus restrictif que constructif. A l'instar de Morelli, il prêche la prudence sinon même la défiance. Les interdictions qu'il prodigue expriment le sentiment aigu des dangers que présente au Moyen Age le milieu urbain. « Ne sors pas la nuit » [429], « ne fréquente pas les prostituées » [430], « fuis les hérétiques » [431], « crains les incendies » [432] : tels sont quelques-uns des interdits que le *Traité* énonce à quelques lignes de distance. Morale et religion n'entrent point ici en ligne de compte. Selon le « moraliste », il faut fuir les hérétiques parce que, n'éprouvant pas la crainte de Dieu, ils sont trompeurs de profession. De même, il convient d'éviter les femmes de mauvaise vie, parce que souvent elles volent les marchands ou leur jouent de mauvais tours. Paolo connaît la geste des hommes d'affaires et peut-être a-t-il lu, parmi les *Cent Nouvelles* de ce Giovanni di Boccaccio di Chellino avec qui il est en relations d'affaires, le récit des malheurs de Salabaetto et d'Andreuccio. Et il craint que ses lecteurs n'aient la naïveté du second. « Ne va jamais la nuit chez une prostituée, écrit-il, ni chez une autre femme de cette espèce, même si elle t'appelle chez elle. Et si d'aventure elle te fait appeler plusieurs fois, dis-lui de venir chez toi, si elle le veut, sinon qu'elle demeure chez elle, car on a déjà vu jouer bien des mauvais tours et plus particulièrement dans les ports et les villes étrangères » [433].

« Ne prête jamais tes armes » [434] ; « quand quelqu'un te dit : — viens avec moi, ne le suis que si tu sais où il va » [435]. Ce sont des mises en garde que l'on peut rapprocher de l'interdiction citée plus haut de sortir la nuit. Comme l'inconnu ou l'imprévisible, les ténèbres effraient les hommes de la fin du Trecento. A quoi l'on peut objecter que l'interdiction de sortir la nuit, telle que l'énonce Paolo, prétend d'abord être de respect des ordonnances de police sur le couvre-feu. En fait, il s'agit bien de peur de la nuit pour elle-même et de méfiance envers

ses turpitudes, car, comme Paolo, saint Bernardin met les Florentins en garde contre les sorties nocturnes, avec ou sans autorisation de police *(bullettini)* [436].

Poussée comme ici à ses conséquences extrêmes, la prudence requiert une autre précaution, qui est de discrétion. Selon Y. Renouard, les marchands génois du Moyen-Age s'imposaient un secret jaloux en affaires [436 bis] ; à en croire le traité de Paolo, les *mercatores* florentins n'ont rien à leur envier. Notre moraliste conseille à ses lecteurs de n'entretenir de leurs affaires qu'un nombre restreint de personnes sûres et de ne manifester aucune curiosité pour les secrets des autres. N'a-t-il pas conscience de la toute puissance des paroles qui, dans le milieu restreint où ils vivent, font la renommée et la fortune des marchands florentins ? Davantage, Paolo di messer Pace voit en chacun de ses confrères un concurrent, pour ne pas dire un ennemi, qui n'a d'autres préoccupations que de percer ses secrets et de travailler ainsi à sa ruine commerciale et politique. Derrière chaque mur, chaque tenture, il soupçonne la présence d'un espion. « Si tu veux parler de choses secrètes, écrit-il, dis-les doucement et en un lieu si découvert que tu puisses te rendre compte si l'on n'entend pas ta conversation au-delà du mur le plus proche ; ou bien va parler de tes affaires secrètes sur une place, ou dans un pré, ou sur une plage, ou dans un champ découvert, afin que tu puisses voir s'il n'y a personne près de toi pour t'entendre » [437]. Mieux encore, Paolo affirme qu'il est préférable de garder pour soi ses secrets : « Il est plus sûr de se taire que de prier autrui de se taire » [438]. Parler de ses affaires privées, c'est donner barre sur soi, et le marchand ne veut pas dépendre du bon vouloir d'une tierce personne. Le commerce et l'industrie ont développé chez lui le sens de l'intérêt individuel : le *mercator* s'efforce de conserver sa liberté d'action et il sent que partager ses secrets avec autrui, cela signifie aliéner son indépendance. Paolo s'exprime sur ce point en toute clarté : « A dire tes secrets, écrit-il, tu perds la chose la plus noble qui soit, ta liberté » [439].

Malgré son apparente noblesse, cet ultime jugement s'engage sur les voies de l'égoïsme. « Si tu fais des affaires, écrit Paolo, et si avec ton courrier te parviennent des lettres destinées à d'autres, pense toujours à lire les tiennes avant de remettre celles des autres. Et, si tu y lis la recommandation d'acheter ou de vendre quelque marchandise, appelle aussitôt ton courtier, fais ce qui t'est recommandé et ne donne qu'ensuite les lettres qui étaient jointes aux tiennes. Mais ne les donne pas avant d'avoir achevé tes affaires, car les lettres en question pourraient recommander des choses qui te feraient du tort » [440]. Bien compris,

l'intérêt individuel dépasse la prudence et pousse même à la lâcheté. Car Paolo recommande de fuir les périls, les compétitions politiques et les bagarres, non pas tant parce qu'il condamne la violence, comme nous l'avons vu, mais parce qu'il craint les mauvais coups et refuse de prendre parti. « Quand tu entends ou vois quelque désordre ou une bataille, écrit-il, éloigne-toi aussitôt ; car tu ne peux en retirer que des ennuis. Tu seras appelé à témoigner et, si tu dis la vérité, tu te feras des ennemis » [441]. Adressé aux citoyens d'une ville souvent agitée par les mouvements de rue, le conseil devient de véritable démission politique. Paolo recommande à ses lecteurs de rester barricadés chez eux pendant les « tumultes » : horions et haines effraient les marchands, car ils menacent leur confort physique et moral. « Ne t'empresse pas de sortir de chez toi, écrit encore Paolo, au cas où il y aurait une manifestation populaire. Reste à la maison et fais semblant de ne rien savoir : ainsi tu échapperas aux disputes et aux ennuis et tu seras sauf » [440]. Le sens de la communauté, typique de la mentalité médiévale, disparaît ici ; il est remplacé par la préoccupation du bien-être et du confort individuels.

La passion de profit et le souci de la réussite terrestre ne trouvent de limitation que dans le précepte de mesure, qui inspire toutes les recettes du *Traité*. La *mediocritas* est un idéal d'origine classique et chrétienne. Dans le troisième paragraphe du *Libro di buoni costumi*, Paolo admet l'acception chrétienne du terme de *misura*, comme de défense contre les vices et de principe animateur de toutes les bonnes actions. Il écrit : « Suis la mesure, donc dans tous tes actes tâche d'avoir de la mesure, afin de ne pas te tromper, car qui a de la mesure vainc tous les vices » [443]. Chemin faisant, le juste milieu acquiert dans le *Traité* une signification nouvelle ; il se « laïcise », devient exclusivement mondain : règle à suivre pour s'imposer au monde. La « médiocrité » s'impose comme critère de toute l'activité marchande, servant à définir la *masserizia* : « C'est une très belle et grande science que de savoir gagner de l'argent, mais c'est une belle et plus grande qualité encore que de savoir le dépenser *avec mesure* et là où il faut » [444]. Dans le paragraphe suivant, Paolo établit également des liens entre la *mezzana via* et la vie en société. Il écrit : « La courtoisie n'est rien d'autre que la mesure » [445]. Enfin, la *mediocritas* s'impose comme le mètre des actions et des désirs, à quoi déterminer le fou et le raisonnable, le pernicieux et le profitable. Boussole pour indiquer la voie de la droite raison entre les excès de toutes sortes. Ivresse, gourmandise, colère, orgueil, soif de vengeance : toutes les passions sont condamnées au nom de la modération. Paolo enseigne ainsi à l'homme à se rendre maître de soi : « Garde-toi soigneusement, écrit-il par exemple, de boire jusqu'à en perdre la raison et

la conscience, car l'ivresse est chose trop laide et dangereuse » [446]. Certes, Paolo condamne l'ivresse comme démesure, mais au nom de la raison. Il la juge moralement déplorable et pratiquement nuisible. Le précepte mercantile du juste milieu dépasse donc le plan de la prudence mesquine pour atteindre au sentiment profond de l'intérêt et de la dignité de l'individu. Le paragraphe concernant la colère fournit au moraliste l'occasion de s'exprimer de façon encore plus explicite : « C'est un dangereux péché que celui de la colère, écrit-il, car elle prive hommes et femmes de leur raison et ne leur laissent pas conscience de ce qu'ils font et disent. Et l'homme et la femme dépourvus de raison sont pareils aux bêtes » [447].

Consécration du succès dans l'État-cité : la renommée. Le souci de la bonne réputation sous-tend tous les enseignements du *Libro di buoni costumi*. L'*urbanitas* en est l'idéal : idéal aux horizons exclusivement humains. Aussi bien seule la ville semble-t-elle à Paolo capable de former les hommes, cependant que la campagne ne produit que des bêtes [448]. Sans cesse notre marchand philosophe insiste sur la valeur déterminante du *consensus* social. Pour lui, comme pour Morelli, l'action ne trouve pas sa justification en sa valeur propre, mais dans le « qu'en dira-t-on ? ». La sanction des agissements des bourgeois est le « ben ti sta » [449]. « Se vuoli essere chostumato, guardati e verghongniati di fare le sozze chose » [450]. « Melglio è a l'uomo avere buona fama in questo mondo che avere un gran tesoro ; e però prochacciati di vivere in questo mondo dirittamente a ciò ch'aquisti buona fama » [451].

Comme en surimpression sur cette éthique exclusivement préoccupée du monde, Paolo rappelle les préceptes de la morale chrétienne. Toute la dernière partie du *Traité* expose des problèmes de foi et de salut [452]. Ame et espoir sont les derniers mots d'un livre qui s'ouvre sur des recettes visant essentiellement au succès dans le monde [452 bis]. Le ton et le vocabulaire même s'en ressentent, qui deviennent ascético-mystiques [453]. Ainsi, s'il recommande le profit à tout prix, Paolo le limite aux acquisitions honnêtes, c'est-à-dire conformes à la morale économique de l'Église médiévale [454]. Il est par là l'un des derniers moralistes marchands qui prohibe l'usure pour des motifs exclusivement moraux, ainsi que les bénéfices excessifs et les fraudes sur la qualité et la quantité des marchandises. Et il n'omet pas de rappeler que le marchand malhonnête n'est pas le légitime possesseur du *maltolletto*. « Le mal acquis, écrit-il par exemple, ne t'est pardonné que si tu rends ce que tu as pris [par des procédés malhonnêtes]. Garde-toi donc de prendre ainsi pour ne pas avoir à rendre, car ce te sera très dur » [456].

Concurremment, et malgré son souci de l'intérêt personnel, Paolo rappelle la vertu de justice. Il déclare que la *ragione* doit être appliquée en toute rigueur, sans considérations d'amitié, de parenté ou de liens commerciaux. Le précepte prend toute sa valeur quand on songe qu'il s'adresse à des hommes qui doivent faire respecter l'ordre et la paix florentines dans la cité et dans le *contado*, comme magistrats ou comme représentants de l'autorité de l'État dans l'« Empire ». « Rappelle-toi, dit le moraliste, que, quand tu dois prononcer quelque sentence, tu dois statuer honnêtement, loyalement et justement. Ne t'éloigne pas de ce principe, ni par intérêt, ni par amour, ni par crainte, ni par parenté, ni par amitié, ni par sentiment d'association » [456]. Ainsi l'indépendance de la justice est solennellement affirmée, même dans les domaines (affaires, famille) qui tiennent le plus à cœur au marchand.

Aussi bien Paolo ne perd-il jamais de vue le salut de ses lecteurs. Ses interdictions et ses mises en garde prouvent suffisamment son pessimisme typiquement médiéval : il n'a pas confiance en l'homme. Son *Traité* prétend ramener l'humanité dans le droit chemin qui mène à la porte étroite. « Je veux, écrit-il, que tu saches que celui qui n'accepte pas la critique de ses erreurs et du mal qu'il fait et dit, prend l'habitude des mauvaises actions, si bien qu'il ne s'en aperçoit plus et qu'il ne croit pas mal agir. Aussi ne cesse-t-il jamais de mal faire » [457]. A ceux qui ne peuvent supporter les réprimandes de leurs confrères, le *Traité* recommande d'aller écouter les sermons. Pour Paolo, la vie de l'homme d'affaires se passe entre l'église et le comptoir : « Fréquente l'église les jours de fête et les autres jours aussi et quand tu peux modérément laisser ton comptoir ou ton magasin, fréquente aussi l'église » [458]. Sans cesse notre moraliste brandit la menace de l'enfer, mais en revanche il promet le salut aux scrupuleux. A la manière de ser Lapo Mazzei, dont nous parlerons bientôt [459], Paolo use volontiers comme argument de la peur de la mort proche et inéluctable. Il va répétant que la mort menace l'homme d'affaires, qu'elle peut le frapper à tout instant. On croirait entendre l'ascétique ser Lapo. En fait, l'intention est bien différente, morale et religieuse certes, mais surtout économique, car notre marchand recommande à ses lecteurs d'être toujours prêts à partir, c'est-à-dire qu'il leur enjoint de tenir en ordre leurs affaires mondaines et spirituelles, le bilan de leurs profits et de leurs bonnes actions. « C'est un très grand danger, écrit-il, pour ton âme, ton corps et tes biens que de dire quand tu es malade : demain je ferai telle chose, car nombreux sont les malades qui un jour ne semblent pas aller si mal et le lendemain perdent le langage, l'ouïe et la conscience » [460]. Donc, avant de mourir, le *mercator* doit régler ses comptes avec Dieu et

avec ses associés. On songe au Gualberto de Morelli [461] : Paolo met sur le même plan les devoirs d'état et les devoirs de religion des hommes d'affaires.

On le voit : pour sincère qu'elle soit, la foi de Paolo est marquée au coin de la pensée marchande. Chez lui comme chez Morelli, le culte rendu à Dieu apparaît comme une obligation parmi les autres, qui ressortit à la bonne conduite des affaires. Il convient de rendre à Dieu tous ses devoirs. L'honnêteté commerciale doit se doubler de l'assistance ponctuelle aux cérémonies religieuses. « Le salut de l'âme, lit-on dans le *Traité*, exige trois choses, qui sont confession, contrition et satisfaction » [462]. Cette recette recommande aux marchands de régler leurs comptes avec Dieu, d'être quittes : d'où l'on peut conclure que les rapports des *mercatores* avec Dieu se présentent sous la forme d'un contrat synallagmatique. En échange du culte qui lui est dû, Dieu doit accorder aux hommes d'affaires son appui. Il y a, si l'on peut dire, une réciprocité d'échanges. Aussi bien le culte est-il plus formel que sincère : le marchand est plus soucieux des avantages matériels que des profits spirituels qu'il peut tirer de sa participation aux cérémonies religieuses. Ainsi Paolo recommande, par exemple, le jeûne pour les bénéfices qu'il garantit : « Tu feras ainsi un bon jeûne et agréable à Dieu et tu *obtiendras sans nul doute* de la Vierge Marie de grands bénéfices *en ce monde* et dans l'autre » [463].

Tels sont donc, éclairés et ordonnés, les motifs de la morale exposée par Paolo da Certaldo. Il convient maintenant d'en mesurer l'originalité et l'importance. Quant à la première, on voit dès l'abord qu'elle est à peu près nulle. Chemin faisant, nous avons relevé, en effet, de multiples coïncidences entre les propos de Paolo et ceux de Morelli ou de Mazzei. En outre, les commentateurs du *Libro di buoni costumi* ont beau jeu de multiplier les rapprochements avec d'autres recueils de maximes marchandes, telle la *Canzone del Pregio* de Compagni [464]. Sans aucun doute Paolo, plus que tous les autres moralistes marchands, est un parfait porte-parole de sa classe et de sa cité. N'est-ce pas en cela, d'ailleurs, qu'il nous intéresse d'abord ?

Mais le trait le plus original du *Traité* réside — chose apparemment paradoxale — dans son inachèvement. Car Paolo hésite constamment entre deux morales. Il accueille sans discussion les impératifs de l'éthique chrétienne, répétant sans commentaires les enseignements de l'Évangile. Il demeure fidèle, en outre, à la morale économique de l'Église. Mais, en même temps, il fait une large place à l'éthique mercantile, de profit et de réussite individuels. Les contradictions — iné-

vitables — sont fréquentes. Dans tel paragraphe notre *mercator* recommande de ne pas se venger [465], dans tel autre il constate que la vengeance est l'une des plus grandes satisfactions humaines [466]. Ailleurs, il condamne la pratique des « épices », mais aussitôt il recommande au plaideur d'en offrir à ses juges [467]. Dans un autre chapitre encore, il écrit : « Quand tu achètes des céréales, prends soin que la mesure ne soit pas remplie trop brutalement, car toujours elles diminueront de 2 ou 3 %. Quand tu vends, emploie cette pratique, ton blé s'en augmentera » [468]. Donc, concernant la pratique et la théorie, les conseils commerciaux et les préceptes religieux, les conceptions de Paolo sont totalement opposées. Le divorce est patent entre les idéaux et les exigences de la vie quotidienne.

Or Paolo ne choisit pas explicitement. Il admet dans son recueil des maximes qui s'opposent. Ses hésitations manifestes, son incapacité ou son refus de se prononcer nettement témoignent de sa position et de sa personnalité. Notre homme n'appartient pas à une génération qui a « sauté le pas » et, pour sa part, il n'a ni le caractère, ni l'intelligence nécessaires pour se décider.

Cette situation intermédiaire est donc le trait le plus intéressant du *Libro di buoni costumi*. Paolo da Certaldo n'est ni tout à fait oublieux de la morale chrétienne, ni parfaitement acquis à l'éthique marchande. Mais le dualisme n'est nullement dramatique dans son *Traité* : l'absence de débats moraux, de tragédie, montre bien que le conflit est implicitement dépassé au profit de la pensée marchande. Le titre même du *Traité de la Vie Honnête* en montre la nouveauté et les limites : d'une éthique à l'échelon terrestre, soucieuse du bonheur quotidien de l'individu vivant en société, ou, plus exactement, préoccupée des satisfactions propres aux hommes d'affaires.

CHAPITRE IV

# Marchands moralistes (II)

## *Ser Lapo Mazzei et Francesco Datini*

Le heurt des deux morales — morale chrétienne ascétique et mystique, morale marchande réaliste et pragmatique — est le ressort dramatique de la correspondance échangée de 1390 à 1412 par le notaire ser Lapo Mazzei et le marchand Francesco Datini [469].

Qui sont les deux hommes en présence, à la fois opposés et liés pour l'éternité par un échange régulier de lettres : vingt ans d'une correspondance assidue, à laquelle la mort seule apporta un terme, plus de 400 missives ?

Tout d'abord le marchand, destinataire des lettres et objet de la correspondance, personnage plus passif qu'actif dans le drame. F. Melis, l'un de ses plus récents biographes, dit à juste titre que, de même que l'on juge l'artiste à ses œuvres, de même l'on doit juger le *mercator* à ses entreprises commerciales [470]. Or celles de Datini nous sont bien connues grâce à la survie de presque toutes ses archives, conservées à Prato : 1194 liasses ou registres, dont 574 livres comptables et 125 000 lettres, soit plus de 600 000 pages en tout ! Le fait est exceptionnel. Les lettres, provenant de 267 localités différentes, procurent des renseignements sur 32 pays, dont la Libye, les Indes et la Chine. L'ensemble des documents recouvre la période 1363-1422, depuis la formation par Francesco de sa première compagnie, jusqu'à sa mort et au delà, pendant la période qui fut nécessaire pour régler son testament.

En somme, l'étude de cette masse énorme d'archives permet une solide reconstruction économique et historique du passé, durant un demi-

siècle et pour une surface très étendue du globe. Elle permet en outre de bien connaître le marchand Datini. Francesco est incontestablement un puissant *mercator*, qui dirige un ensemble de dix entreprises, dont sept commerciales (à Avignon, Pise, Florence, Gênes, Barcelone, Valence et Majorque), deux industrielles (tissage et teinture à Prato), une bancaire (à Florence) et une domestico-foncière (à Prato). Ces établissements juridiquement indépendants les uns des autres, ont en commun leur bailleur de fonds et leur patron (*maggiore*) en la personne de Datini. Celui-ci est donc le maître d'un complexe économique original, moins sensible à la conjoncture que la compagnie classique, plus souple, plus compétitif, plus propice à l'évasion fiscale : plus efficient en un mot. Depuis son cabinet, Datini contrôle et inspire la marche de ses entreprises, il donne par lettres ses ordres et ses directives, encourage ou réprimande ses collaborateurs, dont les tâches respectives sont étroitement délimitées et hiérarchisées et la soumission absolue.

Francesco n'a pas atteint d'emblée à cette puissance économique. A la différence de tous les marchands dont nous parlons, il n'a pas hérité du moindre *fondaco*. Il est un parvenu, dans le meilleur sens du terme. Il s'est formé lui-même. Le fait n'est pas commun dans une société aux structures déjà anciennes et très hiérarchisées. Fils d'un tavernier de Prato, Datini est orphelin en 1346, à l'âge de 13 ans. Au bout de deux ans d'apprentissage à Florence, il gagne Avignon. Durant trente deux ans, il demeure dans la cité des papes, où il fonde sa première compagnie, se perfectionnant dans son métier et élargissant peu à peu son horizon commercial. Après son retour dans la cité du florin, il crée progressivement le système d'entreprises décrit plus haut. Au cours des années, à force d'épreuves et de privations, il amasse une fortune énorme. La description de ses biens immeubles s'étend sur plus de 40 pages d'un *libro mastro* : à Prato, Francesco a 26 maisons, dans le *contado* il possède 36 pièces de terre, 7 bois et une villa. Ces biens immeubles, estimés à 12 000 florins, ne représentent pas plus d'un cinquième de l'argent investi par Datini dans ses opérations commerciales.

C'est donc à bon droit que ses compatriotes l'appellent « le riche » [471] et l'on comprend que certains de ses confrères le jalousent et le critiquent. L'un de ses correspondants ne lui écrit-il pas de Vérone : « Me trouvant avec des Florentins ici et en Lombardie et causant avec eux, comme il arrive, ils me disaient : — ton Francesco di Marco de Prato a les tripes bourrées d'argent » [472]. Au demeurant, Datini peut en Espagne rivaliser avec les Alberti et il est connu et respecté dans tous les milieux marchands de l'Occident. Un de ses *facteurs* lui écrit de Gênes : « Il m'a été fait ici beaucoup d'honneurs par plusieurs compagnies floren-

tines, et cela seulement grâce à l'estime que l'on vous porte. En vérité, vous avez ici une bonne et grande renommée de marchand » [473]. Consécration sociale de cette réussite : les Grands de ce monde, François Gonzague de Mantoue, Mathieu d'Humières, Leonardo Dandolo et Louis d'Anjou lui-même daignent s'arrêter dans sa riche demeure de Prato.

Cette évocation de Datini comme *operatore economico* est indispensable pour comprendre les données du drame qui l'oppose à Mazzei. Comme Francesco, ser Lapo est issu d'une modeste famille de Prato, mais les similitudes entre les deux hommes s'arrêtent là. Car Lapo par un choix délibéré de la médiocrité reste pauvre sa vie durant. Entré en 1370, à l'âge de 23 ans, dans l'étude d'un notaire de Prato, Mazzei, épouvanté par le caractère illicite des affaires qui y sont quotidiennement traitées [474] et craignant pour son âme, quitte une situation pleine de promesses [475]. Il part alors pour Florence et entre un moment dans les bureaux de la Seigneurie. En juillet 1382, il est nommé coadjuteur de Coluccio Salutati, au salaire annuel de 40 florins d'or [476]. A plusieurs reprises, il est chargé de fonctions officielles : en 1383, il est notaire des prieurs, en 1391, il est secrétaire d'une ambassade envoyée à Gênes pour traiter avec Jean-Galéas. Ses collègues aussi consacrent sa valeur : de 1393 à 1410, ils l'élisent plusieurs fois consul de leur corporation. Après avoir abandonné la chancellerie, ser Lapo entre au service de l'hôpital de Santa Maria Nuova, établissement d'assistance aux pauvres et aux malades, tout en demeurant le conseiller financier et administratif de quelques hommes d'affaires florentins parmi les plus grands : Niccolò da Uzzano, dont il rédige en 1399 le testament [477], Guido del Palagio, un de ses amis intimes [478], et Datini. Toutes ces fonctions ne lui procurent qu'une médiocre aisance, dont il se contente. Lorsqu'il meurt en 1412, il ne laisse que quelques arpents de terre à ses enfants. Sa situation économique est donc sans commune mesure avec celle de Datini.

Notaire, Mazzei fait partie d'une corporation fort importante tant par son rôle économique que par sa culture. Selon Goro Dati, le notariat est une profession proprement florentine. Le chroniqueur ne dit-il pas avec quelque exagération qu'à Florence se trouve « la souche de tout l'art notarial exercé dans la Chrétienté et que de là proviennent ses grands maîtres, ses auteurs et ses écrivains » [479]. Et il ajoute que « la source des docteurs en droit est Bologne, cependant que celle des docteurs en notariat est Florence » [480]. Il apparaît donc que Florence s'est substituée à Bologne à la fin du 14e siècle pour la formation des

notaires. Aussi bien ser Lapo écrit-il lui-même à un *facteur* de Datini : « Il y a des villes dans le monde où l'on se passe de tout mandat et de toute procuration, parce que les habitants n'y sont pas très experts en droit : ceci est véritable et j'en ai fait l'expérience à Gênes et à Venise, où il y a peu de juges et de notaires. Ailleurs, comme à Pérouse, Bologne, Florence et en d'autres cités, le mandataire ne pourrait remplir son office si les attestations de mandats ou de procurations n'étaient pas parfaitement fondées en droit » [481]. Dans la cité du florin, les notaires sont donc les collaborateurs indispensables des marchands, d'abord parce qu'aucun acte commercial n'a de valeur officielle s'il n'est pas enregistré sous leur seing, mais surtout parce que les *mercatores* font des notaires leurs conseillers administratifs, familiaux et même moraux. Aussi bien n'emploient-ils durant toute leur carrière que quelques-uns de ces hommes ; tel Lapo di Giovanni Niccolini, qui en a trois seulement à son service, et successivement, entre 1378 et 1428 [482].

Hommes de confiance par profession [483], les notaires sont aussi hommes de culture. Ils connaissent la « grammaire », qui leur est indispensable pour étudier statuts et décrets administratifs et commerciaux ainsi que pour rédiger leurs actes. Ils possèdent un important bagage technique, fondé sur la connaissance approfondie de traités spécialisés, tels la *Summa artis notarie*, le *Tractatus de notulis*, le *Flos testamentum* [484] de ser Rolandino Passeggeri (vers 1250) et les *Commentaria* [485], la *Practica iudiciorum* [486], et le *Compendium* [487] de ser Piero Boattieri (1300 environ). Étudiant le droit romain pendant leurs années d'études, les notaires accèdent à la civilisation et à la culture latines. Ils sont en quelque sorte à mi-chemin entre les intellectuels et les marchands, participant aux préoccupations des uns et des autres. Ils comptent dans leurs rangs des hommes illustres comme Lapo Gianni, Brunetto Latini, Francesco da Barberino. Pour nous limiter aux notaires toscans contemporains de Mazzei, nombreux sont ceux qui contribuent directement au renouveau littéraire et philosophique comme correspondants assidus de Coluccio Salutati, leur maître et leur confrère : ce sont, entre autres, ser Giovanni Cambini [488], à qui Coluccio écrit en 1371 [489], possesseur d'un manuscrit des œuvres mineures de Sénèque, qu'il commente en des notes nombreuses et parfois pertinentes [490], ser Castellano Castellani [491], siennois, qui écrit à deux reprises en 1401 à Coluccio pour lui poser des questions littéraires [492], ser Domenico di Salvestro [493], qui compose pour sa corporation une épigramme destinée à être placée sous le portrait du chancelier de Florence, dans la salle d'honneur de l'Art des Notaires [494], ser Antonio da Cortona [495], ami de Benvenuto da Imola, qui lui confie la mission de présenter au même

Salutati un exemplaire de son commentaire à la *Divine Comédie* [496]. Plus dignes encore d'être cités sont ser Piero Bonaccorsi [497], fils d'un ami de Mazzei, qui compose un commentaire à la *Divine Comédie*, un *Cammino di Dante* ainsi qu'un traité fixant la date du voyage de Dante dans l'outre-tombe [498], et ser Filippo Pieruzzi [499], notaire des *Riformagioni* [500], ami de Bruni, Manetti, Marsuppini et Traversari, dont Vespasiano da Bisticci nous dit qu'il connaissait parfaitement les arts libéraux, qu'il savait le grec et qu'il étudiait sans relâche les Écritures et les auteurs chrétiens [501].

Lapo Mazzei est digne d'être compté au nombre des hommes que nous venons de citer. Il a droit à l'appellation d'homme cultivé. Ne multiplie-t-il pas tout au long de ses lettres des allusions aux auteurs classiques (Boèce [502], Cicéron [505], Sénèque [504], Salluste [505], Horace [506], Tite-Live [507], Valère-Maxime [508] et Virgile [509]), aux auteurs chrétiens (saint Augustin [510], saint Bernard [511], saint François [512], saint Thomas [513]), aux Écritures et aux auteurs en « vulgaire » (Dante, Jacopone da Todi, Giovanni dalle Celle et les conteurs populaires [514]) ?

La culture de ser Lapo ne s'épuise pas en allusions. Dans sa correspondance, nombreuses sont les citations qui permettent de mesurer la profondeur et les limites de son savoir. Mazzei semble connaître les auteurs anciens surtout à travers des traductions, dont on sait qu'elles étaient fréquentes au Moyen Age : ainsi de Virgile, dont il cite des *Morali*, extraits de *sententiae* [515]. La culture classique de ser Lapo est donc étendue, mais elle ne dépasse pas celle d'un « honnête homme » du Moyen Age. Cependant notre notaire fait parfois des citations très précises de Salluste [516], Sénèque [517] et même Virgile [518]. Il connaît en outre, de façon très approfondie, les auteurs religieux et cite à maintes reprises l'*Ancien* et le *Nouveau Testament* [519]. Enfin, il possède à fond la *Divine Comédie*, qui lui fournit matière à plus de treize citations [520].

Mieux encore, nous apprenons par sa correspondance qu'il a une bibliothèque non négligeable et qu'il prête certains manuscrits et en emprunte d'autres. Sur les rayons de son cabinet voisinent le *De Consolatione* de Boèce [521], les *Épîtres* de saint Paul [522], les *Épîtres* en « vulgaire » de saint Jérôme [523], les Évangiles [524], les *Laudes* de Jacopone [525], le *Livre* de saint Grégoire [526], et la *Vie de saint Thomas quand il alla servir le roi des Indes* [527].

Mazzei est en outre en relation avec un Bartolo, libraire [528], et des copistes à qui il demande de reproduire certains manuscrits pour sa bibliothèque et celle de Datini [529]. Il fréquente même des professeurs de droit du *Studio* : messer Torello Torelli [530] et messer Stefano di

Giovanni Buonaccorsi [531]. Il a des rapports avec ser Coluccio, son ancien chef, à qui il fournit des anchois [532] ou des épices et dont il révère profondément la science et l'éloquence [533].

Enfin, la culture chrétienne de notre notaire, qui l'emporte en ampleur et en profondeur sur toutes ses autres connaissances, s'enrichit constamment grâce aux relations étroites qu'il entretient avec certains religieux, maîtres à penser du cercle des marchands mystiques florentins, dont Chiara Gambacorti, Giovanni Dominici, ami de Morelli [534], et surtout Giovanni dalle Celle [535], dont nous verrons qu'il exerce une profonde influence sur la pensée et même sur le langage de notre notaire [536].

Compte tenu de cette culture profonde et vécue, la correspondance que ser Lapo échange avec Datini ne peut que se distinguer, par le ton et les préoccupations, des autres correspondances marchandes.

Quant au langage d'abord, la différence éclate par comparaison avec deux lettres inédites de Giovanni et Bernardo Portinari, que nous avons choisies pour leur tonalité moralisante et philosophique, analogue à celle des missives de Mazzei. Le *sermo cotidianus* est le ton et le langage des deux *mercatores*. Aussi bien leurs lettres présentent-elles l'intérêt d'être d'excellents documents de cette *prosa puntuale*, dont nous avons déjà dit combien il est difficile de la caractériser pour le Trecento, tant les témoignages en sont rares, en dehors des livres comptables, lesquels sont souvent des traductions du latin et demeurent toujours très pauvres dans leur vocabulaire (technique) et leur syntaxe.

Le 25 août 1451, Giovanni Portinari envoie à son beau-frère une lettre de condoléances, à l'occasion de la mort d'un de ses fils :

« Ò visto chome Ubertino, tuo fanciullo s'amalò alla Fonte, ma no dice di che male, e per modo che in pochi dì Domenedio se lo chiamò a ssé. Della qual chosa n'abiamo auti tutti e abiamo assai dolore e dispiacere, quanto di chosa ci potesse essere avenuto... Pure chonsiderando ch'a tutti ci chonviene andare a quel punto e, quanto più tempo ci presta, più pechati ne portiamo e più amaritudine portiamo in questo mondo misero, e ch'è suta volontà di Dio e a questo non è rimedio, vi priegho quanto so e posso siate chontento alla volontà di Dio e porti in pace. Ché per dispiacere e manichonia nollo riaremo, ma possiamo arogiere al danno e nostro Singniore lo abbia per male. Sicché piacciati essere chontento alla sua volontà e preghiamo Iddio ghuardi te e gli altri. E simile chonforta la Lisa per nostra [pərte] e ch'ella sia chontenta a quello piace al nostro Signore, e lui priegho vi inchuori e choncedavi degli altri, poi s'è voluto quello a ssé,

perché....., e' truovasi a piè di Dio e libero delle pene di questo mondo misero. Or più non so che dirmi se no· che priegho Iddio vi dia pazienzia a voi e noi, e ch'assai passione ne portiamo. Xisto vi guardi »[537].

C'est une *consolatoria* du même style que l'on peut lire sous la plume de Bernardo Portinari, frère du précédent, à l'occasion de la mort de son propre père. Si dans la lettre de Giovanni les considérations demeurent exclusivement chrétiennes et familiales, par contre dans la missive de Bernardo les préoccupations marchandes réapparaissent bientôt. Le souci du profit l'emporte sur la douleur — pourtant réelle — car c'est un homme d'affaires qui est mort cette fois, et un vieillard, et non pas un enfant.

« Charo cogniato, a salvamento arivai qui, chome arai sentito ed [arai] auto la dolorosa nuova della perdita fatta del nostro charo padre, per la quale sono in gran passione, chome arai pensato. Né aspettavo tal nuova e troppo gran danno ne riceviamo nonostante l'età sua, ché le chose avean bisogno di lui ancora lugnamente. Ma poi ch'è suto piacere di Dio torcelo, ci chonviene rassegnarci alla volontà sua, e io chosì farò e attenderò a preghare per l'anima, la quale gli sia piaciuto ricevere nella [sua glo]ria, E volessi Iddio mi fossi ritrovato alla sua fine a chonfortare chotesta nostra vedova madre, la quale penso ne resta mal paziente, ma chonfido in voi e negl'altri nostri parenti e amici che l'avete chonsolata. E io per lett. la chonforto, poi che per altro modo nollo posso fare. E voi priegho l'abiate per rachomandata [chome] sempre l'avete auto, e per lo simile Adoardo, al quale vi pregho tegniate le mani adosso a richordar[gli] quello vi pare sia di bisognio per chonservare el pocho ci à lasciato, ché lui mi schrive farà tutto [quello potrà] e chosì chredo farà, ché conoscierà ora meglio il bisognio suo e nostro. E quando vedesti facessi l'opoxito e che fosse bisognio io tornassi di chostà per salvamento dello stato nostro, vi priegho me n'avisiate, ché verrei subito e sanza lungho dire. Vi rachomando in tutta [choscientia], ché in voi chonfido più che in altri. E la Lisa chonfortate per mia parte : che voglia aver pazienzia alla volontà di Dio, non bisogna vi rachomandi » [538].

Les deux lettres sont intéressantes sur le plan du langage comme sur celui des idées. Bernardo et Giovanni écrivent comme ils parlent. Ils élident les « che » relatifs et déclaratifs, emploient la désinence en -i à la troisième personne du singulier du subjonctif imparfait, multiplient les ellipses et les anacoluthes, les liaisons par conjonction, etc. Ils négligent d'autres part les rapports logiques, les constructions rhétoriques, exprimant leurs idées au mépris de la correction grammaticale et de la clarté du discours. Ils n'ont pas médité leurs propos, n'ont

pas composé de brouillon. Sur le papier, ils transcrivent les idées qui leur viennent à l'esprit, dans l'ordre et dans la forme où elles se présentent à eux : encore confuses, lourdes de sous-entendus et de ramifications mal exprimées. Chose étonnante de prime abord : les deux marchands ne s'expriment pas par parataxes, mais se lancent dans de longues phrases, dont il est parfois malaisé de discerner le commencement et la fin. D'où l'on voit mieux comment le style paratactique est chez Pitti un effet de l'art, le fruit d'une longue et consciente élaboration. Les idées exposées par les deux hommes d'affaires sont à l'image de leur « écriture » : restant au cas particulier — la mort d'un individu — sans souci de s'élever jusqu'à une véritable prise de conscience de l'universel, jusqu'au problème de la condition humaine. Les méditations philosophiques ne sont pas de leur propos. Les consolations elles-mêmes sont des lieux communs, usés par l'habitude, tant dans leur contenu que dans leur expression. En somme, les lettres de Bernardo et Giovanni Portinari demeurent des documents, intéressants et même émouvants, mais dépourvus d'ambition et de « dignité » littéraires.

Il n'en est absolument pas de même des lettres de Mazzei à Datini. Lorsqu'il écrit au marchand de Prato, le notaire songe à un public : il espère toucher son correspondant, mais aussi sa famille et le groupe de ses amis. Il écrit donc pour être lu, et lu à voix haute [539]. Il s'adresse en outre à ce cercle d'hommes d'affaires préoccupés de religion qui fréquente Dominici et Giovanni dalle Celle. Ce faisant, il ne peut employer la *prosa puntuale* des hommes d'affaires. Il se rapproche au contraire du style des prédicateurs. Son langage a de nombreux traits communs avec celui du moine de Vallombrosa et de Guido del Palagio tel qu'il apparaît dans des lettres échangées par les deux hommes à l'occasion du décès d'un fils de Guido.

Giovanni dalle Celle écrit au père meurtri : « Voleati scrivere che tu non ti dolessi né maravigliassi, con ciò sia che la morte sia cosa naturale ad ogni vivente ; e ancora non posso. Voleati scrivere che noi entrammo nel mondo con questa condizione, che noi ne dovessimo uscire ; e che quello che noi riceviamo da Dio, rendere ci conviene ; e come questa vita è una peregrinazione che, quando molto saremo iti, a casa ci conviene tornare, cioè a colui che ci mandò in questo mondo ; e non posso... » [540].

A quoi Guido del Palagio répond solennellement : « ... ricevetti vostra lettera, la quale più tosto e meglio si dee chiamare epistola : piena di tanta carità e di tanta affezione di cordiale amore, che scrivere non lo potrei con penna : piena di tanto dolore, quanto richiede l'afflizione di colui che ha perduto così benedetto unigenito figliuolo, come

temporalmente ho fatto io : poi piena di tanti conforti e di tanti buoni e santi ammaestramenti con ottimi consigli, che a me bastare dovrebbe, quella leggendo bene e seguitando la vostra dottrina, a sopportazione di tanti e tali dolori quanti sono quelli ne' quali al presente mi truovo » [541].

On mesure la différence qu'il y a entre ces propos et ceux des frères Portinari. Les parallèles, les figures de style se multiplient dans les lettres de Giovanni dalle Celle et de Guido dal Palagio, le vocabulaire y est typiquement ascético-mystique. Les deux « épîtres » (comme Guido a raison de les appeler) sont de véritables exercices religieux et elles sont dignes d'accéder aux anthologies littéraires. Or Mazzei fréquente assidûment les deux hommes ; il lit leur correspondance et lui assure une certaine publicité : la tonalité et les préoccupations de ses lettres ressortissent à la même veine.

Le notaire florentin demeure pourtant à un niveau inférieur quant à l'« écriture ». On retrouve en effet dans sa correspondance certains traits typiques du *sermo cotidianus* : rhotacismes (*fragelli* [542], *sprendore* [543], *òbrigo* [544]) sonorisation du -c- (*regare* [545], *galcina* [546]), assimilation du -r- devant pronom enclitique dans les infinitifs oxytons (*cancellallo* [547], *ringraziallo* [548]) et même une forme typique de Prato et de Pistoia (*altre* pour *altri* [549]). Mieux : ces formes populaires — peu nombreuses il est vrai — contaminent même le vocabulaire ascétique et mystique. Donc, au moins par son langage, ser Lapo ne se distingue pas nettement de ses confrères marchands.

L'expression, par contre, est souvent digne de Giovanni dalle Celle, dont le style est très fidèle aux enseignements de l'*ars dictaminis* [550]. Ser Lapo a d'autant moins de peine à s'exprimer selon les règles de la rhétorique, que l'*arte del dittare* est l'une des matières enseignées aux notaires pendant leurs études. Les grands maîtres de l'art notarial, en effet, proposent à leurs étudiants des traités de rhétorique et des modèles de lettres. Ainsi ser Piero Boattieri, qui compose une *Rosa novella* [551], un *Compendium super vigenti sex varietatibus epistolarum* [552] et un recueil d'*Epistole*, formé d'épîtres historiques, de missives d'un notaire et de formules de lettres [553]. Bien plus, nombreux sont les collègues de Lapo qui ont composé des traités de rhétorique, depuis ser Antonio da Tempo [554], auteur d'un *De rythmis vulgaribus* [555] jusqu'à ser Andrea Redusio da Quero [556], auteur d'un manuscrit intitulé *Grammaticae auctoribus rhetoricae atque notariae per annos VII*, aujourd'hui perdu [557]. Mais Lapo lui-même ne propose-t-il pas à Datini des modèles de lettres à adresser aux citoyens influents de Florence pour obtenir leur appui politique et financier [558] ?

Ser Lapo est le plus souvent fidèle à l'enseignement qu'il reçut à Florence et Bologne. Sa culture lui procure les « flores » nécessaires à l'*ornatus* de son langage. Ainsi, par exemple, d'une lettre du 7 novembre 1395, dans laquelle il s'exclame : « Che è a dire che questo uomo sia stato nove anni per fare uno nidio... ! uomo c'ha auti tutti i diletti del corpo, le ricchezze e gli stati cognosce che sono nulla perché s'hanno a lasciare ! uomo ch'ha da Dio buona notizia di queste cose transitorie, con le parole sempre le sprezza e annulla ! uomo di etade d'anni 65, come che si dia a creder di meno dieci, per ristorare l'opere vecchie, messo nel mezzo del verno a murare uno luogo che non arà mai fine, con tanta avidità, con tanta forza di volontà, con tanto affanno e ira e tribulazione, che non sapre' disegnallo con penna, ma tutto con la mente ogni dì veggo e intendo ! uomo che possiede tanto tesoro, che ne potrebbe fare uno fuoco e una acqua viva che saglirebbe insino a vita eterna ! uomo che trent'anni o più gli ha prestato Iddio tempo d'ordinare il modo del morire e istribuire il suo patrimonio, ed egli si troverà uno testamento col quale è reda il santo vescovo che fia di Pistoia ! » [559]. On retrouve accumulés dans ces phrases plusieurs des *ornamenti* que recommande, entre autres, un fra Guidotto da Bologna [560] : *ornamento de gridare* (*exclamatio*), *ornamento de adomandare* (*interrogatio*), *articolo* [561], *ridicimento* (*complexio*), etc. Outre les *ornamenti*, les métaphores [562], le vocabulaire [563], les citations bibliques [564], les latinismes [565] et l'ironie sont significatives d'un effort délibéré accompli par Lapo pour être écrivain. Nous sommes ainsi bien loin du langage diffus des Portinari, de la parataxe chère à Pitti ou de la prose « boccaccesca » de Morelli. Lapo se veut l'émule des prédicateurs de Santa Maria Nuova ou de Santa Reparata, dont il fréquente assidûment les sermons et dont il admire l'éloquence [566]. Ne se définit-il pas lui-même comme « predicatore » [567] ?

Dans le passage que nous venons de citer, on ne relève qu'un trait typique du *sermo cotidianus* [568]. Peut-on dire que notre notaire écrivain, du fait de sa culture supérieure, s'exprime tout naturellement dans une langue plus châtiée que les marchands ? Non sans doute, et il faudra convenir que l'*ornatus* est chez lui aussi un effet de l'art, si l'on compare un fragment de lettre typiquement mercantile à l'épître déjà citée : « Pensando del modo di certa procura ch'ha andare di fuori, mi venne in mente che diciate a ser Schiatta, ch'abbi in ricordo, che se non pone il nome del Papa, cioè il suo pontificato, quella che volete mandare a Vignone non sarebbe accettata, se chi avesse a piatir con voi là, o avesse a pagare, volesse opporre al mandato ; o e' sarebbe a provare là che qua non s'usa. Penso bene è da tanto, che non vi

mancherà nulla. E ricordar qui papa Chimenti etc., non so come s'è onesto, a chi 'l mettesse in carta » [569]. Lorsqu'il traite d'affaires, ser Lapo redescend instinctivement au niveau d'une *prosa puntuale* dont il est inutile de noter une fois encore les traits caractéristiques. Il faut cependant relever le « etc » de la dernière phrase, car cette locution, typique de Pitti, est très rare chez Mazzei, qui ne se refuse pas d'ordinaire à l'élan rhétorique et littéraire. Ici le « etc » réapparaît parce que le notaire ne se soucie plus que d'être rapidement et utilement compris.

Davantage : certaines lettres montrent que l'écriture diffère selon les circonstances et les préoccupations. Dans un billet du 17 décembre 1400 par lequel Mazzei conseille à son lecteur d'abandonner les poursuites contre un mauvais payeur, on distingue deux tonalités différentes qui se succèdent brutalement. Le *sermo cotidianus* est le langage des considérations mercantiles et des raisons techniques. Le ton s'élève et le rythme devient plus lent lorsque le notaire aborde des arguments moraux. L'exclamation *ma de* est le point d'articulation qui permet le brusque changement de registre : « Torno a Tanfuro. E dicovi non si può far in modo alla Mercatanzia che e' non esca sodando bene. Ma se aveste chiarito ch'e' v'ha a dare, e avestene sentenzia, allora si può fare al Podestà di qui pigliare il debitore ; e non può mai uscire se non paga. Ma de ! non entrate or più adentro : lasciate star così ; ella sta bene : pensate a vivere nella memoria di Dio più che potete ! » [570].

Lapo a donc bien droit à ce titre de prédicateur auquel il prétend. De l'art oratoire il emploie toutes les ressources et les figures. Et il est très rare que, conformément à certaines de ses promesses, il réussisse à « mettre des rênes à sa langue » [571]. Au contraire, il multiplie les antithèses, les images et les métaphores, les comparaisons et les parallèles. La plupart de ses lettres s'élèvent et se maintiennent consciemment sur le plan de la littérature. La seconde missive qu'il adresse à Datini, se hausse déjà à ce style qui demeure constant dans sa correspondance avec le marchand de Prato. Autour de l'antithèse centrale, nettement posée, s'organise un système d'images et de métaphores : « Sogliono gli amici e' mercatanti delle cose del mondo fare somma letizia quando si fa alcuno grande acquisto di queste cose che ci sono date, spesse volte, a brieve tempo. Io, per grazia di Dio, lo fo nella mente e nel cuore quando sento raunare tesoro eterno » [571 *bis*]. Le ton et le langage ne changent pas à vingt ans de distance, dans l'une des ultimes missives de la correspondance Mazzei-Datini. Seule l'accumulation — presque baroque — des métaphores dans la dernière distingue les deux lettres : « Il vostro stomaco non sente sapore delle verità scritte di Dio, e isti-

mate che la grazia, come rugiada di cielo, caggia in bocca, come una pera, tenendo forte i denti » [572].

Lapo est donc un habile rhétoricien. L'une de ses plus ferventes protestations d'amitié adressées à Datini se développe sur le modèle des formulaires proposés par Guido Faba et ses confrères. Ne peut-on en effet rapprocher cette exclamation de Mazzei du *De amico ad amicum qui repetit acomodari, responsivum* composé par le « dettatore » bolonais [573]. « In ciò ho auto fidanza con voi, per quanto m'avete donata la vostra amistà : che, come l'ho cara, Iddio il sa ; e 'l cuore mio il tace, ché non pensa saperlo mostrare » [574].

Un rapide inventaire des figures qui se multiplient dans la correspondance de Mazzei peut fournir matière à déterminer les tonalités de son langage et à décrire son univers mental et littéraire. Les images qu'il développe embrassent le ciel et la terre. Ses perspectives mettent en question l'univers tout entier. Évoquant la vie terrestre, Lapo emploie des expressions comme « pièges » [575], « vents et tempêtes » [576], « bois sans fond » [577], « fureur » [578] et « mer » [579]. Représentant la société humaine, il parle de « vilenies » [580], « folies » [581], « mélancolies » [582], « félonies » [583], « hontes » [584], etc. Lorsqu'il fait allusion à la mort, son souci constant, il la considère comme instant de vérité, porte franchie sans retour [585] après le bref « pélerinage » [586] terrestre, s'ouvrant sur une éternité conçue comme « trésor » [587], « allégresse » [588], « floraison » [589], « paix » [590], « vérité » [591], « parfums » [592] et « amour » [593].

L'univers de Lapo est, on le voit, tout chrétien, ascétique et mystique. Tirées d'un registre au fond peu étendu, les images qu'il emploie sont traditionnelles ; cependant, dans leur évidence même, dans leur répétition et surtout dans leur conviction (elles ne sont pas gratuites, mais profondément senties), elles retrouvent vie et vigueur. L'élan de la foi les ressuscite en quelque sorte, comme chez les écrivains mystiques contemporains, Dominici, Francesco d'Albizzo, Leonardo Giustinian [594]. Ainsi de cette lettre, laquelle définit avec un lyrisme indéniable le premier degré de l'ascension mystique, qui est viduité des sens et de l'esprit, obtenue dans la solitude : « Padre, oggi e solo in terra, quello vostro delle pecore, come figliuolo, essendo in sommo silenzio, nella pace della notte, raccomandandovisi, vi saluta, con desiderio né basso né vile, di vedervi nell'amor di Dio che v'ha creato, e andare per le vie che non va egli, né gli altri amadori del mondo » [595].

Tout pleins de Dieu qu'ils soient et de mépris du monde, les esprits mystiques demandent au moins à la terre de leur fournir des images, les plus fortes et les plus terribles. Certes, Lapo n'est pas Jacopone. Cependant il retrouve, à un niveau plus modeste, le « réalisme » des

grands mystiques et cela justement à partir du *sermo cotidianus* des marchands qu'il fréquente. Cette « redécouverte » n'est due ni au hasard, ni à l'instinct, mais à un choix conscient et délibéré : elle répond à la volonté qui anime Mazzei de toucher ses auditeurs grâce à des expressions volontairement triviales. A la fin d'une longue admonestation, par exemple, Lapo se ressaisit et fait un énergique effort d'humilité : « Vi priego e conforto, come che vile e fracidoso sia, e presuntuoso a scrivere di tal materia, che è come se un porco o una capra volesse parlare del tessere la seta » [596]. De la même façon, le mépris et l'horreur que Lapo éprouve pour le corps et la chair lui arrachent des exclamations brutales, sinon très originales : « Pensa che vivere sia empiere, e votare, e scoppiare » [597], « i bevitori ghiottoni, de' quali il ventre è Iddio » [598].

Telle qu'elle apparaît déjà à travers ces exemples, l'inspiration ascétique et mystique n'est pas très originale chez Mazzei. Lapo fonde son ascétisme sur le dualisme implicite des versets fameux de Luc et de Matthieu : « on ne peut, écrit-il, servir deux maîtres à la fois, c'est-à-dire Dieu et le monde, mais, traiter Dieu comme maître et le monde comme serviteur, cela on peut et on doit le faire » [599]. Le choix ainsi fait par Lapo de façon nette et définitive est rappelé à toute occasion. Il implique le mépris du corps et s'accompagne du plus grand dédain pour le monde et les hommes : « Voyez à combien de choses nous pensons pour satisfaire notre misérable corps qui, à bien y réfléchir, pue déjà » [600]. Lapo s'exclame ailleurs : « Sachez bien que nous sommes par nature poussés depuis notre jeunesse à être méchants, à nous préoccuper des richesses, de la chair et de la terre » [601]. En somme, notre homme considère de façon classique que la vie terrestre n'est qu'un passage, lequel n'a de sens qu'en fonction de la vie future. Il ne craint pas la mort, pas plus pour lui-même que pour ses enfants et ses amis : « Ni pour mes amis, ni pour ma femme, ni pour mes enfants, mère ou frère, je ne suis décidé à me désespérer, mais à remercier Dieu de tout » [602]. Ainsi, durant l'épidémie de peste de 1400, qui vide la cité de ses habitants et en premier lieu de ses hommes d'affaires (Datini est des premiers à s'enfuir), Mazzei attend sereinement la mort : « Ici il meurt beaucoup de monde... Que Dieu nous aide à bien mourir, par sa miséricorde » [603].

Ce sont là les accents d'un ascétisme profondément senti. Bien qu'il vive dans le monde, Mazzei est un véritable ascète. Mais, à en croire sa correspondance avec Datini, il n'atteint que rarement aux degrés supérieurs de l'élan mystique. Cependant il s'abandonne lui-même et abandonne les siens à la Providence. Il se met en toute confiance entre

les mains de Dieu : « J'ai trois ou quatre florins sur quarante setiers de terre, avec onze enfants... Je ne crois pas qu'il y ait au monde un homme qui sache moins se plaindre que moi. Si je mourais, ils iraient mendier leur pain... Mais Dieu passe d'abord ; qui dit dans l'Évangile qu'il se soucie des moineaux, et d'autant plus de donner aux hommes leur pâture » [604]. Cette *deditio* à la volonté divine dépasse le renoncement ascétique aux hommes et à la terre : elle est l'un des premiers degrés de l'échelle mystique. Aussi bien la peste, cette pierre de touche, fournit-elle à Mazzei l'occasion d'un abandon plus parfait à la volonté de Dieu, plus parfait parce que dramatique, décidé à la suite d'un cruel débat : « Pensez, écrit-il à Datini réfugié à Bologne, combien mon cœur se fendait à voir les petits en larmes et leur mère en mauvaise santé, et à entendre les paroles de l'aîné. Et songer à trois morts ! Mais, comme je les vis si bas qu'ils ne pouvaient en réchapper, j'en pris mon parti et remerciai Dieu de la grâce qu'il me faisait... Je suis plus heureux que s'il leur était arrivé autre chose. Maintenant qu'ils ont quitté cet océan de douleurs et qu'ils se trouvent sur la rive de vérité, j'en loue Dieu » [605].

Cependant jamais ser Lapo ne semble atteindre au ravissement mystique. Les visites de Dieu auxquelles il fait une fois allusion ne sont rien de plus que des épreuves ascétiques : « Dieu, dont je vois par un signe qu'il ne m'a pas abandonné, mais qu'il me visite souvent, car pas plus tard qu'avant hier il voulut un autre de mes enfants » [606]. En somme, si l'élan ascético-mystique du notaire a sa noblesse, d'autant plus grande que l'homme est resté mêlé au monde de par sa profession et ses conditions mêmes d'existence, il n'est pour cela ni neuf ni profond. Ou, pour parler plus exactement, l'originalité de ce mysticisme ne doit pas être recherchée dans son essence mais dans ses modalités.

Dans ses élans de foi, Mazzei garde, en effet, des accents humains qui sont typiques de la religiosité des temps nouveaux selon les analyses de D. Coppola [607]. Sa foi n'a pas les accents de la passion mystique, mais le ton plus modéré, plus « terrestre », d'un Feo Belcari ou d'un Leonardo Giustinian. Elle n'est ni folie, ni certitude dogmatique, mais se développe sur le plan de la morale en acte.

Car la religiosité de Lapo est sans prétentions, mesurée : son ascétisme et son mysticisme sont éprouvés aux critères du juste milieu et du raisonnable, typiques de l'humanisme marchand. Et ils se fondent non pas sur une vision abstraite, a priori, du monde et de ses turpitudes, mais sur une expérience vécue et profonde de l'univers des hommes.

Tout mystique est avide de convaincre. Lapo n'échappe pas à la règle. Mais il ne cherche pas à envoyer ses correspondants au cloître ; il

n'espère pas leur faire revêtir la bure, se contentant de les ramener sur une voie plus chrétienne : « Le sage, écrit-il, doit savoir se vaincre et ne pas se laisser aller à ses désirs, mais faire les choses avec mesure et tempérance... » [608]. Et il dit ailleurs : « Je ne vous dis pas de vous faire frère ou prêtre ; mais je vous dis de modérer votre vie » [609].

Ser Lapo est d'autant plus modeste dans ses ambitions qu'il se veut « convertisseur » d'âmes mercantiles. Telle est la mission qu'il s'attribue en ce monde. De son aveu même, il est très bien placé pour assumer cette tâche : « J'ai vu venir... à mon bureau plusieurs marchands qui chaque année font l'aumône, compte tenu de leur bilan, d'une bonne partie de leurs gains. Et, pour faire une bonne aumône, ils ont demandé mes conseils sur ce que j'en sais » [610]. Ainsi Mazzei se préoccupe du salut d'un grand nombre de *mercatores* florentins. Certains viennent de leur propre initiative le consulter ; à certains autres il impose ses conseils et ses directives spirituelles : c'est le cas de certains *facteurs* de Datini, tel Luca del Sera [611], Cristofano da Barberino [612], Simone d'Andrea [613].

Datini est d'abord un disciple parmi les autres de notre pêcheur d'âmes. Mais il devient peu à peu le premier de ses tourments. L'arracher aux préoccupations mercantiles, le défendre des emprises du monde, tel est le motif essentiel des épîtres que Lapo lui adresse. La correspondance entre les deux hommes devient un *contrasto* entre la morale chrétienne du premier et la praxis marchande du second.

Lapo connaît parfaitement les données du drame et les dispositions de son adversaire. Il lui accorde volontiers la forte personnalité que tous lui reconnaissent, discernant en lui des qualités exceptionnelles d'intelligence et de volonté : « Je vous ai toujours trouvé une grande intelligence et un jugement subtil » [614]. Il ne lui refuse pas non plus un penchant naturel pour le bien, mais note qu'il ne s'exprime qu'en paroles et n'atteint jamais à une parfaite adhésion à la vie chrétienne.

Davantage, Lapo discerne clairement la cause des velléités de Francesco et il va répétant qu'il est trop marchand pour être bon chrétien : « Si vous aviez à ne vous occuper que de laines... je crois que vous mourriez marchand » [615]. Bonnes intentions et heureuses dispositions ne peuvent arriver à réalisation par la faute des affaires, qui jamais ne laissent libres l'esprit et le cœur du *mercator*. Lapo lui reproche sans cesse ses multiples occupations, les centaines de lettres qu'il reçoit chaque jour des confins du monde. Il le condamne pour sa dureté en affaires et son âpreté excessive au gain. Selon ses dires, Datini vit dans la crainte d'être trompé et volé et il exige d'avoir son compte, même s'il est moins empressé à payer son dû. « Vous êtes si avide, lui

écrit-il, et vous désirez tant que pas un denier ne se perde, vous craignez tant qu'une seule brique ne soit placée de travers... que l'on ne déplace pas une civière sans que vous y touchiez, criant et vous tourmentant »[616]. Au demeurant, Mazzei voit bien que les occupations mondaines — trafics, procès, soucis d'impôts, banquets, constructions de palais, achats de terres et de maisons — ne laissent guère à son correspondant le temps de penser à son âme. Aussi déclare-t-il qu'il est aussi difficile de redresser le caractère de Francesco et de corriger ses mauvaises dispositions que de courber dans le sens contraire une poutre incurvée durant plus de cent ans par une lourde charge [617].

Pourtant notre avocat de Dieu ne renonce pas un instant à son entreprise. Afin d'atteindre son but, il utilise un nombre réduit d'arguments qu'il « martelle » sans relâche, selon sa propre expression, dans l'espoir de les faire pénétrer dans la tête de son interlocuteur. Ainsi il lui rappelle que les richesses sont inutiles, passagères et fugaces, comme les plaisirs et les honneurs qu'elles procurent. Il affirme encore que les félicités de l'âme sont bien plus profondes et plus durables que les satisfactions du corps.

Pour son bon combat, Mazzei cherche et trouve des alliés. Il requiert l'appui de Margherita, l'épouse de Datini. Dès 1386, c'est-à-dire avant d'avoir rencontré le notaire, Margherita, parfaitement consciente du drame posé par le salut de son époux, lui écrit : « Je voudrais que tu ne sois pas toujours ce que tu as été depuis que je te connais, un homme qui n'a jamais cessé de se tourmenter l'âme et le corps. Tu dis, tu répètes sans cesse, que tu vas embrasser une vie de bien dans le mois ou dans la semaine à venir. Tu dis cela depuis dix ans et tu me parais moins prêt que jamais à te reposer » [618].

De saintes personnes viennent, de leur propre initiative, au secours du notaire et de Margherita pour conspirer au salut du *mercator*. Elles appartiennent au groupe des conseillers des marchands mystiques dont nous avons parlé plus haut. Ainsi Giovanni dalle Celle envoie plusieurs lettres à Datini pour lui rappeler que le salut s'obtient par les œuvres, qu'il n'est pas octroyé et que les hommes d'affaires sont particulièrement exposés aux entreprises du démon [619]. Le ton et le langage sont ceux qu'emploie Mazzei. Pareillement, Chiara Gambacorti pousse Datini à songer davantage à son âme et moins à ses trafics : « Aidez-vous vous même, lui écrit-elle, et ne vous privez pas d'un tel bonheur à cause de vos grandes préoccupations d'affaires » [620].

Aussi bien le cas Datini peut-il passer pour désespéré. Notre *mercator* ne voit pas où sont ses fautes. Il croit fermement qu'il se comporte en bon chrétien dans la mesure où il fait régulièrement l'aumône et

accomplit ses obligations religieuses. Il est persuadé qu'on le comprend mal. Un véritable dialogue de sourds s'engage entre lui et ses conseillers mystiques. Lapo peut à juste titre prétendre que son ami a les oreilles bouchées [621]. Les arguments avancés par le *mercator* — impossibilité d'abandonner brutalement ses entreprises, efforts accomplis pour aider les pauvres, joie (ascétique !) qu'il éprouve à être persécuté par son percepteur [622] — ne peuvent pas toucher le notaire, parce qu'ils ne correspondent pas à ses préoccupations et ne répondent pas vraiment à ses exhortations. De la même façon, les raisons de Mazzei ne satisfont pas Datini, car elles ne sont pas une réponse à ses problèmes d'homme d'affaires. En outre, Datini est d'autant plus attaché à la terre et à ses joies qu'il est un parvenu. Qu'il se soit fait lui-même, c'est ce qui exaspère ses défauts comme ses qualités mercantiles. Il ne peut avoir le détachement de certains Alberti par exemple [623].

Au fond, Mazzei et Datini ne peuvent s'entendre. Si la foi chrétienne apporte à ser Lapo la solution à presque tous ses problèmes — sauf les problèmes commerciaux [624] — elle n'est plus pour Francesco qu'une suprastructure. Les impératifs de la morale économique chrétienne en particulier (juste prix, usure [625]), ne résolvent pas ses problèmes. Plus ou moins consciemment il leur oppose la nouvelle éthique marchande : de réussite terrestre d'une classe et de certains individus, telle que nous l'avons définie [626] ; éthique dans laquelle «le bien acquis » est oublié en faveur du profit, du bénéfice à tout prix.

Cependant Mazzei semble marquer peu à peu des points sur son adversaire, au moins dans le domaine de ses dispositions testamentaires. Car, Datini n'ayant ni enfants ni descendants, le but de Lapo est de destiner à des fins chrétiennes des richesses très païennes. Dès sa première rencontre avec Francesco, il veut le convaincre de créer une institution d'assistance aux pauvres et aux malades. Au fil des années il relève des progrès dans l'état d'esprit de son correspondant. En 1398, il n'en est encore qu'à lui conseiller de mettre quelques mots en ce sens sur son testament [627]. L'année suivante, il note que Francesco commence à laisser aller le monde [628]. En 1409, il se réjouit à la pensée d'une évolution peut-être définitive chez son interlocuteur : « Vous sortez, lui écrit-il, de la fièvre et de la pauvreté, où sans doute vous vous trouviez, et vous devenez riche de la grâce de Dieu, d'une conscience et de biens indestructibles : et vous passerez paisiblement par la forêt du monde, si pleine d'embûches » [629]. Cependant, ce n'est qu'en 1410 que, d'un homme malade, Mazzei obtient le testament fondant l'hospice de Prato. Peut-on parler de victoire du mystique sur l'homme d'affaires ? Sans doute faut-il juger qu'il s'agit d'un triomphe

de la mort proche plus que de la foi : en tout cas, d'une « elemosina del capezzale »[630], à quoi Lapo accordait explicitement peu de valeur. Non pas tant, donc, conversion que concession, laquelle impressionne pourtant les collaborateurs de l'homme d'affaires, qui n'ont probablement jamais cru vraiment à son complet revirement[631].

Sur cette demi-victoire s'achève la correspondance Mazzei-Datini, heurt de deux dialectiques discordantes : mercantile et chrétienne. Par son fond comme par sa forme, le *contrasto* est intéressant, éclairant. Surtout, il fournit à ser Lapo l'occasion de composer une œuvre qui n'est pas négligeable : non seulement « testo di lingua », comme le veut son éditeur, mais aussi témoignage d'une vocation et d'un talent d'écrivain. Ser Lapo se sait différent de la plupart de ses confrères[632]. Il n'a pas tort. Il doit être compté, à un niveau plus humble sans doute, dans la lignée des grands notaires écrivains qui va de Brunetto Latini jusqu'à Coluccio Salutati en passant par Lapo Gianni.

CHAPITRE V

# Marchands historiographes

## *Gino di Neri Capponi et les marchands chroniqueurs*

Les marchands redécouvrent l'histoire à travers les *ricordanze*. Ainsi, Giovanni di Jacopo Morelli mêle dans son livre les affaires d'État et les affaires de famille [633], tandis que Giovanni di Pagolo, son cousin, compose des *Ricordi*, où se côtoient chronique, nouvelles familiales et réflexions pédagogiques et morales [634].

Fille des livres de raison, l'historiographie marchande se dégage progressivement des préoccupations égocentriques de ses auteurs. Dès le Trecento, Dino Compagni et Giovanni Villani composent des chroniques d'un intérêt exceptionnel. Le premier apporte un témoignage passionné et éloquent sur les luttes politiques qui animèrent la Florence de Dante. Le second, qui doit en partie sa rigueur et son goût de la précision à sa formation comptable, fournit des renseignements d'une immense valeur sur l'histoire politique, économique et sociale de son temps. Aussi bien l'intérêt de sa *Cronica* est-il reconnu par les humanistes eux-mêmes, selon le témoignage de Vespasiano da Bisticci [635].

La période 1378-1434 apporte une importante contribution au grand édifice des chroniques marchandes. Les récits qu'elle nous propose reflètent les préoccupations dominantes des tenants de l'oligarchie florentine : défense de leur classe, *libertas*, et expansion nationale [635 bis].

Membre des plus éminents de la classe dirigeante, Gino di Neri Capponi retrace certains événements importants de son temps. Sur le plan de la politique intérieure, il écrit un récit du *tumulto* des *Ciompi* [636], et,

sur le plan de la politique extérieure, des *Commentaires sur l'acquisition de Pise*[637]. La révolte des « suppôts » des Arts (1378) et l'annexion de Pise (1406) sont des étapes marquantes dans l'histoire du gouvernement des optimates. La première leur fournit l'occasion d'écraser définitivement la *plebe* et de fonder leur règne ; la seconde est l'une de leurs plus brillantes victoires. En consacrant ses chroniques à ces deux événements, Capponi démontre qu'il en a saisi l'importance.

Gino di Neri est sans aucun doute l'un des plus écoutés des oligarques. Ami et allié de Maso degli Albizzi, il participe souvent aux offices et ses interventions y sont fréquentes et écoutées[638]. Lors des combats contre la tyrannie milanaise, il est le porte-parole le plus éloquent de l'idéal de *libertas*[639]. Au cours des tractations secrètes qui préparèrent l'assaut final contre Pise, il est l'un des principaux négociateurs, sinon même le premier. Durant le siège il est « commissaire en campagne » auprès des armées florentines. C'est lui encore qui prononce le discours du vainqueur devant les magistrats pisans assemblés et il assume le premier la charge de « capitaine » de la place maritime lorsque celle-ci entre dans l'empire florentin.

Premier acteur dans la guerre contre Pise, Gino di Neri n'est que témoin durant le *tumulto* des Ciompi. Il est trop jeune encore pour jouer un rôle déterminant. Mais il assiste aux péripéties de la révolte des prolétaires et, surtout, il entend les commentaires, les réflexions et les récits des grands marchands qui fréquentent sa demeure. En ce sens, il est non seulement un témoin du *tumulto*, mais aussi l'interprète des sentiments de toute sa classe. Sa chronique de la révolte doit être rapprochée de celles — nombreuses — d'autres *mercatores*. La confrontation permettra d'en mesurer exactement l'originalité tant sur le plan de l' « écriture » que sur celui de la pensée.

Par bien des expressions et des tournures, le langage de Capponi ne s'élève guère au-dessus de la *prosa puntuale* des *ricordanze*. Car on peut relever au fil des pages du *Tumulto* de nombreuses conjonctions de coordination, de fréquents gérondifs et participes passés absolus, ainsi que des ellipses, des anacoluthes, des répétitions, etc., tous traits typiques de ce que nous avons appelé le *sermo cotidianus* des marchands. Mais Capponi, à la manière de Pitti, plie ces tournures vulgaires à ses intentions particulières, c'est-à-dire, pour ce qui le concerne, au « tempo » de la chronique. La prose du *Tumulto* est *cronachistica* plus que *puntuale* : animée par le désir de rendre compte de la succession des événements. En ce sens, la phrase type du *Tumulto* commence par des gérondifs et des participes passés, dont les uns évoquent les circonstances présentes

et les autres les faits antérieurs à l'action ; elle se poursuit par des verbes liés aux gérondifs et aux participes absolus par des locutions conjonctives *(il perché)*. L'accent est donc mis sur la succession logique et temporelle des faits. Enfin la période s'achève sur une série d'indépendantes reliées aussi entre elles par des conjonctions de coordination. De la sorte, l'écrivain met toutes ses phrases sur le même plan (actions simultanées) ou bien insiste sur la suite des faits et gestes (actions successives). La vision est unitaire, le point de vue logique et chronologique. Capponi conçoit le monde sous l'angle de la succession nécessaire et logique des événements. Comme pour Pitti, chaque geste a son poids de causes et de conséquences [640]. Ainsi, décrivant les initiatives prises par Salvestro deí Medici pour faire rétablir les Ordonnances de Justice, Gino écrit : « Il detto Salvestro gonfaloniere fece ragunare il consiglio del popolo, *e mentre che* 'l consiglio si ragunava, *essendo* i detti priori nella loro audienzia con i loro collegi insieme e *proposto* una petizione, nella quale si conteneva gli ordini della giustizia di riporgli addosso a' grandi, *il perché letta* la petizione, e *mettendosi* a partito infra i collegi, e non *vincendosi*, vi si usava parole superchievoli e disoneste, *il perché* il detto Salvestro per venire alla sua intenzione si partì dall'audienza solo, *ché* nessuno de' suoi compagni s'accorse dove si volesse andare » [641]. Quelques lignes plus loin, le chroniqueur dit encore : « Per queste parole tutti quelli del consiglio si levarono ritti romoreggiando per la sala : *di che* alcuni lo ritennono, *e* non lo lasciarono andare. *E* rimessolo dentro nella sala, si cominciò forte a romoreggiare. *E* un calzolaio, chiamato Benedetto da Carlona, prese Carlo degli Strozzi pel petto... » [642]. Grâce à ces exemples on voit que le langage de Capponi se situe entre la *prosa puntuale* (représentée par les tournures typiques : *il perché, di che*, si conteneva gli ordini *di* riporgli, etc.) et la *prosa cronachistica* de la littérature, telle qu'elle apparaît par exemple dans les introductions des nouvelles du *Décaméron* et du *Trecentonovelle* [643]. L'écriture est à peu près la même dans les autres chroniques du *tumulto*. Ainsi Marchionne di Coppo Stefani écrit en évoquant la veille de la révolte : « *Essendo addimandate* per le xiv minori Arti ai presenti priori uno priore più... e non *ottenendosi* si legarono insieme le xiv con maniera di gente minuta... *e* sollevarono costoro, *e* stimarono che 'l martedì si levassero in arme, e venissero in piazza, e domandassero di fare un'arte, e volessero consoli, *e* fatto fu questo » [644]. Chez Stefani, le langage est plus proche cependant de la chronique, plus libre, moins embarrassé. On sent que ce chroniqueur a plus de maîtrise que Gino di Neri. Il sait prendre ses distances par rapport à la langue quotidienne.

Le style paratactique s'impose dans l'évocation d'actions qui se multiplient et se succèdent rapidement. Capponi l'emploie avec prédilection lorsqu'il représente les mouvements de foule, par exemple les agissements des *Ciompi* maîtres de la rue. Il écrit : « Corsono alle case di messer Lapo da Castiglionchio e de' suoi consorti, e quelle rubarono, e messonvi fuoco. E di poi corsono alle case de' Buondelmonti, e feciono il simile, e arsono le case de' figliuoli di messer Lorenzo Buondelmonti, e la loggia, ch'era dirimpetto a quelle. E di poi se ne andarono in Mercato Nuovo, e rubarono la casa di Bartolo Siminetti, e messonvi fuoco. E di poi se ne andarono alle case di Carlo Strozzi, e quelle rubarono e arsono tutte »[645]. Semblablement, Giovanni de' Medici, père de Cosme, écrit dans une lettre privée, après avoir assisté aux premiers troubles : « E poco stante in Camaldoli cominciò a suonare la campana a martello, e così a San Piero Gattolino, e a San Giorgio, e di qua d'Arno il simile a alcune di quelle chiese in via San Gallo e a Santo Ambrogio e così in molti altri luoghi. E a questo suono tutti si ragunarono, e così ragunati mandorno a dire d'una brigata all'altra : ciascuno vadia alla piazza. E così feciono »[646]. L'auteur du *Diario dello squittinatore*[647] use d'un langage à peu près semblable lorsqu'il représente la prise du palais du Podestat par les révoltés : « E sì giunsoro al detto palagio del podestà e sì lo intorniarono. Allora la famiglia del podestà ch'erano in sulla torre, sì cominciaro a gittare priete e verrettoni al popolo ed agli artefici che v'erano. Allora cominciò il popolo a dire che, se nollo desse, che po' no' vorrebbono altro che carne di lui. Allora balestrieri sì andaro in sul campanile della Badia e sì saettavano a petto a que' del podestà... Allora il popolo recaro deschi da tavernai, e sì v'entraro sotto, e sì gli posono alla porta del detto palagio e sì affocarono la porta co' molte scope »[648]. On le voit : chez les trois chroniqueurs cités, le style paratactique règne en maître. Mais il est maladroitement utilisé par Giovanni de' Medici et par le « scrutateur » : les *così*, *sì*, *allora* et les conjonctions de coordination s'accumulent aux dépens du verbe, seul élément moteur de la phrase. Au contraire, Capponi a saisi la nécessité qu'il y avait dans ces descriptions à échapper à un langage diffus pour ne garder que l'essentiel, c'est-à-dire le verbe, et le mettre en valeur. A la manière de Pitti, notre chroniqueur sait dépouiller la parataxe avec une très grande rigueur.

Ainsi nous sommes parvenu à discerner le niveau où se situe d'ordinaire l'« écriture » de Capponi : un peu au delà de la *prosa puntuale*, grâce à un emploi assez conscient des ressources de la parataxe, mais pas au niveau de la « littérature ». Ailleurs, mais moins souvent, Capponi

a recours à des artifices rhétoriques plus élaborés. Ainsi, lorsque, décrivant le palais des prieurs aux mains de la *plebe*, il écrit : « Maravigliosa cosa era a vedere la casa de' priori nostri signori, che per lo tempo addietro tanto netta, e così onorata, tanto onesta e così ben ordinata, ora era fatta brutta d'ogni cattività, e puzzolenta e vituperosa d'ogni disonestà, disonorata, e mancata d'ogni buon costume, che era da vedere una schifezza dalla sommità del palagio tanto spuzzava di disonesto puzzo, che era cosa abbominevole e dispiacevole » [649]. Cette longue période rompt avec le rythme et le ton de la *prosa cronachistica*. Les adjectifs y abondent, employés en des constructions parallèles, accumulés en groupes binaires. Par antithèse avec la dignité passée du symbole de la Florence bourgeoise (dei priori *nostri* signori), Capponi met en relief le déshonneur présent, infligé au palais par la seule présence des *Ciompi* triomphants. Il met le scandale en évidence grâce à la reprise de l'image de puanteur, n'hésitant pas devant un pléonasme pour être plus efficace. Enfin, il use d'un rythme rapide, qui s'équilibre en groupements symétriques tantôt brefs tantôt longs *(tanto netta-così onorata/tanto onesta-così ben ordinata ; puzzolenta e vituperosa d'ogni disonestà/disonorata e mancata d'ogni buon costume ; che era da vedere una schifezza/che era abbominevole e dispiacevole)*. Donc, Gino di Neri s'élève ici, comme dans quelques autres passages du *Tumulto*, au delà de la *prosa cronachistica* qui, pressée de décrire, recourt à un rythme linéaire et à un vocabulaire courant. Cette rupture de ton ressortit à des intentions littéraires. Capponi recherche un effet oratoire. Il compose un pamphlet.

De la même façon, il contrevient à l'*habitus* de la chronique lorsqu'il représente la démission des prieurs devant la pression de la rue. Il s'attarde délibérément sur la grande peur des magistrats, représente jusqu'au détail leur irrésolution et leur confusion, prenant garde à chacun des acteurs de la scène et fixant particulièrement son regard sur le protagoniste : le gonfalonier Luigi Guicciardini. Il appuie sur les gestes plus que sur les sentiments. Au fond, il fait une caricature et manie le fouet de l'ironie. Et il insiste sur l'ultimatum signifié par les insurgés, en mettant en relief tout à la fois l'élémentarité révolutionnaire des prolétaires (le procédé même du dilemme, dans sa brutalité, est étranger à l'esprit marchand [650]) et la crédulité et la pusillanimité des prieurs qui se soumettent aussitôt à l'alternative et se retirent. Il écrit : « I collegi piangevano. Chi si torceva le mani e chi si batteva il viso e tutti sbalorditi non sapeano pigliare partito. Gli Otto si mostravano tristi e dolenti, e i signori erano fuori di loro ed il rumore di fuori era grandissimo, dicendo ch'al tutto diliberavano che i signori se ne andas-

sono a casa, e che gli Otto rimanessono in Palagio, altrimenti che la città anderebbe a fiamma e a sacco, e che arderebbono le case loro e de' collegi e di tutti i loro parenti e se di subito non ne uscissono, piglierebbon le loro mogli e i loro figliuoli, e in loro presenzia gli ucciderebbono... Il gonfaloniere, vile e codardo, piangeva i suoi figliuoli e la moglie, e simile gli altri signori stavano, che parevano tutti morti a ghiadi... In questo i signori, chi andava in qua e chi in là e chi 'n su e chi 'n giù, e non sapevano che si fare. Il gonfaloniere, come vile e dappoco, si partì da' compagni di nascosto sanza dir nulla e andossene a messer Tommaso Strozzi e a lui si raccomandò »[651].

Évoquant les origines des révoltés, Capponi écrit encore : « Fu gente ruffiana, barattieri, ladroni, battilani, mietitori di male e gente disutile e di mala condizione, e pochissimi buoni cittadini e pochissimi artefici che fossino conosciuti, non altro erano che gente tutti veniticcia, che eglino medesimi domandandogli non sapevano donde erano venuti, né di che paese »[652]. Ici encore Capponi dépasse le ton de la chronique. Il ne décrit pas, mais juge et condamne. On dirait volontiers qu'il calomnie. La passion de parti l'anime. Aucun des chroniqueurs du *tumulto*, sauf un peut-être[653], n'est partisan des *Ciompi*, car tous sont des hommes d'affaires ou des artisans, mais l'esprit de faction est plus violent chez Gino que chez tous ses confrères. Annotant le passage que nous venons de citer, un transcripteur de la chronique de Capponi écrit à la fin du Trecento : « Et chiamano questa ragunata e compagnia d'uomini che romoreggiò i Ciompi, preso tal nome dalla più bassa gente, che lavora l'arte della lana all'esercitio, che la pettina e ugne e acconciala da poterla filare... »[654]. Ici le ton est serein, objectif. Pareillement, Marchionne di Coppo Stefani, préoccupé lui aussi de décrire, d'expliquer et non de condamner, écrit : « Scardassieri, pettinatori, vergheggiatori, lanatori, purgatori e riveditori ed altri... e chiamaronsi ciompi, lo qual nome dirivò infino al tempo del Duca, e tanto viene a dire ciompo quanto compare.... »[655] Donc, à partir de la même analyse sociale, Stefani et Capponi aboutissent à des résultats divergents : l'un donne libre cours à sa haine et à son mépris, tandis que l'autre s'exprime sereinement. Le ton et le langage de Stefani sont comparables à ceux qu'emploie à plus de cinq cents ans de distance, N. Rodolico, l'un des historiens contemporains du *tumulto*[656].

On l'a pressenti : les *Ciompi* sont l'objet de l'hostilité enracinée et passionnée de Gino. Leur nom devient pour lui le symbole du danger le plus pressant qu'ait jamais couru la république florentine, la république des *mercatores*. De l'aveu même de Capponi, seul Jean-Galéas

Visconti fut plus exécrable. « Melius sub Ciompis esse », s'exclama le grand oligarque lors d'une réunion gouvernementale pendant la guerre contre le duc de Milan [657]. En somme, il écrit son récit du *tumulto* non comme un témoin mais comme un procureur.

Sa vision de la révolte est « manichéenne », à la fois simplifiante et réconfortante : vision partisane. Pour lui, il y a d'un côté les masses populaires, intrinsèquement mauvaises, qui menacent l'ordre marchand et le bien-être de la cité, et de l'autre côté le parti des *mercatores*, uniquement préoccupés de maintenir un *statu quo* qui les satisfait pleinement. Dans la faction oligarchique, Capponi voit le parti de la stabilité, de la paix sociale et politique. Et il craint non seulement la révolution, mais l'évolution. Il se réjouit donc de l'élection de prieurs (ceux-là même qui seront chassés par les révoltés), qui lui semblent devoir ramener le calme dans une cité agitée par les intrigues des « démocrates » et les grèves des prolétaires. « De leur élection, écrit-il, toute la ville semblait se réjouir et se réconforter, car [les citoyens] pensaient que c'était des hommes pacifiques et paisibles, qui avaient à cœur la tranquillité de la cité et de ses habitants » [658]. La même aspiration à la paix transparaît aussi dans la *Cronichetta strozziana*, dont l'auteur écrit, en évoquant l'échec définitif des prolétaires : « Une fois le calme rétabli, on donna mission à certains citoyens... de pourvoir à ces événements. Et ils firent ce qui leur sembla bon, pour la paix et la tranquillité de la cité... Le gonfalonier de justice était messire Rinaldo Gianfigliazzi, qui toujours défendit la paix et la tranquillité de la cité et durant sa magistrature il s'évertua de toutes ses forces à assurer la paix de la cité » [659]. Les répétitions du binôme *pace e riposo* sont significatives d'un souci de sécurité qui tourne à l'obsession. Le calme qui agrée aux citoyens florentins (c'est-à-dire aux marchands, seuls vrais *cittadini*) est de conservation des avantages acquis, de maintien de l'« ordre social ».

Conformément à ses intentions polémiques, Gino di Neri met en valeur les actes de violence commis par la foule : vols, pillages, incendies, assassinats. Il décrit longuement les bandes armées parcourant une ville stupéfaite, muette, qui n'offre pas la moindre résistance. Il insiste sur des actions qu'il juge de pur brigandage : mise à feu et à sac des demeures des chefs de l'oligarchie, Lapo da Castiglionchio, Migliore Guadagni, Piero degli Albizzi, Vieri Adimari, etc. Dans une sorte de litanie reviennent sans cesse les expressions « ils incendièrent », « ils volèrent », « ils pillèrent ». Parlant des *Ciompi*, les chroniqueurs marchands emploient tous la troisième personne du pluriel. Ainsi Capponi écrit : « Ils coururent vers les maisons de messire Lapo da

Castiglionchio et de ses parents, et ils les pillèrent et les incendièrent. Et puis ils coururent chez les Buondelmonti, et firent de même, et brûlèrent les maisons des enfants de messire Lorenzo Buondelmonti et la loggia qui était en face. Et puis il allèrent au Marché Neuf et pillèrent la maison de Bartolo Siminetti et y mirent le feu. Et puis ils allèrent chez Carlo Strozzi et pillèrent et incendièrent tout » [660]. De la même façon, Luigi Guicciardini, le gonfalonier de justice malmené par Gino, fait mémoire des dommages qu'il subit : « Ils vinrent chez moi, Luigi Guicciardini, et mirent à feu et à sac ma maison et la brûlèrent ainsi que celle de mes parents. Et le jeudi matin... ils nous chassèrent tous du palais et du pouvoir et nommèrent d'autres prieurs et gonfaloniers » [661]. La troisième personne du pluriel évoque une effrayante multitude, une masse sans chef, composée d'êtres anonymes. Or les *Ciompi* sont bien cela pour leurs employeurs : foule informe, volontairement ignorée, dont ils découvrent brutalement l'existence, mais à qui ils refusent une identité, une organisation et une discipline. Ainsi, tel chroniqueur s'étonne en constatant que les élus des révoltés ne sont pas des hommes connus : « Ils firent, écrit-il, le scrutin des seigneurs et des collèges et il n'y eut aucun élu qui fût d'une famille connue » [662]. Ailleurs, le même marchand dépeint avec stupéfaction la foule des faubourgs, jusqu'alors impuissante, mais qui, prenant conscience de son nombre et de sa force, se montre, agit et s'impose : « Ils vinrent à la maison de Luigi Guicciardini et l'incendièrent avec d'autres maisons alentour ; et puis ils allèrent chez Antonio Ridolfi et chez les Brancacci et brûlèrent les demeures avec tout ce qu'il y avait dedans. Puis ils attaquèrent le palais du podestat et celui du capitaine de justice et celui de l'exécuteur et s'en emparèrent... et ils prirent le gonfalon de justice, qu'avait l'exécuteur, et le portèrent en tête de leur troupe. Puis le lendemain ils coururent au palais des Seigneurs et les en chassèrent et prirent le palais » [663].

Chez tous les chroniqueurs bourgeois, la description des troubles est identique, peinte à larges touches génériques. Les marchands sont-ils insensibles au pittoresque ? N'ont-ils pas assisté à des scènes curieuses ? Non certes ! Mais ils ne peuvent trouver pittoresques des actions qui les touchèrent de très près. Surtout, ils ne veulent voir que la portée et la signification des actes de violence et se préoccupent de condamner en bloc les révoltés. Au contraire, un partisan des Arts Mineurs, qui soutinrent d'abord les revendications des *Ciompi*, montre que les vols furent exceptionnels. Il écrit : « Ils jetèrent tout au feu ; et malheur à qui gardait quelque chose, car, s'il était vu, il était pris et on lui ôtait son butin que l'on jetait au feu ; et il y en eut qui furent

blessés et frappés, parce qu'ils volaient ce qu'il y avait »[664]. Seul parmi les chroniqueurs marchands, Stefani témoigne d'une certaine probité historique, montrant — mais à travers une brève anecdote — que les incendies et les pillages ne furent pas animés par l'appétit du gain, mais par la volonté de protester contre l'étalage des richesses, sinon même contre la richesse en soi : « Afin que l'on ne dise pas qu'ils volaient, ils se comportèrent de la façon suivante : quand ils arrivaient pour mettre le feu à une maison, ils prenaient ce que leurs camarades retiraient, draps, perles, argent, et ils jetaient tout au feu. Et je vis même qu'à l'un d'entre eux qui emportait un poulet et un morceau de viande salée, on donna un coup de lance dans le dos, parce qu'il ne voulait pas les jeter dans le feu »[665].

Au vrai, les pillages et incendies ne sont pas nouveaux dans l'histoire troublée de Florence. Mais les revendications sociales et politiques qu'impliquent les gestes des révoltés étonnent sans doute les marchands d'autant que, selon leurs récits, les *Ciompi*, après s'être attaqués aux plus connus des oligarques, s'en prennent aux biens de tous les possédants sans distinction. Mieux, Capponi raconte comment les insurgés pillent les couvents où les bourgeois ont dissimulé leurs trésors. C'est un geste direct d'atteinte à la propriété et à la richesse en tant que telles. Sans doute Gino en a-t-il confusément conscience lorsqu'il écrit : « Tous ensemble ils allèrent au couvent des Ermites des Anges, y entrèrent de force et y détruisirent et y volèrent en grandes quantité les affaires, les bijoux, l'argent comptant, le tout estimé à plus de cent mille florins »[666]. Bilan mercantile d'une révolte ! Or, que les pillages soient bien l'expression d'une protestation à caractère social, nous en voulons pour preuve le témoignage du seul chroniqueur qui partage le point de vue des révoltés : « On fit cela [la révolte], écrit-il, pour que chacun soit content et accède aux offices..., et pour que les pauvres en aient la part qui leur revenait ; car ils ont toujours fait les frais, cependant que seuls les riches ont eu les profits »[667].

L'inquiétude des marchands se manifeste plus clairement encore lorsqu'ils rapportent les revendications des insurgés. Gino di Neri en confie l'expression non pas aux chefs des révoltés — ce serait leur reconnaître une existence et une organisation qu'il leur refuse — mais à un conjuré arrêté. Le choix est significatif. Dans le discours apocryphe qu'il fait prononcer au prisonnier, Gino insiste sur les revendications corporatives des insurgés (suppression de l'officier étranger, augmentation des salaires, nomination de consuls propres) : en somme, il juge l'insurrection en homme d'affaires. Certains de ses confrères en revanche accordent plus d'importance au programme politique des *Ciompi*.

Tous, en tout cas, expriment leur inquiétude de « classe », estimant confusément que sont menacés leur prépondérance, leur système économique et leur droit de propriété. Dans les consciences marchandes l'insurrection tend à devenir cette grande peur, telle que la révolte sera bientôt appelée, comme par antonomase, le *Tumulto.*

Les chroniqueurs s'attardent encore sur les conspirations qui préparèrent l'insurrection. Surtout, ils insistent sur les accords secrets liant les *Ciompi.* Ainsi Capponi décrit longuement le serment solennel échangé par les prolétaires. Goût du pittoresque ? Non pas. Car Gino di Neri, on l'a vu, n'a pas de curiosités de cet ordre. Par son insistance, il exprime son étonnement, son indignation à voir se réunir et s'entendre ceux à qui est refusé le droit de coalition. Il écrit : « Un grand nombre d'entre eux... se réunit hors de la porte San Pietro Gattolini, en un lieu appelé il Ronco. Et là, par de grands baisers et des accords, ils s'allièrent et montrèrent en échangeant un baiser sur la bouche qu'ils étaient unis à la vie à la mort et déterminés à se défendre contre qui les attaquerait ; et ils donnèrent l'ordre d'aller chez tous leurs pairs pour faire le serment et recevoir la promesse »[668].

Enfin apparaît Michele di Lando. L'homme a trois visages distincts dans la chronique de Capponi, lesquels dépendent de ses rôles successifs et de son attitude à l'égard des bourgeois. Lorsqu'il apparaît à la tête des révoltés qui viennent de s'emparer du palais de la Seigneurie, il est représenté comme ses camarades : un de ces pauvres hères qui empestent par leur seule présence la demeure réservée aux représentants de l'oligarchie marchande. Capponi insiste sur la pauvreté de ses vêtements, sur sa misère presque scandaleuse à ses yeux : « Uno Michele di Lando pettinatore, o vero che fusse sopra i pettinatori e scardassieri, fattore di bottega di lana, aveva il gonfalone del popolo minuto in mano, quello che si cavò di casa l'esecutore, e in iscarpette, senza calze, entrò nel palazzo con tutto il popolo che lo volle seguire e col detto gonfalone in mano. E giunto nella audenzia de' Signori si fermò quivi ritto, e a voce di popolo gli dettono la signoria, e vollono che fusse gonfaloniere di giustizia e signore »[669]. Seul Michele est nommé, il est seul identifié, comme isolé par Capponi au milieu de la foule anonyme. Le chroniqueur laisse croire qu'il fut nommé comme par hasard, par une sorte de caprice de la foule. C'est qu'il veut que toutes les actions des *Ciompi* paraissent le fruit de décisions anarchiques et improvisées. En outre, Capponi hésite sur la véritable profession de Michele : mais l'hésitation ne semble pas polémique, car elle est commune à toutes les chroniques du *Tumulto*[670]. Elle tient au fait que

le chef temporaire des prolétaires est un inconnu pour les *mercatores* : il n'est pas de leur monde.

Du mépris non déguisé à l'admiration étalée : le passage est brutal dans le *Tumulto*. Michele acquiert son deuxième visage dès le moment où il se met, pour les raisons que nous avons dites [671], du côté des défenseurs de l'ordre politique et social. Seul le « Scrutateur » condamne la trahison de Michele qu'il accuse de complicité avec les oligarques [672]. Au contraire, Capponi met en relief la promptitude et l'énergie des réactions de celui qu'il nomme maintenant *gonfaloniere*. Il insiste sur son courage et sa fougue, qu'il oppose implicitement et de façon polémique à la lâcheté de Luigi Guicciardini et de ses collègues. Il écrit : « Le gonfalonier, homme hardi et d'un grand courage, leur infligea des blessures avec le poignard qu'il portait au côté, puis il les fit encore jeter en prison » [673].

Ultime transformation de Michele di Lando : le retour au néant de sa condition ouvrière après son bref instant de gloire. Les marchands s'empressent de l'oublier et de laisser retomber sur lui le silence. Mieux, Capponi le loue d'avoir su se plier au « jeu démocratique », d'avoir su reprendre sa place. Mais il n'oublie pas pour cela de le remettre au rang qui lui revient de par ses origines et son métier. Il écrit : « Il ne s'était pas enorgueilli des nombreux honneurs et fonctions qui lui avaient été accordés, fort excessifs vraiment pour sa condition et ses origines, et il avait fait preuve d'un grand courage en face de l'hostilité et s'était toujours comporté avec une grande sagesse et circonspection, avec une force d'âme et de corps incomparables, et sans la moindre ambition ni superbe » [674].

Tous les chroniqueurs marchands du *tumulto*, et Capponi le premier, sont animés du désir pressant de trouver des responsables à leurs maux. Victimes de la révolte, ils en recherchent frénétiquement les responsables. Pitti, par exemple, écrit que les *Ciompi* avaient pour chefs les *ammoniti*, les artisans et les gibelins [675]. C'est le procédé de l'amalgame. Car les Arts Moyens ne soutinrent l'insurrection qu'à ses débuts et les *ammoniti* n'avaient que de très lâches rapports avec les prolétaires, cependant que les gibelins avaient depuis longtemps disparu de Florence.

Aussi bien Pitti passe-t-il promptement de la description du *tumulto* à l'évocation de sa lutte personnelle contre les insurgés. Ce qui l'intéresse, c'est lui exclusivement [676]. L'attitude de Gino di Neri est fondamentalement différente. En homme d'État conscient de ses devoirs, auteur de maximes et de réflexions politiques d'un très grand intérêt [677],

Capponi voit dans le *tumulto* l'un des moments essentiels de l'histoire de Florence. Pour Pitti par contre, ce n'est qu'un incident dans sa vie d'aventures. Quant à l'amalgame que Gino pratique comme son confrère, il ne répond pas aux mêmes intentions. Chez Bonaccorso, le procédé reflète surtout le dessein de passer très vite au récit de ses propres affaires. Chez l'homme d'État, il est la conséquence d'une attitude partisane qui ne vise pas que les prolétaires.

En effet, l'auteur du *Tumulto* désigne d'emblée à la vindicte de ses lecteurs ceux qu'il croit les seuls responsables du désordre : ce ne sont pas les ouvriers, mais les tenants du parti populaire, c'est-à-dire certains bourgeois passés du côté de la « plèbe » par démagogie, esprit de faction et ambition personnelle. Capponi dénonce ainsi les Huit de la Guerre, Salvestro deí Medici, Benedetto degli Alberti et quelques autres. Au fil des pages, il répète avec acharnement que tous les agissements des révoltés sont de leur fait. « Et tout cela, écrit-il, provenait de l'initiative et des ordres des *ammoniti* et de quelques-uns des Huit de la Guerre pour parvenir à leurs fins »[678]. Ailleurs, il écrit encore : « Et comme je l'ai dit, tout cela était ordonné par quelques-uns des Huit »[679]. Plus loin, il répète : « Tout cela était fait sur l'ordre de qui les conseillait »[680].

Cette insistance est propre à Capponi, elle le distingue de ses confrères. Lui seul poursuit sans répit de son hostilité les traîtres à leur classe. Il vise particulièrement les plus puissants et les plus riches des « démocrates ». Envers les Médicis[681], ennemis personnels des oligarques, membre d'une *consorteria* puissante et dangereuse (les Alberti sont sans doute déjà éliminés au moment de la composition du *Tumulto*), Capponi est plus sévère qu'envers tous les autres. Ainsi il regrette explicitement le pardon initialement accordé à Salvestro par les magistrats. « Les seigneurs, écrit-il, miséricordieux malgré l'avis contraire de certains, le réprimandèrent en termes honnêtes et lui pardonnèrent. Peu après ils s'en repentirent, et cruellement »[682].

Ce sont cette insistance et cette attitude, une fois encore polémiques, qui distinguent Gino di Neri de ses confrères. Car, sur le fond, ceux-ci partagent son avis. Ser Neri delle Riformagini[683], par exemple, affirme que les Ricci, les Médicis et les Alberti furent les responsables de la révolte[684]. De même Luigi Guicciardini écrit : « Les dits gibelins et les *ammoniti* et les dits cinq membres du collège des Huit de la Guerre... firent en sorte que les peigneurs, tisserands et cardeurs et tous les autres ouvriers de la laine de Florence se préparassent à faire le mardi 10 juillet une manifestation, et à incendier les demeures de certaines familles guelfes de Florence »[685].

Ce disant, les chroniqueurs marchands du *tumulto*, et Capponi tout le premier, désignent l'initiative des populaires comme la seule cause de la révolte. Ils démontrent que pour eux le mouvement ne fut qu'une affaire de rivalités personnelles, un débat entre rivaux. En somme, ils réduisent la révolte populaire à une querelle de factions désireuses d'atteindre au pouvoir. Cette accusation les rassure. Elle leur fournit des coupables de leur monde. Capponi et ses amis prétendent ignorer la « plèbe » et ses problèmes politiques et sociaux. Mieux, en relatant la révolte des prolétaires, ils leur en arrachent la paternité et l'initiative, soucieux qu'ils sont de leur refuser jusqu'à l'existence. Semblablement, lorsque Gino revient en arrière et propose des remèdes et des mesures pour prévenir une autre révolte, il recommande une union sans faille des oligarques. Comme Pitti en d'autres circonstances [686], il préconise un resserrement des voies d'accès à la classe dirigeante, une restriction accrue de la « démocratie » aux dépens de la *gens nova*. Ce programme démontre qu'il ignore tout des ouvriers, de leurs problèmes et de leurs revendications.

D'ailleurs les bourgeois ne peuvent entendre les révoltés. Un dialogue n'est pas possible entre eux et les prolétaires. D'où le peu d'échos et de commentaires que suscite dans les chroniques marchandes l'exposé des revendications des insurgés : ce sont là choses folles, prétentions insensées. En effet, le sentiment — fondé — de Capponi et de ses confrères est que, dans la cité, tout dépend des marchands. Les ouvriers n'y sont rien. Aussi, lorsque Gino évoque les actions des bourgeois pendant la révolte, il les décrit fermant leurs demeures et leurs comptoirs et fuyant Florence pour le *contado*. La ville, telle qu'il la représente, est morte. Les *mercatores* ne sont-ils pas la cité ? Arrêtant toutes les activités économiques, leur départ la tue. Aussitôt le désarroi et la famine s'y installent. Tout naturellement, les chroniqueurs marchands insistent sur les revendications de la multitude qui exige de ses élus l'ouverture forcée d'ateliers et l'abaissement des droits d'octroi ainsi que des distributions frumentaires.

Gino di Neri est plus sensible que tous les autres chroniqueurs au vide de la cité. Il dépeint longuement les rues désertes, les maisons fermées (le mot revient sans cesse sous sa plume). Il montre des groupes de soldats en armes stationnant çà et là dans les « beaux quartiers » pour les défendre contre de nouveaux assauts. Ce faisant, il insiste sur la tranquillité et l'amour de paix des *mercatores*, par antithèse avec la turbulence des prolétaires. Mais son propos vise aussi les hommes de sa classe qui, à ses yeux, manquèrent d'énergie dans leur résistance aux révoltés et dans la répression de l'insurrection. On a vu comment

Gino se moque cruellement du manque d'initiatives et de la pusillanimité des magistrats. Ses critiques — justifiées — prétendent s'adresser à tous les bourgeois. Elles montrent combien l'homme d'État historien est aussi, sinon d'abord, homme d'action.

Aussi bien sa chronique est-elle également un geste politique, au même titre que ses tentatives pour relancer la lutte contre le duc de Milan et pour animer la guerre contre Pise. Sans nul doute, cette passion de l'action et de la lutte est l'un des traits les plus originaux du *Tumulto*. Elle doit le sauver de l'oubli dont il souffre de nos jours.

Curieusement, le ton des *Commentaires sur l'acquisition de Pise* est moins polémique, plus apaisé. Pourtant Gino fut l'un des principaux acteurs des combats, et non pas simplement un témoin. Mais c'est sans doute que sa haine à l'égard de Pise est moins vive que celle qu'il éprouve pour les *Ciompi* : haine traditionnelle et ancestrale que la première, et qui reflète des peurs et des angoisses moins vives, simplement les appétits d'expansion de Florence. Pour cette raison, et parce que l'écriture en est différente, plus recherchée, moins immédiate, certains critiques ont conclu que les *Commentari* étaient de Neri di Gino. C'est là pure hypothèse, contredite par les attributions des manuscrits [687], cependant que la différence de tonalité entre *Tumulto* et *Commentari* s'explique si l'on songe que, moins engagé, Gino peut être historien et s'essayer à la littérature lorsqu'il évoque l'acquisition de Pise. Tout au plus pourra-t-on admettre que les *Commentaires* furent revus par le brillant fils de l'auteur du *Tumulto*.

Les *Commentaires* s'achèvent sur une longue harangue prononcée par Gino Capponi en tant que représentant de Florence devant l'assemblée des magistrats pisans à jamais asservis. En voici l'exorde : « Onorevoli cittadini, noi non sappiamo se pe' vostri peccati o pe' nostri meriti Iddio vi abbia condotti sotto la signoria del nostro Comune, la quale con grandissimi spendi e con grandissima sollecitudine abbiamo acquistata, e per le vostre discordie questa vostra città è ridotta in tali termini, che insino che la città di Firenze non diminuisse, ogni volta saremo atti a acquistarvi di nuovo, e nonostante questo siamo in animo disposti, con ogni sollecitudine conservare l'acquistato, con morte e con perpetuo sterminio di chi tentasse il contrario. E quando vi penserete delle cose passate, e quante volte voi siete stati cagione di mettere la nostra città in pericolo della sua libertà, conoscerete voi essere stati ricettacolo di qualunque è voluto venire in Toscana, e colla compagnia degl'Inghilesi fatto ardere e dibruciare i nostri contadi, intesovi coi Visconti di Milano, e a loro dato ogni aiuto e

favore per offendere e sottomettere la nostra città, infino a patire voi d'essere venduti a messer Giovanni Galeazzo, e sopportare la sua signoria per offendere noi ; e così molt'altre offese e ingiurie potremmo raccontare » [688]. Ce morceau d'éloquence se poursuit pendant plus d'une page encore. Longueur de la période, parallèles et balancements, adjectifs et superlatifs, répétitions, emploi savant de la syntaxe : tous ces aspects de la phrase de Capponi sont nouveaux. Rompant avec le ton de la chronique, Gino se fait orateur. Il témoigne d'une culture et d'un sens littéraire qui apparaissent aussi dans les *Ricordi Politici* [689]. La tonalité des *Commentari* est fondamentalement différente de celle du *Tumulto*. Le titre lui-même, s'il n'est pas apocryphe, est une preuve supplémentaire de la différence d'*impostazione* qui existe entre les deux récits. Comme César, et tout respect gardé, Gino parle de lui-même à la troisième personne. Il écrit : « Ricordandosi Gino che pochi anni innanzi i Pisani aveano prese certe valige nelle quali c'era un pennone del giglio... le quali bandiere furono prese, e strascinate per tutti i luoghi disonesti di Pisa, e di poi furono appiccate a ritroso nel duomo di Pisa ; il perché Gino mandò per tutti i trombetti, i quali andarono al duomo, e feciono mettere quelle a diritto nell'aste, e in gran compagnia e trionfo recarle a palagio e appiccarle con l'altre bandiere » [690]. Ici, comme en d'autres passages des *Commentaires*, Capponi s'exprime en chef de guerre et en représentant de la souveraineté et de la dignité florentines. Seule la locution *il perché*, qui relance la phrase après le gérondif initial, est une « scorie » du *sermo cotidianus*. Même lorsqu'il s'efforce d'être éloquent, Capponi ne peut se dégager tout à fait de l'*habitus* de la *prosa puntuale*.

Outre qu'elle est un discours-programme littéraire, la harangue de Capponi est l'exposé des grandes tendances de la politique étrangère de Florence. Gino affirme d'abord solennellement l'orgueilleuse puissance de sa cité qui, enfin parvenue à réaliser des ambitions séculaires, n'entend pas se laisser arracher sa conquête. Au delà de la mise en garde et compte tenu des sacrifices consentis, Capponi affirme sa certitude que la victoire est définitive. En outre, il met une évidente complaisance à affirmer la déchéance sans appel de la puissance et de l'indépendance du grand port de l'Arno. Ses propos annoncent la politique « colonialiste » que la cité du florin va imposer à sa rivale vaincue, politique que notre homme, justement, sera le premier à appliquer, dès 1406, comme capitaine de Pise. Surtout son discours définit cet idéal de *libertas* dont nous avons parlé chemin faisant : prise de conscience de la vocation toscane de Florence et refus de toute ingérence étrangère en Italie centrale. Au fond, les haines partisanes

et ancestrales des Florentins à l'égard de leurs anciens rivaux ne sont que le reflet passionnel d'une vision politique qui parvient à maturité à la fin du 14e siècle [691]. Enfin, plus prosaïquement, Gino, en bon *mercator*, laisse entendre sa satisfaction — et celle de tous les marchands florentins — à avoir fait, malgré les lourdes dépenses engagées, une bonne affaire. Car l'acquisition de Pise (le terme est chargé de sens pour des hommes d'affaires) ouvre à Florence une porte sur la Méditerranée, selon le mot de Goro Dati [692].

A la manière de ses collègues, plus qu'eux peut-être, Gino a le sentiment aigu du fait que toute victoire est le reflet d'une supériorité économique, que le plus riche l'emporte. Il écrit dans ses *Ricordi* : « Poca fede o niente si truova in grande potenzia, e massimamente in grande capitano, quando mancano i danari e i soldi » [693]. Dans les *Commentari*, Capponi, qui écrit pour être lu par tous et non pas simplement par ses descendants, est moins explicite et moins « cynique ». Mais certaines de ses expressions n'en sont pas moins éclairantes. A propos de l'achat de Pise à Boucicaut par Florence, il écrit : « Presa la tenuta della cittadella per Gino Capponi, come ne appariscie carta fatta per mano di ser Jacopo di messer Bartolomeo da Castelsangiovanni notaio fiorentino, la quale fu assegnata al detto Gino per messer Ugo Celletti, detto messer Cellettone, commissario di Bucicaldo, a dì 31 d'agosto 1405 ; et quella di poi con tutte le fortezze fu pel detto Gino assegnata a Lorenzo Raffacani, il quale era gonfaloniere di compagnia del popolo fiorentino, ché di così fare n'ebbe il detto Gino la commessione » [694]. On le voit : l'accord entre Boucicaut et Florence est mis sur le plan d'une tractation commerciale, passée devant notaire entre des procureurs dûment agréés. Le ton et le vocabulaire sont exactement ceux des actes de vente [695]. Aussi bien est-il significatif de voir tous les chroniqueurs marchands se raccrocher à ces fictions commerciales pour démontrer le bon droit de Florence dans la guerre contre Pise [696].

Au demeurant, c'est le profit représenté par l'annexion de Pise qui intéresse Capponi. Par exemple, il insiste sur l'interdiction qui fut faite aux soldats fiorentins de piller la cité vaincue. Souci humanitaire ? Non point, car nous verrons que Gino est passionné de vengeance. Mais le sens de l'intérêt l'emporte chez lui sur la passion. Que faire d'une ville en ruines ? Les marchands florentins désirent occuper une place marchande qui puisse écouler aussitôt leurs trafics. Capponi écrit : « E però pareva più utile averla salva e buona che guasta e diserta con intollerabili peccati e danni » [697]. Le terme de *peccati*, prétexte moral, ne résiste pas devant l'abondance des

mots évoquant les intérêts commerciaux : *utile*, *buona* (en bon état) et *danni*.

Le souci du profit domine partout dans les *Commentari*. Capponi expose longuement les tractations diplomatiques secrètes qui précédèrent la guerre. Les termes de *trattare*, *parlare*, *praticare* reviennent sans cesse sous sa plume [698]. Autant ces pratiques furent complexes, autant l'écriture de notre chroniqueur est confuse quand il les retrace, et son langage retombe naturellement sur le plan de la *prosa puntuale*. Capponi est soucieux de tout révéler, de tout dire, d'où les incises, les inversions et toutes les locutions typiques du *sermo cotidianus*. « E mentre che questi sospetti regnavano nell'animo del detto Gabrielle Maria, e giustamente, il detto papa Benedetto e messer Buccicaldo per mezzanità di Buonaccorso di Francesco degli Alderotti, nostro cittadino, il quale ancora trovavasi in Genova, segretissimamente feciono sapere, se il nostro Commune, potendo avere Pisa, vi si attenderebbe. E scrittone qui a Gino Capponi, con brevissime parole, si prese per partito pe' nostri signori e per consiglio di pochissimi cittadini, che Gino andasse a Genova facendo dimostrazione d'andare per altre faccende e ragione » [699]. Secrets, longues tractations, entrevues multipliées : les marchands les préfèrent en toutes circonstances aux coups d'épée. Menées à coups de florins, elles sont la guerre à la manière marchande. Aussi bien Capponi dit-il expressément dans ses *Ricordi* que les discussions sont préférables aux combats, car elles ne sont point soumises aux hasards [700].

Dans le même sens, Gino écrit encore dans ses *Ricordi* : « On doit employer les paroles avant l'épée » [701]. Mais il ajoute : « Qui craint trop ostensiblement la guerre, la guerre va à sa rencontre et pénètre chez lui » [703]. Donc, une fois la guerre déclarée, il faut la faire à fond, comme toute autre entreprise commerciale : c'est là l'esprit de certains propos de Giovanni di Pagolo Morelli, à quoi Capponi adhère sans aucun doute [703]. Gino montre que tous les moyens sont mis en œuvre par les Florentins pour empêcher « à tout prix » l'entrée de secours dans la ville assiégée. Les *Commentaires* ne décrivent pas d'actions d'éclat, qui jamais n'eurent lieu ; ils n'ont pas le ton épique. Au contraire, Gino di Neri évoque avec le maximum de précisions les dispositions stratégiques et les lents mouvements des troupes florentines. Son langage est scrupuleusement logique. Capponi adopte le ton du raisonnement et de la description méticuleuse (jusqu'aux notations précises de distance). Il emploie en abondance les *perché*, *acciò che*, les suppositions. A force de souci de tout dire, il transforme une subordonnée en principale. Il écrit : « E perché il campo era ancora a Vico, e la brigata

di Sforza era poca gente e accioché 'l campo di Vico facesse forte quello, sanza che 'l fiume d'Arno l'avesse a impedire, diliberarono di porre campo di qua da Pisa, in luogo che si chiama Colignola, presso a Pisa a tre miglia, e a Vico a sette miglia, donde avevano la vettovaglia, e ancora il soccorso se fosse bisognato, ed era il detto luogo molto atto a dannificare le ricolte, e a serrare da quella parte per modo che in Pisa di quivi non potesse entrare persona » [703]. Ailleurs, Capponi, décrivant un point faible de la défense pisane, fait preuve d'une minutie encore plus grande. En fonction de ses intentions, il juxtapose de multiples propositions qui apportent chacune un détail complémentaire, parfois une correction ou une précision nécessaires, comme de touches successives, jusqu'au *quindi* final. « La qual torre era una torricella nata in sul muro della città, che amendue i muri accozzati insieme facevano angolo o squadra, e dall'uno muro all'altro era al pari del corridoio volta una volticella, e po' tra in su' detti muri e in sulla detta volta era tirata una torricella quasi come una postierla, o maggiore, e della detta città si veniva al pari allato alla torre... e quindi appariva la debolezza di quel luogo » [704].

A un tel langage de professionnel et de stratège plus que de chroniqueur correspond une description froide des moments les plus dramatiques des opérations militaires. Pour les Florentins, ou au moins pour Capponi, le siège ne fut pas tragique. Racontant la guerre de 1363 contre Pise, Morelli recourt à l'hyperbole épique [705] et de même Dati lorsqu'il parle de l'annexion du grand port de l'Arno [706]. Au contraire, Gino demeure insensible aux grandeurs et aux misères des Pisans. Il décrit les combats sans autre commentaires que ceux que nous avons relatés : de technicien militaire. Son regard va non pas aux tribulations des hommes, mais au « rendement » des mesures prises pour renforcer le blocus. Le ton est glacé, inhumain. Ainsi, quand notre écrivain représente « objectivement » les différentes dispositions prises pour empêcher les bouches inutiles de fuir la cité assiégée, il insiste sur leur progressivité et sur les effets obtenus : « E di principio si cominciò a fare tagliare i panni sopra il culo alle donne, e suggellarle con una bolla del giglio nelle gote e per forza farle ritornare in Pisa. Di poi, non giovando questo, s'aggiunse fare tagliare loro il naso, e fare impiccare alcuno uomo in luogo che quelli della città gli potessoro vedere ; onde per questo niuno fu più ardito uscirne » [707].

A travers cette totale insensibilité transparaît une conception nouvelle de la politique, propre à Capponi à la fin du 14e siècle et qui annonce sans doute la pensée du Cinquecento : de la politique comme

autonome et seulement préoccupée d'utilité. Concernant le Grand Schisme, par exemple, Gino déclare dans ses *Ricordi* que, la division de l'Église étant politiquement profitable à Florence, il ne faut rien faire pour porter remède aux malheurs de la Papauté. Il démontre encore par là qu'il ne voit en l'Église qu'une puissance politique pareille aux autres. La guerre des Huit Saints en est comme justifiée a posteriori [708]. « La Chiesa divisa fa per il Commune nostro e per la nostra libertà mantenere : ma è contrario all'anima, e però non vi si debbe dare opera, ma lasciare fare alla natura ; e se si potesse ch'elli attendessino allo spirituale solo, sarebbe sacrificata ed utile al Comune nostro la loro unità. Pure l'amicizia del Papa è utile al nostro Comune : e per niuno modo vi contrapponete a quella, che niuna cosa ci può riuscire se none con amistà della Chiesa » [709].

Pour revenir aux *Commentaires*, on devine derrière l'effrayante froideur des propos de Gino l'écho de la haine ancestrale des Florentins à l'égard de leurs éternels ennemis. Cette haine explose dans de rares passages de la chronique. Pour être longtemps contenue, elle n'en est que plus violente. Dans tel passage, Capponi donne libre cours à une ironie mordante quand il évoque les dernières tractations des Pisans encerclés pour tâcher de se libérer de l'étreinte florentine. En quelques mots, il réduit au néant leurs ultimes propositions, comme irréalistes ; il démontre l'irritation conçue par les Florentins au vu de ces derniers sursauts et il affirme énergiquement leur détermination d'en finir. Les mots ironiques (*spesarella*) ou cinglants *(fastidiose, fastidiosamente)* et les termes triviaux *(ignudo)* éclatent, presque scandaleux, au milieu d'une prose d'ordinaire assez compassée : « Ci pregavono che Libafratta e Santa Maria in Castello, noi fossimo contenti restituirle loro libere ; e che se in ciò noi avessimo fatta qualche spesarella, che pensavano che 'l Comune di Pisa consentirebbe satisfarcene. E con questo e con altre fastidiose parole parlarono tanto fastidiosamente, ch'ogni cittadino diliberò, o di rimanere ignudo, o che Pisa si vincesse » [710]. Ces ruptures dans le rythme linéaire employé d'ordinaire sont significatives de la passion anti-pisane du chroniqueur. Ailleurs, Capponi décrit avec un soupçon de complaisance littéraire l'entrée des troupes florentines dans la cité conquise ainsi que la misère, la famine et l'épuisement des assiégés. Le passage ne manque pas d'une certaine grandeur. S'attardant sur sa description, Capponi choisit quelques adjectifs particulièrement évocateurs (il n'y a pas d'adjectifs dans le *Tumulto*) et des verbes de mouvement révélateurs de l'état physiologique et moral des Pisans. Il écrit : « Vedevansi gli uomini e le donne smunti e quasi paurosi a guatargli. Alcuni de' nostri soldati aveano portato con loro

alcun pane di campo, e dove avessono veduti assai fanciulli alle finestre ne gittavano, i quali si gittavano a quel pane. Non fu mai uccello rapace che sì tosto andasse a ferire, come eglino si gittavano al pane ; ed i fratelli insieme si azzuffavano, e mangiavano con tanta rabbia, che era una maraviglia a vedergli » [711].

Pour conclure ses *Commentaires*, Capponi fait un bref résumé des acquisitions florentines. Il écrit simplement : « Ebbesi tutto il contado di Pisa con le terre, e Vico s'era avuto del mese d'agosto 1405 » [712]. C'est là le ton de qui conclut un bilan : la sécheresse est typique de l'esprit marchand, ennemi des discours. Elle dissimule cependant à peine la satisfaction du grand oligarque. A ce bilan délibérément succinct, notre homme ajoute la liste des citoyens qui appartinrent successivement aux *Dieci di Balia* chargés d'inspirer et d'animer la lutte contre Pise. C'est sur cet ultime palmarès de noms bourgeois que s'achève la deuxième chronique de Gino : plus « marchande » et cependant plus « littéraire » que le *Tumulto*, surtout plus lucide, mais moins riche sans doute d'humanité.

Préfaçant son édition des *Ricordi Politici* de Capponi, G. Folena écrit que le *Tumulto* et les *Commentari* sont des « pages qui mériteraient d'être mieux connues aux côtés de celles des historiens humanistes et des autres histoires en vulgaire » [713]. C'est un jugement que nous partageons entièrement. Car les deux chroniques du grand oligarque sont des témoignages infiniment supérieurs, sur le plan historiographique, aux *Ricordi* de ser Naddo, de Giovanni di Pagolo Morelli et de Pitti. Le premier de ceux-ci est l'auteur de simples annales, cependant que Morelli est historien d'occasion, non de profession, et que Pitti ne se préoccupe que de lui-même. Au contraire, Capponi démontre mieux que la plupart de ses confrères — sauf Goro Dati — sa capacité d'établir un lien, tout en les distinguant, entre les domaines de la politique extérieure et de la politique intérieure. Surtout, il a un sens aigu de l'État, qu'il considère comme supérieur aux égoïsmes particulier, familial et même municipal. C'est, à n'en pas douter, le sens de cette maxime des *Ricordi Politici* : « De' Dieci di Balia, écrit Capponi, fate uomini pratichi, e che amino il Comune più che il loro proprio bene e che l'*anima* » [714]. Ainsi, et de façon révolutionnaire, Capponi subordonne expressément au service de l'État *(universale)* le bonheur individuel *(particulare)* et même la vie — sinon l'âme [715].

CHAPITRE VI

# Marchands historiographes (II)

## *Goro Dati et l' « Istoria di Firenze »*

Le marchand historien Goro Dati fait preuve d'un sens de l'histoire supérieur à celui de Capponi. Mieux que le grand marchand, il sait prendre du recul pour décrire et juger les événements qu'il évoque. En outre, il consacre son *Istoria di Firenze* [716] à la seule peinture des luttes menées par Florence contre les Visconti et contre Pise. Plus nettement encore que son confrère, il fait la part des affaires intérieures et extérieures, pour n'évoquer que ces dernières. Ainsi, il distingue les deux guerres qui ont fait Florence : la conquête du port de l'Arno, qui contribua de façon décisive à l'extension de l'empire florentin et les combats contre Milan qui renforcèrent le sens national des Florentins et augmentèrent leur audience en Italie sinon même en Europe occidentale.

De la même génération que Gino Capponi, Goro di Stagio Dati (1362-1435) est soyeux, membre de l'Art de Por Santa Maria, dont l'importance ira croissant au 15e siècle, mais dont la puissance demeure médiocre à la fin du Trecento. A l'imitation de nombre de ses confrères, Dati parcourt les étapes classiques de la carrière politique florentine, mais il est le premier de sa famille qui atteigne aux plus hautes magistratures : il est tour à tour gonfalonier de compagnie (1412), des *Dieci di Libertà* (1413), prieur (1425) et gonfalonier de justice (1428). Ce *cursus honorum* est complet, mais relativement peu chargé : le rôle joué à Florence par notre homme demeure sans commune mesure avec celui d'un Niccolò da Uzzano, d'un Gino Capponi ou même d'un Bonaccorso Pitti.

Goro di Stagio ne s'impose pas plus en affaires qu'en politique. Durant toute sa carrière marchande, il se débat au milieu d'innombrables difficultés financières, dont on suit les péripéties à travers son *Libro segreto* [717]. En 1384, Dati participe pour la première fois à une compagnie pour la faible somme de 300 florins, qu'il a d'ailleurs empruntée. La plus forte quantité d'argent qu'il ait jamais à sa disposition ne dépasse pas 1 500 florins. Vers 1412, il connaît la peur de la faillite menaçante, accumulant des dettes qui atteignent 2 500 florins. Ce n'est pas sans mal ni démêlés qu'il évite l'inscription au *Specchio* et l'emprisonnement réservés aux mauvais payeurs. Il n'échappe au déshonneur que grâce aux prêts à fonds perdus que lui accordent son frère Lionardo, général des Prêcheurs [718], et Cosme de Médicis [719]. Les actes de piraterie, la peste, les guerres européennes sont, selon ses dires, à l'origine de ses difficultés, ainsi que les fautes de ses associés et de ses collaborateurs. En fait, parti de très bas, Goro n'est pas capable de s'élever très haut. Il n'a pas la trempe d'un Datini. Son niveau social ne peut être comparé à celui d'un Benedetto Alberti ou d'un Lapo Niccolini, qui possède deux *fondachi*, achète sans cesse des maisons en ville et des propriétés dans le *contado*, donne plus de 1 000 florins de dot à chacune de ses filles et dirige trois compagnies différentes [720]. Dati, en effet, n'est que le locataire d'une seule boutique et il ne parvient jamais à être le premier actionnaire d'une compagnie.

Au fond, c'est un besogneux, un *mezzano*. Et l'on comprend qu'il se gonfle d'orgueil lorsqu'il est nommé pour la première fois gonfalonier de compagnie. « J'aurais été satisfait, écrit-il, d'avoir la certitude d'entrer une seule fois dans une assemblée et de ne pas avoir de grandes ambitions : aussi, désireux de ne pas être ingrat et ne voulant pas éprouver cet appétit insatiable qui fait souhaiter toujours davantage, ai-je pensé et décidé que désormais, pour les offices... je ne devrais jamais solliciter personne, mais laisser faire les scrutateurs, et qu'il s'ensuive ce qui plaira à Dieu » [721]. C. Varese juge ces propos significatifs du dédain de Goro pour les affaires intérieures et de son intérêt exclusif pour la politique étrangère [722]. Selon le même critique, cette attitude annoncerait, en quelque sorte, le choix pratiqué dans l'*Istoria*. Mais il est permis de mettre en doute cette hypothèse, si l'on songe que Dati écrit ces commentaires lorsqu'il vient d'apprendre sa première élection. S'estimant comblé, il fait un effort d'humilité, assuré qu'il est, au demeurant, de se distinguer suffisamment de tous ses ancêtres. Aussi bien, lorsqu'il aura été prieur et gonfalonier de justice, ne manquera-t-il jamais de rappeler dans ses *ricordanze* la part prise par ses collègues

et lui-même aux grandes affaires de l'État. Ce faisant, il témoignera de son intérêt pratique et théorique pour la politique intérieure [723].

Commerçant médiocre, homme politique de faible envergure, Dati doit toute sa renommée à son *Histoire*. La plupart des marchands écrivains — Morelli, Paolo da Certaldo, Sacchetti même — sont de médiocres *mercatores*. Les affaires leur laissent le temps d'écrire ; peut-être même la « littérature » les console-t-elle de leurs déboires commerciaux. Quoi qu'il en soit, Goro di Stagio est le plus connu de tous les marchands écrivains que nous avons rencontrés jusqu'ici. Les jugements le concernant sont contradictoires. Aux yeux des critiques littéraires de la première moitié du 20e siècle, il apparaît d'ordinaire comme un écrivain négligeable, que l'on ne peut comparer avec les historiens humanistes de son temps, tels Bruni et Bracciolini. Gervinus écrit, par exemple, que le style de l'*Istoria* est « *unform* », « *unrein* » [724]. Par contre, les historiens témoignent de plus de sympathie pour Dati. Gino Capponi, déjà, discerne chez l'auteur de l'*Istoria* une certaine profondeur dans l'analyse [725]. Surtout, H. Baron réhabilite Dati, en accordant à son œuvre une position intermédiaire entre l'historiographie du Trecento et celle du Quattrocento [726]. C. Varese, attentif d'abord aux jugements littéraires, condamne explicitement l'*Istoria* et lui préfère le *Libro segreto* [727]. Puis, à la suite des travaux de H. Baron et d'E. Garin, il consacre à Dati un article favorable, où il souligne longuement sa clairvoyance et analyse sommairement son langage [728].

Les condamnations qui frappent l'auteur de l'*Istoria* tiennent sans doute à une erreur de perspective critique. Car il n'est pas légitime, selon nous, de comparer l'*Istoria di Firenze* à la *Laudatio florentinae urbis*. Pour rendre compte de l'originalité, même littéraire, de l'œuvre de Dati, il faut la juger sur le fond des *ricordanze* et des œuvres composées par les marchands.

Quant au langage d'abord. Plus que Capponi et que tous ses confrères, Dati use délibérément de plusieurs écritures. Il n'oublie pas totalement les expressions typiques du livre de raison : signe qu'il conçoit la politique étrangère en homme d'affaires [729]. A la *prosa puntuale* il mêle des expressions triviales. Il écrit par exemple : « I Sanesi *hanno perduto un occhio* perdendo Montepulciano » [735]. Il écrit ailleurs : « Mandarono i Fiorentini alcuni valenti uomini a Roma dal Papa a *mugliargli nelle orecchie* sì forte che si destasse et conoscesse il vituperio che sosteneva Santa Madre Chiesa » [731]. Ces expressions font songer aux instants de « dérèglement verbal » typiques des *Ricordi* de Morelli [732]. Mais elles sont rares et employées à bon escient pour attirer l'attention du lecteur,

susciter sourire ou indignation. Dati sait pratiquer le mélange des « styles ». Pareillement, sa représentation sarcastique des échecs essuyés par les troupes milanaises dans le *contado* florentin rappelle l'ironie de Morelli à l'encontre des soldats de Robert de Bavière [733]. Dati écrit : « Tornarono a Siena tutti ispennacchiati, co' cavalli isferrati e affamati... e nulla acquistarono ; e questo fu il maggiore fatto che mai facessono o venisse loro fatto contro alli Fiorentini, con proposito che tornando salvi onde si mossono, mai più si metterebbono a fare simigliante follia » [734].

Enfin, certaines expressions toutes faites, métaphores, adages et proverbes, à quoi Dati a souvent recours, sont typiques d'une attitude marchande. Ainsi il s'exclame : « A cominciare piccola favilla fa poi gran fuoco. » Ailleurs, il écrit : « Chi ha tradito il padre tradirebbe bene l'amico » [735] ; « L'uomo per naturale disposizione sempre spera quello che ha voglia e non il contrario » [736].

Se fondant sur ces expressions et plusieurs autres, les critiques du 19e siècle prétendirent trouver dans l'*Histoire de Florence* un monument typique de ce langage populaire qu'ils croyaient naturellement vif et animé. Ainsi L. Pratesi, éditeur de l'*Istoria*, écrit : « La stessa *Istoria di Firenze* ti presenta pure quella semplicità tutta propria fiorentina, quella semplicità paesana che è la migliore dote di uno scrittore dell'ultimo Trecento e del primo Quattrocento » [737]. Mais nous savons maintenant que la *prosa puntuale* des livres de *ricordanze* et des lettres marchandes est le plus souvent plate et diffuse, de même que nous avons remarqué que les tournures pittoresques, dites populaires, en sont absentes.

Concernant Dati, nous avons la chance de pouvoir comparer le langage et les préoccupations de son *Histoire* et de son livre de raison. Le *Libro segreto* traite avant tout de questions marchandes : ce sont successivement des chapitres concernant la généalogie familiale, les affaires, les enfants et les activités politiques. Le langage correspond au sujet traité, *sermo cotidianus* des *ricordi*, qui épouse les méandres d'une pensée soucieuse de tout dire et de tout expliquer : « El detto lodo fu che i detti Giovanni e Lionardo e monna Margherita furono condannati, dovermi dare per di qui a dì 15 di questo mese fiorini trecento trenta, sì come a legittimo aministratore di Bernardo e Antonio figliuoli miei e della Beta, e rede della detta Betta lor madre, per cagione delli usufrutti di dieci anni, che ànno avuti del podere della detta Betta, del quale in questa ragione adietro è fatto menzione » [738].

Cependant, le *Libro segreto* se distingue parfois par sa dignité littéraire des autres libres de *ricordanze*. D'abord, les vulgarismes linguis-

tiques que nous avons relevés chez Morelli y sont exceptionnels. Pour ne citer qu'un exemple, il arrive fréquemment que les troisièmes personnes du pluriel du parfait des verbes du 1er groupe y soient en -aro au lieu de -arono (ou -orono). Certes, on ne peut fonder un jugement sur l'étude d'une seule isoglosse, fût-elle typique si l'on en croit les travaux de G. Nencioni [739]. Il n'en reste pas moins que le phénomène — exceptionnel — témoigne d'une recherche linguistique, pour ne pas dire littéraire, de la part de Dati. Aussi bien le *Libro segreto* contient-il certains passages dignes d'accéder aux anthologies littéraires et il n'y a rien d'étonnant que C. Varese, le préférant à l'*Istoria*, en propose plusieurs pages dans ses *Prosatori volgari del Quattrocento* [740], à côté de la description de Mea par Morelli et de l'évocation par Pitti de son ambassade auprès de Robert de Bavière. Dati écrit par exemple : « Conciociacosa che per li nostri peccati siàno in questa misera vita suggetti a molte tribulazioni d'animo e a molte corporali passioni, e se non fosse l'aiuto della grazia di Dio, il quale condiscende alla nostra debilità per la sua misericordia con mostrarci al nostro intelletto quello che dobbiamo fare e col sostenerci, ogni dì periremmo ; veggendomi avere già passati disutilemente dal mio nascimento xl anni con poco ubidienza de' comandamenti di Dio, e non fidandomi di me medesimo potere riduciere di fatto al termine che si debe, ma per cominciare di grado in grado, questo dì propongo e dilibero una cosa di qui inanzi osservare, cioè che in perpetuo mai in alcuno dì a festa solenne e comandata dalla santa Chiesa io non debo stare a bottega, né andarmi a fare alcuno essercizio, né consentire o comandare che altri per me il faccia d'opera di guadagno o utile temporale, con questo salvo che, se alcuno caso molto necessario fosse, però ogni volta io sono tenuto il dì seguente dare a' poveri di Dio per limosina fiorini uno d'oro » [741]. Ces lignes ont été, à juste titre, jugées typiques de la mentalité de Dati. Car l'examen de conscience, la crise morale, c'est-à-dire la renonciation aux profits en faveur d'une fidélité plus stricte aux impératifs religieux, ne sont pas ordinaires chez les hommes d'affaires. Or Dati est coutumier du fait : sans cesse il revient passionnément sur son passé et il pèse et juge ses actions aux mètres de la foi et des affaires. Plus originale encore est l'idée de confier à son livre de raison les considérants de cette crise de conscience et les résolutions prises, même si celles-ci sont finalement affadies par des réserves mentales et des « voies de salut » bien marchandes [742]. Surtout, pour ce qui nous intéresse ici, le langage se distingue du *sermo cotidianus* des *ricordanze*. La période est à la mesure de l'état d'âme : interminable, confuse et hésitante, certes, mais soutenue par une solide charpente d'articulations logiques, qui apparaissent au

moment opportun. Enfin, le vocabulaire est conforme aux intentions : ascético-mystique, témoignant d'une certaine culture religieuse, comparable sans doute à celle de ser Lapo Mazzei [743]. On ne peut oublier que Goro est le frère d'un général des Dominicains. En somme, le *Libro segreto* atteste un certain engagement « littéraire » et une réflexion philosophique, qui annoncent l'*Histoire*.

Dans celle-ci, Dati fait une très large place à la *prosa cronachistica*, telle que nous l'avons analysée chez Capponi [744] : série de participes passés, de gérondifs et de propositions circonstancielles situant le temps de l'action, suivis par des verbes à la voix active reliés entre eux par des conjonctions. Ainsi, retraçant les faits et gestes de Charles de Duras après son accession au trône de Naples, Dati écrit : « *Cresciuto* il re nella signoria e *dimenticato* il beneficio ricevuto dal papa, *avendo* l'animo grande alla signoria, prese molte terre di ragione di Santa Chiesa e molti benefici contro la volontà del papa, per il che il papa sdegnato lo scomunicò. *E* così scomunicato *essendo eletto* re di Ungheria, andò per la corona *e presala*, dopo pochi dì nella sala fu da certi baroni assalito a morte *e* morì scomunicato » [745]. Ailleurs, évoquant les actions offensives de Jean-Galéas et la réplique florentine, Dati met l'accent sur l'évolution rapide des événements. Il écrit : « E sanza indugio mandò a Siena di sua gente d'armi e in pochi dì cominciarono a saltare sulle terre de' Fiorentini, onde i Fiorentini conobbono l'animo rapace e insaziabile del tiranno e subito feciono consiglio sopra questi fatti e diliberòsi che fusse fatto a lui di quelle opere che faceva a noi e che ogni cosa si facesse per levarlo di Toscana, e se fare nol volesse si cercasse la sua distruzione siccome di nemico » [746]. La parataxe traduit la succession rapide des actions ; les adverbes et les compléments circonstanciels mettent en valeur cette rapidité. Aussi bien la répétition du verbe *fare* laisse-t-elle clairement entendre que la *prosa cronachistica* est le langage de la description de l'action. De la même façon, Dati représente à force d'adverbes de temps les opérations militaires entreprises par le duc sous les murs de Mantoue : « Ecco prima scendere giù per lo fiume del Po dalla parte del conte cento galeoni e due barche piene di più botti di pece e di stipa... Apresso con grandissimo ordine e a tempo vengono dalla parte di sopra giù verso il ponte grandissima quantità di galeoni sopra i quali erano castella di legname meravigliose... Seguì a tempo ordinato tutta la forza della gente d'arme che era rimasa in terra dalla parte del conte » [747].

Ce type d'écriture rappelle, dans une certaine mesure, la prose de Pitti et son art de la représentation des actions. Cependant certains éléments des dernières phrases citées sont étrangers à la parataxe

chère à l'auteur de la *Cronica* : ce sont les adjectifs, par exemple, employés tantôt seuls (castella di legname *maravigliose*, *grandissima* quantità,) tantôt en groupement binaire (l'animo *rapace e insaziabile* del tiranno). Ces adjectifs sont révélateurs des états d'âme de Goro : haine à l'égard du tyran milanais et étonnement mêlé de crainte devant l'ampleur de ses forces. Or, nous le savons, ni l'étonnement ni la haine ne trouvent longtemps place dans la *Cronica* de Pitti, pas plus qu'ils ne s'expriment — les critiques ont tort de s'en étonner [748] — dans le *Libro segreto*. Car les *ricordanze* ne sont pas (sauf chez Morelli) le lieu des effusions. Par contre, lyrisme et art oratoire sont des tonalités constantes de l'*Istoria*, laquelle, somme toute, se développe sur un plan différent de celui des livres de raison.

Car Dati se soucie expressément de toucher son lecteur et de lui plaire [749] et il s'y emploie constamment dans son livre. Rien de ce qui concerne la prose oratoire et les artifices de la rhétorique ne lui est étranger. Quant au choix des adjectifs, par exemple, Goro s'exclame en poursuivant la description des combats devant Padoue : « Il combattere fu *grande* e *aspro* e *maraviglioso* » [750]. Il écrit ailleurs : « La storia è *lunga* e *bella e notabile* » [751] ; « Carlo di Durazzo era *grande* e *ricco* signore e di *grande* animo » [752] ; « I passi sono molto *stretti* e *fortissimi* di *spesse* castella e fortezze *maravigliose* » [753]. Annotant cette dernière phrase, L. Pratesi renvoie à l'Arioste et à Foscolo [754] : les rapprochements ne se justifient qu'en tant qu'ils sont significatifs d'un engagement littéraire de Dati. A quoi bon donner d'autres exemples et montrer par exemple que Goro di Stagio sait aussi se servir des groupes binaires ou ternaires de substantifs ? Il apparaît indiscutable que, sans vouloir encore la juger, l'« écriture » de l'*Istoria* ne peut être dite ni « informe » ni « simple ».

Autres signes de l'engagement littéraire de l'historien : les descriptions de cités, traitées dans le goût des *loca amœna* de la topique classique et médiévale. A la manière de Morelli, Dati sent, inconsciemment sans doute, que la rhétorique est, de son temps, consubstantielle à l'« écriture » littéraire et, par là même, vivante. Ainsi il évoque Milan, Pise ou Florence en mettant en valeur leurs « grandezza e nobiltà », attributs nécessaires du *topos* de la cité selon les analyses de E.-R. Curtius [755]. Venant à citer Arezzo, il fait une pause et brise le rythme de la *prosa cronachistica* pour écrire : « Il suo sito è forte e bene posto, pigliando del poggio ov'è la sua fortezza e scendendo e rallargando giù al piano, piena di molte fonti d'acqua viva ; il suo paese è più piano che monte, e possiede tanti buoni terreni che non ha pari in suo paese, però che è sempre abondevole di grano e biade e dilettevole

di caccie e bel sito e buon'aria e genera gente molto sottile d'ingegno »[756]. La parenté est grande, indubitablement, avec la description de Florence par Compagni au début de sa *Chronique* ; elle ne ressortit pas cependant à une imitation délibérée, mais à une égale fidélité à la rhétorique.

Toutes proportions gardées, Dati suit aussi la démarche de Morelli dans sa description du Mugello[757], et pour les mêmes raisons : évoquant tour à tour — conformément aux canons de la rhétorique — la situation générale du *locus amœnus* (mi-colline, mi-plaine), sa prospérité et sa salubrité. Mais Goro a souvent plus d'ambition que son confrère. Il a recours parfois à de longues métaphores pour ajouter à l'*ornatus* de son langage. Ainsi de la description de l'épouvante qui s'empare de Bologne après la défaite de Giovanni Bentivoglio, seigneur de la cité : « Grandissimo terrore prese e occupò tutta la città, andando qua e là la gente isbalordita come quando le menti leggere sono soperchiate da troppo vino »[758]. De même du trouble qui règne à Milan après la mort de Jean-Galéas : « La città era tutta piena di stupore e di paura, similmente a coloro che per fortuna di mare, perduta la vela e 'l timone e abandonati da ogni argomento, corrono a rompere in iscoglio »[759].

Ces métaphores, souvent très longues, parfois maladroites, ont irrité les critiques et ont contribué sans doute à la condamnation de Dati en tant qu'écrivain. Certaines, cependant, sont efficaces et toutes témoignent d'un effort conscient et délibéré de la part de l'historien pour s'élever du ton linéaire de la chronique à celui plus grave, plus digne, plus « littéraire » en un mot, de l'histoire selon les conceptions du temps. Ainsi la description de la ruine définitive du Milanais après la disparition de Jean-Galéas ne manque pas d'efficacité, grâce à son rythme d'abord lent et solennel, puis précipité, jusqu'à l'accumulation finale — presque apocalyptique — des substantifs. « Incontantente la fama del male vola e quanto più si distende più cresce : le terre vicine prima e poi l'altre sentono come il capo è spezzato e tutti i membri infermano : ogni terra si muove, vincono i più potenti e i più presti a levarsi, e chi si fa signore d'una e chi d'un' altra, chi ruba, chi cerca sua vendetta. Tutta la provincia, le città, ville e castella e contado, era piena di confusione, di divisione, ruberie e uccisioni e sangue e fuoco e mala ventura »[760].

Au reste, les métaphores et les figures de style ne sont pas passives dans l'*Istoria*. Placées aux articulations du récit, elles ont une fonction rhétorique, permettant le passage d'un épisode à un autre, d'un livre à un autre de l'*Istoria*. Après la métaphore, abstraite et statique, Dati se replonge dans l'action et joue sur les différences de temps — passé-

présent — : « Sì come il dolore e la paura fanno alla donna che partorisce in quello punto venire in odio l'usar coll'uomo carnalemente e disponsi per la pena di non farlo mai più, e poi, passato quell'affanno, le pare mille anni di tornare agli usati abbracciamenti, così intervenne al Conte di Vertù che come gli parve esser fuori del pericolo, fatta la pace, rassicuratosi con le sue genti, fortificatosi nelle sue terre, il veleno dentro *lavora*, e *torna* su gli usati desideri » [761]. Ailleurs, la *reiteratio* rhétorique sert à annoncer de façon efficace les brusques changements de situation : « Al presente sono contento che seguiti pure la materia incominciata de' fatti del Conte di Vertù, quello che seguì dappoi che prese in accomandita i Sanesi e incominciossi a impacciare in Toscana e ad essere nimico de' Fiorentini. Ora *incomincia* il Comune di Firenze a metter le mani a' grandi fatti ; ora *sono* chiari i Fiorentini dell'animo insaziabile del tiranno : ora *seguitano* i belli ordini e i grandi consigli e le magnifiche operazioni. Dappoi che il Conte di Vertù... *manda* lor gente a dosso... erano informati... » [762]. Après les lenteurs rhétoriques et les considérations morales, la *prosa cronachistica* reprend ses droits, et une phrase brève et énergique ramène brutalement le lecteur au récit d'événements pressants. Comme dans l'exemple précédent, Dati joue sur la chute du ton et la reprise du récit. Il écrit : « A Firenze tennono varie oppenioni, e chi la interpretava buona e chi rea novella e chi a un modo e chi a un altro. Ecco Pisa venuta alle mani del Duca come lungo tempo aveva desiderato. Al tempo che messer Piero Gambacorti fu morto e i figliuoli, messer Jacopo... fece ritornare a Pisa tutti i Raspanti » [763].

A la différence de Capponi et de tous ses confrères, Dati intitule son œuvre *Istoria*. En ce sens, il est le premier marchand « historien ». Car il a conscience d'aborder un genre nouveau dans l'évolution de la littérature « bourgeoise ». De l'histoire à la manière médiévale, il garde cependant les préoccupations traditionnelles. En particulier, il interprète les événements conformément à une optique moralisatrice et chrétienne, cherchant dans la destinée des Grands la sanction de leur conduite. A ses yeux, chaque péripétie porte signification et sous-entend une intervention providentielle. L'histoire est édifiante. Après avoir évoqué Bernabò Visconti, tyran cruel mais juste. Dati écrit par exemple : « Je ne m'étonne pas si, pour de telles actions, Dieu eut finalement pitié de lui » [764]. Pareillement, il explique par une intervention divine la victoire de Charles de Duras sur Jeanne de Naples, en dépit de la faiblesse des troupes du duc et de la pauvreté de ses moyens, car il y voit la preuve a posteriori de l'illégitimité du pouvoir de Jeanne

— reine excommuniée — ainsi que du bon droit de Charles — consacré par le pape légitime. « Ce fut, écrit-il, un miracle destiné à montrer que le pape est le vicaire du Christ et que ce qu'il lie sur terre est aussi lié dans le ciel et [destiné aussi] à faire comprendre que le pape Urbain V était le vrai pape et que l'on doit craindre l'excommunication et non la mépriser » [765]. Selon le même esprit, Dati ajoute foi aux significations des météores ou des déluges, et il fait mourir le duc de Milan au milieu d'une grande tempête.

Se limitant à ces constatations, la critique de la fin du 19e siècle a encore fait le procès de Dati comme historien et l'a condamné sans appel. Or le moralisme et le providentialisme affichés par l'historien semblent ressortir essentiellement à des intentions de propagande, à une philosophie politique plus qu'à une éthique chrétienne. En fait, Dati annexe la Providence au parti florentin. Il dévoile ses desseins lorsqu'il affirme que Florence doit ses victoires à son bon droit, à ses vertus et à sa piété. « Il demeure à Florence, écrit-il, un grand nombre d'hommes de bien et de femmes qui sans cesse par leurs oraisons, leurs aumônes et leurs bonnes actions obtiennent la miséricorde divine..., si bien que, par amour des bons, Notre Seigneur a protégé et augmenté cette cité plus que toutes les autres villes italiennes » [766]. Cette justification finale de la prospérité politique et économique de Florence est comme la plus parfaite expression du « nationalisme » de Goro di Stagio. Elle vient à son heure, s'appuyant sur une longue démonstration préalable des vertus florentines. Excellents soldats (?), hommes d'affaires remarquables, les concitoyens de Dati ont toujours raison, selon l'*Istoria*. Pour notre marchand historien, le bon Dieu et le bon droit sont florentins.

Concernant les augures et les présages, les propos de Dati sont plus modernes qu'on ne l'a voulu. Certes, Dati ne néglige pas les *segni*, comme il les appelle, mais il se justifie en ces termes : « Je ne veux pas taire le présage qui lui fut montré [à Jean-Galéas], bien que ce ne soit pas de ces choses sur quoi on puisse pleinement se fonder, néanmoins elles ne sont pas à dédaigner totalement en toute occasion, et, lorsque l'homme peut faire la même chose en suivant une voie sûre, il ne doit pas s'engager sur une voie incertaine » [767]. Donc, Dati tient compte des présages au nom de la prudence. Affirmant que les décisions ne doivent être prises qu'après un examen scrupuleux de la conjoncture, il admet les augures au nombre des signes que présente la configuration du monde, mais sur un plan de moindre importance. En définitive, il accepte les présages, mais au nom d'une vision anthropocentrique du monde, considéré comme champ d'action réservé aux entreprises humaines.

Semblablement, la Fortune apparaît à première vue dans l'*Istoria* comme la maîtresse absolue du destin des hommes, surtout préoccupée, selon la conception médiévale traditionnelle, de les abattre lorsqu'ils parviennent à l'apogée de leur puissance [768]. Ainsi de Charles de Duras, de Jean-Galéas ou du comte d'Armagnac, à propos de qui Dati écrit : « La fortune n'avait pas encore décidé d'en voir la fin ; elle voulait l'occuper encore un moment, elle voulait le faire monter plus haut encore pour lui procurer une chute plus grande » [769]. A considérer les choses de plus près, cette concession à la représentation traditionnelle de la Fortune n'apparaît que dans ces digressions dont nous avons déjà analysé la fonction essentiellement rhétorique [770]. Le rôle de la déesse aux yeux bandés est seulement de concourir à l'*ornatus* du langage de l'*Istoria*. Ce faisant, Dati reprend un *topos* d'origine classique qui fut assez fort pour supplanter tout au long du Moyen Age la représentation chrétienne de la Providence [771]. Aussi bien, poursuivant son analyse des entreprises de Jean d'Armagnac, Dati explique que le prince français fut vaincu pour avoir prétendu combattre seul les troupes milanaises supérieures en force et en nombre, sans attendre l'appui des soldats florentins commandés par Hawkwood. « Il semble bien, écrit-il, que ce fut contre tous les conseils et les avertissements de messire Jean Hawkwood, qui pressait le comte d'Armagnac de le rejoindre et de ne pas s'exposer aux hasards, quelque avantage qu'il pût y voir, que le dit comte et ses lieutenants, plus forts que sages et plus hardis qu'habitués aux manières italiennes, méprisant toute considération, croyaient pouvoir vaincre le monde » [772].

Donc, comme la Fortune est aveugle, ou comme, en d'autres termes, l'avenir est parfois imprévisible, l'homme, pour avoir des chances de réussir ne doit agir que lorsqu'il trouve l'occasion la plus favorable. A cette condition, Dati affirme que l'homme est capable de s'imposer aux hasards. « Les biens du monde, écrit-il, sont entre les mains [de la Fortune] et les hommes ne sont pas sûrs qu'elle ne puisse les leur arracher, mais il semble bien que les efforts [*virtù*] soient capables de la tenir liée » [773]. De la sorte, à partir de considérations mercantiles sur l'acquisition et la possession des richesses, Dati établit la dignité des efforts de l'homme et sa mainmise sur le monde. Selon ce même esprit, il montre que l'emporte celui qui sait étudier la conjoncture et parvenir, par une démarche lente, précautionneuse et persévérante, jusqu'à l'action décisive poussée à ses ultimes conséquences. Partant, il définit la *prudentia*. A propos de la stratégie florentine, il écrit par exemple : « Il a un grand avantage celui qui dans les guerres, grâce à son application et à son industrie, peut deviner les comportements,

la situation et la puissance de son adversaire ; et c'est pourquoi les Florentins, qui connaissent toutes les entrées et les issues de l'univers épiaient chaque jour les manœuvres du duc et aussitôt pourvoyaient aux remèdes, afin de pouvoir vaincre plus sûrement » [774]. En ultime analyse, la *prudentia*, telle que Dati la définit, est tout à la fois prévoyance prudence et persévérance. Ce pourquoi il parvient à affirmer : « Je suis bien informé maintenant des façons dont se gouvernent les Florentins en temps de guerre et je suis fort heureux qu'ils soient prudents en tous les domaines et je ne m'étonne pas qu'ils réussissent dans toutes leurs entreprises [775] ». Ailleurs, Goro, à la manière de Paolo da Certaldo [776], oppose à la *prudentia*, vertu de raison, la passion qui ruine les ambitions légitimes des hommes. A la question de savoir comment Jean-Galéas et ses conseillers commirent l'erreur de se lancer dans la guerre sans préparation ni moyens suffisants, Dati répond : « La colère et la passion les aveuglaient au point qu'ils ne pouvaient prévoir l'avenir... de telle sorte que le duc concevait le faux espoir d'acquérir promptement ce qu'il n'aurait jamais pu obtenir, à savoir s'emparer de Florence » [777].

Au reste, cette conception de la place de l'homme dans le monde se reflète dans l'écriture de l'*Istoria*, qui échappe parfois aux tonalités déjà définies des proses oratoire et *cronachistica* pour atteindre au langage plus neuf de l'analyse. « On savait à Florence, écrit Dati, quels étaient les revenus du duc et les sommes qu'il pouvait dépenser et l'on savait combien de dépenses il pouvait supporter entre l'entretien des soldats, les cadeaux aux seigneurs et les frais des ambassades... et l'on savait que ses revenus étaient si inférieurs à ses dépenses qu'il lui fallait écraser le peuple d'impôts... si bien que les Florentins purent prévoir que, de deux choses l'une, ou bien le duc serait vaincu par ses adversaires, ou bien ses dépenses désordonnées le mettraient en danger ; et nombreux étaient, peut-on dire, ceux qui ayant fait le compte plume en main affirmaient comme d'une chose certaine : cela peut durer tant de temps » [778]. Ainsi le langage se conforme à une vision qui, non contente de décrire, s'efforce de comprendre et d'expliquer les causes et les conséquences. L'*Istoria* est exceptionnellement riche de « pourquoi » et de « comment ». Dati lui donne une forme dialoguée qui, malgré ce qu'en pensent certains critiques [779], échappe à l'artifice parce qu'elle reflète un souci pressant d'analyse. D'ailleurs, toutes les questions posées par l'interlocuteur visent des points essentiels et soulèvent des problèmes capitaux, c'est-à-dire qu'elles animent une enquête historique vraiment digne de ce nom. Ainsi Dati se demande pourquoi les Pisans étaient si hostiles aux Florentins, malgré des intérêts commerciaux complémentaires [780], ou bien il écrit : « Queste cose che tu mi

narri mi paiono folgori ; la memoria non può andare drieto a intendere sì tosto tanti grandi fatti ; per amore di me aspetta un poco e dimmi più ordinatamente come procedettono sì grandissime mutazioni e priegoti che mi mostri... dove e come sta questo paese di Lombardia nel quale sono stati sì grandi casi [781] ».

Cette dernière question est significative du souci d'expliquer qui domine toute l'*Histoire de Florence*. Au vrai, Dati y propose entre autres une analyse exacte et pénétrante des deux idéaux politiques et des deux régimes qui s'opposent dans la Péninsule à la fin du Moyen Age : *libertas* et tyrannie. Concernant l'origine de la *signoria*, Dati montre clairement comment les Visconti, tirant leur pouvoir d'une source « démocratique » (puissance économique et politique de leurs ancêtres), s'imposèrent progressivement à leurs concitoyens jusqu'à s'assurer, à force d'accoutumance et de contrainte, une autorité indiscutée. « Tu dois savoir, écrit-il, que les Visconti furent des citoyens milanais qui, en richesse et condition, arrivèrent si haut que comme citoyens ils ne pouvaient s'élever davantage et, grâce à la hardiesse d'un des leurs à qui la fortune fut favorable, ils prirent le pouvoir de façon durable dans la cité et avec tant de douceur d'abord qu'ils renforcèrent leur position au moyen de citadelles et d'hommes à leur solde et, en l'espace de soixante ans, il ne s'est pas passé quatre générations d'entre eux qui, se succédant, ne se soient assuré le pouvoir avec plus d'âpreté, cependant que leurs sujets sont tous nés dans la servitude et s'y sont accoutumés [782] ». Après avoir ainsi analysé les origines du pouvoir tyrannique, Dati en montre clairement les faiblesses : absence de fondement naturel, politique et juridique. Il écrit : « Comme le monde entier sait bien la vérité, c'est-à-dire qu'ils ne sont seigneurs ni par élection, ni par nature, ni par consécration impériale, ni par aucune raison que par la force et l'usurpation, voulant légitimer leur autorité par de grandes dépenses ils ont acquis de l'empereur, grâce à sa cupidité plus qu'à leurs droits, le titre de vicaires » [783].

Cependant Dati ne se limite pas à une analyse spéculative et abstraite de l'essence et des origines de la tyrannie, telle que la pratiquent les théoriciens contemporains du *guelfisme* [784]. Toutes proportions gardées, le duc de Milan est pour lui ce qu'est César Borgia pour Machiavel. S'appliquant à décrire la personnalité et la politique de Jean-Galéas, il analyse les atouts et les points faibles du « prince ». Quant aux avantages de celui-ci, Goro montre comment son pouvoir absolu lui assure une grande autorité, car ses initiatives, ses délibérations, ses décisions et ses actions, ne tenant compte que de ses intérêts, sont extrêmement

rapides. En revanche, toujours selon le marchand historien, la solitude du tyran fait aussi sa faiblesse : dépendant de lui seul, l'État s'effondre dès qu'il disparaît. « La Commune ne peut mourir, écrit-il, et le duc n'était qu'un homme mortel et solitaire, de sorte que sa mort signifiait la mort de son régime » [785]. D'autre part, l'égoïsme du seigneur (son trait distinctif), bien loin de lui valoir le *consensus* de ses sujets, suscite haines et jalousies. Enfin et surtout, Dati voit clairement que la tyrannie, sans cesse remise en question, doit chercher son salut dans une continuelle fuite en avant et dans une perpétuelle expansion — indispensable étalage de sa puissance —. « Il semble, écrit-il, que les tyrans ont coutume de faire certaines choses, qui n'ont en elles-mêmes d'autre raison d'être que de démontrer ouvertement qu'ils veulent être considérés comme seigneurs, disant en quelque sorte : — C'est ainsi que je veux et que je peux, et n'en demandez pas davantage » [786].

L'analyse ainsi entendue du pouvoir tyrannique suppose une description systématiquement contraire de la démocratie marchande de type florentin. Dati s'y emploie tout au cours de son *Istoria*. Jean-Galéas lui sert, si l'on peut dire, de repoussoir pour décrire et chanter la *libertas*. Ainsi, on l'a vu, il oppose à la brièveté et à la fragilité du pouvoir d'un seul, la permanence, pour ne pas dire l'éternité, de la démocratie. A l'égoïsme du tyran, il oppose la générosité du gouvernement démocratique. Enfin, il oppose encore à l'expansionnisme du seigneur le désir de paix de ses compatriotes et des communes marchandes en général. « Jamais, écrit-il des Florentins, ils n'entreprirent de guerre sinon dans un espoir de paix » [787].

Au service du régime de son choix, Dati emploie toutes les ressources de l'art oratoire dont il dispose. Il vilipende le duc de Milan, qu'il ne prétend nommer que comte, et prononce — sur le mode mineur — la *laudatio* de sa cité. Au fil de l'*Istoria*, Jean-Galéas est un objet constant de critiques et d'injures haineuses. Il est nommé tyran de Lombardie, « vipère venimeuse » [788], « comte des Vices » [789], etc. Certes, ces sobriquets infamants se retrouvent dans toutes les chroniques marchandes contemporaines, mais Dati les emploie avec une vigueur et une passion qui lui sont propres, tout en leur apportant une consécration littéraire indiscutable. Contempteur émérite et fougueux du tyran, il sait charger son portrait jusqu'aux limites de l'odieux et de l'invraisemblable. Ainsi il représente Jean-Galéas cachant ses mauvaises intentions derrière de fallacieuses bonnes paroles, divisant Véronais et Padouans pour mieux les détruire et se faisant un parti à Bologne pour abattre plus aisément la cité. La peinture fait songer un instant au portrait que Morelli ébauche dans ses *Ricordi* [790]. Mais on voit aussitôt la diffé-

rence entre les intentions et les préoccupations des deux écrivains. Car Giovanni di Pagolo ne considère le duc que comme un personnage épisodique, tandis que Dati le hausse au rang d'ennemi éternel de Florence et de type même du tyran. A force de détails tantôt vrais tantôt purement imaginaires, il le transforme en une sorte d'antéchrist de sa foi « républicaine ». Il remplit sa cour de maître ès poisons et l'affirme désireux de soumettre et de persécuter l'Italie tout entière. Suivant cet esprit, il conclut : « La nuit où il mourut, il y eut sur toute la terre un tel ouragan de pluie, de vents, accompagnés d'éclairs et de tremblements de terre, qu'il semblait que le monde voulait s'écrouler, et en cet instant le fier tyran rendit son âme misérable à celui qui l'avait acquise » [791]. Il est inutile de dire qu'aucune chronique contemporaine ne parle de ce cyclone [792], inventé par l'historien pour clore magnifiquement son portrait du despote.

Compte tenu de cette hostilité fondamentale et de l'esprit de propagande qui anime l'*Istoria*, la représentation de Florence, cité démocratique par excellence et championne de la *libertas*, est tout à sa gloire. Entre toutes les vertus — typiquement marchandes — des Florentins et parmi tous leurs titres de gloire, Goro di Stagio met en valeur leur opposition tenace et invincible à la tyrannie. Négativement, le marchand historien définit la *libertas* comme mot d'ordre animant la lutte contre toutes les menaces d'expansion dans la Péninsule et surtout en Italie centrale. Il écrit : « Il semblait aux Florentins qu'il leur était nuisible pour eux-mêmes et leur indépendance d'avoir un grand seigneur comme voisin » [793]. Concernant la politique intérieure, Dati dit encore (soucieux qu'il est des affaires intérieures même dans l'*Istoria*) : « Fidèles à leur nature [les Florentins] craignent toujours ceux qui pourraient usurper et leur arracher l'indépendance de leur gouvernement populaire communal, et c'est pourquoi ils sont opposés et hostiles à qui cherche par tyrannie et superbe à usurper cette indépendance, tels ceux qui à cause de la noblesse de leurs origines ne daignent pas être à égalité avec les autres... » [794]. Positivement, Dati décrit la *libertas* comme un effort corrélatif pour maintenir l'équilibre des forces dans la Péninsule. Enfin, au nom de cette même *libertas*, il glorifie la résistance constante et farouche des Florentins contre les desseins d'hégémonie de Jean-Galéas et soutient, à juste titre, que l'opposition au Visconti fut surtout leur fait. Il écrit : « Le duc s'était résolu d'être le maître et le roi de l'Italie... Les Florentins furent la barricade qui l'arrêta dans sa marche. Assurément, sans l'effort qu'ils soutinrent, il n'y aurait pas eu la moindre résistance en Italie de sorte que [Jean-Galéas] serait parvenu à dominer le pays tout entier et n'aurait pas eu d'égal parmi les princes

chrétiens » [795]. Pareillement, Goro s'exclame : « On peut dire que toute la liberté [italienne] était entre leurs mains, car toutes les autres puissances les abandonnèrent » [796].

La conscience parfaitement claire qui anime l'*Istoria*, de la partition de l'Italie entre deux volontés de puissance et deux idéologies politiques contradictoires, est originale en soi. Aucun chroniqueur marchand ne peut prétendre à pareille clairvoyance. Mais plus originales encore sont la lucidité et la précision avec lesquelles Dati sait définir les grandes lignes de la politique pratiquée par l'oligarchie florentine. Surtout, cette perspicacité exceptionnelle se fonde sur une analyse nouvelle des événements historiques comme reflétant les infrastructures économiques et, partant, sur la conscience aiguë du fait que la prospérité est une condition nécessaire du succès militaire et politique.

Les deux premiers points ont été abondamment illustrés par H. Baron et C. Varese. C'est pourquoi nous serons bref. D'abord, Dati renonce expressément — premier de tous ses confrères — aux mythes traditionnels du gibelinisme et du guelfisme en tant qu'idéaux politiques divisant Florence et la Péninsule [797]. Parfaitement conscient de l'« insularité » de l'Italie, il repousse toute idée d'autorité impériale comme vaine et dépassée. « La nature, écrit-il, a placé de grandes montagnes entre Italiens et Allemands. Parlons donc de nos affaires et qu'ils débrouillent les leurs entre eux » [798]. Sans doute cette idée est-elle implicite dans les critiques de Morelli à Robert de Bavière [799], mais elle n'y dépasse pas le stade de la dérision. Mieux, Goro ravale l'empereur au rang d'un *condottiere* parmi les autres, que tel ou tel État italien peut engager à son service s'il en a les moyens. De la même manière, il voit en l'Église, comme Gino Capponi [800], une puissance politique pareille aux autres, justifiant ainsi, chemin faisant, la guerre des Huit Saints [801].

Dans la poussière des États italiens, notre marchand historien sait encore distinguer quatre grandes puissances : Venise, Milan, Naples et Florence, et il consacre ainsi la théorie des zones d'influence mise en pratique au début du Quattrocento par ces quatre États. Ainsi il écrit : « Jamais les Florentins ne songèrent à acquérir des terres en Lombardie et au delà de l'Apennin, parce qu'ils se contentent de leur territoire, y trouvant plus de sûreté et de tranquillité qu'en de lointaines possessions » [802]. Conformément à cet axiome, Dati justifie la vocation toscane de sa cité. Il met en valeur le rôle qu'elle joue en Italie centrale, grâce à son expansion économique exceptionnelle et malgré la haine consécutive de ses voisins [803]. Par là, il espère expliquer l'acquisition de Pise comme contribuant à la paix toscane sous l'auto-

rité de Florence. « On peut dire, affirme-t-il, que Dieu a eu pitié des bons qui demeurent et demeureront à Pise, car désormais qui désirera le bien l'aura et jamais plus [les Pisans] n'auront l'occasion d'être vendus ni tourmentés par les guerres... » [804].

L'explication des haines éprouvées par les Pisans à l'égard de Florence est strictement économique. Les citoyens du port de l'Arno exécraient les Florentins, écrit Dati, « parce qu'ils avaient prospéré et s'étaient agrandis alors qu'ils étaient une cité nouvelle par rapport à Pise... » [805]. Donc, relatant les rivalités qui opposent les principaux États italiens (Florence-Pise, Florence-Milan, Gênes-Venise, etc.), Dati en cherche et découvre les modalités et les motifs dans les conditions économiques de la Péninsule. Il se comporte en homme d'affaires clairvoyant, pour ne pas dire en économiste avant la lettre. L'originalité de son attitude nous paraît devoir être plus clairement mise en valeur qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Car, pour l'*Istoria*, victoires et échecs tiennent aux rapports de force entre les adversaires, rapports qui dépendent directement et étroitement de leur puissance économique respective. Dati affirme que le vainqueur l'emporte grâce à sa préparation militaire, à la quantité de ses approvisionnements et au bon fonctionnement de ses convois. L'intendance finit par avoir le dernier mot. Et l'argent est naturellement le nerf de la guerre : « con l'aiuto della moneta da spendere » [806]. Aussi l'historien juge logique (*ragionevole* [807]) et inéluctable la victoire du plus puissant, c'est-à-dire du plus riche, écrivant par exemple à propos de la prise de Bologne par les Milanais : « Depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, il n'y eut pas, aussi loin que l'on se souvienne, d'aussi belle armée, *de sorte que leur victoire est normale* » [808].

En conséquence, Dati considère que la résistance victorieuse de Florence à l'expansion milanaise et l'annexion de Pise tiennent essentiellement à la prospérité économique de la cité du florin, qui lui permit au cours de ces deux conflits de soutenir longuement son effort de guerre, ou, plus exactement, de combattre jusqu'au jour où, inéluctablement, la puissance du duc devait s'écrouler à cause de ses dépenses militaires excessives, et la résistance des Pisans s'effondrer à cause du blocus économique. C'est pourquoi, à l'instar de ses confrères, Dati juge une campagne militaire d'après les frais qu'elle nécessita et les profits qu'elle rapporta [809]. Le florin est le mètre des guerres. Certes, le calcul commun révèle une totale identité de vues entre l'historien et ses confrères marchands : Giovanni di Pagolo Morelli ne refusa-t-il pas d'ailleurs en 1436 de voter des dépenses de guerre qu'il jugeait peu rentables [810] ? Mais seul l'auteur de l'*Istoria* justifie explicitement ses convictions.

Mètre des guerres, le profit est encore l'aune des hommes. C'est en ce sens qu'il faut considérer les louanges adressées par Goro di Stagio à Bernabò Visconti, protecteur avéré des hommes d'affaires, et à Giovanni Gambacorti « ami des marchands et de tous les gens de bien, [qui] de son temps avait développé du double la cité de Pise en fait de richesses, d'entreprises et de beautés... » [811].

Aussi bien, compte tenu de ces convictions mercantiles, certaines descriptions de cités échappent au *topos* du *locus amœnus*, tel que nous l'avons défini à plusieurs reprises, et accèdent au niveau de la représentation géographique. En particulier, Dati fait au fil des pages une description minutieuse de l'État de Milan, notant sa superficie et le nombre de ses habitants [812], faisant le bilan de ses richesses naturelles, de sa prospérité agricole et commerciale [813], précisant le montant de ses revenus et de ses dépenses [814] et dressant la liste des cités et des territoires passés dans son orbite [815]. Le ton est radicalement nouveau dans l'historiographie médiévale. On songe au célèbre tableau de l'économie florentine que Giovanni Villani esquisse dans sa *Cronica* [816] ; mais cette étude statistique est exceptionnelle dans l'ensemble des chroniques florentines et elle ne concerne que la cité de la laine.

Plus explicitement encore, notre marchand historien consacre quelques-unes des dernières lignes de l'*Istoria* à l'évocation de la monnaie de Florence, qu'il considère comme l'attribut le plus éclatant de sa cité. Il écrit : « Je ne sais si je devais citer en premier pour sa dignité ou en dernier, comme le plus honoré et le plus digne de l'être, le symbole même de Florence : le florin d'or [817] ». D'ailleurs, notre soyeux a parfaitement conscience du fait que le trait distinctif et original de l'esprit florentin est l'aptitude aux affaires. Pour lui, comme pour Alberti, le climat de Florence « produit des esprits aptes à discerner les profits, tandis que les lieux et les coutumes les poussent à acquérir et à conserver les biens et à désirer les richesses plus que tout autre peuple » [818]. Cependant, alors que l'auteur de la *Famiglia*, demeuré proche de ses modèles littéraires, impute à défaut aux Florentins leurs dispositions naturelles pour le commerce, Dati au contraire leur en fait gloire. Il montre l'intérêt à la fois économique et intellectuel — enrichissement de la bourse et de l'esprit — de leurs activités commerciales et industrielles. « Ils sont partis de chez eux, écrit-il, pour visiter d'autres villes, d'autres provinces et d'autres pays, où chacun pour son compte ils ont constaté la possibilité de faire des bénéfices, d'amasser de l'argent et de rentrer à Florence. Ainsi ils ont parcouru tous les royaumes du monde, chrétiens et infidèles, ils ont observé les coutumes des autres nations... choisissant le meilleur dans chaque

pays. Ils ont acquis, ce faisant, un désir plus aigu de voyager et de gagner de l'argent. L'un a procuré ce désir à l'autre, de sorte que, qui n'est pas marchand et n'a pas couru le monde et vu les pays étrangers et n'est pas rentré riche dans son pays, est jugé homme de rien. Ce désir a tant enflammé leurs cœurs que, depuis des lustres, ils semblent nés pour cela. Le nombre est si grand de ceux qui, durant leur jeunesse, vont par le monde gagner de l'argent et acquièrent expérience, vertu, bonnes mœurs et richesses, que tous ensemble ils forment une communauté d'hommes valeureux et riches, si nombreuse qu'elle n'a pas d'égale ici-bas » [819]. A vrai dire, si l'on s'attache encore à comparer les historiens humanistes avec notre homme d'affaires, on conviendra que, sur ce point, aucun ne démontre une égale acuité d'esprit ou, au moins, un pareil intérêt pour les réalités économiques. Au vrai, on pourra répliquer que le commerce et l'industrie ne sont pas du propos de Bracciolini et de Bruni.

Encore, se posant le problème du sens et de la valeur des guerres, Dati le transporte délibérément sur le plan des affaires. L'attitude est typiquement marchande, très éloignée du problème que Paolo da Certaldo pose déjà en termes exclusivement humains [820]. En somme, l'éthique de notre historien est mercantile. En un premier temps, Goro di Stagio fait sienne la réaction instinctive de ses confrères qui condamnent les combats par désir de tranquillité et souci de profit. En ce sens, il considère par exemple que la guerre des Huit Saints fut très périlleuse pour l'économie florentine [821] et il montre comment les Vénitiens, pour ne pas perdre davantage dans un conflit qui pourtant ne les touchait pas directement, se firent médiateurs entre les Florentins et le duc [822]. Il dit encore que, considérant que les sentiments de leur confrères milanais sont semblables aux leurs, ses compatriotes attendirent avec confiance qu'ils s'opposassent à leur tyran. « Ils supportaient avec déplaisir l'autorité de leur seigneur, considérant que celui-ci, à cause de son penchant pour la guerre, les faisait disparaître de la face du monde en les accablant d'impôts et en les empêchant d'exercer leur commerce »[823].

Cependant, en un second temps, poussant plus loin son analyse économique, Dati dépasse de façon très originale le point de vue traditionnel. Tout bien considéré, il affirme que les guerres, outre qu'elles sont nécessaires pour affaiblir les concurrents et écarter les menaces exercées par les rivaux sur les voies de communication, peuvent être une occasion de profits pour les hommes d'affaires. D'abord, il explique que l'argent dépensé par Florence durant ses campagnes revient à ses coffres grâce aux achats faits par les soldats [824]. Surtout, il montre que les victoires ouvrent des débouchés aux cités commerçantes. Dati est le seul mar-

chand historien, à notre connaissance, qui sache dire que, grâce à l'annexion de Pise, Florence fit de la Méditerranée une mer florentine. « La mer qui s'étend de la Magra à Rome fut appelée vulgairement mer du Lion dans l'ancien temps et aussi haut que l'on puisse remonter, mais ce n'est que maintenant que l'expression se vérifie, à cause du lion qui est l'emblème des Florentins, alors qu'ils ont acquis Pise, fleur des ports de cette côte » [825]. Davantage, Goro discerne nettement l'intérêt déterminant que présente l'accès à la mer pour une cité marchande. Il écrit : « Étant marchands, les Florentins ne peuvent faire leurs affaires sans port de mer » [826]. Ailleurs, il va jusqu'à affirmer que, de par elles-mêmes, les victoires profitent aux capitalistes florentins, car, après l'annexion de Pise et la défaite de Milan, les biens immobiliers renchérirent considérablement et les parts du *Monte* augmentèrent de 25 % environ. « Les biens immeubles des Florentins, écrit-il, que l'on estimait auparavant à vingt millions de florins et le crédit du *Monte del Comune*, qui a été durant longtemps de quatre ou cinq millions, depuis l'acquisition de Pise sont estimés un quart de plus. Car, auparavant, tant que vivait le tyran de Lombardie et que Pise était notre ennemie, on craignait toujours de perdre. Maintenant qu'il est mort et que les siens sont défaits pour l'éternité et que Pise est aux Florentins, ceux-ci sont certains de ne plus avoir de guerre ; tous les biens sont sûrs et sont estimés un quart en plus : augmentation qui a enrichi [les marchands] plus que jamais auparavant » [827].

Somme toute, Dati conclut lui-même que la guerre est le moteur indispensable de l'économie, car elle relance le commerce et excite l'esprit de concurrence. Il écrit : « Si [les guerres] écoulées n'avaient pas existé, sans doute les Florentins ne se seraient-ils pas employés à gagner de l'argent, comme ils l'ont fait, pressés qu'ils furent par la nécessité et peut-être auraient-ils fait plus de pernicieuses dépenses qu'ils n'en ont fait, car, sous l'effet du besoin, ils s'en sont gardés » [828]. Certes, le fondement de cet ultime raisonnement est très discutable. Il n'en reste pas moins que seul Dati, parmi les marchands historiens, affirme le rôle déterminant des infrastructures économiques dans la conduite de la politique étrangère. Et, en toutes occasions, il ne se paie pas de mots, mais cite ses chiffres : poésie de la rigueur propre aux hommes d'affaires ! Par comparaison avec l'*Istoria*, la *Nota* [829] par laquelle le marchand lucquois Giovanni Sercambi propose aux Guinigi de mettre en pratique une politique à fondement protectionniste, n'est qu'une ébauche de pensée économique — et limitée à un domaine pratique — cependant que les pressentiments de Gino di Neri Capponi quant à l'importance des motifs économiques dans la vie de l'État [830] ne sont que des lueurs.

Nous avons donc tenté de montrer successivement comment Dati s'efforce d'être écrivain et comment il emploie ses talents d'avocat et sa perspicacité au service de ses soucis conjugués de patrie et d'affaires. Or, il est dans l'*Istoria* certains passages qui montrent de façon exemplaire que la rhétorique sait parfois admirablement se mettre au service des thèmes confondus d'amour de la patrie et d'esprit de lucre.

Déjà la représentation de Pise, pourtant occasionnelle et rapide, traduit fidèlement les préoccupations de Dati. Car elle montre sa sensibilité aux « beautés » marchandes. Raison pour laquelle il ne faut pas s'étonner, comme on le fait, de son silence concernant le Dôme ou le Baptistère et de son éloquence à propos des *fondachi* et des boutiques. « E' fornita di bellissime case e alte e magne ed è una veduta di case in su l'Arno, la più bella che sia in alcun luogo di vedere tanti bellissimi e grandi casamenti a un'otta pieni d'artieri ; è molto atta a ogni mercatantia, con quattro ponti in sul fiume d'Arno... » [831].

Cependant la description de la fête de la Saint-Jean et la peinture de Florence sont des passages de l'*Istoria* plus célèbres, et à juste titre. Déjà le *Manuale della letteratura italiana* d'Alessandro D'Ancona propose la première en 1894 [832]. Quoiqu'il en soit, l'une et l'autre de ces descriptions relèvent de la topique classique et médiévale, mais elles trouvent dans les préoccupations de patrie et de profit un motif animateur qui les renouvelle complètement, de même qu'il renouvelle le tableau du Mugello ébauché par Morelli [833].

La peinture des cérémonies de la Saint-Jean met d'abord en valeur l'allégresse des Florentins lors de ces fêtes printanières, religieuses et patriotiques tout à la fois. L'intention avérée de Dati est « poétique », consistant à clore de sinistres récits de guerres et de conflits par des scènes joyeuses. Car il écrit : « Nous avons parlé d'événements fort tristes, tels qu'à se les remémorer il n'est point de cœur qui ne s'attendrisse... Aussi je suis heureux que nous changions de ton et que nous parlions un peu de fête et d'allégresse » [834]. Mais l'écrivain prétend surtout glorifier la prospérité économique de sa cité. Saint Jean-Baptiste n'est-il pas, en effet, le patron de la ville et le protecteur de sa monnaie, à l'avers de laquelle il est représenté ? En bon marchand, Dati met l'accent sur les richesses étalées par les foules participant à la cérémonie : bijoux, tissus précieux, vêtements magnifiques. Les adjectifs *ricco*, *mirabile*, *grande*, reviennent sans cesse sous sa plume. Les objets qu'il décrit avec la précision d'un homme de métier sont d'or, de velours, de brocart et de soie. Les couleurs sont éclatantes : argent, or et pourpre. Les évaluations précises de prix de revient abondent. Ainsi de cette

description du *palio* mis au concours : « E' molto grande e ricco palio di broccato e velluto chermisi fine, ma oggi si fa di broccato d'oro in chermisi in due teli e tra l'uno e l'altro telo è uno fregio d'oro fine, largo un palmo e foderato di pancie di vaio e orlato d'ermellini e fregiato di seta e d'oro fine, e suvvi un giglio d'argento dorato, che in tutto costa fior. 400 d'oro » [835]. La poésie est de la richesse : du nombre et du prix de revient. C'est en somme le lyrisme du compte en banque, comme dans cette évocation des rues et des boutiques ornées : débauche d'objets précieux, étalage ostentatoire de l'opulence florentine, hommage adressé non pas tant à Saint Jean-Baptiste qu'à saint Jean Bouche d'or (saint Jean-Chrysostome) selon la forte expression de Sacchetti [836] : « Tutte l'Arti fanno la mostra fuori alle porte delle loro botteghe di tutte le ricche cose e ornamenti e gioie, quanti drappi d'oro e di seta si mostrano che adornerebbono dieci reami, quante gioie e cose d'oro e d'argento e capoletti, tavole dipinte e intagli mirabili e cose che s'appartengono a fatti d'arme, sarebbe lunga cosa a raccontare per ordine » [837].

La peinture de Florence qui clôt l'*Istoria* est plus digne encore d'un commentaire, car elle montre bien comment un marchand, grâce à sa culture et à ses préoccupations propres, peut trouver dans le lyrisme mercantile et patriotique une veine personnelle qui mérite d'être appelée « littéraire ». Dati veut faire sentir les beautés de sa cité. Il met en évidence la régularité de son plan, comme l'exigent les lois du genre [838]. Pour la première fois cependant le *locus amœnus* est une cité marchande représentée en tant que telle. De la symétrie au commerce : ayant décrit rues et ponts, Goro passe aux boutiques et aux *fondachi* qui les flanquent : « Le vie dentro sono diritte e larghe e tutte aperte e con uscita ; e gira il cerchio intorno fuori delle mura sette miglia ; la via che muove da una porta va diritta a un' altra per lo diametro della terra ed è lunga due miglia... Poi nella città sono quattro ponti tutti di pietra concia lavorati molto e intra gli altri ve n'è uno in sul quale da ogni parte sono bellissime botteghe d'artefici... » [839]. Souci constant de l'intendance : représentant les rives de l'Arno, Dati évoque avec insistance les moulins qui, chaque jour, parviennent à moudre cent boisseaux de farine. Enfin, il décrit les palais municipaux. L'ordre dans lequel ils sont représentés est important. Vient d'abord le palais de la Seigneurie, centre de la vie politique, symbole, dans sa robustesse et son luxe, de la puissance et de la prospérité florentines : « Quasi nel mezzo della città in su una grande piazza ammattonata, sta il palagio della abitazione e residenza de' signori Priori, il quale è tutto di pietra di maravigliosa fortezza e bellezza, alto braccia sessanta,

e sopra il suo ballatoio di beccategli e merli è una rocca alta sopra il palagio altre braccia sessanta, e nella sua sommità è uno bello ballatoio sopra beccategli e poi coperto e merlato » [840]. Ensuite vient le palais du Podestat, en quoi Dati voit le symbole de la puissance bancaire de la Commune, car c'est là que les fonctionnaires du Trésor et du *Monte* font leurs comptes. Du centre politique au centre religieux. Notre marchand commence par Orsanmichele : pourquoi ? Sinon parce que, comme il le dit expressément, la chapelle est le temple de toutes les corporations. Et de même il passe ensuite à San Giovanni parce que c'est l'église des marchands de Calimala [841]. Le campanilisme éclate. Dati écrit par exemple à propos de Saint-Jean : « Cercando tutto l'universo non si troverebbe pari della sua qualità » [842]. Semblablement, il affirme à propos de Santa Maria del Fiore en cours de construction : « Di grandezza e di bellezza avanzerà tutte l'altre che si truovano nel mondo o che mai si ricordino » [843]. On voit donc que Goro comme Morelli, et plus que lui sans doute, est sensible à la beauté de la richesse et des affaires. La rapide peinture du *contado* qu'il propose à la fin de son tableau de Florence se trouve sur le même plan d'intentions et de procédés que l'évocation du Mugello par Giovanni di Pagolo : « E' adornato il contado di castella murate maravigliose e infinito numero e spesse e piene d'abitanti oltre a maraviglia, che non è uno palmo di terreno che sia ozioso, e questo conviene che sia il più fruttevole paese del mondo e le migliori cose vi nascono che in niun'altra parte » [833]. Au delà d'une imitation toute formelle du *Décaméron*, les deux marchands écrivains se rencontrent pour chanter la prospérité de leur patrie et affirmer délibérément sa supériorité sur toutes les autres nations.

« Laudatio florentinae urbis » : telle est la définition de l'*Istoria* proposée par C. Varese [845]. Tout en maintenant nos réserves initiales, nous acceptons le mot. Certes, Dati est un laudateur éloquent et passionné de Florence et un ardent contempteur des tyrans, mais il est surtout un historien digne de ce nom et un écrivain qui ne laisse pas indifférent. A dire vrai, il a parmi tous ses confrères un talent particulièrement original. Les critiques contemporains se sont justement employés à mettre en valeur la lucidité de ses vues concernant la *libertas*, la Fortune et l'équilibre des forces. Mais il fallait montrer que Dati parvient à ces prises de conscience neuves grâce à son esprit marchand, qui lui procure les moyens de considérer le monde d'un point de vue économique. Là réside, à notre avis, sa plus grande originalité. A n'en point douter, l'*Istoria di Firenze* est l'un des documents les plus intéressants et typiques de cet humanisme marchand qu'il nous faudra définir.

CHAPITRE VII

# Un marchand conteur

## *Giovanni di Jacopo Sercambi et son « Novelliero »*

Les *ricordanze* et les correspondances mercantiles font souvent allusion à des nouvelles qui semblent faire partie d'un domaine culturel proprement bourgeois : telle la nouvelle de *ser Polta*, citée par Mazzei [846], ou celle de *Giovanni Cavazza*, ébauchée par Paolo da Certaldo [847]. Dans le *Décaméron* et le *Trecentonovelle*, les *mercatores* retrouvent sans doute leur univers et leurs préoccupations. Car les nouvelles expriment en un langage accessible à tous une vision « médiocre » de la vie quotidienne. Aussi, souvent composées par des hommes d'affaires pour un public marchand, elles sont fréquemment recopiées et citées par les *mercatores* [848].

Paolo da Certaldo emploie des nouvelles pour illustrer ses maximes [849]. Dans ses *Croniche* [850], Giovanni Sercambi en utilise certaines à des fins politiques. Mieux, ces deux écrivains développent l'un et l'autre le même thème, sans doute traditionnel à leur époque.

Le conteur Giovanni di Jacopo Sercambi est un marchand lucquois [851]. Nous l'avons cependant choisi de préférence aux deux conteurs florentins contemporains que sont les auteurs du *Trecentonovelle* et du *Pecorone*, parce que le premier est écrivain avant d'être marchand, cependant que le second ne compose pas de nouvelles d'intérêt vraiment mercantile. En outre, Sercambi est le moins connu des conteurs du début du Quattrocento et il est le porte-parole d'une cité marchande fort pauvre en écrivains. Peut-être a-t-il une vision du monde et un langage quelque peu différents de ceux de ses confrères florentins. La comparaison

vaut d'être tentée entre Sercambi d'une part, et Sacchetti, ser Giovanni Fiorentino ou Sermini d'autre part.

Sans aucun doute, Sercambi est le moins célèbre des conteurs toscans sinon même italiens du Trecento. A notre connaissance, une seule véritable étude critique lui est consacrée [852], et pas la moindre monographie. Les histoires littéraires le nomment à peine. Dans une courte page de son *Trecento*, N. Sapegno définit ses nouvelles comme « une pauvre chose... tant sur le plan littéraire que comme document humain » [853]. Il ajoute que l'intérêt majeur du *Novelliero* réside dans l'ampleur du matériel narratif employé, utile aux spécialistes de littérature comparée [854]. Rangeant notre marchand conteur parmi les imitateurs de Boccace, A. Chiari le juge un disciple maladroit [855]. Seul L. Russo, dans un bref article, accorde une certaine originalité au *Novelliero*. Il écrit : « Le jugement que l'on porte sur lui ordinairement, selon lequel il était trop inculte et manquait d'ambitions littéraires, me semble injuste » [856].

En somme, le conteur lucquois est presque unanimement condamné. En outre ses différents éditeurs ne nous procurent pas un recueil complet de ses nouvelles, mais ils nous en proposent un choix conforme à leurs préjugés et à leurs goûts personnels. Si bien que, pour pouvoir accéder aux cent cinquante-sept nouvelles de Giovanni, il faut consulter au moins trois éditions [857]. La plus complète de toutes comprend cent vingt-deux récits, dont quatorze sont simplement résumés et elle néglige à peu près totalement la *cornice* [858]. L'interdit jeté sur la *cornice*, outre qu'il est révélateur d'une option critique dont souffrit le *Décaméron* lui-même, est en soi condamnable. Car Sercambi, tout comme ser Giovanni Fiorentino, veut faire de son livre un ensemble harmonieux, un *corpus*. A la façon de Boccace, il imagine une *lieta brigata*, qu'il fait voyager dans toute la Péninsule par un itinéraire très compliqué [859]. Dès l'introduction, l'unité de ton du *Novelliero* semble donnée par l'esprit mercantile qui s'exprime à travers le tableau de la société bourgeoise de Lucques, préoccupée de ses aises et de ses revenus [860]. Mais le fait que les éditeurs du *Novelliero* aient négligé tout *intermezzo* rend le jugement difficile et non définitif. Aussi bien peut-on supposer au hasard d'une nouvelle non tronquée, que le lieu et le sujet des récits sont souvent en rapport avec les errances des voyageurs à travers l'Italie [861] : donc que la *cornice* a une fonction dramatique dans l'organisme du *Novelliero*.

En outre R. Renier, fidèle aux engagements qu'il prit auprès des possesseurs du manuscrit [862], résume certaines nouvelles qu'il juge trop licencieuses. En effet, l'un des motifs constants des reproches faits

au *Novelliero* est d'ordre moral. Les critiques, qui stigmatisent tous l'obscénité de certaines nouvelles, condamnent Sercambi sans jamais introduire valablement son procès. Leur attitude ne ressortit pas à une critique scientifique [863]. A dire vrai, le refus d'analyser cette prétendue licence et d'en rechercher les raisons nous semble laisser de côté l'un des aspects essentiels de la vision du monde et de l'« écriture » de Sercambi.

Certes, les images obscènes se multiplient dans chaque page du *Novelliero*. Faisant allusion aux appétits amoureux de ses héros, Giovanni développe des métaphores comme les suivantes : « Comandò apresso che tutti li reali e li alti baroni et omini si dovessero nudi spogliare e fu ubbidito... Or chi vedesse *masserizie* apparecchiate a turare buche ! » [864]. « Avea nome Pistello, et tal nome gli fu dato perché era ben *ammasseriziato* da far pestar salsa nell'altrui mortaio » [865]. « Voltasi a Giacchetto, gli diè un bacio dicendogli : questo voglio che sia *per arra* de' frutti che domenica notte vo' che ricogli del mio alboro » [866]. Certaines de ces métaphores obscènes sont reprises de la rhétorique amoureuse médiévale [867] et du *Décaméron* [868]. Mais, au contraire de Boccace, Sercambi, bien loin de passer sans s'appesantir, insiste lourdement sur ces images, les multiplie ou les répète : « Madonna Sofia, apparecchiata la sua quintana a rimover li colpi della punta della lancia di messer Bernardo, montato a cavallo colla lancia ritta percosse in quintana et fu della quintana vincitore et quante volte prima che sera fusse la punta della sua lancia in nella quintana percosse. La mattina coronato di vittoria si partìo » [869]. A force d'insistance, l'obscénité disparaît, de même que la malice. C'est une lourdeur sans joie. D'autre part, la plupart des images obscènes sont d'ordre mercantile. Sercambi voit l'acte sexuel en marchand, c'est-à-dire de façon *spregiudicata*, réaliste : sans souci d'érotisme. Il dit tout, décrit froidement, ne laisse rien à l'imagination. Malgré les comparaisons, qui sont « poétiques » par essence, le conteur apparaît comme un observateur scrupuleux des relations sexuelles et des instincts amoureux.

Les descriptions de l'acte sexuel, non moins fréquentes que les métaphores, corroborent cette première impression. « Et gittatola in terra, standole tra le cosce, dicea : — Ei vien voglia di fartelo. Isabetta sta cheta, et nulla dice. Tristano dice : — Or mi vien voglia di fartelo ; e pure non si movea Isabetta che sta senza alcuna resistenza fare. E Tristano replica : — Se non che io non voglio, io tel farei. Isabetta, udendo ciò che ha ditto, alzando le gambe, in nel petto a Tristano diè per sì fatto modo, che più di x braccia giù del poggio lo fè cadere » [870]. Ailleurs, Sercambi écrit plus brièvement : « Giorgiana gli dice come

ella era stata con lui in Ancona... e che l'avea molte volte avuto addosso, ché Azzo era molto vago di femine » [871]. On le voit : la description est indubitablement grossière, mais elle n'est en aucune manière érotique. Le grossier, le vulgaire sont consciemment choisis par Sercambi comme ressorts de ses nouvelles. Plus que d'obscénité, il faut parler ici de vérisme physiologique. Aussi bien la trivialité apparaît-elle ailleurs encore. A propos d'un assassin en herbe, Giovanni écrit : « Dal padre e dalla madre avea imparato in che modo si monta col culo in sulle forche, cioè che avea dal padre e dalla madre imparato in che modo s'uccidea e rubava [872] ». Dans une autre nouvelle, le conteur appelle l'un de ses personnages « madonna la puttana » [873], et il fait parler l'une de ses héroïnes de la façon la plus triviale : « Come uno pannaio se gli accostava, ella dicea : — O tu mi puti d'olio, e torcea il viso col naso insieme. Et al merciaio dicea : — Tu mi puti di cuoio ; et al calzolaio dicea : Tu mi puti di merda di cane, et simile dicea al coiaio » [874]. Donc la trivialité est l'un des traits d'un art (ou d'une « écriture ») volontairement réaliste, soucieux de représenter tous les actes et tous les gestes en tant que tels. Elle correspond au besoin dominant chez le conteur de dire précisément et objectivement toutes les choses telles qu'elles sont, d'accentuer les expressions vulgaires et de frapper ainsi le lecteur : non pas à force de finesse mais à force de grossièreté [875].

Certains autres aspects des nouvelles témoignent d'une égale volonté de réalisme. D'abord, chaque action est située avec la plus grande précision dans l'espace et dans le temps. De façon systématique, pour ne pas dire machinale, Sercambi introduit ses nouvelles par des « coordonnées » spatiales précises : « Fu nella città di Pistoia... » [876] ; « E' fu nel contado di Lucca... » [877]. Le lieu de l'action est parfois un pays : Portugal [878], Allemagne [879], Navarre [880], ou une région : « Fu in nelle parti di Borgogna » [881]. Mais c'est le plus souvent une cité : « Fu in Milano, città di Lombardia... » [882] ; « Nella città di Lucca... » [883] ; « A Parigi... » [884]. Quand il nomme une cité toscane ou une grande cité marchande, Sercambi précise le quartier : « In nella città di Lucca, in nella contrada di San Cristofano... » [885] ; « A Pisa... presso al ponte vecchio... » [886] ; « a [Vinegia] in uno albergo presso a San Marco... » [887] ; « in Firenze... all'albergo della scala al ponte alla Carraia... » [888]. De même, faisant allusion au *contado* des grandes cités toscanes, le conteur évoque certains lieux-dits : « E' fu nel contado di Lucca in una villa chiamata Giello... » [889] ; « Nel contado di Pisa, in una villa chiamata Cuoza... » [890] ; « In nel contado di Perugia in una villa nomata Passignano... » [891]. Mieux encore, Sercambi précise les itinéraires

suivis par ses personnages, fussent-ils des acteurs mineurs, même si cette précision n'est pas nécessaire à l'action : « Era in Pistoia venuto uno giovane pistorese abitante in Pisa con Simone Benedetti speciale, nomato Lemmo, il quale da Pistoia s'era mosso e caminato verso San Miniato, Firenze e Prato, e venuto a Pistoia per ricogliere dinari per lo suo maestro » [892] ; « Et caminò verso Troia in Campagna, et tanto fu lo suo camino, che giunse, passato l'alpe di Briga, in sulla pianura di Campagna » [893]. Davantage, les itinéraires, même les plus précis, correspondent aux réalités géographiques : se rendant de Naples à Lucques, les protagonistes d'une nouvelle passent par le *contado* de Florence et par Petroio, lieu-dit existant réellement au sud de la ville du florin [894]. Selon le même esprit, Sercambi précise encore les distances séparant les étapes de ses voyageurs : « Dimandando del camino per andare in verso Pisa, fu loro contato che la via di Empoli era buono camino, e poi da Samminiato, e di quine, se a Lucca volessero essere, lo camino era per la Cerbaia, e da Lucca a Pisa ha dieci piccole miglia » [895].

Quant à la date, le souci de précision de Sercambi est tout aussi grand. Il relie souvent le temps de la nouvelle aux grandes périodes de l'histoire : « Nella città di Roma al tempo di Giulio Cesare... » [896] ; « Essendo Roma assediata da Annibale africano... » [897] ; « Nel tempo che Roma si reggeva a senato... » [898] ; « Nel tempo che la nostra città di Lucca fu dalla tirannica servitù de' Pisani liberata... » [899]. Souvent le conteur lucquois indique l'année de l'action : « Al tempo della moria del quarantotto... » [900] ; « L'anno del 1350, al tempo del perdono di Roma... » [901]. Parfois même, il précise la saison, le mois, le jour : « Un giorno del mese di novembre... » [902] ; « A mezzo settembre... » [903] ; « Venendo il sabato... » [904]. Mais ces dernières précisions sont le plus souvent fonction des nécessités de la nouvelle. Jamais, cependant, Sercambi ne préfère telle ou telle heure de la journée, comme le fait Sacchetti (midi, heure d'affluence et temps des nouvelles chorales, ou minuit heure du repos et temps des surprises) [905].

Les personnages du *Novelliero* ne sont jamais anonymes. Seuls ceux qui n'intéressent pas vraiment le conteur ne sont pas nommés. Les protagonistes et les acteurs principaux ont tous une « fiche d'identité » : nom, prénom, nationalité, profession, âge même parfois. « Uno contadino nomato Bruglioro, omo ricco di danari e possessioni e ricoglitore di vernaccia finissima e d'ogni abbondante cosa... » [906] ; « una donna vedova nomata Manta, donna già stata del signore di Castri... » [906 bis] ; « Era in Vinegia una Giorgiana d'anni 25, meretrice, la quale per madre e per padre fu d'Ancona... » [907]. Mieux, certains noms de person-

nages sont typiques de leur nationalité : les Florentins s'appellent Adimari [908], Medici [909], Salviati, Peruzzi [910], ou Rucellai [911], les Vénitiens, Dandolo [912] ou Cornaro [913], Salimbeni les Siennois [914] et tel chevalier français se nomme Jac lo Bric [915], cependant qu'un de ses compatriotes s'exprime dans sa propre langue [916].

Dans l'introduction à son édition du *Novelliero*, R. Renier fait gloire à Sercambi de la grande variété des époques et des lieux qu'il représente. Pour lui, c'est l'une des plus grandes qualités du conteur, par laquelle il dépasse Boccace lui-même [917] : signe que le critique trouve peu de talent au conteur lucquois ! Quoiqu'il en soit, Giovanni di Jacopo évoque tout aussi bien l'époque biblique [918] que l'époque contemporaine [919] et il représente aussi bien l'antiquité classique grecque [920] et romaine [921] que les temps de Frédéric Barberousse [822]. Concurremment, il met en scène l'univers tout entier : Constantinople [923] et le royaume du Prêtre Jean [924], tout comme le Portugal [925], l'Espagne [926], la France [927] ou les Pays-Bas [928]. Cependant les récits qui sont situés dans les époques biblique et antique sont totalement dépourvus de réalisme historique. Virgile, par exemple, apparaît sous les traits d'un enchanteur : « poeta e gran maestro in arte negromante » [929]. Non dépourvu de culture [930], Sercambi ne croit sans doute pas à ces légendes, mais il les accepte telles quelles pour plaire à ses lecteurs. En outre, il réduit les récits dont le thème est antique à l'état de paraboles ou de brefs apologues [931]. En fait, il est bien plus à l'aise dans la représentation des pays et des époques qu'il connaît personnellement pour en avoir fait l'expérience comme chroniqueur, comme marchand ou comme homme politique. A la façon du *Décaméron* et du *Trecentonovelle*, le *Novelliero* trouve sa véritable inspiration dans l'époque contemporaine et dans les soucis de la société bourgeoise.

Car l'univers représenté par Sercambi, comme celui qui est mis en scène par Boccace et Sacchetti, est un univers essentiellement marchand. Le conteur promène son lecteur d'une frontière à l'autre du monde connu des hommes d'affaires et, en particulier, dans les pays fréquentés par les soyeux lucquois. Parmi les cités qu'il évoque, Lucques tient naturellement la première place, suivie de près par Florence [932], Venise [933], Gènes [934] et Milan [935], c'est-à-dire par les grandes places commerciales de la Péninsule. Parmi les pays étrangers, la France est abondamment représentée [936]. Quoi d'étonnant, si l'on songe que la colonie lucquoise de Paris est très importante au Moyen Age [937], qu'une partie de la famille de notre conteur est installée en France et que lui-même se rendit une fois au moins à Paris pour affaires [938] ? Mais les autres points cardinaux du monde des affaires apparaissent également dans le

*Novelliero* : ce sont Bruxelles [939], Séville [940], Chypre [941], Constantinople[942], la Tana [943], l'Égypte [944], etc. Dans cet univers du commerce international, les marchands sont partout présents ; ils sont les protagonistes de la plupart des nouvelles. Pour ne citer que les concitoyens de Giovanni di Jacopo, les voici en Espagne, achetant de la soie grège pour leurs métiers à tisser [945], ou à Paris, vendant à la cour du roi les tissus précieux produits par leurs ateliers : « [le roi de France] fit venir auprès de lui tous les marchands lucquois demeurant à Paris avec tous les tissus qu'ils avaient et il en acquit un certain nombre et en fit faire de très belles robes, dont deux qui valaient deux cent mille francs » [946].

Les techniques marchandes nouvelles pénètrent aussi dans le *Novelliero*. En ce domaine, Sercambi pousse le souci du réel plus loin que Boccace et Sacchetti. Avec lui la lettre de change, le virement et le livre de comptes font leur entrée dans la littérature. Giovanni met par exemple en scène des banquiers milanais qui transfèrent par lettre de change des fonds de Milan à Venise : « Taisso, écrit-il, se rendit chez un jeune changeur du nom de Cione et lui dit : — Je voudrais changer deux mille florins pour Venise. Le jeune homme accepta et, après avoir reçu les deux mille florins, il lui fit une lettre sur Venise pour que l'argent soit touché dans cette cité par Orso » [947]. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant l'aspect documentaire que le souci du réel dont témoigne le conteur, qui veut expliquer certaines actions en tenant compte des nouvelles techniques économiques. Ailleurs, imitant la nouvelle du *Décaméron* dite du *paternostro di san Giuliano* [948], Sercambi représente les préparatifs de son protagoniste avant de partir en voyage et lui fait prendre une lettre de virement sur une banque de Vérone. Or ce détail ne se retrouve pas chez Boccace : par souci de réalisme marchand, Sercambi invente. Il écrit : « Ayant besoin d'acheter du drap, le dit Castagna décida de se rendre à Vérone. Il fit faire une lettre afin qu'une grosse somme lui soit payée dans cette ville et mit quelques deniers dans sa bourse » [949]. Contrevenant ainsi aux nécessités dramatiques de la nouvelle — pourquoi attaquer le marchand et le dépouiller, alors qu'il n'a pas d'argent sur lui ? —, Sercambi démontre son attachement à la représentation réaliste des techniques marchandes. Ailleurs encore, un de ses protagonistes, émule du Landolfo Rufolo de Boccace [950], fait commerce de *nocciole* entre l'Italie et Chypre [951]. Le détail est propre à Sercambi, car Boccace ne précise pas le nom des marchandises dont trafique son héros [952]. Or, le négoce désigné par Sercambi est conforme à la réalité, si l'on en croit le Traité d'Emmanuel Piloti sur le passage en Terre Sainte [953]. Enfin, pour donner un ultime exemple, les livres de comptes, qui préoccupent déjà

Sacchetti [954], prennent une importance capitale dans un récit du *Novelliero*. Car ils jouent un rôle dramatique dans une nouvelle, comme signes de reconnaissance entre deux marchands associés qui se sont perdus de vue : « [Cionello] alla chercher le premier livre de la compagnie et le montra à Grabino... Celui-ci l'ayant ouvert, la première inscription, dit-il, est de ma main et cette autre est de Cionello. Celui-ci, après avoir vu et entendu, fut certain que c'était bien Grabino » [955].

Aussi bien l'esprit marchand règne-t-il en maître dans les nouvelles de Sercambi. Si le *Décaméron* est l'épopée des marchands, on peut dire que le *Novelliero* en est la chronique : moins ambitieuse, plus terre à terre et quotidienne. Dès le *Proemio*, l'appétit de profits éclate. Alors que les jeunes gens de la *lieta brigata* de Boccace vivent dans un oubli total et délibéré de toutes les préoccupations matérielles, les voyageurs mis en scène par Giovanni di Jacopo sont très soucieux des contingences. Aussi se donnent-ils un *proposto*, chargé de leur intendance, qui nomme à son tour deux trésoriers pour subvenir aux dépenses des hommes et des femmes. « L'intendant dit : — Avant tout, il faut faire un trésor, afin d'avoir de l'argent pour nos besoins. Aussitôt ses compagnons prirent de leur argent et, ayant amassé trois mille florins environ qu'ils remirent à l'intendant, ils lui dirent : — Quand il sera dépensé, nous en mettrons d'autre. L'intendant, voyant la masse d'argent et [jugeant] que ses amis étaient disposés à en ajouter d'autre, dit : — Réjouissons-nous, car notre troupe n'aura pas de difficultés » [956]. Enfin, la vertu marchande par excellence de fidélité à la *compagnia* est le thème d'une nouvelle mettant en scène deux *mercatores* lucquois. Grabino, fait prisonnier par des corsaires au cours d'un voyage d'affaires, rentre enfin dans sa patrie, fort marri d'avoir perdu une partie des fonds de la compagnie, mais il est accueilli à bras ouverts par son associé qui lui donne la moitié de ses biens, part légitime des bénéfices qu'il a touchés durant son absence [957].

Ces deux hommes, qui maintiennent fermement leur association en dépit des coups du sort, sont les vrais héros d'un monde marchand à la mentalité duquel Sercambi adhère parfaitement. Aussi bien le *sermo cotidianus* mercantile et le vocabulaire des affaires pénètrent-ils dans l'écriture du *Novelliero* comme ils pénètrent dans celle du *Trecentonovelle* [958]. On a vu plus haut comment les métaphores obscènes sont tirées du vocabulaire technique du commerce et de l'industrie. Lorsqu'il imite le *Décaméron*, Sercambi ne néglige pas davantage ces figures originales. Une dame, apercevant nu l'émule de Rinaldo d'Esti, le juge capable « de la payer d'une bonne monnaie » [959], cependant que le rossignol de la Giacomina de Boccace [960] devient chez Sercambi

« la marchandise qui plaît à Jeanne et dont elle tient les arrhes en main » [961]. Quant au sermo *cotidianus*, qu'il nous suffise de montrer ici que la locution « il detto », typique des livres de raison [962], tient une place importante dans le langage du marchand conteur : « Gualfreduccio dopo tale midicio fatto del *ditto* Truglio, a preghiere d'alquanti suoi amici et altri, si ridusse a pacie col *ditto* Sessanta, fratello del *ditto* Truglio, e per dimostrare più amore, il *preditto* Sessanta si fè compare del *ditto* Gualfreduccio... » [963].

Si les univers du *Décaméron* et du *Trecentonovelle* sont moins vastes que celui du *Novelliero* — le monde de Sacchetti, en particulier, est réduit à la cité et à son *contado* — ils trouvent cependant l'un et l'autre en Florence un centre idéal et une pierre de touche. Dans le *Trecentonovelle*, par exemple, l'esprit florentin règne en maître et Sacchetti a parfaitement conscience de la « florentinité » de son œuvre [964]. Par contre le *Novelliero* ne témoigne pas de l'existence d'un esprit lucquois. Il n'y a pas de manière lucquoise de voir le monde. Jamais, dans le *Novelliero*, la cité de la soie n'a la fonction unificatrice et de référence qui est celle de Florence dans les nouvelles de Sacchetti et de Boccace. Aussi bien le livre de Sercambi n'a-t-il pas rencontré dans l'opinion des Lucquois le succès obtenu par le *Décaméron* auprès des hommes d'affaires florentins et italiens [965]. Si les *mercatores* de la cité du florin fournissent un public à leurs écrivains, il n'en est pas de même pour leurs confrères lucquois, moins nombreux, moins riches, moins entreprenants et sans doute moins cultivés. Au demeurant, l'humanisme naît à Florence et non pas à Lucques. Ainsi, alors que les hommes de loi florentins participent directement [966] au renouveau des lettres et de la pensée, les notaires lucquois ne prennent part à cette *renovatio* qu'au deuxième degré, pour ainsi dire, c'est-à-dire en se mettant en relations avec leurs collègues de Florence [967]. En ce sens, on peut parler d'un « provincialisme » de Lucques, dont Sercambi porte inconsciemment témoignage.

Mais, pour en revenir au réalisme propre à Sercambi, il faut montrer qu'il n'est pas cultivé pour lui-même, mais en fonction des nécessités dramatiques des nouvelles. Ainsi des dates, comme nous l'avons dit plus haut. De même des lieux. Lorsque Sercambi reprend la nouvelle de Rinaldo d'Esti en la complétant et l'accommodant à sa façon, il a le bon sens et le bon goût de suivre Boccace pour ne représenter les paysages qu'en fonction de l'action : une plaine enneigée et glaciale (« andava per la nieve tremando »), un abri dans les remparts d'une cité (« uno sporto di una casa, sotto il quale nieve non era, se non alcuna volta il vento ne mandava alquanta, essendovi un poco di

paglia ») et un bain bien chaud (« il bagno dell'acqua calda ») ainsi qu'une table bien servie auprès d'un grand feu (« cenaro di vantaggio a un grandissimo fuoco ») [968]. Ailleurs, dans une nouvelle qui lui appartient en propre, d'une épouse volage, Giovanni di Jacopo ne fait allusion qu'au meuble qui « participe » au drame : le coffre où l'épouse infidèle dissimule les bons petits plats qu'elle prépare pour son amant (« la donna subito d'una pentra cavò uno cappone cotto et in una tovaglia lo 'nvolse et misse nell'arcile. Et poi trasse una grosta di pollastro et quella misse in una cassetta. Riposta la grosta, aperse uno forno e di quello trasse una fogaccia incacciata et simile quella in nell'arcile misse » [969]). Ailleurs encore, dans un récit de mari trompé qui feint d'être malade pour éprouver la fidélité de sa femme, Sercambi décrit le lit du mari, le miroir où se contemple son épouse à la pensée de la mort prochaine du gêneur et l'escalier d'une voisine où le cocu surprend les deux amants [970].

Cette dernière nouvelle permet de constater que Sercambi ne respecte pas l'unité de lieu. Il est très rare qu'un de ses récits se déroule dans une seule demeure. Il est peu fréquent même qu'il ait une cité pour théâtre. Lorsque c'est le cas, un ou plusieurs personnages sont des étrangers [971]. A la différence de Sacchetti, qui situe ses nouvelles dans sa cité et parfois dans une seule pièce d'une maison [972], Sercambi fait passer ses personnages d'une ville à l'autre [973], d'un pays à un autre [974], ou même d'Orient en Occident [975]. Mieux encore : les errances du protagoniste fournissent parfois le thème de toute une nouvelle. Ainsi de Pincaruolo, qui, parti de Milan, passe par Troyes pour atteindre Paris où il fait fortune [976], ou d'Ottaviano, qui part de Constantinople pour Gênes et rentre ensuite dans son pays, où il rencontre un Génois qui l'avait outragé [977]. On voit que la précision des itinéraires est nécessaire à ces nouvelles de déplacement. Pas plus que l'unité de lieu, l'unité de temps n'est respectée. Dans le *Trecentonovelle*, les récits durent l'espace de quelques heures, parfois de quelques minutes : c'est le temps d'un incident anecdotique dans une cité marchande. Au contraire, dans le *Novelliero* les actions durent parfois plusieurs mois sinon plusieurs années : temps d'une ou de plusieurs aventures se déroulant dans le monde marchand.

Le refus de l'unité de lieu est significatif du goût du geste et du mouvement, qui est propre à Sercambi. Ses nouvelles s'organisent selon un schéma stéréotypé [978]. Dans la première phrase le conteur place ses personnages (dans l'espace et le temps) et donne les traits principaux de leur caractère : « Nel tempo che re Uberto di Napoli era signore di Prato, fu una donna de' Guazzalotri nomata madonna

Cicogna, d'età d'anni vintotto e maritata a uno ritagliatore di panni nomato Arrigo, la qual donna avea questa condizione che ogni persona vituperava in presenza di donne e uomini » [979] ; « Nel tempo che Lucca signoreggiava la val di Nievole fu in nella terra di Pescia una giovane degli Orlandi nomata Fiorita, donna di uno terriere di Pescia nomato Rustico, il quale era sì tiepido che non sapea né dire né fare » [980]. Dans les phrases suivantes, Sercambi expose les événements antécédents nécessaires à la compréhension de l'action. Il multiplie alors les participes passés et les gérondifs absolus ou les *perché*, typiques de la *prosa cronachistica* : « *Morto* il detto Ciandro, *rimasi* li figliuoli..., intesi a godere e spendere in desnari e cene, bagordare per amor di donna, e tutte cose *facendo*, che richiede a dover consumare, non *guardando* né che né come, e non *mancando* lo spendere senza alcuno guadagno, dopo non molti anni la roba lassata loro dal padre mancò » [981] ; « Uno sensale nomato Taisso, *avendo* alcune volte *veduto* il luogo dove madonna la Reina lo tesoro riponea, *perché* alcune volte col tesorieri v'era andato per comprargli mercanzie, et *vedendo* che grandissimo tesoro era in quel luogo, *volendo* tosto ricco diventare, pensò tollere di quello tesoro » [982]. Aussi bien ce type de *prosa cronachistica*, employé avec prédilection par Sercambi dans ses *Croniche* [983], réapparaît-il régulièrement entre les différents actes de l'action dramatique d'une nouvelle : « E *fatta* tal diliberazione, e *dato* l'ordine, *facendo* venire le brigate, et *armatosi*, una mattina il preditto ser Antonio fè per alcuno suo parente uccidere il ditto messer Sinibaldo con alcuno compagno. Et *andato* la voce a messer Saulo come messer Sinibaldo era stato ucciso con alcuno, e che ciò avea fatto fare ser Antonio, messer Saulo *pensando* a pieno agio poter di ciò fare giustizia, steo a vedere » [984]. Notons-le en passant : la prose a une démarche pesante et embarrassée dans tous les moments d'attente avant l'action, dans les périodes de stagnation dramatique.

Mais, pour revenir au début des nouvelles, après les périodes circonstancielles, qui posent les personnages et les situent avec le maximum de précisions, Sercambi place ses protagonistes dans le feu de l'action grâce à une circonstance ou à une série de circonstances déterminantes, régulièrement introduites par un ou plusieurs *adivenne* ou *divenne* : « Nel tempo che messer Maffeo signoreggiava la città di Milano, fu un povero omo maestro di legname nomato Castagna, che prese per moglie una bella e vaga giovana chiamata Drusiana. Egli col suo mestieri e Drusiana lavando panni guadagnavano la lor vita. *Divenne* che uno giovano, veggendo un dì Drusiana e piacendogli, s'innamorò di lei » [985] ; « Al tempo che Samminiato reggea per quelli Cicioni, contrari

de' Mangiadori, *divenne* che venendo l'imperatore Carlo con certi patti fatti a quelli che regieno, *avvenne* che tutti i patti strusseno... » [986].

Enfin l'action commence, accumulation de gestes violents et rapides qui succèdent promptement les uns aux autres. Sercambi multiplie alors les phrases introduites par des conjonctions de coordination : « *Et* avendo il detto Castagna bisogno di comprar panni, diliberò andar verso Verona... *Et* un giorno del mese di febbraio di Pistoia con uno famiglio a cavallo si partìo... *E* quando Castagna fu giunto, lui e 'l fante alla Sambuca, ivi trovonno tre mascalzoni... *E* fattosi appresso a Castagna, piacevolmente lo salutonno... » [987]. Au point culminant de l'action, l'urgence des sentiments et des actions est telle que le conteur passe brutalement, et pour un temps souvent très court, au présent de l'indicatif : « La donna disse di farlo, e come savia per non venire a tal partito, pensò di non andare in luogo dove prete Pasquino sia, né eziandio alla chiesa. Prete Pasquino, vedendo che la donna non *appariscie* dov'è lui, sì *pensa* per altro modo che fatto avea avere suo piacere ». Et, plus loin, au moment de la conclusion dramatique de la nouvelle : « Prete Pasquino per lo colpo cadde della finestra in uno orto. La troia scese la scala et in nell'orto ne andava. Li vicini, che sentiano lo romore, *traggono* là, et veduto il prete in terra e ferito e rottosi le gambe per lo cadere e la troia gli stracciava addosso... prete Pasquino fu rilevato e fatto medicare... » [988]. Dans une autre nouvelle, d'un banquier trompé par un fraudeur, ce sont les gestes, révélateurs des sentiments, qui sont décrits au présent : « Pietro subito prese l'anella et conobbe le pietre esser false. *Dassi* delle mani in nel capo e *muovesi* per trovare Ghisello, ma poco gli valse, ché Ghisello era partito, per la qual cosa il ditto Pietro povero stentò poi la sua vita » [989]. Mieux encore : un *divenne* introduit un présent de l'indicatif : « Lo maestro partitosi e ordinato alcuno sciloppo, la sera Rospo famiglio andava per esso... Divenne, la seconda sera *va* per lo sciloppo... » [990].

L'essentiel des nouvelles, avons-nous dit, est dans les faits et gestes. Sercambi accumule donc dans certains passages de ses récits d'aventures (coups de main, vols, assassinats, rapts, etc.) des séries de verbes d'action entremêlés de participes passés, marquant la succession des gestes, et de *perché*, révélateurs de son souci de tout expliquer. Car rien dans le monde du *Novelliero* n'est laissé au hasard ou à l'improvisation. Toute action a ses raisons et son poids de conséquences. « E *giunti*, la scala *attacconno* a' merli e *diliberato* Taisso, *perché* il modo dell'entrata sapea e quine u' si teneano li denari, di voler lui andare, *lassando* il fratello a ricevere quello che rubasse, e *montato* in sul muro, *tirò* su la fune con la scala di funi e dentro la *lassò andare*, *avendola* al merlo *fermata*,

e *scese* giù, e quine *apprese* il fuoco, *ché* portato avea da farne, e con quelle candele *arse* il luogo quine u' stava la serratura, et *aperse* l'uscio, e così andò facendo tanto che al cassone, dove lo tesoro era, *giunse*, e col fuoco *aperse* lo cassone, e di quine *ritrasse* una borsa di fiorini diecimila e quelli giù li *calò* al fratello » [991].

Ces accumulations de verbes de mouvement reliés par de simples conjonctions de coordination, ces présents succédant brutalement aux passés simples et aux imparfaits sont révélateurs de l'un des aspects de la technique narrative de Sercambi. Le conteur, une fois ses personnages mis en place et engagés dans l'action, est soucieux d'en finir au plus vite avec eux : technique du roman d'aventures, si l'on peut dire. C'est en ce sens qu'il faut interpréter les formules conclusives *e per questo modo*, toujours semblables, par lesquelles Giovanni di Jacopo achève ses récits. La tournure est définitive : manière nette et brutale de « tourner la page » et de passer ainsi à une nouvelle qui n'a que des liens très lâches avec la précédente (de lieu ou de temps, jamais d'intentions). Sercambi écrit par exemple : « *E per questo modo* Torre fu scampato et libero della prigione » [992] ; « E confessato il suo peccato, in una palandra i ditti ducati falsi furono cuciti et con essa indosso fu arso *e per questo modo* Ghisello finì [993] » ; « *E per tal modo* Lucrezia fu vendicata » [994] ; « *E per questo modo* Roma fu libera » [995].

Cependant le passage du passé au présent de narration a lieu parfois dans les verbes déclaratifs. C'est que, dans cette autre catégorie de récits, l'action n'est pas dans le geste mais dans le discours, révélateur des sentiments et des intentions. Nombreuses sont les nouvelles dialoguées dans le livre de Sercambi : « Paulo *dice* : — O sete bestia ! che mi domandate ? Prete Biagio, rimessosi il calice a bocca e beuto, sapendogli di svanito, rivoltatosi a Paulo disse : — Tu me la dei aver fregata. Paulo *dice* : — Anco m'avete voi a mio superbo culo la lingua fregata. Prete Biagio prese un lume in mano e volse vedere quello era in nel calice. Prete Biagio per vergogna lo calice lavò dicendo : — O Paulo, per certo tu mi dei aver dato acqua fracida. Paulo *dice* : O smemorato, io t'ho dato dilicata cosa » [996]. La nouvelle se réduit à une alternance de gestes et de discours. La tension dramatique demeure cependant, car les présents sont employés pour introduire les propos du protagoniste (Paulo), tandis que sa victime parle au passé simple. En ce sens, comme dans les meilleures nouvelles de Sacchetti [997], les conversations sont elles-mêmes action et elles contribuent au déroulement précipité des aventures. Selon le même esprit, Sercambi substitue fréquemment au cours d'une même phrase le discours direct au discours indirect, grâce à une éllipse : « Disseno a Lionora che a loro ne increscea

di quello che Salvestro avea ditto e che loro teneano lei per casta, et se male intervenisse, *a Salvestro gli serà molto bene* » [998]. Ailleurs, Sercambi n'emploie même pas un *disse* ou *dicendo*. Le discours direct exprime une passion dévorante (l'avarice) : « E per Pisa poco si curava di cavallo o di fante, perocché sempre il garzone dello speziale non gli verre' meno, e meglio *è che io mi guadagni* l'anno quello che i cavalli e 'l fante consumassero... » [999]. Dans une autre nouvelle le discours est beaucoup plus long : « Et serrata la camera, messer Astulfo cominciò a narrare il vituperio che la sua donna gli avea prima fatto, e che trovato l'avea in nel letto con Rinieri scudieri, e che di tal fallo prese malinconia, che più volte *ho disposto* di vendicarmi per non volere tanto vituperio vedermi inanti, e molti altri pensieri istrani mi sono venuti in nella mente... » [1000]. Le discours de messer Astulfo continue ainsi pendant une longue page [1001]. Sercambi n'en finit plus. Pourtant il fait raconter par son protagoniste des événements qu'il a déjà décrits lui-même. Dans des cas semblables, Boccace écrit simplement : « E Rinaldo... chi el fosse e come e perché quivi, quanto più breve potè, le disse » [1002]. Au contraire, le conteur lucquois ne refuse pas le discours dans une nouvelle reprise du *Décaméron*. Là où Boccace laisse de côté un récit inutile et écrit : « Ogni cosa particularmente de' fatti d'Andreuccio le disse... e similmente le contò dove tornasse e per che venuto fosse » [1003] ; Sercambi, au contraire fait prononcer un discours de plus de quatorze lignes par son personnage [1004]. Par essence le discours est lent, parfois descriptif et lyrique, mais jamais dramatique, au moins lorsqu'il se réduit comme ici, et partout ailleurs dans le *Novelliero*, à un récit. Dans le discours les nouvelles de Giovanni s'enlisent. Seuls les gestes qui les ponctuent, brutaux et violents le plus souvent, relancent l'action. Ainsi les récits de Sercambi finissent par se réduire à une alternance de longues tirades et de gestes brefs, rapides.

Certains des discours auxquels nous faisons allusion sont cependant relevés par des métaphores obscènes ou triviales. Comme nous l'avons laissé pressentir, la grossièreté est choisie délibérément par le conteur. Elle est conforme à son désir de tout dire et de tout représenter : discours, propos, faits et gestes. Le sous-entendu est étranger à l'« écriture » du *Novelliero*. Sercambi ne passe rien sous silence, comme s'il méprisait son lecteur, le jugeant tout à fait incapable de comprendre à demi-mot. Concurremment, il n'y a pas de demi-teinte dans le monde de Giovanni : toutes les couleurs y sont violentes et crues. Cependant l'excès atteint au résultat inverse de celui que se propose le conteur. Car, à force de vouloir tout dire, il ne dit plus rien. Ainsi il reprend au *Décaméron* la nouvelle d'Alessandro Lamberti [1005] et il l'« enrichit »

par une multitude d'anecdotes annexes qui se superposent au thème central. Il évoque longuement la ruine du père de son héros, les folles dépenses de ses enfants, leurs errances en terre étrangère ; il imagine que la fille du roi, contrainte à se marier avec un vieux prince païen, s'enfuit auprès du pape après s'être fait élire évêque par des chanoines complices, etc. Bref, multipliant les intrigues dans le but d'être plus vraisemblable, Sercambi obtient l'effet contraire, mais sans atteindre pour cela au merveilleux. En outre, la surprise d'Alessandro découvrant le sexe véritable du faux-évêque est matière dans le *Décaméron* à une scène tout à la fois comique et érotique [1006], cependant que, dans le *Novelliero*, il n'y a plus de surprise et seulement une rapide description, purement physiologique. L'intérêt s'est dilué dans un récit d'aventures embrouillées et mélodramatiques : « Lo vescovo disse : — Io tel comando che qui entri. Passavanti, per ubidire in nel letto entrò. Lo vescovo disse : — Passavanti, metti qui la mano. E Passavanti la mano distende. Lo vescovo la mano prendeo et in sul petto se la puone. Passavanti, che trova a modo di du' meluzze, disse : — Che vuol dire questo ? Lo vescovo dice : — Passavanti, sappi che io sono Marzia, figliuola di re don Alfonso » [1007].

Au demeurant, les nouvelles de Sercambi font fort peu d'impression. Il est bien rare que le lecteur garde le souvenir d'un des protagonistes du *Novelliero*. Aucun des personnages du conteur ne frappe assez pour demeurer imprimé dans la mémoire. Surtout, aucun ne vit en dehors de la nouvelle qui le met en scène, au contraire des ser Ciappelletto, frate Cipolla et autres héros de Boccace, qui ont acquis une sorte d'existence poétique autonome, Mieux, lorsqu'il hérite de semblables personnages, Sercambi les « tue » à coup sûr. Ses personnages sont, en ce sens, proches parents de ceux de Sacchetti : créatures éphémères vivant le temps de leurs actions. Comme ceux du *Trecentonovelle*, les individus du *Novelliero* ne se distinguent entre eux ni par leur physique, ni par leurs sentiments ou leurs états d'âme. Ils forment une foule anonyme, originaux seulement par leurs faits et leurs gestes. En outre, la mort réelle de créatures qui ne cessent pourtant de s'agiter, tient à la manière dont elles sont systématiquement mises en scène : c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, par une fiche d'état civil, qui, outre les noms, prénoms, âge et profession, précise les signes particuliers : « Uno ladro di nome Chupin, lo quale di continuo di dì e di notte si mettea a involare così le piccole cose come le grandi, non avendo paura della giustizia » [1008] ; « Uno bizoco ipocrito, arcatore di parole, nomato frate Bonseca, omo d'ogni cattiva vita, e secondo l'opere sue costui dovea esser uscito di quel mal sangue di Giuda Scariotto » [1009]. On le

voit d'après ces deux exemples : les héros de Sercambi ne sont pas des personnages, mais des types ou des caractères. Ils ont une seule qualité (ou, le plus souvent, un seul vice), qui les caractérise. Ils sont tout à fait bons (très rarement) ou parfaitement mauvais : tout d'une pièce [1010]. D'ailleurs certains titres de nouvelles sont significatifs de ce goût de Sercambi pour les caractères : « De simplici juvano » [1011], « De summa avaritia [1012] », « De superbia et pauco bene » [1013], « De castitade » [1014], etc.

Certains autres titres de nouvelles sont sur le type : « De novo modo furandi » [1015], « De disonesto adulterio et sano consilio » [1016], « De inganno in amore » [1017]. Par ces formules écrites en un latin de notaire et de marchand, Sercambi laisse entendre que seule compte l'action en elle-même, et non pas le protagoniste en tant qu'individu. Aussi bien les auteurs secondaires sont-ils encore moins bien partagés. Car ils sont créés, décrits et campés en fonction des exigences de l'action et du caractère du protagoniste : non pas donc conformément à une nécessité interne, mais après coup. « Essendo pervenuto questo frate Bonseca... a casa di un lavoratore massaro nomato Michele, il quale avendo questo Michele una bella giovana di vintiquattro anni per moglie e nomata Rica, buona filatrice e massaia, et era questa giovana disperata, che tutto ciò che udiva le parea fusse vero, e con questo era caritativa di fare elemosina, facendo di continuo la masserizia di casa, in tanto che ogni anno facea fare una buona tela di panno lino [1018] ». Les distorsions dans la construction de la phrase et les adjonctions par coordination montrent que Rica, d'abord personnage mineur aux yeux de Sercambi, prend au fil du discours une importance croissante, en fonction du rôle de premier comparse qu'elle va tenir, cependant que Michele, acteur plus important, s'estompe progressivement (il ne réapparaîtra qu'à la fin comme justicier). Les détails, ajoutés les uns aux autres, ou plutôt enchevêtrés, ne sont pensés que par rapport à frate Bonseca : « tutto ciò che udiva le parea fusse vero » : elle ne résistera pas aux propos du frère ; « con questo era caritativa » : il obtiendra des aumônes et se fera accueillir chez elle ; « ogni anno faceva fare una buona tela » : en prétendant se faire donner cette toile, il se découvrira et se fera châtier.

Conséquence de cet aspect monolithique des héros du *Novelliero* : les nouvelles ne sont ni tragiques ni dramatiques. Car, d'une part, ces catégories exigent une parfaite adhésion du lecteur — que Sercambi ne peut obtenir, puisqu'il n'est pas cru — et, d'autre part, les caractères ne sont jamais ni tragiques ni dramatiques [1019]. En outre, le tragique exige, on le sait, une transcendance, qui n'est jamais présente dans le monde désacralisé du *Novelliero*, cependant que le dramatique

existe en fonction de l'angoisse de la mort, laquelle, nous le verrons, n'est, chez le conteur lucquois, qu'un geste ou un moyen expéditif pour dénouer ou renverser une action. Mieux encore : on peut penser que Giovanni di Jacopo refuse délibérément les catégories du tragique et du dramatique, dans la mesure où, alors qu'il imite vingt-huit nouvelles du *Décaméron*, il n'en emprunte qu'une seule à la quatrième journée : celle du *Rossiglione* [1020] dont il fait un mélodramme [1021].

Certains autres titres de nouvelles ne sont pas moins éclairants que ceux cités plus haut. Ce sont des mises en garde, suivant un esprit qui rappelle celui du *Libro di buoni costumi* : « De nemico inconciliato ne confidetur [1022] ». L'expression est significative de la volonté qui anime Sercambi de faire de ses nouvelles des paraboles politiques [1023]. Marchand engagé, ayant tenu l'un des premiers rôles dans le renversement de la *libertas* à Lucques, Giovanni di Jacopo propose une philosophie politique à idéal tyrannique, conseillant au seigneur de prendre nettement parti en faveur de la faction acquise au pouvoir central, aux dépens des non-engagés (*mezzani*) et des opposants, à qui notre homme voue une hostilité farouche [1024]. Il s'exclame, par exemple : « O sciocchi, che credete che colui che è stato disservito non tegna sempre a mente il disservigio a lui fatto ! né mai del cuore gli escie, e qual pensa che altro accada è poco savio [1025] ». Il s'agit d'une philosophie lucide, fruit d'un examen sans préjugé de la situation politique nouvelle, mais conséquence aussi d'un vif ressentiment. On le voit : la digression n'est qu'apparente. Nous ne nous sommes pas écarté de notre propos. Car le manichéisme politique de Sercambi (séparation absolue entre les bons, partisans du tyran, et les méchants, ses adversaires), tout comme son refus des catégories tragique et dramatique, est générateur de héros exemplaires, c'est-à-dire sans nuances : marionnettes aux mains d'un prédicateur.

Lorsqu'il représente l'univers des villes marchandes, Sercambi se contente aussi de types et de formules. Telles qu'il les évoque, les cités ne sont pas plus vivantes que les personnages. Car il emploie les formules stéréotypées chères à Boccace et à ses contemporains [1026] : « Parigi città di gran nome e di gran giustizia... » [1027] ; « Vinegia, dove d'ogni cattività vi sono maestri... » [1028] ; « Firenze, in nella quale ci ha molta abbondanzia... » [1029]. Mais, alors que semblables jugements ne sont chez Boccace qu'une concession aux préjugés marchands [1030], chez Sercambi ils tiennent lieu de pensée. Davantage : ils sont tous péjoratifs et dépréciateurs de façon systématique. Florence est la cité des avares, Venise celle des fraudeurs, Gênes est la patrie des femmes luxurieuses, etc. Semblables définitions a priori enlèvent toute exis-

tence réelle aux cités nommées. Jamais dans le *Novelliero* une ville n'a la présence de Naples dans le *Décaméron* (II, 5). Sercambi n'est pas un poète de la société urbaine à la manière de Sacchetti [1031]. Il semble croire, dans la plupart des cas, que le nom suffit à « faire » la cité, de même qu'il « ferait » le personnage. De sorte que les cadres des nouvelles sont interchangeables, sans le moindre inconvénient pour l'action dramatique. Ainsi Arezzo [1032] pourrait être tout aussi bien Constantinople [1033] que La Tana [1034].

Semblablement, Sercambi n'est pas créateur de formules. A la manière de Sacchetti, il accepte en grand nombre les maximes et les proverbes : « gli fu renduto del pan focaccia » [1035] ; « per questo modo pare che debbiamo sempre essere le fronde del porro » [1036] ; « gittò il manico dietro alla scura » [1037] ; « sia l'omo esperto e savio quanto vuole, che sappia, come sa il matto, ove gli duole » [1038]. Mais Sacchetti fait revivre les dictons comme des solutions et des réponses aux questions angoissantes qu'il se pose : choisissant la *medocritas* qu'ils expriment comme le fruit de sa propre expérience et de celle de sa classe, non comme un motif de démission ou de résignation. Sercambi, au contraire, s'en contente. Aussi bien les emploie-t-il de façon encore plus systématique dans ses *Croniche* qui sont plus originales pourtant, au dire des critiques, que le *Novelliero* [1039]. De même pour les métaphores. Concernant la beauté féminine, par exemple, Sercambi n'échappe à aucun des canons traditionnels. Chacune de ses héroïnes est plus belle que le jour [1040], plus divine qu'humaine [1041] et plus blanche que neige [1042]. Cependant certaines femmes, robustes gaillardes soucieuses d'assouvir leurs besoins sexuels, sortent de l'ordinaire : « Galiana, bellissima e giovana e atta più tosto a du' che a uno per la sua fortezza e bellezza... » [1043] ; « madonna Orsina di complessione molto calda et lussuriosa e vaga dell'uomo... » [1044]. De même pour certains hommes, mercenaires plus soucieux de bons repas que de coups d'épée : « Folaga, omo di smisurato corpo, che non si sere' sazio di un paiuolo di maccaroni, tanto francamente si portava in sì fatte guerre... [1045] ». Les personnages de la famille de Folaga et d'Orsina sont nombreux dans le *Novelliero* : ce sont les héros les plus proches du cœur de Sercambi. Encore une fois, la trivialité fait vivre le *Novelliero*. Elle en est l'un des traits les plus originaux.

Mais la vision du monde de Sercambi, telle qu'elle apparaît dans le *Novelliero*, est neuve et originale. Elle lui est personnelle. D'abord, et conformément à la trivialité générale, les ressorts dramatiques qui animent les protagonistes des nouvelles se réduisent tous à l'instinct.

La plupart des héros de Sercambi sont poussés par l'appétit charnel. Dans tout le *Novelliero*, il n'y a pas une idylle, pas une « belle histoire d'amour ». Lorsqu'il cherche son inspiration dans le *Décaméron*, le conteur choisit par prédilection les nouvelles d'amour instinct [1046]. Ni Ghismonda, ni Lisabetta da Messina n'ont droit de cité parmi les héroïnes de Sercambi, et pas davantage Simona. Imitant la nouvelle de Rinaldo d'Esti, Sercambi transforme en appétit charnel les sentiments de pitié qui animent d'abord l'accueillante dame du *Décaméron* : « Divizia che avea veduto il fante entrare dentro, et avea sentito dire la ruba, lo misse dentro e poi alla fante dice : — Poiché 'l vescovo non ci dè stasera venire e io era molto bene apparecchiata, se ti piacesse questo giovano in iscambio del vescovo stanotte mi goda » [1047]. On songe à l'humanité telle que la représente le *Trecentonovelle*, dans lequel n'apparaissent pas non plus les sentiments d'amour pur. Mais Sercambi ajoute à l'amour charnel une brutalité qui lui est propre. Dès sa naissance, l'amour aspire à la satisfaction : « Messer Maffiolo s'inamorò di costei, et pensò con certo modo la ditta Cateruzza prendere et di lei fare sua volontà » [1048]. D'ailleurs, la femme désirée ne se fait jamais d'illusions quant aux intentions de ses soupirants et elle s'emploie à les satisfaire au plus tôt : « Lei accorgendosi che il ditto giovano l'amava, pensò di certo e in sé stessa disse : — Costui mi vorrà in sul corpo montare. E non fu sì tosto per Drusiana concepto il pensieri, che subito per una mezzana gli fè fare l'ambasciata che parlare gli volea [1049] ». On peut penser à Masuccio Salernitano et à son parti pris contre les femmes [1050] : mais Sercambi ne condamne jamais les luxurieux des deux sexes ; au contraire il juge leurs désirs comme tout à fait naturels [1051]. D'où son réalisme. L. Russo n'a pas tort de parler à ce propos de « machiavelismo sessuale » [1052], au sens de *spregiudicato*.

Cette sexualité et cette vulgarité exacerbées ne sont pas le signe d'une incapacité du conteur à s'élever au-dessus de la boue terrestre. Car Sercambi prend volontairement le contrepied du lyrisme. Il refuse la rhétorique stilnoviste et pétrarquisante, telle qu'elle survit dans les vers de certains marchands poètes [1053]. Son attitude est à rapprocher de celle de ce poète marchand qu'est Burchiello [1054]. Giovanni di Jacopo écrit par exemple : « Prima vo' che 'l mio corpo si soppellisca dove la mia *savorosa* mamma fu soppellita... et a Ruglia della villa di buona misura gli lasso il podere, che del terreno di mia madre uscio, nomato Frallemiecoscie... Tu lo dèi pur aver veduto quel giovano che m'era addosso ; io ti prego, *odore del mio sedere*, che tu mel dichi... e poi ritorni a te *odorifero* marito » [1055].

Au nombre des instincts qui poussent l'humanité telle que Sercambi la conçoit, viennent aussi l'avarice [1056], la gourmandise [1057], l'appétit d'argent [1058] et la soif de pouvoir [1059]. Pourquoi insister ? Disons que ces passions sont élémentaires et dominent totalement les individus. Surtout, ce qui frappe, c'est que les passionnés choisissent pour se satisfaire les seules voies de la violence et de la fraude. La ruse n'atteint jamais à l'*ingegno* comme chez Boccace. Elle n'est pas davantage pratiquée pour elle-même, gratuitement. Il n'y a pas de *beffa* dans le *Novelliero*. Ou, s'il y en a une, elle se finit dans la mort : imagine-t-on la mort de Calandrino [1060] ? En somme, la ruse est toujours pratiquée pour obtenir femmes ou florins : fraude ou vol. Ainsi, le tragique — s'il existe — ne naît pas du couple amour-mort mais du couple ruse-mort. Et Sercambi finit l'une de ses nouvelles en enterrant dans le même tombeau un vicieux et sa victime : c'est une caricature des nouvelles dramatiques du *Décaméron* [1061]. Plus encore que les marchands, les véritables protagonistes du *Novelliero* sont les voleurs, les assassins, et les escrocs, ou les faussaires. « Nella città di Pisa fu uno nomato Zacheo, il quale volendo trovare modo di rubare, allevato uno cagnolo col quale di notte andava per Pisa rubando, moltissime botteghe strafisse » [1062] ; « Fu in Genova du' fratelli ladri, li quali... avendo desiderio di guagagnare senza fatica andavano di notte rubando e strafiggendo botteghe e case » [1063]. Les titres de certaines nouvelles sont également révélateurs des penchants de Sercambi : « De masimo furto » [1064] ; « De falsatores et bona justitia » [1065] ; « De falsatore » [1066], etc. Davantage, ce qui intéresse Sercambi dans ce type de nouvelles, ce n'est pas tant la ruse en elle-même que la violence. En ce sens, une nouvelle se distingue entre toutes les autres, récit d'un assassinat perpétré par les pensionnaires de quelque Cour des Miracles, dont l'un est amputé des deux bras et l'autre n'a plus qu'une jambe. Brutalité et grotesque triomphent dans la scène : « Giannozzo, montato a cavallo con mille ducati, per cammino si mette ; e venuto presso al mal passo dove i gaglioffi erano, li quali come Giannozzo da lungi videro, subito quello che tagliato avea il piè, in una fossa cava si lasciò andare, e quello che le mani avea tagliate facea vista di volerlo aitare. Essendo in tal modo, Giannozzo cantando ne viene a cavallo... — Deh, per Dio, ti prego, disse quello che le mani avea tagliate, che ti piaccia aitarmi a cavare di questa fossa questo mio compagno che vedi ch'io trarlo non posso. Giannozzo vedendo costoro a tal partito, non pensando il suo danno, dismontò dal cavallo e andò alla fossa ; e quando quine condotto fue, porgendo le mani al zoppo, prendendolo e strettamente tenendolo, il monco, vedendo che 'l zoppo per la mano lo tenea, di colpo in nel culo lo percosse, e dentro

in nella fossa lo fè andare. E subito il zoppo trasse lo coltello da lato a Giannozzo, e per li fianchi gli diè per tal modo che lo occise » [1067]. De même dans la compétition politique, qui apparaît comme une lutte sans merci pour s'approprier le pouvoir et ses avantages. C'est l'esprit des *Croniche* de Sercambi, qui ne sont qu'une énumération interminable de combats, de révoltes, de sièges, de mises à sac et d'assassinats. Pareillement, les récits politiques du *Novelliero* mettent en scène des factions qui se déchirent et trouvent leurs armes dans le meurtre et l'empoisonnement.

A ces récits de violence, de coups de couteau et de coups de poing, tout à fait étrangers au *Trecentonovelle*, correspond un type particulier de paysage, que le conteur affectionne. Ce ne sont plus les *fondachi* [1068] ou les auberges [1069] des nouvelles à thème marchand, mais les bois sombres, les étendues désolées et désertes, les routes solitaires. Sercambi se plaît à représenter ces lieux d'épouvante, ces « maupas » *(malpassi)*. Il se met lui-même en scène se défendant contre les mauvaises intentions d'un malandrin rencontré entre Lucques et Florence : « E mossi insieme, andarono tanto che giunsero a' Colli delle Donne, là u' mal passo e scuro è sempre stato. E come quine funno arrivati, quello fante intrò in novelle, e senza che neuno se n'accorgesse li ebbe condutti in uno pratello intorniato di boschi d'abievoli » [1070].

Comme dans ce tableau de nature, l'univers de Sercambi est noir. Dans le *Novelliero* on ne trouve pas un paysage riant, à la manière de ceux du *Décaméron* ou des *Ricordi* de Morelli. Pas une fleur, pas une demeure accueillante, pas un sourire, pas une bonne intention. Jamais d'espoir [1071]. La réussite des ruses et la satisfaction des instincts n'apportent pas davantage de joie [1072]. Les rapports entre les hommes sont mercantiles, un peu comme dans le *Trecentonovelle*, mais exaspérés dans le sens de la compétition : rapports de voisinage parfois, rarement d'amitié et jamais d'amour ; le plus souvent de concurrence, d'hostilité et de haine. Le bon droit et l'innocence ont à jamais disparu. La justice est morte, dirait Sacchetti [1073]. Mieux encore, l'amitié est alliance d'intérêts et non pas accord des goûts et des penchants, si bien qu'elle meurt quand divergent les intérêts.

Donc le pessimisme de Sercambi est total : foncier et forcené. Aussi bien toutes ses nouvelles, ou presque, finissent par une ou plusieurs morts. Sacchetti se contente des apparences de la mort et des coups de bâton, dont il tire des effets comiques [1074]. Au contraire, l'horizon du *Novelliero* est encombré de gibets, d'instruments de torture. Partout le sang coule, parfois les blessures sont horribles et sans cesse retentissent les cris des victimes. Fin d'une *beffa* : « Zanobi tramortito fu

portato in sul letto et chiesto il prete e confessandosi pel fallo commesso, chiedendo a Ganfo perdono, in pochi giorni passò di questa vita [1075] ». Vengeance d'un roi trompé par son épouse : « Lo re, vedendo tal fatto, subito, senza rivestirli, senza alcuna cosa, in presenza di tutta la corte e del populo in sulla piazza li fè insieme ardere e così morinno » [1076]. Châtiment d'un voleur : « A uno paro di forche lui e 'l fratello morto fè appiccare » [1077]. Peine d'un faussaire : « E fattolo confessare il modo del battere e dello 'nganno che di tali ducati facea, non volendo altre prove, la signoria gli fè cucire sopra una palandra con tutti li ducati falsi, e con quella al fuoco fu messo » [1078]. Les châtiments de l'assassin, du faussaire et de la femme adultère sont les mêmes : la mort ! C'est un parti pris. D'ailleurs, lorsque Sercambi tire du *Décaméron* une nouvelle de mari trompé, il permet à celui-ci de se venger et de tuer la femme et l'amant [1079]. Au lieu du rire, les larmes [1080]. Ainsi, reprenant la nouvelle de Pietro di Vinciolo [1081], dont la fin est comique bien qu'équivoque, Sercambi la conclut en drame, faisant châtier l'amant par le mari, malgré les mœurs contre nature de celui-ci [1082] : « Colpendolo di molti colpi, l'uccise e poi in nel luogo commune lo gittò, né mai di lui il padre non ebbe sentimento » [1083].

La mort est donc la conclusion inévitable et systématique de toutes les fautes. A cause de ce parti pris et de la multiplicité des conclusions sinistres, la mort finit par ne plus être dramatique. Là aussi, à force de zèle, Sercambi atteint à l'effet contraire de celui qu'il recherche. Surtout, comme nous l'avons annoncé plus haut, la mort n'est pas dramatique, parce qu'elle n'est pas sentie comme telle, mais comme une action parmi les autres : rapidement évoquée comme un geste définitif, qui permet de clore la nouvelle par la disparition des personnages. « Quine fè fare un paio di forche e per la gola lo fè appiccare, et Orso suo fratello lo isbandigiò. Né mai si curò tornare Orso a Milano, con dinari si diè buon tempo, avendo perduto il fratello [1084] ». Lors des assassinats, c'est le geste en tant qu'action qui intéresse Sercambi : « Presa la spada a tutti e quattro i fanciulli, in presenzia della madre, tagliò la testa, e poi, non forbendola, alla moglie per lo petto diede e dall'altra parte la passò e morta cadde » [1085]. Pareillement, les blessures les plus affreuses et les mutilations ne sont ni douloureuses ni effrayantes, elles ne sont que le résultat de gestes poussés à leur paroxysme : « Castagna coll'ascia facendo vista di levare del legno, alla moglie percosse, et tutto il naso gli tagliò, dicendo : — Ormai non befferai più. Giannozzo per paura si partì e mai più ritornò » [1086] ; « Vedendo ciò Paulo, subito con uno coltello, senza fare motto, al letto dov'era la suora col monaco se n'andò, e messo mano al pasturale del monaco, in buon

punto col coltello quello gli tagliò. Mettendo un gran grido, il monaco tramortìo... e senza ristare il naso a Menica sua suora tagliò dicendo : — Omai t'invaghirai di monaco a tua posta » [1087]. Les coups de bâton eux-mêmes ne font pas mal ; ils font maigrir, c'est-à-dire qu'ils sont représentés comme mouvement dans leurs conséquences mêmes : « Michele gli diè du' grandissime bastonate, dicendo : — Dì tosto... Michele spranga una gran bastonata in sulle spalle dicendo : — Fusti tu che quel fuoco mettesti ? Et aiutato Michele a tirarsi su le brache, che più di quattro punti gli convenne ristringere per le battiture che l'avea fatto sottile diventare » [1088].

Enfin, la mort et les coups ne sont pas dramatiques parce qu'ils ne sont que des moyens au service du moralisme systématique de Sercambi. Tous les bandits, les voleurs, les escrocs et les femmes adultères sont châtiés : « Il preditto Zacheo col cagnolo fue appiccato per la gola a un paio di forche insieme, et per questo modo finìo la persona di Zacheo ladro et *così possi ogni ladro finire* » [1089]. Le moralisme est simpliste qui se contente de l'expiation formelle imposée ; moralisme qui se satisfait des gestes et s'épuise en eux. Sercambi ne manque jamais à la règle : il insère de force un épisode étranger à l'action dramatique pour pouvoir arriver à ses fins : « Iddio che non vuole che il male rimanga impunito, dispuose... » [1090]. Ailleurs, la morale n'est qu'une superstructure ajoutée et imposée au *corpus* de la nouvelle ; elle n'appartient pas réellement à son architecture : « Ricciardo, preso moglie, non molto tempo steo che, quello avendo consumato, e' fu costretto di Pistoia partirsi e la seconda moglie con lui non volle tornare. E ultimamente alla moglie fu dato quello che fatto avea a Antonia, e così gli fu renduto del pan focaccia » [1091].

Au fond ce qui intéresse davantage l'auteur, c'est le renversement des situations : le trompeur trompé, le voleur volé. « E per questo modo fu pagato da uno matto lo matto maggiore » [1092] ; « e per questo modo quella che di motti credea vincere fu vinta » [1093] ; « e per questo modo quelli che credeano rubare funno rubati e morti » [1094] ; « così frate Bonseca, credendo beffare, riceveo beffe e danno » [1095]. Pour aboutir au retournement qu'il désire, Sercambi fausse parfois exprès le ton de la nouvelle. C'est qu'il est passionné de vengeance. N'est-ce pas d'ailleurs le sens de certains titres de ses nouvelles : « De recto amore e giusta vendetta » [1096] ; « De summa e justa venditta de ingrato » [1097] ?

Au demeurant, compte tenu de tous les éléments positifs mais aussi négatifs de notre analyse, l'art de Sercambi peut être défini comme l'art du fait divers. Technique mineure certes, ressortissant à une poétique

dépourvue d'ambition, mais qui n'est pas négligeable. En ce sens, le *Novelliero* est la chronique quotidienne des accidents de l'existence marchande, vus et maintenus au rang d'accidents et non pas de drames ou de tragédies : tromperies, vols, assassinats, coups d'État. Accidents dont les acteurs, typés, ne vivent que le temps de leurs actions. La technique mise en œuvre par le conteur est journalistique avant la lettre : consistant à raconter des aventures en grossissant les traits pour frapper le lecteur, le mystifier et peut-être même le déranger dans sa quiétude de bourgeois attaché à sa tranquillité. Puis, aussitôt raconté, aussitôt achevé. L'incident est clos par un brin de morale et la punition des méchants : retour à la paix du cœur et de l'esprit.

A condition de le considérer sous cet angle, le *Novelliero* n'est pas sans intérêt. Il n'est en aucune façon un *Décaméron* travesti. Il possède une poétique propre, même si elle n'est pas du niveau de celles du *Décaméron* ou du *Trecentonovelle*. En outre, la vision du monde — résolument pessimiste — et la trivialité délibérée des ressorts dramatiques et du langage sont, quoi que l'on puisse en penser sur le plan de la morale, intéressantes et originales. L'obscène et le sinistre, tels qu'on les retrouve, l'un chez Sermini [1098], l'autre chez Masuccio Salernitano [1099], annoncent un univers poétique nouveau.

## Notes

1. Ainsi on relèvera pour la période qui nous intéresse l'importance des fonds d'archives suivants, de l'*Archivio di Stato* de Florence : *Mediceo avanti il Principato*, *Strozziano*, *Carte Gondi*, *Dono Giugni-Canigiani-De' Cerchi*, *Dono Panciatichi* et *Fondo Del Bene*, tous riches de livres commerciaux, correspondances et *ricordanze* variés.
2. A. Sapori, *Le marchand italien au Moyen Age*, Paris, Colin, 1952, p. xxiv.
3. Cf. F. Melis, *Storia della ragioneria*, Bologna, Zuffi, 1950, p. 442-448.
4. Il faut cependant noter que l'emploi des chiffres romains et l'emploi des chiffres arabes (qui apparaissent vers 1350) ressortissent à des structures mentales différentes : ainsi on n'additionne pas de la même façon chiffres romains et chiffres arabes...
5. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini de' Sirigatti*, édition critique et commentée par C. Bec.
6. *Ibid.*, p. xxxii.
7. *Croniche di Giovanni di Iacopo e di Lionardo di Lorenzo Morelli, pubblicate... da* Fr. Ildefonso di San Luigi, Firenze, Cambiagi, 1785.
8. *Memorie storiche di ser Naddo di ser Gallo da Montecatini cavate da un libro di ricordi... da* Fr. Ildefonso di San Luigi, Firenze, Cambiagi, 1784.

8 *bis*. Il faut reconnaître que, pour un homme du Moyen Age, compte tenu du retard des techniques et des échanges agricoles, les conditions météorologiques et le renchérissement des grains tiennent à une même crainte : celle de la famine.

9. P. Da Certaldo, *Libro di buoni costumi, a cura di* A. Schiaffini, Firenze, Le Monnier, 1945, p. 144, § 245.
10. L. B. Alberti, *I primi tre libri della Famiglia a cura di* F. C. Pellegrini, Firenze, Sansoni, 1946, p. 322.
11. Giovanni di Pagolo Morelli, *Ricordi, a cura di* V. Branca, Firenze, Le Monnier, 1956.
12. F. Borlandi, « Note per la storia della produzione e del commercio di una materia prima : il guado nel Medioevo », in *Studi in onore di G. Luzzatto*, vol. 1, Milano, 1950.
13. G. Di P. Morelli, *Ricordi*, p. 105-200.
14. ID., *ibid.*, p. 337-343, 358-359, 361, 367-368, 379, 402, 410, 425, 451-452, 475-517, 532, 542.
15. ID., *ibid.*, p. 300-303.
16. ID., *ibid.*, p. 145.
17. « Ora, conchiudendo, queste sopra dette cose sono utile a divenire isperto e 'ntendente al mondo, a farsi bene volere e essere onorato e riguardato. » ID., *Ibid.*, p. 264-265.
18. « E per ora seguiremo la memoria di molte cose avvenute nella nostra città, le quai fieno utili a saperne parlare, o veramente daranno prencipio d'intendere meglio molti ragionamenti che si fanno delle cose passate ; ed eziandio saranno in parte ammaestramento... » ID., *ibid.*, p. 286-287.
19. ID., *ibid.*, p. 150. Cf. aussi : « *rinovallo e chiarillo e rinfrescallo...* » (p. 134).
20. ID., *ibid.*, p. 121 et *passim*.

21. ID., *ibid.*, p. 123. Cf. aussi « da 'visare » (p. 109), « a stare 'Arezzo » (p. 132), etc.
21 *bis.* ID., *ibid.*, p. 112.
22. ID., *ibid.*, p. 143.
23. ID., *ibid.*, p. 146. Cf. aussi : « obbrigare » (p. 106), « multipricata » (p. 172), « esempro » (p. 177), etc.
24. ID., *ibid.*, p. 155 et 183. Cf. aussi : « gredendo » (p. 185), « sagramenti » (p. 170). On peut penser que « prodico » (p. 161) est une hypercorrection.
25. ID., *ibid.*, p. 97.
26. ID., *ibid.*, p. 186.
27. ID., *ibid.*, p. 88, p. 111, p. 128. Autres formes verbales populaires : « noi fareno » (p. 108), « noi sareno » (p. 108).
28. ID., *ibid.*, p. 172.
29. ID., *ibid.*, p. 87 et 142. Cf. aussi « conobbono » (p. 110), « seppono » (p. 124), « affermorono » (p. 199), etc.
30. ID., *ibid.*, p. 112. Cf. aussi « facessono » (p. 124), etc.
31. ID., *ibid.*, p. 172. Pour la signification populaire de toutes ces formes, cf. G. NENCIONI, *Fra grammatica e retorica*, Firenze, 1953.
32. « gli era favorevole i suoi amici » (p. 111).
33. « lasciato i figliuoli » (p. 108).
34. « lasciare ignudo i fatti suoi » (p. 108).
35. « essendo raunati i capitani... avendo fatto ufficio... messere Lapo si levò su... » (p. 134).
36. « E tolto moglie, uscito di manovale e mancando la roba, e' si cominciò a regolare » (p. 161).
37. « E con questi e con altri savi modi... E se noi volessimo essere fedeli cristiani... E questo giudicio si vede chiaro... » (p. 150-151).
38. « apresso egli ebbe in un medesimo dì e tempo a rendere... » (p. 153); « E apresso, per venire a fare memoria... » (p. 186), etc.
39. « Queste iscritture si truovano più in lui... » (p. 119) ; « questa fu di grandezza comune... » (p. 178), etc.
40. « La quale per ubidire al suo marito, ... l'ubidì di troppo... » (p. 187), etc.
41. « Fecelo battezzare per quattro suoi compari : ciò fu Simone di Bonarota... e monna Agata e monna Giovanna, sirocchie e figliuole di ser Guccio da Rignano, istavano nel borgo di Santa Croce » (p. 189-190).
42. « Credo si riponesse il corpo suo in San Simone » (p. 115); « è da credere veramente si soppellivano ivi » *(ibid.)*, etc.
43. « il perché venne a dare parola... » (p. 187) ; « il perché ella diceva... » (p. 187), etc.
44. « Come che sempre fu grasso, ma non era tanto né sì grave » (p. 172) ; « e come che grossamente e materialmente iscritte, nondimeno penso vi troverete entro buon frutto » (p. 176).
45. « Rimase di lui cinque figliuoli... » (p. 164) ; « nacque costui a dì... » (p. 172) ; « dispiacquegli le cose cattive... » (p. 195), etc.
46. « Non ne fo memoria della morte... » (p. 113) ; « avendone a tenere conto del danaio... » (p. 168), etc.
47. « E da loro come da persone che hanno udito... dicono che questo Calandro nacque a Firenze » (p. 107), etc.
48. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 214.
49. ID., *ibid.*, p. 217-218.

50. « Se pigli a trafficare di lana e panni franceschi, fa da te medesimo e non volere arricchire in due dì, fa col tuo danaio propio e non n'accattare mai per guadagnare... » (ID., *ibid.*, p. 225).
51. « Non credere la tua mercantia a chi la volesse sopra comperare : non ti inganni mai lo 'ngordo pregio... Fa meno, fa sicuro. » (ID., *ibid.*, p. 226).
52. « Se traffichi di fuori, va in persona ispesso, il meno una volta l'anno, a vedere e saldare ragione. Guarda che vita tiene chi è per te fuori, s'egli spende di soperchio : che faccia buoni crediti, che non s'avventi alle cose né si metta troppo nell'affondo, che faccia sodamente e non passi mai il mandato ; com'egli t'ingambasse in nulla, mandalo via. » (ID., *ibid.*, p. 228).
53. « Fa che ne' tuoi libri sia iscritto ciò che tu fai distesamente, e non perdonare mai alla penna e datti bene a intendere nel tuo libro. » (ID., *ibid.*, p. 229-230).
54. Commissions de sept membres élus et chargés de fixer dans chaque quartier le montant des impôts à payer par chaque citoyen. Les membres des *settine* étaient, de l'aveu de Morelli comme de Sacchetti ou de ser Lapo Mazzei, l'objet de fréquentes sollicitations.
55. « Guarti di non biasimare né dire male di loro imprese e faccende, eziandio ch'elle sieno cattive ; istatti cheto e non uscire se non a commendarli, e contra di queste non volere udire né operare contro per veruno modo, eziandio che da loro fussi ingiuriato. E se d'alcuna persona ti fusse mosso alcuna cosa la quale fusse contro a chi regge, non la volere udire e schifala per ogni via e modo ; e non usare con chi è male contento e non ti imparentare con esso, e non ragionare d'alcuna cosa con lui se non in presenza d'altri istatuali. E se pure per disaventura sentissi nulla, di subito e sanza alcuno pensiero rapporta alla signoria... » (ID., *ibid.*, p. 275-276).
56. « E dove ella non voglia istare, ch'ella abbia la dota sua e null'altra cosa più : e questa è una delle cose che la farà piuttosto istare. » (ID., *ibid.*, p. 216-217).
57. Cf. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo di Giovanni Niccolini dei Sirigatti*, édition critique et commentée, p. 12-13.
58. « Niuno, o maschio o femina, né per paura né per lusinghe né per veruno modo si spogli di suo avere o di sue ragioni. » (G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 188).
59. « Daraiti a conoscere da' giovani da bene, sarai riputato virtudioso, saratti voluto bene, arai buona condizione in ogni casa buona e onorevole. » (ID., *ibid.*, p. 259).
60. « Se vedrà il poveruomo che tu abbi grano a vendere e che tu il serbi perché vaglia più, e' t'infamerà e ti bestegnierà e ti ruberà o arderatti la casa, se n'arà mai la possa, e ti farà volere male a tutto il popolo minuto, ch'è cosa molto pericolosa... » (ID., *ibid.*, p. 256).
61. ID., *ibid.*, p. 232 et *passim*.
62. « ... i savi hanno vantaggio, ché conoscono bene Iddio e aoperano bene e aiutansi meglio ; e Dio vuole che tu t'aiuti e colla tua fatica venga a perfezione. » (ID., *ibid.*, p. 151). Ces propos annoncent les préceptes de l'éthique protestante des affaires (cf. M. WEBER, *L'etica protestante e lo spirito del capitalismo*, Roma, Leonardo, 1945).
63. « Se ci è rimaso alcuno amico di Dio... si truova pochi in fatti. » (G. DI P. MORELLI *Ricordi*, p. 232).
64. « E' si truovano uomini più rei e più viziati oggi che mai, e più se ne troverà per l'avvenire. » (ID., *ibid.*, p. 248).
65. « Dove giuoca pecunia o alcuno bene proprio, né parente né amico si truova

che voglia meglio a te che a sé, disposta la buona coscienza da parte. » (ID., *ibid.*, p. 219).

66. ID., *ibid.*, p. 206.
67. « Perché noi siamo viziosi e pieni d'inganni e di tradimenti, t'aviserò di certi andamenti... co' quali aumilierai i cattivi. » (ID., *ibid.*, p. 273-274).
68. « Se noi fussimo buoni, non sarebbe di bisogno avvisare alcuno del male, però non se ne farebbe. » (ID., *ibid.*, p. 248).
69. « ... in tutte le virtù seguitava i suoi passati, avanzandogli ancora in mercantia e in ricchezza e in parentado. Seguitava questi nondimeno il traffico del guado più largamente e maggiormente ch'e' suoi passati; e in questo e di ciò che s'impacciò, fece bene... Ispese Bartolomeo detto assai danari in possessioni, in Firenze e di fuori : ciò fu le case del Corso e in Vinegia certe pigioni ; e comperò nella sua antichità, cioè in Mugello, assai terreno, come accadeano de' venditori. » (ID., *ibid.*, p. 136). Pour ce qui concerne les achats de terre dans le *contado*, cf. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini dei Sirigatti*, édition critique et commentée, p. XXI.
70. « ... farò memoria... de' gran danni e persecuzioni a noi avvenute, o per distino di fortuna, o per malizia di chi ha 'vuto da minestrare, o per nostra isciocchezza. » (ID., *ibid.*, p. 201).
71. « Tu ti debbi difendere e dalle gravezze e da ogni torto che ti fusse voluto fare. E dove elle non valessono e trovassiti pure nelle gravezze grandi, le quali fussono sufficienti a disfarti, non le pagare. Rubellati dal Comune, acconcia il tuo in forma non ti possa essere tolto. » (ID., *ibid.*, p. 265).
72. « E guarti come dal fuoco di non usare bugie se non in quest'atto; e questo t'è lecito perché tu non lo fai per torre quello di persona, ma fai perché e' non ti sia tolto il tuo contra il dovere. » (ID., *ibid.*, p. 252-253).
73. « E dì : — s'i' ho figliuoli, io gli voglio potere allevare i' stessi, io voglio vedegli uomini, i' voglio inviagli e correggerli a mio senno, i' vo' vedere qual è buono e qual è cattivo, i' voglio che nella mia vecchiezza e'sieno tali che mi possino atare ne' miei bisogni ; i' ne voglio aver la consolazione e l'amaritudine... » (ID., *ibid.*, p. 207).
74. « Non fare mercantia o alchuno traffico che tu non te ne intenda : fa cosa che tu sappi fare e dall'altre ti guarda, ché saresti ingannato. E se vuoi interderti di nulla, usala da fanciullo : ista con altrui a' fondachi, a' banchi, e va di fuori, pratica i mercatanti... vedi coll'occhio i paesi, le terre dove hai pensiero di trafficare. » (ID., *ibid.*, p. 266).
75. ID., *ibid.*, p. 262.
76. « Sia contento a questo; avere quello ti si richiede secondo te e secondo la donna pigli. » (ID., *ibid.*, p. 211).
77. Morelli condamne expressément les hommes d'affaires qui accordent trop de valeur à l'esprit d'initiative. Une telle attitude lui paraît l'une des causes de la ruine de son beau-frère, Jacopo : « ... fece gran danno a sé medesimo e a tutti suoi amici e parenti : e tutto fece gredendo bene sodisfare a tutti. E questo non perché si sentisse avere valente da sopperire a ciò, ma e' si fidava nella industria sua a faceane istima come d'una grande ricchezza ; e sotto questo egli ingannò sé e altrui. » (ID., *ibid.*, p. 185).
78. « persiflages » (p. 211).
74. « cagots » (p. 220).
80. « tartufes » (p. 227).
81. « agir à la légère » (p. 227).

82. « rouler, tromper » (p. 228).
83. « embobiner, tromper » (p. 241).
84. « grippe-sou » (p. 209).
85. « avoir la tête vide » (p. 227).
86. « avoir sa part jusqu'aux dernières miettes » (p. 235).
87. « lanterner » (p. 232).
88. « se payer la tête de quelqu'un » (p. 241).
89. « barboter de l'argent » (p. 241).
90. « mettre en boîte » (p. 247).
91. « Les grands bavards, vantards et pleins de grimaces, amuse-toi à les écouter et réponds du tac au tac, mais ne crois pas à leurs propos, qui peuvent te nuire, et ne te fie point à eux. Aux tartufes, cagots, hypocrites, qui se couvrent du manteau de la religion, ne te fie pas, mieux vaut faire confiance à un soldat. » (ID., *ibid.*, p. 227).
92. « ... pervers et mauvais et peu capables d'employer l'argent, plus aptes à le dépenser, à le jouer, à le dévorer qu'à le garder, l'accroître et le conserver ou à faire des affaires. » (ID., *ibid.*, p. 231).
93. « En te comportant ainsi, tu auras vite des enfants ; tu les auras bien plantés, forts et grands, tu auras des garçons, tu te conserveras jeune et frais, tu seras en bonne santé et joyeux, tu feras toutes sortes de biens. Si tu suis la voie contraire, tu te gâteras l'estomac et les reins et, si tu attrapes de la fièvre, tu risqueras de mourir. Tu gâteras aussi ta femme, mais pas autant que toi, tu n'auras que difficilement des enfants, tu auras des filles, tu les auras phtisiques et jamais ils ne te sembleront faire de progrès, tu vivras dans les tracas, la honte, le chagrin et la tristesse, tu n'auras aucun plaisir pas plus en paroles qu'en actions, et toutes les choses t'accableront : tu n'auras jamais de bonheur. » (ID., *ibid.*, p. 212-213).
94. « E' si muoverà di lunge a dire di suoi avvisi e suoi guadagni e suoi traffichi e suoi viluppi, e diratti : — s'io avessi dugento fiorini e' mi sarebbe il cuore di raddoppiagli : i' gli dare' volentieri la metà del guadagno... ; se uno mi facesse pure la scritta, gli accatere' io a buon pregio... E se tu non reggerai al primo colpo, egli enterrà più a dentro. — Fammi la scritta : i' farò dire la mercantia in te, i' te la metterò in casa ; farai tu... Tu se' sicuro : come credi tu ch'io te lo dicessi ? I' vorre' prima essere isquartato... E' ce n'è venti che me ne servirebbono, ma i' non voglio dare loro questo avviso né questo utile ; ma ho caro di dirlo a te, come a persona ch'i' conosca... » (ID., *ibid.*, p. 240).
95. « Io ne sono botio... I' n'ho fatto saramento... I' sono legato con mio fratello di non m'obbrigare sanza sua parola... I' ne sono obbrigato al mio compagno... Perdonami : i' mi voglio pensare... Che bisogna usare meco queste cautele ? Che non me lo dicevi tu realmente ? Tu mi fai dubitare dove i' non arei... I' mi vo' pensare... » (ID., *ibid.*, p. 241-242).
96. « Egli è ricco, e' ricoglie venti cogna di vino : è così gran fatto ch'i' gliene serbi mille?... I' m'affatico ne' fatti suoi e lascio molte istare i miei : è così gran fatto e' m'aiuti pagare un poco di prestanza? » (ID., *ibid.*, p. 245).
97. « Ciascuno piglia loro cuore addosso come fanno gli uccelli rapaci a' piccoli istarnoncini, che con poco di fatica gli prendono, pelandogli a poco a poco insino che rimane ignudo. Così il povero pupillo è pelato da' parenti, dagli amici, da' vicini e dagli strani ; e da ognuno con chi s'impaccia egli è rubato, ingannato e tradito; e dove egli avea il padre e pastore buono che lo arricchiva, ora e' rimane per iscambio tra' lupi e tra' cani. » (ID., *ibid.*, p. 232).

98. « Ceux-ci brûlèrent de nombreuses demeures de grands citoyens, firent couper la tête à un grand nombre en plusieurs fois... et ils en chassèrent beaucoup, et ils tenaient en grand effroi et en grande crainte les citoyens... Ils avaient de nombreux mouchards, ou espions, qui toujours rôdaient dans Florence, soit pour vous arrêter, soit pour vous espionner, jour et nuit. On ne pouvait inviter ni fréquenter personne sans être dénoncé auprès des Huit de la Guerre. A la fin, comme ils usaient de tant de procédés étranges et abominables, messire Benedetto les planta là et ne voulut plus s'accorder avec eux ; aussi ils firent de plus grosses bêtises encore. » (ID., *ibid.*, p. 325).
99. « Antonio di Bese en entendit parler : il commença à faire un grand vacarme et à dire qu'il était trahi, mais que les choses ne se passeraient pas comme ça et qu'il ferait sonner la cloche et sortir le gonfalon et qu'il ne voulait pas que l'on touchât à un cheveu de messire Giorgio. Filippo di ser Giovanni avait les clefs sous le c... et disait : — oui, si tu en es capable. Quand il vit qu'on l'avait roulé et que ses coassements étaient ridicules, il lui fallut malgré lui s'accorder avec les autres. A messire Giorgio on coupa la tête, et messire Tomaso di Marco s'enfuit, et on raccourcit messire Donato de' Ricci et plusieurs autres de leurs partisans. » (ID., *ibid.*, p. 326-327).
100. « ...e a lui non era mai suto detto o domandato d'altro se non : — quante centinaia di migliaia di fiorini aren noi del Comune ? Andrea rispondeva : — non v'affermate a dimandare alcuna quantità di danaro, però dimostreresti venire pel danaio, e' si tirerebbono addietro. Venite colla possa vostra ; e se voi disfate il loro nemico, sanza domandarli a grembiate vi saranno dati i fiorini. Costoro pur fermi : - quanti n'aren noi? » (ID., *ibid.*, p. 382).
101. « Pure per parere d'avere fatto qualche cosa, fu condotto in Firenze il duca Lodovico di Baviera e uno arcivescovo, ch'era ricco ma non di danari. » (ID., *ibid.*, p. 387).
102. « I nostri non erano niente armati per ancora e aveano (ché fu in sul vespro) il sole negli occhi e' pisani nelle reni ; ma, comme volle Iddio, egli erano alle isbarre una fiotta di balestrieri genovesi de' migliori del mondo. Tu vedevi di continuo dugento verrettoni nell'aria ; e sostennono tanto che una brigata di quelli tedeschi e inghilesi s'armorono. E 'l primo che uscì delle sbarre fu il conte Menno, che giunto a esse e non potendo passare, si crucciò e disse : — Che è questo ? — E' sono le sbarre, gli fu risposto. E' disse : — Apri e sbarre al conte Menno ! e uscì com'uno paladino addosso a' pisani e fece le più aspre cose che mai si vedesse. » (ID., *ibid.*, p. 310).
103. « Il loro capitano era loro innanzi come prigione, vituperosamente... Alla porta a San Friano, pella quale entrò il vetturioso capitano, istette un lioncino vivo, ma di poco tempo, al quale tutti i pisani prigioni baciarono il culo, e per Firenze andarono assai per modo che tutti, e grandi e piccoli, poterono vedere. » (ID., *ibid.*, p. 312).
104. « Il magnifico e eccelso populo e Comune di Firenze, nimico e perseguitatore e struggitore degli iniqui tiranni, rubatori e struggitori di populi, e spezialmente nimico de' Ghibellini, veduto e sentito le tirannie e ruberie e oltraggi che facevano gli Ubaldini tiranni dell'Alpe e del Mugello, disposto il nostro Comune a spegnere quella ladronaia come avea ispento già molte dell'altre dattorno... diliberato pe' Fiorentini di levarla loro dinanzi, negli anni di Cristo 1300 o circa v'andò il nostro Comune a oste. » (ID., *ibid.*, p. 127).
105. Cf. QUINTILIEN, *Institution oratoire*, VIII, 3.

106. « Ivi istette l'assedio anni diciesette prima s'avesse la rocca, e di poi s'ebbe per trattato ; ché nel vero la forza poco giovava, perché non si poteva assediare. ed era come combattere una delle istelle del cielo per via di fortezza. » (G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 128).
107. Morelli fait précéder ses *Ricordi* de certaines « cose utili alla salute dell'anima nostra », dues au franciscain Giovanni Dominici avec qui il semble avoir été en étroites relations, comme tant d'autres marchands florentins (cf. Mazzei et Datini, par exemple, *supra*, p. 120).
108. « La perdita di questo figlio fu dolore inestimabile al padre e alla madre; eziandio fu dolore a' parenti suoi che 'l conoscevano e a' vicini, al maestro suo, agli scolari, a' contadini e alla famiglia di casa, e così a tutti quelli che 'l conoscevano o che l'aveano mai veduto. » (G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 457). Pour la topique du discours de condoléances, cf. E.R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, traduction de J. Bréjoux, Paris, P.U.F., 1956.
109. « No arei potuto istimare che l'avere Idio doviso da me il mio sopra iscritto figliuolo... mi fusse suto e mi sia sì gravoso coltello. Pogniamo che molti mesi sieno già passati dall'ora della sua morte, non si può per me né eziandio pella madre dimenticare ; ma di continuo abbiamo la sua immagine innanzi, di tutti i modi, le condizioni, le parole e' suoi fatti ricordandoci, il dì, la notte, a disinare, a cena, in casa, fuori, dormendo, vegghiando, in villa, in Firenze ; e in ogni forma che noi istiamo e' ci tiene un coltello che ci passa il cuore. » (ID. *ibid.*, p. 458-459).
110. ID., *ibid.*, p. 490-491.
111. A la suite de V. Branca, nous relevons le passage le plus fréquent de -l- à -r- devant consonne : *affrizione* (p. 475), *affritti* (p. 476), *groriosissima* (p. 482), *fragellati* (p. 484), etc. Ainsi, même les termes du vocabulaire mystique sont vulgarisés sous l'effet de la passion. Au nombre des autres tournures populaires : le gérondif précédé de *con* (« con dicendo il santo Vangelo », p. 480), les anacoluthes (« ma tu, Signore, che tutto vedi e conosci e sai che queste grazie non si possono avere né da me né dagli altri peccatori, ma quelle desiderando volentieri in questo punto arei participate acciò che più degnamente fussono passate alle tue laude » p. 484), etc.
112. ID., *ibid.*, p. 499. L'étude du manuscrit montre que Morelli, prenant parfois conscience de ses confusions entre le -je- et le -tu- essaya de se corriger, mais qu'il ne parvint pas, comme dans la phrase citée, à refaire l'unité, c'est-à-dire à étouffer son moi. C'est là un excellent exemple d'effort avorté de cohésion logique et littéraire : Morelli n'est pas un écrivain très soucieux de son style.
113. « Appresso, da tutti que' della casa, non avendo riguardo più a grande che a piccolo..., con buone e dolci parole chiese perdono, raccomandando a tutti la sua anima ; e utimamente, in presenza di tutti, e' s'accusò, come che malizia non avesse usata ma per più netta coscienzia, avere tratto de' danari delle ispese e messi in suoi fatti propi circa di dieci o dodici lire. » (Id., *ibid.*, p. 170).
114. V. BRANCA, in G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 37.
115. C. SEGRE, *Lingua, stile e società*, Milano, Feltrinelli, 1963, p. 342.
116. « Questa fu di grandezza comune, di bellissimo pelo, bianca e bionda, molto bene fatta della persona, tanto gentile che cascava di vezzi. E fra l'altre adornezze de' suoi membri, ell'avea le mani come di vivorio, tanto bene fatte che pareano dipinte pelle mani di Giotto : ell'erano distese, morbide di carne, le dita lunghe e tonde..., l'unghie d'esse lunghe e ben colme, vermiglie e chiare. » (G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 178).

117. « Ella fue di bella statura, di convenevole grandezza, lunga e schietta..., bianca come aliso, pulita come ivorio, chiara comme cristallo... capelli biondi e crespi e lunghi... le mani bianche e stese, morbide e soavi, le dita lunghe, tonde e sottili ; l'unghie chiare e colorite... » (E. GORRA, *Testi inediti di storia troiana*, Torino, 1887, p. 160).
118. « E con quelle bellezze rispondeano le virtù, ché di sua mano ella sapea fare tutto ciò ch'ella voleva, che a donna si richiedesse ; e 'n tutte sue operazioni virtuosissima, nel parlare dilicata, piacevole, con atto onesto e temperato, con tutte effectuose parole : baldanzosa, franca donna e d'animo verile, grande e copiosa di tutte virtù. » (G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 178).
119. V. BRANCA, *Boccaccio medievale*, chap. I, Firenze, Sansoni, 1956.
120. QUINTILIEN, *Institution oratoire*, III, 7, 27.
121. Cf., une fois pour toutes, G. BOCCACCIO, *Decameron, a cura di* V. Branca, Firenze, Le Monnier, « Introduction », § 90, *sqq.* et VI, « Conclusion », § 19, *sqq.*
122. « ... abituri posti in vaghi e dilettevoli siti, bene risedenti, con vaga veduta, sopra istanti a vaghi colti, adorni di giardini e pratelli, con belli abituri e grandi, di sale e camere orrevoli a gran signori, copiosi di pozzi di finissime e gelate acque. » (G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 94-95).
123. Dès les premières lignes de la description du Mugello, on peut relever un typique *governono* (p. 89) ; les *vulgarismes* y sont cependant bien moins fréquents que dans les autres passages des *Ricordi*.
124. G. di P. MORELLI, *Ricordi*, p. 90.
125. p. 91.
126. p. 95.
127. p. 90.
128. p. 94.
129. p. 93.
130. p. 97.
131. p. 94.
132. p. 90.
133. p. 91.
134. p. 90.
135. p. 91 et *passim*.
136. p. 91.
137. p. 93.
138. p. 91.
139. p. 92.
140. p. 91.
141. p. 91.
142. p. 95.
143. p. 94.
143 *bis*. p. 95.
144. p. 95.
145. Ainsi, quand Giovanni, pour dire qu'il a à peine effleuré son sujet, s'exclame : « rimanendo contenti d'averne tocco solamente le cortecce d'alcuna. » (p. 95).
146. M. PECORARO, « I Ricordi di G. di P. Morelli », *Rinascimento*, VIII, I, juin 1957.
147. « Vedi nel piano del Mugello e' migliori e più fruttiferi terreni che sieno nel nostro contado, dove vedrai fare due o tre ricolte per anno, e ciascuna abundante di roba. » (G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 99).

148. « Vi si ricoglie assai vino, gran quantità di legname e di castagne, e tanto bestiame che si crede che fornisca Firenze pella terza parte. » (ID., *ibid.*, p. 99).
149. « Vedile prima intorniate da un bello, largo e cupo fosso pieno di buon' acqua ; apresso, le vedi cinte d'alte mura, grosse e forti, dove sopra siede fortissime torri... molto vaghe ; e dentro le vedi nobilissimamente bene abitate, piene di case, ordinate con vaghi borghi abbondanti d'artefici d'ogni ragione, saputi e pratichi e che bene sanno ricevere e onorare i forestieri. » (ID., *ibid.*, p. 94).
150. ID., *ibid.*, p. 89.
151. « Nel Mugello ha gran quantità di persone ; e veramente credo che comunemente, già fa cinquanta anni, del Mugello si sarebbe tratto diecimila uomini d'arme. Ma io credo sieno diminuiti come negli altri paesi tutti, e sì pelle mortalità e sì pelle guerre e gravezze, pelle quali è suto forza a una gran gente il partirsi per non avere a stentare in prigione. Credo che oggi ne trarresti da' sei agli ottomila uomini. » (ID., *ibid.*, p. 102).
152. B. PITTI, *Cronica, con annotazioni, ristampata da* A. Bacchi Della Lega, Bologna, Romagnoli, 1905.
153. « Partimi da Firenze a dì XX di luglio nel 1396 e andai a Parigi per la via di Lombardia, con gran pericolo per la commessione avevo da' nostri Signori, e menai con meco ser Vanni Stefani rogato del sindacato, il quale mi fece una grande faticha a conducierlo a Parigi, perché non era usato di cavalcare, né mai uscito di Firenze. » (B. PITTI, *Cronica*, p. 96).
154. « Mandomi innanzi e imposemi ch'io l'aspettassi a Padova o a Vinegia. » (ID., *ibid.*, p. 38).
155. « Era gran merchatante e gran giuchatore » (ID., *ibid.*, p. 36).
156. Pari qui portait sur l'heure et la date d'arrivée des bateaux dans les ports ainsi que sur l'identité de leur propriétaires.
157. P. RENUCCI, « Fille ou garçon ? Un singulier jeu de hasard florentin du 16e siècle », *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse, Littératures*, I (1952-1953), p. 46-53.
158. Cf. San BERNARDINO, *Le prediche volgari*, Pistoia, Pacinotti, 1934, I, 26. Parlant de ses activités de joueur professionnel, Pitti ne manifeste pas l'ombre d'un remords ou d'une crainte. Sans doute pense-t-il, à la manière des usuriers, qu'il règlera dans son testament ses comptes avec le ciel. Peut-être considère-t-il aussi qu'il ne commet pas de péché en ne jouant, comme il le fait, que contre des étrangers. Car c'est sur ce prétexte, fondé sur un passage contesté du *Deutéronome*, que s'appuient les usuriers pour se défendre de commettre un péché.
159. Cf. A. FANFANI, « La préparation intellectuelle à l'activité économique en Italie », *Le Moyen Age*, LVII (1951), p. 327-346.
160. « desiderando andare per lo mondo a cierchare la ventura » (B. PITTI, *Cronica*, p. 36).
161. Guido Baldi est, à l'instar de bien de ses compatriotes, financier d'un roi, « maestro della moneta di Buda per lo re » (ID., *ibid.*, p. 39).
162. « Andarono ardendo e rubando molte case il popolo minuto, e chacciarono di palagio i priori. » (ID., *ibid.*, p. 43). C'est là le ton de tous les récits de marchands concernant la révolte des *Ciompi* (cf. *supra*, p. 137).
163. Cf. B. PITTI, *Cronica*, p. 63.
164. Cf. SAINT ANTONIN, *Summa*, II, VIII, 38.
165. Il ne se plaint jamais quand il perd (cf. *Cronica*, p. 41 et 58). On ne peut imaginer que Morelli fasse preuve du même sang-froid, lui qui se lamente des mauvaises opérations financières de son beau-frère (cf. *supra*, p. 62).

166. Même s'il a tout perdu, ses adversaires lui font confiance et n'hésitent pas à lui prêter de l'argent à fonds perdus (cf. *Cronica*, p. 59).
167. Cf. *Cronica*, p. 88, *sqq.*
168. Quand il abandonne le jeu, ses compagnons cessent aussitôt de jouer (cf. *Cronica*, p. 58). Ailleurs, notre homme raconte que le duc d'Orléans lui donne l'ordre exprès de jouer, malgré ses fonctions d'ambassadeur, dont il se fait un prétexte pour laisser les dés. Ailleurs encore, ses invités protestent parce qu'il refuse de jouer avec eux. Il demande alors à son ex-associé, Bernardo di Cino, de « tenir la banque » à sa place (cf. *Cronica*, p. 93).
169. « far le gran poste, la qual cosa la ragione non vuole. » (*Ibid.*, p. 58).
170. Cf. *ibid.*, p. 59. Toutes les actions de Pitti sont inspirées par la règle de ne pas tenter la fortune contraire. Ne pas s'attaquer à qui est plus puissant que soi, attendre l'instant favorable pour agir, c'est d'ailleurs le conseil qu'il donne à ses descendants et à ses lecteurs : « A ciò che voi, figliuoli e discendenti nostri, e qualunche altro che legierà o legiere udirà quello che qui apresso scrivo, vegia e prenda esempro di quello che interviene a chi contro ad alcuno grande e possente più di lui piglia alchuna difesa quantunche ragionevole sia o possa essere. » (ID., *ibid.*, p. 165).
171. « Vieni a danzare, Lombardo », lui dit aimablement une jeune noble de la cour du duc de Brabant (*Cronica*, p. 58). Mais, ailleurs, son ennemi d'un jour, le vicomte de Montlhéry, laisse deviner dans son cri de colère tous les sentiments d'hostilité et de mépris que les Français éprouvent pour les « Lombards » : « Ah, Lombardo, vilano, traditore, che farai ? Vincierai tutta la notte, bulghero, sodomito ? » (*Cronica*, p. 88). Cf. aussi la nouvelle de ser Cepparello, in *Decaméron*, I, 1, § 26.
172. Cf. L. Mirot, *B. Pitti, aventurier, joueur, diplomate et mémorialiste*, Paris, 1932.
173. « Del mese di novembre 1376. Papa Gregorio venne nel Porto Pisano... Del mese di dicembre, furono mandati certi Bolognesi ai confini a Firenze... » (Ser Naddo da Montecatini, *Croniche fiorentine..., publicate... et illustrate da* F. Ildefonso di San Luigi (Delizie degli Eruditi toscani, t. XVIII, Firenze, Cambiagi, MCCLXXXIV).
174. « L'anno seghuente, il detto Matteo diliberò d'andare in Prussia » (B. Pitti, *Cronica*, p. 38) ; « E questo fu nel 1377 » (ID., *ibid.*, p. 43) ; « L'anno 1378, si mossono rumori di popolo » (ID., *ibid.*, p. 43).
175. ID., *ibid.*, p. 39.
176. ID., *ibid.*, p. 41.
177. ID., *ibid.*, p. 41.
178. ID., *ibid.*, p. 62.
179. ID., *ibid.*, p. 64.
180. « Ne riportai a chasa fior. xx d'oro » (*Ibid.*, p. 40) ; « io perde' fra. 2000 d'oro » (*Ibid.*, p. 58).
181. « Fior. mille cc o circha » (*Ibid.*, p. 41).
182. « Trovami avere avanzati franchi x miglia d'oro che erano in lane, e nella chasa e masserizie e chavalli e arnesi e contanti, non contando danai assai in più persone ; tanti ch'erano la somma di circha a franchi v migliaia. » (*Ibid.*, p. 75).
183. Cf. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini dei Sirigatti*, édition critique et commentée par C. Bec, *passim.*
184. B. Pitti, *Cronica*, p. 7, 33, 62 et *passim.*
185. ID., *ibid.*, p. 60.
186. ID., *ibid.*, p. 81.

187. ID., *ibid.*, p. 134.
188. « Lucha mio figliuolo diede l'anello alla Fioretta, figliuola di Filippo Machiavelli e di monna Bionda figliuola di Giuliano di Bartolo Gini, a dì xx d'ottobre ; e menolla a dì detto l'anno Mccccxviij. Ebbene di dota fior. mille ciento d'oro. » (ID., *ibid.*, p. 24-25).
189. ID., *ibid.*, p. 7. A la façon de ses confrères marchands Pitti relate longuement les exils soufferts par ses ascendants du fait de leur guelfisme. Il se donne ainsi un « brevet » d'orthodoxie politique qui est bien nécessaire à une époque où sévit l'*ammonizione*.
190. « Neri di Bonaccorso nostro padre fecie grande ricchezza d'arte di lana, e truovasi che fecie fare per anno xi centinaia di panni, de' quali la magior parte n'andava in Puglia, e nella detta arte fu molto industrioso. Ordinò e fecie che nelle nostre chase entrava la lana franciescha e uscivane i panni compiuti, e l'ultimo edificio che fecie fu il tiratoio, che costò circha fior. tremilia cinquecento. » (ID., *ibid.*, p. 16). Remarquons comment Pitti, à la manière de Villani dans son célèbre tableau de Florence, laisse parler les chiffres pour faire entendre l'ampleur des trafics de son père.
191. *Cronica*, p. 249, *sqq.*
192. Cf. SAPORI, *Studi di storia economica*, Firenze, Sansoni, 1955.
193. B. PITTI, *Cronica*, p. 208. Lapo NICCOLINI témoigne de la même précision dans son livre de raison (*Il libro degli affari proprii di casa...*, p. XVI).
194. « Andane inn Inghilterra in compagnia del conte di Sampolo... Là non giuchai, ma diedi a Mariotto Ferrantini e a Giovanni di Ghuerrieri de' Rossi fra. mmd. d'oro, e imposi loro che me li investissono in lane e che a Firenze me le mandassono. » (B. PITTI, *Cronica*, p. 75).
195. Il demande à Guido del Palagio (à propos de qui, cf. *infra*, p. 220, nº 478) de l'accepter pour parent en lui faisant épouser l'une quelconque de ses proches.
196. « 1396. E di poi fatto il verno, diliberai tornarmi a Firenze con animo di non tornare più a Parigi e di non giuchare mai più. » (B. PITTI, *Cronica*, p. 93-94).
197. « Farò qui apresso ricordo de l'andare per lo mondo ch'io ò fatto, *dipoi ch'io rimasi sanza padre...* » (ID., *ibid.*, p. 33).
198. « Io fu' uno di quelli che mi parti' da lui, però che di fior. 1500 d'oro ch'io trassi di Gienova tra contanti e chavalli e arnesi, mi ritrovai con due chavagli e sanza danari. » (ID., *ibid.*, p. 57).
199. « misse in compagnia il danaio e io il mio poco senno... » (ID., *ibid.*, p. 58).
200. Il emploie encore à ce propos le terme de *compagnia* (*Cronica*, p. 79).
201. *Cronica*, p. 71.
202. « Menai con mecho il massaio e a lui anche promissi di dargli le spese e f. ciento l'anno e sue spese. » (B. Pitti, *Cronica*, p. 73).
203. « Menai con mecho Franciesco Chanigiani, il quale avea venduto uno suo podere f. 400 d'oro, *i* quali mi diede in disposito e io gli promissi di dargli le spese e f. ciento l'anno e sue spese. » (ID., *ibid.*, p. 73).
204. « Io disideroso di ritrovarmi a quelle gran cose, feci compagnia con uno Lucchese e con uno Sanese, e a nostre spese con xxvi chavalli e bene armati andamo nel detto essercito. » (ID., *ibid.*, p. 68-69).
205. « E arivati a Bruggia trovai quello Lucchese, che fu mio compagno nella grande armata, e con lui e con uno altro Lucchese faciemo compagnia e nolegiamo una buona nave. » (ID., *ibid.*, p. 71-72).
206. *Cronica*, p. 7-8.

207. « Per la quale perdita di scritture io sono andato riciercando libri e scritture di Bonaccorso mio avolo, i quali libri molto stracciati e male scritti e male tenuti, pure di quelli ò ritratte alcune cose che apresso ne farò ricordo... » (B. PITTI, *Cronica*, p. 8).
208. « Qui apresso farò copia d'una partita scritta in su uno libro di Bonaccorso di Maffeo de' Pitti l'anno MCCCXVIII a dì XXVIIII di giungno a c. XLV... La detta copia ò scritta perché il sopradetto libro per vechiezza è maltenuto e molto rotto e stracciato. » (ID., *Ibid.*, p. 243).
209. ID., *ibid.*, p. 7.
210. M. STICCO, *Arte e sincerità*, Milano, Vita e Pensiero, 1940.
211. B. PITTI, *Cronica*, p. 59.
212. ID., *ibid.*, p. 59.
213. ID., *ibid.*, p. 70.
214. ID., *ibid.*, p. 93.
215. *Il libro della comunità dei mercanti lucchesi in Brugia, a cura* di E. Lazzareschi. Milano, 1949.
216. Les archives du fonds Datini de Prato (à propos duquel, cf. *supra* p. 113) démontrent qu'un grand marchand du Trecento était en correspondance avec tout l'Occident. Parmi les lettres que Francesco recevait, nombreuses étaient celles qui étaient écrites en français.
217. F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, LXXVIII.
218. B. PITTI, *Cronica*, p. 38.
219. ID., *ibid.*, p. 48.
220. ID., *ibid.*, p. 63.
221. ID., *ibid.*, p. 38.
222. ID., *ibid.*, p. 39.
223. ID., *ibid.*, p. 40.
224. ID., *ibid.*, p. 40.
225. ID., *ibid.*, p. 46.
226. ID., *ibid.*, p. 37.
227. G. BOCCACCIO, *Decameron*, II, 2, § 4 et § 8.
228. B. PITTI, *Cronica*, p. 58.
229. ID., *ibid.*, p. 33.
230. ID., *ibid.*, p. 42.
231. DANTE ALIGHIERI, *Vita Nova*, V, 1.
232. B. PITTI. *Cronica*, p. 58.
233. ID., *ibid.*, p. 43.
234. Cf. *supra*, p. 132.
235. « Feci grande stento per l'essere male ghovernato. » (PITTI, *Cronica*, p. 38). « scotendolo con dire : che ò a fare io con teco ? » (ID., *ibid.*, p. 51).
236. ID., *ibid.*, p. 40.
237. ID., *ibid.*, p. 47.
238. ID., *ibid.*, p. 46.
239. ID., *ibid.*, p. 40.
240. ID., *ibid.*, p. 38.
241. ID., *ibid.*, p. 46.
242. ID., *ibid.*, p. 44.
243. Le titre de *Cronica* a été donné aux *Ricordi* de Pitti par l'éditeur du 18e siècle et conservé par A. Bacchi Della Lega dans la réédition de 1905. Quant à l'esprit que ces titres révèlent chez les éditeurs et les critiques du XIXe siècle, cf. *supra*, p. 18.

244. L. SPITZER, *Critica stilistica e storia del linguaggio*, Bari, Laterza, 1954, p. 74.
245. B. PITTI, *Cronica*, p. 38.
246. ID., *ibid.*, p. 48.
246 *bis*. ID., *ibid.*, p. 71.
247. ID., *ibid.*, p. 51.
248. ID., *ibid.*, p. 7.
249. ID., *ibid.*, p. 211.
250. C'est le cas d'une mission secrète confiée à Pitti par le sire de Coucy. L'essentiel est d'arriver auprès du duc d'Orléans avant un groupe d'ambassadeurs rivaux, partis huit jours auparavant. Pitti réussit à les dépasser (cf. *Cronica*, p. 83).
251. B. PITTI, *Cronica*, p. 124.
252. ID., *ibid.*, p. 41.
253. ID., *ibid.*, p. 84.
253 *bis*. ID., *ibid.*, p. 40.
254. Ainsi de l'échec de Robert de Bavière que Pitti attribue aux atermoiements de la diplomatie florentine (*Cronica*, p. 134).
255. B. PITTI, *Cronica*, p. 109.
256. ID., *ibid.*, p. 42.
257. ID., *ibid.*, p. 40.
258. ID., *ibid.*, p. 44.
259. ID., *ibid.*, p. 58.
260. ID., *ibid.*, p. 44.
261. ID., *ibid.*, p. 89.
262. ID., *ibid.*, p. 51.
263. ID., *ibid.*, p. 38.
264. ID., *ibid.*, p. 57.
265. Cf. *supra*, p. 123.
266. B. PITTI, *Cronica*, p. 43.
267. ID., *ibid.*, p. 59 *sqq.*
268. ID., *ibid.*, p. 116 *sqq.*
269. ID., *ibid.*, p. 39.
270. ID., *ibid.*, p. 44.
271. ID., *ibid.*, p. 38.
272. ID., *ibid.*, p. 59.
273. ID., *ibid.*, p. 47.
274. ID., *ibid.*, p. 47.
275. ID., *ibid.*, p. 42.
276. ID., *ibid.*, p. 7 et 33.
277. « La siconda parte se ne venne di punta a Firenze, i qual si chiamarono Amirati e ogi dì ancora ne sono di loro, i quali si sono ridotti a stare in contado assai vicino al pogio del detto Simifonte, il quale fu disfatto per lo comune di Firenze, la quale famiglia fu già molto honorata... » (*Cronica*, p. 9). On voit comment la période se complique ici en une longue suite de relatives dépendant les unes des autres mais toutes introduites par le même relatif. Ainsi, lorsqu'il parle des autres, Pitti ne parvient pas à dominer le langage diffus propre à la *ricordanza* et au *sermo cotidianus* mercantile en général (cf. deux lettres inédites de marchands, *supra* p. 118).
278. B. PITTI, *Cronica*, p. 39.
279. ID., *ibid.*, p. 40.
280. ID., *ibid.*, p. 48.

281. ID., *ibid.*, p. 80-81.
282. ID., *ibid.*, p. 77 *sqq.*
283. « E nota che a condiuciere le dette tre famiglie insino a Sangimignano spesi per ghabelle e vetture e scotti e profende f. ventotto nuovi. Sicché pensa lettore come a Bonaccorso parve stare... » (ID., *ibid.*, p. 200).
284. Cf. G. di P. MORELLI, *Ricordi*, p. 265, et même F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CXLVIII.
285. *Cronica*, p. 54.
286. *Ibid.*, p. 110-111 et 223. Vieilli, Pitti semble ainsi désireux de revivre de nouvelles aventures ; à peu de frais, en définitive !
287. *Cronica*, p. 59.
288. G. di P. MORELLI, p. 383 et *supra*, p. 67.
289. B. PITTI, *Cronica*, p. 46.
290. ID., *ibid.*, p. 50.
291. ID., *ibid.*, p. 40.
292. ID., *ibid.*, p. 48.
293. ID., *ibid.*, p. 44.
294. ID., *ibid.*, p. 67.
295. ID., *ibid.*, p. 40.
296. ID., *ibid.*, p. 53.
297. ID., *ibid.*, p. 41.
298. C. VARESE (« I Ricordi di Buonaccorso Pitti », *Rassegna della letteratura italiana*, VII, 3-4 (1955), p. 389-399) reproche à Pitti d'être totalement dépourvu du sens du pittoresque. L'observation est juste, mais témoigne d'une certaine incompréhension de la *Cronica*. Car Bonaccorso n'a d'autre intention que de décrire ses aventures personnelles. Il ne conçoit de pittoresque que dans ses propres exploits. Il représente le paysage s'il joue un rôle dans ses faits et gestes : Danube gelé qu'il traverse à pied sec, col bloqué par les neiges qu'il franchit à grand peine. D'autre part, Pitti n'ignore pas que toutes les régions qu'il visite sont bien connues de ses confrères : pourquoi leur décrire Paris ou La Haye ? Par contre Le Puy risque de les intéresser davantage, et il en parle (*Cronica*, p. 277), de même que le Mont-Saint-Michel, qu'il représente aussi (p. 87). Enfin et surtout, Bonaccorso n'est pas un touriste : ses activités l'occupent assez ; il n'a que faire des descriptions. Il n'est pas là pour voir mais pour faire, à la différence de ses compatriotes Frescobaldi et Sigoli pèlerins en Terre-Sainte (cf. L. FRESCOBALDI, S. SIGOLI, *Viaggi in Terrasanta, a cura di* C. Angelini, Firenze, Le Monnier, 1944).
299. « Matteo del Ricco Corbizi da San Piero Maggiore » (*Cronica*, p. 49) ; « messer Stoldo Altoviti e messer Tomaso Soderini ch'erano de' confinati » (*ibid.*, p. 57), etc.
300. « Mandò con esso noi uno per suo ambasciatore che avea nome Dorde » (ID., *ibid.*, p. 117), etc.
301. « Mandomi in chasa d'uno romano suo amico segreto dove stetti più dì e quello cotale romano che avea nome Cola Cienco mi fecie accompagnare... » (ID., *ibid.*, p. 42).
302. ID., *ibid.*, p. 46.
303. ID., *ibid.*, p. 47.
304. ID., *ibid.*, p. 48.
305. ID., *ibid.*, p. 52.
306. ID., *ibid.*, p. 50.
307. « Buonaccorso, non esperto di lettere, esperto invece di paesi, di traffici e di

vita pubblica, ci ha lasciato un documento di lingua e di costume... » (C. VARESE, « I ricordi di Buonaccorso Pitti », *Rassegna della letteratura italiana*, VII, 3-4, (1955), p. 339).

308. B. PITTI, *Cronica*, p. 48.
309. ID., *ibid.*, p. 41.
310. ID., *ibid.*, p. 49.
311. ID., *ibid.*, p. 50.
312. Dans certains portraits, cependant, l'adjectif semble choisi pour le balancement de la phrase : « grande e possente e honorato cittadino » (*Cronica*, p. 11) ; « fu uomo piccolo, grosso e nerbuto, nero e sano huomo, e lieto e benigno e amorevole » (*Cronica*, p. 15).
313. ID., *ibid.*, p. 38.
314. ID., *ibid.*, p. 39.
315. ID., *ibid.*, p. 79. L'expression est reprise par Pitti à la page 152. Il écrit pareillement à la page 76 : « lo 'ngrato villano del massaio ».
316. ID., *ibid.*, p. 180 et 189. Cf. aussi « la setta della mala congiura » (p. 176).
317. ID., *ibid.*, p. 144.
318. ID., *ibid.*, p. 77. Semblablement, Pitti écrit ailleurs : « una *gran* festa che di giostre vi si facea » (p. 75) ; « e per fargli *magiore* festa vi furono molte donne belle e *grandi* baronesse » (p. 87) ; « cierto fu mirabile e *magna* cosa a vedere quella festa » (p. 88), etc.
319. Pour plus de clarté, nous donnons ici l'épisode en question : « Io rimasi e feci grande stento per l'essere male ghovernato. Il mio letto era uno saccone di paglia in una stufa secca, e mai medico non mi vicitò, e in quella casa non era femina ; solo uno fante v'era che cociea e servia il detto Michele e due suoi osti merchatanti. Stetti in fine di morte ; e stato ben sei settimane in quella stufa, avvenne che la notte di san Martino per fare festa una brighata di tedeschi vennon con pifferi a danzare innuna grande sala dinnanzi a quella stufa dov'io ero in sul saccone con una bandinella da panni in iscambio di lenzuolo, e adosso una carpita e una mia unta piliccia. Alcuni de' detti misono il capo dentro e vedendomi entrarono e a forza mi missono la pilliccia e tirarommi nella ditta sala diciendomi : o tu ghuarirai o tu morrai e non farai più stento ; e inneffetto essi mi tirarono per ispazio d'una ora, e prieghi o lamenti ch'io faciessi non mi voleano lasciare, se non che per istracheza chaddi ; alora mi rimissono in sul saccone, e missommi tutte loro cioppe foderate adosso e tornarono a danzare e a bere. Io termenai e sudai forte sotto quelli panni. La mattina entraron tutti nella stufa e rivestironsi e anche a forza mi rivestirono e feciommi bere con esso loro, il quale bere feci volentieri. Partironsi, e io mi riposai forse una ora, e poi andai fuori... » (ID., *ibid.*, p. 40).
320. Cette vision simplifiante et élémentaire de la vie, présentant les solutions possibles en un dilemme, apparaît ailleurs dans la *Cronica*.
321. Pour plus de clarté, nous reproduisons aussi cet épisode : « E adivenemi che l'ultima notte ch'io perde', avendo io achattati fra. 500 dal duca, lasciai il giuoco, perché più non avevo a chasa che circha a fra. 550 d'oro. Il ducha e altri signori si levarono e entrarono in una sala dov'era molti signori e donne a danzare, e stando io a vedere lietamente, una giovane bellissima d'età di xiiii anni, non maritata, figliuola d'uno gran barone, venne a me e disse : Vieni a danzare, Lombardo, non ti chaglia perché tu abia perduto, che Idio t'aiuterà bene ; e presemi per la mano. Seghuitala, e ristato ch'io fu', il ducha mi chiamò e dissemi : che ài tu perduto questa notte ? Risposi : io ò perduto lo resto di

fra. 2 000 ch'io arechai a Borsella. Disse : io lo credo bene, e s'io avessi buonamente altrettanto perduto, io non potrei né saprei fare buona ciera come tu fai ; va e seghuita di fare festa, che altro che bene non te ne dee seghuire ». (B. PITTI, *Cronica*, p. 58-59).

322. Il existe deux éditions du *Libro di buoni costumi* : *Il Libro di buoni costumi di Paolo di Messer Pace da Certaldo, documento di vita trecentesca fiorentina, a cura di* S. Morpurgo, Firenze, Le Monnier, 1921 ; Paolo Da CERTALDO, *Il libro di buoni costumi, a cura di* A. Schiaffini, Firenze, Le Monnier, 1945. La deuxième édition est une simple reprise de la première, sans les notes les plus intéressantes et avec une certaine modernisation de l'orthographe, conformément aux règles de la collection « in ventiquattresimo » de l'éditeur Le Monnier. Nous nous servons donc de l'édition Morpurgo, tout en précisant le n° du chapitre cité, tel qu'il est repris par A. Schiaffini.
323. Le ms. du *Libro di buoni costumi* (Riccardiano 1383) fait partie d'un volume qui fut possédé par un Cristofano di Fuccio, né, selon Morpurgo, en 1419 (cf. *Libro di buoni costumi*, p. xxxi).
324. Ainsi les mss. Laurenziano LXII 17, Riccardiano 1382, Magliabechiano VI 5 et Magliabechiano XXX 2 (Bibliothèque Nationale de Florence), tous du 15e siècle, qui semblent écrits par des marchands, reprennent la plupart des proverbes cités par Paolo.
325. Messer Pace fait partie des prieurs en 1323, des *buonuomini* en 1331, encore des *buonuomini* en 1336 et des gonfaloniers de compagnie en 1338. En 1318, il est ambassadeur à Sienne et en 1320 à Bologne.
326. Cf. *Libro di buoni costumi*, p. vi.
327. Cf. *infra*, p. 410.
328. *Libro di buoni costumi*, § 1.
329. Cf., par exemple, Goro DATI, *Il Libro segreto ..., a cura di* C. Gargiolli, Bologna, Romagnoli, 1869, p. 16 : « Al nome di Dio e della Vergine Maria e di tutti i santi, che ci concedano guadagno, *con salute dell'anima e del corpo*, nelle nostre mercanzie, qui apresso farò menzione di quello che arò a fare con la nostra compagnia ».
330. L'*Épitre de saint Bernard* dit : « E però odi e intendi bene ciò ch'io ti dirò e mettilo in opera. » (*Libro di buoni costumi*, p. xlvii).
331. *Trattatello delle cinque chiavi*, ms. I, VIII, 49, de la Nationale de Florence.
332. *Libro di buoni costumi, n.* 2, p. xlvii.
333. *Trattato delle quattro virtù morali*, ms. I, VIII, 49 (Nationale de Florence), édité par B. GAMBA, sous le titre de : *Della forma di onesta vita*, Venezia, 1830.
334. Albertano Da BRESCIA, *Dai trattati morali, volgarizzamento inedito..., a cura di* F. Selmi, Bologna, Romagnoli, 1873.
335. *Libro di Cato, o tre volgarizzamenti del libro di Catone dei costumi*, Milano, 1829.
336. *I proverbi di Salomone volgarizzati nel sec. XVI, a cura di* P. Fanfani, Firenze, 1865.
337. Ms. Laurenziano LXII, 17.
395. Cf. F. AGENO, « Ispirazione proverbiale del Trecentonovelle », *Lettere italiane*, X, 3, (1958), p. 288-305.
339. *Libro di buoni costumi*, § 159.
340. *Ibid.*, § 188.
341. *Ibid.*, § 215.
342. *Ibid.*, § 257.
343. *Ibid.*, § 256.

344. *Ibid.*, § 61.
345. *Ibid.*, § 314.
346. *Ibid.*, § 12.
347. *Ibid.*, § 14.
348. *Ibid.*, § 18.
349. *Ibid.*, § 37.
350. *Ibid.*, § 4.
351. *Ibid.*, § 1.
352. *Ibid.*, § 156.
353. *Ibid.*, § 264.
354. *Ibid.*, § 264.
355. *Ibid.*, § 22.
356. *Ibid.*, n. 22, p. lii ; *Sentenziario* A.
357. *Ibid.*, n. 59, p. lvii : « Tenera cosa è nelle femmine la fama della castità, e come fiore bellissimo tosto infracida a leggiere vento, et per lieve fiato si corronpe, massimamente dove l'etade consente el peccato ».
358. *Ibid.*, § 59.
359. *Ibid.*, § 16.
360. *Ibid.*, § 24.
361. *Ibid.*, § 19.
362. *Ibid.*, § 30.
363. *Ibid.*, n. 30, p. liii.
364. *Ibid.*, § 9.
365. *Ibid.*, n. 9, p. li.
366. *Ibid.*, § 33. Le modèle de Paolo ne s'engage nullement dans la voie du contrat synallagmatique ; il dit : « Chi non dà la compassione ad colui che vede tribolato essendoli facta crudeltade, sì gli fia tolta la misericordia ». (n. 33, p. liv).
367. *Ibid.*, § 34. Le modèle de Paolo n'a que la première partie de la formule.
368. *Ibid.*, § 38.
369. *Ibid.*, § 56.
370. *Ibid.*, § 68.
371. *Ibid.*, § 327.
372. *Ibid.*, § 341.
373. *Ibid.*, § 341.
374. *Ibid.*, § 341.
375. *Ibid.*, § 16. La citation attribuée à saint Augustin par Paolo est dite de saint Jérôme par le *Libro di sentenze, scrittura inedita del buon secolo, edito e illustrato da* R. De Visiani, Bologna, 1865. Quoi qu'il en soit, Paolo cite certainement non d'après le texte mais d'après les spicilèges d'usage courant au Moyen Age.
376. *Libro di buoni costumi*, § 371. Paolo cite ainsi le onzième tercet du *Boezio volgarizzato* (cf. *Il Boezio e l'Arrighetto per cura di* C. Milanesi, Firenze, 1864, p. 18).
377. *Libro di buoni costumi*, § 372. (Cf. *Il Boezio e l'Arrighetto...*, p. 53).
378. *Libro di buoni costumi*, § 326.
379. *Ibid.*, § 65.
380. *Ibid.*, § 331 : « se noi faremo morire chi ci ama, che faremo di chi ci odia e de' nostri nimici ? » Cf. Dante : Che farem noi a chi mal ne disira, / se quei che ci ama è per noi condannato. » Il y a, à n'en pas douter, une similitude de ton entre Paolo et Dante. Mais Dante lui-même est très proche de Valère-Maxime, lequel est à son tour bien connu du Moyen Age.

381. *Libro di buoni costumi*, § 2, p. xlvii-xlix.
382. Paolo écrit : « Le quali cinque chose sono queste : temere Idio ; onorare il tuo maestro ; chontinuamente leggiere ; chontinuamente domandare di quelle chose le quali tu non sai ; ricevere bene ne la mente tua quello che leggi e che 'npari e t'è insengniato dal tuo maestro... ». Le *Trattatello* s'exprime de la même façon : « La prima sì è lo timore di Dio ; la segonda onorare lo maestro ; la tersa cotidianamente legere ; la quarta spessamente adimandare ; la quinta ritenere a mente ». (*Libro di buoni costumi*, § 2, p. xlvii). Cependant le ton de Paolo est plus discursif.
383. L'attitude est différente : non plus de l'impératif catégorique, mais de la démonstration, ou au moins de l'explication.
384. On pourra opposer la page liii, qui contient sept paragraphes, à la page clxx, qui en contient un à peine.
385. *Libro di buoni costumi*, § 40.
386. *Ibid.*, § 42.
387. *Ibid.*, § 43.
388. *Ibid.*, § 365.
389. *Ibid.*, § 322.
390. *Ibid.*, § 311.
391. *Ibid.*, § 335.
392. *Ibid.*, § 316.
393. *Ibid.*, § 315.
394. « E così avviene spesse volte... » (*Trecentonovelle*, CLXI) ; « Così avviene spesso... » (*Ibid.*, CCVI). Ces formules sont sans doute typiques d'une certaine façon de voir à la manière des marchands, qui est propre à Sacchetti.
395. Cf. F. AGENO, « Ispirazione proverbiale del Trecentonovelle », *Lettere italiane*, X, 3, (1958), p. 288-305.
396. *Libro di buoni costumi*, § 329.
397. *Ibid.*, § 250.
398. *Ibid.*, § 321.
399. *Ibid.*, § 140.
400. *Ibid.*, § 305.
401. *Ibid.*, § 116.
402. *Ibid.*, § 343.
403. *Ibid.*, § 340 : « Questo Giovanni Chavaza fu uno riccho huomo il quale avea due filgliuole ; e quando furo da marito le maritò a due noboli giovani, e diè loro ciò ch'elgli avea. E quando fu inpoverito, e detti suoi gieneri nol chonoscievano, e simile le sue filgliuole. E però fa che tu sia sempre savio di non fare singniore mai, mentre che vivi, del tuo avere i tuoi filgliuoli o altra persona, a ciò che venghano dietro a te e tu non dietro vada a loro. »
404. *Ibid.*, § 378, p. clxvii-clxix.
405. 1. Le père donne tous ses biens à ses filles. 2. Il est repoussé par ses gendres. 3. Feignant de posséder encore de l'argent, il rentre en grâce auprès d'eux.
406. « Dopo mangiare disse loro : — Aspetatemi qui in sala ; et serosi in chamera e chominicia ad anoverare i detti danari più e più volte. I gieneri e le filgliuole stavano a' buchi de l'uscio, e vedeano i detti danari...» (*Libro di buoni costumi*, p. clxviii).
407. Cf. *supra*, p. 175.
408. « E però, filgliuolo, fratello, amicho, parente, vicino, o chi tu sia che legi questo libro, non esere ingrato de' servigi che ricievi, a ciò che no metti in cuore

a chi t'à servito che ti facci il contrario ». (*Libro di buoni costumi*, p. clxix).

409. « Molto è grande follia chi ama o chi disidera guerra... ; però che chi ama la guerra non ama pacie ; e chi non ama la pacie non ama Idio ; e chi non ama Idio non ama l'anima né 'l corpo suo ; e chi non ama sé medesimo, vedi chome sta ? cierto sta molto male. E però fuggi quanto puoi la guerra del tuo Chomune e le brighe tue speciali. » (*Ibid.*, § 122).
410. « Però che... e però... »
411. *Libro di buoni costumi*, § 327 et 380.
412. *Ibid.*, § 85 et 112.
413. *Ibid.*, § 110 et 188.
414. « Molto è bella chosa e grande sapere guadagniare il danaio, ma più bella chosa e magiore è saperlo spendere chon misura e dove si chonviene ». (*Ibid.*, § 81).
415. « Sempre t'afaticha e ti prochacia di guadagniare ; e non dire : — s'io ci sono oggi non ci sarò domane ; e lasciare non volglio dietro a me tanta roba, ché non ò filgliuoli ; e' miei parenti no m'amano, e sono tali che s'io lasciase loro una città in pocho tenpo l'avreboro spesa e guasta e scialacquata. Però che tu non sai di tua vita la lungheza, e non sai tua fortuna che mena secho ; ch'io ò veduti grandi re e grandi singniori e grandi cittadini, e grandi merchatanti perdere i' loro stato e anzi che muoiano vivere poveri e i' neciesità... » (*Ibid.*, § 305).
416. « A ciò che la tua famílglia sieno solliciti a l'utile di chasa tua, senpre gli amaestra quanto puoi che non tornino in chasa cho le mani vote, anzi rechino i' mano qualche cosa... ; però ch'ongni bene giova arechare a chasa. » (*Ibid.*, § 89).
417. « Se tu ài danari, non ti stare, e nolgli tenere ne la chasa morti, ché melglio è indarno fare che indarno stare ; ché faciendo, s'altro non guadangniassi, non ti sviera' tu da la merchatantia ». (*Ibid.*, § 356).
418. « Melglio indarno stare che indarno lavorare ». (*Proverbi di Geremia da Montagnone*, in A. Gloria, « Volgare illustre del 1106 e proverbi volgari del 1200 », *Atti del R. Istituto Veneto*, vi, iii, p. 103).
419. Pour Max Weber, l'éthique capitaliste trouve en Franklin son premier écrivain. Alberti dans la *Famiglia* n'est pas du tout novateur. Et bien moins encore ses prédécesseurs (cf. Max Weber, *L'etica protestante e lo spirito del capitalismo*, Roma, Leonardo, 1945).
420. *Libro di buoni costumi*, § 352.
421. *Ibid.* § 362.
422. *Ibid.*, § 240.
423. *Ibid.*, § 252.
424. Cf. *supra*, p. 56.
425. « Le grandi prestanze e le grandi malevarie e le grandi credenze sono quelle che disertano le chonpagnie e gli uomini speziali ; e però mai non le fare ». (P. Da Certaldo, § 100).
426. Cf. *supra*, p. 65.
427. *Libro di buoni costumi*, § 208.
428. « Guarti di non mangiare erba... » (*ibid.*, § 235) ; « E guarda bene tu faciessi cho' suoi danari niuna merchatantia... » (*ibid.*, § 239) ; « Ma guarda tu non inghanni la tua choscientia... » (*ibid.*, § 250), etc.
429. *Ibid.*, § 86.
430. *Ibid.*, § 247.

431. *Ibid.*, § 87. Rappelons que le fait même de fréquenter les hérétiques est suspect aux yeux des inquisiteurs médiévaux.
432. *Ibid.*, § 90. La crainte des incendies est un sentiment ordinaire chez les bourgeois du Moyen Age qui vivent dans des maisons sans eau, souvent construites en bois et serrées les unes contre les autres.
433. « Non andare mai a chasa di niuna femina mondana né d'altra simile di notte, per ch'ella mandi per te ; e se pur mandasse più volta per te, dille ch'ella vengha a chasa tua, s'ella vuole venire : se nno, sì si rimangha ; ché molte beffe se ne sono già vedute, e spezialmente in terre marine e forestiere ». (*Ibid.*, § 86).
434. *Ibid.*, § 105.
435. « Quando alchuno ti diciesse : — vieni mecho, non v'andare se non sai dove ». (*Ibid.*, § 106).
436. San Bernardino, *Le prediche volgari*, Pistoia, Pacinotti, 1934, p. 188 : « Insegnali orare e che si guardi da' mali contratti, e che non giuochi, e che non esca di casa la notte con bullettini o senza ».
436 *bis*. Y. Renouard, *Les hommes d'affaires italiens*, Paris, Colin, 1949, p. 95-96.
437. « Se vuo' parlare chose cielate, di' piano, i' luogho che tu abi tanto largho di mura che tu t'avisi che 'l tuo favelare non sia udito fuori del più prosimano muro ; o tu va' a parlare i tuoi sacreti fatti in una piaza, o in uno prato o renaio o chanpo schoperto, sì che tu vegha che persona non vi sia presso che oda ». (*Ibid.*, § 333).
438. *Ibid.*, § 370.
439. *Ibid.*, § 370.
440. « Se fai merchatantia e cho le tue lettere venghano leghate altre lettere, sempre abi a mente di legiere prima le tue lettere che dare l'altrui. E se le tue lettere contasoro che tu conperassi o vendessi alchuna merchatantia per farne tuo utile, subito abi il sensale, e fa ciò che le tue lettere contano, e poi dà le lettere che sono venute cho le tue. Ma no le dare prima che tu abi forniti i fatti tuoi, in però che potreboro contare quelle lettere chose che ti schonciereboro i fatti tuoi ». (*Ibid.*, § 251).
441. « Quando odi o vedi in alchuno luogho romore o zufa, partiti imantenente, e non v'andare, ch'altro che male non vi puoi aquistare ; e sara'ne messo a testimonianza : e poi, se dì il vero, n'acchatti nimici ». (*Ibid.*, § 101).
442. « Non esere chorente a uscire di chasa quando fuori avese romore, anzi ti sta in chasa, e fa vista di non saperne nulla : sì ne fugirai brigha o 'npaccio e starai salvo de la persona ». (*Ibid.*, § 263).
443. « Misura dura ; e però in ongni tuo fatto abi misura a ciò che tu non possi falare ; ché chi avrà misura ne' suoi fatti soprastarà a ongni vizio ». (*Ibid.*, § 3).
444. « Molto è bella chosa e grande sapere guadangniare il danaio, ma più bella chosa e magiore è saperlo spendere chon misura e dove si conviene ». (*Ibid.*, § 81).
445. *Ibid.*, § 82.
446. « Molto ti guarda di non bere tanto che tti tolgha la ragione e 'l chonoscimento, in però che l'ebreza è troppo soza chosa e troppo pericholosa ». (*Ibid.*, § 341).
447. « Pericholoso pecchato è quello de l'ira : e però ti guarda molto di non lasciarti chorrere in ira ; ché l'ira tolglie a l'uomo e alla femina ragione, e nogli lascia chonosciere chosa che faccia o che dicha : e l'uomo o la femina ch'è sanza ragione è simile a le bestie ». (*Ibid.*, § 343).
448. *Ibid.*, § 103 : « La villa fa... chattivi uomini ; e però usala pocho : sta a la città e favi o arte o merchatantia, e chapiterai bene ».

449. « Anche ti guarda molto di non fare chosa per la quale ti possa chosa intervenire che la giente volgharmente... ti dicha : be' gli sta! però che 'l be' gli sta è mala chosa, ed è chosa ch'ongni uomo se ne dee molto guardare che verso lui e' non sia detto né da befe né da dovero ». (*Ibid.*, § 287). Pour l'usage général de l'expression durant la même époque, cf. Rinaldo DEGLI ALBIZZI, *Commissioni, a cura di* C. Guasti, Firenze, 1867-1873, vol. III, p. 248 ; G. SERCAMBI, *Croniche, a cura di* F. Novati, Roma, 1892, vol. III, p. 119 : « e per questo modo lui fu difacto dell'avere e delle personne, e il bellistà li fu aparechiato ». F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, « N'acquistò un bel benglista che mai non gli venne meno ». (CCVI), etc.
450. *Libro di buoni costumi*, § 241.
451. *Ibid.*, § 83.
452. *Ibid.*, § 281 *sqq.*
452 *bis*. *Ibid.*, § 388.
453. Cf., par exemple, le § 388 : « l'anima dee avere due ochi spirituali... Ma che ti vale non far male per paura de le pene de lo 'nferno? e stare a speranza de la gloria di vita eterna ? Cierto nulla ti vale a non far male, se tu non farai bene, che tu vada mai in Paradiso ».
454. Cf. *infra*, p. 254.
455. « E 'l maltolletto non t'è perdonato se no rendi quello ch'ài tolto. Or te ne guarda di non torre, per non avere a rendere, ché tropo ti parà malagevole ». (*Ibid.*, § 128).
456. « Tieni a mente quando ài a dare alchuna sentenzia, di darla diritta e leale e giusta ; e di questo non ti rivolgiere mai, né per prezo né per amore né per paura né per parentado né per amistà né per compagnia ». (*Ibid.*, § 131).
457. « E vo' che tu sappi che chi non vuole udire i ghastighamenti de' falli e del male che fa e dicie, sì si piglia il mal fare per uso, e viene in tanta usanza che non s'avede, e nogli pare mal fare : e chosì non si rimane mai di mal fare ». (*Ibid.*, § 328).
458. « Usa la chiesa i dì de le feste ; e gli altri dì, quando puoi con giusto modo lasciare la bottegha e 'l fondacho, anche usa la chiesa ». (*Ibid.*, § 110).
459. Cf. *supra*, p. 128.
460. « Troppo è gran pericholo de l'anima e del chorpo e de l'avere tuo a dire quando se' malato : — domane farò la tale chosa ; ch'asai sono i malati che l'uno dì non pare abino male, e l'altro perdono la favella e l'udire e 'l chonoscimento ». (*Libro di buoni costumi*, § 248).
461. Cf. *supra*, p. 71.
462. *Libro di buoni costumi*, § 117.
463. « Farai buono digiuno e grato a Dio, e avra'ne in questo mondo e ne l'altro grande merito da la Vergine Maria sanza fallo ». (*Ibid.*, § 130).
464. Dino COMPAGNI, *La canzone del pregio*, en appendice à D. COMPAGNI, *Cronica, a cura* di I. Del Lungo, Firenze, 1889.
465. *Libro di buoni costumi*, § 331.
466. *Ibid.*, § 276.
467. *Ibid.*, § 133.
468. « Quando comperi biada guarda che non ti sia empiuta la misura a uno tratto, ché sempre ti chalerà due o tre per cento ; e quando vendi il fa : e crescieratti la tua biada ». (*Ibid.*, § 152).
469. *Lettere di un notaro a un mercante del secolo XIV, per cura di* C. Guasti, Firenze, Le Monnier, 1880, 2 vol.

470. Cf. F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale, Studi nell'Archivio Datini di Prato*, vol. 1, Firenze, Olschki, 1962.
471. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 36.
472. « ... trovandomi di qua chon Fiorentini e per Lonbardia, ragionando come si fa, mi diceano : — quello tuo Franciescho di Marcho da Prato à piene le budella di denari ». A.D.P., nº 716, Vérone-Florence, Simone di Bartolozzo à F. Datini, 16-11-1405, cité par F. MELIS, *Aspetti della vita economica...*, vol. 1, p. 105.
473. « Qui m'è suto fato molto onore per più chompagnie di Firenze e solo per vostro amore : e in verità buona e gran fama di merchatante qui avete vocie... ». A.D.P., nº 650, Gênes-Florence, Matteo di Lorenzo à F. Datini, 8-3-1384, cité par F. MELIS, *op. cit.*, vol. 1, p. 104.
474. Pour la morale chrétienne et les affaires, cf. *infra*, p. 254.
475. Lapo fait lui-même allusion à ce départ et au choix qu'il fit alors de la pauvreté : parlant de lui-même à la troisième personne, il écrit : « e l'amico vide il pericolo che si correa ; tornato il maestro, si partì da lui, per mai più non piatire ; e andò a usare con ser Coluccio : e elesse più tosto vita povera e lieta, che grande e ricca, il cui pane fosse sempre pieno di vermini ». (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, nº CCXIV, 30-5-1400, L. Mazzei à F. Datini, p. 293).
476. D. MARZI, *La cancelleria della repubblica fiorentina*, Rocca San Casciano, Cappelli, 1910, p. 293.
477. Mazzei multiplie dans sa correspondance avec Datini les jugements favorables concernant Niccolò da Uzzano. Ainsi, il écrit en 1400 : « Egli è uomo di lena e di consiglio, ed è buono, ed è potente e amato ; e sempre ho tenuto tema Iddio, e nelle più segrete cose io l'ho provato ». (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 257, nº CXCIX, 23-8-1400, Mazzei à F. Datini).
478. Comme Niccolò da Uzzano, Guido del Palagio est l'un des plus grands et des plus puissants membres de l'oligarchie, il est en outre un citoyen universellement respecté pour sa grandeur morale. Parmi nos marchands écrivains, Pitti l'appelle « il maggiore e il più creduto uomo di Firenze » (*Cronica*, p. 76) et il lui demande de lui procurer une épouse, quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle appartienne à sa famille (cf. *supra*, p. 209, nº 195). Quant à son autorité morale, il suffit de dire que Mazzei cite continuellement ses conseils et ses propos en exemple à Datini, dès une lettre de 1392 (nº XVI, 25-4-1392) et jusqu'à sa mort.
479. G. DATI, *Istoria di Firenze*, Norcia, Tonti, 1904, p. 141.
480. ID., *Ibid.*, p. 142.
481. « ... e' sono terre per lo mondo che si passano d'ogni mandato o d'ogni general procura, perché non sanno in quelle parti molta legge : e questo è vero, e hollo provato a Genova e Vinegia, che non v'ha molti giudici o notai. Altrove, come s'è a Perugia, a Bologna e a Firenze, e altrove, chi ha a pagare, non pagherebbe mai se le carte de' mandati o delle procure non fossono fondate in sul punto della ragione ». (*Lettere di un notaro...*, vol. 2, p. 224, nº CDXLVI, 16-4-1401, Mazzei à Simone d'Andrea).
482. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo di Giovanni Niccolini dei Sirigatti*, édition critique et commentée par C. BEC.
483. Ser Rolandino Passeggeri, professeur de droit notarial à Bologne vers 1250, écrit dans les statuts de l'art des banquiers (1245) : « ... quosdam a sacris constitutionibus ordinatos tabelliones vel scrinearios appellamus eo quod, sicut inventum thesaurum in crineo reconditur ut servetur, sic merito debet omnis fides ominisque legalitas et quicquid eis in fide ac legalitate committitur per eos inviola-

biliter reservari ». (Cité in *Il Notariato nella civiltà italiana*, Milano, Giuffrè, 1961, p. 437 B).

484. Cf. A. PALMIERI, *Rolandino Passeggeri*, Bologna, 1933.

485. *Commentaria ad summan Rolandinam de arte notariorum*, Lugduni, 1538.

486. *Practica iudiciorum*, dont la Bibliothèque Nationale de Florence possède une copie du 15e siècle (B.N.F., II, II, 160).

487. *Compendium super viginti sex variatatibus epistolarum*, ms. Ambrosiana, B 132 sup.

488. Ser Giovanni Cambini est né au début du Trecento ; en 1358, il est notaire du *Studio* de Florence, en 1362 ambassadeur en Valdinievole, en 1369 à Bologne, en 1374 il est notaire de l'hôpital de Santa Maria Nuova (il précède dans ces fonctions ser Giovanni Gini, lui-même prédécesseur de Mazzei), en 1375, il est notaire de la Seigneurie et ambassadeur à Montepulciano et Gubbio.

489. Cf., pour sa biographie et pour la réponse de Salutati à ses lettres : C. SALUTATI, *Epistolario, a cura di* F. Novati, Roma, 1891, vol. I, p. 148-149.

490. Ms. conservé à la Bibliothèque Nationale de Florence, B.N.F., Conv. Soppr., IV, II, L. 283.

491. Né à Sienne vers 1370, notaire à Sienne en 1393, notaire du capitaine du Peuple en 1398, régulièrement notaire du *Concistoro* de 1400 à 1418.

492. Cf. C. SALUTATI, *Epistolario, a cura di* F. Novati, vol. III, nº XVII, p. 479-485.

493. Né à Florence vers 1335, notaire des Prieurs en 1364, ambassadeur en Lombardie en 1370, conseiller de sa corporation en 1373, ambassadeur auprès de Grégoire XI en 1376, auprès d'Urbain VI en 1381, notaire des prieurs en 1387, consul de son Art en 1388, 1391, 1400, 1403, 1404, 1406.

494. Exprimit herculeos Coluccius iste labores ;
distinguit fatum, pertractat religionem,
invehit in satrapos, patrie eius fasque tuetur,
Et cynici calamo perimit convicia Lusci.
Pour cette épigramme et la biographie de ser Domenico di Salvestro, cf. P. G. RICCI, « Per una monografia su Domenico Silvestri », *Annali della Scuola Normale Sup. di Pisa*, XIX, (1950), p. 13-24, et Robert WEISS, « Note per una monografia su Domenico Silvestri », *ibid.*, p. 199-201.

495. Né à Cortone vers le milieu du 14e siècle, chancelier des Anciens de Lucques de 1385 à 1399, ami de Salutati et de Donato Acciaiuoli.

496. Cf. C. SALUTATI, *Epistolario, a cura di* F. Novati, vol. II, p. 67, 76, 225 *sqq.*, 250 *sqq.*, 304 *sqq.*, 311 *sqq.*

497. Né à Florence en 1410 de Bonaccorso Bonaccorsi, ami intime de Mazzei, notaire de 1429 à 1474. Outre ses œuvres littéraires, il est l'auteur d'un *Quadragesimale*, ms. B.R., Riccardiano, 1402.

498. Ms. Riccardiano 1038 et Laur. Gadd. 131, plut. XC sup. Cf. G. BRUSCHI, « Ser Piero Bonaccorsi e il suo Cammino di Dante », *Propugnatore*, n.s. IV (1891), 18, p. 65-159 et P. PECCHIAI, « Il codice Caetani contenente il Cammino di Dante », *Rivista delle Biblioteche e degli Archivi*, XIX (1952), p. 179-202.

500. D. MARZI, *La Cancelleria della repubblica fiorentina*, Rocca San Casciano, Cappelli, 1910, *passim*.

501. « Fu dato in tutte e sette arti liberali, ed ebbe grandissima scienza delle lettere greche, e fu singolarissimo teolago. Ebbe grandissima perizia della Scrittura Santa, dilettosi assai e d'astrologia e di geometria e d'aritmetica, dove ne fece scrivere più libri, e comperonne in ogni facultà, comme si può vedere in Sancto Marco infiniti volumi che vi sono, che furono sua ; e moltissimi libri in teologia

ch'egli lasciò al munistero di Settimo, che ancora oggi vi sono ». (Vespasiano Da Bisticci, *Vite, a cura di* P. D'Ancona e E. Aeschlimann, Milano, Hoepli, 1951, p. 445).

502. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 182, vol. 2, p. 13.
503. *Ibid.*, vol. 1, pp. 83, 181, 370, 377.
504. *Ibid.*, vol. 2, pp. 23, 63, 97, 108, 144. 146, 193.
505. *Ibid.*, vol. 2, p. 135.
506. *Ibid.*, vol. 1, p. 168.
507. *Ibid.*, vol. 1, p. 17.
508. *Ibid.*, vol. 1, p. 17.
509. *Ibid.*, vol. 1, p. 39 ; vol. 2, pp. 29, 175, 179.
510. *Ibid.*, vol. 2, p. 104.
511. *Ibid.*, vol. 2, p. 70.
512. *Ibid.*, vol. 1, pp. 53, 152, vol. 2, pp. 12, 108, 110.
513. *Ibid.*, vol. 1, pp. 110, 331, 425, vol. 2, pp. 13, 137, 141.
514. « Novelle di ser Polta » (*ibid.*, vol. p. 207), « della statua di san Giovanni » (*ibid.*, vol. 2, p. 29), « dell'impiccato » (vol. 2, p. 101).
515. « Dicono questi *Morali* che Virgilio, che ciò scrivea, non volea dir altro, se none far differenza dal savio uomo in questo mondo e dalla sua vita, alla vita dello sciocco ». (*Ibid.*, vol. 2, p. 175).
516. « Servendosi insieme giuste e ingiuste, la nostra saria più tosto congiura che amistà ». (*Ibid.*, vol. 2, p. 135) : cf. *Jugurtha*, 31 : « Haec inter bonos amicitia, inter malos factio est ».
517. « Dicono i santi che la febbre è a' buoni una fornace che arde i peccati : e Seneca dice, che l'animo nostro è più forte che ogni fortuna ». (*Lettere di un notaro*, vol. 2, p. 23) ; « Vi dirò uno detto di Seneca, e io il notai. Molti dice aver trovati, che hanno passata la vita innanzi che abbino dato modo a ordinalla, avendone buona volontà. » (*Ibid.*, vol. 2, p. 63). « Udite parole del grande morale Seneca, quelle che al figliuolo ne scrisse, che in queste sere ho letto, quando ho potuto... » (*Ibid.*, vol. 2, p. 193), cf. *Lettres à Lucilius*, I. Mazzei répète la légende médiévale de la conversion de Sénèque au christianisme : « Seneca vostro, ch'era pagano, poi si tiene, per tanto lume di verità ch'ebbe, che e' si convertì a san Paolo » (*Lettere di un notaro...*, vol. 2, p. 144).
518. « S'io avesse cento lingue e la voce di ferro, come disse colui... » (*Ibid.*, vol. 1, p. 39 et vol. 2, p. 39) : cf. *Énéide*, VI,, 625 et *Géorgiques*, II, 44. « Mentre che lo spirito reggerà le mie membra... » (*Lettere di un notaro...*, vol. 2., p. 179) : cf. *Énéide*, IV, 336 : « dum spiritus hos regit artus ».
519. *Ancien Testament :* Cantique (vol. 1, p. 358), Ecclésiaste (vol. 2, p. 151, 160, 176), Job (vol. 1, p. 442, vol. 2, p. 260), Jérémie (vol. 2, p. 105), Isaïe (vol. 1, pp. 136 et 263, vol. 2, p. 101), Proverbes (vol. 1, pp. 234, 242, 346, vol. 2, p. 150) et Psaumes (vol. 1, p. 6, 8, 18, 82, vol. 2, p. 68, 99, 147, 189).
*Nouveau Testament :* saint Jean (vol. 1, pp. 110, 117, vol. 2, pp. 78, 102, 103, 104), saint Luc (vol. 1, pp. 45, 142, 268, 307, 436, vol. 2, pp. 102, 145), saint Marc (vol. 1, p. 204, vol. 2, p. 5), saint Matthieu (vol. 1, pp. 44, 80, 112, 124, 173, 307, vol. 2, pp. 5, 21, 22, 39, 93, 139), saint Paul (vol. 1, pp. 5, 7, 17, 23, 79, 335, 357, 431, vol. 2, pp. 17, 68, 101, 102, 103, 144, 149, 249, 260) et saint Pierre (vol. 2, p. 70).
520. « Il vivere è un correre alla morte » (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 7 et 310) : cf. Purg. XXXIII, 54 : « del viver ch'è un correr alla morte ». « Altro non si può con chi accozza il volere e la possa » (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 12) : cf.

Inf., XXXI, 55-56 : « ché dove l'argomento della mente / s'aggiugne al mal volere et alla possa ». « Dice Dante : vuolsi così colà dove si puote » (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 283, cf. Inf., v, 23). « Con l'amore che mi mena... » (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 305, cf. Inf., v, 78). « Ma amore è quello che mi fa parlare » (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 436), cf. Inf., II, 72 : « Amor mi mosse che mi fa parlare ». « Voi me l'avete e a me e agli altri chiavato nella testa con forte aiuto di verità » (*Lettere di un notaro...*, vol. 2, p. 115), cf. Purg., VIII, 136-138 : « che cotesta cortese oppinïone / ti fia chiavata in mezzo della testa / con maggior chiovo che d'altrui sermone », etc. On notera que toutes ces citations ou ces réminiscences, outre qu'elles témoignent de la culture de Mazzei, servent à l' « ornatus » de son discours plus qu'au raisonnement.

521. « El libro del Boezio » (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 79). Mazzei s'insurge ailleurs contre la désaffection dont commence à souffrir l'auteur du *De consolatione* : « ... pure da' semplici oggi accetto per vile, perché si legge a corso in ogni scuola a' più giovani ». (*Ibid.*, vol. 2, p. 13).
522. « ...il libro, ricco e bello, delle *Pistole* di san Paolo » (*Ibid.*, vol. 1, p. 79).
523. « ... el libro di san Girolamo » (*Ibid.*, vol. 1, p. 79).
524. *Ibid.*, vol. 1, p. 73 : « un libro de' Vangeli ».
525. « El bel libretto di frate Iacopo da Todi ». (*Ibid.*, vol. 1, p. 79).
526. « Il libro di san Ghirigoro » (*ibid.*, vol. 2, p. 108).
527. « La vita di san Tommaso quando andò a servire il re d'India » (*ibid.*, vol. 2, p. 137) : on notera que Giovanni dalle Celle fait allusion à ce récit dans l'une de ses lettres à Guido del Palagio : « sempre ti ricordi in che modo l'edificò [il palazzo] santo Tommaso al re d'India » (in *Mistici del Duecento e del Trecento, a cura di* A. Levasti, Milano, Rizzoli, 1960, p. 787).
528. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, pp. 175-176.
529. A.D.P., Quadernaccio B., f° 189 v°, 26-2-1394 : « due lire a ser Giovanni di Gherardo per copiatura d'uno quaderno di carta de la Vita di Cristo » (cité in *Lettere di un notaro*, vol. 1, p. 79).
530. Professeur de droit au *Studio*, nommé le 30 novembre 1401. Mazzei recommande à Datini de lui rendre visite ou de lui écrire : « messer Torello leggerà insino al primo tocco di terza. Se vi fa noia l'andarvi, fategli due versi » (*Lettere di un notaro...*, vol. 2, n° CCCXVIII, s.d., p. 44).
531. Nommé le 26 septembre 1402 « ad legendum Sextum et Clementinas » au *Studio*. Dans une de ses lettres, Mazzei fait allusion à un rendez-vous qu'il a avec lui : « Stamane per tempo scrivo : sarò con messer Stefano... » (*Lettere di un notaro...*, vol. 2, p. 121).
532. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° IV ; cf. aussi, *ibid.*, vol. 1, n° LIX, 16-11-1394, p. 76.
533. *Ibid.*, vol. 1, n° CCXLIII, 1er avril 1401 : « Se foste uso con Tullio, come ser Coluccio, non è niuna imbasciata sì ispiacevole, che con la forma del dire e col modo, e con la reverenza e amore, non si faccia piacevole ».
534. Cf. *supra*, p. 69.
535. Mort vers 1396, directeur spirituel de Guido del Palagio, Agnolo Torini et du comte Carlo di Battifolle. Mazzei fait copier certaines de ses lettres à l'intention de Datini (cf. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° LXI, s d., p. 79).
536. Cf. *supra*, p. 121.
537. A.S.F., Strozziane, III$^{a}$ serie, CXIII, n° 101. 25-8-1301.
538. A.S.F., Strozziane, III$^{a}$ serie, CXIII, n° 119, 26-5-1436.
539. Il lit en public et fait connaître les lettres de son ami Guido del Palagio (cf. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° LXXXIV, 2-6-1395, p. 94).

540. Don Giovanni dalle Celle, *Lettere*, in *Mistici del Duecento e del Trecento, a cura di* A. LEVASTI, Milano, Rizzoli, 1960, p. 793.
541. *Lettere di Santi e Beati Fiorentini, raccolte ed illustrate da* A. Biscioni, Firenze, Moucke, 1736, p. 70.
542. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 4 et *passim*.
543. *Ibid.*, vol. 1, p. 14.
544. *Ibid.*, vol. 1, p. 246.
545. *Ibid.*, vol. 1, p. 11.
546. *Ibid.*, vol. 2, p. 139.
547. *Ibid.*, vol. 2, p. 67.
548. *Ibid.*, vol. 2, p. 97.
549. *Ibid.*, vol. 1, p. 4 ; cf. *Nuovi Testi fiorentini del Dugento, a cura di* A. Castellani, Firenze, Sansoni, MCMLII, p. 49 et *Testi fiorentini del Duecento, a cura di* A. SCHIAFFINI, Firenze, Sansoni, p. XXIV-XXVI.
550 « Quantunque acceso, quantunque forte, sembra più un letterato che non un mistico... » (G. DE LUCA, in *Prosatori minori del Trecento*, vol. 1, Milano, Ricciardi 1954, p. 197).
551. Bibliothèque Ambrosienne de Milan, ms. B. 132 sup. et Nationale de Florence, ms. Mgl. XXV, n° 341.
552. Cf. G. ZACCAGNINI, « Notizie ed appunti per la storia letteraria del sec. XIV », *Giornale Storico della Letteratura italiana*, LXVI (1915), p. 323-328.
553. B.N.F., Mgl. II, IV, 312.
554. Né à Padoue vers 1275, mort en 1336.
555. Cf. F. NOVATI, « Poeti veneti del Trecento », *Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trentino*, vol. 1 (1881), pp. 130-141 et S. MORPURGO, « Rime inedite di Giovanni Quirino e Antonio da Tempo », *ibid.*, pp. 142-166.
556. Né durant la deuxième moitié du 14e siècle, notaire en 1400, chancelier de Trévise, mort vers 1430, auteur du traité de rhétorique cité et d'une chronique (*Chronicon Tarvisinum*, *R.I.S.*, XIX, p. 737-739, col. 742-866).
557. Cf. A. SERENA, *La cultura umanistica a Treviso*, Venezia, 1912, p. 88-90.
558. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° CCXLVIII, 4-5-1401, pp. 390-391.
559. « Qu'est-ce que cela signifie que cet homme ait mis neuf ans pour faire un nid...! Homme qui a connu tous les plaisirs du corps et sait que richesses et positions ne sont rien parce qu'on doit les laisser ! Homme à qui Dieu donne une juste conscience de ces choses transitoires et les méprise et les dédaigne toujours en paroles! Homme âgé de soixante-cinq ans, bien qu'il s'en donne dix de moins, pour se rajeunir, qui s'est mis à construire une demeure qui n'en finira jamais, avec une telle avidité, une telle force de volonté, de tels tourments, dépits et tribulations, que je ne saurais l'écrire, mais que je le vois et l'entends chaque jour par l'esprit! Homme qui possède un tel trésor, qu'il en pourrait faire un feu et une eau vive qui monterait jusqu'à la vie éternelle! Homme à qui Dieu a accordé plus de trente ans pour ordonner sa mort et distribuer son patrimoine, et qui se trouvera avoir un testament par lequel héritera le saint évêque de Pistoia à venir ». (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° XCI, 7-11-1395, p. 116-117).
560. Fra Guidotto DA BOLOGNA, *Fiore di rettorica, a cura di* B. Gamba, Venezia, 1821.
561. « E' un altro ornamento, che si chiama articolo, il quale ha luogo quando il dicitore a ciascheduna parola si riposa, in questo modo : « con ira, con volontade, con molte gran grida hai spaventati i nimici ... » (Fra Guidotto DA BOLOGNA, *Il fiore di retorica*, in *La prosa del Duecento*, Milano, Ricciardi, 1959, p. 117).

562. « fare uno nidio ».
563. « cose transitorie », « opere vecchie », « tribulazione » ...
564. « uno fuoco e una acqua viva che saglirebbe insino a vita eterna » : cf. saint JEAN, IV, 14.
565. « notizia » au sens de connaissance.
566. « ... io era in Santa Liperata, che doveva predicare, e così fè, uno frate della povera vita di san Domenico... E dicovi che sì fatto sermone non udii mai, né sì fatta predica... Pensate vi parrà udire uno de' discepoli di san Francesco, e rinascere. Tutti o piagnevano o stavano stupefatti alla chiara verità che mostra altrui... » (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° CLXXVIII, s. d., p. 230). La lettre fait sans doute allusion à Giovanni Dominici qui prêcha à Florence en 1399.
567. « Ser Lapo vostro predicatore » (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° XXXIV, 26-1-1392 p. 45).
568. Disegnallo.
569. *Ibid.*, vol. 2, CDXLVI, 16-4-1401, Mazzei à Simone d'Andrea à Barcelone, p. 224.
570. *Ibid.*, vol. 1, n° CCXXI, 17-12-1400, p. 319.
571. *Ibid.*, vol. 1, n° CCXXXV, 21-2-1400, p. 356.
571 *bis*. « Les amis et les marchands des choses de la terre ont coutume de se réjouir grandement quand on acquiert un grand nombre de ces choses qui nous sont souvent données pour un temps très bref. Pour ma part, par la grâce de Dieu, je le fais dans mon esprit et dans mon cœur quand j'apprends que l'on réunit un trésor éternel ». (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, 11-10-1390, n° II, p. 4).
572. « Votre estomac ne sent point la saveur des vérités écrites de Dieu et vous estimez que la grâce, telle la rosée, tombe dans la bouche comme une poire, en tenant les dents serrées ». (*Ibid.*, vol. 2, n° CXCII, 1-12-1409, p. 161).
573. *Parlamenta Magistri Guidonis Fabe et epistole ipsius*, in *La prosa del Duecento*, Milano, Ricciardi, 1959, p. 10.
574. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° II, 11-10-1390, p. 5 : « J'ai eu en cela confiance en vous, parce que vous m'avez donné votre amitié : combien elle m'est chère, Dieu le sait, et mon cœur le tait, car il ne se sent pas capable de le faire comprendre ».
575. *Ibid.*, vol. 1, n° LIV, 21 août 1394, p. 68, et *passim*.
576. *Ibid.*, vol. 1, n° LXVIII, 16-4-1395, p. 87, n° CXXVII, 24-1-1396, p. 171, et *passim*.
577. *Ibid.*, vol. 1, n°XXX, 6-12-1392, p. 39.
578. *Ibid.*, vol. 1, n° CXXVI, 16-1-1396, p. 169.
579. *Ibid.*, vol. 1, n° CXCV, 6-8-1400, p. 249.
580. *Ibid.*, vol. 1, n° XIX, 28-5-1392, p. 27.
581. *Ibid.*, vol. 1, n° LIV, 21-8-1394, p. 68 et *passim*.
582. *Ibid.*, vol. 1, n° CXCVI, 16-8-1400, p. 251.
583. *Ibid.*, vol. 2, n° CCCXXXVIII, 26-12-1406, p. 70.
584. *Ibid.*, vol. 1, n° CCVIII, 26-9-1400, p. 277.
585. *Ibid.*, vol. 1, n° CLXXXIV, s. d., p. 237.
586. *Ibid.*, vol. 2, n° CCCLVIII, 4-2-1407, p. 107.
587. *Ibid.*, vol. 2, n° CDLXVI, 29-2-1409, p. 261.
588. *Ibid.*, vol. 1, n° CXLVIII, 29-4-1398, p. 196.
589. *Ibid.*, vol. 1, n° CLXII, 13-12-1398, p. 212.
590. *Ibid.*, vol. 1, n° CXCIV, 31-7-1400, p. 247.
591. *Ibid.*, vol. 1, n° CXCV, 6-8-1400, p. 249.
592. *Ibid.*, vol. 1, n° CC, 24-8-1400, p. 257.

593. *Ibid.*, vol. 1, n° LXXVI, 9-6-1395, p. 97.
594. Cf. D. COPPOLA, *La poesia religiosa del sec.* XV, Firenze, Olschki, MCMLXIII.
595. « Mon père [Datini], aujourd'hui seul sur la terre, votre ami [Lapo] qui garda les moutons, se trouvant dans le plus grand silence, dans la paix de la nuit, se recommandant à vous comme un fils, vous salue, plein du désir, ni bas ni vil, de vous voir dans l'amour de Dieu qui vous a créé, suivre les routes que lui-même ne suit pas, ni ceux qui aiment le monde ». (*Lettere di un notaro...*, vol. 2, n° CCCLVI, s. d., p. 99).
596. *Ibid.*, vol. 1, n° XCII, 13-11-1395, p. 122.
597. *Ibid.*, vol. 1, n° CXCVI, 16-8-1400, p. 251.
598. *Ibid.*, vol. 1, n° CCXVIII, 22-1-1400, p. 335 (l'expression est reprise de l'Épître de saint Paul aux Philippiens, III, 19).
599. « E' non si può servire a due signori nimici a uno tratto cioè a Dio e al mondo ; ma trattare Iddio come signore e il mondo per fante, questo si può e si dee fare ». (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° LXXXVII, 12-9-1395, p. 112). L'image, traditionnelle, est reprise de Matthieu, VI, 24 et de Luc, XVI, 13.
600. « Vedete quante cose pensiamo per lo corpaccio, che già pute, chi 'l pensasse ». (*Lettere di un notaro...*, vol. 2, n° CCCXIII, s. d., p. 31).
601. « Sappiate di certo che di natura siamo da giovanezza indotti a essere tristi, ad attendere a ricchezze, a carne e alla terra ». (*Ibid.*, vol. 1, n° XLVI, s. d., p. 58).
602. « Né per amico, né per moglie, né per figliuoli, madre o fratello, sono diliberato disperarmi ; anzi d'ogni fatto di Dio ringraziallo ». (*Ibid.*, vol. 1, n° CXCII, 15-7-1400, p. 244).
603. *Ibid.*, vol. 1, n° CXCIII, 21-7-1400, p. 245.
604. « Io ho tre o quattro fiorini in su quaranta staiora di terra, con undici fanciulli... non credo sia uomo al mondo che peggio si sappia dolere di me. E morendo io, andrebbono questi fanciulli per lo pane... Ma Iddio prima ; che nel Vangelo dice c'ha cura d'una passera, non che del pascere gli uomini ». (*Ibid.*, vol. 1, n° CXXVIII, 31-1-1396, p. 172).
605. « Pensate come il mio cor si fendea, vedendo piagnere i picchini, e la madre non sana né forte ; e udendo le parole che 'l maggior diceva. E a pensar tre morti ! Ma come gli vidi in parte da non campare, pigliai partito e ringraziai Dio, per grazia di Dio... Sono più contento che se altro ne fosse avvenuto ; usciti or che son fuori del pelago e dolori di quelle infermità, e sono alla riva della verità, lodato Iddio ». (*Ibid.*, vol. 1, n° CXCIV, 31-7-1400, p. 247-248).
606. « Dio, del quale per un segno mi posso avvedere che non m'ha abbandonato, che ispesso mi vicita ; che non ieri l'altro rivolle un altro de' miei fanciulli ». (*Ibid.*, vol. 1, n° CCXIV, 30-10-1400, p. 292).
607. D. COPPOLA, *La poesia religiosa del sec.* XV, Firenze, Olschki, MCMLXIII, p. 4-5.
608. « Il savio dee sapere vincere sé medesimo, e non seguire così le voglie, ma far le cose con modo e con temperamento... » (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, n° CII, 24-11-1395, p. 139).
609. « Non dico vi facciate frate o prete ; ma dico diate modo al vostro vivere ». (*Ibid.*, vol. 1, n° VII, 24-6-1391, p. 13).
610. « Ho veduto... venire all'ufficio mio più mercatanti, i quali fanno ogni anno limosina (veduto loro conto) di certa parte de' loro guadagni : e per far la limosina buona, hanno voluto da me di quello ch'io so... » (*Ibid.*, vol. 1, n° XXX, 6-12-1392, p. 39).
611. *Fattore* et associé de Datini d'abord à Valence (Espagne), puis à Florence.

612. *Fattore* de Datini à Valence puis à Barcelone.
613. *Fattore* de Datini à Barcelone.
614. *Lettere di un notaro...*, vol. 2, nº CCCLVII, 2-2-1407, p. 105.
615. *Ibid.*, vol. 1, nº CCLXV, 25-6-1401, p. 422.
616. « E voi, tanto avido e desiderose che uno solo danaio non vada male o uno solo mattone non si ponga a traverso, stando meglio per lungo..., ch'e' non si muta barella che non vi pogniate mano, gridando e tribolando ». (*Ibid.*, vol. 1, nº XCII, 13-11-1395).
617. *Ibid.*, vol. 2, nº CDXLVIII, 27-4-1403, p. 235, Mazzei à Simone d'Andrea.
618. « Io vorei che tu non fossi sempre Francescho che tu se' istato, da poi ch'io ti cognobbi, che mai non a' fatto se non tribolare l'anima e poscia il corpo. Tu dì, sempre predichi, che terai una bella vita e ongni mese e ongni settimana deb' esere questo. Questo a' detto già è diece anni, e ogi mi pare aconcio a men riposare che mai... » (A.D.P., nº 449, Margherita à F. Datini, 16-1-1386, cité par F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale*, p. 49).
619. « Tanta compassione ebbe Iddio di noi, ch'egli prese carne e fecesi uomo, e mostrocci la via del cielo ; e a' mercatanti disse quella bella parola, fra l'altre : che prode fa all'uomo, che guadagnasse tutto il mondo, e e' faccia danno all'anima sua ? » (Giovanni Dalle CELLE, in *Lettere di un notaro...*, vol. 2, p. 315). Dans une lettre à Guido del Palagio, Giovanni fait allusion à ses missives à Datini et aux efforts qu'il poursuit pour le sauver : « Ho scritto, sì come mi dicesti, a Francesco di Marco ; e fammi pure rivolgere al mondo, il quale sempre, correndoci dietro, ci perseguita ». (In *Mistici del Duecento e del Trecento, a cura di* A. Levasti, Milano, Rizzoli, 1960, p. 799).
620. « Aitatevi ; e per la grande occupassione delle mercatantia non vi private di tanto bene. » (Chiara GAMBACORTI, in *Lettere di un notaro...*, vol. 2, fragment de lettre antérieur à 1395, p. 317). Chiara Gambacorti (1363-1419), fille du seigneur de Pise, originaire d'une famille marchande, est bien placée pour mettre Datini en garde contre les affaires.
621. *Ibid.*, vol. 2, nº CDXII, 8-4-1396, p. 183, Mazzei à Margherita Datini.
622. *Ibid.*, vol. 1, 29-6-1401, Datini à Mazzei, p. 424 : « Se que' delle prestanze no mi possono attendere, facciano quello che piace loro : più contento sono d'essere trattato male che bene, per aver cagione d'andare a salvare l'anima ».
623. Ainsi de messer Antonio di messer Niccolaio qui donna une partie de ses propriétés du Paradiso pour y faire édifier un monastère de l'ordre de santa Brigida (cf. L. PASSERINI, *Gli Alberti di Firenze*, Firenze, Cellini, 1869, p. 27-28).
624. Ser Lapo se demande à maintes reprises si, en collaborant avec Datini, il ne commet pas le péché d'usure. Pour se rassurer, il doit parfois consulter jusqu'aux services de l'archevêché (cf. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, nº CXLI, 29-1-1397) ; pour l'usure, cf. *infra*, p. 274.
625. Cf. *infra*, p. 274 *sqq.*
626. Cf. *supra*, p. 111.
627. « ... ho auto in animo di dirvi, che se voi non provvedete a porre qualche paroluzza in su quello testamento che faceste già, io veggio ch'egli è agevole cosa che 'l vescovo di Pistoia, o quel di Firenze, abbia tutto l'avere vostro ». (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, nº CLXI, 25-11-1398, p. 210).
628. « Mi pare abbiate un poco apparato a sapere lasciare andare le cose del mondo com'elle vanno, e non volere por mano alla sua ruota, credendo ritenella. E parmi sappiate più conoscere la pace dentro dell'anima che non solavate ». (*Lettere di un notaro...*, vol., nº CLXXIV, p. 225).

629. « Uscite di febbre e di povertà, in che forse eravate, e ventate ricco della grazia di Dio, e di conoscimento e di beni che non verranno meno : e passarete per questo bosco del mondo, pieno di lacci, in pace ». (*Ibid.*, vol. 2, nº CCCXC, 16-6-1409, p. 155).
630. « E avendovi Iddio sì ripieno di grazie delle cose terrene, e datovi mille avvisi, perché ve n'avveggiate, siete forse presso a sessant'anni, libero da pensieri de' figliuoli, e vorrete astettare a ravvedervi quando sarete al capezzale, e sarà aperta la stanga della morte ? » (*Ibid.*, vol. 1, nº VII, 24-6-1391, p. 12). Pour l'expression « limosine del capezzale », cf. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, nº XXX, 6-12-1392, p. 39 et *passim*.
631. A. D. P., nº 875, Luca del Sera, 23-8-1410, cité par F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale...*, vol. 1, p. 75.
632. *Lettere di un notaro...*, vol. 1, nº CCXVI, 24-11-1400, p. 305.
633. *Croniche di Giovanni di Iacopo e di Lionardo di Lorenzo Morelli, publicate e di annotazioni e di antichi munimenti accresciute ed illustrate da* Fr. Ildefonso di San Luigi, Firenze, Cambiagi, 1785 (Delizie degli eruditi toscani, XIX).
634. Cf. *supra*, p. 53-76.
635. V. DA BISTICCI, *Vite di uomini illustri del sec. XV, a cura di* P. d'Ancona e di E. Aeschlimann, Milano, Hoepli, 1951, p. 296.
635 *bis*. Cf. *supra*, p. 165.
636. Nous nous servons de l'édition Tortoli, in *Cronica fiorentina di D. Compagni, aggiuntovi il Tumulto de' Ciompi e i Commentari dell'acquisto di Pisa di* G. Capponi, Firenze, Barbera, 1853. L'attribution du *Tumulto* à Gino Capponi a fait l'objet de longues discussions. Muratori suit la tradition la plus ancienne et accorde à Capponi la paternité du *Tumulto* (in *Caso e tumulto dei Ciompi dell'anno 1378 scritto da G. Capponi*, R.I.S. XVI). Dans la nouvelle édition des *Rerum italicarum scriptores*, G. Scaramella attribue la chronique à Alamanno Acciaiuoli (cf. *Il Tumulto dei Ciompi, Cronache e Memorie, a cura di G. Scaramella, Cronica di A. Acciaiuoli*, p. 33, *R.I.S*, Bologna, Zanichelli, 1934). Mais ses preuves ne paraissent guère convaincantes. Les critiques contemporains reviennent à l'attribution traditionnelle (cf. G. FOLENA, in *Ricordi politici e familiari di G. Capponi*, in *Miscellanea di studi offerti a A. Balduino e Bianca Bianchi*, Padova, 1962, p. 29-39).
637. Nous nous servons aussi de l'édition Tortoli, seule accessible pour les *Commentari*, et malgré ses nombreuses imperfections.
638. Né vers 1350-1360, mort le 19 mai 1421, Gino est, parmi les oligarques, le « spécialiste » des affaires étrangères. Hormis ses fonctions durant la lutte contre Pise, il est en 1409 commissaire de guerre à Arezzo pour défendre cette cité contre Ladislas de Naples, en 1411, il accompagne Jean XXIII lors de son retour à Rome, en 1413, il est ambassadeur à Venise, etc.
639. Cf. H. BARON, *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, 1955, pp. 322, 323, 325.
640. Cf. *supra*, p. 92.
641. G. CAPPONI, *Tumulto*, in D. COMPAGNI, p. 234.
642. ID., *ibid.*, p. 235-236.
643. Ainsi dans la neuvième nouvelle de la sixième journée du *Décaméron*, § 10 : « *Essendo* Guido *partito* d'Orto San Michele e *venutosene* per lo Corso degli Adimari infino a San Giovanni..., *essendo* quelle arche grandi di marmo..., ed egli *essendo* tra le colonne del porfido... messer Betto con sua brigata a caval *venendo* su per la piazza di Santa Reparata, *veggendo* Guido là tra quelle sepol-

ture, dissero... ». C'est là le « tempo » ordinaire des nouvelles lorsque Boccace place et met en scène ses personnages. De la même façon, on lit dans le *Trecentonovelle* : « Avvenne che questo ser Mazzeo, *venendo* nel tempo della vecchiezza, cominciò alquanto a vacillare... Fra l'altre volte, *essendosi* molto bene *pettinato*, e *assettata* la chioma sotto la cuffia, tolse la tovagliuola... ; e *messosi* in cammino, pervenne alla porta del palazzo del re » (II).

644. *Cronaca fiorentina di* Marchionne di Coppo Stefani, *ed.* N. Rodolico, *R.I.S.*, XXX, rubr. 795.
645. C. CAPPONI, *Tumulto*, in D. COMPAGNI, p. 237-238.
646. *Lettera d'anonimo sul Tumulto dei Ciompi del* 23 *luglio 1378, publicata da* Fr. Ildefonso di San Luigi (Delizie degli eruditi toscani, XVII). Pour l'attribution à Giovanni de' Medici, cf. *Diario d'anonimo, a cura di* A. Gherardi, *(Documenti di storia italiana)*, Firenze, 1876, p. 367, n. 2.
647. Ms. Mgl. II, IV, 343 (Bibliothèque Nationale de Florence), publié par G.O. CORAZZINI, in *I Ciompi, cronache e documenti*, Firenze, Sansoni, 1887.
648. ID., *ibid.*, p. 24.
649. G. CAPPONI, *Tumulto*, in D. COMPAGNI, *Cronica*, p. 311.
650. Cf. *supra*, p. 93.
651. G. CAPPONI, *Tumulto*, in D. COMPAGNI, Cronica, p. 294-295.
652. ID., *ibid.*, p. 312.
653. L'auteur du *Diario dello squittinatore*, in *I Ciompi cronache e documenti, a cura di* G. O. Corazzini, Firenze, Sansoni, 1887.
654. Passage cité dans *Il Tumulto dei Ciompi, Cronache e memorie*, ed. G. Scaramella, *R.I.S.*, XVIII, p. 13, n. 1.
655. Marchionne DI COPPO STEFANI, *Cronica*, Rubr. 795. On notera que les différents métiers de la laine sont présentés chronologiquement et hiérarchiquement.
656. N. RODOLICO, *I Ciompi, una pagina di storia del proletariato operaio*, Firenze, Sansoni, 1945.
657. Cf. *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi, per il comune di Firenze, dal 1393 al 1433, a cura di* C. Guasti, Firenze, 1867, vol. 1, p. 235.
658. « Parve che per quella tratta tutta la città si rallegrasse e confortasse, perché parve loro che fossono uomini pacifichi e quieti, e che amassero il riposo della città e de' cittadini ». (G. CAPPONI, *Tumulto*, in D. COMPAGNI, p. 245).
659. « Poi rachetata la cosa, si diè balia a cierti cittadini, ... che provedessono a questi fatti ; e così feciono come parve loro, per pacie e riposo della città... Era gonfaloniere di giustizia messere Rinaldo Gianfigliazzi, che sempre sostenne la pacie e riposo della città, e molto s'afaticò, in quell'ufficio, perché la città si riposasse in pacie ». *(I Ciompi, cronache e documenti*, p. 146).
660. « Corsono alle case di messer Lapo da Castiglionchio e de' suoi consorti, e quelle rubarono e messonvi fuoco. E di poi corsono alle case de' Buondelmonti, e feciono il simile, e arsono le case de' figliuoli di messer Lorenzo Buondelmonti, e la loggia che era dirimpetto a quella. E di poi se ne andarono in Mercato Nuovo, e rubaron la casa di Bartolo Siminetti, e messonvi fuoco. E di poi se ne andarono alle case di Carlo Strozzi, e quelle rubarono e arsono tutte ». (G. CAPPONI, in D. COMPAGNI, p. 237-238).
661. Andarono a casa di me Luigi e la misono a fuoco e a ruberia, e arsono le mie case e dei miei consorti. E il giovedì mattina seguente... ci cacciarono tutti di palagio e della signoria ; e feciono altri priori e gonfalonieri ». (*I Ciompi, cronache e documenti*, p. 199).

662. « Feciero lo squittino de' signori e collegi, e no v'andò veruno di famiglia nominata ». (*Ibid.*, p. 137).
663. « Ne vennero a casa di Luigi Guicciardini e arsolle con altre case dallato ; e poi a casa Antonio Ridolfi e a casa Brancacci e arsolle con ciò che v'era dentro... Poi combattero il palagio del podestà e quello del capitano e quello dell'asegutore, e vinsorli ; e tolsono il gonfalone della giustitia, che l'aveva l'asegutore, e portarollo dinnanzi. Poi l'altro dì corsoro al palagio de' signori e trassogli di palagio, e presero il palagio ». (ID., *ibid.*, p. 135).
664. « Ogni cosa gittaro nel fuoco ; e tristo a que' nulla toccava, che vedendolo era preso e toltogli le cose e gittate nel fuoco ; e di tali vi fu gli fediro e diero loro perché toglieano le cose v'erano ». (*Ibid.*, p. 98).
665. « Perché non si dicesse che andassero rubando, tennono uno modo che quando giugneano per mettere fuoco alla casa, pigliavano ciò che altri ne traevano, drappi, perle, ariento e in sul fuoco ardevano ogni cosa. E vid'io infino a uno pollo et uno pezzo di carne salata ch'aveva uno in mano, dargli d'una lancia nelle spalle, perché non lo volea gettare nel fuoco ». (Marchionne di Coppo Stefani, *Cronica*, Rubr. 795.)
666. «Tutti insieme andaron al luogo de' Romiti degli Agnoli, e per forza entrarono dentro, e feciono grandissimo danno e grandissime ruberie di robe e di gioielli e di danari contanti stimati più che cento mila fiorini ». (G. Capponi, *Tumulto*, in D. Compagni, p. 240).
667. «Questo si fece perché ciascuno fosse contento e perché ciascuno avesse parte degli ufici... e che il povero avesse la sua parte, come gli toccasse, però che sempre ànno portato la spesa, e non ebono mai niuno guadagnio se non e' ricchi ». (*I Ciompi, cronache e memorie*, p. 31).
668. « Moltissimi di loro... ragunaronsi fuori della Porta a San Piero Gattolini in un luogo che si chiama il Ronco, e quivi con grandi sagramenti e leghe si collegarono insieme, e baciaronsi in bocca d'essere alla vita e alla morte l'uno l'altro e di difendersi contro a chi gli volesse offendere ; e dierono l'ordine d'andare a tutti i loro pari alle case dove dimoravano a dare il sagramento e ricevere promessione ». (G. Capponi, *Tumulto*, in D. Compagni, *Cronica*, p. 253).
669. ID., *ibid.*, p. 299.
670. Cf. Marchionne di Coppo Stefani, *Cronica*, Rubr. 796.
671. Cf. *supra*, p. 33.
672. Cf. *Diaro dello squittinatore*, in *I Ciompi, cronache e memorie*, p. 40-41.
673. « Il gonfaloniere, uomo animoso e di gran cuore, con la coltella che aveva a canto dette loro delle ferite, poi gli fece anco mettere in prigione ». (G. Capponi, *Tumulto*, in D. Compagni, *Cronica*, p. 320).
674. « Non si era insuperbito per li molti onori e gradi statigli dati, invero molto eccessivi alla professione e generazione sua, né si era manco avvilito nelle contraddizioni avute, anzi sempre si era governato con buono e maturo consiglio, e con fortezza d'animo e di corpo inestimabile, e senza ambizione e superbia alcuna ». (ID., *ibid.*, p. 326-327).
675. B. Pitti, *Cronica*, Bologna, Romagnoli, 1905, p. 44.
676. Cf. *supra*, p. 90.
677. *Ricordi politici e familiari di* G. Capponi, *a cura di* G. Folena, in *Miscellanea di studi offerti a A. Balduino e Bianca Bianchi*, Padova, 1962, p. 29-39.
678. « E tutto questo era fattura e ordinazione degli amuniti e d'alcuno dell'ufficio degli Otto della guerra per venire alla loro intenzione ». (G. Capponi, *Tumulto*, in D. Compagni, *Cronica*, p. 275).

679. ID., *ibid.*, p. 276.
680. ID., *ibid.*, p. 278.
681. Par delà Salvestro, qui fait partie d'une branche cadette et d'importance médiocre, Capponi vise sans aucun doute toute la *consorteria*, qui se prévaut d'ailleurs auprès du peuple du souvenir de Salvestro (cf. GUTKIND, *Cosimo de' Medici il Vecchio, Firenze*, 1949).
682. « I signori misericordiosi, comeché alcuni parlassero altramenti, onestamente il ripresono, e perdonarongli ; del che, e poco appresso, ne furono assai pentuti ». (G. CAPPONI, *Tumulto*, in D. COMPAGNI, *Cronica*, p. 270).
683. Ser Neri, fils de Ser Piero, notaire des *Riformagioni* (secrétaire chargé de rédiger les actes des assemblées florentines et des conseils et de prendre note de leurs délibérations) était l'un des plus farouches suppôts de l'oligarchie. Il fut parmi les premières victimes des révoltés et dut s'enfuir. Salutati, au contraire, ne fut jamais inquiété par les *Ciompi*. Sur Ser Piero, cf. D. MARZI, *La cancelleria della repubblica fiorentina*, Rocca San Casciano, Cappelli, 1910.
684. Cf. *I Ciompi, cronache e memorie*, p. 3.
685. « I detti ghibelini e amuniti e i detti cinque degli Otto della Guerra, feciono che i petinatori, e tessitori e scardassieri e ogni altro battilana de la città di Firenze dovesono, martedì x di luglio detto, levare uno romore e ardere cierte famiglie guelfe di Firenze ». (*Ibid.*, p. 200).
686. Cf. PITTI, *Cronica*, Bologna, Romagnoli, 1905, p. 184.
687. Mss. Ricc. 1843 et Mgl. XXV, n° 515 et VIII, n° 42.
688. G. CAPPONI, *Commentari*, in D. COMPAGNI, *Cronica*, p. 389-390.
689. *Ricordi Politici e familiari*, in *Miscellanea di studi offerti a A. Balduino e B. Bianchi*, Padova, 1962, p. 29.
690. ID., *Commentari*, in D. COMPAGNI, *Cronica*, p. 377-378.
691. Cf. pour l'expression de l'idéal de *libertas*, ID., *Ricordi Politici e familiari*, n° XV : « Ogni signore, per piccolo ch'e' sia, a voi vicino, v'è nimico, se già per sua propria utilità non vi diventa amico ».
692. Cf. *supra*, p. 170.
693. G. CAPPONI, *Ricordi politici e familiari*, n° X.
694. ID., *Commentari*, in D. COMPAGNI, *Cronica*, p. 341.
695. Cf. *Il libro degli affari proprii di casa di* Lapo Niccolini dei Sirigatti, *édition critique et commentée.*
696. Cf. *supra*, p. 160.
697. G. CAPPONI, *Commentari*, in D. COMPAGNI, *Cronica*, p. 374.
698. « Si mandò a trattare a Lavaiano col detto Gabriello ; e Gino fu mandato a trattare con Buccicaldo... e ultimamente si ridussono a Pietrasanta a parlare con messer Batista Lomellino... E stati che furono in lunghissima pratica, si rimase ultimamente d'accordo in questo modo e forma ». (G. CAPPONI, *ibid.*, p. 339-340). On remarquera que la dernière expression est directement tirée des livres de *ricordanze* (in questo modo e forma).
699. ID., *ibid.*, p. 334-335.
700. « Le battaglie campali non fanno per niuno modo per la Comunità nostra, perché gli uomini d'arme son fatti come le pecore. E però è da voler vincer col tempo e non con la ventura, in uno punto. Perché il forte consiste in ventura, e il dì della battaglia inanzi al fine d'essa niuno può dire avere certa la vittoria per vantaggio che elli abbia, perché è sottoposto a mille pericoli ». (ID., *Ricordi politici e familiari*, n° XVII).

701. « Chi si mostra troppo pauroso di guerra, la guerra li si fa incontro e arrivagli a casa. E prima si vuole usare le parole che aoperare la spada ». (ID., *ibid.*, n° x).
702. Après avoir longuement combattu les partisans de la guerre contre Lucques, Giovanni di Pagolo se résigne finalement et il déclare en plein conseil ; « Pax est desperanda ; non queratur pax cum instabilitate, ut factum est hactenus ; nec tamen deseratur illa materia ; sed non sollicitetur ». (A. S. F., *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina*, vol. 53, f° 81 v°, 29-1-1436 (*stile florentino*). Dans ses *Ricordi*, Giovanni di Pagolo est plus catégorique. Il écrit à propos de la paix conclue entre Florence et Sienne en 1404 : « Questa pace dispiacque a tutti quelli cittadini i quai sono possenti e sono dal Comune onorati : a chi ella piacque furono gente male contenta, o con grande gravezza, o gente ignorante. E quanto che a me dispiacque, pogniamo che io sia de' gravati, ma io vo' meglio alla città e al bene e onore del Comune che io non voglio alla mia ispezialità. Perché si vedea certo che in poco tempo, non che Lucignano, ma noi aremmo avuto degli altri migliori, pure che noi gli avessimo voluti ». (G. di P. MORELLI, *Ricordi*, p. 416-417). On rapprochera les propos de Morelli de ceux de Capponi concernant l'amour de la patrie comme supérieur à l'intérêt particulier : l'idée paraît la même, mais Morelli la réduit à un plaidoyer *pro domo* tandis que Capponi l'érige en précepte de vie (cf., pour Capponi, *supra*, p. 150).
703. G. CAPPONI, *Commentari*, in D. COMPAGNI, *Cronica*, p. 367-368.
704. ID., *ibid.*, p. 342-343.
705. Cf. *supra*, p. 68.
706. Cf. *supra*, p. 156.
707. G. CAPPONI, *Commentari*, in D. COMPAGNI, *Cronica*, p. 369-370.
708. Cf. *supra*, p. 36.
709. G. CAPPONI, *Ricordi politici e familiari*, n° xiv. (N.B. *sacrificata* est à prendre au sens de *consacrata*).
710. ID., *Commentari*, in D. COMPAGNI, *Cronica*, p. 348.
711. ID., *ibid.*, p. 384-385.
712. ID., *ibid.*, p. 392.
713. G. FOLENA, in G. CAPPONI, *Ricordi politici e familiari*, p. 30.
714. G. CAPPONI, *ibid.*, n° vi.
715. On hésite à traduire *anima* par âme : ce serait faire de Capponi un Machiavel avant la lettre (cf. S. AMMIRATO, *Storie fiorentine*, l. XVIII : « Fu amantissimo della repubblica intanto che, come per alcuni ricordi lasciati a Neri suo figliuolo si vede, trascorse a dire che il servigio e beneficio di quella si dovea anteporre alle cure dell'anima ». Déjà Muratori interprète *anima* au sens de vie (R. I. S., XVIII, col. 1101) et Folena partage son point de vue. La prudence commande de les suivre. Mais il nous faut objecter cependant que jamais nous n'avons rencontré chez Capponi, pas plus que chez les autres écrivains marchands, le terme d'*anima* autrement que dans son sens religieux... D'autre part, on ne relève aucun autre latinisme dans les *Ricordi politici...*, dans le *Tumulto* et dans les *Commentari*.
716. G. DATI, *L'Istoria di Firenze, a cura di* L. Pratesi, Norcia, Tonti, 1904.
717. G. DATI, *Il Libro segreto, a cura di* C. Gargiolli. Bologna, Romagnoli, 1869. Cf., pour Lionardo Dati, S. ORLANDI, *Necrologio di S. Maria Novella*, Firenze, Olschki, MCMLV, vol. II, p. 134-166.

719. Cf. GUTKIND, *Cosimo de' Medici il Vecchio*, Firenze, 1949, p. 92.
720. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini dei Sirigatti*, édition critique et commentée.
721. « Sarei stato contento essere sicuro d'essere una volta di collegio, e non disiderare più avanti : onde per non essere ingrato, né volendo usare lo insaziabile appetito, che quanto più à più disidera, mi sono proposto e diliberato che da ora inanzi per ufici di Comune... mai non debo pregare alcuno, ma lasciare fare a chi fia sopracciò, e seguiti quello che a Dio piace ». (G. DATI, *Libro segreto*, p. 72).
722. C. VARESE, « Una laudatio florentinae urbis : la Istoria di Firenze di G. Dati », *Rassegna della letteratura italiana*, VII, 3, (1959), p. 378.
723. « A l'uficio de' Signori Priori della città di Firenze fui tratto per due mesi... Avemmo assai fatica per la guerra : e grazia a Dio lasciammo in miglior disposizione che non trovammo ». (G. DATI, *Libro segreto*, p. 107) ; « Gonfaloniere di iustizia fui per la divina grazia... E per grazia di Dio fummo bene uniti e d'accordo a fare molte buone cose. E feci porre colonna alla piazza di San Filice ; levossi di Mercato Vecchio, e fu con diliberazione ». (ID., *ibid.*, p. 110), etc.
724. Cf. G. G. GERVINUS, « Geschichte der florentinischen Historiographie » ..., in *Historische Schrifften*, Frankfurt, Varrentrap, 1833, p. 50.
725. « Pensatore che guarda e giudica le cosa addentro, acuto e rapido... » (G. CAPPONI *Storia di Firenze*, Firenze, Barbera, 1930, vol. I, p. 533).
726. H. BARON, *The crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, 1955, vol. I, p. 143 *sqq.*
727. « ... né questo espediente letterario [le dialogue], né l'intervento continuo dell'autore valgono a dare alle sue pagine vivezza di rappresentazione o profondità di interesse storico ». (C. VARESE, in *Prosatori volgari del Quattrocento*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1955, p. 245).
728 C. VARESE, « Una laudatio florentinae urbis... », *Rassegna della letteratura italiana*, VII, 3, (1959), p. 373-389.
729. « La metà di Milano per non divisa » (*Istoria*, p. 14) ; « Aveva cinque figliuoli maschi legittimi e de' non legittimi non fo menzione ». (*Ibid.*, p. 15) ; « Mosse lite e cagione contro il Padovano ». (*Ibid.*, p. 26), etc.
730. G. DATI, *Istoria*, p. 29.
731. ID., *Ibid.*, p. 75.
732. Cf. *supra*, p. 64.
733. Cf. *supra*, p. 67.
734. G. DATI, *Istoria*, p. 49.
735. ID., *Ibid.*, p. 52.
736. ID., *ibid.*, p. 47.
737. ID., *ibid.*, p. 57. On remarquera que L. Pratesi, dans son intention de louer à tout prix Dati, écrit à propos de cette maxime, et sans la moindre ironie : « notevole pensiero filosofico ! » (*ibid.*).
738. G. DATI, *Libro segreto*, p. 65.
739. G. NENCIONI, *Fra grammatica e retorica...*, Firenze, 1952.
740. *Prosatori volgari del Quattrocento, a cura di* C. Varese, Milano, Ricciardi, 1955, p. 247 *sqq.*
741. G. DATI, *Libro segreto*, p. 68-69.
742. On remarquera comment ces échappatoires possibles à la règle que Dati s'est imposée sont considérées par lui comme devant être certainement employées (« se necessario *fosse*... io *sono* tenuto... »).

743. « Tribulazioni d'animo », « corporali passioni », « condiscende alla nostra debilità », etc. Comme Mazzei, Dati appartient au cercle des marchands mystiques. Il échange des lettres avec les moines de Vallombrosa (A.S.F., *Mediceo avanti il principato*, LXXXIX, s. l. 25 mars 1425, n. 282). Dati témoigne aussi d'une certaine culture littéraire dans l'*Istoria* : il connaît les historiens antiques (cf. *Istoria*, p. 30, 37, 50, etc.), Virgile (*Istoria*, p. 104) et cite Dante abondamment (*Istoria*, p. 105 et *passim*).
744. Cf. *supra*, p. 133.
745. G. DATI, *Istoria*, p. 35.
746. ID., *ibid.*, p. 29-30.
747. ID., *ibid.*, p. 52-53.
748. C. VARESE, « Una laudatio... », *Rassegna della letteratura italiana*, VII, 3, (1959), p. 378.
749. « Dappoi che per fuggire ozio e sonno nelle ore del meriggio mi prieghi di ragionare di qualche materia utile come *dilettevole*... E parlando di quella verrà a caso di avere a parlare di molte altre cose grandi de' fatti d'Italia con quella brevità e in effetto che *diletti* più le menti delli uditori... » (ID., *Ibid.*, p. 11).
750. ID., *ibid.*, p. 53.
751. ID., *ibid.*, p. 16.
752. ID., *ibid.*, p. 31.
753. ID., *ibid.*, p. 49.
754. « Ariosto : *Capitolo* V, e Foscolo : *Sepolcri* vv. 170-172 ». (L. PRATESI, in G. DATI, *Istoria*, p. 49).
755. E. R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, P.U.F., 1956.
756. G. DATI, *Istoria*, p. 130.
757. Cf. *supra*, p. 72 *sqq.*
758. G. DATI, *Istoria*, p. 69.
759. ID., *ibid.*, p. 83.
760. ID., *ibid.*, p. 84.
761. ID., *ibid.*, p. 44.
762. ID., *ibid.*, p. 37.
763. ID., *ibid.*, p. 58.
764. « Non mi meraviglio se per tali operazioni Iddio ebbe infine misericordia di lui ». (ID., *ibid.*, p. 24).
765. « Questo fue miracolo a dimostrare che il Papa è vicario di Cristo e che quello che lega in terra è legato in cielo, e a dimostrare che papa Urbano era vero papa e che la scomunica si debba temere e non dispregiare ». (ID., *ibid.*, p. 35).
766. « Vi sono grande numero di buoni uomini e donne che sempre con orazioni e limosine e sante operazioni impetrano da Dio misericordia..., tale che per amore de' buoni Nostro Signore ha guardata e conservata questa città et accresciuta sopra a tutte l'altre città d'Italia ». (ID., *ibid.*, p. 170).
767. « E non voglio tacere l'augurio che gli fu pronunziato, posto che sieno cose che non vi si debba su fare fondamento di fede, non di meno non sono in tutto però da spregiare ogni volta, e quando l'uomo può fare quello medesimo per via sicura non debbe andare per via sospettosa ». (ID., *ibid.*, p. 35).
768. Ainsi, reprenant les propos de Dante, Dati écrit : « Ma la fortuna si vuole riserbare sempre qualche callaia donde entrare oltre alla difensione de' senni umani ». (p. 51). La conception est typiquement médiévale, de la Fortune comme Providence, mais Dati la fait précéder d'une phrase qui réduit la portée

et la puissance de la Fortune par la *prudentia* telle que nous la définissons : marche lente vers le but choisi (« essendo andato a passo a passo sarebbe più sicuramente proceduto ») : pour ces problèmes, cf. *infra*, p. 301 *sqq.*

769. « Ma la fortuna non aveva deliberato ancora di vedere il fine, voleva tenerlo ancora un pezzo a bada, voleva farlo ancora più alto salire per darli maggiore caduta ». (ID., *ibid.*, p. 39).
770. Cf. *supra*, p. 158.
771. « Pare che contro a ogni consiglio e conforto di messer Giovanni Aguto, che molto sollecitava il conte d'Ormignacca del passare di là con lui e non si mettere alla fortuna, per vantaggio ch'e' vedesse, el detto Conte e' suoi caporali, più forti che savi e più arditi che pratichi de' modi italiani, dispregiando ogni cosa, pareva loro dovere vincere il mondo ». (ID., *ibid.*, p. 39-40).
772. « I Fiorentini pensarono che era venuto il tempo che la fortuna apparecchiava loro quello che non arebbono saputo meglio divisare ». (ID., *ibid.*, p. 33).
773. « I beni del mondo sono nelle mani di lei e non sono sicuri che ella non gli possa loro torre, ma e' pare che le virtù abbino potenzia di tenerla legata ». (ID., *Ibid.*, p. 60).
774. « Gran vantaggio ha colui nelle guerre che per sua sollecitudine e industria può sapere i portamenti e lo stato e la possa della parte contraria ; e però i detti Fiorentini che sanno tutti i pertugi d'entrare e d'uscire che sono al mondo, e a un'otta spiavano ogni dì ciò che faceva il Duca e si provvedevano a' rimedi loro onde più salutevoli potessino vincere ». (ID., *ibid.*, p. 61).
775. « Rimango bene informato de' modi come si governano i Fiorentini in tempo di guerra e bene mi piace che e' siano prudenti in ogni cosa e non mi meraviglio se viene loro fatto ogni cosa ». (ID., *ibid.*, p. 44).
776. Cf. *supra*, p. 107.
777. « Accecavali l'ira e la passione che non potevano antivedere... che gli dava speranza di venirli fatto tosto quello che non era possibile gli fusse venuto fatto in eterno, cioè d'avere Firenze ». (ID., *ibid.*, p. 72).
778. « Egli era saputo a Firenze appunto ciò che il duca aveva d'entrata da potere spendere e sapevasi tutta la spesa che egli portava tra i soldati e in donare a' signori e in ambasciate... e sapevasi che a questa spesa li mancavano tanto l'entrate che a lui era forza gravare i suoi popoli di grandissime imposte..., previddono i Fiorentini che delle due cose aveva a seguire l'una, cioè o essere il Duca vinto dalla forza de' nimici o che la disordinata spesa il facesse pericolare ; e quasi molti avevano fatta la ragione con la penna in mano e dicevano come di cosa certa : tanto può durare ». (ID., *ibid.*, p. 74).
779. Cf. C. VARESE, *Una laudatio...*, p. 378.
780. G. DATI, *Istoria*, p. 103.
781. ID., *ibid.*, p. 84.
782. « Tu debbi sapere che la casa de' Visconti furono cittadini di Milano e' quali per grandezza e ricchezza vennono tanto alti che sì come cittadini non potevano più salire, e con l'ardire d'alcuno d'essi, a cui la fortuna fu favorevole presono il governo della città perpetuo e nel principio tanto dolcemente che ebbono fortificato lo stato loro con casseri e con gente e ancora, in tempo di sessanta anni, non sono passati in quattro gradi di loro che l'uno dopo l'altro succedendo con più asprezza si sono più insignoriti intanto che i loro sudditi sono tutti nati nella suggezione e fattisi naturali in quella ». (ID., *ibid.*, p. 14).
783. « Ma perché al mondo è pure la fama del vero che costoro, non per elezione, non per natura, non per autorità d'imperio, né per altra ragione se non di

forza e usurpazione sono signori, volendosi nobilitare con molto spendere hanno acquistato dallo imperadore, più per cupidità di danari che per ragione, nome di Vicario ». (ID., *ibid.*, p. 14).

784. Cf. H. BARON, *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, 1955, vol. 1.

785. « Il Comune non può morire e il Duca era uno solo uomo mortale, che finito lui, finito lo stato suo ». (G. DATI, *Istoria*, p. 74).

786. E' pare che i tiranni abbino in costume di fare certe cose, le quali in loro hanno poca altra ragione se non un' aperta dimostrazione che vogliano che si vegga che son signori, quasi dicendo : così voglio e posso e più altrove non cercare ». (ID., *ibid.*, p. 19).

787. « Mai non presono guerra se non per avere pace ». (ID., *ibid.*, p. 41). Notons que Dati fait précéder cette affirmation d'une explication d'ordre économique : « I Fiorentini vivono della pace e fannone frutto come l'ape del mele de' fiori ».

788. ID., *ibid.*, p. 44.

789. ID., *ibid.*, p. 37.

790. Cf. *supra*, p. 67.

791. « La notte ch'e' morì fu in tutta la terra tanto terribile tempo di tempesta d'aria, con acque, di venti con le folgori e tremuoti che parea che il mondo si volesse disfare, e in quello punto il superbo tiranno rendè la misera anima a colui che l'aveva guadagnata ». (G. DATI, *Istoria*, p. 76).

792. Pourtant les auteurs de *diari*, tel ser Naddo da Montecatini, notent soigneusement les conditions climatiques, les orages et les sécheresses, dont l'influence était grande sur le ravitaillement des grandes villes.

793. « E' non pareva a' Fiorentini che fosse loro utile e alla loro libertà avere per vicino alcuno gran signore ». (G. DATI, *Istoria*, p. 32).

794. « Seguitando la natura loro hanno sempre sospetto di chi potesse occupare e torre loro la libertà del loro reggimento popolare comune, e per questo sono nimici e contrari d'animo di chi studia occupare per tirannia e superbia la libertà, come fanno coloro che per gentilezza sdegnano di stare al pari degli altri ». (ID., *ibid.*, p. 121).

795. « Costui s'aveva una volta messo in cuore d'esser signore e re d'Italia... I Fiorentini furono la siepe che non lo lasciarono mai passare più avanti ; di certo se non fusse il sostenere de' Fiorentini non era alcuna resistenza in Italia, che gli veniva fatto che e' sarebbe stato signore di tutto e non arebbe auto pari tra' cristiani ». (ID., *ibid.*, p. 72).

796. Puossi dire che tutta la libertà stesse solo nelle mani de' Fiorentini, che ogni altra potenza li abbandonò ». (ID., *ibid.*, p. 74).

797. Il faut reconnaître cependant que Gino di Neri Capponi ne parle pas une fois de guelfes et de gibelins dans ses *Ricordi politici*, mais ceux-ci ne sont pas destinés à être publiés.

798. « La natura puose grandi alpi tra Italiani e Tedeschi, sì che ragioniamo de' fatti nostri e loro tra loro sbrighino loro faccende ». (DATI, *Istoria*, p. 64).

799. Cf. *supra*, p. 67.

800. Cf. *supra*, p. 149.

801. G. DATI, *Istoria*, p. 122.

802. « Giammai non fu loro pensiero di volere in Lombardia né di là dalle Alpi acquistare terre, perché contenti stanno ai loro termini con più sicuro stato e riposo che possedere più di lungi ». (ID., *ibid.*, p. 96).

803. ID., *ibid.*, p. 58-60.

804. « Si può dire che Iddio abbia auto misericordia de' buoni che sono e che saranno in Pisa, perché oggimai chi vorrà bene arà bene, e non aranno cagione d'esser mai più venduti, né molestati per guerra ». (ID., *ibid.*, p. 106).
805. « ...perché erano prosperati e cresciuti essendo città nuova rispetto a Pisa... » (ID., *ibid.*, p. 103).
806. ID., *ibid.*, p. 37.
807. Les termes de *ragione*, *ragionevole* (le premier au sens de compte, raison et justification, le second au sens de normal et inéluctable) reviennent sans cesse sous la plume de Dati (« Ma la forza accompagnata dalla ragione deve sempre vincere » (p. 131) ; « dicendogli che più ragionevole e migliore partito era stare alle difese » (p. 68) ; « è usanza delle battaglie che la ragione vince » (p. 53) ; « una ragione oltre a quelle che tu domandi è questa » (p. 59) ; « molti avevano fatta la ragione con la penna in mano... » (p. 74), etc.
808. « Da Carlo Magno insino a quel tempo non si ricorda che sia stato più bello esercito di gente d'arme, sicché la vittoria fu ragionevole loro la dovessino avere ». (ID., *ibid.*, p. 69).
809. ID., *ibid.*, p. 42.
810. En 1396, Morelli déconseille l'alliance avec Gênes contre Milan comme devant pousser à une guerre dispendieuse et incertaine. Il s'exclame : « Ista materia videtur mihi dura. Placeret magis dare subsidium quam facere ligam. Difficile erit solvere tot onera, imo impossible facere tot expensas ; et dico quod hoc erit evertere mediam partem istius civitatis ». (18-4-1436, Archivio di Stato di Firenze, *Consulte e pratiche della repubblica fiorentina*, vol. 56, f° 28 v°) (cf. P. Giorgi, « Sulla cronica di G. di P. Morelli », in *Il R. Liceo Melchiorre Delfico nell'anno scolastico* 1880-1881, Teramo, 1882).
811. « Amico de' mercatanti e di ciascuno buono e nel suo tempo aveva più che il doppio migliorato la città di Pisa e di ricchezze e di avviamenti e adornamenti... » (G. Dati, *Istoria*, p. 46-47).
812. ID., *ibid.*, p. 19.
813. ID., *ibid.*, p. 85.
814. ID., *ibid.*, p. 56.
815. ID., *ibid.*, p. 92.
Achevant le tableau économique de Milan, Dati s'écrie : « Assai mi piace d'avere inteso quanto m'hai disegnato... perché molto giova a *intendere* e tenere a mente l'altre cose che vi sono fatte ». (ID., *ibid.*, p. 86).
816. G. Villani, *Cronica*, xi, p. 94.
817. « Io non so s'io doveva mettere in principio per dignità e per eccelenzia o se doppo tutti, il più onorato come debbe essere, il segno de' Fiorentini, cioè del fiorino dell'oro ». (G. Dati, *Cronica*, p. 135).
818. « ... produce gl'ingegni astuti a discernere il guadagno, el luogo et l'uso gl'incede... ad avanzarsi et conservarsi roba, a desiderare più che gli altri ricchezze... » (L. B Alberti, *Della Famiglia*, Firenze, Sansoni, 1946, p. 61).
819. « Sono usciti fuori di loro terreno a cercare altre terre e provincie e paesi dove uno e un altro ha veduto da potersi avanzare un tempo e fare tesoro e tornare a Firenze, e andando a questo modo per tutti i regni del mondo e cristiani ed infedeli, hanno veduto i costumi delle altre nazioni... iscieglendo d'ogni parte il fiore e è venuto loro maggiore desiderio di vedere e d'acquistare ; e l'uno n'ha fatto venire voglia all'altro, intanto che chi non è mercatante e che non abbia cerco il mondo e veduto l'estranie nazioni delle genti e tornato alla patria con avere, non è reputato da niente ; e questo amore ha sì accesi gli

animi loro che da uno tempo in qua pare che naschino naturali a ciò ; tanto è il numero che vanno per lo mondo in loro giovanezza e guadagnano e acquistano pratica e virtù e costumi e tesoro, che tutti insieme fanno una comunità di sì gran numero di valenti e ricchi uomini che non ha pari al mondo ». (G. DATI, *Istoria*, p. 59-60).

820. Cf. *supra*, p. 103.
821. ID., *ibid.*, p. 42.
822. ID., *ibid.*, p. 54.
823. « Male contenti vivevano sotto il loro signore veggendolo volere guerra che li disfaceva del mondo tra di gravezze e di non potere esercitare le loro mercatanzie ». (ID., *ibid.*, p. 52). On remarquera que les considérations économiques et mercantiles s'expriment régulièrement dans le *sermo cotidianus* des hommes d'affaires (*tra di* gravezze *è di* non potere).
824. ID., *ibid.*, p. 138.
825. « È stato volgarmente chiamato il mare della Magra a Roma mare del Lione anticamente e sempre quanto si ricorda... e solo ora è verificato essere mare del Lione per lo segno del lione il quale segno è de' Fiorentini avendo sotto loro la città di Pisa ch'è il fiore delle marine di detto mare ». (ID., *ibid.*, p. 133-134).
826. « Essendo mercatanti non possono fare i fatti loro sanza porto di mare ». (ID., *ibid.*, p. 100).
827. « Le possessioni de' Fiorentini immobili, che ne' tempi passati si stimavano venti milioni di fiorini, e il credito del Monte del Comune, che è stato in buon tempo di quattro in cinque milioni, dopo l'acquisto fatto di Pisa si stima il quarto più, perché prima era alcun dubbio sempre di potere perdere, mentre che viveva il tiranno di Lombardia nimico e Pisa era nimica ; ora che egli è morto e disfatti in perpetuo i suoi e Pisa è de' Fiorentini, e' sono sicuri di non potere avere guerra ; ogni possessione è sicura e stimasi meglio il quarto, per lo quale miglioramento vengono a essere più ricchi che mai ». (ID., *ibid.*, p. 139).
828. « Se non fussono state, non si sarebbero i Fiorentini per fortuna esercitati a guadagnare, come hanno fatto, che ne gli ha stretti la necessità e arebbono per avventura fatte dell'altre male spese più che non hanno, ché per lo bisogno se ne sono guardati ». (ID., *ibid.*, p. 137-138).
829. G. SERCAMBI, « Nota a voi Guinigi », in *Le Croniche, a cura di* S. Bongi, Roma, 1892, vol. III, p. 399-407.
830. Cf. *supra*, p. 146.
831. G. DATI, *Istoria*, p. 106.
832. A. D'ANCONA e O. BACCI, *Manuale della letteratura italiana*, Firenze, Barbera, 1894, p. 125-128.
833. Cf. *supra*, p. 73.
834. « Noi abbiamo già parlato de' casi di molta tristizia, che ricordandosene non è cuore che non intenerisca... Di che bene mi piace che noi mutiamo verso e parliamo un poco di festa e d'allegrezza ». (G. DATI, *Istoria*, p. 90).
835. ID., *ibid.*, p. 95.
836. F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CXXVIII, CXCVIII ; l'expression se trouve déjà chez BOCCACE, *Décaméron*, I, *6*, 8-9.
837. ID., *ibid.*, p. 91.
838. Cf. E. R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, P.U.F., 1956.
839. G. DATI, *Istoria*, p. 114-115.
840. ID., *ibid.*, p. 115.

841. ID., *ibid.*, p. 117 et 141.
842. ID., *ibid.*, p. 117.
843. ID., *ibid.*, p. 118.
844. ID., *ibid.*, p. 119.
845. C. VARESE, *Una laudatio...*, p. 388.
846. *Lettere di un notaro a un mercante, a cura di* C. Guasti, Firenze, Le Monnier, 1880, vol. 1, p. 207.
847. Cf. *supra*, p. 102.
848. Cf. *infra*, p. 408.
849. Cf. *supra*, p. 102.
850. G. SERCAMBI, *Croniche, a cura di* S. Bongi, Roma, 1892, 3 vol. Les nouvelles abondent dans le troisième volume (deuxième partie des *Chroniques*) : cf. pp. 18, 22, 69, 227, etc. Certaines de ces nouvelles sont d'ailleurs reprises du *Novelliero*. En ce cas, les différences sont minimes : c'est le signe du fait que l'esprit qui anime les nouvelles et les paraboles politiques est substantiellement le même.
851. Giovanni di Jacopo di ser Cambi naît à Lucques le 18 février 1348, de Jacopo, marchand d'épices, et de Lucia Campori. A l'âge de vingt ans, il épouse Pina di Ciomeo, qui lui apporte la dot confortable de 800 florins d'or. Grâce aux revenus de son comptoir de *speziale*, Giovanni vit largement. Il entre très tôt dans la vie politique : dès 1377, il fait partie des Anciens et il accède en 1377 et 1400 à la charge de gonfalonier de justice. Lors de cette seconde magistrature, il se fait l'artisan de la conspiration qui va porter le soyeux Paolo Guinigi au pouvoir tyrannique. Son choix lui vaut de nombreuses récompenses financières et politiques : commandes d'État et charges publiques. Les faveurs du pouvoir, les magistratures et le commerce — qu'il n'abandonne jamais à la différence de Sacchetti — lui procurent une fortune confortable et une promotion sociale induscutable. Lorsqu'il meurt de la peste en 1424, il possède plusieurs maisons à Lucques et de nombreuses propriétés dans le *contado*.
852. G. PETROCCHI, « Il novelliere medievale del Sercambi », *Convivium*, I (1949), p. 74-89.
853. N. SAPEGNO, *Il Trecento*, Milano, Vallardi, 1955, p. 629.
854. Cf. R. KOEHLER, « Illustrazioni comparative di alcune novelle del Sercambi », *G.S.L.I.*, 14, p. 94-101.
855. A. CHIARI, « La fortuna del Boccaccio », in *Questioni e correnti di storia letteraria*, Milano, Marzorati, 1949, p. 297.
856. L. RUSSO, « Ser Giovanni Fiorentino e Giovanni Sercambi », *Belfagor*, XI, 5 (1956), p. 500.
857. G. SERCAMBI, *Novelle, a cura di A. D'Ancona*, Bologna, Romagnoli, 1871 ; ID., *Novelle inedite, a cura di* A. D'Ancona, Firenze, Libreria Dante, MDCCCLXXXVI ; ID., *Novelle inedite, tratte dal codice trivulziano cxciii, per cura* di R. Renier, Torino, Loescher, 1889. Dans les citations, nous distinguerons les trois éditions de la façon suivante : D'Ancona, Bologna ; D'Ancona, Firenze et Renier.
858. Il faut remarquer aussi certaines erreurs du texte de l'édition RENIER. Citons à titre d'exemple : 1. Renier propose : « Fu nel contado di Ierusalem... uno buono uomo nomato Taddeo, cristiano, di cintura e della roba assai completamente ricco ». (p. 303). L'éditeur, qui ajoute un *sic* après « cintura », n'a manifestement pas compris que la phrase est parfaitement claire à condition d'être entendue de la façon suivante : « uno buono uomo nomato Taddeo, cristiano di cintura, e della roba assai completamente ricco ». 2. Renier propose : « E con ciò sia cosa che io sappia assai bene le condizioni di queste che volete

dire essere gentili e d'alto parentado, e s'è certi della loro madre, vi dico che neuna trovare ne potete che a me leale sia... » (p. 401). En fait, il convient certainement de lire selon la leçon de S. BONGI (*Croniche*, vol. III, p. 217) : « E conciosiacosaché io sappia assai bene le conditioni di queste che volete dire essere gentili e d'alto parentado, e i secreti delle loro madri, vi dico... » Plus loin, Renier lit : « proverete con grande vostra pena quanto ha grado grave miseria avere tolta moglie per vostri preghi ». (p. 402), là où il convient de lire avec Bongi : « proverete con gran vostra pena quanto a grado grave mi serà l'aver tolta moglie per vostri preghi ». (p. 217). Enfin, toujours dans la même nouvelle, Renier écrit : « Li baroni, omini tutti lieti, rispuoseno... », quand il faut certainement comprendre : « Li buoni uomini tutti lieti rispuoseno... » Les exemples pourraient être multipliés. On peut en conclure sans exagération qu'une partie des incorrections et des lourdeurs relevées par les critiques tient aux imperfections manifestes de l'édition Renier. C'est une raison supplémentaire pour souhaiter, avec Luigi Russo, une édition complète et scientifique du *Novelliero*.

859. Les voyageurs visitent l'Italie du Nord au Sud, depuis Côme et Feltre jusqu'à Reggio Calabria et Brindisi, en passant par la Toscane, Rome et Naples. L'itinéraire, très complexe, avec des retours en arrière fréquents, suit le plus souvent les grands itinéraires marchands de la Péninsule.
860. Cf. *supra*, p. 182.
861. Cf. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, 62, p. 218.
862. Cf. ID., *ibid.*, p. LXIV.
863. Cf. E. GARIN, in *Il Rinascimento, significato e limiti*, « Atti del III convegno internazionale sul Rinascimento », Firenze, Sansoni, 1953, p. 136 : « Ciò che a noi interessa non è di recare un giudizio morale (o moralistico) su un fenomeno : è piuttosto di afferrarne i caratteri e le forme proprie ».
864. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 29.
865. ID., *ibid.*, p. 47.
866. ID., *ibid.*, p. 151.
867. Cf. G. BOCCACCIO, *Decameron, a cura di* V. Branca, Firenze, Le Monnier, 1960², VII, 7, § 25 : « E acciò che tu questo creda, io ti voglio dare un bascio per arra ». A ce propos, V. Branca rappelle (*ibid.*, p. 255, n. 2) un passage de l'*Amorosa Visione* (XLVI, 87 : « l'arra che finirà il fleto ») et le traité de psychologie amoureuse d'Andrea Cappellano.
868. Cf. G. BOCCACCIO, *Decameron*, VIII, 2, § 44-45 : « La Belcolore dice che fa prego a Dio che voi non pesterete mai più la salsa in suo mortaio... Dira'le, quando tu la vedrai, che s'ella non ci presterà il mortaio, io non presterò a lei il pestello ».
869. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 83.
870. ID., *Novelle*, D'Ancona, Firenze, p. 10-11.
871. ID., *Novelle*, Renier, p. 236.
872. ID., *ibid.*, p. 208.
873. ID., *ibid.*, p. 81.
874. ID., *ibid.*, p. 172.
875. Reprenant la nouvelle de Masetto da Lamporecchio (*Décaméron*, III, 1), Sercambi la conclut de cette façon : « Mustachio, diventato vecchio, con molti dinari avuti da quelle monache a Lamporecchio ritornò, dove domandato quine u' era stato et come ch'avea roba guadagnato, rispondendo disse che Cristo trattava così chi corna sopra 'l capello gli pone ». (G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 242).

876. ID., *ibid.*, p. 78.
877. ID., *ibid.*, p. 89.
878. ID., *ibid.*, p. 22.
879. ID., *ibid.*, p. 98.
880. ID., *ibid.*, p. 145.
881. ID., *ibid.*, p. 307.
882. ID., *ibid.*, p. 32.
883. ID., *ibid.*, p. 39
884. ID., *ibid.*, p. 58.
885. ID., *ibid.*, p. 17.
886. ID., *ibid.*, p. 169.
887. ID., *ibid.*, p. 23.
888. ID., *ibid.*, p. 235.
889. ID., *ibid.*, p. 89.
890. ID., *ibid.*, p. 92.
891. ID., *ibid.*, p. 277.
892. ID., *ibid.*, p. 259.
893. ID., *ibid.*, p. 54.
894. ID., *ibid.*, p. 297. Pour ce lieu-dit, cf. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo di Giovanni Niccolini dei Sirigatti*, édition critique et commentée par C. BEC, p. 100.
895. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 297.
896. ID., *ibid.*, p. 115.
897. ID., *ibid.*, p. 112.
898. ID., *ibid.*, p. 118.
899. ID., *ibid.*, p. 178.
900. ID., *ibid.*, p. 169.
901. ID., *ibid.*, p. 192.
902. ID., *ibid.*, p. 281.
903. ID., *ibid.*, p. 28.
904. ID., *ibid.*, p. 235.
905. F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CLIX, CC, etc.
906. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 281.
906 *bis*. ID., *ibid.*, p. 325.
907. ID., *ibid.*, p. 253.
908. ID., *ibid.*, p. 236.
909. ID., *ibid.*, p. 65.
910. ID., *ibid.*, p. 228.
911. ID., *ibid.*, p. 150.
912. ID., *ibid.*, pp. 211 et 310.
913. ID., *ibid.*, p. 316.
914. ID., *ibid.*, p. 338.
915. ID., *ibid.*, p. 329.
916. ID., *Novelle*, D'Ancona, Firenze, p. 38.
917. ID., *Novelle*, Renier, p. LXI.
918. ID., *ibid.*, pp. 153 et 156.
919. ID., *ibid.*, p. 2, etc.
920. ID., *ibid.*, p. 122.
921. ID., *ibid.*, pp. 109, 111, 112, 113.
922. ID., *ibid.*, p. 353.

923. ID., *ibid.*, p. 158.
924. ID., *ibid.*, p. 162.
925. ID., *ibid.*, p. 22.
926. ID., *ibid.*, p. 197.
927. ID., *ibid.*, p. 329.
928. ID., *ibid.*, p. 36.
929. ID., *ibid.*, p. 116.
930. Dans ses *Croniche*, Sercambi cite à plusieurs reprises le *Dittamondo*, les poésies de Soldanieri, la *Divine Comédie*. Mieux, il recopie en se l'attribuant le commentaire de Jacopo Della Lana à la *Divine Comédie* (ms. Laurenziano Mediceo Palatino LXXIV). Aussi bien le conteur possédait-il trois exemplaires du chef-d'œuvre de Dante (cf. *Atti civili del Potestà di Lucca*, 1038, f° 52-53 : « una comedia di Dante disposto colle coverte bianche, cioè il purgatorio ; una comedia di Dante del paradizo ; un testo di Dante in carta montonina »).
931. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 111.
932. ID., *ibid.*, p. 393.
933. ID., *ibid.*, p. 211.
934. ID., *ibid.*, p. 426.
935. ID., *ibid.*, p. 32.
936. ID., *ibid.*, p. 357.
937. Cf. L. MIROT, « Études lucquoises », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXXVIII, 1927.
938. Sercambi se rendit à Paris en 1420 pour tenter de récupérer tout ou partie de l'héritage de son oncle, Giglio, mort dans cette ville en 1404, qui s'était enrichi comme fournisseur de Jean sans Peur durant la campagne de Nicopolis.
939. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 36.
940. ID., *ibid.*, p. 197.
941. ID., *Novelle*, D'Ancona, Bologna, n° 14.
942. ID., *Novelle*, Renier, p. 158.
943. ID., *ibid.*, p. 9.
944. ID., *ibid.*, p. 318.
945. ID., *Novelle*, D'Ancona, Bologna, n° 15.
946. « Fatto a sé venire quanti mercatanti lucchesi erano in Parigi, con tutti i drappi che quine erano, e' di quelli prese e fatto bellissime robe ; in fra l'altre ne fè fare due ... di valuta più di franchi duecento mila ». (ID., *Novelle*, Renier, p. 362).
947. « Taisso se ne andò a uno giovano cambiatore nomato Cione, dicendogli : — Io vorrei cambiare per Vinegia fiorini duemila. Lo giovano disse : — Io sono contento. E preso da Taisso duemila fiorini, gli fè una lettera in Vinegia che a Orso fusseno dati ». (ID., *ibid.*, p. 215).
948. G. BOCCACCIO, *Decameron*, II, 2.
949. « Avendo il detto Castagna bisogno di comprare panni, diliberò andar verso Verona e fè fare una lettera di molti fiorini, che in Verona gli fusseno dati, e alquanti dinari si mise in tasca ». (G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 215).
950. G. BOCCACCIO, *Decameron*, II, 4.
951. G. SERCAMBI, *Novelle*, D'Ancona, Bologna, n° 14.
952. « Comperò un grandissimo legno, e quello tutto, di suoi denari, caricò di varie mercatantie... » (G. BOCCACCIO, *Decameron*, II, 2, § 6).
953. Emmanuel PILOTI, *Traité sur le passage en Terre Sainte (1420), publié par* P. H. Dopp, Louvain-Paris, 1958, p. 149.

954. F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, LII.
955. « Andò per lo primo libro della compagnia, e a Grabino lo mostrò... E apertolo : — La prima scritta, disse, è di mia mano, e quest'altra è di Cionello. Cionello, avendo sentito e veduto si accertò lui essere Grabino ». (G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 134-135).
956. « Lo proposto disse : — Prima che ad altro si vegna, bisogna che si faccia una borsa di dinari, acciò che in nelle cose necessarie siamo per li nostri dinari soccorsi. Subito misseno mano a' dinari, et fatto un monte di fiorini tre mila, in mano al proposto dati : — Quando questi saranno spesi, metteremo delli altri ; lo preposto, vedendo la quantità de' dinari et la buona volontà di metter de' nuovi, disse : — Omai stiamo allegri che la brigata capiterà bene ». (ID., *ibid.*, p. 6).
957. ID., *ibid.*, p. 134.
958. Ainsi on relève au hasard des pages du *Trecentonovelle* : « prender la tenuta » (XCVIII), « fare convegna » (CXLVIII), « porre denunzia » (CLXIII), « fare fine » (LII), etc. Mieux, le terme technique de « soppressa » (presse à sécher le drap), pris en son sens réel dans la nouvelle XCIII, est pris au figuré dans la nouvelle CX (des porcs de saint Antoine étouffant dans la ruelle d'un lit).
959. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 175.
960. *Décaméron*, V, 4.
961. ID., *ibid.*, p. 391.
962. Cf. *supra*, p. 81.
963. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 292.
964. F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, Proemio : « Io, Franco Sacchetti fiorentino... E non è da maravigliare se la maggior parte delle dette novelle sono fiorentine ».
965. On ne connaît, en effet, pas plus de deux manuscrits du *Novelliero*. Jamais donc les nouvelles de Sercambi ne furent divulguées dans le monde mercantile comme le furent les nouvelles de Boccace.
966. Cf. *infra*, p. 364.
967. Ainsi ser Antonio da Cortona, chancelier des Anciens de Lucques, qui fut en correspondance avec Salutati.
968. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 188.
969. ID., *ibid.*, p. 51.
970. ID., *ibid.*, p. 53.
971. ID., *ibid.*, p. 169.
972. Cf. *Trecentononovelle*, CVIII, par exemple.
973. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 39.
974. ID., *ibid.*, p. 98.
975. ID., *ibid.*, p. 158.
976. ID., *ibid.*, p. 53.
977. ID., *ibid.*, p. 158.
978. Les introductions des récits du *Trecentonovelle* procèdent souvent de la même façon que celles du *Novelliero*. Cependant leur démarche est bien moins systématique et d'autre part la vivacité du ton rend le procédé moins sensible. Sercambi, au contraire, est lent, pour ne pas dire compassé, lorsqu'il place ses acteurs.
979. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 172.
980. ID., *ibid.*, p. 181.
981. ID., *ibid.*, p. 197.
982. ID., *ibid.*, p. 214.

983. « *Avendo* il comune di Luccha ciò *sentito*, subito *comandate* le cerne, *pensando* si potesse la torre tenere, e *cavalcato* fino a Santo Pellegrino... e non *potendo* valicare l'alpe..., funno costrecti ritornare a rieto... » (G. SERCAMBI, *Croniche*, vol. 1., p. 320). Le récit de cet épisode se finit d'ailleurs à la manière de la plupart des nouvelles du même auteur, par un *e così* semblable au typique *e per questo modo* des nouvelles : « *E così* il comune di Luccha perdeo tistamente la dicta roccha, che con gran faticha e molta spesa s'era conquistata ». (ID., *ibid.*, p. 321). Les exemples pourraient être multipliés.
984. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 348.
985. ID., *ibid.*, p. 349.
986. ID., *ibid.*, p. 346.
987. ID., *ibid.*, p. 186.
988. ID., *ibid.*, p. 91.
989. ID., *ibid.*, p. 63.
990. ID., *ibid.*, p. 65.
991. ID., *ibid.*, p. 214.
992. ID., *ibid.*, p. 57.
993. ID., *ibid.*, p. 64.
994. ID., *ibid.*, p. 110.
995. ID., *ibid.*, p. 111.
996. ID., *ibid.*, pp. 165-166.
997. F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CXLVII, CLI, etc.
998. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 87.
999. ID., *ibid.*, p. 249.
1 000. ID., *ibid.*, p. 296.
1 001. ID., *ibid.*, pp. 296-297.
1 002. G. BOCCACCIO, *Decameron*, II, 2, § 24.
1 003. ID., *ibid.*, II, 5, § 8.
1 004. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 236.
1 005. G. BOCCACCIO, *Decameron*, II, 3.
1 006. ID., *ibid.*, II, 3, § 30 *sqq.*
1 007. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 197.
1 008. ID., *ibid.*, p. 58.
1 009. ID., *ibid.*, p. 218.
1 010. Jamais Sercambi ne décrit le vêtement ou le physique de ses personnages, au contraire de Sacchetti : c'est encore là le signe de ce qu'ils sont des types plus que des hommes.
1 011. ID., *ibid.*, p. 7.
1 012. ID., *ibid.*, p. 15.
1 013. ID., *ibid.*, p. 23.
1 014. ID., *ibid.*, p. 26.
1 015. ID., *ibid.*, p. 12.
1 016. ID., *ibid.*, p. 37.
1 017. ID., *ibid.*, p. 72.
1 018. ID., *ibid.*, p. 218.
1 019. Cf. H. GOUHIER, *Le théâtre et l'existence*, Paris, Aubier, 1952.
1 020. G. BOCCACCIO, *Decameron*, IV, 9.
1 021. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 338.
1 022. ID., *Ibid.*, p. 83.

1 023. On peut, en un certain sens, rapprocher la démarche de Sercambi de celle de Sacchetti dans les *Sposizioni di Vangeli*. Car c'est le même « apriorisme » : de la *quaestio* à l'*exemplum* (ordre inverse de celui qui est suivi dans le *Trecentonovelle*). Or il est certain que cette démarche abstraite ne peut aboutir qu'à la création de caractères, de types, plus que de personnages.

1 024. Cette hostilité est d'autant plus grande que Sercambi se juge mal payé des services qu'il rendit aux Guinigi. A toute occasion il manifeste sa rancœur : dans le *Novelliero* (*Proemio*, p. 7) ; dans les *Croniche* (vol. III, p. 338).

1 025. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 293.

1 026. Cf., par exemple, G. BOCCACCIO, *Decameron*, IV, 2, § 8, « Vinegia d'ogni bruttura ricevitrice » et F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, LXXI, « sono chiamati veneziani porci ».

1 027. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 58.

1 028. ID., *ibid.*, p. 387.

1 029. ID., *ibid.*, p. 393.

1 030. Boccace n'est pas systématique dans ses jugements comme l'est Sercambi. Il ne manque jamais, par exemple, de dire du bien de l'aristocratie génoise (*Décaméron*, I, 8, § 5). Quant à son hostilité envers Venise, elle est le reflet d'une part de la politique florentine, qui s'appuie traditionnellement au Trecento sur l'alliance ou l'amitié avec Gênes, et d'autre part des rivalités opposant les commerçants vénitiens et florentins dans le royaume de Naples.

1 031. Dans ses nouvelles « chorales » (*Trecentonovelle*, CLIX, CLX), Sacchetti représente dans ses réactions propres la foule florentine des quartiers les plus animés.

1 032. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 176.

1 033. ID., *ibid.*, p. 158.

1 034. ID., *ibid.*, p. 9.

1 035. ID., *ibid.*, p. 80. Cf. *Trecentonovelle*, CLXXXVII.

1 036. ID., *ibid.*, p. 269. Cf. *Décaméron*, I, 10.

1 037. ID., *ibid.*, p. 263.

1 038. ID., *ibid.*, p. 171.

1 039. Ainsi dans une imitation de la nouvelle de Griselidis (*Décaméron*, X, 10) : le *Novelliero* reprend le thème de Boccace sans grand changement (p. 401 *sqq*), cependant que les *Croniche* (vol. III, pp. 221, 222, 225) insèrent de force dans le cours du récit des vers moralisants du *Dittamondo* et de la tradition orale.

1 040. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 31, 71, etc.

1 041. ID., *ibid.*, p. 25.

1 042. ID., *ibid.*, p. 73.

1 043. ID., *ibid.*, p. 22.

1 044. ID., *ibid.*, p. 122.

1 045. ID., *ibid.*, p. 228.

1 046. Il imite ainsi les nouvelles suivantes du *Décaméron* : II, 5 ; III, 1 ; III, 2 ; III, 3 ; III, 4 ; III, 8 ; III, 10 ; V, 4 ; VII, 3 ; VII, 2 ; VIII, 1.

1 047. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 188.

1 048. ID., *ibid.*, p. 32.

1 049. ID., *ibid.*, p. 349.

1 050. Masuccio SALERNITANO, *Novellino*, Napoli, Morano, 1874 : « La donna, che discretissima era... tutta godeva per lo sentire le sue bellezze sì altamente lodare, sì come colei che aveva col peccato originale insieme contratta la innata passione che hanno già tutto lo resto del sesso femmineo, le quali universalmente tengono che tutta la loro fama, onore e gloria non consista in altro se non ad essere

amate, vagheggiate, e di bellezza esaltate, e vorrebbono più presto esser tenute belle e viziose, che virtuosissime e brutte reputate. » (I, 1.)

1 051. C'est le sens de la nouvelle de madonna Bambacaia (*Novelle*, Renier, p. 136) intitulée *De natura feminili*, dans laquelle Sercambi fait dire par sa protagoniste que la femme est naturellement portée à satisfaire ses besoins sexuels, de même que le canard est instinctivement poussé à se jeter à l'eau.

1 052. L. Russo, « Ser Giovanni Fiorentino e Giovanni Sercambi », *Belfagor*, XI, 5 (1956), p. 504.

1 053. Ainsi Antonio degli Alberti (1360-1415), le célèbre propriétaire de la villa du Paradiso, auteur, entre autres compositions, d'une *sestina* pétrarquisante (« Fra l'Ariete e 'l Tauro... », in *Poeti Minori del Trecento, a cura di* N. Sapegno, Milano-Napoli, Ricciardi, 1952, p. 232) et Francesco d'Albotianco, lui aussi issu de la *gente Alberta*, « homme magnificent » selon Panormita (*Epistularum...*, Venezia, 1553, p. 65) et auteur, malgré tout, d'une longue lamentation en vers où il appelle la mort de ses vœux (cf. F. Flamini, *La lirica toscana del Rinascimento anteriore ai tempi del Magnifico*, Pisa, Nistri, 1891, p. 416).

1 054. Une des veines de la poésie de Burchiello est la réaction contre les imitateurs de Dante et Pétrarque. Il est « una delle tante voci che si sono in ogni tempo levate per la spontaneità contro la dottrina ». (M. Fubini, *Studi sulla letteratura del Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1947, p. 16). Cf., par exemple, deux vers de la *tenzone* avec Leon Battista Alberti : « Ma reverendo tua soverchia rima / nel dir superbo ch'i' ho tanto a schivo... » (*Le più belle pagine del Burchiello e dei burchielleschi, scelte da* E. Giovanetti, Milano, Garzanti, 1940, p. 192).

1 055. G. Sercambi, *Novelle*, Renier, p. 244-245.

1 056. ID., *ibid.*, p. 249.

1 057. ID., *ibid.*, p. 272.

1 058. ID., *ibid.*, p. 387.

1 059. ID., *ibid.*, p. 341.

1 060. Cf. *Décaméron*, VIII, 3 ; VIII, 6 ; IX, 3 ; IX, 5.

1 061. « Salvestro... confessato il suo peccato et assoluto dal prete, passò di questo mondo, et in una fossa colla morta fu soppellito ; et per questo modo Salvestro, volendo isvergognare, fu isvergognato ». (G. Sercambi, *Novelle*, Renier, p. 88). Cf. *Décaméron* IV, 1, § 62 et IV, 9, § 25.

1 062. G. Sercambi, *Novelle*, Renier, p. 60.

1 063. ID., *ibid.*, p. 206.

1 064. ID., *ibid.*, p. 214.

1 065. ID., *ibid.*, p. 211.

1 066. ID., *ibid.*, p. 287.

1 067. ID., *Novelle*, D'Ancona, Bologna, p. 76-77.

1 068. ID., *Novelle*, Renier, p. 9, etc.

1 069. ID., *Novelle*, Renier, p. 249, etc.

1 070. ID., *ibid.*, p. 178.

1 071. ID., *ibid.*, *Proemio*, p. 4.

1 072. ID., *ibid.*, p. 84.

1 073. F. Sacchetti, *Trecentonovelle*, CCII.

1 074. ID., *ibid.*, LXXVIII.

1 075. G. Sercambi, *Novelle*, Renier, p. 21.

1 076. ID., *ibid.*, p. 29.

1 077. ID., *ibid.*, p. 207.

1 078. ID., *ibid.*, p. 213.
1 079. ID., *ibid.*, p. 349, nouvelle tirée de celle de Peronella (*Décaméron*, VII, 2).
1 080. Cependant SERCAMBI hésite parfois, proposant en même temps une version tragique (*Novelle*, Renier, p. 413) et une version comique (*ibid.*, p. 43) de la même nouvelle. De la même façon, il donne de la nouvelle de frate Puccio (*Déc.*, III, 4) une imitation tragique (*Novelle*, Renier, p. 277) et une imitation « a lieto fine » (*ibid.*, p. 419).
1 081. *Décaméron*, VI, 10. Les critiques (Renier, Chiari) ont omis de relever la correspondance entre cette nouvelle et la 64e de Sercambi (édition Renier).
1 082. Aussi bien cette allusion aux mœurs du protagoniste n'est développée qu'au début de la nouvelle. Peu conforme au rôle de justicier finalement confié à celui-ci, l'idée en disparaît bientôt.
1 083. G. SERCAMBI, *Novelle*, Renier, p. 227.
1 084. ID., *ibid.*, p. 217.
1 085. ID., *ibid.*, p. 191.
1 086. ID., *ibid.*, p. 352.
1 087. ID., *ibid.*, p. 221.
1 088. ID., *ibid.*, p. 61.
1 089. ID., *ibid.*, p. 63.
1 090. ID., *ibid.*, p. 80.
1 091. ID., *ibid.*, p. 164.
1 092. ID., *ibid.*, p. 123.
1 093. ID., *ibid.*, p. 185.
1 094. ID., *ibid.*, p. 196.
1 095. ID., *ibid.*, p. 221.
1 096. ID., *ibid.*, p. 116.
1 097. ID., *ibid.*, p. 353.
1 098. Gentile SERMINI DA SIENA, *Le novelle*, Livorno, Vigo, 1874 (cf. par exemple, I. Vanino e Montanina ; II. Suor Savina et frate Girolamo ; IX, X, XI, Puccio da Barletta).
1 099. Masuccio SALERNITANO, *Il Novellino*, Napoli, Morano, 1874 (cf. XXXI, *Pietosa fuga di due amanti* et, à ce propos, M. FUBINI, *Studi sul Rinascimento*, Firenze, 1948).

*DEUXIÈME PARTIE*

# L'HUMANISME MARCHAND [1]

# Introduction

Les marchands écrivains dont nous venons d'analyser l'« écriture » et la psychologie sont fort différents les uns des autres. Certains écrivent des lettres, d'autres composent des nouvelles ou des mémoires ou bien encore des chroniques. Les uns témoignent d'un niveau culturel élevé, tandis que les autres ne font preuve que d'une culture relativement restreinte. Ceux-ci demeurent sur le plan de la *prosa puntuale*, cependant que ceux-là s'avèrent de véritables écrivains. Mais tous ont en commun leur appartenance au monde des affaires, appartenance qu'ils ne renient pas, dont ils sont souvent fiers. En tant que membres de l'oligarchie marchande, ils expriment, par delà leur diversité, une commune mentalité.

Ce sont les traits les plus originaux de leur « matériel mental » (selon l'expression de Lucien Febvre) qu'il nous faut décrire maintenant. Notre tâche va consister à « saisir les mesures » des *mercatores* florentins de la fin du 14e et du début du 15e siècle, afin de définir le rôle qu'ils ont pu jouer dans la naissance et le développement de l'Humanisme philosophique et littéraire.

CHAPITRE PREMIER

# Affaires et foi : l'Usure

Afin de décrire quelques traits caractéristiques de la *mens mercatoris*, il convient de discerner certains problèmes inhérents à la condition du marchand ou typiques de son originalité de pensée.

Telle est la question de l'usure, c'est-à-dire des rapports entre « raison de commerce » et éthique chrétienne : question essentielle, qui met en cause à la fin du Moyen Age les fondements mêmes et les modalités de toutes les activités commerciales et industrielles ; question vaste et complexe, dont nous devons limiter l'étude à notre période [2] et que nous devons envisager selon une optique originale : non pas à la façon — toute extérieure — du théologien ou de l'économiste, mais en fonction des *mercatores* et de leur évolution culturelle et mentale.

De même que les années 1375-1434 sont particulièrement riches en écrits de marchands, de même elles produisent à Florence abondance de traités et de réflexions sur l'usure. Ces ouvrages sont le fait de théologiens, de juristes et d'écrivains. Parmi les premiers, les plus connus sont Bernardin de Sienne, qui prêche sur l'usure à Florence en 1424 et 1425 [3], et Antonin, archevêque de Florence, fils du notaire florentin ser Niccolò Pierozzi [4], qui compose vers 1428 une *Summa Confessionalis* [5] et une *Summa Theologica* [6] vers 1440, œuvres dont plusieurs chapitres sont consacrés à la pratique des affaires. Antonin se réfère souvent dans sa *Somme Théologique* aux écrits de Lorenzo Ridolfi. Ce juriste, florentin lui-aussi, compose vers 1404 un traité *De usuris* qui obtient un grand succès [7]. Enfin, c'est encore au début du 15e siècle que l'auteur

du *Paradiso degli Alberti* [8] s'attarde dans son « roman » sur les problèmes posés par le commerce et l'industrie.

Ces coïncidences ne sont pas fortuites. Car, à la fin du *Trecento*, le développement de l'économie de crédit est tel à Florence que le problème de la valeur morale des affaires, de leurs modalités et de leurs limitations, devient urgent.

Depuis le Haut Moyen Age, théologiens et moralistes chrétiens prohibent l'usure de façon catégorique. Ils fondent leur interdiction sur les Écritures [9], les écrits patristiques [10] et les théories antéchrématistiques d'Aristote [11]. Ils définissent l'usure comme le gain — si faible soit-il — qui résulte d'un prêt : « quodcumque sorti accedit » [12]. En somme, toute *superabundantia* est illicite. Davantage : tout espoir de lucre conçu par le prêteur est usuraire. Le prêt gratuit mais pratiqué dans une intention cupide est cause de péché mortel [13].

Ces mêmes théoriciens jugent coupables d'usure les individus et les communautés qui participent consciemment aux profits illicites *(turpe lucrum)*, c'est-à-dire le prêteur, ses parents [14] et ses héritiers [15], ainsi que ses associés [16], son personnel [17] et ses auxiliaires [18], de même que l'emprunteur s'il n'est pas poussé par une nécessité urgente [19].

Les peines dont sont passibles les coupables ainsi définis sont d'une part l'excommunication [20] et la privation de sépulture chrétienne [21] et, d'autre part, l'incapacité civile [22], l'annulation du testament [23] ainsi que la restitution des biens mal acquis (condition nécessaire à l'absolution) [24].

Mais ces définitions et ces mesures coercitives, qui sont encore répétées au Quattrocento par les docteurs, ne peuvent s'appliquer dans toute leur rigueur en Toscane que durant le Haut Moyen Age. Car elles sont le reflet d'une économie essentiellement rurale et elles visent le prêteur occasionnel ou l'usurier de profession qui profitent des difficultés passagères d'un voisin.

Par contre, elles ne sont pas adaptées aux siècles de la « renaissance » économique. En Italie dès le 13e siècle la part du capital se fait toujours plus importante dans les activités commerciales et industrielles. Les marchands florentins empruntent de l'argent afin de développer leurs entreprises et ils font appel à l'épargne. Les compagnies font fructifier l'argent de leurs associés et de leurs déposants. En outre, dans ses trois étapes (achat de matières premières, transformation, vente au détail), le trafic des textiles se pratique à terme [25].

D'autre part, la Commune de Florence convertit en 1343 les emprunts forcés *(prestanze)* en rentes perpétuelles. En 1345, elle assure à ses

créditeurs un revenu annuel de 5 % à titre de dommages et intérêts [26]. Les titres de rente ainsi constitués étant cessibles par leurs porteurs, un vaste trafic spéculatif se développe bientôt.

Enfin, le change — change manuel *(minutum)* et tiré *(per litteras)* — s'avère indispensable aux échanges économiques internationaux. Dès 1300, il y a quatre-vingts *cambiatori* à Florence [27]. Les opérations bancaires deviennent sans cesse plus complexes et plus rentables. Et les prêteurs s'efforcent de déguiser leurs pratiques illicites en divers trafics bancaires.

Ces techniques et ces fraudes mettent les *doctores* dans une situation nouvelle. Lorsqu'il souhaite de façon polémique un retour au passé, Bernardin de Sienne forme un vœu pieux mais vain [28]. Car les théologiens et les juristes doivent bon gré mal gré s'accommoder du développement de l'économie de crédit. Ils s'efforcent de déterminer s'il y a intérêt, donc *turpe lucrum*, dans les nouvelles pratiques. Et ils distinguent progressivement certains cas où la *superabundantia* est licite : *damnum emergens* [29], *lucrum cessans* [30], *stipendium laboris* [31], *periculum sortis* [32] et *ratio incertitudinis* [33].

Ces excuses absolutoires sont plus ou moins admises par les *doctores*. Pour ne citer que le cas du *Monte*, les avis des théoriciens s'opposent nettement. Les Prêcheurs se montrent beaucoup plus rigoureux que les Mineurs. Ainsi fra Domenico Pantaleoni, du couvent de Saint-Marc, affirme dès la création du *Monte* que tous les intérêts stipulés par les vendeurs de *prestanze* sont usuraires. Il interdit par là tout achat de rentes dans un espoir de lucre [34]. A l'inverse, fra Francesco da Empoli, vicaire du couvent de Santa Croce, justifie comme *emptio-venditio* (échappant donc à la catégorie du prêt, de l'usure) les ventes de parts du *Monte* par la Commune comme par les particuliers (vente au deuxième degré). Pour le franciscain, la spéculation sur les titres de rente du *Monte* est licite [34 bis]. Certes, son raisonnement est captieux, mais nous verrons qu'il agrée parfaitement aux hommes d'affaires florentins.

Quoi qu'il en soit des arguments employés dans ces disputes acharnées et dans d'autres querelles semblables à propos du *cambium grossum* ou de la vente à terme, le fait est qu'ils sont sans effet pratique. Ne parvenant pas à définir une doctrine unique et claire, les docteurs n'exercent que peu d'influence sur les marchands contemporains. Leurs traités sont stériles. Mieux : les magistrats florentins créent au 15e siècle un *Monte delle doti*, qui dès sa fondation obtient un grand succès auprès des *mercatores* [35]. N'est-ce pas là le signe que les bourgeois florentins n'ont pas écouté les prédicateurs ?

Surtout, les *doctores* ne cherchent ni à comprendre ni à expliquer — mais le peuvent-ils ? — le fonctionnement et les besoins du système économique qui s'établit à leur époque. Jugeant *in abstracto*, d'après les préceptes énoncés deux siècles plus tôt par saint Thomas, ils abusent de citations, s'enferment dans des distinctions subtiles, se perdent dans l'exposé des opinions contradictoires de leurs prédécesseurs. Leur point de vue est délibérément juridique ou moral et non pas économique. En effet, ils se contentent de se demander si telle ou telle pratique économique obéit ou non aux normes scolastiques de la justice distributive et commutative.

En outre, les théoriciens, compte tenu des ruses et des fraudes des marchands, expriment la plus grande méfiance à l'égard des activités commerciales et industrielles, qui sont toutes animées par l'esprit de lucre [35]. Sans exagérer, on peut donc affirmer qu'à la fin du Trecento marchands et docteurs sont étrangers les uns aux autres. Ils ne peuvent s'entendre. Car les seconds ne comprennent pas les besoins des premiers, tandis que, parmi ceux-ci, les uns sont perdus dans les scrupules et les autres — le plus grand nombre — n'accordent qu'une importance relative aux interdictions qui frappent certains de leurs trafics.

Quant aux écrivains « politiques » du début du 15e siècle, ils traitent le problème de l'usure d'une façon aussi abstraite que les théologiens. C'est le cas de l'auteur du *Paradiso degli Alberti*, qui représente pourtant dans son livre la grande bourgeoisie florentine du début du siècle. L'occasion de son « roman » est l'invitation à séjourner dans sa villa que Niccolaio degli Alberti, grand marchand s'il en fut, adresse aux plus riches de ses confrères et aux intellectuels de sa cité. Au nombre des sujets débattus par l'assemblée, après des questions concernant le véritable amour et le bonheur des humains (problème déjà plus proprement marchand), se pose la question des règles essentielles de la vie politique (dans la *polis*). A ce propos, les membres de cette *lieta brigata* — raisonneuse comme jamais ne le fut celle du *Décaméron* — en viennent à parler de l'usure. Et le marchand qui soulève le problème, le fait en termes originaux, qui reconnaissent explicitement l'importance de l'argent comme moyen sinon même comme fin de la vie terrestre. Il dit : « J'ai fréquemment considéré qu'en fonction du bien de la communauté et des particuliers, il est nécessaire que l'argent existe pour pourvoir à de nombreux besoins, qui sans lui seraient mal satisfaits, et je remarque aussi que chacun désire et veut être riche selon ses capacités. Aussi je vous demande de me dire combien il y a de procédés pour s'enrichir de façon honnête, et pourquoi l'usure est si sévèrement blâmée et prohibée par notre foi et par toutes les religions et les sectes

en général » [37]. A la question du marchand répond un docteur, Bartolomeo dell'Antella. Ses arguments aboutissent à cette condamnation de l'usure que nous avons exposée, mais le ton en est légèrement différent. D'abord, Bartolomeo ne se fonde pas tant sur l'autorité de la Bible et des Pères que sur celle d'Aristote. Il témoigne du nouvel intérêt que le 15e siècle porte à la *Politique* [38]. A la suite du Stagirite, le docteur affirme que l'usure est contre nature, car elle est production d'argent par l'argent lui-même, alors que celui-ci est stérile en soi : « Il faut considérer que, l'usurier voulant faire se reproduire ce qui par nature ne le peut pas, Aristote, dans le premier livre de la *Politique*, déclare de façon mémorable que l'usure est contre nature » [39]. Et Bartolomeo ajoute avec saint Thomas que, comme le prêt dessaisit temporairement le propriétaire, celui-ci ne peut attendre un profit de ce qu'il ne possède plus : « Comment est-il possible que celui qui prête et accorde ainsi la possession de ce qu'il prête, comment est-il possible que puisse lui rapporter ce qui ne lui appartient plus ? Car il a concédé toute propriété quand il a prêté » [40].

A part l'accent mis davantage peut-être sur les arguments d'Aristote que sur les Écritures et les écrits patristiques, l'attitude de Bartolomeo est tout aussi abstraite que celle de ses confrères. Cependant le religieux reconnaît expressément l'importance de l'argent comme moyen des affaires. Il s'écrie : « On doit noter que, pour que les cités, les nations, etc., vivent comme il faut, il fut nécessaire d'inventer la monnaie, car, procurant les choses nécessaires, elle est plus aisée à transporter et plus commode que ne le serait le troc des marchandises entre elles » [41]. Certes, cette affirmation se ressent directement des théories aristotéliciennes, mais elle prend sa réelle valeur lorsqu'on la rapproche de la conclusion du discours de Bartolomeo. Celui-ci, en effet, après avoir fait un panégyrique enthousiaste de l'économie rurale et de la vie à la campagne [42], reconnaît, bien qu'avec un moindre enthousiasme, l'importance du rôle que joue le commerce international dans la vie de la cité : « Les affaires sont louables et elles sont utiles à toutes les républiques et les cités. Elles se pratiquent en transportant sur mer et sur terre les marchandises de pays à pays selon les nécessités et les besoins et en les vendant et les acquérant dans ces lieux » [43].

Comme nous l'avons dit, le problème de l'usure est fréquemment débattu au début du Quattrocento. Un témoignage concret de ce regain d'intérêt nous est apporté par un manuscrit appartenant à la bibliothèque de la Faculté des Lettres de Florence, manuscrit qui date du 15e siècle et contient un grand nombre d'écrits théoriques sur l'usure [44]. A ces

essais abstraits s'ajoute l'exposé pratique d'une opération de financement d'une entreprise textile par un apport de capital de cent lires [45]. Le procédé est nouveau. L'auteur de ce chapitre démontre son intention de considérer les problèmes de l'économie de crédit de façon plus « réaliste » et pratique que ses prédécesseurs.

Ainsi les docteurs du début du Quattrocento font un effort pour être mieux entendus par leurs lecteurs. De leur côté, les marchands peuvent mieux les comprendre car leur culture va croissant [46]. Aussi bien le succès rencontré à Florence par saint Bernardin de Sienne, dont les sermons furent passionnément suivis par les *mercatores* et les humanistes, est-il une preuve de l'intérêt nouveau qu'éprouve le monde des affaires pour les traités des moralistes. Il ne démontre pas pour cela que les milieux d'affaires de la cité du florin adhérèrent aux théories scolastiques prohibant l'usure.

Durant le 13e et le 14e siècles, les civilistes ne se distinguent guère des théologiens pour ce qui concerne la morale économique. Au Quattrocento, au contraire, ils assument une position plus indépendante. Pour ne citer que le problème du *Monte*, Federigo Petrucci affirme en 1350 que seuls les créditeurs forcés de la Commune peuvent légitimement toucher un intérêt [48]. Mais, dès 1370, Lapo da Castiglionchio, qui est étroitement lié aux oligarques [49], n'interdit plus la vente par les particuliers de leurs rentes d'État, à moins qu'elles ne soient amorties [50]. Surtout, dans une dispute qui se déroula à Florence en 1396, le canoniste Pietro d'Ancarano soutient que seuls les civilistes sont compétents en matière de prêts d'État [51]. Ce faisant, il revendique pour les spécialistes de sciences « humaines » le droit exclusif de traiter des problèmes économiques. Concurremment il affirme, plus nettement encore que Lapo da Castiglionchio, que le possesseur de parts du *Monte* peut vendre ses titres.

Lorenzo d'Antonio Ridolfi [52] reprend complètement la question du commerce de l'argent dans son *De usuris* [53]. Quoiqu'il affirme dès l'abord que les points de vue du civiliste et du juriste ne peuvent que concorder [54], il n'en arrive pas moins très souvent à des conclusions totalement neuves. Surtout, ses arguments tiennent compte des réalités et non pas seulement de la théorie scolastique. Ainsi, traitant des bénéfices des banquiers, Lorenzo réplique à qui les qualifie d'usuraires que, compte tenu du nombre des changeurs, il est vain de songer à les condamner tous. Il écrit : « Licite concluditur finaliter quod ubi quis plus recipiat, non est bene tutus in conscientia. Hoc tamet advertendum, si verum foret huiusmodi non licitum, multi damnarentur. Unde ego puto talia cambia licita, dummodo debite celebrentur vel contrahentur » [55].

A cette remarque réaliste, qu'un marchand ne pourrait renier, Lorenzo ajoute un autre argument en faveur du change, selon lequel ce n'est pas un prêt mais une vente. Il écrit : « Et ego dico quod hic non intervenit mutuum, unde usura non potest dici quod interveniat » [56]. Ces propos semblent annoncer une nouvelle conception du commerce de l'argent comme d'un trafic comparable aux autres.

Se posant le problème du change sec [57], notre juriste ne s'écarte pas dans ses conclusions de l'avis nettement hostile qu'expriment à ce propos tous les théologiens. Mais son raisonnement laisse entrevoir un instant les éléments d'une réponse favorable. Lorenzo pose un dilemme : ou le change sec est un prêt ou c'est un échange. Dans le premier cas, il n'y a pas d'usure, car le banquier se fait restituer une somme équivalente à celle qu'il a prêtée ; dans le second cas, il n'y a pas davantage de profit illicite, puisqu'il n'y a pas de prêt. Cependant Ridolfi estime en définitive qu'il est plus sûr de ne pas pratiquer le change sec. Son ultime option, « tutioriste », est plus nuancée que celle des théologiens et des juristes du Trecento.

A propos du *Monte*, la pensée de Lorenzo est tout aussi originale. D'abord, il admet l'institution en elle-même au nom de l'intérêt commun qu'elle sert. Il l'approuve aussi parce que l'intérêt versé par la Commune est, somme toute, médiocre. Ces deux arguments sont d'ordre pratique. Et le second paraît annoncer une définition de l'usure selon un critère quantitatif [58]. Pour ce qui concerne la cession des titres de rentes par les particuliers, le civiliste la justifie lui aussi comme *emptio-venditio*, échappant de ce fait à la catégorie du *mutuum*. Enfin, se fondant encore une fois sur la pratique. Ridolfi admet les spéculations sur le *Monte* en alléguant les risques courus par les propriétaires de rentes d'État, qui ne sont pas toujours payées régulièrement et selon le pourcentage annoncé.

Au nombre des chapitres du manuscrit de la bibliothèque de la Faculté des Lettres de Florence, il en est un dont les conclusions annoncent les théories de saint Antonin. Parmi tous les théologiens du début du Quattrocento, l'archevêque de Florence est celui qui considère le monde des affaires avec le plus d'attention et de sagacité. Comme le dit G. Barbieri, « le fils de l'habile notaire florentin observe longuement tous les aspects dignes de remarque de la vie des marchands et des banquiers, des lainiers et des soyeux et de tous les arts mineurs qui en dépendent... Il nous procure un panorama presque complet de toutes les forces vives de la production et du travail dans l'une des villes les plus riches et les plus actives de l'Europe médiévale » [59].

Afin de démontrer cette originalité d'Antonin, ainsi que son souci des réalités économiques, nous analyserons ses positions vis-à-vis des

problèmes déjà discutés par Ridolfi et de certaines autres questions, dont celles de la participation du capital aux sociétés industrielles et commerciales, des rentes d'État, du *cambium grossum* et de la vente à crédit.

Traitant du rôle joué par les capitalistes dans la vie économique, Antonin définit de façon classique la société commerciale (la *compagnia* en l'occurrence) comme une association égalitaire du travail et du capital. Il exige donc — en fonction des apports de chacun — une égale répartition entre marchands et déposants des bénéfices et des pertes éventuelles. Il écrit : « Societas est quaedam fraternitas... De natura enim contractus societatis est quod partes sint aequales, nisi aliud sit dictum ; non enim negatur quin agi possit in contractu quod ad unum pertineat duae partes lucri, ad alium tertia, si is qui plus debet habere, plus contulit societati vel pecuniæ vel operae vel eiuscumque artis... Si vis quod sit vera societas, fac ut damnia et lucra sint communia » [60]. Ainsi Antonin condamne la pratique du dépôt d'argent dans les compagnies florentines contre le versement garanti d'un certain intérêt annuel sans rapport avec les profits ou les pertes des opérateurs économiques. Pour lui, c'est là un prêt à intérêt, donc un trafic usuraire non excusé par le *periculum sortis*. Aussi s'exclame-t-il avec la plus grande sévérité que si quelqu'un « accipiat pecunias aliorum non per modum societatis, sed ad discretionem secundum vulgare : et digni sunt morte » [61].

Cependant cette rigueur ne peut masquer les concessions de l'archevêque. Car celui-ci accorde au capitaliste la possibilité de faire fructifier son capital grâce au labeur des autres. Après avoir nié, à la suite d'Aristote, que l'argent puisse être productif, Antonin accorde une certaine faculté lucrative au capital : « quædam seminalis ratio lucrosi » [62].

A propos du *Monte*, Antonin suit ouvertement un grand nombre des raisonnements de Ridolfi. Comme le civiliste florentin, il justifie la création des rentes d'État par le bien commun et en raison du faible intérêt qu'elles rapportent : si faible, ajoute-t-il même de la façon la plus réaliste, que les créditeurs de l'État gagneraient bien davantage à entreprendre d'autres trafics, fussent-ils licites. Il écrit : « Si quis vellet uti sua pecunia illicite plus lucraretur, immo etiam in licitis quinimo et in possessionibus quæ magis securae sunt quam communitati mutuare » [63].

Posant le problème de l'intérêt versé par la Commune à ses créditeurs, Antonin en admet la légitimité, que les acheteurs de rentes soient contraints ou qu'ils soient volontaires, parce qu'il considère qu'ils sont plus animés par la *charitas* que par l'esprit de lucre. En ce sens, il reprend

de façon plus explicite et plus complète les arguments déjà développés par Ridolfi : « Nec principaliter cives videntur moveri ad mutuandum ratione dicti lucri annualis f. 5 pro centenario, quamvis illud sperent et expectent, quia magis lucrum possunt per alia via sibi procurare, ut dictum est » [64].

Pareillement, Antonin considère comme licite la vente des parts de *Monte* par les particuliers, à moins que les intérêts déjà versés n'aient atteint le montant du capital. Cependant, à la différence de Ridolfi, l'archevêque de Florence hésite à permettre que les acheteurs de rentes aux particuliers puissent toucher un intérêt. Il passe en revue les opinions des docteurs, depuis Domenico dei Pantaleoni et Dominici [65], qui sont hostiles à ce trafic, jusqu'à Federico da Siena, qui l'admet. Il note alors l'ampleur de la controverse. Enfin, avouant ses hésitations, il conclut qu'il convient de suivre la voie la plus sûre, c'est-à-dire la plus rigoureuse. Cette option « tutioriste » est significative des doutes d'Antonin, elle révèle une secrète sympathie pour les thèses laxistes [66]. De façon pratique, l'archevêque reconnaît que, s'ils sont approuvés par leurs confesseurs, les marchands spéculant sur le *Monte* ne peuvent être condamnés. Et, s'adressant aux prédicateurs, il leur conseille de ne pas aborder la question des emprunts d'État, sauf demande expresse de leurs auditeurs. En cas de nécessité, qu'ils mettent — dit-il — le doute en valeur et conseillent l'abstention, car ils ne peuvent ni condamner ni autoriser expressément la spéculation sur le *Monte*. N'est-ce pas là une preuve de l'incapacité des théories scolastiques à résoudre certains problèmes économiques nouveaux ?

Quant aux profits des banquiers, le théologien les admet, à la manière de Ridolfi, « ratione laboris, operarum, pensionum, salariorum factorum et discipulorum » [67]. Il juge le *cambium minutum* légitime, car il est indispensable aux activités économiques même élémentaires. Il admet le *cambium per litteras*, parce qu'il le considère comme un échange (non pas comme un prêt ou un trafic monétaire).

Au contraire, Antonin condamne le change sec comme étant exclusivement pratiqué avec des intentions de lucre : « Lucrum principaliter intenditur, et ideo usura » [68]. Citiquant le dilemme posé par Ridolfi, le théologien discerne l'*usura palliata* dans le procédé de change et rechange. Aussi le proscrit-il sévèrement : « Campsores cambia faciunt quæ vocantur cambia sicca... sed quia ibi est mutuum expresse quod est materia in contractu usurario, et intentio lucri principaliter... ideo resultat vera usura, etsi dicatur cambium » [69]. Le raisonnement d'Antonin n'échappe pas aux catégories rigides de la pensée scolastique.

Cependant l'archevêque de Florence marque un plus grand intérêt que ses confrères pour les modalités de la vente à terme, sans doute parce qu'elle est devenue de règle dans sa cité et à son époque. Comme saint Thomas, Antonin définit le juste prix comme le prix moyen « per conjecturalem seu probabilem opinionem » [70]. Mais, dépassant ses prédécesseurs, il accepte que la vente à crédit soit pratiquée au plus haut tarif. En d'autres termes, il permet qu'une marchandise dont le prix de revient est de 43 florins, soit vendue 50 florins au lieu de 46-47 au comptant.

Parfaitement au courant des pratiques mercantiles, Antonin reconnaît que la vente à terme est passée dans les habitudes et, pour cette raison, il l'admet.

De même il juge que les trafics pratiqués justement ne sont pas condamnables : « Via tamen iustis mercatoribus relinquitur semita quamvis obumbrata et arcata, quod licite modo mercari possunt » [71]. Ce faisant, Antonin ne ferme pas la porte aux hommes d'affaires. A l'inverse de nombreux théologiens, il ne les condamne pas a priori. Sa position est originale, de même que son argumentation et ses conclusions. Sans aucun doute, Antonin témoigne d'une nouvelle ouverture des théologiens sur les problèmes économiques. Certes, l'archevêque de Florence n'échappe pas aux cadres de la spéculation scolastique, mais il se montre aussi sensible qu'un Ridolfi aux exigences nouvelles de l'économie de crédit. Et, comme le montre G. Barbieri à la suite de Salin, s'il restreint dans une certaine mesure l'importance du rôle joué par les capitalistes, il ne limite pas exagérément pour cela les initiatives et les activités des hommes d'affaires [73].

Dès le 15e siècle, les Florentins opposèrent la rigueur de Bernardin de Sienne à l'attitude compréhensive d'Antonin [74]. En effet, les opinions des deux hommes sur l'éthique économique paraissent souvent discordantes. Cependant l'archevêque et le prédicateur appartiennent tous les deux aux Prêcheurs et ils sont tous les deux partisans de la réforme de leur ordre [75]. A vrai dire, leur opposition tient sans doute à la différence des plans sur lesquels ils se placent. Antonin compose un traité à l'intention des docteurs et d'un public averti. Aussi peut-il envisager toutes les options et avouer ses doutes [76]. Au contraire, Bernardin s'adresse aux foules. Il se doit d'être simple, clair, énergique. Et il préfère être trop sévère plutôt que trop conciliant.

Au reste, la *Summa confessionalis* d'Antonin est plus rigoureuse que sa *Summa Theologica*. C'est qu'elle s'adresse aux prêtres de la ville et du *contado*, auxquels elle doit donner des conseils précis et sûrs sur la conduite à tenir durant les confessions. C'est, en quelque sorte, un

abrégé composé par Antonin lui-même de son grand ouvrage théorique. Dans la *Summa confessionalis*, par exemple, le théologien engage nettement ses prêtres à interdire les achats de parts du *Monte* et à conseiller la restitution aux pénitents qui ont trafiqué sur les rentes d'État : « De emptione vero denariorum Montis... quia aliqui ponunt contractum esse usurarium, alii vero non, scilicet contrarium tenentes, ideo nemini consulas ut faciat contractum, factum vero, si optes inducere ut post mortem ipsius vel unius alterius finiat, vel satisfaciat communitati, vel det pauperibus, bonum erit » [77]. De la même façon, lorsqu'il propose à ses curés des plans d'interrogatoire destinés à la confession des marchands, Antonin condamne nettement et sans appel la vente à terme : « Si vendendo ad terminum plus iusto pretio vendit ratione dilationis... mortale est, et tenetur ad restitutionem » [78].

Bernardin de Sienne traite de l'usure dans ses sermons prononcés à Sienne [79] et à Florence [80] ainsi que dans son *De usuris*, traité formé de plans de sermons rédigés en latin [81].

Soucieux, comme Antonin, des pratiques quotidiennes des marchands toscans, le prédicateur siennois s'efforce de déterminer les cas *d'usura palliata* qui peuvent apparaître dans les assurances, les ventes à terme et les contrats de société [82]. Il fait preuve d'une grande rigueur à l'égard des fraudeurs éventuels. Cependant il justifie explicitement les opérations de banque au nom des exigences économiques contemporaines. Il écrit : « Ars campsoria est necessaria. Necesse enim est habere campsores in diversis regionibus, primo propter numismatum diversitatem, secundo propter peregrinantes et circumeuntes diversas regiones, tercio propter commutationes rerum sive numismatum usum, cum in diversa loca remota res et quandocumque denarii ad permutationes portari non possunt » [84]. Corrélativement, Bernardin justifie les bénéfices des banquiers, « propter labores et expensas salariorum, pensionum et similium quas campsor subiit propter hanc artem » [85].

Par contre, il condamne sans appel le change sec. Son ton est plus rigoureux que celui d'Antonin. C'est qu'il pense que ce genre de trafic est quotidiennement pratiqué par les marchands florentins : « Talia cambia [sunt] hodiernis temporibus submersio et destructio omnium civium qui talia cambia frequentare probant » [87].

Enfin, traitant du *Monte*, Bernardin est encore une fois plus sévère que l'archevêque de Florence. Après avoir longuement exposé les arguments avancés par les magistrats florentins pour justifier l'intérêt versé aux créditeurs de l'État [88], il les réduit à néant. Il classe les acheteurs de rentes en trois catégories : *coacte solventes*, *libere ementes* et

acheteurs de titres aux particuliers. Seuls les premiers trouvent grâce à ses yeux.

Bernardin finit son *De usuris* par une solennelle mise en garde contre l'usure. Il représente l'univers tout entier s'acharnant à la perte des usuriers et s'exclame : « Proinde omnes beati, sancti atque universi angeli paradisi tunc clamant contra eum : ad infernum, ad infernum ! Celi luminaribus suis proclamant : ad ignem, ad ignem ! Planete etiam clamant : ad profundum ! ad profundum ! Elementa quoque seviunt contra illum et clamant : ad tormenta, ad tormenta ! Domus quoque in qua iacet infermus atque parietes et ligna eius contra illum vindicta clamare non cessant » [89].

Les mêmes malédictions universelles et enflammées se retrouvent dans les sermons prononcés à Florence. Devant les hommes d'affaires assemblés, le prédicateur s'exclame : « L'usurier, lorsqu'il est mort, toutes les Écritures et les propos des saints et des démons s'acharnent contre son âme et s'écrient : au feu, au feu ! Toutes les planètes, tous les cieux, toutes les créatures du monde lui crient : au feu, maudit usurier ! » [90]. Ailleurs, se faisant prophète de terribles catastrophes, Bernardin menace les marchands florentins des pires châtiments pour le cas où ils continueraient leurs trafics prohibés : « Et dites-vous bien que, à cause de vos pratiques usuraires et de vos biens mal acquis, un jour viendra où une inondation vous submergera à moins que nous ne vous amendiez » [91].

En somme, il n'y a qu'une différence de ton entre le *Traité* et les *Sermons*. Ceux-ci sont prononcés avec passion en langue vulgaire devant la foule des fidèles, tandis que celui-là est rédigé à tête reposée dans une langue savante. Mais Bernardin s'enflamme tout en raisonnant et tout en prêchant il ne perd de vue ni le plan ni les buts qu'il s'est fixés.

Semblablement, il n'y a entre Antonin et Bernardin qu'une différence de ton et non pas d'intention. Le Florentin qui fut, de l'aveu même de ses biographes, un médiocre prédicateur [92], raisonne et distingue, mais sans se cantonner dans les arguments abstraits. Le Siennois, dont l'éloquence enflammée fait la grandeur, ne se satisfait pas de ses élans rhétoriques, mais considère avec attention les réalités économiques et les nécessités de la condition marchande.

Au demeurant, les deux religieux, s'ils n'échappent pas aux abstractions du raisonnement scolastique, n'en démontrent pas moins une certaine sérénité en face de la *praxis* marchande et un intérêt nouveau pour les activités des hommes d'affaires.

Le *Trattato del cambio, del monte comune e del monte delle doti* composé par fra Santi Rucellai témoigne de ce renouveau de l'éthique économique

chrétienne [93]. Le fait n'est pas étonnant, car cet autre dominicain, descendant d'une grande famille marchande florentine, fut banquier pendant plus de quarante ans avant de renoncer au monde et de composer son *Traité* sur la demande de Savonarole. Par la date de sa composition (1495), cet ouvrage échappe aux limites chronologiques de notre enquête, mais il est trop significatif du nouveau « réalisme » des théologiens pour que nous puissions le passer sous silence.

Toute l'originalité du *Trattato* réside dans la part qui y est faite aux exigences économiques. Laissant souvent aux docteurs le soin de donner des avis définitifs sur les questions controversées [94], fra Santi met surtout en relief les besoins du commerce international. Il insiste sur l'importance des trafics florentins. Et il parvient à en affirmer l'excellence au nom de l'utilité générale. Il écrit : « S'il est permis de faire des lettres de change pour écarter les périls qui menacent les pèlerins et ceux qui se rendent à Rome afin d'y obtenir des bénéfices, il semble plus licite encore d'autoriser les gains de ceux qui pratiquent le change pour favoriser les affaires, sans lesquelles l'espèce humaine ne saurait vivre » [95]. Ce faisant, fra Santi justifie les trafics [96] et il reconnaît implicitement la dignité des affaires.

Cependant, en concluant son premier chapitre, qui concerne le change, fra Santi exprime des doutes quant à la légitimité des opérations bancaires. Il s'écrie : « A tous ceux qui peuvent vivre sans pratiquer ce genre de trafic, je conseille de le faire, parce qu'il m'apparaît fort suspect pour de nombreuses causes et raisons qu'il serait trop long d'exposer. Car il est préférable de supporter la pauvreté dans la sécurité que d'être riche au péril de son âme » [97]. Une telle affirmation n'est pas étonnante sous la plume d'un homme qui abandonna la table à tapis vert du changeur pour le cloître et qui fut, en outre, un très médiocre marchand [98]. Mais elle dépasse le cas particulier de Rucellai : en fait, elle traduit l'inquiétude de l'Église médiévale en face d'une catégorie d'hommes qui se tournent délibérément vers la terre et ses joies et oublient ce faisant les félicités célestes ou au moins les rigueurs ascétiques et mystiques. Au vrai, le christianisme tient au Moyen Age les marchands en suspicion.

A la manière de Rucellai, Antonin met ses lecteurs en garde contre les dangers présentés par les affaires. Il fonde ses avertissements sur les textes sacrés [99] et rappelle par exemple que David « asserit se abstinisse a negociatione ut Domino gratus esset » [100]. Il énumère tous les procédés illicites quotidiennement utilisés par les *mercatores*. Dans sa *Summa confessionalis*, par exemple, il ne distingue pas moins de

dix-sept occasions de péché mortel ressortissant à la pratique du commerce [101] et il relève bien des fraudes propres à la seule industrie textile [102]. Aussi peut-il affirmer dans la *Summa theologica* que l'homme doit fuir les affaires car elles sont pleines de vices [103]. Mieux : Antonin condamne le commerce et l'industrie en raison de leur motif même : l'esprit de lucre. Car il écrit : « Si finis negotiandi sit principaliter cupiditas, quae est radix omnium malorum, negociatio erit iniqua » [104].

Bernardin ne peut pas ne pas partager ce sentiment de méfiance à l'égard des hommes d'affaires. Comme Antonin, il condamne au début du *De usuris* les trafics qui sont inspirés par l'avidité d'argent. Il rappelle, à la suite de tous les moralistes chrétiens, que les richesses temporelles ne sont que poussière et que le marchand ne peut les emporter avec lui dans l'au-delà [105]. Nous avons rencontré des propos semblables sous la plume de ser Lapo Mazzei [106]. Enfin, s'adressant aux Florentins, le prédicateur s'exclame : « Il est écrit qu'il doit venir un temps où l'on ne commercera pas sans mensonges. Et ce temps est arrivé » [107].

Quant à Ridolfi, pour ne plus citer que lui, il est peut-être le plus méfiant des docteurs du Quattrocento vis-à-vis des hommes d'affaires. Est-ce parce qu'il les connaît mieux que les théologiens ? Toujours est-il qu'il est le seul à reprendre à son compte la condamnation des marchands par saint Jean Chrysostome. Il écrit : « Pauci sunt mercatores qui bene ponderent predicta, unde dicit Chrysostomus quod mercator numquam, id est raro, potest placere Deo et dat consilium quod nullus cristianus sit mercator » [108]. Mais l'expression « numquam, id est raro » adoucit singulièrement la terrible condamnation. On songe à des procédés semblables employés par Paolo da Certaldo [109]. Le docteur et le marchand affaiblissent considérablement l'un et l'autre la rigueur des maximes ascétiques qu'ils sont amenés à citer. Ils se refusent à condamner totalement le monde des *mercatores*.

Aussi bien les *doctores* du début du 15e siècle ne condamnent-ils plus rigoureusement les hommes d'affaires. Tous les théologiens et les juristes que nous avons cités font la part belle à la casuistique et partant ils limitent la portée de leurs vetos [110]. Surtout, ils démontrent une connaissance approfondie des mécanismes économiques et manifestent ainsi leur intérêt pour le monde des affaires.

Parmi tous ses confrères, Antonin est sans doute le plus averti des entreprises de ses compatriotes. Les renseignements qu'il nous procure ont pu permettre de dresser un tableau exhaustif de l'économie florentine du premier tiers du Quattrocento [111]. Pour ne citer que deux exemples, Antonin décrit exactement les ententes constituées entre les marchands florentins afin d'uniformiser les prix et de supprimer la concurrence [112],

de même qu'il représente avec précision les activités des *lanini* [113]. C'est grâce à lui seulement — et peut-être aussi à Boccace [114] — que nous connaissons l'existence de ces intermédiaires chargés de répartir la tâche entre les fileuses à domicile.

Mais l'archevêque de Florence et Ridolfi vont plus loin encore. Ils proclament explicitement dans leurs traités l'utilité du commerce et de l'industrie. Ils les jugent indispensables au développement des cités [110]. Bernardin est encore plus net. Dans le *De usuris*, il affirme contre certains critiques que les affaires sont utiles à la communauté à qui elles fournissent les produits manufacturés et les marchandises dont elle a besoin. Aussi, compte tenu des activités des marchands, de leur zèle et de leur labeur, qu'il met expressément en valeur, Bernardin leur accorde le droit de percevoir d'honnêtes bénéfices [116]. Mieux, il affirme que le commerce fait vivre la cité en contribuant au développement de l'agriculture et de l'industrie [117]. Enfin, le prédicateur siennois s'efforce de laver les hommes d'affaires des accusations bibliques et patristiques qui les frappent. Il montre successivement qu'elles ne visent pas les marchands en tant que tels, mais seulement ceux d'entre eux qui trafiquent en des lieux interdits, en des jours prohibés et avec des procédés malhonnêtes. Ainsi, à propos de la parabole du Christ chassant les marchands du temple, il écrit : « Ex illo sacre scripture loco non potest trahi quod Christus ibi generaliter iruit contra omnes vendentes et ementes » [118]. Ailleurs, il réduit la portée de la condamnation prononcée par saint Jean Chrysostome contre les commerçants : « Crisostomus ibi exagerative locutus est pro eo quod pauci sunt mercatores qui debitam mensuram iusticie intendant in suis mercationibus et observent » [119].

Telle est la position théorique de Bernardin. Plus éclatante encore est la reconnaissance publique de l'importance et de l'utilité des affaires, qu'il prononce en face de milliers de Florentins réunis sur la place de Santa Croce pendant le Carême de 1425. Après avoir, durant tout un sermon, condamné l'usure avec les termes véhéments que nous avons déjà évoqués, le prédicateur siennois proclame l'utilité et le bien fondé du commerce. S'il s'inspire d'abord d'Aristote, Bernardin trouve bientôt des accents plus personnels : « Compte tenu des besoins des régions (car on ne produit pas tout en un même lieu), on voit clairement que le commerce, qui consiste à transporter, acheter et vendre les marchandises, est licite. Et lorsqu'il est convenablement pratiqué il est nécessaire à la vie commune. Je vais donc vous montrer que la Sainte Église ne condamne en aucun passage des Écritures le marchand qui pratique correctement le commerce. Tel est el premier aspect et

la première splendeur des affaires, fructueuses pour la nature humaine et le bien universel des créatures » [120]. Ensuite, Bernardin proclame que les gains des commerçants sont licites. Il évoque leur « ingegno », leur « studio » et leur « fatica » [121]. De même il justifie les gains des industriels, lainiers et soyeux, dont il ne parlait pas dans le *Tractatus* : « à cause de la transformation [des matières premières] le gain est licite lorsqu'il résulte de la fabrication des tissus à partir de la laine et de même de la soie » [122].

Enfin Bernardin conclut son sermon de façon logique en affirmant que les affaires sont le moteur de la cité, la cause de sa prospérité, le nerf même de son indépendance : « Qui exercera son commerce et son art de la façon que j'ai indiquée... celui-là sera cause que Dieu vous protègera de la guerre, de la peste, de la faim, des loups rapaces, c'est-à-dire du pouvoir des tyrans et des seigneurs, et de tous les maux » [123].

Pour être logique, cette idée n'en est pas moins nouvelle dans la bouche d'un homme de Dieu du Bas Moyen Age. Non moins nouveau devait apparaître aux *mercatores* ses contemporains le conseil du prédicateur de ne pas garder les richesses inemployées, mais de les faire fructifier [124] : « Combien d'argent gardez-vous aujourd'hui mort dans vos coffres ? Il vaudrait mieux l'employer dans votre commerce en achats de marchandises plutôt que de le garder mort comme vous le faites » [125]. A vrai dire, on croirait entendre un Paolo da Certaldo ou quelque autre « moraliste » marchand [126] !

Cette reconnaissance solennelle de la dignité des affaires prononcée dès le début du 15e siècle par les religieux les plus avertis ne laissa sans doute pas les marchands indifférents. Elle témoigne en tout cas d'une indéniable prise de conscience de plusieurs de leurs problèmes spécifiques. Mais, d'une part elle ne laisse pas le champ libre à certains trafics fort lucratifs qu'ils pratiquent de façon courante et, d'autre part, elle ne donne pas une réponse valable à tous leurs doutes. En vérité, elle ne peut satisfaire vraiment toutes leurs angoisses et leurs questions et elle vient trop tard, pour ainsi dire.

Les témoignages des incertitudes des marchands florentins du Bas Moyen Age sont innombrables. A propos des disputes stériles, confuses et interminables qui opposèrent les *doctores* après la création du *Monte comune* et du *Monte delle doti*, Matteo Villani nous donne clairement et nettement son opinion et celle de ses confrères. Envisageant le problème tel qu'il se posa aux consciences des bourgeois florentins, le chroniqueur laisse transparaître une sympathie très vive pour les

thèses laxistes de Francesco da Empoli. Il semble croire que les rigoristes ne trouvèrent pas d'arguments valables à lui opposer. Il montre en outre comment les arguties des docteurs irritèrent les hommes d'affaires florentins à cause de l'incapacité qu'elles révélèrent chez les moralistes chrétiens à apporter une solution définitive à un problème économique spécifique.

Affichant ouvertement son mépris pour les théoriciens, notre chroniqueur compose un des plus longs paragraphes de son livre, paragraphe qu'il nous faut citer tout entier car chaque mot y a son poids et son importance.

« A propos de ces contrats d'achats [de parts du *Monte*], surgirent à Florence en 1353 et 1354 de nombreuses disputes pour savoir si l'achat était licite sans obligation de restitution ou non, même si l'acheteur le faisait afin de toucher le profit que la Commune avait institué pour ses créditeurs... Les opinions des théologiens et des légistes furent diverses : les uns jugeaient le procédé illicite et l'acheteur tenu à restitution, et les autres non. Et les religieux prêchaient diversement. Les dominicains prétendaient que l'on ne pouvait le faire de façon licite et les Ermites partageaient leur avis ; les frères mineurs disaient dans leurs sermons que c'était permis. Pour cette raison les gens étaient dans les ténèbres. A cette époque il y avait à Florence une foule de docteurs en théologie, parmi lesquels se distinguaient Piero degli Strozzi des Prêcheurs et Francesco da Empoli des Mineurs. Le premier soutenait que le contrat était illicite et le proclamait en chaire sans en donner clairement les raisons. C'est pourquoi Francesco, le franciscain, ayant soutenu diligemment de nombreuses disputes avec d'autres maîtres en choses divines, des civilistes et des décrétalistes, démontra de bout en bout, soutint, prêcha et écrivit que le procédé était licite et sans obligation de restitution à qui le pratiquait en conscience. Ses raisons, il les écrivit et les adressa à tous les ordres, se déclarant prêt à soutenir ce qu'il avait prêché et écrit. Cependant les dominicains, continuant à affirmer en chaire que l'on ne pouvait agir ainsi sans pécher ni être tenu à restitution, ne donnèrent aucune raison en faveur de leur opinion et n'en alléguèrent aucune contre les arguments de maître Francesco. C'est pourquoi nombreux furent les Florentins qui hésitèrent sur la légitimité de ce contrat, et beaucoup le jugèrent licite et, sans reproche de leur conscience, ils en trafiquaient en en faisant commerce comme d'une autre marchandise. Si l'on pouvait prouver que ce contrat était usuraire, il fallait que celui qui l'affirmait dans ses sermons le démontrât à ses opposants pour tirer les gens d'erreur. Au contraire, s'il était licite, comme les hommes sont avides d'argent,

il était mal de leur donner des soupçons et de noircir leur conscience dans les sermons en leur reprochant des trafics licites » [127].

A lire ce chapitre, on sent très nettement que la plupart des marchands ne voulurent pas se laisser convaincre par les raisons des rigoristes. Ils ne purent ni ne voulurent s'opposer aux exigences de l'évolution économique. De même pour les docteurs, dont les vetos n'eurent qu'un effet très restreint sur le développement du *Monte*. Aussi bien saint Bernardin ne s'attaque pas directement au *Monte* quand il vient prêcher à Florence et saint Antonin conseille aux prêtres de ne pas aborder publiquement ce sujet s'ils le peuvent.

Durant la deuxième moitié du 15e siècle, les doutes des marchands ne sont pas encore totalement effacés. Ainsi Alessandra Strozzi condamne la spéculation sur le *Monte* et émet un doute à propos de la valeur morale du jeu en bourse sur les rentes d'État. Mais elle ne se décide qu'après un long débat et pour cette seule raison qu'un trafic licite peut rapporter autant que la spéculation douteuse qu'elle a prise un moment en considération. Elle écrit à son fils : « Comme le *Monte* a en ce moment une cote élevée, il [Giovanni Bonsi, gendre d'Alessandra] pense à vendre ses titres, qui se montent à 400 florins (car il les acheta avec un escompte de 30 %). De sorte qu'il dit : si je les vends, j'en tirerai bien 600 florins et je dois donc en gagner 200. Je pense qu'il va le faire et remettre l'argent entre vos mains afin que vous le gardiez jusqu'à ce qu'il achète une propriété. Ou encore, si le *Monte* baisse, il songe à acheter d'autres titres. Il est vrai que vendre ainsi des titres pour les racheter plus tard, n'est pas estimé licite. D'ailleurs en d'autres occasions il a voulu en vendre et placer l'argent en dépôt jusqu'à ce que le *Monte* baisse, puis en racheter ; et il en a parlé à Marco Parenti [son beau-frère] qui l'en a dissuadé en disant que c'était illicite... Dis-moi ce que tu penses. Je n'y entends rien. Je voudrais qu'il y gagne, mais je ne crois pas que c'est le moment d'acheter des terres, car on n'en trouve qu'à un prix exhorbitant. Quant à trafiquer sur la baisse du *Monte*, c'est illicite. Si bien que je ne sais si je dois l'approuver ou le désapprouver. Car, à les donner en dépôt, il touchera un revenu égal à celui qu'il perçoit au *Monte* et ne commettra pas ce péché » [129].

On l'aura noté : la question de la valeur morale des trafics envisagés est débattue seulement entre marchands et elle est résolue par des arguments économiques plus que moraux. Aucun docteur n'est consulté. Les affaires sont en passe de devenir un domaine propre aux *mercatores*.

Quarante ans plus tôt, ser Lapo Mazzei, dont nous avons montré comment il est l'homme d'un autre âge [130], avoue ses incertitudes

sur l'honnêteté d'un contrat. En tant que notaire de Francesco Datini, donc participant à l'usure si elle est pratiquée dans un acte commercial qu'il rédige [131], il hésite souvent sur la légitimité des trafics entrepris par le marchand de Prato. Il fait alors appel aux théologiens. Pour s'ôter d'un doute, il consulte par exemple l'évêque de Florence. Le 4 février 1397 il écrit à Francesco di Marco : « Je crois que vous êtes tenu à restituer l'argent à Lodovico, car c'est un contrat usuraire, et je pense que je dois me confesser et en faire pénitence. Mais je n'en suis pas encore vraiment sûr. Je pense demander conseil ou à l'évêque ou à maître Luca » [132]. Ailleurs, ser Lapo écrivant à un facteur de Datini le met en garde contre toutes les pratiques illicites auxquelles se livrent quotidiennement les marchands : change sec et jeu. Il lui écrit : « J'ai des craintes à propos de ces prêts et de ces changes que vous pratiquez sans papier. Et ce qui me déplaît davantage, c'est que tu aies joué aux dés : chose horrible rien qu'à le dire ! ». Poursuivant sa lettre, notre notaire maudit par avance son fils pour le cas (probable ?) où il se livrerait à de semblables occupations : « Si j'apprends jamais que Pierre fait de ces choses, je l'écarterai de moi comme on ampute un bras gangrené. Par contre, s'il suit la voie droite, je lui donnerais la moitié de mon cœur si c'était possible » [133]. Il faut le dire nettement : la rigueur ascétique de semblables avertissements est anachronique dès la fin du Trecento. Aussi bien Lapo parvient-il à se montrer plus rigoureux qu'Antonin lui-même à propos des *prestanze*. Car il écrit à un autre facteur de Datini : « Quant aux achats de titres du *Monte*, je m'étonne que tu puisses y penser un seul instant. Vois-tu : tu vieillis avec les autres et nous avons un pied dans la tombe, et tu songes encore à des contrats qui étouffent l'âme et tu veux la perdre contre un peu de métal rouge » [134].

Tant de rigueur n'empêche pas le notaire de se rendre coupable lui-aussi, après de longues hésitations, d'un trafic illicite. Car il joue sur la hausse probable des blés à l'approche d'une guerre [135]. Or l'accaparement est une pratique sévèrement prohibée par les docteurs [136]. Au vrai, la faute commise par notre moraliste est significative des difficultés qu'éprouvent les hommes d'affaires de la fin du Trecento à définir exactement les limites de l'usure. En outre, elle montre comment certaines pratiques commerciales condamnées par les théoriciens sont passées dans les mœurs marchandes.

Au reste, on ne peut guère demander aux hommes d'affaires d'être plus rigoureux que les religieux eux-mêmes. Or, de l'aveu même de saint Antonin, certains trafics illicites sont quotidiennement pratiqués à Rome, tel le prêt sur les bulles,

qui enrichit les dignitaires de l'Église ainsi que les *mercatores* [138].

En ce qui concerne la fin du Trecento et le début du Quattrocento, nombreux sont les contrats de prêt ou de change passés entre membres du haut clergé et marchands florentins. Au nombre des seuls documents du fonds *mediceo avanti il Principato* des Archives d'État de Florence, citons à titre d'exemple : une quittance de paiement remise par l'abbé du monastère de Saint-Antoine de Vienne à la banque des Médicis [139] ; un reçu signé par Niccolò Albergati, cardinal de Santa Croce, pour le paiement de mille florins d'or sur l'ordre de Cosme et Laurent de Médicis et compagnie [140] ; un reçu de Baldassare Cossa, cardinal de Saint-Eustache, pour mille ducats d'or reçus de Bello di ser Bartolomeo et compagnie de Bologne, sur ordre de Jean de Médicis et compagnie de Florence [141] ; une reconnaissance de dette de Pierre Guybleti, chanoine et archidiacre de l'église de Châlons, en faveur de Gentile di Baldassare, marchand florentin, agissant au nom d'Andrea de' Bardi et compagnie [142] et enfin une reconnaissance de dette de Martial Fournier, évêque d'Évreux, en faveur de Cosme et Laurent de Médicis et compagnie, de Bâle [143].

Sans doute ces contrats sont-ils tous formellement licites. Aucun ne fait mention du payement d'un intérêt. Mais tous sont d'excellents témoignages — en est-il vraiment besoin ? — des relations étroites existant à la fin du 14e siècle entre les plus grands prélats et les marchands florentins [144]. En outre, à vouloir être aussi rigoureux que les docteurs, on peut condamner tous les prêts cités. Car, même s'ils furent faits gratuitement, le prêteur ne put pas ne pas concevoir un certain espoir de profit, fût-ce l'espoir d'une quelconque reconnaissance ou l'attente d'une faveur [145]. Enfin, nous ne pouvons croire que le chanoine de Châlons ou l'évêque d'Évreux empruntèrent de l'argent aux Bardi et aux Médicis sous la pression d'un besoin urgent [146].

En somme, la « raison de commerce » l'emporte en de fréquentes occasions sur les raisons de la foi. L'esprit de lucre est plus puissant que l'espoir de salut.

Aussi bien les marchands florentins de la fin du 14e siècle se soucient-ils seulement d'échapper formellement à l'usure. En toutes occasions ils dissimulent leurs pratiques illicites. Ainsi Lapo di Giovanni Niccolini, l'un des plus puissants des oligarques, note à plusieurs reprises dans ses *Ricordanze* qu'il a accordé certains prêts gratuitement *(per amore)* [147]. C'est là l'aveu indirect de ce qu'il a prêté de l'argent moyennant intérêt en bien d'autres occasions. Mais il eut recours alors à *l'usura palliata* c'est-à-dire au procédé de la vente fictive avec obligation de rachat

par le prêteur moyennant un prix plus élevé [148]. Or cette pratique, bien connue des docteurs, est sévèrement prohibée [149]. Au reste, A. Sapori remarque qu'elle est si fréquemment employée par les hommes d'affaires florentins qu'elle peut amener les historiens à s'exagérer l'importance des achats de terres et d'immeubles pratiqués au début du Quattrocento par les bourgeois de la cité du florin [150].

Enfin, on peut sans doute verser au dossier des *usurae palliatae* une reconnaissance de crédit fictif par un homme d'affaires florentin [151], reconnaissance qui demeure parmi les documents du même fonds d'archives *mediceo avanti il Principato* [152].

En vérité, soit que les marchands dissimulent habilement leurs pratiques illicites, soit que celles-ci soient totalement passées dans les mœurs, donc impossibles à condamner, soit encore que les tribunaux ecclésiastiques aient perdu de leur autorité et de leur ardeur, le fait est que les condamnations pour usure sont très rares durant la première moitié du 15e siècle à Florence. Antonin lui-même, bien qu'il fût *iudex delegatus et commissarius apostolicus datus et specialiter deputatus a sede apostolica de et super usuris commissis in territorio florentino*, Antonin donc, malgré une charge lui donnant autorité sur plus de cent mille âmes, n'eut à connaître que d'un procès pour usure durant son long séjour à l'archevêché de Florence [153].

Cependant, si les hommes d'affaires règlent leur compte avec les autorités ecclésiastiques, ils n'en ressentent pas moins quelque trouble en leur for intérieur. Approchant de leur dernier jour, songeant enfin au salut de leur âme, ils cherchent un accommodement avec le ciel. Ils font une *restitutio post mortem* symbolique, bien que sa valeur réelle soit fortement mise en doute par les théologiens [154]. Pour se faire pardonner leurs *maltolletti* [155], ils font un legs de quelques deniers en faveur d'un établissement religieux. Rares sont les testaments de notre époque qui ne contiennent pas une clause en ce sens. Ainsi, en 1370, Donato Velluti écrit à propos de l'un de ses ancêtres mort vers 1340 : « Puccio fut un grand marchand et il gagna beaucoup d'argent en France... Il ordonna par son testament que l'on rendît l'usure, car il y en eut beaucoup dans notre compagnie » [156]. Le 2 août 1383, Niccolaio di Giovanni Niccolini meurt en laissant un testament par lequel il lègue cinq *soldi di bolognini per male abblati* (transcription directe en florentin du *male ablatus* des théologiens) [157]. De même, le 22 août 1459, Matteo degli Strozzi, marchand florentin exilé à Naples, « legavit pro male ablatis, incertis maiori ecclesie neapolitane tarenos duos » [158].

Avec Dieu comme avec les hommes les *mercatores* emploient des subterfuges. A moins qu'ils ne s'efforcent inconsciemment de se faire

illusion à eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, compte tenu de leurs propres intérêts, des restitutions *post mortem* qui sont passées dans les mœurs et des incertitudes affichées par les docteurs, les hommes d'affaires florentins du début du 15e siècle n'accordent que très peu d'importance au péché d'usure. Ils ont tendance à considérer comme légitimes tous les procédés qu'ils utilisent pour accroître leurs profits.

Dans son *Memoriale* inédit composé à partir de 1375, Paolo Sassetti, banquier florentin, confond à plusieurs reprises les notions d'intérêt et d'usure. Pour lui, le second terme a perdu toute signification morale. Ainsi il écrit en 1384 : « E sia ricordo che il detto Canbio diè al detto Simone... più di fior. quatrocento cinquanta d'interesso, o uxura si voglia chiamare »[158 bis]. Aussi bien le qualificatif d'usurier n'est-il plus considéré à la fin du 14e comme injurieux. C'est ce qui ressort du procès pour diffamation intenté sans succès contre Giovanni Sercambi par un marchand lucquois que le conteur avait qualifié d'usurier[159].

Paolo da Certaldo est le dernier « moraliste » marchand qui fasse allusion à l'usure et mette ses lecteurs en garde contre le *maltolletto*. Il écrit en particulier : « Ce qui procure de grands dommages, c'est l'usure ; et de même qu'elle nuit aux biens et à l'honneur, de même elle nuit à l'âme et au corps. Et elle a cette particularité que ne la commettent en conscience ni celui qui la pratique, c'est-à-dire celui qui prête, ni celui qui emprunte, sinon lorsqu'elle laisse apparaître ses conséquences et ainsi vous afflige. Alors on prend conscience de sa nature et de ses effets. Car, à qui la pratique, elle ôte en ce monde honneur et renommée et fait périr l'âme après la mort. Voyez donc ce que l'on gagne à la pratiquer »[160].

Certes, Paolo condamne expressément l'usure, mais au nom de la bonne renommée autant que du salut. L'intérêt pratique du marchand lui est un aussi bon argument que sa peur de l'enfer. Ailleurs, il met ses lecteurs en garde contre le mal acquis en leur rappelant que la restitution est chose pénible pour le cœur et la bourse du *mercator* : « Il est très facile, écrit-il, de prendre à autrui et très difficile et pénible de rendre ce que l'on a pris ; et chacun sait que l'on peut se confesser de tous les autres péchés et qu'ils sont pardonnés si l'on se repent... Au contraire, le mal acquis n'est pardonné que si l'on restitue ce que l'on a pris. Aussi il faut se garder de prendre, pour ne pas avoir à rendre, chose qui vous paraîtra très pénible »[161]. L'argumentation ne ressortit pas à la théorie, mais à l'expérience. Paolo condamne l'usure en faisant appel à l'esprit de lucre et à l'avarice. Concurremment, il met ses lecteurs en garde contre les emprunts parce que ceux-ci ruinent les compagnies les plus solides. « Si vous voulez ne jamais manquer d'argent,

écrit-il, faites en sorte d'avoir un commerce, n'importe lequel, mais n'empruntez jamais à autrui. Il vaut mieux entreprendre peu de choses avec ce que l'on possède que beaucoup avec l'argent d'autrui. Car l'on doit savoir qu'aucun trafic ne rapporte autant que l'usure. Donc, n'empruntez pas d'argent, comme je viens de le dire » [162].

On le voit : chez Paolo comme chez Sassetti le terme d'*usura* prend le sens de prêt à intérêt, qu'il soit licite ou non. Il se « laïcise ».

Quarante ans après Paolo, Morelli ne fait que deux allusions à l'usure dans ses *Ricordi*. Il prohibe les contrats illicites non pas au nom de la morale chrétienne mais au nom de la *praxis* et de la renommée commerciale : « D'abord, fais en sorte de ne rédiger que des contrats licites, si tu fais du commerce ; ainsi tu obtiendras une bonne renommée... tu n'auras pas de trop gros impôts et la renommée d'usurier ne passera pas à tes descendants » [162 *bis*]. Semblablement, Giovanni di Pagolo met ses enfants en garde contre le change sec, non pas tellement parce qu'il est prohibé par les docteurs mais parce qu'il comporte de trop grands risques financiers. Car, selon lui, les marchands qui empruntent par ce moyen détourné s'efforcent ensuite de ne pas payer leurs dettes [163]. En somme, si notre homme se méfie des prêts à intérêt, c'est conformément à son optique « malthusianiste » du commerce et à son souci du « quand dira-t-on ». Ainsi il s'exclame : « Surtout ne fais jamais d'emprunt. Il vaut mieux vendre ce que tu possèdes, car en empruntant tu te ruines, tu paies les intérêts à la fin et il te faut vendre de la même façon » [163 *bis*]. Ailleurs dans ses *Mémoires*, Morelli prend en considération la spéculation sur les titres du *Monte* et sur le change sec, mais c'est pour faire gloire à son père d'avoir entrepris ces deux trafics, très risqués certes, mais très rémunérateurs. Ainsi, il ne lui en fait pas reproche, mais trouve dans ces pratiques illicites des motifs de louange et d'admiration : « Plaçant de l'argent sur le *Monte*, il « brassait » plusieurs milliers de florins en change sec et en change par lettres » [164].

En dernière analyse, le problème de l'usure sous-entend celui des rapports entre les marchands et Dieu. Comme nous l'avons vu, les *mercatores* florentins du début du 15e siècle tendent à considérer les affaires comme leur domaine réservé, gouverné par des exigences et une éthique particulières. Corrélativement, les théologiens reconnaissent peu à peu cette originalité. Dieu n'est pas absent pour cela de la *mens mercatoris*, mais il y prend une place originale.

D'abord, *messer Domeneddio*, pour parler comme les *mercatores* [165] et comme Bernardin de Sienne [166], demeure en quelque sorte le premier personnage des livres de raison et des correspondances marchandes.

Tous les livres de commerce commencent par une invocation à sa toute puissance [167]. Toute constitution d'une société nouvelle est placée sous sa protection [168]. A propos de la répartition des bénéfices et des pertes éventuelles, l'aide de Dieu est encore invoquée pour protéger les contractants d'un déficit toujours possible [169].

Les correspondances marchandes révèlent mieux encore le rôle de protagoniste qui est dévolu à Dieu dans les trafics, car elles emploient rarement les formules stéréotypées des livres de raison. Annonçant à l'un de ses confrères de Barcelone la création d'une nouvelle société, le marchand Bartolomeo Balbani invoque le nom de Dieu [170]. Mais celui-ci est encore plus fréquemment cité dans les lettres qui font allusion aux trafics risqués et aux transports par mer [171]. Mieux, certains *mercatores* florentins placent leur espoir en Dieu pour qu'il écarte la menace qu'exercent sur leurs convois certains bateaux corsaires [172].

Somme toute, Dieu joue un grand rôle dans les trafics. Il est tout à la fois le garant des actes passés entre marchands et le protecteur indispensable à la réussite de leurs entreprises. Il est pour ainsi dire l'intendant des fortunes marchandes. Ne touche-t-il pas d'ailleurs au Trecento une partie des bénéfices des compagnies [173] ?

Dans son *Zibaldone* [174], Giovanni Rucellai peut donc légitimement écrire que l'aide divine est indispensable au succès commercial, au même titre d'ailleurs que la faveur des hommes : « Ainsi j'espère que Dieu m'accordera la prospérité de même que son aide et ses faveurs dans mes trafics ; aide et faveurs dont je pense qu'avec la grâce de Dieu et le crédit des hommes, elles peuvent contribuer à accroître mes gains » [175]. Aussi bien le grand marchand florentin achève-t-il son recueil de réflexions et de maximes sur un tableau de ces grâces dont il bénéficia au cours de son existence, et au nombre desquelles il compte la réussite en affaires [176].

Davantage : la mentalité mercantile pénètre les entreprises mystiques. N'est-ce pas le sens de ce contrat inédit par lequel un religieux de Vallombrosa et trois marchands florentins — dont Luca degli Albizzi — s'engagent sous peine d'amende à faire un pèlerinage en Terre-Sainte ? L'élan de foi qui a poussé les hommes d'affaires disparaît bientôt, étouffé par l'esprit mercantile et le langage commercial : « Ancora sono contenti tutti e quattro, cioè don Niccolò, Luca, Giannozzo, Biagio, che se al tempo detto di sopra, richiesto dagli altri non volesse andare, o per alcuna cagione non volesse osservare le sopradette cose, non sicurando della dannatione della sua anima, che qualunque degli altri che volesse andare a mettere ad executione il santo proposito, avesse a quel detto o detti, se più fossono, da ciascheduno di loro di

spese a domandare fiorini 500 d'oro, e che coloro o colui che non volesse o rifiutasse l'andata e le sopradette cose osservare non volesse, sia tenuto e obligato dare e pagare a ciascheduno che andare volesse i detti 500 fiorini d'oro. E per questa cagione ciascuno di noi quattro sopranominati principalmente oblighiamo l'uno agli altri le persone nostre, e acconsentiamo poter in persona esser gravati in ogni luogo non solamente nel contado del comune di Firenze, ma ancora in ogni altro luogo fuor del contado e ancora oblighiamo l'uno a l'altro ogni nostro herede, bene e facultà presente e futura e renuntiamo ad ogni beneficio che per alcuno di noi si facesse » [177]. Pourquoi ces hommes d'affaires prennent-ils de semblables dispositions, sinon parce qu'ils craignent que le souci de leurs affaires n'étouffe en eux les aspirations mystiques ? Aussi bien déclarent-ils eux-mêmes qu'ils signent ce contrat afin que la crainte de perdre de l'argent vienne renforcer la solennité de leur engagement : « acciò che, e la coscienta d'esser per gravissimo giuramento obligato, e oltre a questo la pena d'esser tenuto a certa quantità di danari, sieno cagione di tenere ciascuno de' detti fermissimo nel suo sancto proposito, se il desiderio del sancto viaggo mancasse » [178].

D'où nous pouvons saisir le trait le plus original de la spiritualité des marchands florentins de la fin du Trecento. Au delà des crises mystiques individuelles [178 *bis*] ou collectives [179], au delà des conversions *del capezzale* [180] et des preuves d'attachement forcené à la terre [181], au delà enfin des « modes » ascétiques [182] et des attaques contre certains ordres religieux [183], le fait fondamental semble être la réduction de l'élan mystique à la religion tarifiée pour ne pas dire contractuelle. C'est l'esprit du contrat synallagmatique (*do ut des*), tel que nous l'avons déjà analysé [184].

Pour l'homme d'affaires, Dieu n'est plus cet être transcendant que l'élan mystique permet de saisir un bref instant. Il devient un comparse dont l'appui est nécessaire dans les luttes de la vie terrestre. Afin de se le rendre favorable, le *mercator* florentin de la fin du Moyen Age établit avec Dieu un contrat commercial dans lequel dépenses et services rendus (aumônes, prières et messes) doivent compenser les services sollicités. Somme toute, l'homme d'affaires paie son dû à Dieu et attend en retour profit et salut.

Corrélativement, notre *mercator* fait des trafics son domaine réservé. Aussi a-t-il de plus en plus tendance à en éliminer la Providence et la morale chrétienne. Dans les écrits des hommes d'affaires florentins du début du 15e siècle, les invocations à Dieu vont se doublant d'appel au profit et aux hasards : « col nome di Dio e di buona ventura e di guadagno » [185]. En somme, la mentalité mercantile se « laïcise ».

CHAPITRE II

# Affaires et société :

# La pédagogie marchande

Les marchands florentins de la fin du 14e siècle entretiennent avec Dieu des rapports quasi commerciaux. Ils laissent ainsi entrevoir la part importante et originale qu'occupent les affaires dans leur vision du monde.

Or le commerce et l'industrie ne se conçoivent à Florence, vers les années 1400, que dans le cadre de la société : société urbaine (*civitas*) et société familiale (*gens*).

D'abord, les compagnies ont leur siège à Florence et les marchands ne quittent que rarement leur cité [187]. Ils y font leurs affaires depuis leur cabinet. Ils y parcourent le *cursus honorum*, qui tout à la fois les rapproche et les distingue de leurs concitoyens. Même si la mort les surprend hors des murs, ils se font enterrer à Florence [188]. Comme le dit Y. Renouard en parodiant Amiel, la cité est leur état d'âme [189].

D'autre part, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, le sens de la famille est une passion proprement marchande et florentine [190]. Les *mercatores* de la cité du florin conçoivent les affaires dans le cadre de la *gente*. Leurs sociétés ont pour base de recrutement la cellule familiale, groupement naturel d'individus ayant des intérêts communs et éprouvant une confiance mutuelle. Aussi bien la compagnie porte-t-elle le nom de la famille dirigeante — *Alberti nuovi* par exemple — et sa marque commerciale est souvent la reproduction des armes familiales. A. Sapori cite ainsi le lion des Acciaiuoli, les losanges des Bardi et les trois poires des Peruzzi [191].

H. Baron montre dans ses travaux que le sentiment de patrie (réduit au plan de l'État-Cité) est particulièrement vif à Florence durant les années 1370-1440 et qu'il s'exprime dans l'idéal de *libertas* [192]. Son analyse se fonde essentiellement sur les écrits des humanistes et des historiens du temps. Nous allons nous efforcer de la compléter et de la nuancer grâce à des documents bruts ou moins élaborés : *ricordanze*, correspondances et mémoires des hommes d'affaires.

La notion et le terme de *libertà* apparaissent à de fréquentes reprises sous la plume des mémorialistes marchands. Envoyé en ambassade auprès de Ladislas de Naples, Jacopo Salviati [194] définit sa mission comme une enquête sur les intentions hégémoniques de ce prince et sur l'ampleur du danger qu'elles présentent pour Florence : « E l'effetto della commissione fu, che per lo nostro popolo s'havea dubbio, che esso con le sue brigate non havesse intentione di voler passare verso Toscana, et che così essendo, per salvare i nostri terreni et la nostra libertà ci sarebbe di bisogno provedere a farci forti » [194]. Dans cette phrase s'affirme la volonté des citoyens florentins (c'est-à-dire des marchands) de résister coûte que coûte à la poussée napolitaine. Surtout, les notions de *libertas* et d'indépendance territoriale apparaissent étroitement liées, résultant d'un commun effort des *cittadini*. Aussi, lorsque Ladislas augmente sa pression sur la Toscane et fait passer Lucques et Pérouse dans l'orbite napolitaine, Jacopo Salviati souligne-t-il la détermination de ses compatriotes à s'unir pour vaincre : « [Parlammo] tutti noi molto altamente in dimostrarli la nostra unità in mantenimento della nostra libertà, et ancora la potenza del nostro popolo quando egli è unito » [195].

Sans prononcer le terme de *libertà*, certains correspondants florentins de Datini établis en Espagne, faisant allusion à la pénétration du duc de Vertus en Toscane, montrent combien l'indépendance de leur cité et l'idéal démocratique leur tiennent à cœur : « Da Livorno abiamo come Lucha era chorsa per Pagholo Ghuinigi, non sapiamo com'è, se amicho del nostro chomune : Dio vogla quel traditore del Conte non se la bechi. Genova ongni dì mutono singnoria : son diventati stanchi schorere tutto dì quella terra : quando arano asai fatto, sarano sotto la Bisc[i]a. Dio provegha per la nostra città : che molto siamo acerchiati di nimici » [196].

Ainsi, contrairement à ce que l'on a voulu dire, l'idéal de *libertas* n'est pas un *topos*, un lieu commun cher aux humanistes [197]. Traditionnel à Florence, déjà attesté vers le milieu du *Trecento* par Giovanni Villani [198], il est particulièrement ressenti par les hommes d'affaires et les intellectuels florentins durant les années où leur cité lutte pour

le maintien de son indépendance et de la démocratie dans une Péninsule qui glisse vers la tyrannie. Les épreuves subies et les dangers courus par les *mercatores* renforcent leur sentiment patriotique, qui se manifeste dans de nombreuses lettres inédites. Ainsi Tommaso Alberti, fils du Giannozzo de la *Famiglia*, écrit de Venise à Matteo di Simone Strozzi : « Molti travagli à auto per lo passato chotesta nostra patria, ma pure si vede ora che lle chose si riduchanno a buon termine, di che si vole ri·graziare Idio e preghallo che lle chose di bene in meglio passino » [199]. Et de même Raimondo Manelli écrit d'Arezzo au même Matteo pour le remercier des nouvelles qu'il lui a adressées et l'inviter à contribuer davantage encore à l'information politique et civique de ses concitoyens : « Ti fo risposta ringraziandoti della pena ài messo al sodisfare i mie' dubi e dimostra così fare a' mie' pari, che non intendono simili materie tra per scarsità [loro concessa] dalla natura e per non esser lor noto l'... della materia. Pur sì fieno [huomini] su' quali è di bisognio fondare il perno d'amore, fede e carità della patria » [200].

Dans cette lettre s'exprime le sentiment aigu des devoirs incombant au citadin-citoyen (*cittadino*). Pour les hommes d'affaires florentins de la fin du Moyen Age, la *civitas* n'est pas seulement un état d'âme : c'est un idéal. Leur appartenance à la cité ne leur procure pas seulement un sentiment de sécurité (dû à la vie en communauté derrière les murailles) et d'orgueil (par rapport au plat-pays, au *contado* [201]), elle ravive encore leur sens de la citoyenneté. Au vrai, les *mercatores* se sentent *cives florentini*.

Aussi bien manifestent-ils nettement dans leurs correspondances et leurs *ricordi* la conscience qu'ils ont acquise de l'importance des magistratures. Podestat de Castelfiorentino de la fin de 1430 au début de 1431, Benedetto di Piero degli Strozzi expose dans deux lettres inédites ses soucis de chef militaire et de magistrat suprême de l'une des places florentines les plus importantes : « Arei caro parlassi con Felice Brancacci e con Bartolomeo Ridolfi e dicessi loro ch'io ò scritto a l'uficio loro i bisogni di qui (e così scrissi a' dì passati) e che né da loro né da loro uficio ebbi mai risposta. Il castello è debole di sito e di mura e sono le mura in tre luoghora in terra. Nota ch'àci huomini, arme no· ci à nessuna, però quello poco c'era è a Volterra. Ò fatto conto degli huomini ci sono : non sono 3 cc ; che è d'aver certo questo castello non lo guarderebbono 1000 huominj. Priegha loro c'abiano l'occhio e che ci mandino loro commessaro a provedere, però che questo castello, se non è altrimenti guernito, si perderebbe alla prima giunta » [202].

« Io ti scripsi ne' dì passati del bisogno di questo luogho e che ne fussi con alcuno de' Dieci, e simile scripsi a' Dieci per duo lettere quanto

era di bisogno. Sono state verba ad Correnthios. Annomi risposto faccia acconciare. Io sono qui come un fattore sanza danari e sono sollecitato faccia questi huomini ubidischano di quello possono, cioè delle persone. Ma qui bisogna del legniame e non ce n'è, se non d'alcuno cittadino, o degli grossi non vogliono si tagli, e io non ò balia da poterlo fare. Questi huomini sono poveri, non lo possono comperare e non sarebbe possibile a questo Comune comperare quello ci bisongna, siché vedi come si può fortificare la terra... Io farò quanto fia possibile, pur nondimanco ti priego sia con alcuno de' Dieci e prieghagli ci mandino uno intendente che provegghi al bisogno della terra. Vorrei tu mandassi per lo mio famiglio l'arme li mandai a chiedere e che m'acatassi una giornea e ma·dassimela acciò possa fare il bisogno del Comune e honor mio » [203].

En ces termes, Benedetto Strozzi exprime ses préoccupations quotidiennes de magistrat. Il s'efforce de remplir au mieux sa mission et prétend contraindre le gouvernement central à l'aider. Il se soucie du bonheur de ses administrés et confond de façon remarquable le bien de l'État et son honneur propre.

Fort de son expérience personnelle, Gino di Neri Capponi représente à ses fils les principes généraux qui doivent animer l'action des chefs politiques de la République florentine. Il écrit successivement : « Notre Commune se maintiendra tant qu'en son sein elle ne laissera aucun individu, aucune famille ni faction surpasser la Seigneurie » [204] ; « les hommes sages eurent l'intuition, avant de procéder à l'acquisition de Pise, que la puissance et la réputation des citoyens au pouvoir auraient à en souffrir ; mais les promoteurs de cette opération ne songèrent qu'au bien général » [205].

Souci du bien public *(universale)*, mépris des intérêts individuels *(particulare)* et respect des lois considérées comme le fondement de la cité et la garantie de sa conservation, animent plus explicitement encore les conseils que prodigue, dans une lettre inédite, Antonio degli Alessandri à Simone Strozzi nouvellement élu prieur. On ne peut s'empêcher de penser que le *mercator* est influencé par les traités de morale politique de Cicéron. « Sono cierto che l'opere tue fieno giuste, temperate e ragionevoli e che arai buono riguardo al buono stato di chotesta città e al mantenimento della libertà, pospogniando ogni chomodità propria e, benché io sapi e' non ti bisogni sopra ciò confortare, pure per bene della patria io te ne voglio confortare e pregare quanto m'è possibile » [206].

Selon le même esprit, Giovanni Rucellai fait le portrait idéal du magistrat : dévoué au service de tous ainsi qu'au maintien de la paix,

se réalisant lui-même grâce à sa participation à la vie publique et atteignant par là à la vertu, au bonheur et à la gloire : « Je répète, écrit-il, que l'exercice du gouvernement est chose digne et louable et que celui qui désire siéger parmi les prieurs pour diriger les affaires publiques, non pas par ambition, ni à son profit, ni pour le plaisir de l'emporter sur les autres, mais avec justice et prudence et la faveur des bons citoyens, non pas avec le désir de commander, ni pour être supérieur aux autres, ni pour les surpasser, celui-là est un véritable citoyen. Car le bon citoyen désire le bien général, aime la paix, l'égalité, l'honnêteté, l'humilité, la fraternité, la tranquillité de la cité tout entière, jouit de ses occupations personnelles, méprise l'avidité et les désirs effrénés, s'efforce de réaliser la concorde chez lui et davantage encore dans sa patrie » [207].

A dire vrai, les propos que nous venons de citer jurent avec le ton général, plus familier, du *Zibaldone*. Les idées et le langage sont directement issus du *Trattato del Governo della Famiglia*, attribué à Agnolo Pandolfini, traité qui eut une grande diffusion parmi les marchands au milieu du Quattrocento [208]. Mais l'acceptation par Rucellai de conceptions qui ne lui appartiennent pas en propre et son intention avérée de les proposer à la lecture et à la méditation de ses descendants sont significatifs de son adhésion sincère à l'idéal de vie en société *(vita civile)* qu'ébauchent les humanistes ses contemporains.

Ce nouvel idéal de *socialitas* que Rucellai fait sien, et avant lui les hommes d'affaires florentins des années 1375-1434, cet idéal s'exprime sur un mode mineur à travers l'esprit de famille, qui anime quotidiennement, nous l'avons dit, les propos des marchands écrivains et paraît se renforcer à la fin du 14e siècle.

Certes, le sens de la *gente* semble d'abord traduire une tentation de repliement des *mercatores* sur eux-mêmes. Giovanni Rucellai n'a pas besoin de citer ses « auteurs » pour exprimer son angoisse devant l'engagement politique [209]. Ce faisant, il retrouve naturellement le *sermo cotidianus* des *ricordanze*. Et de même Goro Dati [210], Giovanni di Pagolo Morelli [211], Paolo da Certaldo [212], ou Francesco Datini [213]. Parmi tous ces hommes, les uns s'efforcent d'échapper à une fiscalité qu'ils jugent trop lourde [214], d'autres ne veulent pas assumer les charges du pouvoir, certains autres abandonnent leur cité durant les épidémies de peste [215]. Aussi bien les nombreuses et terribles manifestations de ce fléau, qui se succèdent à intervalles proches et réguliers à partir de 1348, sont-elles sans nul doute un facteur important de la naissance et du développement de l'esprit individualiste, de même que la concurrence exacerbée qui oppose les marchands de la fin du Trecento et la méfiance consécutive qu'ils éprouvent pour leurs confrères [216].

Cependant, à son niveau de cellule humaine fondamentale, la *gente* n'est pas une négation de la cité. Bien au contraire, la vie de famille apparaît comme une première ébauche de la vie politique (vie dans la *polis*). La participation active à la communauté familiale contribue au développement et au renforcement du sens politique des marchands.

D'ailleurs, lors du renouvellement bimestriel de la Seigneurie, les chroniqueurs citent les noms des nouveaux magistrats, puis ils font l'exposé de leurs faits et gestes : histoire de la cité et histoire des grandes familles florentines se mêlent étroitement. Semblablement, les « prioristes » dressent une sorte de tableau d'honneur des familles gouvernementales.

Sur un plan plus élevé, le sens de la *gente* et le sens de l'État se fondent dans la *Cronica* de Pitti [217], dans les *Ricordi* de Morelli [218] et de Salviati. Ce dernier, par exemple, entreprend le récit de ses propres actions et de celles de ses parents en fonction de leur participation aux événements politiques de leur époque. Enfin, ce n'est certainement pas par un simple subterfuge que Goro Dati expose l'histoire de Florence sous l'angle de la conversation domestique [219].

En définitive, pour les hommes d'affaires florentins de la fin du Trecento comme pour Leon Battista Alberti — ce descendant de marchands [220] —, la vie de famille est l'apprentissage de la communication entre les hommes, des échanges et du vouloir commun qui font la *res publica* [221]. Entreprenant la rédaction de ses *Ricordi* un siècle après nos marchands, Guichardin traduit clairement leurs conceptions de la famille et de l'État lorsqu'il écrit : « Come quello che desidero due cose al mondo più che alcuna altra : l'una la esaltazione perpetua di questa città e della libertà sua ; l'altra la gloria di casa nostra, non solo vivendo io, ma im perpetuo, a Dio piaccia conservare e accrescere l'una e l'altra » [222].

Dans son testament, Alessandra degli Strozzi interdit que la maison familiale sorte de sa famille soit par vente soit par location : « Item, la detta Testatore vietò espressamente e non volle che la sua casa di Firenze sopradetta colle sua appartinenze tutte, potessi in alcuno modo in perpetuo vendere, alienare o a lungo tempo che passi anni cinque allogare, eziandio se facessi per più allogagioni, perché volle la detta casa sempre e per tutti e tempi in perpetuo essere nella sua famiglia per abitazione e ricettacolo de' suoi figli e discendenti per linea masculina e di sesso masculino » [223]. On le voit : le patrimoine, l'un des soucis les plus pressants des hommes d'affaires florentins de la fin du Trecento et de la première moitié du Quattrocento [224] est un autre motif animateur du sens de la *gens*.

D'ailleurs, c'est l'esprit de famille à lui seul qui inspire toute la correspondance échangée par Alessandra avec ses fils exilés à Naples et Bruges. Demeurée à Florence, Alessandra s'efforce de maintenir dans sa cité, dans la maison de ses aïeux, le centre de la famille brisée et dispersée par la disgrâce politique. Après la « diaspora » de 1435, elle tente sans cesse de reconstituer la cellule familiale autour d'elle et de Florence, axe idéal de la « gente Strozza ». Dans cette intention elle achète des maisons et des terres et elle recherche dans la cité des épouses pour ses fils. Chacune de ses lettres est un cri de passion familiale, soit qu'elle insiste sur les liens indestructibles qui rattachent les frères séparés [225], soit qu'elle épanche sa douleur à l'occasion de la mort de l'un des siens [226], soit encore qu'elle dise sa joie à la pensée de revoir un instant l'un de ses fils [227].

Mais, dira-t-on, Alessandra est femme et elle témoigne d'une sensibilité toute particulière. N'avons-nous pas vu pourtant qu'un Giovanni di Pagolo Morelli partage sa passion de la famille, son amour des enfants [228] ? Aussi bien le livre de *ricordanze*, dont tout marchand entreprend la rédaction quand il atteint sa majorité, est-il le meilleur témoignage de son sens aigu de la *gente*. Car, dans ce registre, le *mercator* florentin considère sa famille tout à la fois en fonction du passé et du présent et en vue de l'avenir. A l'intention de ses successeurs, il dresse minutieusement la liste de ses ancêtres et relate les naissances, les mariages et les décès qui eurent lieu avant lui et sont célébrés de son vivant. Au début de sa *Cronica*, Velluti définit nettement l'esprit du genre. Il écrit : « Con ciò sia cosa che l'uomo desideri di sapere di sua condizione, e de' suoi passati, e come i parentadi sono stati, e' beni acquistati, e molte volte perciò si schifino di molti danari e fuggansi di molti errori, impertanto io Donato iudice, figliuolo che fui di Lamberto di Filippo di Bonaccorso di Piero di Berto de' Velluti, trovandomi di più tempo che alcuno di nostra casa, a perpetua memoria de' miei discendenti e degli altri di casa Velluti, e d'ogni altra persona, considerando che ogni uomo è mortale... mi pensai di fare ricordanza e memoria di ciò che intorno a la detta materia ò udito da mio padre e que' che sono stati più antichi di me, e ò veduto per certi libri o altre scritture » [229].

Toutes les préoccupations de Velluti ont pour thème commun le sens de l'écoulement du temps. Son livre veut remédier à la précarité de la vie humaine et contribuer à l'immortalité de la *gens*. De même qu'Alessandra désire que sa demeure reste *in perpetuo* en possession de ses descendants, de même Velluti souhaite que ses *ricordi* perpétuent sa famille. Comme le dira clairement Matteo Palmieri, ce marchand

humaniste [230], la famille et la cité confèrent l'éternité aux mortels [231]. Plus modestement, Alessandra Strozzi rappelle à l'un de ses fils que les mariages font durer éternellement les patrimoines et que les familles sont une succession durable de générations [232].

En somme, sources de joies et de douleurs profondément humaines, moyens d'atteindre à la pérennité, raisons de vivre et d'agir du *mercator* florentin du Bas Moyen Age, famille et cité sont également un état d'âme et un idéal. Elles fondent une pédagogie et une éthique, qu'inspire et anime un idéal de *civilitas*.

Les principes de la pédagogie marchande ne sont pas présentés dans des traités exprès par leurs auteurs. Ils ressortent de réflexions qu'il faut relever au fil des pages des *ricordi* et des lignes des correspondances.

L'un des traits les plus originaux de la pédagogie marchande du Trecento finissant et des premières années du Quattrocento, c'est la prise de conscience — encore confuse — de l'originalité et de l'autonomie de l'enfance. Nous l'avons vu : les *mercatores* ne considèrent pas l'existence terrestre *sub specie aeternitatis* mais *sub specie mundi*. Aussi ont-il tendance à accorder valeur à tous les moments de la vie humaine. Corrélativement, les marchands pédagogues ne se méfient pas systématiquement des enfants. Ils font confiance à leur naturel mais ne les considèrent pas pour cela comme des adultes avant l'âge.

Morelli, par exemple, croit fermement que le jeune enfant et l'adolescent sont naturellement pourvus de bonnes dispositions. Évoquant les premières années de son père, abandonné aux soins d'une nourrice du *contado* par des parents âgés et tout préoccupés par la *ragione di mercatura* [233], Giovanni di Pagolo note que l'enfant n'en démontra pas moins un excellent naturel. Il écrit : « Dovea avere Pagolo dieci o dodici anni, pensa, sendo istato sempre in villa, o la maggiore parte del tempo, quello che dovea essere : poco meglio d'un lavoratore ! Ma la natura per se medesima gentile si trae sempre alle virtù » [234]. Commentant ce passage, V. Branca rappelle l'expression de Dante : « E' gentilezza dovunque è vertute » [235], écho des théories stilnovistes, sinon même scolastiques. Mais *gentile* et *gentilezza* n'ont pas le même sens dans la langue du *stil novo* et dans la langue bourgeoise. Pour Morelli, la *gentilezza* est une vertu purement humaine, dépourvue de toute signification chrétienne. Quant aux *virtù*, ce sont avant tout des qualités sociales [236].

Soucieux des problèmes spécifiques de l'enfance, les marchands pédagogues se penchent sur les questions d'éducation des jeunes enfants. Dès 1360 environ, Paolo da Certaldo conseille de prendre grand soin

des nouveaux nés et de surveiller leur santé et leur nourriture. Ses propos ne doivent rien à des écrits antécédents [237]. Certes, l'auteur du *Libro di buoni costumi* ne va pas jusqu'à proclamer que la mère doit allaiter elle-même son enfant ; mais il insiste longuement sur le choix d'une nourrice [239]. « S'il vous advient d'avoir des enfants, écrit-il, un ou plusieurs, prenez bien garde de les confier à une bonne nourrice, qui soit sage de nature, de bonnes mœurs et honnête, et qu'elle ne soit ni buveuse ni ivrogne » [239]. Les explications prodiguées par Paolo font sourire. Ne dit-il pas que le lait apporte en quelque sorte à l'enfant les vices et les vertus de sa nourrice et que les enfants nourris au lait de brebis ou d'ânesse deviennent de vraies bêtes [240] ? Mais ces propos quelque peu naïfs procèdent d'un véritable humanisme. Car le moraliste ne veut pas que les enfants tiennent de la bête ; il désire qu'ils deviennent parfaitement hommes, c'est-à-dire dotés de raison.

Le motif profond de l'intérêt que les *mercatores* portent aux enfants réside, à n'en pas douter, dans l'importance capitale qu'ils accordent, comme nous l'avons vu, aux sentiments familiaux. Avec les pédagogues marchands, ces sentiments fondent une méthode.

Paolo da Certaldo place l'affection pour les enfants juste après l'amour de l'âme et des parents, avant ceux du conjoint et des amis [241]. Il affirme en outre que toutes ces affections contribuent à réaliser ceux qui les éprouvent. Sans elles, dit-il, « non è huomo perfetto né diritto » [242]. Selon le même esprit, Morelli insiste sur le rôle déterminant que les parents doivent jouer dans l'éducation de leurs enfants [243]. Il affirme que la mère, quelque grands que puissent être ses défauts, est indispensable à ses enfants [244]. Puis il définit le rôle essentiel du père de famille, qui doit diriger et orienter toute la formation de ses fils [245]. Il rappelle « les bons principes que sans cesse et à toute occasion ils recevront de lui grâce à ses mises en garde contre les vices et à son enseignement des vertus ; puis les bons principes qu'ils recevront... à propos des moindres déboires ou d'autres occasions, comme il en arrive chaque jour, car il leur montrera par le raisonnement et l'exemple comment ces choses peuvent arriver et le remède à y apporter et pourvoiera aux inconvénients qui pourraient en résulter » [246].

On le voit : les relations entre le père (ou le maître) et l'enfant se fondent sur l'amour et la compréhension. Elles ne sont plus ni âpres ni rigides comme elles le furent au Moyen Age. Paolo da Certaldo écrit : « Aime ton maître, crains-le et respecte-le autant que tu peux » [247]. Mais Morelli va plus loin, qui évoque « l'amour et l'affection du père envers ses enfants, qui sont infinis » [248].

Demeuré proche des méthodes médiévales, Paolo ne renonce pas au fouet et aux verges, qui furent couramment employés durant le 13e et le 14e siècles. Alléguant le proverbe « qui aime bien châtie bien », il recommande à son lecteur de corriger durement les jeunes enfants. Par contre, il dispense les adolescents de la *ferza* et de la *verga*. Car il fait confiance à leur raison pour les ramener sur le chemin de la vertu. Il écrit : « L'homme qui ne corrige pas son fils ne l'aime pas. Aussi, si tu as des enfants corrige-les sans cesse et avertis-les modérément et en proportion de leur faute. Car je veux que tu saches bien que qui ne corrige pas son fils ne l'aime pas et lui donne l'occasion de mal finir. Cette règle ne convient pas pour l'éducation des jeunes enfants, mais pour celle des hommes et des adolescents, qui ne relèvent pas du châtiment propre aux enfants, c'est-à-dire de celui que l'on pratique avec le fouet et les verges » [249].

En 1456, *ferza* et *verga* sont encore employées par les marchands aux dépens des jeunes gens dont ils dirigent l'apprentissage. Dans une lettre inédite, Carlo degli Strozzi écrit en effet à un jeune homme de son âge pour lui reprocher d'avoir quitté un patron trop sévère et lui proposer en modèle sa propre résistance sous les coups et les injures de son maître : « Se non ài trovato per quale parte volevi partire, dovevi stare tanto trovassi qualche altro aviamento, che non si potessi dire fussi cacciato, nonostante non fusse vero. Ché, come sai, si dice... ti fu dato licentia sanza che tu la chiedessi, e pensa che, testè, quando uno arà par le mani di torti, dirà : — Con chi è stato, e perché s'è partito ? Ma per te medesimo sa' che la brighata dice piuttosto mal che bene. E non credere ti scriva questo per altro se non perché consideri quello ài facto, e che, se me n'avessi avisato, forse non l'aresti facto. Quello mi dici : t'avisi quanto è del facto mio : sappi ch'io non mi sono anchora partito dal..., e questo benché Carlo s'adira mecho. E' stato per tre mesi non mi favella, se non minacciandomi di darmi delle busse e di cacciarmi. Sicché, pertanto, sono restato, ché non voglio avere a gridare con lui per nessuno modo. E se non si muta d'openione, come arò imparato l'abacho, cercho d'andarmene a cerchare mia ventura » [250].

Certes, Carlo se résigne, mais on devine qu'il critique intérieurement cette excessive et inutile sévérité. Quant à Morelli, il élève dans ses *Ricordi* une énergique protestation contre la brutalité de certaines méthodes pédagogiques. Il compte au nombre de ses malheurs la *passione* qu'il supporta sous les coups de ses maîtres [251]. Il témoigne une grande admiration pour la résistance que son père opposa à des pédagogues trop brutaux. « S'il avait reçu des coups de son maître, écrit-il, aussitôt il s'en allait et ne voulait plus revenir avec lui. Et

c'est pourquoi il changea souvent d'école de sa propre initiative. Avec certains, il faisait un accord et exigeait la promesse de ne pas être battu. Si elle était tenue, il restait ; dans le cas contraire, il s'en allait » [252]. L'anecdote n'a pas qu'une valeur pittoresque. Dans l'esprit de Morelli, Pagolo est une sorte de héros du renouveau pédagogique, qui revendique avec cinquante ans d'avance un changement radical des méthodes d'éducation.

Ailleurs, l'auteur des *Ricordi* affirme expressément que les coups sont contraires au développement harmonieux de l'enfant et qu'ils nuisent à sa liberté [253]. Corrélativement, il se fait à lui-même le reproche de ne pas avoir su reconnaître les heureuses dispositions de son fils aîné et de s'être éloigné de lui à cause de sa rigueur et de ses exigences excessives. « Tu l'aimais, se dit-il, et jamais tu ne le rendis heureux en lui manifestant ton amour. Tu ne le traitas jamais comme un fils mais toujours comme un étranger. Tu ne voulus jamais lui accorder une heure de repos. Tu ne lui montras jamais un visage souriant. Tu ne l'embrassas jamais une fois pour lui faire plaisir. Tu le tourmentas au magasin en lui donnant des coups fréquents et cruels » [254].

Morelli compose ses *Ricordi* au début du 15e siècle. Parmi les hommes d'affaires de son temps, il apparaît comme un novateur. Mais il laisse entendre que les méthodes pédagogiques tendent à s'adoucir, lorsqu'il note que durant sa jeunesse l'autorité du maître était beaucoup plus âpre [255]. Vers 1450, son point de vue semble partagé par un grand nombre de *mercatores*. Ainsi Marco Parenti écrit à Filippo Strozzi pour lui recommander la plus grande douceur à l'égard de son propre frère. « Matteo, écrit-il, me paraît doté d'un bon caractère, aimable et intelligent, il me semble apprendre très vite et, naturellement et volontairement, il penche plus volontiers vers la vertu que vers le vice. Aussi je pense qu'il te sera aisé de l'élever, à condition que tu prennes la bonne voie et la bonne méthode... Aussi prends bien garde de ne pas l'accabler d'injures et de coups, car tu pourrais le contrarier et le faire mal réussir. Je crois au contraire que par la douceur tu obtiendras de lui plus que tu ne peux désirer et qu'il satisfera pleinement tes désirs » [256].

En fonction de leur préoccupation de ne pas user de la contrainte et de respecter la personnalité des enfants, les marchands pédagogues recommandent aux pères de famille de tenir compte des aptitudes et des goûts de leurs fils pour leur choisir un métier. Paolo da Certaldo écrit déjà : « Si vous avez plusieurs enfants, donnez leur plusieurs métiers, et pas le même à tous, car ils ne peuvent avoir tous les mêmes dispositions. Demandez à chacun en particulier quel métier il veut

embrasser et faites-le lui apprendre et il réussira mieux que si vous lui en imposez un à votre goût » [257].

Le deuxième principe de la pédagogie selon les hommes d'affaires est de susciter le libre développement des capacités proprement humaines de l'enfant. Les méthodes préconisées par les marchands « moralistes » ne sont pas fixées par des cadres abstraits et des formules toutes faites. Leur enseignement s'efforce d'être clair. Paolo da Certaldo écrit de façon originale : « Quand tu enseignes ou éduques des enfants, donne leur un bon enseignement, c'est-à-dire enseigne bien et clairement afin d'être compris » [258].

Pour faire un homme de son fils, le *mercator* se préoccupe d'abord de lui donner une solide formation morale. Il veut développer sa volonté, dont il pense qu'elle est capable de vaincre tous les vices et toutes les paresses. Morelli écrit par exemple : « Iscaccia da te i vizi per ogni modo e via, non gli seguitare, fa loro forza... Se dalla natura ti fusson appresentati, iscacciali da te e fa loro forza, fa il contradio di quello ti dice l'animo tuo tristo, isforzalo, e con questo il vincerai » [259]. Les mêmes termes : *scaccia*, *sforza*, *vinci*, reviennent sous la plume de notre marchand à propos des études : « A tutti altri tempi studia : prendilo con diletto, sievi sollecito, vinci te medesimo, isforzati quanto puoi d'apparare » [260].

La pratique des sports, que Morelli recommande en complément aux études, tient à cette même préoccupation de ne pas laisser l'enfant perdre le goût de l'effort. Notre marchand désire que l'adolescent s'exerce sans cesse et que sans cesse il développe sa volonté. Il lui conseille de pratiquer le saut, la course, l'escrime et la lutte, et « d'autres jeux semblables qui rendent adroit et conviennent aux jeunes gens » [261].

Nous venons de le voir : selon Morelli, le père doit former son fils « par le raisonnement et par l'exemple » [262]. Comme cela est naturel chez des praticiens, l'expérience tient une large place dans la pédagogie des hommes d'affaires. Rédigeant son *Libro* peu après les krachs des années 1340-1350, à une époque où les marchands florentins rappellent leurs enfants auprès d'eux — on songe à Boccace —, Paolo da Certaldo se refuse à laisser voyager ses enfants de par le monde. Morelli au contraire conseille à ses descendants de visiter les pays étrangers afin de parfaire leurs connaissances théoriques et pratiques ainsi que de multiplier les contacts avec les hommes. Il écrit en ce sens : « Encore (vers dix-huit ans environ), si tu peux le faire avec profit et honneur, cherche, en voyageant pour affaires, à voir un peu le monde, visiter les cités étrangères et observer les mœurs, les gouvernements et les

coutumes des différents pays. Si cela t'agrée, fais-le deux ou trois ans. De cette façon, tu deviendras expert et avisé en toutes choses et plus sage, et tu sauras parler en société, tu seras mieux considéré et tu auras une meilleure position » [263].

Se faire *isperto e pratico* (expert et avisé) afin d'être *intendente* : tel est le troisième grand principe de la pédagogie marchande. Pour Morelli comme pour ses confrères, l'expérience résultant des échanges, des colloques avec les autres, est indispensable à la formation des adolescents.

Au reste, les rapports entre le père et l'enfant sont eux-mêmes placés sous l'angle de la communication. Le père de famille enseigne à son fils ce que lui ont appris ses propres expériences et, ce faisant, il lui apprend à se faire *faber fortunae*. Entre autres conseils, il lui donne celui de fréquenter les enfants ou les adolescents de son âge, de son quartier et de son milieu : « Qu'il fréquente ses voisins et spécialement ceux dont l'amitié peut lui être profitable, c'est-à-dire les enfants de son âge » [264]. Mais ces relations entre les enfants ne sont pas que « mondaines » ; elles sont échange, apprentissage de la vie en société. Aussi bien Morelli recommande-t-il encore aux jeunes hommes de se former au contact des *mercatores* sages et avisés, en conversant avec eux et en les imitant dans toutes leurs actions. « Fais également en sorte, écrit-il, de fréquenter et de gagner l'amitié d'un ou de plusieurs hommes de valeur, sages, âgés et sans vices. Observe-les dans leur façon de faire, dans les écoles, les conseils, dans l'ordonnancement de leur famille et de leurs affaires ; imite-les, copie-les et efforce-toi de leur ressembler. Fais en sorte de les avoir toujours présents à l'esprit et, quand tu fais quelque chose, reflète-toi en eux » [265].

On le voit : l'éducation selon les marchands n'est pas que morale, elle est politique au plein sens du terme. Car elle a pour fin ultime de développer chez le jeune *mercator* les vertus de civilité et de sociabilité. Soucieux du moindre détail pratique, Morelli prodigue parfois des conseils qui paraissent naïfs. Il recommande à son fils de faire publiquement la cour à une jeune fille [266], d'étudier la musique, le chant, la danse, qui sont, comme on le dit vulgairement, des arts de société [267]. Il lui conseille de fréquenter les réunions mondaines, bals, noces et banquets, ainsi que d'inviter parfois ses amis à dîner [268]. Mis à part leur aspect anecdotique, ces « exercices » ont pour but de développer les vertus du parfait citadin-citoyen, qui doit être *cortese*, *costumato* et *gentile*. Ils tendent à chasser la timidité, l'avarice et la grossièreté, vices qui empêchent les échanges entre les hommes. Le but ultime d'un Morelli consiste bien à développer chez l'enfant et chez l'adolescent le sens de l'urbanité entendue comme art de communiquer avec les autres.

Dans la pensée de l'auteur des *Ricordi*, ce sens de la *socialitas* débouche sur une conception nouvelle de la culture. Le marchand la considère non pas comme se suffisant à elle-même, mais comme un moyen efficace de promouvoir et de développer les contacts, les rencontres avec tous les hommes, aussi éloignés qu'ils puissent être dans le temps et l'espace. Pour le milieu et l'époque de Morelli, cette opinion apparaît révolutionnaire.

Après avoir conseillé à ses lecteurs d'entretenir des relations étroites et assidues avec leurs contemporains, Giovanni leur propose de poursuivre ce colloque avec les hommes du passé, proches et lointains. Selon notre « moraliste », chronique et histoire — qui sont une sorte de dialogue avec les ancêtres et les héros nationaux — permettent aux jeunes marchands de connaître le passé de leur cité et d'en tirer de précieux enseignements pour le présent et le futur. « Tu entendras [de la bouche de ton père], écrit-il, les événements qu'a vécus ta cité, certains avis exprimés par des hommes de grande valeur, certaines mesures qui furent prises, utiles et profitables, et d'autres qui s'avérèrent nuisibles et honteuses ; et dans ses récits, pour t'informer, il t'enseignera beaucoup de choses du passé qu'il aura vues ou entendues ou bien encore lues dans les livres des Romains ou d'autres poètes et de bons écrivains » [269].

Ainsi, pour Morelli la pratique des « auteurs » ne fait qu'un avec la conversation et l'expérience. Elle les prolonge et les achève. Traitant dans une autre page de ses *Ricordi* de l'étude des écrivains anciens, Giovanni écrit encore : « Et, de même que tu peux prendre exemple sur un homme vivant, de même, ou à peu près, tu peux prendre exemple sur un valeureux Romain ou tel autre écrivain que tu auras étudié. Mais il n'est pas possible de retirer de ceux-ci autant de choses que de ceux que l'on voit directement, et particulièrement en notre domaine propre, plus terre à terre que ne le sont les grands faits de Rome. A moins que tu n'atteignes à une haute position, auquel cas je te conseillerais de ressembler à nos ancêtres les Romains de l'antiquité, dont nous descendons par essence et dont nous devrions démontrer que nous descendons également par la substance et les vertus » [270].

Aux conseils nouveaux se mêlent encore soit des idées anciennes, soit des pensées proprement mercantiles, telle la conception de l'infériorité de l'époque contemporaine par rapport à l'antiquité (c'est l'allégorie médiévale du nain monté sur les épaules du géant) et le sentiment de la supériorité de l'expérience sur la culture. Mais cette dernière idée tient au fait que Morelli se maintient sur le plan des préoccupations quotidiennes des hommes d'affaires et ne s'élève point — soit par inca-

pacité, soit de propos délibéré — jusqu'aux visions générales des moralistes et des philosophes. Malgré tout, Giovanni di Pagolo affirme de façon nouvelle pour un marchand que la pratique des auteurs anciens enseigne la vertu et surtout qu'elle est indispensable au magistrat, lequel est justement chargé de diriger la cité et d'organiser le colloque harmonieux des citoyens.

Dans une autre page de ses *Mémoires*, Morelli dépasse nettement ces restrictions et pose explicitement le problème de la culture antique :

« Une fois que tu auras quitté l'école, fais en sorte, chaque jour durant une heure au moins, d'étudier Virgile, Boèce, Sénèque, ou d'autres auteurs comme à l'école. Il s'ensuivra pour toi de grands progrès dans ton esprit. En analysant les enseignements des auteurs tu connaîtras la voie à suivre durant ta vie afin d'assurer le salut de ton âme et de ton corps. Et, bien que cela doive t'apparaître dur et malaisé durant tes jeunes années, lorsque tu atteindras à la maturité et que ton intelligence commencera à goûter la raison des choses et la douceur de la science, tu en éprouveras autant de plaisir, de joie, de réconfort que de tout ce que tu possèdes. Tu n'apprécieras pas autant la richesse, les enfants, et toutes les positions les plus élevées et prééminentes, que la science et le sentiment que tu éprouveras de te sentir homme et non pas animal... Tu auras à ta disposition tous les grands hommes. Tu pourras rester dans ton cabinet avec Virgile tout le temps qu'il te plaira et jamais il ne te dira non et il répondra à tes questions, te conseillera et te prodiguera son enseignement sans la moindre dépense ou autre obligation et t'ôtera mélancolies et chagrins et te procurera plaisir et réconfort. Tu pourras passer des heures avec Boèce, Dante et les autres poètes, avec Cicéron qui t'enseignera à parler parfaitement, avec Aristote qui t'apprendra la philosophie : tu connaîtras la raison des choses et si tu ne sais pas tout, au moins chacune de tes moindres connaissances te procurera un très grand plaisir. Tu demeureras avec les saints Prophètes des Saintes Écritures, tu liras et étudieras la Bible, tu connaîtras les grandes et saintes actions que Notre Seigneur réalisa par l'intermédiaire de ces saints Prophètes, tu seras pleinement informé sur la foi et la venue du Fils de Dieu, tu éprouveras un grand réconfort en ton âme, une grande allégresse et douceur, tu mépriseras le monde, tu n'éprouveras aucun chagrin quoi qu'il arrive, tu connaîtras les voies du salut. En somme, la science t'éduquera et te formera si parfaitement qu'il ne convient pas d'en dire plus, car toute autre chose serait inutile » [271].

La plupart des critiques réduisent à plaisir la portée de ces propos de Morelli[272]. Certes, Giovanni di Pagolo, comme sous l'effet d'un remords

tardif, consacre ses dernières phrases à recommander l'étude de la Bible et des écrivains mystiques en tant qu'enseignant le mépris du monde. Il conseille aussi de chercher dans la lecture des auteurs anciens tout à la fois un divertissement et un refuge contre les coups du sort. En outre, il montre quelque naïveté, révélatrice de son esprit de lucre, lorsqu'il dit que la culture est d'un bon rapport tout en étant peu coûteuse. Aussi bien emploie-t-il alors une expression qui vient tout droit des livres de *ricordanze* [273].

Mais il n'en reste pas moins que, dans une page non méditée mais écrite au fil de la plume, Morelli dépasse nettement ces points faibles. Il va au delà de cet autre passage des *Ricordi* où il admettait l'existence d'une coupure et d'une disproportion entre l'antiquité et son temps. D'abord, il affirme à nouveau et plus nettement, que la culture doit être entendue comme un dialogue avec les anciens. Il estime que le marchand peut avoir des questions à poser à Virgile et Sénèque, de même qu'à Dante, et des enseignements à en attendre.

Quoi que l'on fasse, l'idée du dialogue entre lecteur et écrivain ancien apparaît chez Morelli avant d'être approfondie et ennoblie par Machiavel dans sa lettre fameuse à Francesco Vettori. Peut-on pour cela en attribuer la paternité au *mercator* ? La chose est moins que certaine. Car l'idée est « dans l'air » à l'époque de Morelli. Bernardin de Sienne la développe dans un sermon qu'il prononce à Florence en 1425, soit quatre ans après que Giovanni eut mis un point final à ses *Mémoires* et quinze ans environ après qu'il eut écrit le passage qui nous intéresse [274]. Or, commentant les propos du prédicateur siennois, E. Garin reconnaît qu'il existe un lien entre saint Bernardin et Machiavel [275]. Aussi ne peut-on nier qu'il y a, au même titre, une sorte de parenté spirituelle entre l'intuition de Morelli et les conceptions du secrétaire de la République florentine.

Mieux encore, le dialogue que notre marchand veut établir avec la science des anciens a pour motif essentiel le désir d'apprendre, de connaître le pourquoi du monde et ses lois et de situer ainsi l'homme dans l'univers. Comme il le dit à deux reprises, Morelli veut savoir la « ragione delle cose », même s'il croit, de façon encore médiévale, que cette connaissance est bornée par la faiblesse des sens et de l'entendement humains. Enfin, Giovanni di Pagolo reconnaît — inconsciemment peut-être — qu'il existe une ligne de continuité entre les trois grandes périodes de l'histoire des hommes, antique, biblique et chrétienne. Cette large philosophie de l'histoire ne serait pas désavouée par Dante ni par les humanistes.

La comparaison entre les intuitions des marchands et les conceptions des humanistes s'est imposée dès maintenant à nous sous l'effet des exigences inhérentes aux écrits des hommes d'affaires. Aussi bien les coïncidences entre les préoccupations des marchands et celles des nouveaux intellectuels s'avèrent-elles frappantes dans le domaine pédagogique.

Certes, plusieurs aspects de la pédagogie selon les marchands ne sont ni révolutionnaires ni même originaux. D'abord, nous l'avons vu, Paolo da Certaldo — outre qu'il est fidèle à l'usage de la *ferza* et de la *verga* — se méfie des contacts trop étendus et trop larges avec le monde et les hommes. Il refuse de laisser partir ses fils pour les cités et les pays lointains. Il préfère que l'expérience des adolescents soit limitée plutôt que de les exposer aux tentations et, accessoirement, de devoir dépenser inutilement de l'argent. « Si tu peux rester dans ta cité, écrit-il, ne désire pas aller chez les autres, car c'est très risqué et très coûteux d'aller à travers le monde et c'est une vie mauvaise. Aussi garde-t-en le plus que tu peux » [276]. Pire : notre homme craint que l'éloignement ne rende les adolescents étrangers à leurs parents et à leur patrie. Il pense que la splendeur des pays d'outre-monts et des cours étrangères — françaises en particulier [277] — peuvent les « aliéner », c'est-à-dire leur faire oublier les coutumes de leur milieu. « Ne va pas dire, écrit-il, je vais l'envoyer en France durant sa jeunesse et là-bas il grandira et s'élèvera et apprendra le commerce français ; car, lorsqu'il aura trente ans environ et rentrera à Florence, il ne sera jamais un bon chef d'entreprise ni un marchand aussi habile et avisé qu'il ne le fut en France, parce qu'il a été élevé et a grandi dans ce pays, s'y est fait de nombreux amis et demeure sans cesse en France par la pensée. Et, à toute difficulté qu'il rencontre à Florence, il répète : cela ne m'arriverait pas si j'étais en France. Et il en va de même pour les autres pays » [278].

En outre, Paolo da Certaldo, pour parler encore de lui, n'a pas de grandes ambitions culturelles. Sans doute les controverses sur la poésie, animées par son voisin Giovanni di Boccaccio, ne sont-elles pas parvenues jusqu'à ses oreilles [279]. Car, fidèle aux vieux principes des bons bourgeois du Moyen Age, il refuse à ses filles le droit d'apprendre à lire, à moins qu'elles ne veuillent entrer au couvent. « Si tu as une fille, écrit-il, fais-lui apprendre à coudre et non pas à lire, car il ne convient pas bien à une femme de savoir lire, à moins que tu ne veuilles la mettre au couvent » [280]. En somme, et de façon apparemment paradoxale, Pagolo estime que la culture ne convient qu'aux femmes qui doivent fuir le monde.

Au contraire, Morelli se plaît à relever les connaissances et les capacités intellectuelles de ses parentes. Comme nous le verrons, savoir lire et écrire n'est plus le privilège des hommes dans la société bourgeoise florentine de la fin du 14e siècle [281].

Surtout, Paolo da Certaldo et Morelli lui-même (dont certains propos sont peut-être tirés du *Facetus* [282]), réduisent la portée de leurs préceptes pédagogiques en fonction de la raison de commerce et de l'appétit de lucre. Leur but n'est pas tant de former des intellectuels ou des hommes vertueux que de faire d'excellents marchands. Si Paolo recommande aux pères de famille de laisser à leurs fils le libre choix d'un métier, il n'envisage pas d'autre profession que l'*arte* [283]. Quant à Morelli, comme le Giannozzo d'Alberti, il se préoccupe d'enseigner la *masserizia* aux enfants. Le défaut d'éducation paternelle lui semble avoir pour effet de faire des enfants de mauvais hommes d'affaires, plus portés à dépenser qu'à s'enrichir. Il écrit par exemple à propos de l'un de ses parents : « Ce fut surtout dans ses mains que diminuèrent les affaires de nos ancêtres ainsi que nos trafics et nos profits. Et cela advint pour cette seule raison qu'il se retrouva riche et orphelin, et qu'il fut poussé à dépenser plus qu'à gagner par ceux qui avaient la charge de son éducation » [284].

Bien que bornés dans leurs ambitions, les marchands pédagogues n'en rompent pas moins très nettement avec les moralistes chrétiens de leur époque, dont Giovanni Dominici, religieux qui fut longtemps en étroit contact avec l'oligarchie [285] et avec Morelli lui-même [286], et qui composa vers 1415, à l'intention des hommes d'affaires, sa *Regola del Governo di cura familiare*.

Comme les *mercatores* florentins, Dominici admet au nombre des buts de l'éducation la formation humaine et politique des enfants. Il recommande en outre de leur laisser le libre choix de leur métier [287]. Mais ces deux fins de l'éducation ne viennent, selon lui, qu'en dernier lieu. Elles passent après le culte de Dieu, dont les hommes d'affaires ne parlent qu'accessoirement. « La première chose, dit-il, est de les élever en fonction de Dieu ; la seconde en fonction de leur père et de leur mère ; la troisième en fonction d'eux-mêmes ; la quatrième en fonction de l'État et de l'adversité. A la première se réduisent les trois autres, car sans elle aucune position, ni action, ni parole, ni pensée n'est louable » [288]. Quant au choix de la profession, il n'est libre qu'en apparence dans la *Regola*, parce que, d'une part, il doit être fait en fonction de la hiérarchie sociale et, d'autre part, *l'artefice* doit s'insérer dans le corps mystique des croyants et non pas dans la *civitas* terrestre : « Si chacun se tenait à sa place dans le corps mystique des hommes

et si personne n'occupait la place d'autrui, les villes seraient bien gouvernées, le commerce se ferait selon la morale et les arts se développeraient harmonieusement » [289].

En outre, Dominici s'efforce d'apprendre à l'enfant la résignation, la patience et le mépris du monde. Il écrit : « A chaque occasion on dissipera la fausse opinion mondaine selon laquelle les richesses temporelles sont une part du bonheur et il faudra parvenir à cette grande vérité que la pauvreté est une béatitude inconnue » [290]. Refus des richesses, affirmation que la pauvreté est le vrai bonheur : ces propos visent directement l'éthique mercantile du profit.

Enfin et surtout, Dominici a une conception radicalement pessimiste de la nature humaine. Sa méthode consiste à détruire systématiquement les mauvais penchants dont il juge qu'ils apparaissent naturellement chez l'enfant. Aussi ses préceptes sont-ils essentiellement négatifs. Ils ont pour but la fuite loin de soi-même, loin du monde et des hommes. « Fais sans cesse en sorte qu'il fuie les poisons qui s'offrent à lui et auxquels le dispose sa nature corrompue et prompte aux iniquités, sous l'effet du péché originel qui est inné en nous » [291].

Quoi d'étonnant donc que Dominici, qui critique en passant l'école communale [292], école créée par les marchands [293], et s'attaque violemment aux méthodes pédagogiques nouvelles [294], recommande, de même qu'Antonin [295], l'usage du fouet afin de former les enfants et les adolescents jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ? C'est qu'il veut qu'ils apprennent à se résigner, qu'ils purgent et macèrent leur corps et leur esprit : « Comme il faut nécessairement réfréner cet âge qui est disposé au mal et non au bien, il convient de châtier souvent les enfants... Des coups fréquents et violents leur font du bien. De la sorte ils se corrigent et deviennent bons » [296]. L'ultime conseil de Dominici, qui est de pousser les enfants à imiter les gestes du prêtre à l'autel, peut surprendre ; mais il montre bien qu'il y a un véritable fossé entre la méthode pédagogique du dominicain et celle des hommes d'affaires. Le religieux pousse l'enfant au mysticisme, les *mercatores* lui apprennent à compter. Celui-là prétend mortifier l'enfant et le corriger, ceux-ci s'efforcent de lui donner des ouvertures sur le monde, de le préparer par la douceur à sa vie d'homme d'affaires, de père de famille et de magistrat.

Ce faisant, les marchands s'expriment comme les humanistes auteurs de traités de pédagogie qui justement fleurissent en grand nombre au début du Quattrocento.

Hommes d'affaires et intellectuels ont en commun la volonté d'éduquer l'enfant en fonction de la *civitas* et non pas de la Jérusalem céleste [297]. Pier Paolo Vergerio, entre autres préceptes de son *De ingenuis*

*moribus*, dit que l'enseignement doit être adapté aux capacités de l'enfant [298] et il donne pour fins à la culture la préparation aux affaires et le divertissement des soucis mondains [299]. Dans son *De re uxoria liber* F. Barbaro affirme que le père qui ne se soucie pas de ses fils se rend coupable d'un véritable crime [300]. Parmi les préceptes pédagogiques de cet humaniste vénitien se trouve celui de polir les mœurs et le langage de l'enfant, dont il pense que ce sont les véritables signes de sa civilité donc de son humanité [301]. Maffeo Vegio, enfin, enseigne que les coups et les menaces, loin de profiter à l'éducation, dépriment, abattent et désespèrent les disciples et il prône les avantages de l'école publique, qui lui paraît être la seule école civile [302].

Parmi toutes ces affirmations, rien n'est étranger aux théories d'un Morelli. Cependant les humanistes dépassent le plan pratique sur lequel se situent les marchands. De façon nettement polémique, certains s'attaquent à l'esprit de lucre. Certes, Maffeo Vegio encourage les activités commerciales en tant que fondant le bonheur général et procurant la dignité sociale [303]. Mais Vergerio, au contraire, prétend que l'étude des arts libéraux doit faire de l'enfant un homme libre, soucieux non pas de profits, mais d'honneur et de gloire [304]. Quant à Barbaro, qui fut pourtant un grand marchand, lorsqu'il dédicace son livre à un confrère florentin, il lui rappelle que les biens de fortune n'ont de valeur qu'en tant qu'ils doivent être transmis aux descendants [305].

Pédagogues humanistes et marchands parlent des langages différents. Mais ils ne s'opposent pas tant au sujet des principes et des motifs qu'à propos de l'extension de leurs systèmes pédagogiques. Les intellectuels s'élèvent au-dessus du quotidien, auquel les marchands demeurent attachés du fait de leur profession et de leurs préoccupations. Ils dépassent le souci de l'existence entendue comme lutte incessante contre les difficultés matérielles. Ils édifient une éthique. Les *mercatores* se contentent d'ébaucher une *praxis*. Bref, les humanistes développent et prolongent les découvertes des marchands. Ils ne les refusent point.

Inversement, Rucellai reprend directement et fait siens les préceptes de la *Vita civile* de Palmieri [306], tout en y ajoutant l'écho de ses préoccupations mercantiles. Il écrit par exemple : « Lasciategli correre, saltare, fare al pome, alla palla, observando sempre alcuno termine e debito modo. In questa molto si loda la musica, perché nutrica lo 'ngegno, emenda la boce e fa la pronuntia dolce. Ancora si loda molto l'arismetrica, cioè l'abacho, in detta età, perché fa l'animo alto e pronto a esaminare le cose sottili » [307]. Les deux premières phrases de ce passage sont tirées directement de la *Vita civile*, dont Rucellai accepte les conceptions, qu'il propose telles quelles à ses lecteurs. Mais il substitue

ensuite l'enseignement de l'arithmétique commerciale à l'étude de la géométrie — recommandée par Palmieri — parce qu'il la juge une matière trop abstraite et sans utilité directe.

En somme, les coïncidences entre les pédagogies humaniste et marchande résultent d'une même démarche de pensée. Davantage, les hommes d'affaires florentins du début du 15e siècle lisent assidûment les traités des nouveaux intellectuels. Dans une lettre inédite, le marchand Matteo Castellani exprime la crainte qu'on ne veuille lui dérober le *De re uxoria* que lui a prêté Matteo Strozzi : « Detulit ad me Leonardus quidam licteras tuo nomine obsignatas, quibus vehementer me petebas ut E. Barbari libros De re uxoria concederem : quod quidem libenter tua causa fecissem nisi subdubitassem tue ne essent lictere ille. Quare malim nimis tardus in dando quam parum prudens videri. Ita enim mihi quod abste dati cari sunt ii libri ut regnum malim quam illos amittere. Tu, si id ad me fieri voles, scribes iterum, meque de tua manu certiorem efficias. Vale » [308].

Réciproquement, les humanistes n'ignorent pas les préoccupations des hommes d'affaires de la cité du lys. Vergerio se trouve à Florence en 1394. Vegio compose son *De educatione liberorum* à l'intention de Lorenzo de' Medici, frère de Cosme. Mais la preuve la plus frappante de ces rencontres et de ces colloques entre *mercatores* florentins et humanistes est la lettre par laquelle Guarino da Verona, qui enseigne à Florence de 1410 à 1414, dédie sa traduction du *De liberis educandis* de Plutarque à Angelo di Tommaso Corbinelli. Car, dans sa missive, l'humaniste véronais rend hommage au marchand florentin pour le soin qu'il apporte à éduquer lui-même ses enfants. A son intention, il met en valeur, en des termes que Morelli ne pourrait qu'approuver, la grandeur des anciens et leur aptitude exemplaire à diriger à la fois leurs affaires, leur famille et leur cité [309].

En définitive, les humanistes et les marchands pédagogues demandent aux auteurs anciens comme à tous les hommes de leur apprendre à se faire eux-mêmes parfaitement hommes, tant dans leur existence quotidienne, que dans l'éducation de leurs enfants et leur participation à la vie de la *polis*. *Mercatores* et nouveaux intellectuels désirent les uns et les autres que « les hommes d'affaires et les artistes, les juristes, les médecins, les théologiens, les chefs d'État et les prélats, les *condottieri* et les magistrats, tous les citoyens actifs de la cité soient avant tout des hommes, rassemblés par un lien commun, membres d'une *res publica* plus large, capables de se rencontrer sur un plan antérieur à toute division de foi, de profession, d'activité » [310].

CHAPITRE III

# Affaires et place de l'homme dans le monde

## *Fortuna, Ragione, Prudenza*

Le souci du monde et de l'action dans le monde — qui se résume dans les termes de *res publica* et *negotium* — est un trait caractéristique de la mentalité marchande du Bas Moyen Age. Les *mercatores* florentins de la fin du *Trecento* ont des préoccupations résolument terrestres. Celles-ci cependant se fondent et débouchent sur une conception nouvelle et originale de la place de l'homme dans le monde, conception qui s'organise dialectiquement, pour ainsi dire, autour des trois termes de *fortuna*, *ragione* et *prudenza*.

Dans la mentalité des marchands du 14e siècle, *fortuna*, c'est d'abord la tempête *(fortuna maris)*, qui menace leurs navires. Cette acception n'est pas attestée en latin classique. Selon A. Ernout et E. Meillet, elle devait être cependant employée comme euphémisme dans la langue des marins [311]. Au 14e siècle, on rencontre le terme en provençal, en roumain *(furtunà)* et dans les dialectes italiens ainsi qu'en français. Du vénitien, il est sans doute passé dans les langues balkaniques, en arabe *(fartùna)*, en turc *(fyrtyna)* et en grec moderne [312]. Clair exemple des échanges tant linguistiques que culturels qui se développent dès le Trecento dans le bassin méditerranéen, et preuve non moins éclatante de l'importance de la marine italienne au Moyen Age.

On lit sous la plume de Giacomo da Lentino (1re moitié du 13e siècle) les vers suivants :

> Lo vostro amor ke m'ave in mar tempestoso
> è sì come la nave

c'a la fortuna gitta ongni pesanti
e camppane per gietto di loco periglioso [313].

Un peu plus tard, Brunetto Latini écrit dans son *Trésor* : « Au tens d'iver, quand les tempestes et les orribles fortunes suelent sordre parmi la mer » [314]. Au début du 15e siècle, Guillebert de Lannoy décrit un port en ces termes : « Ledit port est fort découvert pour les vens fortunaux de nord-est » [315]. Enfin, vers 1410, dans son *Traité sur le passage en Terre Sainte*, le marchand vénitien Piloti écrit en un langage mi-français mi-italien : « Comme eust la nef de saint Pierre en la mer de Tiberiadis, et fust de besoing que Dieu montast dessus et faire que la fortune cessast » [316].

A la fin du Trecento, le terme de *fortuna di mare* apparaît très fréquemment, nous allons le voir, sous la plume des marchands florentins. C'est qu'à cette époque le commerce maritime n'est plus le domaine réservé des *colleganze* portuaires. Sur les navires battant pavillon vénitien ou génois voyagent des marchandises appartenant aux compagnies florentines. Mieux, Florence s'est ouvert un débouché sur la mer grâce à l'acquisition de Pise. Dès 1406 elle a ses *consules maris*. En 1420 les galères florentines sont présentes dans tous les ports de la Méditerranée occidentale. A cette conquête de la mer par ses compatriotes le Florentin Bartolomeo di Michele del Corazza, marchand de vin en gros, consacre un paragraphe de ses *Ricordanze* [317]. Dès 1425, enfin, les navires de la cité du florin sillonnent la Manche et la mer du Nord.

Aussi les hommes d'affaires florentins font-ils souvent allusion dans leur correspondance privée aux tempêtes qui les frappent tantôt directement tantôt indirectement. Le 28 novembre 1404, les dirigeants de la compagnie Tornabuoni-Cambini écrivent de Bruges à Francesco Datini pour l'informer de certains naufrages qui ont eu lieu dans le port des Écluses [318]. Le 7 avril 1454, Alessandra Strozzi dans une lettre à son fils Filippo fait allusion à la perte d'une galère florentine au large des Flandres [319].

En somme, les Florentins participent aux *fortune di mare*. Davaneage, les tempêtes ne sont pas étrangères à l'histoire de leur cité. Giovanni Villani cite par deux fois dans sa *Chronique* des fortunes de mer catastrophiques : l'une qui fit de nombreuses victimes en 1328 au large de Constantinople [320] et l'autre, non moins désastreuse, qui s'abattit en novembre 1343 sur le golfe de Naples [321]. Relatant la descente d'Henri VII en Italie, le même chroniqueur laisse entendre que la tempête retarda les opérations militaires de l'empereur et influença ainsi directement la politique florentine : « Nel detto anno [1313] à dì 16 del me daes febbraio, lo 'mperadore si partì di Genova per mare per venire a

Pisa ; per fortuna gli convenne dimorare in Portovenere diciotto dì » [322].

Les *mercatores* de Florence font personnellement l'expérience de la *fortuna di mare*, soit qu'ils achètent des navires comme les Médicis [323], soit qu'ils voyagent sur des bateaux vénitiens, génois ou encore marseillais. Ainsi Pitti raconte dans sa *Chronique* qu'il essuya à deux reprises de terribles tempêtes : « Nolegiai una barcha marsiliana e charichai i detti chavalli ; penai a giungere a Vinegia per fortuna e venti contrarii xxii dì » [324]. « Partimmo di là [Marsiglia] e stemo per fortuna in mare xvii dì innanzi che potessimo arrivare a Porto Pisano, e fumo in sul punto di trascorrere in Barberia ; e per la grande fortuna, la ghaleotta si partì di notte dalla vista delle ghalee » [325]. Rentrant en 1385 d'un pèlerinage aux Lieux Saints, le marchand florentin Lionardo Frescobaldi est exposé par la tempête à la même tragique alternative : naufrage ou capture par les pirates barbaresques [326]. Les ambassadeurs justement envoyés par les Florentins auprès du sultan afin d'ouvrir des débouchés à leurs marchands, courent des périls à peu près identiques : « A dì 30 [di novembre] la sera a 22 ore giugnemo al Capo di Sant' Angolo e vi ci giunse una fortuna grandissima, in tanto che, sendo al lato al porto a un mezo miglio, non vi potemo entrare, ma gittamo i ferri di fuori di porto ; e quivi ci fermamo stando in gran pericolo perciocché era il vento e la fortuna tanta, che dubitavamo che 'l ferro non ci reggesse » [327].

Dans toutes ces phrases, simples certes, mais non dépourvues d'émotion, les marchands florentins expriment clairement leur sentiment d'impuissance en face des hasards terribles et inopinés de la fortune de mer. Celle-ci est pour eux comme pour les marins le type même des contingences imprévisibles qui affectent affaires et existence, en apportant retards, ruine, périls et mort.

Cependant pour ces terriens que demeurent les Florentins, la *fortuna* apparaît encore comme l'ouragan qui détruit récoltes et demeures. Dans son *Zibaldone*, Rucellai écrit par exemple : « Nel 1456 a dì 22 d'agosto fu una maravigliosa e mirabile fortuna. Fece grandissimi danni e fece chadere chasamenti di cittadini e di contadini e chiese e frutti e alberi, e morirono di molti huomini e bestie » [328]. A la fin du Trecento les intempéries sont d'autant plus terribles, à la ville comme à la campagne, que les maisons sont encore sommaires et fragiles. Les tremblements de terre, autre version des *fortune*, ne les affectent pas moins, comme le prouve une lettre du 18 décembre 1456 envoyée par Paolo Rucellai à son frère Giovanni pour lui décrire un séisme qui frappa toute la Campanie et Naples en particulier : « A dì 8 ti scrissi

e avisati della terribile fortuna d'uno tremuoto suto qui nelle terre dintorno e i gran danni che avevan fatti, et della quantità dell'anime morte » [329].

D'autre part, alors qu'elle est sans cesse présente à l'esprit des *mercatores* florentins du Bas Moyen Age, la *fortuna di mare* fournit un thème constant à la poésie italienne de la fin du Duecento et du Trecento tant stilnoviste que réaliste. Dante évoque dans le sonnet « Guido, i' vorrei » la « fortuna o altro tempo rio » et Rustico di Filippo parle de la « rea fortuna che non lo lascia in porto » [330]. Aux confluents des deux courants littéraires, Boccace, dans son *Décaméron* — lu et admiré surtout par les hommes d'affaires — rend bien compte, à travers les nouvelles de Landolfo Rufolo, de Madonna Beritola, d'Alatiel, du rôle que jouent les hasards de la mer dans la mentalité des hommes, et tout particulièrement des marchands, de la fin du 14e siècle.

Dans la nouvelle de Cimone (v, 1) le conteur florentin laisse à la *fortuna di mare* le soin de réaliser les desseins de la fortune. C'est qu'il existe un lien d'étroite continuité entre la *fortuna maris* et le destin. La première est en quelque sorte la manifestation la plus tangible et la plus grave peut être du caractère imprévu et impitoyable de la seconde, et ceci d'autant plus aisément que, si les routes maritimes sont très fréquentées au Moyen Age, les techniques de la navigation demeurent encore rudimentaires.

Lorsqu'il parle des hasards de la navigation, Piero de' Medici emploie le terme de *ventura di mare* : « Credo ti sia noto, écrit-il à Filippo Strozzi, di Paolo Machiavelli, trascorso costì colla mia galea ch'era in Ancona, e per essersi separato dalla conserva dell'altra, non gli è paruto mettersi alla ventura del mare per venirsene » [331]. Or les marchands, nous allons le voir, désignent par *ventura* les événements inopinés qu'ils rencontrent dans leur existence quotidienne.

Le terme de *ventura* apparaît en italien dès le début du 14e siècle. Ainsi on le rencontre dans l'*Histoire du pape saint Clément* : « Io mi maraviglio di voi e òvvi compassione vedendo voi, sotto specie di pietà e di religione, portare tanta afflizione alla vostra carne, e perdere li beni di questo mondo per vana speranza che sia altra vita e che sia Dio, però che non è Dio, né altra vita che questa ; e questa non è altro che ventura e fato » [332].

Il n'est pas toujours aisé d'établir une distinction entre *ventura* et *fortuna*. En effet les deux termes sont souvent presque synonymes ou bien ils sont employés en même temps dans une phrase. Giovanni Villani écrit dans deux chapitres voisins de sa *Chronique* : « I Fiorentini non sentendosi di numero di cavalieri guari più che quegli dello 'mpe-

radore, ed erano sanza capitano, non si vollono mettere alla ventura della battaglia » [333] ; « Dell'uscire i Fiorentini a battaglia o per viltà o per senno di guerra o per non aver capo, in nulla guisa si vollono mettere alla fortuna del combattere » [334]. D'autre part, on lit dans les *Motti e Facezie del Piovano Arlotto :* « Fra pochi giorni volò la fama della immensa ricchezza che lui aveva fatta, e in che modo la fortuna l'aveva prosperato di tanta gran ventura aveva auta a far tanto innumerabile tesoro » [335].

La dernière de ces citations porte à considérer la *ventura* d'une part comme une émanation de la fortune et d'autre part comme un heureux hasard. Aussi bien peut-on citer de nombreux exemples à l'appui de cette dernière hypothèse. A propos des pestiférés de 1348, Marchionne di Coppo Stefani écrit par exemple : « Se per sua ventura uno si trovava la notte confortato di questo cibo, la mattina vivo e forte da farsi a finestra, stava mezz'ora innanzi che persona vi valicasse » [336]. Dans la conclusion de sa quatrième nouvelle, Sacchetti s'exprime en ces termes : « Della maggior ventura ch'egli avesse mai disse : come d'ortolano era diventato abate ». Cependant on rencontre aussi *ventura* au sens de hasard contraire, comme dans un autre passage du *Trecentonovelle*, où Sacchetti fait dire à un marchand : « Questa è dell'altre mie venture che, dove io credea guadagnare, perderò fiorni cento o più ; ed ècci peggio che io ho quasi fatta l'investita » [337].

En fait, le terme de *ventura* est souvent précédé des adjectifs *buona* ou *mala*. Employé seul, il désigne d'ordinaire un événement inattendu qui s'avère bon ou mauvais selon la conjoncture et les réactions des individus. Dans telle nouvelle du *Pecorone*, on lit à quelques lignes de distance : « Per certo questo è la mala ventura per costui » ; « E così stettero lungo tempo in allegrezza e festa, ed ebbero bene e buona ventura » [338].

Tous les exemples que nous avons cités jusqu'ici sont extraits de textes littéraires. Mais on retrouve très souvent la notion et le terme de *ventura* dans les correspondances privées des marchands. Ainsi de deux lettres inédites adressées par Francesco Davizi à Simone Strozzi à propos des hasards de la navigation et du danger que présente pour les trafics des Florentins la présence de pirates génois dans les parages de Pise :

« Io per lo meglio nonn'ò fatto nulla, in però questa nave di Baroccio è chossa scarsa ed è di rischio non fare perdita se non gli viene loro qualche ventura di pigliare qualche chossa ; e rendetevene sichuro » [339].

« Io non vedo che Moretto e Braccio siano a punto in questi dì, che sono malle ghovernati, per modo ò paura non abbino danno e

vergognia. E àno fatto chome persone non pratiche. Venemi gran ventura il non volermi impacciare in quelle faccende » [340].

Au vrai, *ventura* désigne le pur hasard, retournement inattendu d'une situation, qui le plus souvent ne porte en soi aucune signification particulière. La *ventura* est neutre, fait purement contingent. Seules des considérations a posteriori lui donnent un sens favorable ou défavorable. Ainsi dans la nouvelle de Landolfo Rufolo, soit lorsque le marchand de Boccace se trouve ballotté par la tempête en compagnie d'autres naufragés : « s'incominciarono a appiccare a quelle cose che per ventura loro si paravan davanti » [341], soit encore lorsque les vagues le portent vers le rivage, « dove una povera feminetta, per ventura sua stovigli con la terra e con l'acqua salsa lavava e faceva belli » [342].

En somme, qui emploie le terme de *ventura* n'a pas de conception particulière du monde, mais accepte les hasards et les considère quant au présent et au futur *(venture*, ce sont les choses bonnes ou mauvaises à venir). En ce sens la *ventura* est une notion chère aux aventuriers : il existe une parenté évidente entre *per ventura* et *per avventura* [343]. Or l'aventurier prend le monde comme il le trouve, accepte les événements tels qu'ils se présentent, quitte à s'en servir à son avantage. Il se joue des hasards. Aussi bien ne s'étonnera-t-on pas de constater que Pitti, type même du marchand aventurier, n'emploie jamais dans sa *Chronique* le terme de *fortuna*. Son récit commence en ces termes : « Nel MCCCLXXXV essendo io giovane e sanza aviamento e desiderando d'andare per lo mondo a cierchare la ventura... » [344]. Vaincu par le sort contraire lors d'une partie de dés, Bonaccorso se voit proposer de l'argent pour continuer à jouer : « Se tu vuoli rimanere e provare con cotesti 500 [Fr] se la ventura ti tornasse a risquoterti » [345].

Enfin, il faut noter que *ventura* est souvent précédé d'un possessif. On lit dans l'une des nouvelles marchandes de Sacchetti : « Brievemente la cosa andò tanto oltre che costui il tirò nel fondaco della mostra dentro e chiamò il cassiere dicendo : — Questa è dell'altre mie venture e disse : — Dara'gli fiorini cinquanta e non ci dir più parola » [346]. De même on relève ces vers chez Cecco Angiolieri :

L'uom non può sua ventura prolungare
né far più brieve ch'ordinato sia [347].

D'où l'on peut légitimement conclure que la *ventura* est envisagée sur le plan du destin particulier. Considérant ses actions d'un point de vue personnel, le marchand du Moyen Age parle de *venture*.

En revanche, la notion de fortune implique par elle-même une prise en considération attentive, réfléchie et calculatrice (l'aventurier n'a pas le loisir de calculer) du temps : passé, présent, futur. Qui parle

de la fortune a soupesé le passé, cherché le pourquoi des événements présents et émis des conjectures sur l'avenir. En quelque sorte, la fortune implique un jugement sur le monde et sous-entend une *praxis*.

Aussi bien la fortune parvient-elle dans la mentalité des hommes d'affaires du Bas Moyen Age chargée d'une longue et solide tradition littéraire, tradition que la plupart des marchands florentins ne sont pas sans connaître. De cette connaissance — et partant de sa culture [348] — Giovanni Rucellai donne dans son *Zibaldone* un excellent exemple. S'adressant à ses fils il leur écrit : « Io m'achordo, Pandolfo e Bernardo, che sia utilissima materia di darvi a intendere che chosa è fortuna... E perché gli oppenioni sono variati, vi farò qui di sotto nota di detti di più filosofi e altri autori, seperati l'uno dall'altro quelli che ànno tenuto una oppenione et quelli che n'ànno tenuto un'altra » [349]. Par ces mots, Rucellai annonce le plan de son exposé : il va donner différentes définitions de la fortune, puis présenter les avis des auteurs qui reconnaissent la puissance de cette déité et de ceux qui la rejettent de leur univers. Ainsi notre *mercator* cite successivement Boèce [350], Épictète [351], Aristote [352], Dante [353], Salluste [354], Fazio degli Uberti [355], Sénèque [356], Cecco d'Ascoli [357], l'*Epître du gouvernement de la famille* attribuée à saint Bernard [358], Lucain [359], Lionardo Dati [360], Pétrarque [361] et Cicéron [362], qu'il connaît soit directement soit d'après des traductions largement diffusées au début du Quattrocento. Mieux, notre homme demande à Giovanni Martini da San Gimignano, notaire et poète, de lui expliquer un passage de l'*Altercatio Hadriani Augustii et Epicteti philosophi* [363], qui concerne la fortune, et il prie Marsile Ficin de lui dire si l'homme a quelque pouvoir sur les événements fortuits [364].

Pour être plus clair que Rucellai, nous distinguerons dans l'évolution du mythe de la fortune jusqu'à la fin du Trecento un double courant : littéraire et philosophique. Les Romains lèguent au Moyen Age la conception d'une Fortune toute puissante, tantôt favorable tantôt hostile, qui se plaît à élever et abaisser les hommes au gré de sa fantaisie. Les écrivains latins représentent cette divinité sous la forme d'une femme placée en équilibre instable sur une sphère ou bien dressée à la proue d'un navire et tenant en ses mains soit une corne d'abondance soit l'écoute d'une voile. Ovide, l'un des poètes latins les plus connus des lettrés médiévaux, leur transmet la peinture de l'inconstance de la Fortune et le symbole de l'éphémère réussite de Crésus :

> Passibus ambiguis Fortuna volubilis errat
> et manet in nullo certa tenaxque loco
> sed modo læta venit, vultus modo sumit acerba
> et tantum constans in levitate sua est [365].

Nempe dat id quodcumque libet fortuna, rapitque
irus est subito, qui modo Croesus erat [366].

Prosateurs et poètes du Moyen Age reprennent à l'envi ces images et ces symboles. Dans les *Faits des Romains* (1313), César après avoir franchi le Rubicon s'exprime en ces termes : « Da ora ina[n]zi m'abandono e metto in avventura, e cciò che fortuna mi donerà, sì n'abia. La battaglia sarà giudichamento e fine della quistione ; il tavoliere è aconcio ; il giuocho è incominciato : chi ne potrà avere, sì n'abia » [367]. Et l'on relève dans la *Chronique* de Compagni cette exclamation : « O messer Donato Alberti, quanto la fortuna ti si volse in contrario ! ché prima ti presono il figliuolo e ricomperastilo iij$^{m}$ : e te hanno decapitato » [368].

Selon le même esprit, les poètes médiévaux reprennent de façon constante l'allégorie de la fortune. Ainsi des tenants du courant réalistico-bourgeois, pour ne citer que ceux-là : tels Angiolieri [369], Pieraccio Tedaldi [370], Antonio da Ferrara [371] ou Giannozzo Sacchetti [372].

Toutes les œuvres auxquelles nous songeons à propos de ces poètes n'engagent guère leurs auteurs [373] : elles sont des développements rhétoriques de *topoi* ou de pures accumulations de proverbes [374]. Il n'en va pas de même des œuvres des philosophes et penseurs du Haut et du Bas Moyen Age. Dès le 4$^{e}$ et le 5$^{e}$ siècle, les Pères de l'Église s'efforcent de détruire la croyance en la fortune, qui demeure sans doute très vive parmi le peuple [375]. Au nom du libre-arbitre, saint Augustin repousse la notion de fortune et saint Jérôme lui refuse toute influence dans un monde totalement soumis à Dieu.

La position de Dante est sans doute plus nuancée. D'une part, dans la *Divine Comédie*, suivant de près saint Thomas, le poète florentin exclut le hasard de son univers et affirme que tout dépend de la Providence et du libre-arbitre de l'homme [376]. D'autre part, dans le quatrième traité du *Convivio*, abordant la question de la répartition des biens de fortune et conformément au mépris qu'il éprouve pour les hommes d'affaires, Dante condamne la fortune comme favorisant les « malvagi » seuls soucieux de s'enrichir [377].

Pétrarque, pour sa part, adopte lui aussi une double attitude en face de la fortune. Tantôt il adhère à l'opinion du vulgaire qui accueille la déité dans son univers [378], tantôt il lutte contre elle au nom de la Providence et de la volonté humaine qu'il considère comme le seul moteur de l'histoire [379].

Boccace est peut-être le premier grand auteur italien qui accorde une place importante et originale à la notion de fortune. Il passe d'une vision fataliste [380] à une conception thomiste et dantesque de la

fortune [381]. Mais, dans le *Décaméron*, Boccace ne se contente plus d'une position a priori. Face aux actes divers de la tragédie et de la comédie humaines, il adopte une vision plus souple et pragmatique. Il enseigne que l'homme peut lutter contre la fortune, ou pour le moins s'en servir, à condition de demeurer dans le cadre d'une action individuelle bornée aux seuls objectifs raisonnables.

Au demeurant, mis à part peut-être ces derniers auteurs, les penseurs chrétiens du Moyen Age considèrent tous que la Providence assigne des limites aux activités des hommes et à leur désir d'absolu. Ils estiment que ces bornes sont à la fois inhérentes à un univers régi par un ordre absolu et consubstantielles à la nature humaine.

Par contre les écrivains marchands de la fin du Trecento s'affirment comme les tenants de la croyance en la déesse de la chance. L'accueil qu'ils lui réservent n'est pas pur jeu rhétorique, mais véritable et totale adhésion.

Les marchands chroniqueurs acceptent la représentation philosophico-littéraire que leur propose la tradition antique. Dans ses *Croniche*, Sercambi, tirant la morale des événements qu'il rapporte, voit par exemple dans l'intervention de la fortune la raison de la gloire et de la chute de Bernabò Visconti. S'adressant à la déité, il parle en ces termes : « Apresso dico a te, fortuna, come stai nascoza, e quando vuoi percuotere neuna cosa è sì dura che tu non passi e rompi, e neuno da te difendere si può. Et di vero, se im persona ài dimostrato tua forza, si congnosce averla mostrata in messer Bernabò e in nelle suoi chose, le quali, con tanta forza e ingengnio, paure e danno avea signoreggiato e signoreggiava, e tante ciptà con buone chastella e cassari forti, chastella e ville, denari, possessioni e benevoglenti, da presso e dalla lungha, e com quanti re, dughi, conti, marchezi, imperadori, comunità e caporali avea parentado il dicto messer Bernabò, in uno solo punto, lui, con tutte le dicte cose, con una picciola saecta della tua potentia, in uno actomo di tempo, tucte li facesti perdere, et bene volesti ritraere a te in uno solo punto, quello che in molto tempo le l'avei prestato » [382]. Pareillement, proposant aux princes les éléments d'une morale politique, l'historien de Lucques leur rappelle la précarité de leur situation et fait orner son manuscrit d'une miniature représentant un roi placé sur une roue, que font tourner des conspirateurs en armes [383].

Cette représentation tragique de la fortune (sur le type « nunc mihi nunc alii benigna » [384]) apparaît également dans l'*Istoria di Firenze* de Goro Dati [385] et dans les *Istorie fiorentine* de Giovanni Cavalcanti. Ce dernier écrit par exemple : « Così si vede tutto dì la voltevole fortuna giocare nella festinante ruota : quello di sopra rivolgere di sotto ; e di

questo pare che più si diletti, che de' sottani farli soprani e felici » [386]. Et le même Cavalcanti écrit dans son *Trattato di politica* : « Avenga dio che come la fortuna mai non ozia, ma con continua sollecitudine cerca nuovi modi e inopinati casi intra gli uomini e più si diletta di ridurre in miseria le prosperità che non adopera le miserie ridurre in prosperità » [387].

Davantage : la fortune trouve également place dans un domaine très éloigné de la littérature : les correspondances marchandes. C'est le signe qu'elle a pénétré la *mens mercatoris* à la fin du Trecento, car les hommes d'affaires font allusion à elle, même lorsqu'ils écrivent au fil de la plume. Le terme de *fortuna* apparaît d'abord au pluriel, au sens d'événements contraires, de malheurs qui s'abattent inopinéments sur un individu, une famille ou une cité. Relatant la déroute des armées florentines devant Lucques, Piero di Luigi Guicciardini écrit de Pise à Matteo Strozzi, dans une lettre inédite du fonds *strozziano* des archives d'État de Florence : « Fratello charissimo, di poi non ti scrissi, ebbi la pessima novella della rotta. Solo t'ò 'avisare che le chose vano qui bene, secondo le nostre fortune » [388].

Le terme de *fortuna* dans son sens le plus large est également fréquent dans le *sermo cotidianus* des correspondances marchandes. Dans ces lettres — inédites elles aussi — la fortune est d'abord la fortune de la guerre qui, selon son caprice ou la conjoncture, confère les lauriers du vainqueur. Ainsi d'une lettre relatant les combats de 1426 entre Milanais et Florentins : « Come vedete, la longa distantia ha tolto al marchese [di Ferrara] el non potersi affrontare con li nimici, che non passa sanza suo grandissimo dispiacere, ma credo sia stato el meglio, perché essendosi la loro possenza radoppiata, era la fortuna dubiosa » [389]. Dans les lettres adressées aux Strozzi apparaît aussi la fortune commerciale, qui préside aux enrichissements et aux faillites. Telle celle que maudit un *mercator* inconnu parce qu'il s'est engagé dans des opérations désastreuses avec un confrère malhonnête : « E maladissi la fortuna, quando cho lui m'inpaciai, ché creduto non arei fusi stato el chativ'uomo... e sono consolato de' fatti suoi, chon dire « bene ti sta » e che sarà per gli altri chonosciuto per chosì chativo e pigiore » [390]. De la même façon, un marchand florentin installé à Londres, Alessandro Ferrantini, écrit à Matteo Strozzi à propos de la faillite qui menace ses frères restés à Florence : « A dì ij del presente ricevetti tue lettere..., e per esse mi ricordi quello dettomi per altra, di venire infino chostà, possendo. Altrimenti ti pare ch'e' fatti di chotesti miei fratelli andranno tutti in rovina... Della qual chosa assai mi pesa che la fortuna m'abbi ridotto in tali termini che possibile non mi fu aiutarli » [391].

Ainsi, de même que la fortune s'assura une place importante parmi les divinités romaines après la deuxième guerre punique, au moment de la constitution de l'Empire, de même elle pénètre dans la *mens mercatoris* à Florence à la fin du Moyen Age : c'est-à-dire en une cité. un milieu et une époque où les hommes, à la suite du long processus de conquête économique du Duecento et du Trecento s'ouvrent sur le monde et le conquièrent.

Mais pourquoi les marchands accordent-ils une importance telle à la notion de fortune qu'ils lui font place tant dans leurs écrits que dans leurs préoccupations quotidiennes ? C'est d'abord, sans doute, parce que les affaires — Dante l'a bien vu — sont durant le Moyen Age étroitement soumises à des accidents imprévisibles : tempêtes, coups de mains de pirates ou de voleurs de grands chemins, périodes d'abondance et de pénurie, hausse brutale et chute soudaine des cours, fermeture des barrières douanières, mesures de rétorsion, saisies des marchandises au gré des princes et des États, etc. Dans son *Zibaldone*, Giovanni Rucellai écrit à l'intention de ses fils : « Nel vero il danaio è molto difficile a trafficare et conservare et è molto nelle mani della fortuna, et sono pochi che 'l sappino ghovernare... in tutte le fortune adverse, in tutti gl'esilii et cadimenti » [392]. Au reste, Boccace consacrant la deuxième journée du *Décaméron* à l'évocation des *casi di fortuna* évoque à deux reprises le monde florentin, décrit par cinq fois l'univers des marins et représente cinq fois également des hommes d'affaires. Et dans la nouvelle de Lamberto Lamberti, marchand florentin, notre conteur emploie à cinq reprises les termes de *ventura* et de *fortuna* [393] ; de même dans le récit des aventures napolitaines du courtier Andreuccio da Perugia [394].

D'autre part, les *mercatores* accueillent d'autant plus volontiers la fortune qu'elle leur permet, au nom du risque, de légitimer après coup bénéfices élevés et pratiques usuraires. En ce sens, l'appel à la fortune est comme une justification païenne de l'enrichissement que connaissent nos marchands, justification d'autant plus nécessaire que l'éthique chrétienne, nous l'avons vu, prohibe les gains excessifs et la vente du temps. Dès le milieu du Trecento, Giovanni Villani introduit avec leur véritable valeur le terme et le concept de fortune dans l'historiographie florentine. Il les emploie d'une manière particulièrement intéressante en évoquant cette *fortuna maris* propre aux places continentales : la faillite, aussi inopinée et catastrophique que la fortune de mer. Concluant un chapitre sur le krach des Bardi, dont il fut victime comme tant d'autres de ses confrères, Giovanni écrit : « Con tutto ci scusiamo, che in parte per lo detto caso tocchi a noi autore, onde ci

grava e pesa ; ma tutto avviene per la fallibile fortuna delle cose temporali di questo mondo » [395]. Or, lorsqu'il avait abordé la question des faillites qui ébranlèrent le monde florentin vers le milieu du Trecento, le chroniqueur avait d'abord mentionné comme l'une de leurs premières origines la soif de profit, l'esprit de lucre : « Come che si fosse, fu a loro grande follia e cupidigia di guadagno a acquistare follemente... » [396].

Enfin, la fortune permet encore aux esprits partisans que sont les marchands chroniqueurs de reconstruire l'histoire à leur façon. Car, selon eux, la fortune se trouve toujours du côté de leurs adversaires lorsque ceux-ci sont vainqueurs, tandis que c'est le bon droit et la valeur qui donnent la victoire aux Florentins, et jamais le hasard. En somme, la fortune permet de refaire l'histoire à l'hypothétique passé. Ainsi Morelli écrit : « Penarono i Viniziani 'acquistare Verona e 'l contado diciotto mesi ed ebbono di spesa il mese circa di settantamila ducati : e fu di tanto la fortuna loro favorevole, che presono le città e le persone che le signoreggiavano. Che se il signore [Francesco Novello] fusse campato libero, o qualunche de' figliuoli, e' l'arebbono racquistata la loro terra » [397].

Au vrai, il convient de dépasser le plan des explications pratiques. Comme nous l'avons laissé entendre, l'acceptation de la notion de fortune implique de la part de nos *mercatores* une vision particulière du monde.

Tout d'abord, c'est le signe de ce que la Providence — telle que Giovanni Dominici la présente encore dans sa *Regola* — la Providence ne trouve plus de place dans les consciences marchandes. Certes, Sigoli et Frescobaldi ne parlent pas de la fortune dans leurs *Mémoires*, mais c'est qu'ils font le récit d'un voyage en Terre sainte. Quant à Marco Parenti, marchand florentin lui-aussi, il hésite encore en 1469 à employer le terme de *fortuna* et semble lui préférer celui de volonté divine : « Rimettiamo questo caso alla fortuna, o diciamo meglio alla volontà di Dio » [398]. On objectera que l'expression est traditionnelle au Moyen Age et attestée par Dante dans la *Monarchia* [399], mais l'acceptation de cette tournure par les marchands eux-mêmes est à nos yeux significative. Le terme qui vient spontanément à l'esprit du *mercator* et la notion qui s'impose à lui sont ceux de fortune. N'est-ce pas là une preuve de ce que dans l'esprit des hommes d'affaires du Quattrocento une vision humaine — pour ne pas dire humaniste — du monde se substitue à une conception théocentrique de l'univers ? En d'autres termes, les marchands séparent la cité terrestre de la *civitas Dei*. Sous l'effet des exigences pressantes de la vie mondaine, s'éloignent et s'estompent les préoccupations de vie éternelle qui, durant tout le Moyen Age, réglèrent la conduite et les actions des hommes.

En outre, si la notion de fortune implique la reconnaissance de limites posées à l'activité humaine, elle sous-entend également la libre initiative de l'individu dans le cadre de ces limites. Davantage : reconnaître l'existence de la fortune, c'est savoir estimer et peser sa puissance et c'est par là même affirmer la nécessité de ne pas s'abandonner passivement ou lâchement à ses menaces et ses pressions, mais, bien au contraire, de garder le contrôle de soi. Enfin, prendre conscience de l'instabilité de la fortune, c'est saisir, comme on dit, le cours des événements, le mouvement incessant du réel et c'est en même temps s'efforcer de parer à cette versatilité par des actions promptes et énergiques.

Bref, renoncer à la Providence pour accepter la Fortune, cela signifie rejeter une conception tragique de l'univers — comme écrasé par une volonté inexorable — pour adopter une vision dramatique du monde entendu comme lutte incessante et héroïque des hommes contre les hasards. En d'autres termes, croire à la Fortune, c'est pour ainsi dire interpréter la vie humaine comme pure immanence.

Cette vision du monde est telle que les marchands florentins du Bas Moyen Age repoussent le plus souvent le remède de la résignation devant les coups du sort tel qu'il leur est proposé par la tradition païenne[400] et chrétienne[401]. Ils n'admettent pas qu'il faille se plier patiemment aux injures de la fortune. Et l'on relève à plusieurs reprises dans leur correspondance des phrases qui expriment leur résolution de ne pas se laisser abattre par un destin contraire. Ainsi les parents de Filippo Strozzi, exilés comme lui de Florence depuis 1435, lui écrivent : « Vedi la fortuna ci perseguita da un pezzo in qua nelle persone : bisogna aiutarsi che non ci spegna »[402]. Quant à Marco Parenti, écrivant le 1er août 1459 au même Filippo, il propose une définition de la *virtù* comme volonté de se mesurer avec la fortune et de se faire, par ce duel même, plus parfaitement homme, définition qui annonce dans une certaine mesure Machiavel : « E' valenti uomini non si lasciano soperchiare alle fortune, ma quelle vincendo tanto più crescono in loro perfezione »[403].

En fait, plus que se faire *tetragono* aux coups de la *ventura* (l'héroïsme n'est pas « pratique ») et plus que renoncer aux biens de fortune pour cultiver les seules vertus morales (attitude peu « réaliste »), le *mercator* préfère d'ordinaire s'engager dans une autre voie, qui consiste à trouver un juste rapport entre la logique humaine et le jeu de la fortune, c'est-à-dire à déjouer les coups du sort et à se servir, le cas échéant, des possibilités offertes par les hasards.

Mais peut-on parler vraiment de jeu de la fortune ? En fait, il semble bien que les hommes d'affaires — autant pour se rassurer que pour s'imposer au monde — s'efforcent de trouver une ligne cohérente de développement dans l'apparent désordre des hasards. Dans des circonstances particulièrement dramatiques — il vient d'apprendre l'exécution de son frère et le bannissement général frappant sa famille — le *mercator* florentin Ardingo de' Ricci écrit le 17 novembre 1400 aux facteurs de la compagnie Datini installés en Catalogne : « Per queste chagioni siamo diliberati il nostro non trafichare più in nelle parti di qua, acciò non ci sia impacciato, et eziando cholle persone abbiamo preso partito di navichare alchuno di noi in Levante e afaticharci non disminuire il nostro, se potremo, infino la fortuna abia fatto suo chorso verso di noi »[404]. Selon le même esprit, Bonaccorso Pitti consacre une *canzone* à la fortune, non pour la condamner ou se plaindre de sa rigueur — comme le font habituellement les poètes du courant réalistico-bourgeois —, mais pour affirmer que l'homme peut s'imposer aux hasards à condition de ne pas les défier inutilement et d'examiner soigneusement la conjoncture. Bonaccorso écrit en particulier :

Già non si dee di fortuna dolere
colui che per diletto caccia l'orso
e s'elli gli dà di morso
o della zampa per campar suo vita ;
né chi per suo orgoglio prende corso
di lancia acuta contro a cavaliere
se nel petto gli fiere
e per la schiena passa la ferita.
Colui che 'n sulle cime fa salita,
potendo quel che cerca aver da basso
di sé si dolga, se ne cade in terra.
Colui che sempre cerca di far guerra
convien che nella fine ne sie lasso,
se giugne al vecchio passo,
di lui si può ben dire sie maraviglia.
Colui che 'l peggio piglia
di sé si dolga e non della Fortuna,
che fa il suo corso come fa la luna [405].

Parmi tous les propos intéressants d'Ardingo et de Bonaccorso ce sont les termes et la notion de *corso di fortuna* qui doivent retenir davantage l'attention. D'ordinaire les hommes du Moyen Age parlent de *corso di natura*[406], *corso di stelle*[407] et de cours d'une maladie[408],

expressions qui impliquent l'idée d'une évolution plus ou moins rapide mais régulière d'un phénomène avec retour à l'état initial. A plus proprement parler, il s'agit d'une révolution : du soleil en un an, d'une fièvre jusqu'à sa disparition, et de la fortune jusqu'à la restitution des faveurs préalablement accordées.

En somme, les hommes de la fin du Trecento, et les marchands florentins tout particulièrement, dépassant grâce au raisonnement le point de vue du désordre total et de la variété multiface et sans cesse renouvelée du monde, s'efforcent de trouver à celui-ci une logique et, par voie de conséquence, d'y conformer leurs propres actes. Tâchant de prendre la mesure des événements, ils en reconstituent le cours et font en sorte d'harmoniser leurs initiatives avec cette évolution.

Dans ses *Mémoires*, Pitti, ce maître ès aventures, raconte qu'il fut un jour vaincu par les hasards à cause d'un défaut de *ragione*[409]. Or le terme de *ragione* doit souvent être entendu dans la langue des hommes d'affaires florentins du Bas Moyen Age au sens large de calcul *(ratio)*, sens que nous allons préciser chemin faisant.

Avec cette acception, le mot apparaît si souvent dans les livres comptables qu'il est constamment abrégé en *rag.*[410]. Et le marchand florentin Saminiato de' Ricci commence un chapitre de son *Libro di mercatura* consacré aux règles du calcul par ces mots : « Qui ti dirò alcune ragioni e chominceremo alle più agevoli »[411].

On lit encore dans le *Décaméron* ces mots d'un marchand qui évoque les qualités plus masculines que féminines de son épouse : « La commendò meglio sapere cavalcare un cavallo, tenere uno uccello, leggere e scrivere una ragione che se un mercatante fusse »[412]. Et Sacchetti, dans une nouvelle qui se déroule dans les milieux d'affaires florentins, s'exprime en ces termes : « Costui se ne andò una mattina a uno fondaco d'una buona compagnia in Porta Rossa... e giunto al cassiere disse : — Vedi la ragion mia e dammi quelli duecento fiorini che io debbo avere »[413], Le terme est également courant dans le langage quotidien des marchands de la fin du Trecento. On lit par exemple dans le *Libro degli affari proprii di casa* de Lapo Niccolini : « E questo dì faciemmo attore Ffilippo di Giovanni Niccholini, di chonchordia di tutti noi tutori ed egli à a rendere le rag. di ciò che à llui perverrà per le mani »[414]. Avec ces phrases, nous sommes passé du sens de calcul à celui — plus précis — de compte et de comptabilité mercantile.

On sait que le *Libro della ragione* — livre comptable — joue un rôle capital dans le fonctionnement des compagnies florentines du Bas Moyen Age. Parmi tout le personnel des sociétés, les comptables *(scrivani)*, le caissier *(chiavaio)* et le chef-comptable forment une

aristocratie. Le chef-comptable, le mieux rétribué de tous les *fattori*, répartit le travail et fournit régulièrement au chef d'entreprise les états *(saldamenti)* dont il a besoin.

Les *libri di mercatura* — manuels de technique commerciale — montrent à l'évidence l'importance acquise par les mathématiques dans la *mens mercatoris*. Saminiato de' Ricci fournit à son lecteur des règles d'arithmétique « quando tu l'avessi dimenticate o nolle sapessi » [415]. Laissant de côté les opérations élémentaires, sur lesquelles un siècle auparavant l'un de ses prédécesseurs Pegolotti insiste longuement [416], Saminiato commence directement par la multiplication et la division des fractions pour s'élever, à travers des difficultés graduées, jusqu'au délicat calcul des taux d'alliage. Aussi bien F. Melis, qui s'est penché sur les nombreux documents du fonds Datini de Prato, peut-il affirmer qu'il a acquis la preuve du « haut niveau de préparation professionnelle auquel étaient parvenus les opérateurs économiques du Bas Moyen Age » [417]. A l'appui de ses dires, il montre comment les marchands florentins de la fin du Trecento poussent au delà de l'équation du premier degré jusqu'au calcul de l'amortissement dans un régime de capitalisation compensée, comment ils sont capables de rédiger des écritures préparatoires et définitives, des plus élémentaires aux plus compliquées, simples et en partie double, ainsi que de composer des situations comptables et des bilans très complexes.

On voit par ces exemples et ces témoignages que l'un des soucis des marchands est de faire des comptes justes et précis. Grâce aux chiffres, les *mercatores* mesurent l'univers et le ramènent à l'échelle humaine. Dans leurs livres de raison, ils précisent soigneusement le poids, la longueur, le volume, la surface et le prix des marchandises ou des biens qu'ils vendent et achètent. Nous relevons par exemple dans le *Libro* de Lapo Niccolini : « Qui apresso iscriverò tutte le masseritie che chompero da Lionardo di Simone di Gieri Ghondi... :

j tovaglia di bra. vj, istimata lb. ij, s. v p.
j tovaglia di bra. vj, lb. iij p.
j tovaglia di bra. vj ½ lb. iij, s. v p. » [418].

« Anne auto a dì detto orcia xxviij d'olio, il quale era a Pasignano, a ragione di lb. iiij, s. 17 p. l'orcio. E deselo levare egli a ttutte sue spese. Montò lb. 135, s. 16 p., vagliono, a s. 75 il f., ff. xxxvj d'oro, s. xxxvj p. » [419].

On sait qu'A. Sapori affirme qu'ayant refait avec des méthodes modernes tous les comptes des Peruzzi, il n'y releva que d'infimes erreurs, qu'auraient pu également commettre les services comptables des grandes firmes contemporaines [420]. Certes, le résultat est digne

d'admiration, compte tenu des techniques assez rudimentaires dont disposent les marchands du Trecento. Mais on ne peut nier qu'il existe une différence entre l'attitude mentale d'un comptable médiéval et d'un comptable du 20e siècle. Car le premier se contente d'approximations — fussent-elles très voisines de la réalité — tandis que le second doit faire en sorte que ses comptes soient parfaitement justes.

La nuance est importante. Pareillement, si l'on doit relever la nouveauté des notions d'espace et de temps telles qu'elles sont développées par les marchands du Bas Moyen Age, il faut en même temps mettre en valeur l'hiatus qui sépare leur mentalité de celle des hommes du 20e siècle et même du 18e.

Les chroniqueurs marchands de la cité du lys s'efforcent de localiser les villes qu'ils évoquent par des coordonnées spatiales, c'est-à-dire par les distances qui les séparent d'autres points géographiques connus. Au début de son livre, Dino Compagni situe ainsi Florence par rapport aux cités toscanes les plus proches : « Pisa è vicina a Firenze a miglia 40, Lucca a miglia 40, Arezzo a miglia 40, Siena a miglia 30, San Miniato in verso Pisa a miglia 20, Prato verso Pistoia a miglia 12, Figline verso Arezzo a miglia 16, Poggibonizi verso Siena a miglia 20 »[421]. Dati procède de même lorsqu'il parle de Pise : « La città è presso a Lucca a dieci miglia, è presso a Firenze miglia quaranta che vi si va in uno giorno per via piana »[422]. *Grosso modo* ces chiffres sont exacts. Mieux, Compagni présente les diverses distances séparant Florence de ses voisines dans un ordre logique : selon les points cardinaux et les grands axes de la circulation en Toscane. Mais Dati voit surtout dans la distance qui sépare Pise de Florence la possibilité de la couvrir en une étape (« vi si va in uno giorno ») ; de même Compagni situe autour de Florence les villes étapes et les demi-étapes. En somme, les marchands du Moyen Age considèrent l'espace non pas en soi mais en fonction de leurs possibilités de déplacement, d'action.

D'autre part, les nombres servent souvent aux hommes d'affaires à exprimer leur étonnement devant des spectacles extraordinaires. C'est la poésie du chiffre plus que sa valeur mathématique qui les inspire. Relatant son voyage en Terre sainte, Simone Sigoli tempère par des nombres ses cris d'admiration et de stupeur. Évoquant les pyramides d'Égypte, il écrit : « Sono murati di grandissime pietre lunghe e grosse, e sono fatti appunto come i diamanti, è il ceppo loro da piede larghissimo e di sopra appuntato, e sono larghi per ogni faccia più di cento braccia, e sono alti bene una balestrata. E io ho bene a mente la larghezza loro da piede, secondo che noi misurammo colle braccia, per ogni faccia braccia 140 »[423]. Quant à Frescobaldi,

compagnon de voyage de Sigoli, il décrit les mêmes monuments en ces termes : « Sono quadri e ritratti a modo di diamanti, e sono tanto larghi da piede per faccia quanto è la loro altezza, e gira l'uno mezzo miglio, e sono molto sotterra » [424]. Ces chiffres ne semblent pas concorder. Sigoli paraît assez loin de la vérité, malgré un louable effort pour être précis [425]. Surtout, la mensuration à laquelle il procède n'est pas abstraite mais concrète : réalisée non pas rationnellement, mais physiquement, pour ainsi dire. Chez bien d'autres chroniqueurs, le nombre semble acquérir également une valeur plus qualitative que quantitative. Marchionne di Coppo Stefani, par exemple, se sert de chiffres — d'ailleurs justes et précis — pour rendre compte de l'admirable grandeur de la nouvelle église de Santa Maria del Fiore, telle qu'elle commence à se dresser à la fin du Trecento sur les plans de Talenti et d'Orcagna : « La chiesa [era] lunga braccia 297 ; larga [era] braccia 62 e due terzi ; alta dalle volti cioè dal cielo della chiesa braccia 66 e due terzi... » [426].

Concernant le temps, qui durant le Haut Moyen Age s'écoule immuablement en direction de Dieu et en vue de l'éternité [427] et se mesure selon le rythme variable des heures canoniques [428] et des travaux de la campagne, il est bon de rappeler, à la suite d'Y. Renouard et de J. Le Goff [429], que ce sont les marchands du 14e siècle qui créent l'heure régulière et laïque, heure urbaine, heure d'ouverture et de fermeture des boutiques et ateliers, en édifiant les premières horloges municipales. Grâce à eux, le temps est l'objet de mesures précises. Il est divisé en fractions égales et devient exactement prévisible. A Florence, l'horloge à sonnerie apparaît en 1329. Au début du Quattrocento encore, Dati fait allusion à l'horloge de sa cité. Certes, il en tire un motif d'orgueil municipal, mais il met surtout en valeur sa régularité à sonner les heures, à mesurer exactement le temps : « In su esso [Palagio dei Priori], sono le campane del Comune cioè la campana grossa..., e quella del consiglio, e quella dell'oriuolo, la quale si sente per tutta la città sonare l'ore del dì e della notte » [430]. Semblablement, en 1448, Filippo di Cino Rinuccini note en un rapide paragraphe : « Questi priori rifeciono di nuovo la campana dell'oriuolo » [431].

Pour préciser certaines distances de son itinéraire en Terre Promise, Sigoli fait appel à des notions de temps-action. Il écrit : « Qui apresso faremo menzione della nobiltà delle terre d'oltremare... e apresso quante giornate si fa da una terra all'altra » [432]. Inversement, le temps est souvent apprécié en termes d'espace par les marchands florentins du Trecento. Ainsi Dino Compagni écrit : « La sera apparì un segno maraviglioso : il qual fu una croce vermiglia sopra il palagio dei Priori.

Fu la sua lista ampia più che palmi uno e mezzo ; e l'una linea era di lunghezza braccia xx in apparenza, quella attraverso un poco minore ; la qual durò per tanto spazio, quanto penasse un cavallo a correre due aringhi »[433]. Selon la même perspective, Paolo Rucellai écrit : « Domenicha mattina a dì 5, a ore 10 e ½, venne uno tremuoto sì terribile e sì grande quanto mai fusse sentito. Durò per ispazio quanto diciesi il miserere e bene adagio e più tosto una e ½ volta... »[434]. Pareillement, Manetti, humaniste marchand[435], trouve les mêmes termes que Paolo pour évoquer une courte durée : « Mantenesi a quel modo sanza intermissione continuo insino al suo fine, che durò per ispazio di più che due miserere da frati »[436]. En somme, le temps tout comme l'espace est considéré par les hommes d'affaires non pas en soi — temps des horloges — mais en fonction du geste, du faire. Aussi bien Bonaccorso Pitti cite-t-il avec le plus grand soin le nombre de milles qu'il parcourt chaque jour et il donne la date, l'heure et la durée de chacune de ses actions. Par là, il réduit l'univers à ses mesures : journées de cheval et de bateau, heures passées à agir ou temps écoulé entre deux actions[437].

En dernière analyse, le temps est réduit par les marchands à son poids de florins. Le temps, c'est de l'argent, dit à peu près le Giannozzo d'Alberti, qui s'efforce de s'approprier le temps par l'action[438]. Et l'on relève des expressions assez proches de celles du héros de la *Famiglia* dans la correspondance des Strozzi : « Consumasi [Filippo] che, non potendo tornare a Napoli per rispetto la guerra, perde el tempo suo e spende assai »[439] ; « Restò qui per ora Giovanni e io, ingegnandomi tirarmi avanti e non perdere nostro tempo »[440]. Mieux, Alessandra emploie une formule proverbiale pour exprimer sa préoccupation de ne pas perdre son temps (signe que le concept est passé dans la mentalité marchande) : « Chi tempo ha e tempo aspetta, tempo perde »[441].

Estimé à sa juste valeur humaine et mercantile, le temps est, sous cet aspect, une conquête marchande. De même pour l'espace. Car, dans la *Pratica di mercatura* de Saminiato de' Ricci, par exemple, les distances qui séparent les grandes places de l'univers marchand sont évaluées non pas seulement en milles, mais encore en nombre de jours nécessaires à une lettre de change soit pour les atteindre soit pour y être exécutée : « Da Firenze a Pisa 3 dì fatta ; da Firenze a Perugia 5 dì vista ; da Firenze a Roma e Napoli 10 dì vista ; da Firenze a Bolongna 3 dì vista ; da Firenze a Vinegia 5 dì vista ; da Firenze a Monpelieri dì 40 o 45 fatta ; da Firenze a Barzalona e Parigi e Brugia 2 mesi fatta ; da Firenze a Londra 3 mesi facta »[442]. Ainsi les grandes

capitales économiques européennes sont classées par rapport à Florence en ordre croissant de distances « bancaires ».

Cette propension aux comptes, ce besoin de tout évaluer en chiffres précis sont tels que les hommes eux-mêmes et leurs actions, ainsi que leurs états d'âme, sont estimés en valeur arithmétique par les marchands florentins. Dans les *Libri segreti* des Bardi et des Peruzzi, chaque *fattore* est enregistré avec un *curriculum vitae* qui mentionne, entre autres, son salaire initial, ses augmentations successives et les amendes qu'il a encourues pour fautes professionnelles [443]. Quant aux guerres, elles sont jugées selon leur rendement, fonction des frais engagés. A une question de son interlocuteur imaginaire, Dati répond dans l'*Istoria* que la guerre des Huit Saints a coûté deux millions et demi de florins d'or à Florence, que la première guerre contre Jean-Galéas est revenue à 3 200 000 florins, la seconde à 1 800 000 et le troisième à 2 500 000, et enfin que l'annexion de Pise a coûté 1 500 000 florins. En tout, compte tenu des conflits mineurs, Dati précise qu'en trente ans Florence a dépensé 15 000 000 de florins pour son effort de guerre, afin de maintenir sa *libertas* et de développer son territoire [444].

Comble de l'inclination pour la *ragione*-compte : Simone Sigoli fait un bilan spirituel de son voyage en Terre sainte : nombre des reliques visitées, années, mois et jours d'indulgences acquises. En somme, notre marchand fait le compte de ses bénéfices mystiques. Et son récit s'achève comme un *Libro d'entrate e d'uscite* : « Qui appiede e dinnanzi faremo menzione di tutte le sante orlique che troveremo nel pelegrinaggio della Terra Santa d'oltre mare... Negli altri luoghi... sì è di perdono, o vero indulgenza, sette anni, e sette quarantene, e quaranta dì... [445].

Lorsque Goro Dati annonce dans son *Libro segreto* son intention de faire « la ragione della dama Betta » [446], il exprime sa volonté de faire les comptes de cette femme et de lui rendre des comptes : de lui donner ce qui lui est dû. Et de même dans le *Pecorone*, deux voyageurs avant de quitter l'auberge « chiamarono la donna e fecero ragione con lei » [447].

Ainsi on passe du sens de *ragione*-compte à celui de compte dû : aussi précis et juste que possible. Pour les marchands du Bas Moyen Age, la *ragione*, c'est aussi la justice.

Par la bouche de Ghismonda, Boccace s'élève contre les hasards de la naissance. A la fille de Tancredi, la fortune paraît injuste, qui attribue parfois aux cœurs vils une position sociale élevée et aux âmes nobles une condition misérable : « Non ti accorgi che non il mio peccato ma quello della fortuna riprendi, la quale assai sovente li non degni ad

alto leva, abbasso lasciando i dignissimi »[448]. Pour corriger les inégalités, pour renforcer la *socialitas* qui unit les citoyens, en un mot pour remédier aux iniquités du destin, les *mercatores* florentins de la fin du Trecento aspirent à voir régner la *ragione*-justice, l'une des plus grandes vertus morales.

Relatant un procès qu'il perdit contre des adversaires plus puissants que lui, Pitti s'écrie : « E già perciò non mi ritrassi dalla mala impresa... e pure con isperanza, rifidandomi che a ragione la privazione del detto Mariano dovesse intervenire »[449]. De même, les *Ricordanze* d'Oderigo di Credi donnent maintes preuves de la passion de justice qui anime les marchands florentins de la fin du Trecento. Car en deux pages successives notre homme emploie à quatre reprises le terme de *ragione*[450].

A vrai dire, les marchands moralistes vantent tous la *ragione*-justice. Dans de nombreux paragraphes de son livre, Paolo da Certaldo recommande à ses lecteurs d'être justes. Il écrit successivement : « Se se' ingiuriato, aiutati chola ragione, e vincierai ogni superbo »[451] ; « A niuno offende chi sua ragione domanda »[452] ; « No lasciare quello che di ragione dèi avere »[453]. Semblablement, Morelli conseille à ses descendants : « Ingegnati a dirizzare chi si partisse dalla ragione colle buone parole, se puoi, e se non puoi, e tu sia ufficiale a giudicare, fa la ragione »[454].

Si grande est donc l'exigence de cette *ragione civile*, condition du maintien du corps social dans son intégrité, que même les hommes d'affaires « moralistes », qui enseignent d'ordinaire les vertus de l'intérêt individuel, du « particulier », ont tendance à lui préférer le sens de la justice. Un excellent témoignage de cette préoccupation apparaît dans le couple *volontà-ragione*, qui est le motif animateur de nombreux récits et réflexions chez les Florentins du Trecento et du Quattrocento. Les rapports de radicale opposition entre le goût de la force et le sens de la justice sont représentés par les conteurs et les chroniqueurs. Cavalcanti oppose en une formule lapidaire le monde de la force brutale à celui du droit et montre que le premier exclut le second : « Dov'è volontà, non si truova luogo per la ragione »[455]. Et Sacchetti s'avère le vrai poète de ce thème. Dans la quarantième nouvelle de son recueil, par exemple, il représente l'antagonisme qui se développe à son époque entre l'univers des idéalistes, épris de justice et désireux d'étudier le droit, et le monde nouveau des *condottieri* qui ne croient qu'en la violence. Le dialogue éveille des échos dramatiques : « Che ci hai fatto a Bologna ? Quelli rispose : Signor mio, ho apparato ragione. E messer Ridolfo disse : Male ci hai speso il tempo tuo. Rispose il giovene, che

gli pare il detto molto strano : Perché, signor mio ? E messer Ridolfo disse : Perché ci dovevi imperare la forza, che valea l'un due ».

D'une manière plus terre à terre, Dati ne cesse jamais de soutenir le bon droit des Florentins en matière de politique étrangère [456]. A propos de certains différends qui opposèrent Florence à Sienne, il écrit : « I Sanesi non vollero fare quello che fue giudicato, per la qual cosa i Fiorentini costretti per la ragione e per l'onore notificarono loro che la forza cercherebbe che si facesse ragione » [457]. Justifiant l'annexion de Pise, Dati va jusqu'à affirmer que Florence l'emporta parce qu'elle avait acheté la cité et qu'elle avait ainsi mis de son côté le droit international, qu'il a tendance à assimiler au droit commercial [458]. Se penchant sur les mérites respectifs des régimes républicain et tyrannique, notre homme en vient à définir la *ragione politica*. Il propose en modèle l'empereur Trajan [459], auquel il compare un instant, de façon polémique, Bernabò Visconti : « Faceva loro sommaria ragione, e in questo atto molte volte seguitò il costume dell'imperatore Traiano » [460]. Au nom de cette justice politique, Dati condamne encore ce coup du destin que fut l'assassinat de Piero Gambacorti par Jacopo d'Appiano : « Piero Gambacorti aveva di piccolo uomo fatto costui grande e messolo innanzi con grande onore e utile e amavalo e fidavasi di lui più che di se medesimo, e non vi fu alcuna cagione ragionevole perché questo dovesse fare » [461]. Revenant à ses préoccupations économiques — qui jamais ne l'abandonnent — Dati fait gloire au même Bernabò Visconti d'avoir appliqué la justice en faveur d'un marchand vénitien [462] et il justifie au nom d'une *ragione* politico-économique le fonctionnement de l'*estimo* et de l'octroi florentins : « Ciascuno paga più o meno secondo la sua facultà e chi è impotente non paga nulla, salvo che le gabelle ordinarie del vitto, e èvi tale cittadino che paga più di vino che tre milia di quelli della somma minore : tra tutti non pagano tanto quanto quello tale perché è ricchissimo e secondo ragione gli tocca così » [463].

Au nombre des conseils pratiques de Morelli se trouve celui de défendre ses droits à tout prix : « Sia ardito in volere tuo dovere, tuo onore e tua ragione ; quella addomanda francamente e con parole ragionevole e baldanzose e con fatti leciti e ragionevoli a usarli » [464]. Dans cette phrase se côtoient les notions de *ragione*-justice et de *ragione*-raison. Or, le troisième remède qu'emploient les hommes d'affaires pour lutter contre la fortune et l'utiliser est celui de *ratio*-raison.

L'adjectif *ragionevole* vient fréquemment sous la plume des marchands écrivains. Ceux-ci l'appliquent à toute pensée et action raisonnables, élaborées après un examen scrupuleux de la conjoncture et selon les règles de la logique, en dehors des élans de la passion et de la colère.

En ce sens Dati oppose aux intentions *ragionevoli* de John Hawkwood — chef de guerre avisé et au fait de la stratégie italienne — la *furia* du duc d'Armagnac désireux de se fier aux hasards : « Diliberò di volersi mettere alla ventura, negandogli sempre il capitano de' Fiorentini e dicendogli che più ragionevole e migliore partito era stare alle difese, che era la via più sicura » [465].

Appliqué au cours des événements, *ragionevole* a, pour les marchands chroniqueurs, le sens de normal, logique, inéluctable. Dati écrit que telle victoire du duc de Milan fut *ragionevole* parce que ses forces étaient supérieures à celles de ses adversaires : « Se 'l Duca avesse sì tanta gente, ragionevole fu ch'e' vincesse » [466].

Les marchands florentins entendent l'adverbe *ragionevolmente* dans un sens proche de celui de *ragionevole* tel que nous venons de l'illustrer. Pour eux, il signifie : de façon normale, nécessaire, conforme à l'ordre des choses. Morelli et Dati l'emploient pour dire qu'ils abordent un sujet au moment opportun, selon le déroulement logique et chronologique de leur récit. Le premier écrit, en commençant le paragraphe qu'il consacre à son père, cadet d'une famille de quatre enfants : « E questo come minore di tutti in quanto agli anni s'è riserbato al presente come ragionevolmente si richiede » [467]. De même, Dati répond volontiers à une question de son interlocuteur parce qu'elle lui est posée en son temps et conformément aux exigences dialectiques de son exposé : « Ragionevolmente seguita il dire di quello che domandi » [468]. Enfin, Filippo Villani parlant du déroulement logique, donc prévisible, de certains événements, écrit : « Il valente cavaliere messer Marino Donati... conosciuto il gran pericolo in che il campo stava e temendo quello che ragionevolmente secondo uso e costume di guerra ne dovea e potea avvenire (e tantosto n'avvenne), mosso da fervente zelo, incominciò a destare il campo » [469].

Composée avec *ragione*, une expression typiquement marchande nous paraît particulièrement intéressante : entre le sens de calculer et celui de raisonner, c'est la tournure *far ragione*, équivalent du moderne *far conto*, qui signifie préjuger de l'avenir en se fondant sur un examen précis et lucide du présent. Ainsi Sigoli écrit : « Quando l'uomo vi si trovasse [nel deserto] e vento vi si levasse, puoi fare ragione d'aver compiuto il viaggio, perocché sì grand'è la mossa e la nebbia di quella rena, che ogni uomo v'affogherebbe entro » [470]. Semblablement, un personnage du *Pecorone* dit à l'un de ses amis : « Io intendo che questa casa sia tua, che tu faccia ragione di vivere e morir qui » [471].

Employé seul, *ragione* c'est d'abord la raison entendue comme la cause nécessaire d'un événement et le mobile d'une action. Le terme

est très souvent utilisé par les marchands écrivains. Morelli dit par exemple : « Di questo si vede le ragioni chiare e per effetto » [472]. Or, l'adjectif *chiaro*, tel que l'emploie ici l'auteur des *Ricordi*, réapparaît sous la plume de Goro Dati. Porte-parole de leurs confrères, les marchands écrivains montrent comment la *mens mercatoris* exige de connaître les raisons des événements historiques et les motifs des actions humaines. De ce besoin procèdent les cent questions posées par l'interlocuteur imaginaire de l'*Istoria*. Celui-ci veut tout comprendre clairement et il assaille Dati de pourquoi et de comment. Une fois renseigné, il exprime sa satisfaction à avoir entendu une explication qui le contente : « Molto mi piace la ragione con la quale m'hai soluto il dubbio e chiara ne rimane la mente mia » [473]. Aussi bien le jeu des questions et des réponses, la recherche empressée des causes, l'évocation précise des conséquences, sont-ils les motifs dynamiques de l'œuvre de Dati : « Una cosa mi giova a sapere prima che tu vadi più oltre : cioè perché tutti i vicini de' Fiorentini da ogni parte aveano invidia loro... Due ragioni ci sono alla risposta di quel che domandi... Ora sono contento, ma dimmi : perché sono i Fiorentini in questi tempi tanto prosperati e i loro vicini il contrario ? E' questo per segreto giudicio, o per fortuna, o per loro eccelenza di virtù, o per altra ragione che si comprende ?... E' mi contentano molto le ragioni che tu m'hai dette e holle bene intese » [474].

Sur un plan plus élevé, la *ragione*-raison est la vertu, typiquement humaine, de sagesse, opposée à la passion, que les marchands condamnent parce qu'elle abaisse l'homme au niveau de la bête. Rappelons à ce propos les paragraphes que nous avons déjà commentés du *Libro di buoni costumi* [475] : « Molto ti ghuarda di non bere tanto che tti tolgha la ragione e 'l chonoscimento » [476] ; « Pericholoso pecchato è quello de l'ira... ché l'ira tolglie a l'uomo e a la femina la ragione... e l'uomo e la femina ch'è sanza ragione è simile a le bestie » [477]. Dati retrouve les accents de Paolo da Certaldo pour réprouver les passions : « E apresso era uomo da poco e piuttosto seguiva gli apettiti del corpo che quelli della ragione » [478].

Enfin, en un sens qui comprend tous les autres, *ragione*, c'est la raison comme capacité d'évoquer le passé *(narratio rerum gestarum)*, de pénétrer le présent *(ragionare* [479]*)* et, partant, de prévoir les événements futurs *(tener ragionamento* [470]*)*. Cette *ratio* sous-entend un ordre *ragionevole* de l'univers, qui n'exclut pas cependant la part des hasards. Elle s'efforce de distinguer l'être du paraître, de connaître la nature des choses afin de les dominer et de les exploiter malgré *venture* et *fortune*. Propre aux hommes *ragionevoli e intendenti* [481],

elle prétend, à son niveau le plus élevé, percer la *ragione delle cose*, selon les ambitions de Morelli [482].

Bref, grâce à la *ragione* entendue tout à la fois comme soif de précision, exigence de justice et désir de logique, le monde est mesuré, reconstruit et expliqué : en un mot, humanisé. Pour l'homme d'affaires, tout événement peut être déterminé par des coordonnées de temps et d'espace. Et il a nécessairement une cause et une conséquence. Raison pour laquelle le *sermo cotidianus* mercantile, comme nous l'avons relevé, est composé de courtes phrases toutes reliées entre elles par des *poi*, *perché*, *però*, *sicché*, *accioché*. A la manière de Dati et Capponi, Morelli écrit : « Di poi si rubellò messere Otto. Dicesi lo fece perché e' non gli si dava danari il signore di Padova aveva promesso darli, il perché e' fece quello. E tennesi toccasse danari da' Viniziani ; e questo è da credere, però che se messere Otto tenea il fermo, e' si vedea chiaro che tutta Lombardia voltava e 'l signore di Padova si faceva grande ; e' Viniziani se ne contentavano, e però intraruppono e vennono per questo a rinfrancare lo stato del Duca ch'era in rovina. Mentre che le cose erano in questa forma, il nostro Comune, acciò che la rovina seguitasse pure, intrafatto ordinò col cardinale legato... che si passasse in Lombardia » [483].

De façon pratique, c'est la *ragione*, examen lucide du passé en vue des actions futures, qui pousse de façon originale le *mercator* Raimondo Manelli — dans une lettre inédite — à s'efforcer de prévoir le cours du plus imprévisible et du plus terrible des hasards qui frappent les hommes du Bas Moyen Age : la peste. « A' fatti del morbo, vegho il parer tuo e so bene che ttu, né altri con intelletto umano, non possono giudicare diritto il fine d'esso. Considerato che donde proceda il principio, tengho abi anche il fine. Or, tu stimi al freddo arà fine... per l'usate passate morie, ch'è buon fondamento. Ma io tengho l'oppoxito, cioè fia un altro anno e questo tragho dal consueto della moria presente, la quale in ongni parte dov'è suta ed è, v'ha durato 2 anni o bene più. Sicchè io non stimo sia d'altra qualità a nnoi che agli altri... Or queste parole àno a darci un grande schaccho. Or di questa materia si ragiona per due fini : l'uno per aprovare, e l'altro per argomentare al futuro » [484].

Parvenu à ce point de notre enquête, nous nous croyons en droit de parler — malgré les réserves que nous avons dû faire — d'un mode de penser rationnel, typique des marchands florentins de la fin du Trecento : mode de penser qui contient en germe le postulat suprême de la connaissance selon le positivisme du 19e siècle [485], c'est-à-dire savoir pour prévoir et pour pouvoir. Cependant, ce jugement demande à

être précisé grâce au troisième terme de la dialectique marchande, celui de prudence, cette vertu des temps de crise, comme le dit bien R. Morghen [486].

Nous avons relevé l'expression de *prudenza* et l'adjectif *prudente* dans plusieurs lettres inédites dues à nos *mercatores*. Comme le concept de *fortuna*, celui de prudence a donc intimement pénétré la *mens mercatoris*. Giovanni di Filippo Rondinelli écrit à Matteo Strozzi pour lui recommander un ami : « Il perché io ti priegho quanto più posso che il detto Giovanni et fratelli ti sieno raccomandati et di questo ti voglio preghare, avengnadio sia certo non bisogni raccomandertelo, però che la prudentia tua è tanta che vedrai quello ricevono indubitamente e che arrai riguardo prima alla ragione, secondariamente alle promissione gli furono fatte per la nostra città et terzo per rispecto all'onore mio, che so il reputi tuo proprio » [487]. Vieri Rondinelli, podestat de Colle, prie Lionardo, Piero et Matteo Strozzi de châtier un de leurs protégés qui s'est rendu coupable de coups et injures sur la personne d'un habitant du *contado* : « Voi siete cossì prudenti che sono certissimo che provederete al honor vostro e mio, e questo dico maximamente perché il caso molto è dispiaciuto al popolo di questa terra » [488]. Enfin, Giovanni di Luigi Canigiani donne à Matteo Strozzi des renseignements concernant les combats qui opposent Florence et Lucques : « Del chanpo non è danno, se non ch'e' nimici, che sono tirati indietro pressoché un miglio, sì è stato preso di loro circha di fanti 20 e più, e di buoni. In verità, si ritiene per tutti gl'intendenti che messer Giovanni ghoverni quel chanpo con tanta prudenza quanto ne fosse mai » [489].

On voit déjà par ces exemples que, dans le vocabulaire des marchands florentins du Bas Moyen Age, le terme de *prudenza* n'a pas le sens actuel, dévalorisé, de précautionneux, mais qu'il désigne, selon l'expression de Cicéron, « rerum bonarum et malarum neutrarumque scientia » [490]. Aussi bien nos *mercatores* ont-ils un mot, *cautela*, pour dénommer la prudence timorée. Lorsqu'il annule son testament, Lapo di Giovanni Niccolini écrit : « E da poi, a dì ***, io Lapo, considerando che, quando avea facto il detto testamento, allora non avea né molgle, né filgliuoli, e che ora, in questo tempo, i' ò l'uno e l'altro, cioè mogle, filgliuoli, per abondare in cautela... l'ò disfacto im presenza di 5 testimoni nella bottega di ser Luca Bambocci detto » [491]. Pareillement, relevant l'acte d'émancipation de son fils aîné, Lapo s'exprime en ces termes : « Da questo dì innanzi, non sono tenuto a niuno obligo ch'esso facesse, né elgli è tenuto a' miei, e può testare, se avesse che, e obligarsi, la sua persona e i suoi beni ; e se niuno guadangno facesse, debbe essere tutto suo, e se perdesse niente, né io né altri n'è obligato...

E questo feci a maggiore cautela » [492]. Enfin, dans une lettre inédite à Matteo Strozzi, Palla di Palla Strozzi écrit à propos d'une affaire secrète : « Io, per non gli generare sospetto, vo dovunque vuole ; di questo fatto né elgli né il mio notaio à sentoti niente, e usai buona chautela » [493].

C'est à cette *cautela*, aspect dévalué de la *prudenza* que ressortissent certains conseils de Paolo da Certaldo et Morelli que nous avons commentés chemin faisant : concernant les précautions à prendre contre l'incendie, les hérétiques, les prostituées ou encore les factieux et les rebelles [494].

En vérité, la prudence se situe sur un autre plan, nettement supérieur. Pour le *mercator*, elle est la première des vertus morales.

Selon la psychologie aristotélicienne [495] et thomiste [496], les trois phases de l'acte prudent sont la délibération, le choix et la volonté de réalisation. Suivant cette analyse, les marchands parlent de *sapere* [497], *antivedere* [498] et *volere* [499], et ils désignent les trois qualités de l'homme *proveduto* ou *prudente* par les trois adjectifs : *intendente* [500], *aveduto* [501] et *sollicito* [502].

La délibération — qui consiste à combiner les moyens efficaces en vue d'atteindre à une fin réalisable — est assez finement décrite par les marchands moralistes. Relevant son importance, Paolo da Certaldo montre comment elle porte sur l'avenir, mais suppose tout à la fois une connaissance précise du passé et un examen rigoureux des circonstances présentes. Il écrit : « La provedenza dinanzi al chaso e al fatto è troppo buona chosa : e la provedenza di dietro pocho vale. E sempre sta proveduto, e pensa il tempo passato e lo tempo presente, e 'l tempo che ragionevolmente ti può venire a dosso » [503]. Morelli complète l'analyse de son prédécesseur et s'attarde sur l'idée que le prudent doit avoir une grande expérience. Il écrit : « Non si può provvedere alle cose future sanza grande antivedere, o quasi bisognerebbe essere indovino ; e però bisogna avere consigli dagli uomini antichi, savi e pratichi e che abbino veduto assai cose » [504]. Dans la prudence, les marchands louent l'expérience, ce savoir vécu plus qu'appris, que possèdent hommes mûrs et vieillards. Ainsi le Giannozzo de Leon Battista Alberti [505] et Giovanni Rucellai [506].

Les hommes d'affaires florentins décrivent avec prédilection la phase du choix prudent, qui est jugement porté sur l'efficacité des moyens proposés par la délibération en fonction des buts et des circonstances : recherche des signes qu'offre la conjoncture. Paolo da Certaldo l'analyse de la façon suivante : « Abi sempre a mente, che quando vuoli fare la chosa, di pensare e riguardare a che fine ti può riuscire ;

e se vedi di ragione ch'ella deba riuscire a buono fine, falla ; e se si potesse per niuna chagione riuscire a mal fine, nola fare, a ciò che poi ch'avrai chominciata la chosa tu non te ne penta e non dichi : io non vore' avere chominciata la tal chosa, però ch'io ne sto a chotal rischio, o di danno o di disinore » [507]. Tous nos *mercatores* recommandent à leurs lecteurs la plus grande circonspection lors du choix d'un parti. Par là ils expriment, en fonction des conditions dans lesquelles ils vivent, une certaine crainte devant l'action. S'adressant à son fils Lorenzo, qui désire quitter Bruges pour Naples, Alessandra Strozzi le met en garde contre une décision hâtive. Elle cite un proverbe passé dans l'usage dès la fin du Trecento : « Si vuole pensare più di sette volte in sulle cose, innanzi che se ne pigli, e chi va con pensato, fa alle volte meglio che chi corre a furia » [508]. Morelli rencontre Paolo da Certaldo pour conseiller la lenteur dans le choix d'une option décisive. Car il écrit : « Non si vuole essere chorente, venuto il pensiero, ma istarvi più e più dì e seguire piuttosto la ragione e 'l consiglio che la propia volontà o disidero » [509], cependant que l'auteur du *Libro di buoni costumi* s'exprime de la même façon : « Ne le chose dubiose lo 'ndugio molto vale e però non essere chorente » [510].

« La volonté efficace de tendre à la réalisation de la fin », pour employer l'expression d'un psychologue thomiste [511], est la dernière phase de l'acte prudent. Soucieux de faire passer la réalisation dans les faits, confiants dans l'efficacité de l'action, nos hommes d'affaires mettent en valeur les qualités de volonté et de constance du *prudens*. Paolo da Certaldo, en particulier, met passionnément en garde son lecteur contre la négligence et la paresse. Il lui enjoint d'être *sollicito* et *studioso* afin de vaincre le monde : « Se intendi bene ciò ch'io dicho e metilo in opera, fa' che tu sia in tutti i tuoi fatti, e anchora negli altrui, se gli avessi a fare, molto solicito e studioso e aveduto... Per chontinua solecitudine e studio si vincie ongni chosa ; e però fa' che tu sia istudioso e solicito, e persevera in bene, e veratti fatto ciò che vorai in giusto modo » [512].

La « cosmologie » [513] de la prudence selon les marchands est plus originale que sa psychologie. Morelli s'attache surtout à décrire la prudence individuelle, qui gouverne l'homme d'affaires dans sa conduite quotidienne et dans ses rapports personnels avec autrui. Ainsi, par exemple, de la décision de se marier : « Recati la mente tua al petto. E prima misura te, chi tu se' e di che condizione e di che natura, e apresso misura lo stato tuo e quello che richiede e quello che può in quanto all'onore e alla sustanzia del tuo valente : e non t'ingannare, ma seguita il consiglio e fondamento della coscienza tua. E s'ella giudica

il meglio avanzi e che ragionevolmente tu meriti bene per rispetto delle tue virtù e della tua sustanzia o inviamento, diliibera di torre moglie » [514]. Cet examen de conscience est moral et surtout économique. Pour sa part, Paolo da Certaldo envisage avec prédilection la *prudenza* économique, animée par l'esprit de lucre : « Anche se 'l tuo padre t'avesse lasciato ricchissimo uomc, se sarai nigrigente in provedere e in ghovernare i fatti tuoi, andranno l'uno dì male e l'altro peggio, e chosì di male in peggio verai in povertà. E intendi che quant'è magiore il monte e l'abondanza del bene, tanto vuole più studio e più solecitudine e meno nigrigenza » [515]. Dans une lettre du 15 octobre 1392, Franco Sacchetti définit la prudence politique, vertu propre aux magistrats expérimentés : « Raguardo li Comuni, li quali meglio vedete di me che sono guidati da sì gioveni padroni che altro non paiono li loro adunati che scuole di scolari. E Salamone dice : Iuvenes non possunt esse prudentes, quia prudentia exquirit experientiam, quc indiget tempore. E perché questi tali sono più volenterosi che ragionevoli, però signoreggia più la volontà che la ragione » [516]. Enfin, Dati insiste surtout sur la prudence militaire, qui assure à long terme le succès dans les combats : « Rimango bene informato de' modi come si governono i Fiorentini in tempo di guerra e bene mi piace che e' siano prudenti in ogni cosa e non mi meraviglio se viene loro fatto ogni cosa quando hanno ragione » [517].

Compte tenu de cette rapide analyse, la *prudenza* des marchands peut être nettement différenciée de la prudence chrétienne. En termes de morale chrétienne, « le discernement prudentiel ne s'exerce qu'en vue d'une fin moralement bonne et il suppose nécessairement la volonté efficace du bien vertueux » [518]. Or, aucun des propos des marchands que nous avons cités n'est animé par un élan moral. Mieux : au nom de la *prudenza*, Paolo da Certaldo recommande la thésaurisation et l'accaparement [519]. Aux yeux des moralistes chrétiens, la prudence marchande est donc « prudence de la chair » [520], uniquement préoccupée du bien-être matériel et dédaignant de rechercher en Dieu sa fin dernière [521].

Par contre, la *prudenza* des *mercatores* semble, au moins dans ses modalités, beaucoup plus proche de la *phronésis* aristotélicienne. Les coïncidences ne sont pas étonnantes. Car les humanistes du début du 15e siècle — Bruni et Manetti entre autres — reprennent l'étude et la traduction des œuvres politiques du Stagirite [522], que les hommes d'affaires connaissent au moins à travers de nombreux florilèges [523]. Aussi bien les discussions qui s'engagent dans le *Paradiso degli Alberti* sur le bonheur de l'homme partent-elles de la définition de la prudence par Aristote [524]. Cependant le philosophe grec veut former le juste,

alors que les marchands ne se soucient que de la prospérité quotidienne des individus. Leur vision est essentiellement pragmatique. La différence entre *prudenza* et *phronésis* est donc de perspectives et de mesures. Alors que les activités pratiques du prudent selon Aristote ne s'opposent pas aux fins éthiques propres à l'homme, la prudence selon les hommes d'affaires ne répond pas à un système moral mais à un art de vivre.

Quoiqu'il en soit de cette disproportion, le fait que les *mercatores* florentins de la fin du Trecento adoptent la prudence comme motif animateur de leur éthique, permet de mesurer leur humanisme avec une plus grande précision.

En célébrant la *prudentia*, les marchands expriment le sentiment — dû à l'expérience de leurs ancêtres et à leur propre apprentissage de la vie — que l'univers, obéissant à des lois générales, n'est pas totalement déterminé, et ils ont la conscience aiguë de l'incessante mobilité des êtres.

Fonction de leur vision de l'univers, les hommes d'affaires s'efforcent de s'insérer dans le monde afin de le modifier dans la mesure de leurs moyens. Pour cela, ils écartent la sagesse — vision abstraite et absolue de l'éternel — et rejettent la contemplation — refus de l'action —. Ils s'engagent dans une voie qui n'est ni héroïque ni surhumaine, se contentant de victoires qui ne sont jamais définitives mais toujours relatives. Ils s'efforcent de s'adapter aux circonstances : de temps, de lieu, de personnes. Ce sont des calculateurs. Cependant ils croient que par une action incessante et raisonnable ils peuvent, selon les circonstances et profitant de leur heure, réaliser leur bien et leur bonheur individuels.

Ce faisant, nos marchands se distinguent nettement de Machiavel dont ils annonçaient pourtant la conception de la fortune [525], mais ils ouvrent la route dans une certaine mesure au Guichardin des *Ricordi*, qui élabore une éthique des actions individuelles et circonstancielles [526].

## Notes

1. Nous désignons d'abord par Humanisme le « mouvement de reconquête du patrimoine philosophique, littéraire et scientifique des Anciens » (P. Renucci, *L'aventure de l'humanisme européen au Moyen Age*, Paris, Belles-Lettres, 1953, p. 7), mouvement dont on a voulu trouver l'origine dans la « renaissance » du 10e siècle, mais qui atteint sa maturité et son universalité à Florence durant la fin du 14e et le début du 15e siècle. Pendant cette période, les humanistes redécouvrent les écrivains latins et grecs, ils les prennent pour modèles, en imitent la langue et le style, en assimilent concepts et sentiments. D'autre part, nous entendons par humanisme une forme de vie et de pensée dont le motif essentiel est l'homme même, dans ses rapports avec autrui et ses actions propres. Lorsque nous parlons d'humanisme marchand, nous faisons donc allusion à l'intérêt exclusif pour l'humain qui semble propre aux hommes d'affaires florentins du Bas Moyen Age. Sont humanistes leur sentiment de la dignité des affaires, de l'originalité de l'enfance et leur tentative pour se faire une place dans le monde.
2. L'analyse d'une mentalité ne peut se limiter exactement à une période de 59 ans, si significative qu'elle soit. Aussi nous sommes-nous cru en droit de recourir à certains documents qui échappent de quelques années au cadre strict de la période 1375-1434 (la *Cronica* de Velluti et les lettres d'Alessandra Strozzi en particulier).
3. Pour l'influence exercée par saint Bernardin sur les Florentins, cf. Vespasiano Da Bisticci (*Vite*, Milano, Hoepli, 1951, p. 137) : « Condusse in modo questa città, ch'egli la mutò e fella, si può dire, rinascere ».
4. Cf. R. Morcay, *Saint Antonin archevêque de Florence*, Paris, Gabalda, 1914.
5. *Summa confessionalis D. Antonini, archiepiscopi florentini*, Venetiis, apud heredes Bartholomei Rubini, 1584.
6. *Summa sancti Antonini*, Venetiis, apud Iuntas, 1682.
7. Ms. B. N. F., II, III, 370 (ex. Mgl. 29, 185).
   Édité in *Tractatus illustrium in utraque tum pontificii, tum caesarei iuris facultate iuris consultorum de contractibus et aliis illicitis, Tomus septimus*, fo 15-50, Venetiis, 1584.
8. *Il paradiso degli Alberti, ritrovi e ragionamenti del 1389, romanzo di* Giovanni Da Prato, *a cura di* A. Wesselofsky, Bologna, Romagnoli, 1867, 3 vol.
9. *ex.* XXII, 25 : « Si tu prêtes de l'argent à quelqu'un de mon peuple, au pauvre qui est avec toi, tu ne seras pas à son égard comme un créancier, tu n'exigeras pas de lui d'intérêt ». *Lévitique*, XXV, 35-37 : « Si ton frère devient pauvre et que sa main s'affaiblisse près de toi, tu le soutiendras, fût-il étranger, afin qu'il vive auprès de toi. Ne tire de lui ni intérêt, ni profit, mais crains ton Dieu et que ton frère vive avec toi. Tu ne lui prêteras point ton argent à intérêt et tu ne lui donneras point de tes vivres pour en tirer profit ». *Deut.*, XXIII, 19-20 : « Tu n'exigeras de ton frère aucun intérêt, ni pour argent, ni pour vivres, ni pour aucune chose qui se prête à intérêt ».
   Matth., XXV, 27, Luc, XIX, 23, et surtout Luc, VI, 34-35 : « Si vous ne prêtez qu'à ceux dont vous espérez restitution, quel mérite avez-vous ?... Prêtez

sans rien espérer en retour [*nihil inde sperantes*] et votre récompense sera grande ».

10. Saint AMBROISE, *De Tobia*, in *Patrologie latine*, XIV, col. 778 : « Et esca usura est, et vestis usura est, et quodcumque sorti accedit, usura est » et *Breviarum*, in *Patrologie latine*, XV, col. 982 : « Usura est plus accipere quam dare ». Saint JÉROME, *Commentaires sur Ézéchiel*, in *Patrologie latine*, XXV, col. 177 : « Usuram appellari et superabundantiam quicquid illud est, si ab eo quo dederit plus acciperit », etc.
11. ARISTOTE, *Politique*, IX : « On a donc parfaitement raison de haïr le prêt à intérêt. Par là, en effet, l'argent devient lui-même productif et se trouve détourné de sa fin qui est de faciliter les échanges. Mais l'intérêt multiplie l'argent, de là précisément le nom qu'il a reçu en grec où on l'appelle rejeton. De même, en effet, que les enfants sont de même nature que leurs parents, de même l'intérêt c'est de l'argent fils d'argent. Aussi de tous les moyens de s'enrichir c'est le plus contraire à la nature ».
12. Expression de saint AMBROISE (*supra*, n. 10) reprise par le *Decretum Gratiani*, c. 3, XIV, qu. iii.
13. S. BERNARDINO, *Opera omnia*, t. II, XXXVII, iii, iii, p. 216.
14. S. ANTONINI, *Summa*, II, 7, 26 *sqq.*
15. ID., *ibid.*, II, 9, 3.
16. ID., *ibid.*, II, 9, 2.
17. ID., *ibid.*, II, 9, 4.
18. ID., *ibid.*, II, 9, 6.
19. ID., *ibid.*, II, 9, 14.
20. Cf. *Ézéchiel*, XVIII, 8 et 13 ; 3e concile du Latran, *Décrétales*, V, XIX, 8 et S. ANTONINI, *Summa*, II, 1, 1 et II, 10, 1.
21. Cf. 2e concile de Lyon (1274) canon 27, *Sexte*, V, V, 2 et S. ANTONINI, *Summa*, II, 9, 2.
22. S. ANTONINI, *Summa*, II, 9, 2.
23. ID., *ibid.*, II, 9, 2.
24. ID., *ibid.*, II, 9 et San BERNARDINO, *Le prediche volgari*, Pistoia, Pacinotti, I, 20 « Quando si è obbligati a rendere ».
25. Saint ANTONIN (*Summa*, II, 8, 3) explique que la vente à terme s'est généralisée à Florence, « quia vendendo pannos vel lanam plus vendit vendendo cum termino quam vendendo cum pecunia tunc sibi numerata : seu iuxta vulgarem *a contanti* ad rationem x pro centenario ».
26. Cf. la description faite par fra Santi Rucellai (à propos duquel, voir *supra*, p. 265) : « Hebbe principio in questo modo, che con ciò che la nostra comunità habbi sempre havuto per costume di gravare e sua cittadini per cagione delle guerre et delle imprese che si sono messi ad fare, o per acquistare dominio o per fare loro difesa da chi volessi opprimere ; et perché non sono bastate l'entrate ordinarie hanno preso questo modo di porre a sua cittadini le gravezze, ché così volgarmente si chiamano, et *etiam* hanno deputato luogo dove quelle si habbino ad pagare et dove stanno libri et camarlingo, il quale si chiama il luogo delle prestanze ; et perché, *in rei veritate*, nel principio quando cominciarono a Firenze e loro cittadini a fare le decte prestanze, fu veramente in facto che intesero volerli accattare con animo di renderli e restituirli formanente, et presono questo modo che quello che a ciascheduno toccava pagare in un anno di tempo, secondo la impositione sua facta, ne fussi posto creditore in su' libri del Comune chiamati libri del Monte. Et *etiam* ordinarono che, fornito

la guerra et la impresa facta fussi renduto a ciaschuno quello tanto havessi sborsato, lira per lira et fiorino per fiorino, et che non perdessino niente de' loro capitali, *annuatim* fussi dato loro l'interresso de' decti loro danari, che erano stati volenterosi a prestare. Et nel principio statuirno dovessino havere ad ragione di cinque per cento » (« Il trattato di fra Santi Rucellai sul cambio, il monte commune e il monte delle doti », a cura di R. de ROOVER, *A.S.I.*, LXI (1953), 1, p. 34-35).

27. G. VILLANI, *Cronica*, XI, 94.
28. San BERNARDINO, *Le prediche volgari*, Firenze, Rinaldi, 1959, II, XXX et *Le prediche volgari, Quaresimale del 1425*, Firenze, Libreria editrice fiorentina, 1940, vol. III, xliv. Dans les deux cas, combattant l'affirmation selon laquelle l'usure est indispensable à la vie des cités commerçantes, Bernardin dit qu'elle est interdite par le pouvoir civil dans le duché de Savoie. Est-il besoin de noter que les situations économiques de la Savoie et de la Toscane n'ont rien de commun au 15e siècle ?
29. Dommage subi par le prêteur à cause d'un retard dans le remboursement des sommes prêtées (cf. San BERNARDINO, *Opera omnia*, I, xlii, p. 248-255).
30. Dommage subi par le prêteur accordant un prêt sur les instances de l'emprunteur, en se privant d'un placement avantageux (cf. ID., *ibid.*, p. 248-255).
31. Remboursement des frais, des charges et de la peine du changeur (cf. *supra*, p. 261).
32. D'ordinaire non admis, c'est le risque couru par le prêteur lorsqu'il confie son argent à un marchand qui fait des affaires périlleuses (transports par mer, etc.).
33. Elle tend à écarter le soupçon d'usure lorsque les modalités d'une opération sont douteuses (ainsi de la vente à terme, cf. *infra*, p. 335, nº 58).
34. Ms. Bibliothèque Nationale de Florence, *Conventi soppressi*, I, x, fº 190-200, « Incipit tractatus magistri Dominici de Pantaleonibus de Florentia... »

34 *bis*. Ms. Laurenziano Pluteo 31, dext. 11, *Liber conventus Sancte Crucis de Florentia, ordinis Minorum, Determinatio magistri Francisci de Empoli in materia montis*, fº 149 rº - 155 rº.

35. Cf. G. Rucellai (marchand et père de fra Santi) : « Nel 1432 [en fait en 1425] s'ordinò per gli opportuni consigli il modo delle dote delle fanciulle in sul monte in questo effecto : che chi dava al comune f. 50, il comune ne dava f. 100 in cinque anni ; et chi dava f. 28, il comune rendea f. 100 per anni 7 ½, et chi dava f. 19 il comune rendeva f. 100 per anni 11, et chi dava f. 14 il comune rendeva f. 100 per anni 15 ; e in chaso che le fanciulle manchassino per morte, il comune rendeva solamente il chapitale » (G. Rucellai *ed il suo Zibaldone*, I, *Il Zibaldone Quaresimale, a cura di* A. Perosa, London, Warburg Institute, 1960, p. 48).
36. J. Lestocquoy prétend démontrer que l'Église n'a jamais tenu les marchands en suspicion, ni en théorie, ni en pratique. Il écrit : « Tout se réduit à un avertissement des périls inhérents au négoce et à l'interdiction pour les clercs de s'y livrer » (*Les villes de Flandre et d'Italie sous le gouvernement des patriciens*, Paris, P. U. F., 1952). Tout dépend donc de l'importance accordée aux périls inhérents aux affaires. Or, ceux-ci sont innombrables aux yeux d'Antonin (Cf. *supra*, p. 266). Surtout, l'Église reproche aux marchands d'avoir le lucre pour seul mobile (cf. *supra*, p. 265).
37. *Il Paradiso degli Alberti, ritrovi e ragionamenti...*, vol. III, p. 155-156.

38. Cf. à ce propos, E. GARIN, *La cultura filosofica del Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1961, p. 130.
39. *Il Paradiso degli Alberti...*, p. 160-161.
40. *Ibid.*, p. 162.
41. *Ibid.*, p. 162.
42. Ce panégyrique tient aux tendances économiques du moment mais aussi aux goûts littéraires de l'Humanisme naissant. Il annonce les louanges de la vie à la campagne prononcées par Alberti dans la *Famiglia*. On lit dans le *Paradiso* (p. 165-166) : « O quanto è questa via laudabile, o quanto è gloriosa, o quanto dilettevole ! Questa sola fra l'arti mecaniche è alle stelle da' filosofi, da' poeti, da morali et naturali, da attivi e contemplativi e al postutto da ogni uomo che à intelletto in arte e ingegno, lodata, esaltata e gloriata ! Io lascio stare le dolcezze che in questo si truovono e vegiono ; io lascio stare le consolazioni innumerabili colla coscienza pura, chiara e sincera che questa esercitando s'acquistono ; io lascio stare il frutto laudabile et solativo e onesto che questa produce. Chi questo esercizio elegge, o quanto buona e perfetta elezione si prende ! Elli si separa dalla ignoranza del vulgo ; elli fugge la turbazione de' popoli, elli schifa l'angoscie, noie e fatiche incomportabili della comunione delle perverse, ritrose e strane condizioni delle genti, dandosi alcuna volta in essa all'ozio, ricreando per istudio della madre filosofia e teologia, alcuna volta cantando colle muse fra freschi rezzi del sacro alloro ». Ce panégyrique enthousiaste, bien que marqué au coin de la rhétorique, est beaucoup plus ardent que ne le sont les louanges mesurées du commerce.
43. *Ibid.*, p. 166-167.
44. Cf. G. BARBIERI, « Rassegna delle forze del lavoro in sant' Antonino », *Economia e storia*, I (1960), p. 30.
45. La conclusion du chapitre est conforme à la morale économique d'Antonin (cf. *supra*, p. 260) : « Si in mercatione praedicta inventum fuerit lucrum, dictus Petrus restituet primo ipsi Martino suum capitale, scilicet C libras integre. Post modum vero deductis expensis et extimatione operum suorum dabit ipsi Martino de lucro invento medietatem vel terciam partem et aliud remanebit sibi : si vero inventum fuerit accidisse dapnum in mercatione praedicta absque culpa ipsius Petri, dictus Martinus sustinebit totum dapnum quantum perditum fuerit de sua pecunia, et dictus Petrus sustinebit dapnum de suis operibus et expensis. » (f° 23 v° - 24 r°, cité par G. BARBIERI, « Rassegna delle forze... », p. 31).
46. Cf. *infra*, p. 393.
47. Cf. Vespasiano DA BISTICCI, (*Vite di uomini illustri, a cura di* A. D'Ancona e R. Aeschliman, Firenze, Barbera, p. 139-140) : « Dannava ogni vizio universalmente e maxime la maledetta voragine dell'usura, che è quella che disfà le città, le case et le provincie. Avendo una mattina predicato a Sancta Maria del Fiore de' contratti e delle restituzioni, e maxime del monte et delle dote delle fanciulle... s'abatté a caso che v'era messer Giannozzo Manetti. Disse a sancto Bernardino : voi ci avete mandato tutti a dannazione. Egli rispose : io non vi mando persona e i vizi e mancamenti degli uomini sono quelli che vi li mandano. Cominciò a entrare con sancto Bernardino in sul contratto delle dote dove il capitale sta fermo... Così gli solvette tutti i dubbi che gli pose con potentissime ragioni e con grande umanità, in modo che messer Giannozzo Manetti, e tutti quegli che v'erano, ne rimasono assai soddisfatti. Ogni dì venivano a lui infiniti, per consiglio o di contratti o di restituzioni o d'altre

cose ; a tutti soddisfaceva ». Pour l'audience de saint Antonin dans les milieux marchands, avant même sa nomination à l'archevêché de Florence, cf. une lettre de Gherardo da Prato à Alessandro Rondinelli (in *Il Paradiso degli Alberti*... III, p. 336-337) : « Talora ti truovi col venerabile et vero religioso maestro Antonino, uomo onesto e perspicuo di costumi e di vita preclaro, anzi ottimo di sagra teologia maestro e profondo dottore, di somma sapienza circonfulto, di massima anzi maravigliosa eloquenza porporito, e tale che poche sarebono l'umane laude alla sua divina esaltazione suficienti... ».

48. *Quaestiones disputatae*, Siena, 1488, § 33.
49. Lapo da Castiglionchio fut l'un des soutiens les plus actifs de l'oligarchie florentine et, pour cette raison, l'une des premières victimes des *Ciompi* (cf. *supra*, p. 137).
50. *Allegationes*, Venetiis, 1571, n° 137.
51. Ms. Bibliothèque Nationale de Florence, Mgl. cl. 29, 179, f° 287 v° - 288 r°, *Domini Petri de Ancarano, an lucra...*
52. Sur Lorenzo Ridolfi, cf. VESPASIANO, *Vite*, p. 382 : « Conoscesi la nettezza sua e della sua coscienza per quello libro che fece, intitolato *De usuris*, dove tratta de' contratti leciti e delle restituzioni. E' stato questo libro ed è di grande autorità per tutto il mondo, che non fu mai riprovato in cosa ignuna. L'arcivescovo Antonino l'allega spesso nella *Somma*... e non si discordia mai in cosa ignuna da messer Lorenzo, ma sempre l'allega, come se fussi il testo dello Evangelio. Vedesi che in questa opera egli durò grandissima fatica e una grandissima diligenza, perché ogni cosa va alla ragione e alla autorità ; e vide tutti gli scrittori che trattano de' casi della coscienza, e risolvesi in quegli casi che gli parevano più giusti e più onesti i cambi e i contratti non giusti, tutti gli getta per terra e danna tutti i cambi, da' reali in fuora, servate ancora le debite circostanze. Del monte di Firenze non c'è ignuno che scriva con più ragioni, e non ne se inganna, come fanno i più ».
53. Ms. Bibliothèque Nationale de Florence, II, III, 370 (ex Mgl. 29, 185) : nous citons d'après l'édition de Venise de 1584 (cf. *supra* n. 7).
54. Laurentii DE RODULFIS, *De usuris*, I, 19.
55. ID., *ibid.*, III, 8.
56. ID., *ibid.*, III, 8.
57. Opération consistant à se procurer de l'argent par une traite tirée sur une place où l'on n'a ni correspondant, ni crédit. A échéance, la traite étant impayée, le correspondant du créditeur émet une re-traite en faveur de son commettant, qui annule la traite précédemment émise, de telle sorte que le paiement final a lieu dans la place où a été conclu le premier change. Parfois le rechange se fait au cours de la place étrangère, très souvent plus élevé (change sec spéculatif), parfois aussi le taux du rechange est fixé par avance, afin que le banquier ne coure pas de risques (*cambio fittizio*, cf. *infra*, n. 151).
58. Cette notion de l'usure définie selon un critère quantitatif apparaît aussi un instant chez Antonin, à propos des ventes à terme. Car l'archevêque, après avoir condamné la *venditio ad terminum* au delà du juste prix, suspend son jugement en disant : « Est tamen materia ista multum intricata, nec bene clara : et ideo non amplianda ». Cf. G. BARBIERI, « Rassegna delle forze del lavoro... », p. 21, n. 39 : « Tale incertezza anticipa forse l'assunzione del criterio quantitativo nei giudizi morali dei fenomeni economici ».
59. G. BARBIERI, « Rassegna delle forze del lavoro... », p. 21.
60. ANTONINI, *Summa*, II, 6, 37.

61. ID., *ibid.*, II, 6, 38.
62. ID., *ibid.*, II, 6, 38. Cf. B. JANETT, S. *Antonino and Mediaeval Economics*, London, Manresa Press, 1914, p. 66 *sqq.*
63. ANTONINI, *Summa*, II, 10, 1.
64. ID., *ibid.*, II, 10, 2.
65. Antonin juge très favorablement Dominici, le cardinal et le guide religieux des marchands (à propos duquel cf. *supra*, p. 348) : cf. *Summa*, II, 10. 5 : « Vir per cuncta laudabilis dominus Iohannes Dominici card. ».
66. Sur le « tutiorisme » d'Antonin, cf. R. MORCAY, *Saint Antonin archevêque de Florence*, p. 360-362.
67. ANTONINI, *Summa*, II, 7, 47.
68. ID., *ibid.*, II, 7, 49.
69. ID., *ibid.*, II, 6, 1.
70. ID., *ibid.*, II, 8, 1.
71. ID., *ibid.*, II, 8, 40.
72. SALIN, *Geschichte der Volkswirtschaftlehre*, p. 51.
73. G. BARBIERI, « Rassegna delle forze del lavoro », p. 26.
74. Cf. VESPASIANO : « E' sancto Bernardino in questi contratti alquanto più ristretto che non è l'arcivescovo Antonino. » (*Vite di uomini illustri*, p. 140).
75. Sur l'identité de vue des deux religieux concernant la réforme de l'ordre des Prêcheurs, cf. VESPASIANO, *Vite*, p. 135. Pour le rôle, moins connu, joué par Antonin en faveur de la réforme de son ordre, cf. MORCAY, *Saint Antonin*, p. 60 *sqq.*, et MORTIER, *Histoire des maitres généraux...*, IV, p. 129, ainsi que S. ORLANDI, *Necrologio di Santa Maria Novella*, Firenze, Olschki, 1955.
76. Il ne manque pas de le faire à plusieurs occasions, comme, par exemple, à propos du *Monte*, cf. *supra*, p. 261. Nous verrons que la casuistique et les hésitations d'Antonin sont révélatrices de ses incertitudes concernant la morale des affaires.
77. ANTONINI, *Summa confessionalis*, I, II, II, f° 112 v°.
78. ID., *ibid.*, III, II, VII, f° 175 v°.
79. San BERNARDINO, *Le prediche volgari, Quaresimale del 1425*, Firenze, Libreria editrice fiorentina, 1940 ; ID., *Le prediche volgari*, Firenze, Rinaldi, 1959.
80. ID., *Le prediche volgari*, Pistoia, Pacinotti, 1934.
81. *Tractatus sancti* Bernardini De Senis *in contractibus et usuris*, s.l., n. d., in-fol° (Pellechet 2085). Traduction du *Tractatus* : San BERNARDINO, *Istituzioni morali intorno al traffico ed all'usura, tradotte in volgar favella e con varie annotazioni per comodo ed utile dei negozianti*, Venezia, 1774.
82. L'*usura palliata* est doublement condamnée : comme usure et comme animée par une *intentio depravata* (cf. ANTONINI, *Summa*, II, 6, 2).
83. *Tractatus sancti Bernardini*, f° lxxxv v°.
84. ID., *ibid.*, f° xci r°.
85. ID., *ibid.*, f° xcii v°.
86. ID., *ibid.*, f° xciii r°.
87. ID., *ibid.*, f° xciii v°.
88. « Ceterum ad conscienciae civium exonerationem, statuit ipsa civitas quod quicquid previsum est predicti communis dari debere talibus mutuantibus pro dono damni et interesse seu provisione vel merito dictorum creditorum intelligatur dare et recipi et detur et recipiatur et peti et recipi possit pro spontaneo et libero et mero dono et donationis titulo et recipere intelligatur quolibet talis creditor a communitate predicta et hoc pro damno et interesse

e pro aliqua remuneratione discreta atque ita et taliter totum illud recipiat unusquique creditorum sicque petere et exigere valeat quod nullo modo quo ad conscienciam restituere obligetur » (ID., *ibid.*, f° ci r°).

89. ID., *ibid.*, f° clxi v°- clxii r°.
90. ID., *Prediche volgari*, Pistoia, Pacinotti, I, 8, p. 83.
91. ID., *ibid.*, I, 8, p. 79.
92. Cf. R. MORCAY, *Saint Antonin*, *passim*.
93. « Il trattato di fra Santi Rucellai sul cambio, il monte comune et il monte delle doti », a cura di R. DE ROOVER, *A.S.I.*, LXI (1953), 1, p. 3-41. Fra Santi (Pandolfo Rucellai) est le fils de Giovanni Rucellai, l'auteur du *Zibaldone Quaresimale* (cf. *infra*, n. 174).
94. A propos du change et rechange, fra Santi écrit : « Dico che essendo per le decte cause delle mercatantie sarebbe da concedere la decta utilità, quantunche la transcenda la regola, pure me ne rimetto a miglior consiglio ». (« Il trattato di fra Santi Rucellai », p. 27-28).
95. ID., *ibid.*, p. 24.
96. ID., *ibid.*, p. 26.
97. ID., *ibid.*, p. 34.
98. Sur le peu de talent de Pandolfo Rucellai pour le commerce, cf. R. de ROOVER, « *Il trattato...* ».
99. *Ps.* 70, LUC, 19.
100. ANTONINI, *Summa*, II, 13, 1.
101. ID., *Summa confessionalis*, III, II, VII.
102. ID., *ibid.*, III, II, 8.
103. ID., *Summa*, II, 13, 2.
104. ID., *ibid.*, II, 13, 2.
105. S. BERNARDINI, *Tractatus*, f° xii, *sqq.*
106. Cf. *supra*, p. 128.
107. S. BERNARDINO, *Le prediche volgari*, Pistoia, p. 101.
108. LAURENTII DE RODULFIS, *De usuris*, IV, 10.
109. Cf. *supra*, p. 99.
110. Cf. A. FANFANI, *Le origini dello spirito capitalistico in Italia*, Milano, Vita e pensiero, 1933.
111. Cf. G. BARBIERI, « Rassegna delle forze del lavoro... », *passim* et R. de ROOVER, « Il trattato di fra santo Rucellai », p. 18 : « L'esposizione più completa della questione, la fa sant'Antonino, arcivescovo di Firenze nella sua *Summa Moralis* ».
112. ANTONINI, *Summa*, II, 13, 3 : « Negotiatio redditur illicita ratione mali consortii : puta si mercatores inter se conveniant et pactum faciant quod omnes vendant tali praecio merces, vel unus solus vendat, et non alii, certam rerum speciem ».
113. Cf. G. BARBIERI, « Rassegna delle forze del lavoro... », p. 24.
114. G. BOCCACCIO, *Decameron*, IV, 7, 6 : « [Pasquino] dando andava per un suo maestro lanaiuolo lana a filare ».
115. ANTONINI, *Summa*, II, 13, 1 et Laurent. DE RODULFIS, *De usuris*, IV, 7.
116. « Merito lucrum competens et discretum inde possunt et debent rationaliter reportare ». (S. BERNARDINI, *Tractatus*, f° XV r°).
117. ID., *ibid.*, f° XV r°.
118. ID., *ibid.*, f° XV v°.
119. ID., *ibid.*, f° XV v°.
120. ID., *Le prediche volgari*, I, 5, p. 98-99.

121. ID., *ibid.*, p. 103-104.
122. ID., *ibid.*, p. 104.
123. ID., *ibid.*, p. 105.
124. On remarquera que, comme le notent les historiens dans leurs ouvrages les plus récents, les lois somptuaires sont dues davantage à des raisons économiques qu'à des condamnations morales.
125. ID., *Le prediche volgari*, Canarozzi, III, p. 204. Selon le même esprit, Ridolfi écrit : « Pecuniae nulla est utilitas, si tenetur in archa, et est eius usus ad commutandum, ut supra dictum est, unde in ea utilitatis causa principalis est hominis industria. » (*Tractatus*, IV, 14). On voit comment l'affirmation « capitaliste » des *mercatores* (Paolo da Certaldo, Alberti) trouve son origine dans les théories économiques chrétiennes et, au delà, dans les réflexions chrématistiques de la *Politique*.
126. Cf. *supra*, p. 104.
127. M. VILLANI, *Croniche di* G., M., F. —, Trieste, 1861, III, CVI, *De' fatti del monte.*
128. Alessandra, née des Macinghi, épousa en 1422 Matteo Strozzi, lainier, l'un des animateurs de l'opposition aux Médicis, qui fut exilé en 1434 en même temps que Palla Strozzi. Devenue veuve en 1435, elle ne cessa pas d'échanger à partir de 1447 une correspondance régulière avec ses fils exilés à Naples. Cf. Alessandra MACINGHI NEGLI STROZZI, *Lettere di una gentildonna fiorentina del sec.* XV *ai figliuoli esuli, pubblicate da* C. Guasti, Firenze, Sansoni, 1877.
129. ID., *ibid.*, p. 573-574.
On notera que ce type de spéculation sur la valeur des rentes d'État apparut dès la fin du 14e siècle. Mieux, selon Marchionne di Coppo Stefani, l'État en tira une nouvelle occasion de profit : « 1381. Conciosiacosa che molti incantavano li danari di Monte e dicevano : — Lo Monte vale 30 per centinaio questo dì, io voglio fare teco una cosa ; io voglio poterti dare oggi a un anno, ovvero tu dare a me ; quanto a 31 per cento vuoi che ti doni, e fa questo ? E cadeano in fatto : poi stava in sé. Se rinvigliavano, li comperava, e se rincaravano, li vendeva, e ne permutava qua e là la scritta 20 volte l'anno. Di che vi si pose su gabella fiorini due per cento a ogni permuta ».
130. Cf. *supra*, p. 129.
131. Cf. *supra*, p. 332, n. 18.
132. *Lettere di un notaro ad un mercante del Trecento*, Firenze, Le Monnier, 1880, I, CXLII.
133. *Ibid.*, II, p. 235.
134. *Ibid.*, II, p. 259.
135. *Ibid.*, I, p. 167-168 : « Io ho grande pensieri che uno dì, o ora all'erba nuova, il grano rimbalzi... Io ne credo sapere assai, secondo che si può per lo indovinare. E di simile comperamento non vi so consigliare, ché non so se s'è onesto tanto. Priegovi io bene che, se ne comperate, mi prestiate tanti danari, che ve ne sia entro uno moggio per me : o ravvigli, o rincari, il danno o pro sia mio ». Autre type de spéculation à la hausse (mais dans laquelle Mazzei n'entre pas) : les facteurs de Datini à Pise lui écrivent pour justifier un achat de cire : « Veramente anzi che sia 2 mesi la ciera varrà più di fior. 11, imperò le navi qui non hanno quanto si deve e non ci ha venditore a meno di f. 10 1/3 ... » (cité in E. BENSA, *Francesco di Marco da Prato*, Milano, Treves, 1928, p. 403).
136. S. BERNARDINI, *De usuris*, fo xvii ro : « Tale lucrum turpe a doctoribus reputatus sine necessitate emere res tempore quo minus valent et servare ad tempus cariori foro vendant ».

138. Ce trafic s'est développé grâce à l'usage selon lequel les bulles répartissant les bénéfices écclésiastiques n'étaient expédiées qu'après paiement d'une somme fixée d'avance au titre du *servitium*. Comme les nouveaux bénéficiers n'apportaient pas d'argent à Rome à cause des risques du voyage, ils se faisaient avancer les sommes dont ils avaient besoin par une banque italienne ayant une succursale dans leur pays et, une fois de retour, au jour de l'échéance, ils payaient en sus des frais de change un intérêt allant de 5 à 8 %. Peut-être certains des prêts que nous citons à la page 272, ressortissent-ils à cette pratique, tout aussi enrichissante pour les hommes d'affaires que pour la Curie, mais condamnée par Antonin (*Summa*, II, VII, 50).
139. A. S. F., *Mediceo avanti il principato*, XCVIII, n. 444, 10/12/1432.
140. *Ibid.*, XIII, 96, 16/4/1431.
141. *Ibid.*, I, 217, 22/8/1405.
142. *Ibid.*, CXXXI, 7, f° 14-19, 5/6/1401.
143. *Ibid.*, 606, s. l, 2/7/1434.
144. Cf. par exemple S. ORLANDI, *Necrologio di Santa Maria Novella*, Firenze, Olschki, 1955, *passim* et Y. RENOUARD, *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Age*, p. 151).
145. L'espoir d'un profit quelconque tiré d'un prêt (fût-ce l'espoir d'une faveur ou d'un service) est la cause de l'usure. Cf. ANTONINI, *Summa*, II, 6, 14 : « Si quis mutuat alteri ea intentione vel pacto ut vadat ad molendinum suum, vel furnum, vel ad apothecam suam ad emendum velut intret scolas sub eo, et huismodi alias non mutuaturus, usuram committit etiam si non maiori pretio sibi vendit propter hoc seu plus ab eo quam ab aliis petit. Ratio est, quia commoditatem seu utilitatem inde recipit quae pretio aestimari potest... et tenetur restituere ».
146. Parfois les grands prélats empruntent de l'argent aux marchands pour satisfaire leurs ambitions de carrière. Ainsi Antonio Gaetani, archidiacre de Bologne, désireux de devenir titulaire de l'église de Patras, emprunte en 1393 à Donato Acciaiuoli la somme de 3 000 florins (cf. ms. *Laurenziano, Carteggio Acciaiuoli*, Ashb., 1830, quad. 4).
147. *Il libro degli affari proprii di casa de Lapo di Giovanni Niccolini dei Sirigatti* édition critique et commentée par C. BEC, p. XXXVII.
148. *Ibid.*, p. XXXVII.
149. Cf. Laurentius DE RODULFIS, *De usuris*, IV, 46 : « Si pactum de retrovendendo adiectum foret, tunc dicas quod... si pro maiori pretio, idem si vero pro eodem, tunc creditur illicitum ».
150. A. SAPORI, *Le marchand italien au Moyen Age*, Paris, Colin, 1952, p. LXIII.
151. Cf. G. CAMERANI-MARRI, *I documenti commerciali nel fondo mediceo (1293-1492)*, Firenze, Olschki, 1951, p. 12 et 115, n. 350.
152. A.S.F., *Mediceo avanti il principato*, XCII, s. l, 92, f° 243-244, 3/11/1406.
153. R. MORCAY, *Saint Antonin*, p. 148.
154. Cf. San BERNARDINO, *Prediche volgari, predicazione del 1425 in Siena*, XVI, p. 239 : « Uno santo padre ebbe una visione d'uno usuraio che aveva lassato a uno suo figliuolo che rendesse l'usura. Et esso vide l'anima di quello usuraio nell' onferno in una grande pena. Poi vidde l'anima del figliuolo. El padre fu cavato di quello luogo, e messovi el figliuolo, e lui messo più giù... »
155. Cf. *supra*, p. 108.
156. D. VELLUTI, *La Cronica domestica scritta tra il 1367 ed il 1370, per cura di* I. Del Lungo e G. Volpi, Firenze, Sansoni, 1914, p. 122.

157. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini dei Sirigatti*, édition critique et commentée par C. Bec, p. xxxvii.
158. Cité in A. Macinghi Negli Strozzi, *Lettere di una gentildonna...*, p. 193.
158 *bis*. A.S.F., *Carte Stozziane*, II serie, n° 4, f° 54 r°.
159. Archives d'État de Lucques, *Potestà di Lucca*, a. 1374, n. 4971, cité in *Le croniche di G. Sercambi, a cura di* S. Bongi, Roma, 1892, 1892, I, p. xi, n. 1.
160. Paolo da Certaldo, *Il libro di buoni costumi, a cura di* S. Morpurgo, Firenze, Le Monnier, 1921, p. 327.
161. ID., *ibid.*, p. 128.
162. ID., *ibid.*, p. 115.
162 *bis*. G. Di P. Morelli, *Ricordi, a cura di* V. Branca, Firenze, Le Monnier, 1956, p. 249.
163. ID., *ibid.*, p. 251.
163 *bis*. ID., *ibid.*, p. 267.
164. ID., *ibid.*, p. 155. Plusieurs années avant Morelli, vers 1370, Donato Velluti exprime la même admiration pour un ancêtre usurier qui amassa une grande richesse à force de pratiques illicites. Il écrit : « Si accrebbe assai, facendo l'arte che fece, prestando a scritte a libri di mercatanti e a carte : tale che al tempo della sua morte, si trovò avere, tra possessioni e crediti, più di V^m di fiorini, ch'era una bella ricchezza in quello tempo ». (*La cronica...* p. 62).
165. Cf., par exemple, *ibid.*, p. 47.
166. Cf. *Le prediche volgari, passim*.
167. « 1384, a dì 9 d'aghosto. Al nome di Dio e della groriosissima Vergine Maria e di tutti i santi di vita eterna ame[n]. Questo libro è di Francescho di Marcho e di Pietro di Giu[n] ta e di me, Francescho di Matteo Bellandi, tutti da Prato ». A.D.P., 301, *Libro delle commesse di panni*, f° 1, cité in F. Melis, *Aspetti della vita economica medievale (studi nell'Archivio Datini di Prato)*, Firenze, Olschki, 1962, I, p. 286.
168. « Al nome di Dio a dì 13 di novembre 1398. Questa mattina, col nome di Dio e di guadagnio, cho salvezza dell'anima e del chorpo, abiamo aperto il bancho e Pieraccino Zamini siede alla chassa e seghuiremo nelle facciende chome ischadrano e voi sarete avisato dì per dì, di quanto seghuiremo ». A.D.P., 337, Florence-Prato, Compagnie del Banco a F. Datini, 1392, cité ID., *ibid.*, p. 154.
169. « E sono d'accordo i detti compagni che, dello guadangnio si farae, Franciescho di Marcho debia avere il guadangnio di f. 1 550 d'oro, e Boninsegnia debia avere il guadangnio di f. 1 550 d'oro... E cosie debia avere ciaschuno di loro, se perdita vi fose, per la detta somma, della quale sempre ci guardi Idio ». A.D.P., 155, *Libro segreto*, segn. A., Cie d'Avignon, f° 12 v°, cité ID., *ibid.*, p. 149.
170. « Io òe accompagnato Paulo, mio figliolo magiore, con Pietro Gentili, la quale per la grazzia di Dio, è una buona e grande ragione : che Dio ne ddia bene affare. E lo nome della ditta compagnia dicie Paulo Balbani e compagni. El trafficho loro serà pure la magiore parte in fare lavorare draparia di seta : di che al nome di Dio e di salvamento ellino vi mandano alchuna cosa a vendere, come da loro ne sarete avizati ». A.D.P. 885, Bartolomeo Balbani, Lucques-Barcelone, 31/1/1400, cité ID., *ibid.*, p. 182.
171. « Disevixi de le 2 charache, le quali di poi del tuto ci sonno dilivere e, a dì 17 di quessto, da Suantona, partirono a belisimo vento loro rengniato : che asai avanti le stimiamo. Presti loro Idio di sua grazia ». A.D.P., 664, Londres-Florence, Cie G. Orlandini et Neri Vettori, 31/1/1404, cité *ibid.*, p. 34.

172. « Poi questa nave partì, non à auto guari buon tempo... E non può esere dilunghato a nostro parere. Non cie n'à nesuna nuova, poi partì. Idio la faci salva : un pocho ne stiamo in pensieri. Per letere abiamo da Genova, de' dì 20, dicono vi s'armavano navi e galee per andare a trovare le navi di Saona, che fu[ro]no prese dalle navi di costoro. E ieri ci fu nuove da Perpigniano, che al chapo de Crocie erano state viste 4 fuste armate, che si stima sarano quelle di Cicilia, state in Porto Pisano... Che Idio faci salvo questa nave e l'altre vanno per bene fare ; l'altre pericolino ». A.D.P., 639, Barcelone-Florence comp. Datini 7/9/1395, cité ID., *ibid.*, p. 646.
173. Cf. A. SAPORI, *Le marchand italien au Moyen Age*, p. XVIII-XIX.
174. G. RUCELLAI, *Il Zibaldone quaresimale, a cura di* A. Perosa, London, Warburg Institute, 1960. Le *Zibaldone* est un autre de ces livres de marchands destinés à l'usage familial et composés de maximes, de citations ou de réflexions personnelles concernant l'art de la *masserizia*, ou la conduite de la maison et des affaires.
175. ID., *ibid.*, p. 5.
176. ID., *ibid.*, p. 117-122.
177. A.S.F., *Carte strozziane*, II[a] serie, n. 352, f° 238 r°.
178. *Ibid.*, f° 238 v°.
178 *bis*. Ainsi de celles de Goro Dati (cf. *supra*, p. 155) et de Giovanni di Pagolo Morelli (cf. *supra*, p. 70), pour ne citer que deux marchands que nous connaissons bien. Quant à ce dernier, il exprime après la mort de son fils le trouble qui l'agite en une sorte de vision mystique. Il subit en rêve une série de tentations diaboliques, expression de ses regrets au souvenir de ses échecs sentimentaux et professionnels. Il est pris d'un bref mais violent désir de fuir le monde : « Considerando la vita de' servi di Dio, mi venia mezzo pensiero d'ire la sera a starmi con que' romiti abitano nel monte, e questo pensando, mi dava dolcezza alla mente e quasi istimava andando ricevere molta consolazione la notte in quel luogo ». (*Ricordi*, p. 506). Cependant cette aspiration à l'ascèse solitaire n'est que passagère. Bientôt le père meurtri demandera à son fils défunt, qui lui apparaît, de lui prédire son avenir commercial, familial et politique. Ainsi la terre l'emporte définitivement sur le ciel : « Ancora ti domando : isperando nella virtù di Dio, e non contraffacendo ai suoi commandamenti... se posso isperare mi presti buono stato al mondo nell'avere e nell'onore del mio Comune ». (*Ricordi*, p. 515).
179. Ainsi de la procession « des blancs », qui a lieu dans la Péninsule, depuis le Nord jusqu'en Toscane, en 1399-1400. C'est sans doute une nouvelle poussée des craintes millénaristes qui la suscite, après les épidémies de peste, les troubles politiques et les difficultés économiques de la fin du siècle (cf. A. FRUGONI, « La devozione dei Bianchi del 1399 », in *L'attesa dell'età nuova nella spiritualità della fine del Medioevo*, Convegno del Centro di studi sulla spiritualità della fine del Medioevo, Todi, 1962, p. 233-248). Aussi bien C. Salutati écrit-il à cette époque au notaire ser Giuliano Zonarini pour combattre l'idée qu'il avait émise d'une venue prochaine de l'Antéchrist (C. SALUTATI, *Epistolario, a cura di* F. Novati, Roma, 1891, VII, XVIII). En ce qui concerne les réactions des marchands, il faut noter d'abord que nombreuses sont les communes toscanes (aux mains d'une oligarchie marchande) et Florence en premier lieu qui prétendent fermer leurs portes aux pèlerins. Pourquoi, une telle hostilité, déjà manifestée par les magistrats florentins en 1310 et 1334 (cf. G. VILLANI, *Cronica*, Trieste, p. 221) ? C'est que les hommes d'affaires veulent protéger leur ordre

et leur paix de la passion mystique et des désordres qu'elle peut entraîner. Ainsi Bonaccorso Pitti écrit dans sa *Cronica* : « 1399. E nel detto anno adivenne la grande novità, che fu per tutta Italia, che tutti i popoli grandi e piccolini si vestirono di panno lino bianco, e andavano a gran brighate, coperto il capo e 'l viso, gridando e cantando diceano a Dio misericordia e pace. E sendo tutto questo popolo mosso al detto atto, v'ebbe di boci che dissono : andiamo a le Stinche a trarne i prigioni. Riparossi per la grazia di Dio, che la città non andasse a romore di arme, che se ne portò gran pericolo ». (*Cronica*, p. 111-112). D'autre part, bien que le pèlerinage ne soit ni très long ni très dur, les marchands qui y participent le transforment en véritable « partie de campagne ». Ainsi Datini note qu'il emmena « per avere ciò che bisognava da vivere » deux bêtes de somme chargées de victuailles et de vêtements de rechange, ainsi qu'une mule pour porter celui ou celle de sa troupe qui pourrait être fatigué : « Per avere ciò che ci bisognava da vivere io menai meco due mie cavalle e la muletta da cavalcare ; in sulle quali bestie mettemmo un paio di forzeretti piccoli da soma, in che furono più scatole di tutte ragioni confetti, e gran quantità di ciera in torchiette e candele, e più altre cose che s'apartengono alla vita dell'uomo ; tanto che le due dette cavalle furono presso che cariche di vettuaglie e oltre a questo, portarono un gran sacco di nostri panni di dosso, per avelli a' nostri bisogni il dì e la notte. E la muletta ne menai affine che bisognando, pe' casi che possono avvenire, a quale si fosse di noi di non potere andare a piede per malattia o per altro caso, che quel tale che n'avesse bisogno la potesse cavalcare ». Bref, le marchand fait de l'épreuve ascétique une promenade champêtre. Il déjeune et dîne confortablement, il couche (contrairement aux règles établies) à l'auberge ou chez des amis (cf. A.D.P., *Quadernaccio* A, f° viii-ix v°, cité in *Le Lettere d'un notaro...*, p. CIX-CXIII).

180. L'aumône ou la conversion *del capezzale*, c'est celle qui est faite *in extremis*, sous l'effet de la peur de la mort. Cf. *supra*, p. 130.

181. Typique d'un émule de ser Ciappelletto est cette réplique d'un marchand de Prato, dont un recueil de *Facezie* du début du 16e siècle rapporte qu'elle était racontée par Cosme de Médicis : « Fu uno Pratese, chiamato il Serpe, il quale con usura havea guadagnato assai : venendo a morte, i figliuoli gli ricordarono, se voleva si facessi bene alcuno per rimedio dell'anima sua, lo dicessi prima si morissi. A' quali lui, essendo in proposito di non fare restituzione dell'usura, dixe : — Habbiatevi voi cura di questi diavoli di qua, et con quegli di là lasciate fare a me ». (*Facezie e motti dei sec. XV e XVI*, Bologna, Romagnoli, 1874, p. 48-49). D'autre part, S. Orlandi cite dans le *Necrologio di Santa Maria Nuova* de nombreux cas de marchands florentins du début du 15e siècle cherchant à arracher au cloître par la force ou la ruse l'un de leurs enfants.

182. Ainsi du culte de sainte Brigitte, qui eut un succès très large mais épisodique dans la société florentine du début du Quattrocento, en particulier parmi les marchands. La propagatrice à Florence de ce culte nouveau fut Lapa Acciaiuoli, sœur de Niccolò Acciaiuoli et femme de Manente Buondelmonti, tous deux grands *mercatores*. Un témoignage de sa réussite est le grand nombre de ms. florentins du début du 15e siècle qui réunissent les légendes, visions et prophéties de la bienheureuse nordique (cf., par exemple, ms. Mgl. XXXVIII, 11, 15, *Leggenda e vita della nuova sposa di Cristo santa Brigida*). Au nombre des fidèles de santa Brigida il convient de compter le riche homme d'affaires Antonio degli Alberti, qui fit donation à l'ordre des *brigidini* d'une partie de sa villa du *Paradiso* le 25 janvier 1394. Mais, moins d'un an après, changeant

d'avis, il abandonna ses premiers protégés pour les Camaldules, autre ordre religieux qui eut un grand succès auprès des bourgeois florentins. D'où une longue suite de procès qui témoigne sans doute d'un esprit très mercantile mais non d'une véritable conscience mystique (cf. A. LEVASTI, in G. DOMINICI, *Trattato delle dieci questioni*, Firenze, Libreria editrice fiorentina, 1957, p. 13 *sqq.*).

183. Les *mercatores* florentins du début du 15e siécle méprisent de façon générale les religieux réguliers, qu'ils considèrent comme inutiles, car non productifs. Déjà Giovanni Villani dans son fameux tableau de l'économie florentine compte à part les religieux cloîtrés et ne les admet pas dans sa liste des citoyens actifs, d'où il exclut aussi les soldats. Quelques années plus tard, Velluti écrit dans ses *Ricordi* : « Filippo è da poco, né uti né puti, è fatto monaco di Santo Miniato a Monte, e fece il suo meglio ». (*Cronica*, p. 297). Plus généralement, les marchands critiquent la décadence des mœurs du clergé. Mais ils ne font ainsi que partager l'opinion générale. Ainsi Gino di Neri Capponi écrit : « Non t'impacciare co' preti, che sono la schiuma del mondo ». (*Ricordi*, xiv).
184. Cf. *supra*, p. 110.
185. A.D.P., 747, Barcelone-Gênes, Filippo di Lorino a Andrea di Bonanno, 31/1/1392, cité in F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale...*, p. 256.
187. Cf. *supra*, p. 24.
188. Cf. *Il libro degli affari proprii di casa de Lapo Niccolini dei Sirigatti*, p. 237.
189. Y. RENOUARD, *Les villes d'Italie de la fin du 10e au début du 14e siècle*, Paris, C.D.U., 1963, vol. 1, p. 9.
190. Cf. *supra*, p. 62, 70, etc.
191. A. SAPORI, *Compagnie e mercati di Firenze antica*, Firenze, 1955 [4], *passim*.
192. Cf. *supra*, p. 165.
193. Jacopo d'Alamanno Salviati, marchand florentin, fut successivement prieur en 1398, membre des Dieci di Balia en 1403, 1404 et 1409, ambassadeur à Pérouse en 1398, à Pistoia et à Lucques en 1400, à Rome en 1403, à Lucques, à Gênes et à Avignon en 1407, à Naples en 1408, à Bologne en 1409, à Sienne en 1410 et à Bologne en 1411.
194. J. SALVIATI, *Croniche, pubblicate da Fr. Ildefonso di San Luigi*, Delizie degli Eruditi Toscani, t. XVIII, Firenze, Cambiagi, 1784, p. 291.
195. ID., *ibid.*, p. 296.
196. A.D.P., 989, Majorque-Barcelone, Comp. Datini, 13/11/1400, cité in F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale...*, p. 39.
197. Cf. A. SCAGLIONE, « Réc. à H. Baron, *The Crisis...* », *Romance Philology*, X (1956), 2, p. 129-139.
198. « I Fiorentini in segno della romana libertà, avendo veduto per li tempi passati l'incostanza degli imperadori alamanni avere in Italia generate e accresciute tirannesche suggezioni di popoli, hanno mantenuto la franchigia e la libertà discese in loro dall'antico popolo romano ». (G. VILLANI, *Cronica*, Trieste, 1857, p. 86).
199. A.S.F., *Carte Strozziane*, 3a serie, CXII, n° 68, 9/6/1431. « Ri·graziare » : le point entre i et g signale l'absence d'une consonne (n) dans le manuscrit. Ce procédé est employé dans d'autres transcriptions.
200. *Ibid.*, n° 81, 18/9/1430.
201. La polémique contre le vilain, considéré comme menteur, voleur et même bestial, se développe dans les écrits des marchands vers le début du 15e siècle, c'est-à-dire durant la période du « retour à la terre » des capitalistes florentins.

Paradoxalement se développe parallèlement, et parfois chez les mêmes écrivains, une tendance à représenter de façon idyllique la vie aux champs, sous l'influence de la littérature antique et de Boccace.

202. A.S.F., *Carte Strozziane*, 3ª serie, CXII, nº 42, 18/12/1430.
203. *Ibid.*, nº 59, 27/3/1431.
204. G. CAPPONI, *Ricordi Politici, a cura di* G. Folena, in *Miscellanea di studi in onore di B. Bianchi*, Padova, 1962, nº 1.
205. ID., *ibid.*, nº v.
206. A.S.F., *Carte strozziane*, 3ª serie, CXXXII, nº 51, 2/11/1421.
207. G. RUCELLAI, *Zibaldone*, p. 42.
208. Cf. *infra*, p. 399.
209. On opposera aux phrases harmonieuses et lentes qui sont imitées du *Governo*, le rythme saccadé et les impératifs réitérés de la phrase immédiatement suivante, dans laquelle Rucellai conseille à ses enfants de fuir les responsabilités gouvernementales : « Figliuoli miei, chi disidera lo stato, lasciate loro ; statevi sul piano e provedete essere dotti e massai, statevi lieti colla famiglia vostra, usate quelli beni v'à concessi la fortuna ».
210. Cf. *supra*, p. 152.
211. Cf. *supra*, p. 58.
212. Cf. *supra*, p. 107.
213. Dans une lettre à Lapo Mazzei, Datini rappelle comment il essaya d'échapper à l'élection à la charge de gonfalonier de justice de Prato : « Egli è vero che fui tratto, del mese di dicembre, ghonfalonieri di giustizia : e per no accettare l'uficio me ne andai a Firenze, e steti serato sei die in uno boscho ». (A.D.P., 1086, Firenze-Prato, 16/2/1387, cité in F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale...*, p. 52).
214. Parfois les hommes d'affaires florentins de la fin du Trecento sont partagés entre leur désir d'aider leur cité et celui d'échapper aux obligations fiscales. Ainsi Lanfredino Lanfredini écrit le 10/6/1395 : « I' inteso che a Firenze s'è per conciare le prestanze ; e sopra ciò io scrivo a Giovanni Lanfredini in ispezialità... pregandolo che gli piaccia di farmi conciare ch'io sia tenuto al meno che si può ; pure che al tutto el faccia ch'io ci sia messo per mio onore e stato. Sì che fa' che tu prieghi Giovanni che aoperi ogni suo amico ch'io sia concio, e che 'l faccia ogni promessa sia bisogno per me ; però che s'io dovesse rimanere in camicia, voglio sostenere ogni gravezza per la nostra patria ». (In *Sette lettere inedite del sec.* XIV, *pubblicate da* P. Dazzi, Firenze, Sodi, 1867, p. 34).
215. Innombrables sont les lettres de marchands qui font allusion à l'épidémie, conseillent de fuir et citent avec effroi le nombre des victimes qui meurent chaque jour. Parmi les documents des *Carte Strozziane* des Archives d'État de Florence, nous avons relevé tout particulièrement les lettres suivantes, toutes inédites :

« La moria ci fa dano a l'usatto e per tutto il popolo non è dì che si soteri 20 a [30] per dì, e parmi sia venuta per tutto verno, e chosì fa in Firenze, e muorvi degli uomini e non fa·ciulli. Avisoti che la Lena di mona Chontessina s'è amalatta, e chredo di qui a 2 dì si morà ». (Giovanni Strozzi, 14/10/1430, CXIII, nº 93).

« La moria non mi pare ancora abbi voglia di ristare. Sechondo dì ne va da iiij a vj il dì.... Pur non dovrebbe star vj dì ch'ella vi faccia danno. Ingegniati menarne Maso e chosì Nanni ». (Bingieri Strozzi, Modigliana-Firenze, 26/12/1430, *ibid.*, nº 95).

« La moria a Firenze vi fa da 10 a 12, e quando otto per dì, e quando piue, sechondo i bechamorti ». (Paolo Bomboni, Firenze, 18/11/1430, *ibid.*, n° 99).

« La moria ci fa pure dano, e troppo. Iddio ci levi tanta pistolenza ». (s. a., *ibid.*, n° 100, 4/8/1430), etc. Aussi bien, la peste est tellement passée dans les mœurs qu'elle sert à dater les événements. Velluti, par exemple, écrit successivement : « Il quale frate e monna Piera morirono inanzi a la mortalità del 1348 ». (*Cronica*, p. 92) ; « Io feci compiere la graticola del ferro dopo la mortalità del 1348 ». (*ibid.*, p. 106). Enfin, le terme de *pestilenza* finit par désigner toute épidémie, fût-elle de grippe. Ainsi Bartolomeo del Corazza écrit : « Memoria che addì primo di febbraio [1410], fu in Firenze e in Toscana una pestilenza d'infreddati ». (« Diario fiorentino », *A. S. I.*, s. v, XVI (1984), p. 253).

216. Ainsi Dati, par exemple, quitte à deux reprises les compagnies dont il faisait partie pour trafiquer seul (*Libro segreto*, Bologna, Romagnoli, 1869).
217. Cf. *supra*, p. 90.
218. Cf. *supra*, p. 68.
219. Cf. *supra*, p. 162.
220. Cf. L. MARTINES, *The Social World of the Florentine Humanists* (1390-1460), Princeton, U.P. 1963, chap. III.
221. Cf. V. BENETTI-BRUNELLI, *L. B. Alberti e il rinnovamento pedagogico del Quattrocento*, Firenze, 1925.
222. G. GUICCIARDINI, *Ricordi autobiografici e di famiglia*, *in Opere inedite per cura di* P. e L. Guicciardini, Firenze, 1867, vol. 10.
223. A. MACINGHI-STROZZI, *Lettere di una gentildonna fiorentina*, Firenze, Sansoni, 1877, p. 318.
224. Cf. Y. RENOUARD, *Les hommes d'affaires italiens du moyen âge*, p. 150.
225. « E non è dubbio, a mio parere, che ne ricevi danno assai, e più ancora di me : però che a me è danno per l'amore materno, che è grande quanto dir si può ; e a te è l'amore dell'esserti fratello, ed era presso a te a poterti aiutare della sua possibilità, e confortare l'un l'altro al bisogno : che è grande consolazione. quando l'uomo ha delle fortune, aver de' suoi presso a sé ; ed io ne so ragionare, che sono escussa d'ogni consolazione ». (Alessandra à Filippo, 13/9/1459, in *Lettere d'una gentildonna...*, p. 196).
226. « Io non posso ancora dimenticare la perdita nostra, tanto mi pare sia suta smisurata ». (ID., *ibid.*, p. 211).
227. « Ho pensiero, piacendo a Dio, qua d'aprile venire per quel Santo Perdono a Roma : e se per niuno modo tu potessi fare di venirvi, a ciò ch'io ti vedessi innanzi ch'io morissi, mi sarebbe una gran consolazione, che vedi ch'io non ho altro bene in questo mondo che voi tre mia figliuoli ». (ID., *ibid.*, p. 61).
228. Morelli est sans nul doute le poète des joies et des peines familiales des bourgeois florentins. Aux témoignages cités plus haut, on pourra ajouter le suivant : « Mi ricordava quando, l'ora, e 'l dove e come, esso [Alberto] da me fu ingenerato, quanta consolazione fu a me e alla madre ; appresso i movimenti suoi nel ventre della madre da me diligentemente sotto la mano considerati, aspettando con sommo desiderio la sua natività ; e di poi nato, ed essendo maschio e ben proporsionato, quanta allegrezza, quanto gaudio me ne parve ricevere, e di poi, allevandosi di bene in meglio, tanto contentamento, tanto piacere delle sue parole puerili ». (*Ricordi*, p. 504).
229. D. VELLUTI, *Cronica*, p. 3.
230. Pour Palmieri, cf. *infra*. p. 377.

231. M. PALMIERI, *Della vita civile, a cura di* F. Battaglia, Bologna, Zanichelli, 1944, p. 143 *sqq.*
232. A. MACINGHI-STROZZI, *Lettere di una gentildonna...*, p. 548.
233. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 144.
234. ID., *ibid.*, p. 145.
235. DANTE ALIGHIERI, *Convivio*, IV, canzone, v. 101.
236. Cf. *supra*, p. 59.
237. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. XC : « Lo fanciullo si vuole tenere ben netto e chaldo, e spesso ciercharlo, provederlo, tutto a membro a membro ; e no gli si vuole dare il primo anno altro che la poppa ; e poi chominciare a dare cho la poppa insieme de l'altre chose a mangiare a pocho a pocho ».
238. Ce souci de trouver et de garder une bonne mère nourricière est attesté à de nombreuses reprises dans le *Memoriale* de Paolo de' Sassetti (1365-1400), A.S.F., 2ª serie, II, *passim.*
239. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CLX.
240. « Abi molto guardia... di darlo a baglia che abia abondanza di latte, a ciò che la detta baglia per neciesità di latte nogli desse a bere latte di chapra o di pechora o d'asina e d'altra bestia, ché 'l fanciullo che si nodriscie a latte di bestia non à ragione perfetta chome quello ch'è nodrito a latte di femina, anzi sempre pare ne la sua vista balordo e vano e non chon chonpiuta ragione ». (ID., p. CLX).
241. « I magiori amori che sieno sì sono quattro : il primo sì è quello de l'anima tua, il secondo s'è quello de' tuoi figliuoli, il terzo sì è da l'uno amicho a l'altro ». (ID., *ibid.*, p. XCI).
242. ID., *ibid.*, p. XCI.
243. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 218.
244. ID., *ibid.*, p. 267-268.
245. Cf. *supra*, p. 65.
246. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 504.
247. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CXVI.
248. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 219.
249. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CXXVI.
250. A.S.F., *Carte Strozziane*, 3ª serie, CXII, nº 33.
251. « ... allo imparare, alla sommessione del maestro e alle molte busse e spaventi e paure tu per molti anni istesti in questa passione ». (G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 506).
252. ID., *ibid.*, p. 146.
253. « La correzione [del maestro] la quale dispiacevol' è alla libertà puerile ». (ID., *ibid.*, p. 496).
254. ID., *ibid.*, p. 502.
255. « La sommessione al maestro, la quale molto più aspra che al dì d'oggi non s'usa ». (ID., *ibid.*, p. 496).
256. Cité in A. MACINGHI-STROZZI, *Lettere di una gentildonna...*, p. 51-52.
257. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. LXXVII.
258. ID., *ibid.*, p. CXVIII.
259. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 259.
260. ID., *ibid.*, p. 271.
261. ID., *ibid.*, p. 258.
262. Cf. *supra*, p. 287.

263. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 264.
264. ID., *ibid.*, p. 262.
265. ID., *ibid.*, p. 283.
266. ID., *ibid.*, p. 262.
267. ID., *ibid.*, p. 259.
268. ID., *ibid.*, p. 260-261.
269. ID., *ibid.*, p. 268-269.
270. ID., *ibid.*, p. 283-284.
271. ID., *ibid.*, p. 271-273.
272. « Ritroviamo, ma pare un poco velleitario, il rispetto fattivo per la cultura ». (C. SEGRE, *Lingua, stile e società*, Milano, Feltrinelli, 1963, p. 342).
273. « Con salute dell'anima e del corpo », expression traditionnelle des livres de *ricordanze* (cf. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini dei Sirigatti*, *passim*).
274. San BERNARDINO, *Prediche volgari*, Firenze, Libreria editrice fiorentina, 1940, p. 305 : « Or va, leggi i loro libri, qual più ti piace, o di qual più fai stima, e parlerai con loro ed eglino parleranno teco ; udiranno te e tu udirai loro, e gran diletto ne piglierai ». On notera que saint Bernardin est en retrait par rapport à Morelli. Car les auteurs qu'il recommande à ses auditeurs sont saint Paul, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Ambroise, « e gli altri savi dottori », tous auteurs mystiques. Quant au but de la lecture, il n'est rien d'autre que « gran diletto ».
275. E. GARIN, *L'educazione in Europa*, Bari, Laterza, 1957, p. 104.
276. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CIX.
277. A propos de cet attrait exercé par la France sur les hommes d'affaires florentins, cf. *supra*, p. 93.
278. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CVIII.
279. Cf. E. GARIN, *Il pensiero pedagogico dell'umanesimo*, Firenze, Sansoni, 1956, I, 1.
280. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. XC.
281. Cf. *infra*, p. 385.
282. Cf. le chapitre intitulé « Moribus et vita » du *Facetus*, manuel scolaire en usage au Moyen Age, parfois compté en nombre des ouvrages de Jean de Garlande (cf. A. MOREL FATIO, « Mélanges de littérature catalane, IV. Le livre de courtoisie », *Romania*, XV (1886), p. 224-235 et MORAWSKI, *Le Facète en français*, Poznan, 1923).
283. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CXXXVI : « Chosì abbi a mente di fare, però che chi à arte, à tal parte che mai da sé non si disparte, cioè da lui. Truovasi ne le Storie Romane che Attaviano imperadore fecie insengniare a' suoi figluioli notare e armeggiare e giostrare e tutto ciò che s'apartengha ad arte di cavalleria, e a le sue filgliuole femine fecie imparare a chuscire e tagliare e tesere tutto ciò ch'ad arte di lino si chonviene di sapere. Niuna ricchezza è più stabile e più sichura a l'uomo che l'arte ». L'*exemplum* et la moralité sont typiquement médiévaux.
284. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 164.
285. Né à Florence en 1357, dans une famille d'ouvriers de l'Art de Por Santa Maria (la soie), Giovanni Dominici étudia à Florence, Pise et Paris. Expulsé de Venise en 1399 pour son trop grand zèle (en particulier dans le mouvement des *Bianchi*, cf. *supra*, p. 341), il rentra à Florence et devint vicaire de Santa Maria Nuova. En 1403, il commenta l'Écriture au *Studio* et prêcha les carêmes

dans son église ainsi qu'à Santa Maria del Fiore. Il connut ainsi un tel succès et une telle faveur que la Commune adressa en 1404 une supplique au pape afin qu'il reste encore cinq ans dans la cité (A.S.F., Signori, Carteggio Missive, 1ª Cancelleria, nº 23, fº 27). Mais, lorsque Dominici devint le fidèle soutien de Grégoire XII (qui le fit cardinal), lorsqu'il se mêla de politique et se trouva impliqué dans le Grand Schisme, il tomba dans un total discrédit auprès des Florentins. Ainsi Poggio Bracciolini le nomme parmi les ambitieux de son *Dialogus in Hypocritas* (Bibliothèque Nationale de Florence, ms. Mgl. XXI, 113).

286. Morelli fit d'abord partie des admirateurs et des disciples de Dominici. Dans ses *Ricordi*, il annonce en ces termes qu'il va citer les enseignements du dominicain : « Nel capitolo che seguita i' farò memoria di quattordici pazzie che comunemente s'usano pegli uomini e pe' giovani fiorentini... E perché sono di materia appartenente a questo capitolo, le scriverò qui appresso di per sé ; e la cagione perché non le iscrivo in questo, è per rendere onore a chi [Giovanni Dominici] le manifestò a me » ; « Al tempo comodo vi farò memoria del valente uomo frate Giovanni Dominici dell'Ordine de' frati predicatori, e di certi suoi ammaestramenti, come di sopra promissi ». (*Ricordi*, p. 285-286). A force d'atermoiements et de renvois, Morelli ne cite jamais ces « dodici pazzie ». La raison est, sans doute, que Dominici a connu entre temps la défaveur évoquée ci-dessus, mais c'est aussi peut-être que le marchand pédagogue s'est rendu compte du fossé qui sépare ses préceptes d'éducation de ceux du frère prêcheur.
287. G. DOMINICI, *Regola del governo di cura familiare... data in luce e illustrata dal prof.* D. Salvi, Firenze, Garinei, 1860, p. 182.
288. ID., *ibid.*, p. 130.
289. ID., *ibid.*, p. 183.
290. ID., *ibid.*, p. 161.
291. ID., *ibid.*, p. 134.
292. ID., *ibid.*, p. 133 : « Se il mandi alla comune scuola dove si rauna moltitudine di disfrenati, tristi, labili al male e al bene contrari o difficili, temo non perda infra un anno la fatica di sette ».
293. Cf., *infra*, p. 383.
294. G. DOMINICI, *Regola...*, p. 134-135 : « Ora si crescono i moderni figliuoli, e così invecchia l'apostatrice natura nel grembo degli infedeli, nel mezzo degli atti disonesti sollicitanti la ancora impotente natura al peccato, ed insegnando tutti i vituperosi mali si possono pensare, nello studio d'Ovidio maggiore, delle pistole, de arte amandi, e più meretriciosi libri e carnali scritture. Così si passa per Vergilio, tragedia e altri occupamenti, più insegnanti d'amare secondo carne che mostratori di buoni costumi. E che peggio è, quella teneruccia mente si riempie del modo del sacrificio fatto agli falsi iddii, e riverenzie grandi, udendo di loro falsi miracoli e vane transmutazioni, prima diventano pagani che cristiani e prima chiamando Dio Iuppiter o Saturno, Venus o Cibeles che il sommo Padre, figliuolo e Spirito Santo : donde procede, la vera fede essere dispregiata, Dio non riverito, scognosciuto il vero, fondato il peccato ». Ce sont là les thèmes qui seront développés par Dominici dans la *Lucula Noctis*. Mais il convient de noter que ces avertissements sont adressés dès 1415 non pas aux intellectuels, mais aux marchands, dont les enfants semblent donc déjà « menacés » par les nouvelles méthodes pédagogiques.
295. Antonin ne se montre pas aussi libéral en fait d'éducation qu'en fait d'économie de crédit. Car il écrit dans une lettre du 24/3/1449 « alla sua divota figliuola

Dada » (femme d'un homme d'affaires florentin) : « Pane et busse vogliono i fanciulli » (*Lettere*, Firenze, Barbera, 1859, p. 126).

296. G. Dominici, *Regola...*, p. 156.
297. Cf. E. Garin, *Il pensiero pedagogico...*, p. vii.
298. « In quas res natura proni aptique fuerimus, eo potissium studia nostra conferri, et in eis totos versari conveniet ». *De ingenuis moribus et liberalibus adulescentie, a cura di* A. Gnesotto, *Atti e memorie dell'Accademia di scienze e lettere di Padova*, 34 (1918), p. 28).
299. « Nam qui ad res gerendas animum applicant, omitto quantum et praeceptis illorum qui scripserunt, et eorum exemplis de quibus scribitur, prudentiores fieri possunt ; sed sive rempublicam administrant, sive foris in bellis, aut domi in suis amicorumque negotiis versentur, non habent fatigati qua alia in re iucundius acquiescere valeant. Cum etiam incidant tempora et horae in quibus ab huiusmodi rebus vacare necesse est... in hoc igitur tempus (cum nihil nobis per otium agere foris licebit) lectio librique succurrent, nisi prorsus somno indulgere, aut inerti otio tabescere volemus ». (*ibid.*, p. 17).
300. « Hac etiam de causa parentibus, quibus nihil est quod non debeant liberi, maxime devinciuntur, a quibus et deserti et destituti videantur, necesse est, nisi genitis ipsis enutrionis et institutionis officium accesserit ; nec iniuria. Si quidem auctoribus vitae, quam natura duce mortales omnes expetunt et omni ratione tuentur, omnia debemus, quid facturi sumus si liberaliter educatis morate vivendi disciplina adiuncta sit ». (*De re uxoria liber, a cura di* A. Gnesotto, cité in E. Garin, *Il pensiero pedagogico*, p. 130).
301. « Et ne risu abundent, nec eius utantur sermonibus qui temeritati coniuncti sunt saepe corripiant ; illud enim stultitiae, hoc furoris argumentum est. Ad haec quae facto turpia sunt, etiam ne dictu sibi familiaria sint, caveant ». (*ibid.*, p. 142).
302. « Proximum erit ut, cum firmari magis eorum anni coeperint, in publico quo ceteri convenire pueri solent auditorio doceantur, non domi, quod aliqui crediderunt, sub privati praeceptoris cura habeantur. Nam et mulierciarum servorumque conversatione, domesticorum quoque ac sordidorum persaepe negotiorum aspectu magis segregabuntur, et a solitaria avertentur vita, quae maxime illi aetati timenda est ». (*De educatione liberorum et eorum claris moribus*, Washington, 1933, ii, 2).
303. « Negotiandi mercandique exercitium cum privatim simul et publice honestum, tum admodum etiam necessarium est, quamque tamen quae tenuis est aut sordida, iure merito, mercatura improbetur ». (*ibid.*, iv, 9).
304. « Liberalia studia vocamus, quae sunt homine libero digna : ea sunt quibus virtus ac sapientia aut exercetur aut quaeritur, unde honor et gloria hominibus quaeri solet, quae sunt sapienti prima post virtutem proposita praemia. Nam ut illiberalibus ingeniis lucrum et voluptas pro fine statuitur, ita ingenuis virtus et gloria ». (*De ingenuis moribus et liberalibus adulescentie*, p. 30).
305. A propos de Barbaro, cf. N. Carotti, « Un politico umanista del Quattrocento : F. Barbaro », *Rivista storica italiana*, 1937, 2, p. 18-37.
306. G. Rucellai, *Zibaldone*, p. 149, n. 93.
307. ID., *ibid.*, p. 14.
308. A.S.F., *Carte strozziane*, IIe serie, lxiii, nº 58, 7 mai 1433.
309. Guarino Veronese, *Epistolario, a cura di* R. Sabbadini, Venezia, 1915-1919, vol. 1, p. 15-16.
310. E. Garin, *L'educazione in Europa*, p. 27.

311. A. ERNOUT-E. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, p. 249.
312. Cf. C. BATTISTI - G. ALESSIO, *Dizionario etimologico italiano*, p. 1659 ; O. BLOCH - A. von WARTBURG, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, p. 259 ; W. MEYER LUBKE, *Romanisches etimologisches Wörterbuch*, 3548.
313. G. DA LENTINO, *Rime* in E. MONACI, *Crestomazia italiana dei primi secoli*, Roma-Napoli-Città di Castello, 1955, p. 85.
314. BRUNET LATIN, *Li livres dou Trésor*, ed. Chabaille, Paris, 1863, p. 205.
315. G. de LANNOY, *Voyages et ambassades*, Paris, 1842, p. 152.
316. E. PILOTI, *Traité sur le passage en Terre Sainte, publié par* P.H. Dopp, Paris-Louvain, 1958, p.7.
317. « Addì 24 di marzo [1422] i Signori feciono bandire la partita delle galee grosse e sottili : cioè la galea sottile che parte a dì 15 d'aprile con gli ambasciatori che vanno al Soldano, e le galee grosse da mercato partono a dì 1 di luglio e vanno nella Fiandra, con patti e modi ordinati di nolo e altre concordie e passi ». ( *Diario fiorentino di Bartolomeo di Michele del Corazza, pubbl. da* G.O. Corazzini, *A.S.I.*, v, XIV (1894), p. 277).
318. « Arete sentito e sentirete, come qui a dì 19 di questo in questi mari fu grandissima tormenta, chon una tramontana sì forte, che, avendo durato più 4 ore, allaghava tutto questo paese ; ma non durò... Le Schiuse allagharono : e' navili, ch'erano nel porto, la tormenta ne gittò gran parte a terra, alamanni e altri navili ». (A.D.P., n° 648, Bruges-Florence, cité in F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale...*, p. 38-39).
319. « Ara' sentito della galea perduta in Fiandra, ch'è stato gran scurità : perdute tante persone e la roba. Iddio abbia 'vuto misericordia di loro ». (A. MACINGHI-STROZZI, *Lettere...*, 7-4-1454, p. 282).
320. G. VILLANI, *Cronica*, IX, 228.
321. ID., *ibid.*, XI, 27.
322. ID., *ibid.*, IX, 37.
323. Cf. R. de ROOVER, *The Medici Bank, its organization, management and decline*, New-York, 1948.
324. B. PITTI, *Cronica*, p. 41.
325. ID., *ibid.*, p. 144.
326. « Ci prese un nodo di tempo con tanta tempesta e fortuna, che ci spezzò le bonette della vela, ed avvolseci la vela all'albero, e trasportoci insino nella Barberia, venendoci assaissime volte l'acqua sopra a coverta per modo che poco speranza ci era rimasa, e così ci condusse presso alla terra forse a mezzo miglio... Noi stemo quattordici dì, che noi non vedemo altro che aria e acqua, e con sospetto assai della vita ». (L. FRESCOBALDI, *Viaggio in Terra Santa*, Firenze, Le Monnier, 1943, p. 166).
327. *Diario di* FELICE BRANCACCI *ambasciatore con Carlo Federighi al Cairo per il Comune di Firenze (1422), a cura di* D. Catellacci, *A.S.I.*, IV, VIII (1881), p. 185.
328. G. RUCELLAI, *Zibaldone, a cura di A.* Perosa, London, Warburg Institute, 1960, p. 55.
329. ID., *ibid.*, p. 59.
330. Rustico DI FILIPPO in *Poeti giocosi del tempo di Dante, a cura di* M. Marti, Milano, Rizzoli, 1956, p. 84.
331. In A. MACINGHI-STROZZI, *Lettere...*, p. 411.
332. *Storia di san Clemente papa fatta volgare nel sec. XIV*, Bologna, Romagnoli, p. 70-71.

333. G. VILLANI, *Cronica*, IX, 43.
334. ID., *ibid.*, IX, 47.
335. Piovano ARLOTTO, *Mottie e facezie, a cura di* G. Folena, Milano-Napoli, Ricciardi, 1953, CXXXVIII.
336. M. DI COPPO STEFANI, *Cronica*, n° 634.
337. F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CXCVIII.
338. Giovanni FIORENTINO, *Il Pecorone, a cura di* S. Battaglia, Milano, Bompiani, 1944, p. 17 et 25.
339. A.S.F., *Carte Strozziane*, 3a serie, CXXXIII, n° 29, 3/8/1412.
340. *Ibid.*, n° 30, 11/8/1412.
341. G. BOCCACCIO, *Decameron*, II, *4*, 17.
342. ID., *ibid.*, II, *4*, 22.
343. ID., *ibid.*, II, *1*, 14, 31.
344. B. PITTI, *Cronica*, p. 36.
345. ID., *ibid.*, p. 59.
346. F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CLXXIV.
347. C. ANGIOLIERI, in *Poeti giocosi...*, p. 99.
348. Cf., *infra*, p. 399.
349. G. RUCELLAI, *Zibaldone*, p. 103.
350. D'après les traductions du 14e siècle : cf. *Il Boezio e l'Arrighetto a cura di* S. Battaglia, Torino, 1929, p. 178 *sqq.*
351. *Altercatio Hadriani Augustii et Epicteti philosophi, éd.* L.W. Daly - W. Suchier, Urbana, 1939, p. 105.
352. D'après les traductions médiévales d'Aristote : cf. G. LACOMBE, *Aristoteles latinus, Codices descripsit*, Romae-Cantabrigiae, 1939, p. 72 *sqq.* et 160 *sqq.*
353. DANTE, *Divina Commedia, Inf.*, VII, 67-96.
354. SALLUSTE, *Conjuration de Catilina*, 8, 1 ; sans doute d'après la traduction de Bartolomeo da San Concordio.
355. FAZIO DEGLI UBERTI, *Dittamondo, a cura di* G. Corsi, Bari, Laterza, 1952. I, 1-6, 19, p. 55.
356. SÉNÈQUE, *Ep. ad Luc.*, 71, 3 (cf. *Volgarizzamento delle pistole di Seneca*, Firenze, 1717).
357. Cecco D'ASCOLI, *L'Acerba, a cura di* A. Crespi, Ascoli, 1927, II, 1, 707-767.
358. *Epistola de gubernatione rei familiaris ad Raymondum*, cf. *Prosatori minori del Trecento, a cura di* G. de LUCA, Milano-Napoli, Ricciardi, 1954, p. 817 *sqq.*
359. LUCAIN, *Pharsale*, V, 291, *sqq.* et VII, 250 *sqq.*
360. L. DATI, *La sfera..., a cura di* G. C. Galletti, Roma, 1863, II, 35.
361. F. PETRARCA, *Le Familiari, per cura di* V. Rossi e U. Bosco, Firenze, 1942, IV, p. 137.
362. CICÉRON, *Académiques*, I, 29.
363. L'*Altercatio*, qui remonte au 2e ou au 3e siècle ap. J.-C., est un dialogue qui aborde diverses questions, dont celle de la fortune.
364. L'épître de Ficin est reproduite dans le *Zibaldone*, p. 114-116. Par la date (1460 environ) et l'inspiration, nettement platonicienne, elle échappe au cadre de notre étude.
365. OVIDE, *Tristes*, V, VIII, 15-18. Ces vers sont repris dans les poèmes des Goliards (cf. *Canti goliardici medievali*, Firenze, Fussi, 1949, II, p. 56).
366. OVIDE, *Tristes*, III, VII, 41-42.
367. In A. SCHIAFFINI, *Testi fiorentini del Dugento*, Firenze, Sansoni, 1954, p. 205.
368. D. COMPAGNI, *Cronica*, II, 31.

369. C. ANGIOLIERI, « Senno non val a cui fortuna è conta... », in *Poeti giocosi...*, p. 222.
370. P. TEDALDI, *ibid.*, p. 738.
371. A. DA FERRARA, « Per fuggir né per dormire... », in A. e O. ZENATTI, *Tre ballate inedite di maestro A. da F.*, Lucca, 1886.
372. G. SACCHETTI, « Poi che da voi fortuna è rampognata... », in O. SACCHETTI, *G.S., le rime edite e inedite*, Roma, 1948.
373. Il faut peut-être faire une exception pour Antonio da Ferrara, qui, ruiné par le jeu, erra durant une grande partie de sa vie à travers toute l'Italie sans jamais trouver la tranquillité (cf. LEVI, *Maestro A. da F. rimatore del sec. XIV*, Roma, 1920) et pour G. Sacchetti, qui fut interdit comme joueur et dissipateur de ses biens (cf. E. LI GOTTI, *Restauri trecenteschi*, Roma, 1947, p. 86 *sqq.*).
374. Ainsi du sonnet d'Angiolieri « Senno non val... » qui, conformément aux règles des *Artes dictandi*, multiplie proverbes et maximes.
375. Cf. H.R. PATCH, « The tradition of the Goddes Fortuna in Roman Literature », *Smith College Studies in modern Language*, III (1922), 3, p. 131-177.
376. DANTE, *Divina Commedia*, Inf., VII, 67-96.
377. ID., *Convivio*, IV, XI, 10-12.
378. Cf. *Lettera al popolo romano*, trad. Fracassetti, à la suite de *Fam.* XIII, 3, 6 : « Tutto che è nato, duri o non duri, presto o tardi è forza che invecchi e muoia. Non può Fortuna ritrarsi dal volgere la sua ruota e i volubili regni di gente in gente travasa. Al suo senno crea re i servi e fa servi i re... ».
379. *Epist.*, VIII, 1, 3 ; IX, 15 ; XII, 13. Et surtout : *Sen.* XVII, 2 (à Boccace) : « Dicerem Fortunae se quid illam esse crederem. » et *Fam.*, V, 10 : « De Fortuna enim iudicium meum tenes : formidabile nomen est ».
380. Cf. *Filostrato*, proemio ; *Teseida*, *proemio* ; *Epist.* IV, V.
381. *Amorosa Visione*, XXXI-XXXVI ; *De casibus*, VI, *intr.*, II, 16, IX, 27.
382. G. SERCAMBI, *Croniche*, *a cura di* S. Bongi, Roma, 1892, I, p. 246.
383. L'image de la roue de la fortune est traditionnelle au Moyen Age. Cf. DANTE, *Divina Commedia*, *Inf.*, XV, 95, XXX, 13 et *Par.*, XVI, 94. Cf. aussi les sonnets anonymes suivants : « Del tutto m'è nimica la fortuna », ms. Laur. Red., 184, f° 141 v° ; « Fortuna mi percuote d'ogni canto », ms. Vat. Borg., 384, f° 159 v° ; « Fortuna ognora mi percuote al fondo », ms. Laur., XC sup. 89, f° 144 r° ; « Io son fortuna che la ruota giro », ms. Vat. Lat., 4830, f° 173 v° ; « Io son la fortuna che nel mondo travolgo », ms. Laur. Conv. sopp., 122, f° 209 r° ; « La mia fortuna è tanta e sì m'afferra », ms. Laur. red., 184, f° 137 v° ; « Or fortuna, dove m'hai condotto », ms. Laur., XL 43, f° 44 v° ; « O tu che reggi della rota il tondo », ms. Laur. Conv. sopp., 122, f° 241 v° ; « Poi che fortuna tanto occulta gira », Laur. Conv. sopp., 122, f° 210 r° ; « Quand'io son salito in sulla cima », ms. Laur. Conv. sopp., 122, f° 209 r° ; « Questa cieca fortuna più non mira », ms. Laur. Conv. sopp., 122, f° 247 v° ; « Se la volubile rota di ventura », ms. Vat. Reg., 1973, f° 13 v° 14 r°.
Pour la représentation iconographique de ce thème allégorique citons un manuscrit de la *Cité de Dieu* (!) in Bibliothèque municipale d'Amiens n° 216 et un ms. des *Ammaestramenti degli Antichi* de Bartolomeo da San Concordio, in Bibliothèque Nationale de Florence, II, 319, f° 37 r°.
384. HORACE, *Carm.*, III, XXIX, 52.
385. G. DATI, *Istoria*, p. 15-16.
386. G. CAVALCANTI, *Istorie fiorentine*, *a cura di* G. Di Pino, Milano, Martello, 1944, p. 30.

387. ID., *Trattato di politica*, ms. Ricc., 2431, f° 82 r°, cité in C. VARESE, « G. C. storico e scrittore », *Rassegna della Letteratura italiana*, VII, 1 (1959), p. 14.
388. A.S.F., *Carte strozziane*, 3a serie, CXII, n° 39.
389. *Ibid.*, CXXXIII, n° 232, Modena, 2-5-1426, Gherardino *** à Matteo Strozzi.
390. *Ibid.*, n° 286.
391. *Ibid.*, CXII, 8/3/1431.
392. G. RUCELLAI, *Zibaldone*, p. 8.
393. G. BOCCACCIO, *Decameron*, II, *3*, 11, 17, 22, 28, 37.
394. ID., *ibid.*, II, *5*, 10, 38, 56, 70, 84.
395. G. VILLANI, *Cronica*, XII, 54.
396. ID., *ibid.*, XI, 88.
397. G. Di P. MORELLI, *Ricordi*, p. 437.
398. In A. MACINGHI-STROZZI, *Lettere*..., p. 597.
399. DANTE, *De Monarchia*, II, IX : « Hec Pirrus : « Heram » vocabat fortunam, quam causam melius et rectius nos « divinam providentiam » appellamus ».
400. Cf. VIRGILE, *Énéide*, VI, 710.
401. Cf. *Il Boezio e l'Arrighetto, a cura di* S. BATTAGLIA, Torino, 1929, p. 178 *sqq.*
402. In A. MACINGHI-STROZZI, *Lettere*, p. 216.
403. *Ibid.*, p. 187.
404. A.D.P., n° 1071, 8/12/1400, cité in A. BORLANDI, *Il manuale di mercatura di Saminiato de' Ricci*, Genova, Di Stefano, p. 34.
405. Cf. L. BONFIGLI, « Otto lettere e una canzone di Bonaccorso Pitti », *Rassegna lucchese*, 7-8 (1906).
406. Cf. G. VILLANI, *Cronica*, XI, 2 : « D'una grande questione fatta in Firenze, se 'l detto diluvio venne per giudicio di Dio o per corso naturale ».
407. Cf. Francesco DI VANNOZZO, in A. MEDIN, *Le Rime di F. di V*, Bologna, 1928 :
Non sta libero arbitrio a noi pigliare
per nostra bona e falsa intenzione,
né può per predicanza o per sermone
corso de stella un momento cessare.
408. Cf. L. FRESCOBALDI, *Viaggio in Terra Santa*, p. 51 : « Per infino a questo luogo sempre mi tenne la febbre... E in questo luogo mi lasciò ».
409. B. PITTI, *Cronica*, p. 58, cf. *supra*, p. 80.
410. Cf. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini*..., p. LXXV.
411. A. BORLANDI, *Il manuale di mercatura*..., p. 156.
412. G. BOCCACCIO, *Decameron*, III, *9*, 10.
413. F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CLXXIV.
414. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini dei Sirigatti*..., f° XJ v°.
415. A. BORLANDI, *Il manuale di mercatura*..., chap. X.
416. A. EVANS, *La pratica della mercatura di F.B. Pegolotti*, Cambridge (Mass.), 1936.
417. F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale*..., p. 36.
418. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini dei Sirigatti*, f° XIIJ v°.
419. *Ibid.*, f° XXIJ r°.
420. A. SAPORI, *Le marchand italien au Moyen Age*, p. XXII.
421. D. COMPAGNI, *Cronica*, I, 1.
422. G. DATI, *Istoria*, p. 107.
423. S. SIGOLI, *Viaggio in Terra Santa*, p. 115.
424. L. FRESCOBALDI, *ibid.*, p. 74-75.
425. Les dimensions de la grande pyramide sont les suivantes : côté : 227 m, hauteur :

138 m, arête : 217 m. Le périmètre est donc de 1 008 m. Or Frescobaldi l'évalue à 750 m, faisant ainsi une erreur de 25 %, cependant que Sigoli ne l'évalue qu'à 350 m. Son erreur serait considérable. En fait, on peut se demander s'il a mesuré la grande pyramide et, en outre, si l'état de ces monuments était le même que de nos jours. De toute façon, il y a une grande approximation dans les chiffres de nos marchands.

426. M. Di Coppo Stefani, *Cronica*, n° 683.

427. Cf. F. Frezzi (évêque et théologien mort en 1416) :

... se ben si pon mente
la vita umana non si può dir viva
ché solo un punto è nel presente,
e nel futur non è ed anco è incerta
e del passato in lei non è niente.

(*Il Quadriregio*, éd. E. Filippini, Bari, Laterza, 1914, II, 6, p. 131).

428. On songe à Dante et à ses représentations de la vieille Florence vivant à l'heure de la Badia, non pas à celle de l'horloge municipale :

Fiorenza dentro dalla cerchia antica
ond'ella toglie ancora e terza e nona.

(*Par.*, XV, 97-98). Il faut relever l'esprit très mercantile du commentaire de ces vers par Jacopo Della Lana : « Sulle ditte mura vecchie sì è una chiesa, chiamata la Badia, la quale chiesa suona terza e nona e l'altre ore alle quali li lavoranti delle arti entrano ed escono dal lavorio ». (*La Divina Commedia col commento di J. Della Lana, per cura di* L. Scarabelli, Bologna, 1866, t. III).

429. Y. Renouard, in *Il Quattrocento*, Firenze, Sansoni, 1954, p. 169-170. J. Le Goff, « Temps de l'Église et temps du marchand », *Annales E.S.C.*, XV, 3 (1960), p. 417-433. Cf. en outre, bien que traitant des marchands portugais, J.B. de Caravalho, « Temps, groupes, mentalités, » *ibid.*, VIII, 4 (1953), p. 1175-1181.

430. G. Dati, *Istoria*, p. 115.

431. F. Di C. Rinuccini, *Ricordi storici*, p. LXXIII.

432. S. Sigoli, *Viaggio in Terra Santa*, p. 171.

433. D. Compagni, *Cronica*, II, 19.

434. In G. Rucellai, *Zibaldone*, p. 53.

435. Cf. *infra*, p. 371.

436. In G. Rucellai, *Zibaldone*, p. 56.

437. Cf. *supra*, p. 90.

438. L.B. Alberti, *I primi tre libri della Famiglia*, p. 254 et 266 *sqq.*

439. A. Macinghi-Strozzi, *Lettere...*, p. 231.

440. ID., *ibid.*, p. 241.

441. ID., *ibid.*, p. 534.

442. A. Borlandi, *La pratica della mercatura...*, p. 93-94.

443. A. Sapori, *Studi di storia economica...*, chap. XVII.

444. G. Dati, *Istoria*, p. 136.

445. S. Sigoli, *Viaggio in Terra Santa*, p. 145.

446. G. Dati, *Libro segreto*, p. 35.

447. Giovanni Fiorentino, *Il Pecorone*, p. 57.

448. G. Boccaccio, *Decameron*, IV, *1*, 38.

449. B. Pitti, *Cronica*, p. 157.

450. Oderigo d'Andrea di Credi, *Ricordanze dal 1405 al 1425, per cura di* F. Polidori *A.S.I.*, IV, I, p. 55-56.

451. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. LXXVI.
452. ID., *ibid.*, p. CI.
453. ID., *ibid.*, p. CII.
454. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 238.
455. G. CAVALCANTI, *Istorie fiorentine*, p. 380.
456. Cf. *supra*, p. 160.
457. G. DATI, *Istoria*, p. 29.
458. Cf. *supra*, p. 162.
459. La légende de la justice de Trajan remonte à une époque très antérieure à la *Divine Comédie* : à la *Vita sancti Gregori Magni* de Paul Diacre et au *Policraticus* de Jean de Salisbury. Cependant, il est permis de supposer que Dati se réfère directement à la *Divine Comédie* (*Purg.*, X, 74 *sqq.*).
460. G. DATI, *Istoria*, p. 37.
461. ID., *ibid.*, p. 31.
462. « Uno forestiere mercatante viniziano avea auto a fare grandi faccende con uno Milanese e, tenendogli il suo, fu bisogno che il Viniziano andasse a Milano e domandasse per piato la sua ragione... Comandò [Bernabò] che il terzo dì l'avessono sentenziato e terminato e, se non facessino ragione, gli farebbe impiccare ». (ID., *ibid.*, p. 22).
463. ID., *ibid.*, p. 43.
464. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 277.
465. G. DATI, *Istoria*, p. 68.
466. ID., *ibid.*, p. 70.
467. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 108.
468. G. DATI, *Istoria*, p. 120.
469. F. VILLANI, *Cronica*, XI, 97.
470. S. SIGOLI, *Viaggio in Terra Santa*, p. 216.
471. Giovanni FIORENTINO, *Il Pecorone*, p. 83.
472. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 235.
473. G. DATI, *Istoria*, p. 20.
474. ID., *ibid.*, p. 60-61.
475. Cf. *supra*, p. 108.
476. Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CXLIX.
477. ID., *ibid.*, p. CC.
478. G. DATI, *Istoria*, p. 62.
479. ID., *ibid.*, p. 55-56 : « Giudicarono i Viniziani che pace fosse da ogni parte, con questo che i Fiorentini rendessero certe castella... che non era mai stato ragionato né pensato ».
480. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 408 : « Ben teneano ragionamento di volere Bologna... Questo ragionamento si tenne per lui secretamente ».
481. ID., *ibid.*, p. 209.
482. Cf. *supra*, p. 294.
483. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 406-407.
484. A.S.F., *Carte strozziane*, 3ª serie, CXII, nº 83, Fibiana, 10/11/1430.
485. Cf. J. CONDÉ, « La sagesse machiavélique, politique et rhétorique », in *Umanesimo e scienza politica*, Milano, Marzorati, 1951, p. 81-92.
486. R. MORGHEN, « La dottrina di Machiavelli », *ibid.*, p. 338.
487. A.S.F., *Carte strozziane*, 3ª serie, CXXXIII, nº 4, 28/9/1407.
488. *Ibid.*, nº 98, 15/1/1424.
489. *Ibid.*, XCII, 12/8/1430.

490. CICERON, *De inventione*, II, 53.
491. *Il libro degli affari proprii di casa di Lapo Niccolini dei Sirigatti*, f° VIIIJ v°.
492. *Ibid.*, f° XLIJ v°.
493. A.S.F., *Strozziane*, 3ª serie, CXXXIII, n° 215ª, s. d.
494. Cf. *supra*, p. 63 *sqq* et 105 *sqq*.
495. Cf. P. AUBENQUE, *La prudence selon Aristote*, Paris, P.U.F., 1963.
496. Cf. H.D. NOBLE, *La prudence*, *Somme théologique de saint Thomas. Texte latin et trad. franç., notes et appendice*, Paris, 1925.
497. P. DA CERTALDO, *Libro*, p. CXI.
498. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 130 ; G. DATI, *Istoria*, p. 72 ; F. SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CXLVIII.
499. P. DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CXI.
500. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 209.
501. P. DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CLXXI.
502. ID., *ibid.*, p. CLVIII.
503. ID., *ibid.*, p. CLIII.
504. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 130.
505. L.B. ALBERTI, *i primi tre libri della Famiglia*, p. 247 : « Tu sai, Lionardo, che io non so lettere : io mi sono in vita ingegnato conoscere le cose più colla pruova mia che col dire d'altrui, et quello che io intendo più tosto lo compresi da la verità che dall'argomentare d'altrui ».
506. G. RUCELLAI, *Zibaldone*, p. 7 : « Bisogna molte prudenze et molte misure nel ghovernare e' trafichi et molta praticha e molte sperienze ».
507. P. DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. LXV.
508. A. MACINGHI-STROZZI, *Lettere*, p. 218.
509. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 130.
510. P. DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. XCVII.
511. H.D. NOBLE, Article « Prudence », in *Dictionnaire de Théologie catholique*, XIII, col. 1023-1076.
512. P. DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CLXXI.
513. Cf. P. AUBENQUE, *La prudence selon Aristote*, Deuxième partie.
514. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 206-207.
515. P. DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CLXXII.
516. F. SACCHETTI, *Lettere*, *a cura di* A. CHIARI, Bari, Laterza, 1938, X.
517. G. DATI, *Istoria*, p. 44.
518. H.D. NOBLE, Article « Prudence », 1027.
519. « Bellissima chosa è la provedenza : e però sempre sia proveduto in tutti i tuoi fatti, e in que' di chasa e in que' di bottegha e in ongni altro tuo fatto. E però vo' che tu sapi che sono cierti anni che sono grandissime fami e charestie di chose da vivere ; e però abi sempre a mente, se 'l puoi fare, di fornire la chasa di grano per due anni ». (P. DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. LXXXIII).
520. Saint PAUL, *Rom.*, VIII, 15.
521. Saint THOMAS, *Summa*, IIª-IIªᵉ, qu. LV, a. 1.
522. Cf. *infra*, p. 377.
523. Cf. G. LACOMBE, *Aristoteles latinus*, *Codices descripsit...*, Romae-Cantabrigiae, 1, 1939, p. 72 *sqq.* et 160 *sqq.*
524. *Il Paradiso degli Alberti*, vol. III, p. 87-88.
525. Machiavel rejette avec horreur l'idée même d'avoir quelque chose en commun avec les hommes d'affaires de sa cité et de son temps. N'écrit-il pas le 9 avril 1513

à Francesco Vettori : « Non sapendo ragionare né dell'arte della seta, né dell'arte della lana, né dei guadagni né delle perdite, e' mi conviene ragionare dello stato, e mi bisogna o botarmi di star cheto o ragionare di questo ». On ne peut nier cependant que la mentalité marchande, qui règne à Florence encore au début du 16e siècle, a pu fournir des cadres, des structures, à cette conception que Machiavel se fait de la fortune comme pur mouvement, incessante mobilité de l'univers tout entier. C'est à propos des remèdes à apporter à la fortune — de la prudence — que l'auteur du *Principe* se distingue nettement des marchands. Car il préconise une action hardie et rapide, violente même, pour forcer le cours des événements et saisir l'occasion favorable, et ainsi il rejette la *prudenza* temporisatrice et lente des hommes d'affaires. Il écrit par exemple dans le *Principe :* « Io iudico bene questo, che sia meglio essere impetuoso che respettivo, perché la fortuna è donna : ed è necessario, volendola tenere sotto, batterla e urtarla. E si vede che la si lascia più vincere da questi che da quelli che freddamente procedono. E però sempre, come donna, è amica de' giovani, perché sono meno respettivi, più feroci, e con più audacia la commandano ». (XXV).

526. Guichardin semble se trouver dans le prolongement des intuitions marchandes. Autant que les hommes d'affaires, mieux et plus clairement qu'eux, il a le sens de la relativité et de la diversité des circonstances. Il écrit dans ses *Ricordi* (6) : « E' grande errore parlare delle cose del mondo indistintamente e assolutamente e, per così dire, per regola ; perché quasi tutte hanno distinzione e eccezione per la varietà delle circustanze, le quali non si possono fermare con una medesima misura : e queste distinzione e eccezione non si truovono scritte in su' libri ». Aussi Guichardin recommande-t-il l'usage de la prudence comme capacité d'analyser judicieusement et calmement une situation particulière, afin de préjuger de l'avenir : « Piccoli principi e a pena considerabili sono spesso cagione di grandi ruine e di felicità : però è grandissima prudenza avvertire e pesare bene ogni cosa benché minima ». (*Ricordi*, 114).

*TROISIÈME PARTIE*

# MARCHANDS ET HUMANISME

CHAPITRE PREMIER

# Marchands et humanistes

Chemin faisant, nous avons eu l'occasion de noter que Maffeo Vegio écrivit son *De educatione liberorum* à l'intention de Lorenzo de' Medici, frère de Cosme, et que Pier Paolo Vergerio dédia sa traduction du *De liberis educandis* de Plutarque à un marchand florentin, Angelo Corbinelli [1]. Semblablement, nous avons vu que Giovanni Rucellai demanda à Marsile Ficin de lui faire savoir quel pouvoir l'homme peut exercer sur la fortune [2]. Des rapports qui se sont établis à Florence au début du Quattrocento entre marchands et humanistes, il convient de définir maintenant la nature et la portée.

Les hommes d'affaires du Bas Moyen Age accordent un grand intérêt aux traités pédagogiques des humanistes, dont les théories rencontrent et exaltent leurs confuses aspirations [3]. Aussi les plus riches et les plus cultivés d'entre eux demandent-ils aux nouveaux pédagogues de diriger l'éducation de leurs enfants. Selon Vespasiano da Bisticci, Enoche d'Ascoli, disciple de Filelfo, fut précepteur chez les Bardi et les Médicis [3 bis] et Roberto dei Rossi remplit le même office chez les Médicis et les Buoninsegni [4], cependant que Giovanni da Imola, qui avait étudié sous la direction de Guarino da Verona, Vittorino da Feltre, Barzizza et Filelfo, enseigna les belles lettres aux jeunes Strozzi [5]. Le prince des libraires florentins raconte encore que Tommaso da Sarzana — le futur Nicolas V — manquant d'argent pour achever ses études à Bologne, fut appelé à Florence, « *madre degli studi* », par Rinaldo degli Albizzi, afin de diriger l'éducation de ses fils, puis qu'il passa au service

de Palla Strozzi, chez qui il gagna un gros salaire tout en acquérant le respect général [6]. C'est encore dans les *Vite* que l'on lit que Zembrino de Pistoie (Sozomeno) « enseigna aux premiers jeunes gens de la cité non seulement les lettres mais aussi les bonnes mœurs et que messire Palla degli Strozzi et les principaux citoyens lui confiaient leurs enfants » [7]. Le libraire des marchands et des humanistes ajoute que le même Sozomeno « eut de nombreux élèves à Florence, parmi lesquels il y eut messire Matteo Palmieri, Pandolfo di Giannozzo Pandolfini, Bartolomeo di Palla di Nofri Strozzi, Francesco di Paolo Vettori, et bien d'autres fils des premiers citoyens » [8], tous issus de familles marchandes. Enfin, on relève parmi les documents ayant appartenu à Palla Strozzi qu'une partie de ses livres personnels lui vint d'Alberto da Camerino, « maître de [ses] enfants en 1421 » [9].

Soucieux de rendre la culture accessible à un plus grand nombre de citoyens, les oligarques florentins s'efforcent dès 1385 de réveiller leur université tombée en léthargie depuis de nombreuses années. Ils décident de dépenser annuellement 2 000 florins pour attirer dans leur cité de fameux professeurs. Au nom de la Seigneurie, Coluccio Salutati écrit aux magistrats de Pérouse et de Bologne pour les prier de laisser venir à Florence certains maîtres de leurs universités. Les considérations de la missive adressée à Pérouse éclairent de façon significative les ambitions des intellectuels et des marchands florentins ainsi que le sentiment qui les anime d'un nécessaire renouvellement des structures de l'université de Florence et, plus généralement, de la culture toscane : « Decrevimus sacrarum legum atque liberalium artium studium in civitate nostra reducere, quod quidem putamus ad Thuscie magnificentiam redundare. Quid quidem est videre Tuscos olim divinarum et humanarum rerum adeo peritos et gnaros, quod legamus, florentissima republica Romanorum decem Romulee gentis principum filios ex senatus consulto singulis Etrurie populis traditos, ut sacrorum observantiam iustis moribus ipsorum ritibus referrent in Urbem, extra Thusciam scientiam querere et aliene nationis viris hanc studiarum gloriam per ignaviam condonare ? » [10].

Dès 1386, grâce aux efforts des magistrats florentins, toutes les matières universitaires sont enseignées au *Studium*. Cristoforo degli Onesti enseigne la médecine et les arts, Angelo da Perugia le droit civil, Jacopo Folchi commente le *Decretum* et Zabarella les Décrétales [11]. Mais cet enseignement reste fidèle dans son esprit et ses méthodes à l'aristotélisme scolastique. La véritable *renovatio* du *Studium* doit être datée de 1396, année de l'arrivée à Florence de Chrysolaras. Niccolò Niccoli et Salutati usent de toute leur influence auprès des magistrats pour faire

appeler dans leur cité le maître des études grecques. Palla Strozzi [12] et la compagnie de Giannozzo Biliotti [13] mettent leurs richesses à la disposition des conseils pour payer le voyage d'Emmanuel et ses achats de livres. Les Florentins démontrent leur désir de l'attirer et de le garder chez eux. Car ils portent successivement son salaire annuel de 100 à 150 puis à 250 florins [14] et lui accordent l'autorisation extraordinaire de suspendre ses cours durant l'épidémie de peste de 1400, sans préjudice pour ses engagements [15]. Deux ans après Chrysolaras, les magistrats font appel à un autre humaniste, Giovanni Malpaghini de Ravenne, pour qu'il enseigne la rhétorique et commente « unum autorem historicum, moralem aut poetam » [16]. Manifestation indubitable de leur désir de s'attacher durablement Malpaghini, les conseils lui accordent, bien qu'il soit étranger, le droit d'acheter des maisons dans la ville et des terres dans le *contado*. Mieux encore : ils exemptent en partie ses biens d'impôts [17]. Vers la fin de leur règne, en 1431, les oligarques, sur les instigations de Niccolò Niccoli, font appel à Filelfo, qui enseigne au *Studium* et donne des cours privés chez lui. Selon Vespasiano, Filelfo « eut à ses leçons tous les fils des gens de bien. Il avait continuellement deux cents élèves et plus » [18]. Preuve supplémentaire de sa réussite auprès des marchands : ceux-ci prennent des mesures afin qu'il ne soit pas poursuivi pour dettes [19] ; touchante et extraordinaire sollicitude de la part d'hommes d'affaires [20] ! Au reste, malgré les artifices rhétoriques qui les ornent, les lettres adressées par la Seigneurie aux humanistes que nous avons cités, montrent quelle estime ont pour eux et pour la culture qu'ils représentent les bourgeois florentins. Qu'il nous suffise de citer ici les attendus précédant l'acte de nomination de Chrysolaras : « Considerantes omnen latinam eloquentiam de Graecorum fontibus manavisse, ut huius eloquii principia possint a studiosis rerum talium haberi, sentientesque quod Venetiis est vir multe scientie et fame dominus Manuel Crisolara de Costantinopoli, tam grece quam latine lingue grammaticeque peritus, eundem dominum Manuelum ad docendum grecas litteras grecamque grammaticam in civitate Florentie elegerunt » [21].

Certes, on peut objecter que les hommes qui appelèrent à Florence un Chrysoloras ou un Filelfo ne furent pas tous des marchands. Mais nous avons relevé parmi les officiers chargés d'administrer les revenus du *Studium* et très influents dans le choix de ses maîtres [22], un très grand nombre de noms de membres éminents de l'oligarchie marchande. Nous pouvons citer par exemple : Filippo Alamanni [23], Piero di Nerozzo Alberti [24], Rinaldo Albizzi [25], Neri di Gino Capponi [26], Matteo Castellani [27], Giovanni [28] et Rinaldo Gianfigliazzi [29], Cosme [30] et Jean de

Médicis [31], Lapo Niccolini [32], Bonaccorso [33] et Luca Pitti [34], Palla Strozzi [35], Niccolò da Uzzano [36], Niccolò Valori [37], etc. Encore faut-il ajouter que l'Art de Calimala est chargée du gouvernement et de l'administration du *Studium*, que l'Opera di Santa Maria del Fiore, aux mains des *mercatores*, maintient à ses frais les édifices de l'Université [38] et enfin que *l'ufficiale della Mercanzia*, magistrat choisi par les hommes d'affaires, est le conservateur des statuts du *Studium* [39].

Dernière preuve de l'étroite participation des marchands florentins à la vie universitaire de leur cité : Niccolò da Uzzano, l'un des plus puissants des oligarques [40], fonde par son testament du 27 décembre 1430 une *casa di sapientia* destinée aux étudiants pauvres. Il accorde à cette institution d'assistance intellectuelle un revenu annuel de 1 000 florins en parts de *Monte* et en confie l'administration à l'Art de Calimala [41].

En somme, d'où que vînt l'idée d'appeler certains humanistes à Florence, elle ne peut avoir été mise en pratique qu'avec l'accord et la participation des *mercatores*.

Ceux-ci emploient encore les humanistes dans l'administration de leurs affaires. Auxiliaires indispensables des hommes d'affaires florentins dans la conduite de leurs entreprises familiales, commerciales et politiques [42], nombreux sont les notaires qui entretiennent une correspondance assidue avec leur confrère Coluccio Salutati, prince des humanistes. Ainsi ser Francesco d'Ugolino Grifoni [43], ser Guido Manfredi da Pietrasanta [44], ser Rigo di Domenico Rigoli da Perugia [45], ser Castellano d'Utinello Castellani da Siena [46], ser Antonio di ser Chello [47], ser Piero di ser Piero [48], etc. A ser Niccolò da Tuderano, chancelier de Guido da Polenta, Salutati demande de lui procurer un exemplaire de la *Divine Comédie*, œuvre qu'il admire tant pour sa forme que pour son contenu : « Est michi cura, vir insignis, frater optime, amice karissime, quod possim habere correctum opus divinissimum Dantis nostri, quo, crede michi, nullum hactenus poema vel altius stilo vel elegantius inventione, vel maioris ponderis » [49]. Écrivant à ser Giovanni Lippi d'Arezzo, qui fut sans doute *notaio dei regolatori* à Florence en 1394, Coluccio le félicite de sa culture, lui conseille de poursuivre assidûment son commerce avec les livres et lui propose de l'aider dans ses travaux : « Sentio, de quo letatus sum, tibi maximam copiam librorum contigisse : ingens quidem viro studioso felicitas. Nam, cum liber librum aperiat, quid potest homini sciendi rerumque novarum avido secundius evenire quam abundare libris et posse tam honestum desiderium in rebus precipue peregrinis impplere ? » [50]. Mieux, Salutati trouve un disciple en ser Pietro da Montevarchi, notaire et fils de notaire, qui joue un certain rôle dans les

*Dialoghi* de Bruni à Vergerio [51], entre en 1399 dans les bureaux de la chancellerie et devient en 1402 *spedalingo* de Santa Maria Nuova [52].

Bref, qu'ils résident à Florence, dans son *contado*, ou bien à Sienne, Lucques, Pise ou Pérouse, les notaires participent au mouvement de *renovatio* des *studia humanitatis* et importent, si l'on peut dire, la culture et la pensée humanistes dans les milieux d'affaires qu'ils fréquentent à toute heure du jour. Au reste, Poggio Bracciolini n'a-t-il pas fait des études de notariat à Florence ? Et Coluccio Salutati, notaire de formation, ne dédaigne pas d'intervenir auprès d'un de ses collègues et amis, le notaire et humaniste ser Guido Manfredi, chancelier de Lucques, afin qu'un *mercator* florentin, Bartolomeo di Tommaso Corbinelli, récupère les marchandises qui lui ont été confisquées à Barga sur les ordres de Paolo Guinigi [53].

La missive à laquelle nous venons de faire allusion fut écrite par Coluccio en 1402, alors qu'il était chancelier de la Seigneurie florentine. La chancellerie est la tâche la plus brillante et la mieux rétribuée que les membres de l'oligarchie marchande confient aux humanistes à la fin du Trecento et au début du Quattrocento. Les prieurs, écrit Goro Dati dans son *Istoria*, « ont un chancelier qui demeure toute la journée au Palais et écrit toutes les lettres et épîtres que l'on adresse aux princes et aux seigneurs du monde, ainsi qu'à quiconque, de la part de la Commune : homme d'une grande science, réputation et renommée, qui a sous ses ordres quatre secrétaires (*guidatori*) qui écrivent les épîtres qu'il leur dicte » [54]. Le chancelier de la Seigneurie dirige les bureaux où l'on rédige, enregistre, expédie les actes et les ordres des magistrats, les lettres et les missives destinées aux princes étrangers. Face à des conseils qui ne restent que deux mois en charge, le premier des fonctionnaires florentins représente la stabilité et l'expérience. Il doit pleinement posséder l'art de la réthorique entendue comme moyen de rédiger et de persuader et avoir une connaissance approfondie du droit. En fonction de sa pérennité, de ses qualités intellectuelles et morales, il acquiert — au moins durant notre période [55] — un rôle décisif en politique extérieure et poursuit un dialogue continu avec les marchands au pouvoir, inspire et oriente leurs décisions. C'est un grand commis qui, « grâce à sa sagesse et à son éloquence doit maintenir haut l'idée de l'État et peut, par un discours ou une lettre habilement dictée, faire pencher d'un côté ou de l'autre la fortune politique » [56].

Salutati, premier des grands chanceliers humanistes durant le règne de l'oligarchie, écrit à l'un de ses amis qu'il ne se contente pas de communiquer les décisions des magistrats aux pays voisins, mais qu'il

est en correspondance avec les princes du monde entier [57]. Entré au service de Florence en 1375, il demeure à son poste jusqu'à sa mort en 1406. Son autorité va augmentant. Durant la guerre des Huit Saints et les années de la lutte impitoyable contre Milan, il demeure le porte-parole ardent et écouté de l'orgueil national des Florentins et de leur idéal de *libertas*. Il reste en charge durant le Tumulte des *Ciompi* : ni les grands marchands ni les « démocrates » ne peuvent se passer de lui. Le duc de Milan ne reconnaît-il pas d'ailleurs que la plume de ser Coluccio vaut à elle seule plusieurs armées [58] ? Se distinguant parmi les grands artisans de la politique étrangère florentine, Salutati est en outre l'un des premiers maîtres de l'Humanisme : défenseur après Boccace de la poésie et de la culture classiques, divulgateur des études hellénistiques.

Son vrai successeur est son disciple et ami Lionardo Bruni, qui fut chancelier de 1410 à 1411 et de 1427 jusqu'à sa mort en 1444. Sous son autorité, la chancellerie gagne encore en dignité et en importance. Comme son illustre prédécesseur, mieux que lui peut-être, Bruni se fait le théoricien de la *libertas*, le chantre de l'idéal républicain, tant dans ses épîtres aux seigneurs et aux princes, où il met en valeur l'esprit d'industrie des marchands ses concitoyens, que dans son *Histoire de Florence*, qu'il compose à des fins d'éducation politique de l'ensemble des citoyens : « afin que, lisant le récit des choses passées, ils puissent mieux juger les événements présents et futurs et qu'ils sachent sagement conseiller la République » [59].

Mais la chancellerie emploie encore d'autres notaires dans ses bureaux, tel le notaire des Seigneurs, élu pour deux mois, partageant les privilèges et la table des prieurs et leur prêtant son concours durant leurs séances, et le notaire des *Riformagioni*, qui prend note des délibérations des conseils et rédige leurs actes. Tous ces hommes de loi et leurs subordonnés connaissent le latin, sont capables de lire et d'interpréter les vieux textes de loi, pratiquent le droit romain, le droit canon et féodal. Leur tâche, à des niveaux différents, consiste à donner forme légale aux décisions des magistrats — marchands pour la plupart — avec lesquels ils poursuivent un colloque fécond.

Tels sont donc quelques aspects des rapports sociaux et politiques qui se développent à Florence entre hommes d'affaires et nouveaux intellectuels au début du Quattrocento. Il faut en analyser l'esprit et en montrer l'importance.

A l'égard des humanistes, les *mercatores* florentins éprouvent tout à la fois de l'estime, du respect et de la reconnaissance. Ainsi de Salutati.

Dès 1387, les lainiers l'inscrivent parmi les membres de leur corporation, « advertentes quod dicta ars et universitas dicte artis tunc maxime nobilitatur et suscipit incrementum, quando probis, sapientibus et virtuosis hominibus decoratur et illis potissime qui ad artem predictam et eius honorem zelum habeant et affectum »[60]. En 1400, les magistrats florentins accordent à Coluccio et à ses descendants la citoyenneté florentine, « considerantes [ejus] virtutum merita et scientiam eminentem »[61]. Dans une lettre à Datini, notre Lapo Mazzei appelle Salutati un nouveau Cicéron, faisant en quelque sorte de Florence une nouvelle Rome[62]. Composant la biographie de Coluccio de son vivant, Filippo Villani le cite juste après Boccace et voit en lui l'un des plus grands écrivains florentins[63]. Il souligne l'importance du rôle qu'il joue à la chancellerie et met en valeur l'estime qu'il a acquise auprès des Florentins : « Durant sa quarante-cinquième année, écrit-il, il fut réélu à la chancellerie de Florence, qu'il a déjà occupée vingt ans environ et qu'il occupe avec la plus glorieuse renommée et le plus grand honneur et la très vive reconnaissance de tous les citoyens florentins »[64]. Bartolomeo del Corazza, marchand de vin en gros, consacre un long paragraphe de ses *Mémoires* à l'évocation de la mort de Salutati et de son enterrement, événement qu'il juge très important dans la vie de sa cité : « Mémoire que, le 4 au soir, mourut le vénérable poète messire Coluccio, conseiller des magnifiques Seigneurs de Florence, dont il était le notaire. Et le 5 du dit mois, un mercredi vers 13 heures, le digne messire Coluccio reçut la couronne de laurier des poètes des mains du notaire ser Viviano di Neri Viviani... On l'enterra à Santa Reparata. Il fut porté au tombeau à la vue de tous et honorablement, comme un grand poète, avec une grande pompe et beaucoup de solennité »[65].

Après le décès du grand chancelier, l'estime et la reconnaissance des Florentins semblent aller encore croissant. Par une délibération du 12 mai 1406, les Seigneurs maintiennent dans ses fonctions de *notaio delle estrazioni* (chargé des élections) son fils Bonifazio, « volentes ob celebrem memoriam dicti domini Coluccii ac pro honore et utilitate familie et filiorum qui de ipso remanserunt ac etiam de prudentia dicti ser Bonifatii notarii, unius ex ipsis filiis, confidentes, providere... »[66]. En 1411 encore, les magistrats de Florence interviennent en faveur de Lionardo di Coluccio pour qu'il obtienne le titre d'abbé de San Savino près de Pise[67]. Et Lionardo Bruni justifie cette initiative en ces termes : « Hortatur nos recolenda memoria clarissimi viri Colucci Salutati poetae inclyti ac civis nostri dilectissimi »[68].

Jamais, sans doute, aucun intellectuel n'eut droit à pareilles louanges de la part des bourgeois florentins. Certes, Giovanni Villani met en

valeur dans sa *Chronique* la science du médecin Dino del Garbo [69] et Matteo, le frère du grand chroniqueur, fait le panégyrique du poète et maître d'école florentin Zanobi da Strada [70], panégyrique que le troisième des Villani reprend dans ses *Vite* [71]. Mais ces courtes biographies n'engagent pas véritablement leurs auteurs. Elles apparaissent comme des hommages à de savants florentins, que les marchands admirent mais qu'ils ne jugent pas de leur monde. Au contraire, les rapports entre hommes d'affaires et humanistes sont marqués d'un sceau nouveau : celui de l'humanité au sens le plus fort du terme. Hommes d'affaires et humanistes florentins ont tout en commun : mode de vie, préoccupations, idéaux.

Aussi bien n'y a-t-il pas de différences sociales entre les nouveaux intellectuels et les riches bourgeois de Florence. Car, comme l'a montré L. Martines, la plupart des humanistes florentins — de Salutati à Alberti — ont des ressources élevées. Par là même ils appartiennent à la classe marchande. Ils fréquentent les hommes d'affaires et souvent s'allient à eux [71 bis]. Ils partagent leur genre de vie et leurs aspirations. Fréquemment, nous le verrons, ils vont jusqu'à justifier et défendre leur mentalité.

Inversement, les *mercatores* florentins ont des sentiments d'amitié et d'affection pour les humanistes. Certes, Giovanni Rucellai relève avec un certain étonnement la simplicité d'un Lionardo Bruni qui daigna le féliciter à l'occasion de son mariage : « Et ricorderami sempre, che in quelli dì che io tolsi donna, riscontrando quello famoso poeta messere Lionardo d'Arezzo, lui per sua umanità mi si fece incontro dicendomi : Buon pro' ti faccia !, rallegrandosi meco, come si costuma »[72]. Au contraire, Lapo Mazzei demande en toute simplicité à ses correspondants — dont Francesco Datini — de procurer du vin à ser Coluccio [72 bis]. A la première page de son *Zibaldone*, Ridolfi mentionne la naissance d'Antonio di Coluccio comme s'il s'agissait de l'un de ses neveux ou de ses enfants [73]. Luca da Panzano, ami et voisin de Goro Dati et de Lionardo Bruni, prie ce dernier d'être le parrain de l'un de ses fils [74]. Bartolomeo Morelli, oncle de l'auteur des *Ricordi*, épouse la fille du notaire humaniste ser Niccolò Ventura Monaci, notaire des *Riformagioni*, fils d'un autre notaire qui fut poète et ami de Boccace [75].

Des rapports d'amitié, de famille, à la collaboration intellectuelle. Les humanistes profitent des déplacements de leurs amis marchands pour en faire des « commis-voyageurs » de leurs idées et de leur science. Ainsi Bonaccorso Pitti sert d'intermédiaire entre des intellectuels prestigieux. En 1395, il transmet à Jean de Montreuil, chef de la chancellerie française, des copies de lettres de Salutati [76]. L'année suivante,

Coluccio demande à son collègue, par la bouche du même Pitti, de lui procurer les lettres d'Abélard, le *De musica* de saint Augustin et l'*Institution oratoire* de Quintilien [77]. Notre *mercator* — il n'est certainement pas le seul — contribue ainsi directement aux échanges intellectuels et au développement de l'Humanisme européen.

Aussi bien les rencontres et les colloques sont-ils fréquents entre marchands et humanistes. Aux conversations de ces derniers, sur la place de la Seigneurie, participent sans doute les hommes d'affaires, et en tout cas Giannozzo Manetti, dont nous verrons qu'il poursuivit parallèlement études et affaires. Selon le témoignage de Vespasiano da Bisticci, « messire Lionardo d'Arezzo, messire Giannozzo Manetti, messire Poggio, messire Carlo d'Arezzo, messire Giovanni Aurispa, maestro Gasparo da Bologna, homme savant, et un grand nombre d'autres lettrés venaient chaque soir et chaque matin au coin du Palais de la Seigneurie, où ils discutaient et conféraient sur différents sujets » [78].

Au vrai, la pensée humaniste se développe dans la conversation. Les nouveaux intellectuels ne rédigent pas de traités académiques, mais composent des lettres et des dialogues, qui rapprochent l'auteur de ses lecteurs. Par souci d'« humanité », Salutati, Bruni, Manetti s'adressent à un vaste public. Au début de son *Dialogus ad Petrum Paulum Histrum*, Bruni explique que, de par sa nature, le dialogue éclaire et divulgue les sujets les plus ardus : « Quid est, per deos immortales, quod ad res subtiles cognoscendans atque discutiendas plus valere possit quam disputatio, ubi rem in medio positam velut oculi plures undique speculantur, ut in ea nihil sit quod subterfugere, nihil quod latere, nihil quod valeat omnium frustrari intuitum ? » [79].

Bref, marchands et humanistes n'ont rien d'étranger les uns pour les autres. Nous en voulons pour preuve quatre lettres inédites des archives d'État de Florence, qui concernent les mésaventures florentines de l'irascible Filelfo [80]. Adressées à Matteo Strozzi, qui, selon Vespasiano, « eut une bonne connaissance des lettres latines et, ne s'en contentant pas, étudia la philosophie et écouta les leçons de messire Giannozzo Manetti sur l'*Éthique* d'Aristote en compagnie d'Antonio Barbadoro, Benedetto degli Strozzi et Alessandro Arrighi » [81], les trois premières de ces lettres sont de Niccolò Strozzi et la dernière de Nofri di Palla Strozzi, tous marchands florentins. Toutes montrent que ces hommes d'affaires considèrent l'humaniste comme l'un des leurs. Car ils s'inquiètent de sa situation politique, débattent ses problèmes en même temps que les leurs, lui donnent enfin des conseils de modération, nous dirions volontiers d'humanité.

« Per le tue ultime... ò sentito el Philelpho essere ristituito in suo pristino stato, della qual chosa quant'io mi sia rallegrato, non credo facci mestiero replicarlo a tte, sì per l'onore ne seguita alla grandezza dell'animo suo e sì per l'avère tirato questa posta contro a chi non valse mai forza né 'ngengnio. Non piglio di questo caso piccola testificazione della nostra terra, veggendo che la ragione comincia a superchiare la forza, sperando che così si doverà dimostrare nell'altre cose. Scrivogli una lettera, come vederai, ralegrandomene collui. E con tutto che a me non istia bene dar precepti a simili huomini, pure... che in ciascuna cosa mi pare potere avere in lui, mi trasporta a quello fare. Farete bene a consigliarlo voglia rinfratellarsi a chi l'à nimicato. Egli à fatto quello non si credette mai. E, se bene vieni considerando al pericholo che gli è stato, aconsentirai a quello ti dico. Sicché tu e gli altri v'ingegnate di far quello che sarà suo utile e honore, per non l'aversi a mettere per l'avvenire a questi pericoli, essendo forestiere, contro a sì gran possa... Nofri Parenti mi scrive che à paghato e' catasti per tutto dicembre e à prestato d. al chomune et che à 'l migliore vino di Firenze e che del continuo sta in festa e in buon tempo e che spesso vi viene a vedere e che fa scoppiare d'astio tutta Firenze. Le quali cose m'ànno porto assai allegrezza, perché mi dicie che vuole amezare meco ciò ch'egli à. Se ttu avessi bisognio che ti facessi acconciare qualche catasto di quel soprapiù (de'mia non ti dicho, ch'è troppa somma), scrivimelo » [82].

« Del ben che prosegue del Filelfo, di nuovo mi rallegro... E quasi tutta la terra rimbomba di questa sua oratione volghare » [83].

« Piacemi sommamente e ralegromi che Philelpho prosperi in tanta felicità... intendo perché alla franchezza dell'animo suo non è sì degno premio che non si confacessi maggiore. Ma bene ti rammento quello che per altra mia feci et quello che amichevolmente scripsi a llui. E questo è che comperi la sua immensa felicità, la qual cosa facciendo, sarà incoronato di più verde corona che faccendo al contradio et etiamdio combatterà più effettuosamente e con meno fatica d'animo e di corpo, e con più sicurtà, che pigliando delle vie ch'el più delle volte [tolghono] questa felicità, con tutto lo conoscha di tal virtù d'animo e appresso aver tal consiglio che simili cose sieno soperchio, e maxime a me, ramentarle » [84].

« Del Philepho ebbi risposta alla mia et conchiudemi che mmi conforterebbe allo studio se non credessi parlare a uno sordo. E commisemi ch'io chiedessi alcuno libro all'Aurispa, dal quale non ebbi risposta di ciò molto aperta. Ma pure spero, alla tornata de' nostri costà, o mandargli e' detti, o informarlo di quanto arò potuto seguire... » [85].

Dans sa lettre de 1395 à Jean de Montreuil, Coluccio appelle Bonaccorso Pitti « frater meus ». Dans le dialogue *Ad Petrum Paulum Histrum* [86], Bruni, toujours à propos de Pitti, met cette épithète dans la bouche de Salutati. Coluccio, Bruni et tous les humanistes florentins peuvent à bon droit appeler « frères » un Palla Strozzi et un Giannozzo Manetti. Ces derniers sont-ils humanistes, ou bien sont-ils marchands ? Ils participent de cette double nature, si l'on peut dire, à la différence de Niccolò Niccoli qui, malgré les instances de ses parents, jugea incompatibles les affaires et la culture [87]. En effet, Palla di Nofri demeure étudiant sa vie durant : il appelle sans cesse auprès de lui de nouveaux maîtres pour approfondir ses connaissances de langue et littérature helléniques, se contentant de traduire en latin quelques textes grecs [88]. Parallèlement, il s'enrichit grâce à la pratique assidue du commerce et à l'administration scrupuleuse de ses propriétés foncières. Ses livres de *ricordanze* [89] et ses lettres d'affaires portent pleinement témoignage sur ses engagements « mondains ». Ainsi d'une de ses lettres à Simone di Filippo Strozzi du 21 août 1417 : « Per altra ti scrissi come era stato con messer Bartolomeo Spinola e conferito con lui sopra el facto tuo. La risposta sua fu che lui aveva lasciato executore di quello avesse a Firenze messer Manello Uso di Mare, di quello fusse qui. E per anchora nessuno partito si poteva pigliare per rispecto del temporale, ma che tu non dubitassi, perché niente con lui si poteva perdere, e che questo... avrà facto compagnia e ch'e' suo' compagni erano sofficienti e che di questi fatti il Granchio sensale era bene informato. Fu' con lui, dissemi era venuto qua per essere con quel Genovese che morì... Dissemi e' facti suoi stanno per modo che non si perderà, e ch'à avisato costà e te e degli altri » [90].

Quant à Giannozzo Manetti, il compose, parmi de nombreux dialogues, le *De dignitate hominis*, en apparence simple florilège, mais en fait véritable manifeste de la pensée humaniste : affirmation, contre les écrivains ascétiques, de la dignité de l'homme et de la bonté du monde, bref, rachat de l'humanité. Mais il n'en demeure pas moins un excellent *mercator*, très apprécié de ses confrères pour ses qualités de médiateur dans les conflits commerciaux. Vespasiano écrit : « Comme messire Giannozzo s'était vu confier par un ami le soin d'arranger un différend qui opposait deux marchands..., ayant eu à vérifier plusieurs comptes et écritures, dont il était expert plus que quiconque à Florence (il n'y avait pas de compte si ardu qu'il ne sût en pénétrer le sens rien qu'à le voir), voyant donc d'après les comptes de l'un d'entre eux que son adversaire l'avait maintes fois trompé... il fit venir à lui le coupable et lui démontra toutes ses fautes, qui étaient innombrables, désirant le

remettre d'accord avec sa victime, pour ne pas lui faire honte » [91]. Humanité et connaissance approfondie des problèmes comptables : le portrait paraîtrait idyllique s'il n'était en partie confirmé par une lettre inédite de Giovanni di Marco degli Strozzi : « La chagione di questa sì è : ttu sai la differenza ch'è tra noi e Tomaso di Sachomino e sai quanto tra noi e llui si praticha l'achordo, e non s'è chonchiuso perché da noi à voluto più che nonn'è stato possibile... Il perché vegho di bisongno che in servigio nostro tu duri faticha insieme con Giannozzo Manetti a chonciare questo fatto. E noi n'abiam parlato chon Gianozzo Manetti : àcci detto volere fare ogni chosa questo ne sia fatto, e dice gli dà il chuore che tra ttu ed egli achoncerete questo fatto » [92].

Selon Y. Renouard, « les promoteurs de la Renaissance carolingienne, ceux de la Renaissance du 12e siècle avaient eux aussi sauvé les manuscrits des anciens et imité leur style à s'y méprendre ; ils n'avaient pas pour autant modifié l'éthique de leur siècle. C'est qu'ils n'étaient que quelques érudits enfermés dans leurs monastères ou leurs évêchés, sans sympathie ni correspondance avec la société contemporaine de ruraux incultes et de barons batailleurs, et sans prise ni influence sur elle. La Renaissance humaniste survient dans des conditions et dans un milieu tout différent : elle est proposée par des érudits laïques à la société des grandes villes d'Italie dominée par les hommes d'affaires » [93]. Nous dirons davantage : les humanistes proposent à un large public — en grande partie acquis à la mentalité marchande — une éthique qui magnifie ses aspirations et, tout en la dépassant, consacre sa *praxis*.

Ainsi de Salutati, dont l'influence est prédominante à Florence à la fin du Trecento et au début du Quattrocento, tant parmi les intellectuels que parmi les hommes d'affaires.

Nous l'avons vu : les *mercatores* florentins sont complètement fermés aux méthodes abstraites des docteurs et à leur enseignement dogmatique [94]. Un recueil de *Facezie* du 15e siècle met dans la bouche d'un marchand florentin, « uomo molto faceto e prudente », ce mot significatif : « Diceva che non si voleva tanto guardare in cielo, che l'uomo percotessi co' piè in terra » [95]. De la même façon, ser Coluccio s'avère le premier contempteur, et l'un des plus rigoureux, des méthodes scolastiques de recherche et, plus généralement, de l'ascétisme contemplatif du Moyen Age. Par delà la polémique contre le jargon des scolastiques [96], le chancelier de la République florentine prend pour cible un système de pensée — celui des *Summae* — à qui il reproche d'être purement logique et spéculatif et en outre — au moins à son époque — totalement

immobilisé par le poids de la tradition. Il refuse l'abstraction et le formalisme des docteurs, qui se contentent de disputes stériles, tournant à vide et sans prise sur les réalités quotidiennes. Pratiquement, il vitupère l'isolement infécond des intellectuels médiévaux, enfermés dans leur cloître et leurs cabinets et prisonniers de leurs livres, accessibles à un nombre très restreint de lecteurs, sourds et aveugles aux réalités existentielles du monde. A fra Giovanni da San Miniato, qui au nom de Dieu prétend lui interdire la poésie, Coluccio réplique en opposant la solitude du moine à sa propre activité mondaine, d'ami de la vertu et d'ennemi impitoyable des vices. Il écrit : « Tu quod sancte rusticitatis est, bonum tibi prodes ; ego michi prodesse conor et aliis » [97]. De même Leon Battista Alberti, après avoir repris contact avec Florence en 1428, condamne les lettrés qui se contentent d'apprendre dans les ouvrages des autres et ne sont ni expérimentés, ni justes, ni forts [98]. Et Palmieri blâme les érudits qui perdent leur temps « in arti oscurissime difficili e senza dottrina di ben vivere » [99].

Nous l'avons dit : Giovanni Villani ne compte pas les religieux cloîtrés au nombre des citoyens productifs de Florence [100]. Pareillement, Salutati considère que la pure contemplation du transcendant, à laquelle s'adonnent moines et intellectuels médiévaux qui fuient les hommes, est inférieure dans ses fins comme dans ses résultats à la recherche pratique, qui s'efforce de peser sur le monde afin de le transformer. A Pellegrino Zambeccari, qui lui a fait part de son intention d'abandonner la vie mondaine afin de songer exclusivement au salut de son âme, ser Coluccio répond qu'il n'a pas le droit de négliger la mission qui lui a été confiée par Dieu. Il lui dit qu'aucun être vivant, et partant aucun homme, ne peut rester insensible à ce qui se passe autour de lui. Et il affirme hautement que l'on peut plaire à Dieu en se consacrant à sa famille, à son prochain et à sa patrie tout autant qu'en suivant la voie inutile et égoïste de la solitude. Il écrit : « Et quid ? dic, mi Peregrine, quem Deo reputas gratiosiorem fuisse, Paulum eremitam et ociosum an Abraham occupatum ? an Jacob cum duodecim filiis, tot pecorum gregibus et duabus uxoribus, tot divitiis tantaque suppellectili acceptiorem Deo non putas extitisse, quam duos Macharios, Theophilum et Hilarionem ? » [101].

Somme toute, au soliloque médiéval Salutati et tous les humanistes florentins avec lui [102] opposent l'idéal d'un colloque universel des hommes. Première application pratique de cette disposition : ser Coluccio exalte sa patrie d'adoption et ennoblit l'idéal de liberté propre aux *mercatores* florentins de la fin du 14e et du début du 15e siècle.

Les louanges de Florence ne manquent pas dans l'œuvre publique et privée de Salutati. Dans une lettre à ser Antonio di ser Chello, il développe le thème, qui apparaît également chez les chroniqueurs marchands [103], de Florence fille et émule de la Rome antique [104]. Dans l'ascétique *De saeculo et religione* même, bien qu'il exalte la *civitas Dei*, il ne peut cependant s'empêcher de célébrer une Florence très terrestre : « Et ne longius quaeramus exempla, ponamus nobis ante hanc regiam urbem, gloriosam patriam tuam atque meam, que, ni fallor, tantum inter alias caput extulit urbes, quantum lenta solent inter viburna cupressi... Ascendamus, precor, et intueamur minantia menia celo, sidereas turres, immania templa et immensa palatia... » [105].

De même à propos de l'idéal de *libertas*. Dans une lettre au marchand lucquois Niccolosio Bartolomei, exprimant sa joie de voir Lucques libérée du joug pisan, Salutati célèbre le bonheur des cités indépendantes: « Solus qui de servitudinis miseria ad statutum libertatis erigitur, novit libertatis dulcedinem » [106]. Écrivant à fra Niccolò Casurchi da Girgenti un an avant la guerre des Huit Saints, ser Coluccio affirme que Florence ne prend les armes que pour défendre son indépendance. Il ajoute, de façon prophétique, que, si un État quelconque, fût-ce l'Église, prétendait un jour l'opprimer, la cité du lys se défendrait éternellement : « Si libertatis tuende, hoc puto, si ecclesiasticis illam invadendi mens foret, immortale fiet, nec iam paci locum invenies, nisi illos potentia invasionis effugiat » [107].

Les deux thèmes : gloire de Florence et éloge de la liberté se retrouvent confondus dans la prose véhémente de *l'Invectiva in Antonium Luscum vicentinum*. Salutati y redit la beauté et l'industrie de Florence : tant par ses édifices que par le nombre de ses habitants, la douceur de son climat, les activités de ses marchands et la gloire de ses écrivains, la cité du florin l'emporte sur toutes les autres cités italiennes. Certes, le discours se développe selon les règles de la rhétorique classique [108]; mais Salutati échappe au lieu commun grâce à sa fougue, qui témoigne de sa sincérité, et à son sens aigu des réalités économiques et géographiques. N'écrit-il pas que, par leurs activités, les Florentins contribuent au développement économique de toute la Péninsule : « carissimi suis commerciis Florentini » [109] ? Quant à la *laus florentinae libertatis*, répliquant aux accusations portées contre Florence par le chancelier de Milan, ser Coluccio définit la liberté d'une part comme union active des citoyens orientée par les lois et, d'autre part, comme effort visant, sur le plan extérieur, à défendre et promouvoir l'indépendance des cités italiennes. Bref, le chancelier de Florence conclut que la cité

du lys est le seul et véritable honneur de l'Italie : « verum et unicum Italiae decus » [110].

« Au nom de la liberté, écrit E. Garin, c'est-à-dire de cette valeur qui seule rend la vie digne d'être vécue, Florence devient la patrie idéale des hommes » [110 bis]. Bruni écrira bientôt que tout Italien est citoyen de deux patries à la fois : la sienne et Florence : « Nec ullus est iam in universa Italia, qui non duplicem patriam se habere arbitretur : privatim, propriam unusquisque suam, publice autem florentinam urbem » [111].

Comme ses compatriotes marchands, mais avec plus d'éloquence et de pénétration, Salutati prononce la condamnation de la tyrannie dans une lettre à Andreuolo Arese [112] et dans le *De tyranno* [113]. La philosophie politique médiévale, considérant le régime tyrannique comme un fléau divin, estime d'ordinaire qu'il faut le supporter avec patience et résignation [114]. Salutati est le premier moraliste du Quattrocento qui dépasse nettement ce point de vue. Il proclame le droit des citoyens à abattre le tyran illégitime, qui s'est mis lui-même hors la loi [115].

L'enseignement du *De tyranno* est que l'homme a pour devoir de fonder une société moralement bonne, c'est-à-dire résultant de la participation active et consciente du corps entier des citoyens. Pour Salutati, l'homme est en quelque sorte *faber civitatis*. Être politique et social par excellence, il ne peut se réaliser qu'en prenant directement part à la vie de la cité. Le chancelier de Florence écrit dans le *De nobilitate legum et medicinae* : « Bone sunt hominum congregationes et ipsa natura necessarie, sine quibus vivere politice non valemus » [116].

Conformément à cette optique, ser Coluccio réfute, dans une lettre au notaire ferrarais Bartolomeo della Mella, les accusations portées contre le mariage par Pétrarque, à la suite de nombreux écrivains médiévaux. Il affirme que celui qui vit seul pèche contre lui-même, contre ses parents et sa patrie, contre le genre humain et la nature même [117]. Car la famille, cellule sociale élémentaire, est mise en pratique de l'art d'unir les hommes, premier apprentissage de cette communion et de cette collaboration des individus, qui fondent la cité. Aussi bien Vespasiano da Bisticci montre-t-il comment le souci de la famille anime les marchands florentins du début du 15e siècle. Il écrit en particulier : « Sachant que c'était une des principales obligations qu'il avait envers Dieu et le monde, Lionardo del Bennino ordonna sa demeure d'une excellente façon. Il avait coutume de dire qu'il ne croyait pas avoir de plus grand devoir en ce monde que de bien élever ses enfants, et il s'y employa avec la plus grande diligence » [118].

Continuant son analyse, Salutati fait l'éloge de l'amitié. Dépassant le point de vue de Cicéron, qui voit en elle une simple communauté de biens, d'avis et de désirs [119], il la définit comme échange gratuit de services, pur altruisme. Il écrit au notaire ser Stefano da Bibbiena : « Amicum propter eum, non propter nos diligimus. Hoc enim nomen amicitie dicit dilectionem ad alium non ad se, que perfecta profecto non erit, nisi et ipsum quod diligimus, non causa aliqua extra ipsam rem dilectam, sed solum sui contemplatione diligimus » [120]. De façon pratique, ser Coluccio adresse une lettre au marchand Niccolò di ser Dami, qui s'est querellé avec un ami pour la somme ridicule de 60 florins, afin de lui montrer que l'amitié est supérieure à l'esprit de lucre[121]. De même Manetti dans le *De dignitate* exalte la douceur de l'amitié, union paisible et sans différends, animée par la *charitas* [122].

Alors qu'il montre le tyran enfermé dans la solitude de sa citadelle, à l'écart de ses sujets, Leon Battista Alberti dans le cinquième livre de son *De re ædificatoria* [123] représente la cité libre comme un harmonieux ensemble de demeures groupées autour du palais public, maison commune ouverte à tous les citoyens. Quelques lustres auparavant, Salutati exprime l'idée que, supérieure aux individus, aux familles, aux amis et les englobant tous, la cité est parmi toutes les créations humaines la plus digne et la seule vraiment libre : *regnum hominis*. Selon lui, est *cives* non pas le citadin, qui se contente de résider dans la cité, mais le citoyen qui collabore à la vie commune dans un élan volontaire de *charitas* et d'amour. Soucieux de morale pratique, Coluccio écrit au notaire ser Andrea di ser Conte pour le réprimander d'avoir, par esprit de faction, refusé de porter aide à sa cité : « Habet illa simul parentes, filios, fratres, agnatos, amicos, prelatos, coniugem, socios et nos ipsos. Illa nos creavit, illa nos tuetur ; ab illa, quod primum est, originem trahimus ; qua re, pre cunctis nobis esse cure debet » [124]. Dans une autre de ses lettres, le chancelier de Florence blâme les bourgeois ses concitoyens qui, poussés par l'égoïsme, fuient leur cité que menace la peste [125].

Ce faisant, il rencontre le sens de l'État tel que le ressentent et le défendent les *mercatores* [126]. N'est-ce pas d'ailleurs Cosme de Médicis qui, bien qu'hostile à la guerre contre Lucques [127], conseille à l'un de ses parents de contribuer de toutes ses forces à la victoire, « veduta la cosa essere ridotta dove interviene l'onore del Comune » [128] ?

La convergence des préoccupations politiques (de vie dans la *polis*) est telle entre marchands florentins et humanistes que ceux-ci accueillent avec faveur la redécouverte, due à Salutati et à ses successeurs, de Cicéron comme citoyen et homme d'État. Ainsi Vergerio glorifie l'avocat

romain de s'être engagé à fond dans les luttes politiques pour défendre sa patrie [129], cependant que Palmieri voit en lui le peintre de la réalité concrète de la cité [130]. Mieux, l'auteur de la *Vita Civile*, reprenant le *Songe de Scipion*, établit un parallèle entre le dévouement à la patrie d'Horiatus Coclès et celui de Dante [131].

Semblablement, les humanistes donnent à Aristote une figure nouvelle. Ils interprètent la *Politique* et l'*Éthique* — livre de chevet de Manetti [132] — comme une exaltation de la vie en société, qui réalise la perfection de l'individu. Et Palla Strozzi fait venir de Grèce à grands frais la *Politique*, afin que Bruni la lui traduise [133].

Quelques années plus tard, les mêmes milieux marchands adhèrent avec un égal enthousiasme à la découverte du platonisme. Car celui-ci, outre qu'il est nouveau et d'origine étrangère pour ne pas dire exotique (donc plaisant aux *mercatores*), apparaît d'abord aux humanistes comme un système politique tendant à construire la cité idéale [134]. Vergerio cite et étudie la *République*. A Florence, Roberto de' Rossi, Palla Strozzi, Lionardo Bruni se proposent de traduire l'œuvre de Platon. Bruni traduit le *Phédon* en 1405, le *Phèdre* en 1424, le *Gorgias* et le *Criton* entre 1423 et 1427. Dédiant à Cosme de Médicis sa traduction des lettres de Platon, Lionardo l'exhorte à les lire malgré l'ampleur de ses soucis d'affaires, afin d'y renforcer son sens de la *res publica*. Il écrit : « Jam vero de adeunda republica, que apetitio, que ratio, que consideratio, que religio !... Tu igitur has epistolas multum lege, queso, ac singulas earum sententias memorie commenda, precipue vero que de republica monent » [135].

Le souci des réalités sociales apparaît déjà chez Pétrarque qui condamne comme inutiles les sciences de la nature [136]. Salutati reprend cette polémique en même temps qu'il développe sa critique de l'abstraction logique et théologique. Dans le *De nobilitate legum*, il montre que les conseils de la cité ne se soucient ni du mouvement des planètes ni des substances séparées. Aussi affirme-t-il que magistrats et législateurs, qui se préoccupent du bonheur politique de l'homme, sont supérieurs aux médecins. Dans son esprit les sciences morales et sociales — sciences humaines — l'emportent tant par leur objet que par leurs résultats sur les sciences physiques et naturelles : « Qua quidem speculatione legum nescio que maior, que iucundior queve divinior valeat asignari, cum etiam non hec ut huius vel illius hominis, sed simpliciter ut hominis, pertractentur, non respectu cuiusque singularis hominis, sed ut cum omnibus hominibus regno, civitate, familia vel amicis, omnium et denique mortalium societate, quam adipisci possumus, convivere debeamus » [137].

Au demeurant, Salutati énonce dans son traité l'idée, déjà pressentie par les hommes d'affaires florentins [138], qu'il n'y a pas de sagesse sans prudence, c'est-à-dire sans connaissance pratique du monde. Il écrit : « Non est sapientia... solummodo speculari... Nam, si prudentiam abstuleris, nusquam sapientem aut sapientiam assignabis » [139].

Ce faisant, Salutati démontre la supériorité de l'action sur la spéculation. Au vrai il préfère le bien. Il écrit par exemple dans le *De nobilitate legum* : « Vos finem humanae speculationis et felicitatis vultis verum invenisse ; nos invento vero frui, nec frui solummodo, sed operari ut homo bonus fiat, ut conservetur civitas, ut humani generis societas atque communitas non turbetur » [140].

En termes philosophiques, Coluccio affirme, contre Dominici et les scolastiques [141], la primauté de la volonté sur l'intellect. Son volontarisme lui fournit une solution au problème du libre-arbitre. Dans une lettre à l'astrologue Jacopo Allegretti [142], reprise par le *De fato* [143], dépassant de très loin les solutions pratiques adoptées par les marchands [144], le chancelier florentin repousse le destin et la fortune hors de l'univers des hommes. Il montre que, grâce à sa double nature (corporelle mais aussi spirituelle), l'homme échappe à la nécessité logique et que par l'action il se soustrait aux hasards et s'arrache à l'inéluctable.

Cette idée-force de la dignité de l'action volontaire comme fondant la liberté parcourt tous les écrits de ser Coluccio et en particulier le *De nobilitate legum*, seul ouvrage de Salutati qui fut diffusé et discuté durant la Renaissance [145]. Suivant la même voie, Bonaccorso da Montemagno, qui fut nommé en 1421 professeur au *Studium* de Florence, montre dans son *De nobilitate* que l'exercice élève l'homme jusqu'à la divinité et que la vertu n'est pas soumise à la fortune. Il écrit : « Neque ulla sors tam dura est aut tam acerba, quae quidem homini eripere virtutem possit, neque ulla tam florens aut tam iucunda quae ignavo aut socordi gloriam valeat afferre. Nam si fortuna virtutis imperium haberet, utique non esset virtus, nec ullum virtutis meritum. Non enim nostra foret, sed aliena rerum bene gerendarum electio » [146].

L'exaltation de l'action aux dépens de la spéculation est un thème constant de la pensée marchande. On lit, par exemple, dans le recueil de *Facezie* que nous avons déjà cité, cet échange de répliques opposant deux hommes d'affaires florentins du milieu du Quattrocento : « Messere Otto Niccolini stando a ragionamento con Bernardo del Nero delle chose spirituali et della brevità della vita humana, gli dixe che era pazzia appetire roba et honori in questo mondo, atteso il poco tempo che l'huomo ci stava. Al quale Bernardo rispose : E però si vuol egli

sollecitare et menar le mani, perché e' ci avanza poco tempo »[147]. Marchands et humanistes tels qu'ils sont dépeints dans les *Vite* de Vespasiano da Bisticci, se rejoignent une fois encore pour condamner l'oisiveté et préconiser par l'exemple un incessant labeur. Ainsi de Bruni[148], Cosme de Médicis[149], Bartolomeo Fortini[150], etc. Selon le libraire florentin, Palla Strozzi « estimait grandement le temps et il n'allait jamais errant à travers la cité ; mais, dès son retour chez lui, il se mettait à étudier le grec et le latin et jamais ne perdait de temps »[151]. Quant à Niccolò Niccoli, rencontrant par hasard le fils du grand marchand Andrea de' Pazzi[152], « il s'adressa à lui et lui demanda ce qu'il faisait. Comme celui-ci lui répondit qu'il se promenait et ne faisait rien, il le réprimanda en lui disant qu'appartenant à une famille telle que la sienne, et riche et en bonne santé comme il était, il devait être lettré pour être estimé et réputé : qu'autrement il serait de ceux dont l'apparence ne correspond pas à la réalité »[153].

Dans l'*Invectiva*, Salutati fait, nous l'avons vu, un tableau enthousiaste de la beauté et de la prospérité de Florence. Il s'exclame en particulier : « Quae civitas portu carens tot invehit, tot emittit ? Ubi mercatura maior, varietate rerum copiosior, ingeniisque subtilioribus excitatior? »[154]. Cette reconnaissance solennelle par le chancelier de Florence de l'utilité et de la dignité du commerce ne peut pas surprendre. Car les affaires sont, parmi toutes les activités des hommes, la plus humaine et la plus citadine : ardent conflit d'intérêts et de volontés ayant pour fin le bonheur terrestre.

Le 23 novembre 1428, Poggio Bracciolini, futur chancelier de la République florentine, qui durant ses études de notariat à Florence a fait connaissance avec Salutati et est entré en contact avec les milieux marchands, adresse à Francesco Barbaro[155] son *De avaricia*, libelle en faveur de l'esprit de lucre, qui s'inscrit dans le courant humaniste d'exaltation de l'action et de condamnation de la vie solitaire.

Dans son dialogue, Bracciolini oppose Bartolomeo da Montepulciano et fra Andrea da Costantinopoli à Antonio Loschi. Le premier ouvre la controverse par une définition de l'avarice comme soif insatiable et égoïste de l'or, définition qui implique la condamnation de la cupidité au nom de la justice et de l'amour qui doivent animer les sociétés humaines : « Cum ergo avarus sibi solus deditus, sibi consulens, non solum desertor sed oppugnator sit communis utilitatis atque hostis, sui commodi causa, neque prosit multis, sed noceat omnibus, certum est ipsum veluti [societatis humanae] proditorem descicere ab ipsius lege naturae, contraque eam esse avariciam remotam atque adversam ab

utilitate publica, ad quam conservandam tuendamque editi sumus » [156]. Lorsque Loschi, répliquant au premier orateur, a achevé la défense de l'avarice, le docteur dominicain Andrea da Costantinopoli s'efforce de la réfuter. Il place le débat sur le plan de l'éthique et de la morale économique chrétiennes et s'appuie exclusivement sur l'autorité des Pères de l'Église, dont saint Augustin et saint Jean Chrysostome [157] Ainsi il conclut qu'il faut chasser les avares de la cité.

L'introduction et la conclusion de ce débat sur l'esprit de lucre, c'est-à-dire pratiquement sur le commerce et l'industrie [158], sont donc parfaitement orthodoxes. Mais, comme le dit G. Saitta, la « partie la plus vivante et la plus convaincante de ce dialogue est constituée par l'exposition de la doctrine de Loschi : le reste n'est que remplissage dont usent et abusent les humanistes pour dissimuler leurs véritables idées face à une orthodoxie soupçonneuse » [159].

Tous les interlocuteurs du *De avaricia* se trouvent d'accord pour blâmer la décadence des ordres religieux et en particulier des ordres mendiants. La polémique n'est pas nouvelle. Dans le *De saeculo et religione* même, Salutati critique la fausseté des moines de son temps [159 *bis*] et Bruni reprend ses arguments dans son dialogue *Adversus hypocritas* [160]. Dans le même sens, Poggio écrit le *Contra hypocritas* [161]. Le Loschi du *De avaricia* dépasse ces points de vue — sans être pour cela contredit par ses adversaires — lorsqu'il condamne véhémentement les religieux comme inutiles à la cité à cause de leur oisiveté et de leur isolement. Il s'écrie : « Non ex istis inertis et larvatis hominibus, qui summa cum quiete feruntur nostris laboribus, sunt nobis civitates constituendae, sed de his qui sint accomodati ad conservationem generis humani » [162].

Ce faisant, Loschi demeure délibérément sur le même plan d'argumentation que Bartolomeo da Montepulciano. Réfutant les arguments de son prédécesseur, il s'efforce de démontrer que l'avarice n'est pas un vice social. Jamais les lois — dont Salutati montre qu'elles orientent l'activité des hommes vers le bien commun — jamais les lois n'ont condamné ni ne condamnent les avares. Et Loschi ajoute que la cupidité, qui motive l'essor économique, a pour effet de conserver les cités, alors que l'ambition tend à les ruiner. Mieux : il montre que l'esprit de lucre est un produit de la société depuis ses formes élémentaires jusqu'aux plus achevées : famille, cité, État. « Civitates, res publicae, provinciae, regna, quid aliud sunt, si recte animadvertas, praeter publicam avariciae officinam ? » [163].

De façon polémique, l'interprète de Bracciolini affirme l'utilité sociale du riche et la radicale inutilité du pauvre, véritable poids mort

retardant le développement de la cité. Il s'écrie : « Utris praestat refertam esse civitatem ? Opulentisne, qui se aliosque opibus suis tutantur, an egenis qui nec aliis nec sibi subvenire possunt ? » [164]. Ces propos témoignent sans aucun doute d'une prise de conscience très aiguë de la valeur humaine des affaires entendues comme contribuant aux échanges et à la compétition entre individus, qui fondent la cité. S'appuyant sur Aristote, qu'il interprète d'une manière différente des moralistes chrétiens [165], Bracciolini démontre l'utilité sociale de l'argent, qui permet le passage d'une économie fermée à une économie d'échanges : « Si unusquisque neglexerit operari quicquid excedat usum suum, necesse erit, ut omittam reliqua, nos omnes agrum colere » [166].

Toute l'argumentation de Loschi se fonde sur la considération des réalités quotidiennes observées sans œillères ni idées préconçues. Le chancelier de Milan constate que les hommes de toute condition, de tout âge, de toute époque, furent et sont avides d'argent. Il remarque que, plus une activité est rentable, plus elle est recherchée et pratiquée : « Omnia ab omnibus agenda suscipiuntur pecuniae gratia, ducimurque omnes lucri cupiditate, neque eius parvi quod si sustuleris, negocia operaque omnia penitus cessabunt » [167].

Ainsi Bracciolini procède à la destruction de la morale économique chrétienne (« eo quod satis est acquiescere ») en faisant appel non pas à une autre éthique — qui ne peut être qu'abstraite — mais à une *praxis* fondée sur une description objective de la réalité humaine : en fonction de ce qu'est l'homme, non pas de ce qu'il doit être.

On a voulu voir traditionnellement dans le *De avaricia* un éloge indirect du mécénat, dans l'esprit du *De paupertate* de Filelfo (composé avant 1440), traité du bon usage des richesses, qui fait l'éloge du marchand libéral [168]. Le dialogue de Bracciolini annoncerait en quelque sorte la politique de soutien aux artistes et aux lettrés que pratiquèrent les Médicis, dont Poggio fut d'ailleurs le chancelier : politique qui rompit — il faut le noter — avec le dialogue qui s'était établi à Florence au début du Quattrocento entre oligarques et humanistes. Cependant nous croyons que l'aspect le plus original du *De avaricia* et son véritable enseignement résident dans l'édification d'une morale du réel, de l'existence, non pas utopique, mais fondée au contraire sur une conscience aiguë des forces vives de l'économie et de la société contemporaines.

« Vita mortalium non est exigenda nobis ad statheram philosophiae » [169] dit Bracciolini. On ne mesure pas la vie des hommes à l'aune de la philosophie mais à celle de la morale pratique. Le *De avaricia* est le

clair exemple d'un traité d'éthique dû à un auteur qui ne se veut ni moraliste ni philosophe de profession.

Telle est du reste l'originalité de l'Humanisme : science de non-érudits, philosophie de non-philosophes. C'est cet esprit particulier qui explique la féconde collaboration qui unit à Florence durant la fin du Trecento et les trente premières années du Quattrocento marchands et nouveaux intellectuels : convergence intime du « faire » et du « savoir ».

CHAPITRE II

# Formation intellectuelle et culture des marchands

Si l'on veut bien admettre avec nous et avec L. Martines que des liens étroits se sont établis entre humanistes et marchands florentins dès la fin du Trecento et que ceux-ci fournissent à ceux-là un vaste public, il faut également supposer qu'il existe entre hommes d'affaires et nouveaux intellectuels une certaine communauté d'évidences [170]. Or le fondement de cette *Weltanschauung*, c'est la culture des *mercatores* en question, culture qu'il nous faut maintenant définir.

Les historiens ont déjà abondamment décrit les diverses étapes de la formation intellectuelle des marchands médiévaux. A. Sapori a fait justice des affirmations de Werner Sombart, qui prétendait que les connaissances techniques des hommes d'affaires italiens étaient très réduites et que leur désir d'apprendre était vélléitaire [171]. Plus largement, suivant l'exemple d'Henri Pirenne [172], A. Fanfani a ébauché une description de l'école marchande en Italie durant le Moyen Age [173]. Pour notre part, nous avons dû au fil des pages insister sur le souci de l'exactitude et le sens de la clarté qui sont propres à nos *mercatores* [174]. Nous avons été en outre amené à évoquer la culture littéraire d'un ser Lapo Mazzei [175].

Les marchands florentins acquièrent leurs connaissances techniques et littéraires sur les bancs de l'école et derrière le comptoir des *fondachi*.

Documents d'archives à l'appui, S. Debenedetti montre comment à Florence dès la fin du Duecento les écoles laïques se substituèrent

aux écoles religieuses. Vers 1260 encore, selon Davidsohn, Uguccione di Lapo Morelli fut « a teneris annis cum multa devotione cum aliis pueris Societate Beatis Virginis informatus » [176]. Mais S. Debenedetti relève la présence d'un Romanus *doctor puerorum* dans un acte juridique du 11 septembre 1277 [177]. A partir de cette date, les documents témoignent de l'existence à Florence de maîtres laïques. En particulier, le 3 novembre 1304, une domina Clementia *doctrix puerorum* s'engage par contrat à enseigner les premiers rudiments à un fils de marchand florentin. « Pro pretio s. 40 f. p., quos fuit confessa habuisse... ab infracripto Lippo Casini pop. S. Laurentii, promisit... tenere, docere et instruere Andream... legere et scribere, ita quod convenienter sciat legere Psalterium, Donatum et instrumenta, et scribere, sine aliquo alio pretio » [178]. Enfin, vers 1340, selon la célèbre statistique de Villani, « les garçons et les filles qui apprennent à lire sont de huit à dix mille. Les enfants qui apprennent l'*abbaco* et l'*algorismo* en six écoles sont aux nombres de 1 000 à 1 200 » [179]. Durant la période qui nous intéresse, ces chiffres n'ont sans doute guère augmenté car la population a fortement baissé depuis 1348, à cause des fréquentes et terribles épidémies de peste [180]. Mais le pourcentage, considérable pour le Moyen Age, des enfants scolarisés par rapport au nombre total des citoyens est certainement resté le même, s'il ne s'est pas accru, comme on peut raisonnablement le supposer à cause de l'extension de la culture dans la classe bourgeoise [181].

Le document que nous avons cité à propos de cette domina Clementia qui enseignait les jeunes Florentins, donne quelques renseignements sur les matières qu'elle avait à son programme : lecture et écriture, et sur les livres qu'elle utilisait. Le psautier et le *Donatus* sont au Moyen Age deux livres traditionnels de l'enseignement élémentaire [182]. L'usage s'en maintient jusqu'au début du 15e siècle, s'il faut en croire un *ricordo* inédit du marchand florentin Antonio di Lionardo Rustichi :

« mccccxxvj. Ricordanza questo dì vj di novembre 1426 ch'io prestai ad Alesandro di Nicholò barbiere, mio chompare, j° donadello nostro proprio pe' suo figliuolo » [183]. Mieux encore : Nicolas Machiavel apprit à lire lui aussi sur l'abrégé du grammairien médiéval Donat [184] ! Aussi bien le *Donatello* fait-il fréquemment partie, nous le verrons, des fonds de bibliothèques marchandes [185]. En outre, selon F. Novati, les maîtres emploient l'alphabet, qu'ils illustrent par des séries de proverbes, avant d'aborder le *Donatus*, qui est en somme le premier livre de lecture de leurs élèves [186].

A vouloir encore exploiter le document de 1304 déjà cité, on peut noter que les fils de marchands florentins qui vont *a botteghuzza* (à

l'école primaire) [187], doivent y apprendre à lire les *instrumenta*, c'est-à-dire les actes notariés. Ce détail permet de saisir le motif essentiel qui poussa les hommes d'affaires à préférer l'école laïque à l'école religieuse. Car, dans la première, l'enfant apprend à « legere et scribere licteras et rationes ita et taliter quod sit sufficiens ad standum in apotecis artificis » [188]. En d'autres termes, il se prépare dès ses premières années d'école à sa future carrière marchande. Le calcul élémentaire tel qu'on l'enseigne dans les écoles laïques n'a plus pour fin le comput du calendrier, mais l'évaluation des recettes.

Les jeunes enfants entrent à l'école primaire entre 5 et 7 ans, selon leur situation familiale [189] et le désir de leurs parents. Les *Ammaestramenti degli antichi*, repris par Paolo da Certaldo [190], parlent de six et sept ans [191]. Cependant, si l'on en croit Giovanni di Pagolo Morelli, l'âge de la scolarisation s'abaisse vers le début du 15e siècle. Évoquant les premières années de son fils Alberto, notre homme écrit en effet : « A quatre ans, il voulut aller à l'école, à six ans il sut le psautier, à huit ans le *Donatello* » [192]. Mais, nous l'avons dit, Morelli considère que son fils fut exceptionnellement doué. Aussi son témoignage ne peut-il avoir de valeur absolue. Selon un *ricordo* inédit d'Antonio Rustichi, les jeunes Florentins vont à l'école vers cinq ou six ans. Antonio envoie en effet pour la première fois en classe ses fils Lionardo et Stefano le 4 novembre 1422 [194]. Or le premier est né en 1416 et le second en 1417. Quant à Machiavel, pour le citer une fois encore, son père nous apprend qu'il s'assit pour la première fois sur les bancs de l'école primaire en mai 1476, c'est-à-dire à l'âge de 7 ans : « Ricordo come questo dì vj di detto mese Nicolò mio figliuolo cominciò andare a maestro Matteo, maestro di grammatica, sta a piè del ponte a Santa Trinità di qua, a imparare a leggiere il donadello » [195].

Selon Paolo da Certaldo, seules les filles destinées au cloître doivent apprendre à lire et écrire. Mais, dès le milieu du 14e siècle, sa règle ne semble plus respectée. Ginevra Niccolini note par exemple que, vers 1345, les deux marchands florentins Giovanni et Niccolaio Niccolini dépensèrent cinq sous de *piccioli* pour payer les leçons de lecture et d'écriture données durant trois mois à leur pupille Tommasa par la sœur d'un maître de grammaire [196]. Dans ses *Ricordi*, Morelli relève que sa sœur Sandra « sut toutes les choses qui conviennent à une femme de la bonne société : elle sut broder, lire et écrire » [197] et il dit de Bartolomea, l'aînée de Sandra, qu'elle « lisait et écrivait aussi bien que n'importe quel homme » [198]. Dans une lettre inédite du 11 juin 1408 de Gieri Girolami, marchand florentin établi à Lucques, on relève un témoignage significatif de l'intérêt que porte un père à l'instruction de sa

fille : « Are' charo che ll'Agnola sapesse leggiere una mia lett. e s'ella arà facto quello che lle disse monna Lionarda, ell'arà apparato o aparerà. Piacemi ch'ella sia costì a chasa tua. Salutala per mia parte e dille che ssi dia buon tempo » [199]. En 1453 enfin, Antonio da Panzano met au couvent ses filles Mattea (née en 1440), et Alessandra, afin de leur faire donner une certaine instruction et il s'engage à verser deux florins par an à chacune des deux maîtresses chargées de cette tâche [200]. Mieux encore peut-être, on lit dans les *Ricordanze* inédites du *mercator* florentin Doffo degli Spini qu'il engagea un maître de musique pour enseigner le chant à sa fille Simona : « mccccxviij. Matteo di Jacopo da Firenze maestro di canto che 'nsengna cantare alla mia figliuola Simona de' avere a dì v di marzo f. quattro d'oro nuovi ; ebbe da me contanti per parte di suo salaro » [201].

Compte tenu de l'âge différent des écoliers, les années d'enseignement primaire durent de deux à quatre ans. Nicolas Machiavel — dont on n'ose pas penser qu'il put être un élève médiocre — entre le 3 janvier 1479 à l'école secondaire *(abbaco)*. Il a dix ans [202]. Quant à Alberto Morelli, « à neuf ans il étudia le latin et apprit à lire les lettres de commerce » [203].

D'où l'on constate que l'enseignement de l'école secondaire est mixte : littéraire et technique. Les maîtres se servent des manuels traditionnels : *Distica Catonis* [204], *Theodolus* [205], *Facetus* [206], *Liber Aesopi* [207], *Grecismus* [208], etc. Ces livres, fréquemment cités par les marchands [209], que l'on retrouve dans la plupart de leurs bibliothèques [210] et en 1421 sur les rayons d'une librairie florentine [211], restent en usage au 15e siècle malgré les critiques des humanistes [212]. Ils préparent à l'étude des auteurs proprement dits : Boèce [213], Stace, Virgile et Dante *(Divine Comédie)* [214] et parfois aussi Horace, Lucain, Cicéron *(De officiis)* et Aristote *(Politique* et *Éthique à Nicomaque)* [215]. Les fonds d'archives florentins nous procurent quelques exemples d'exercices littéraires proposés aux enfants à la fin du Moyen Age : dispute de rhétorique [216] et composition en latin [217].

Les problèmes posés par les maîtres d'abaque pour l'apprentissage du calcul sont également représentés par un document du fonds *mediceo avanti il principato* des archives d'État de Florence [218]. L'enseignement « scientifique » du deuxième degré comporte l'étude de l'arithmétique *(algorismo)* et de la comptabilité *(abbaco)* ainsi que de la géométrie élémentaire. Le manuel en usage à Florence est celui de Paolo Dagomari da Prato [219]. S'y ajoutent des guides pratiques de commerce, dont on retrouve plusieurs exemplaires dans les inventaires des *fondachi*. Livres de mathématiques et *libri di mercatura* deviennent de plus en

plus concrets. Entre 1250 et 1450, les seconds exposent toujours davantage des problèmes d'économie financière, de change, de transports de marchandises [220]. Corrélativement, les livres d'abaque ne sont plus rédigés en latin mais en florentin et délaissent les questions de mathématiques théoriques au profit des leçons de comptabilité commerciale [221]. L'aboutissement de cette évolution est comme défini par l'introduction d'un manuel de calcul datant de 1492 : « Considerato quanto sia utile, anzi necessaria la scientia arithmetica al comertio humano : et maxime a quegli che exercitano la mercatura : di che la ciptà Fiorentina sanza controversia fra l'altre tiene il principato : e veduto la grata e celebre audientia de gli studiosi adolescienti fiorentini... conosciuto adunque la teorica esser parte di Philosophia : lasceremo la speculatione dessa a philosophanti et della pratica volendo qualche parte per utilitate degli artisti e mercanti descrivere procederemo con exempli di monete, pesi e misure fiorentine » [222].

Les pères de famille suivent de très près les études de leurs fils. Les conseils prodigués par Leon Battista Alberti dans la *Famiglia* s'adressent à des lecteurs convaincus d'avance [223]. En effet, certains *ricordi* inédits d'Antonio Rustichi montrent comment ce marchand florentin cherche avec acharnement la meilleure école pour ses fils. Il les envoie tour à tour à l'école religieuse et à l'école laïque (publique et privée) et il fait également appel durant quelques jours aux services d'un précepteur :

« Ricordanza questo dì 4 di novembre 1422 ch'io ne mandai Lionardo e Stefano mie' figliuoli alla botteghuzza a 'mparare la tavola cho' nome di Dio, cioè alla bottegha di Bernardo Zoppo, istà da Sa' Iachopo tra lle fosse » [224]. « Di poi ne gli levai e posigli a legere la detta tavola chon ser Gherardo prete nella Badia di Firenze e anchora di poi ne gli levai da detto ser Gherardo a dì j° d'aghosto 1423 e teni loro i' maestro in chasa, il quale maestro à nome Girolamo da Saminiato del Tedescho, come apare inanzi a c. 35 » [225].

« Ricordanza questo dì 21 d'aghosto 1423 che chon nome di Dio venne a stare mecho in chasa per ripetitore de' mie' fanciulli Girolamo di *** da Saminiato del Tedescho, al quale non debbo dare niente di salaro né chalzare né vestire, ma solo dare le spese e chosì fumo d'achordo ».

« E poi a dì di[eci] di settembre 1423 si partì da mme i' detto Girolamo che disse volere andare a Pisa a studiare. D'achordo » [226].

« mccccxxvj. Richordanza che insino del mese di novembre 1423, io ne mandai a legiere alla schuola d'Orsanmichele Stefano e Mara-

bottino ed egli à j° ripetitore che insegniasse loro, ch'à nome Francescho, il quale istà in detta schuola. E di poi nel mese di magio 1424 vi mandai a legiere Rinieri » [227].

« Di poi del detto anno il detto Francescho si partì di detta ischuola e rimasomi i detti mie' fanciulli, che di poi a dì j° di novembre 1427 gli ridiedi in detta schuola a j° maestro ch'à nome Sandro, che insegniasse loro » [228].

« E poi a dì j° di novembre 1428 ne gli levai perché nonne insegnava loro bene e riposigli a legiere chon ser Nicholò sta in chiasso di Terra » [229].

Cet ensemble de documents semble montrer que le niveau pédagogique des maîtres primaires florentins laisse parfois à désirer. Ce n'est pas par caprice qu'Antonio change ses fils d'école, mais c'est que l'enseignement ne lui en semble pas toujours suffisant. Quant à l'usage du précepteur, un étudiant pauvre, il apparaît seulement comme un expédient, peu coûteux certes, mais, pour cette raison même, très éphémère.

Par contre, les maîtres d'*abbaco* semblent beaucoup plus appréciés par les marchands florentins que leurs collègues de l'enseignement primaire. Selon B. Cecchetti, les professeurs de mathématiques appliquées étaient particulièrement nombreux à Florence et ils étaient si renommés que les Vénitiens faisaient souvent appel à eux [230]. P. Barsanti relève deux déclarations du conseil général de Lucques datées de 1382 et 1386, déclarations dans lesquelles les magistrats insistent sur l'importance d'un bon enseignement secondaire technique : « Cum in civitate Lucana maxime per cives mercantiis indulgeatur... quod quidem male fieri potest nisi arismetrica et ambaca mediante » ; « ... magister arismetrice qui pueros doceat uti in mercationibus inde sint et subtiliores et cautiores » [231]. Lapo Mazzei n'apporte pas un témoignage moins intéressant sur l'importance que les marchands florentins accordent à l'enseignement scientifique secondaire. Car il écrit à plusieurs reprises à Datini afin de lui demander que son fils Piero, entré en apprentissage dans le *fondaco* de Florence, puisse continuer à suivre l'enseignement d'un *abbachista :* « Se ora si leva dall'abaco, non ci va mese che tutto arà dimenticato ; perché è in quella materia, che se non vi si assoda su, perde tutto... Almeno dopo nona gli verrebbe andare all'abbaco, e scrivere un poco. E son certo che, pensando farmi bene, areste per male glen' avvenisse meno che bene, cioè che fosse ignorante » [232]. Enfin, le prestige du professeur d'*abbaco* auprès des marchands florentins apparaît encore grandi par un *ricordo* inédit de Paolo de' Sassetti, qui montre comment les *mercatores* font appel à un professeur de mathématiques commerciales pour vérifier la surface d'un champ. Le *maestro*

*d'abbaco* apparaît ici comme un expert particulièrement important auquel on confie une tâche très délicate [233] : « Richordanza che a dì 8 di settembre anno 1385 si misurò i· luogho con case e con orto de' figliuoli rimasono di Federigho Sassetti, posto nella pieve di Santo Stefano in Pane, luogho detto Macina, per le mani di Michele di Gianni chiamato di monna Giera, maestro d'abacho, e trovossi pelle sue mani... sanza la chasa e pezzo di terra... staiora cientocinquanta due a misura di corda » [234].

Parmi les maîtres de grammaire, les érudits ne sont pas moins nombreux. Domenico Bandini d'Arezzo, à qui Salutati adresse une lettre de remerciements pour les condoléances qu'il lui envoya lors de la mort de son fils Piero, tint longtemps une école à Florence [235]. C'est là un cas exceptionnel, dira-t-on, mais une *nota di tucti li maestri di gramatica che sono in Toscana*, due à la plume d'un magistrat de Pistoie fils de notaire, Giovanni di ser Francesco, dresse la liste des professeurs de lettres qui, en Toscane, témoignent d'une vaste culture et prodiguent un enseignement de valeur. On y relève, par exemple, les noms d'un maestro Nofrio da Siena qui, à l'âge de 35 ans, « leggie Vergilio, Lucano et tucti altori rectorica e anche lo Dante a chi volesse udirlo », et d'un Piero da Ovile da Siena, âgé de 60 ans, qui est « poeta e doctorato in tre scienze, gramatica, filosofia e rectorica... è lo melgliore maestro sta in Toscana e leggierà ongni libro. E anche insengnerà rectorica » [236].

Le bilan des connaissances acquises par les fils de marchands à leur sortie des classes d'abaque est difficile à dresser avec précision, car il varie sans doute en fonction des individus et de leurs maîtres. Cependant on peut tenir pour assuré que le jeune *mercator* sait parfaitement écrire. A dire vrai, la pratique de l'écriture est, aux yeux des marchands, l'une des sciences primordiales. Ainsi Datini est parfois amené à reprocher à certains de ses adjoints d'être illisibles : « Tu mi iscrivi per modo, che tra l'una mani[n]chonia e l'a[l]tra v'i[m]pazo suso. Farai bene a i[n]gengnarti di scrivere per modo ch'io possa meglio intendere » [237]. Le marchand florentin Lanfredino Lanfredini critique le 10 juin 1395 la mauvaise écriture de son fils et lui conseille de se remettre à l'étude : « I' ho grande consolazione che tu sappi bene l'abaco, ma tu scrivi forte male, e sempre manca sillibe assai in le tue lettere, sì che mi sarebe di grande piacere che Giovanni ti mandasse a scrivere almen per un mese, a ciò tu affermassi meglio la mano » [238]. Pareillement, Alessandra Strozzi se préoccupe de l'écriture parfois négligée de son fils. Elle écrit le 4 novembre 1448 à Filippo à propos de Matteo (né en 1436) : « E ancora non ho sollecitudine a scriverti, perché fo iscriverti a Matteo; e sì perché s'avezzi a dettare un poco le lettere : ché, quando iscrive

adagio, e che ponga il capo a quello ha a fare, iscrive bene : e così dice Antonio Strozzi e Marco Parenti (ché ha mostro loro di quegli ch'egli scrive), che ha buona forma di lettera : ma quando iscrive ratto, diresti che non fussi di sua mano : e tal differenza è da l'una a l'altra, quanto dal bianco al nero : e no gli posso tanto dire, che voglia scrivere adagio » [239].

De l'écriture claire et élégante à l'art de s'exprimer, il n'y a sans doute qu'un pas à la fin du Moyen Age : l'une et l'autre relèvent de la même *forma mentis*. Nombreux sont d'ailleurs les marchands florentins qui possèdent des manuels de rhétorique et les consultent ou bien les prêtent à leurs confrères. Dans un *ricordo* inédit d'Antonio Rustichi, on lit par exemple : « Richordanza questo dì v d'ottobre 1420, che io prestai di mio a Francescho di Matteo di Lucha, mio chogniato, quando andò podestà di Montevarchi, j° libro d'Albertano » [240]. De même, Mazzei pour complimenter Datini sur son art de « dittatore » lui écrit en ces termes : « Le lettere avete scritte agli amici stanno in forma che, quando il bisogno pur vi strigne, voi sareste in ciò a me miglior maestro, ch'io a voi buono discepolo. Sapete dir lieve e amorevole, quando volete, e l'Ambertano avete tutto a mente » [241]. Cet Ambertano ou Lambertano est sans nul doute le traité d'*ars dictaminis De doctrina loquendi et tacendi* d'Albertano da Brescia, qui connut une grande diffusion aux 14e et 15e siècles [242].

S'adressant aux pères de famille, Giovanni di Pagolo Morelli leur rappelle quelles sont les connaissances que leurs enfants doivent acquérir durant les années d'école : « E' debba essere sollecito, mentre è fanciullo, apparare di leggere e scrivere e tanta grammatica ch'egli intenda secondo la lettera i dottori o carte di notaio o altro iscritto : e simile sappi parlare per lettera e scrivere una lettera di grammatica e bene composta » [243]. Ailleurs dans ses *Ricordi*, notre *mercator* a une conception moins utilitaire de l'éducation. Au nombre des auteurs étudiés à l'école secondaire et donc connus des jeunes marchands florentins, il énumère Virgile, Boèce, Sénèque et Dante [244].

Décrivant dans son livre sur les archives Datini les connaissances techniques des *mercatores* qui sortent de l'*abbaco*, F. Melis écrit qu'elles sont très larges. Car elles vont des opérations sur les nombres simples aux calculs sur les nombres complexes et les fractions, des calculs de surface et de volume aux mathématiques financières (intérêt, escompte, amortissement en capitalisation composée, etc.) [245].

Forts de leur science littéraire et mathématique, les adolescents florentins peuvent suivre deux voies. Si leurs parents le désirent et si leurs capacités le leur permettent, ils entreprennent des études de droit

à Bologne [246] ou bien ils suivent à Florence même les cours publics ou privés des humanistes [247]. En fait, le plus souvent, ils entrent comme apprentis dans un *fondaco*.

Selon Rustichi, dont nous avons cité maintes fois déjà les *Ricordanze*, les adolescents quittent l'école vers 14 ou 15 ans [248], alors qu'ils ont suivi pendant plusieurs mois le cours des *majores* [249] à l'*abbaco*. De même, Giovanni Lanfredini écrit à son frère à Padoue pour lui donner des nouvelles de son fils resté à Florence : « Figliolto sta a l'abaco, ed è parecchi mesi fu de la magiore e ora a giennaio lo leverone, e porollo al banco, ch'è assai buono ragioniere » [250].

Qu'il se passe chez des étrangers ou dans l'entreprise familiale, l'apprentissage dure sans doute plusieurs années. D'abord, le jeune marchand, qui n'est pas rétribué, s'occupe de la tenue des livres comptables et plus généralement de la *bottega*. Souvent il laisse la plume et le sablier pour le balai. Puis il prend progressivement des initiatives et s'occupe de trafics toujours plus importants. Une lettre de Stoldo di Lorenzo à Luca del Sera, facteur de Datini à Valence, fait le portrait d'un apprenti sorti depuis quelques mois de l'école d'*abbaco* : « Francesco diliberò mandarti di qua, in isschambio... e per le scritture in tuo aiuto, uno giovane abiamo co' noi tenuto piu tempo al chonto della chassa, il quale è bene carico delle scritture, apresso bonissimo scrittore... apresso bonissimo ragioniere ; e anche oltr'a ciò sa latino, che anche viene a punto molte volte. Ma, quello di che siamo più contenti si è che noi l'abiamo trovato leale e di bonissima condizione, chon amore alle chose della compagnia ; apresso reverente e ubidente a' suoi magiori, quanto si dee... E quando fia da poterlo lasciare, potrai andare dove farà bisognio, per fatti di compagnia o d'amici, e lasciare lui sanza ave[re] l'a[n]sia ; simile, manda lui quando ti pare bisogni : sì che chonfortatene » [251]. F. Melis ne dit pas ce que devait devenir ce jeune homme, mais l'on sait qu'Agnolo di Jacopo, qui débuta de la même façon en Espagne, devint, au bout de 12 ans, directeur de la filiale Datini de Valence et que, deux ans après cette promotion, il accéda au grade d'associé de Francesco di Marco [252].

Semblablement, les *Ricordi* inédits de Paolo Sassetti permettent de reconstituer, à travers trois paragraphes, la carrière d'un jeune marchand depuis le jour où il entre comme *fattore* sans salaire fixe dans une compagnie jusqu'au moment où il devient l'associé d'une banque importante :

« Ricordanza che a dì primo di febraio anno mccclxvj [po]nemo Bartolo di Bellezo nostro nipote co' Davanzato e Manetto Davanzati e chompagni per lo[ro] fattore sanza alchun patto di suo salaro... a loro

piacimento, sì veramente che di patto il possino mandar di fuori di Firenze ove piacierà loro » [253].

« mccclxx. Memoria e ricordanza che Bartolo di Bellozzo nostro si puose co' Michele di Giovanni di ser Lotto e compagni a dì xviij di giennaio anno mccclxx per fior. ciento d'oro, mandandolo a Vingnione o in Fiandra come piaciesse loro » [254].

« Ricordanza che Bartolo di Bellozo andò a Monpuliere a dì 30 di luglio anno mcclxxvij per la compagnia di Michele di Vanni e chompangni » [255].

Grâce à ces nombreux déplacements et aux multiples rencontres qu'ils entraînent, les jeunes marchands doivent accroître considérablement leurs connaissances techniques et humaines. Nous les évoquerons tout à l'heure. Il nous faut d'abord noter comment certains *fattori* déjà expérimentés reviennent à l'école pour compléter leurs connaissances et les mettre à jour. Ainsi de Simone Bellandi qui écrit dans ses *ricordi* : « Tornai da Pisa a dì 11 di diciembre 1390... e stetti a Prato sino a dì 11 d'aprile 1392... E di questo tempo, tornato Franciescho da Pistoia, istetti, da mesi due in tre, all'abaco » [256].

Après avoir cité ces lignes, F. Melis note que Simone démontra à Pise et à Barcelone qu'il avait retiré le plus grand profit de ce « recyclage » *ante litteram*, car ses livres comptables apparaissent dès lors parfaits. Comme nous avons eu l'occasion de le dire en passant [257], les *mercatores* confirmés démontrent qu'ils possèdent à fond les techniques commerciales. Ils ont atteint un haut niveau de compétence technique. Ainsi les facteurs de Datini savent calculer les prix unitaires en fonction de variables positives (prix d'achat et prix de revient) et de variables négatives (les charges). Tous les marchands avisés savent calculer les prix de revient des transports [258], ils connaissent les marchandises et leurs mouvements [259], ils savent établir un contrat d'assurances [260] et, plus largement, ils démontrent qu'ils possèdent des notions sur les conditions de vie des pays étrangers [261].

Mais les détails que nous avons relevés plus haut à propos de la carrière de Bartolo di Bellozzo Sassetti, qui se rend successivement à Avignon, en Flandre et à Montpellier, laissent à penser que les marchands doivent connaître certaines langues étrangères ou bien les apprendre sur place. De fait, les bibliothèques des marchands toscans- et lucquois en particulier [262] — sont riches de livres écrits en français [263]. Aussi bien, si les archives Datini contiennent une majorité de lettres écrites en italien, il n'y manque pas des missives rédigées en français, en anglais, en castillan et même en arabe et en hébreu. Le fait même que les originaux parviennent parfois jusqu'au siège central, semble

indiquer qu'il se trouve auprès de Datini des facteurs capables de les lui traduire.

En outre, cette correspondance fournit à ses destinataires des renseignements précis sur 32 pays. Les lettres proviennent de 16 origines différentes. Elles donnent des nouvelles de la Libye, d'Israël, de l'Iran, de l'Irak, des Indes et de la Chine [264]. En vérité, les marchands florentins de la fin du Trecento n'ignorent rien de la géographie humaine et économique.

Mieux même, ils ne négligent pas les nouvelles politiques dans la mesure où elles peuvent influencer l'évolution des cours. Ainsi, F. Melis suit pour nous la nouvelle de la prise de Damas par Tamerlan, qui, de proche en proche et par des voies variées, atteint au bout de plusieurs jours le siège central de la compagnie Datini. D'abord, les correspondants de Francesco di Marco ont des doutes. Ils pensent qu'il s'agit là d'un faux bruit destiné à faire monter les prix. Lorsque la nouvelle est confirmée, ils en analysent aussitôt les conséquences pratiques et suggèrent des mesures à court et à long terme. Seuls les marchands romains songent un instant aux répercussions chrétiennes de cette conquête [265].

On le voit : connaissances techniques et littéraires aboutissent à une véritable formation humaine, dont l'ampleur et la profondeur sont étonnantes. Comme pourrait le dire M. Merleau-Ponty, les marchands florentins de la fin du 14e siècle sont « présents à leur temps » [266].

En évoquant l'« humanité » des hommes d'affaires florentins du Bas Moyen Âge, nous sommes passé de la représentation de leur savoir à l'évocation indirecte de leur culture, c'est-à-dire de la somme des connaissances qu'ils ont assimilées et intégrées en quelque sorte à leur fonds personnel, à leur mentalité.

Dresser la liste des livres possédés par un individu, ce n'est pas décrire sa culture. Même à la fin du Moyen Age [267], un livre possédé n'est pas nécessairement un livre lu. Aussi nous servirons-nous maintenant de documents et de témoignages qui prouvent une réelle acquisition des « auteurs » par nos marchands, quitte à reconstituer ensuite leur bibliothèque idéale.

Le 9 juin 1395, Francesco Datini écrit à l'un de ses *fattori*, Boninsegna di Matteo : « Chome di sopra vi dicho, io sono al tutto disposto di fare quello vi dicho : e a questo volglo attendere e niuna altra chosa fare a mio podere, salvo ch'i' òe animo d'achostarmi a Dio melgl[i]o non ò fatto per lo passato, in p[i]ue modi. E per detta chagione chompero molti libri in volghare, per legierli quando mi rincrescierà i fatti della merchatantia. E per fare quelo debo inverso Dio, sono tutti libri che

parlano di chose vertudiose : cioè sono tutt'i Vangeli, epistole, il detto, e la vita di tutti Santi e molte altre chose e buone »[268].

Au vrai, les livres « di chose vertudiose », les ouvrages religieux et mystiques sont le fonds des premières lectures marchandes. On remarque constamment dans les inventaires de biens ayant appartenu à des marchands que, si un homme d'affaires ne possède qu'un livre, c'est un missel et que, s'il ne possède que quelques livres, ce sont d'ordinaire des extraits de la Bible, des œuvres d'auteurs mystiques ou bien encore des *Vies* de saints [269]. Ainsi Lionardo Mazzei, fabricant de cuirasses [270], emprunte à un ami des *Laudes* de Jacopone da Todi [271] et Francesco Datini lit les *Épîtres* de saint Jérôme et de saint Paul [272] et la *Vie de saint Thomas* [273].

Certaines autres œuvres font partie du même fonds de culture élémentaire et traditionnelle. Ce sont les chansons de gestes et les romans chevaleresques. ainsi que les nouvelles et histoires populaires. Les premières sont très souvent récitées sur les places publiques [274], cependant que les histoires et nouvelles, « de' Troiani, di Fiesole e di Roma » [275], sont racontées dans les groupes de parents et d'amis. Dans une lettre à Datini, Lapo Mazzei cite la « novella di ser Polta » comme un récit bien connu de son correspondant [276]. S'adressant à un confrère, un marchand florentin parle de la « storia della reina d'oriente » [277]. Pareillement, la femme d'Antonio Alberti, riche *mercator* florentin, fait allusion dans sa correspondance inédite au « cantare d'Orlando » et à une « cronica di Firenze » [278]. A travers les correspondances marchandes du Bas Moyen Age, Roland paraît être déjà devenu un personnage éternel de la littérature, une sorte de héros de la mythologie marchande. En effet, un *mercator* florentin établi à Ibiza écrit à propos de certains musulmans atteints d'une crise collective de folie homicide consécutive à une épidémie de peste : « Questa terra e' n'è disfata : istaè a gran perili, per mori ci àn[n]o diverse malatie : istano col[l]a candela a boca, e a[l]cuno ce n'è che pare che nimico di Dio li porti. Ed escono di casa e van[n]o per vil[l]a come erati ; e àn[n]o ta[n]ta forza e tanta balia, c'O[r]lando ne scapiterebe » [279]. Quelques années plus tard, lorsque la culture grecque commence à pénétrer à Florence, Hector semble se substituer à Roland. Car on lit dans une lettre inédite de Paolo Strozzi en date du 5 août 1430 : « Noi finalmente franchamente e con umilissimo animo defensammo la terra e l'honor del Chomune e ser Malavolti come uno Hectore si portò » [280].

A partir du fonds de culture élémentaire décrit plus haut, et qui ne leur est pas propre, la majorité des marchands florentins du début du 15e siècle accède à la connaissance des grands auteurs. Des « Tre Corone »,

Dante est sans doute le plus familièrement connu [281]. Nous le verrons : la *Divine Comédie* se retrouve dans les plus modestes bibliothèques marchandes [282]. Sans doute y a-t-il une sorte de continuité entre les œuvres mystiques que nous avons citées et la *Divine Comédie*. Pour les hommes d'affaires, Dante est le maître des auteurs religieux et moraux et le plus accessible d'entre eux. Les marchands ont fait de son chef-d'œuvre la chair de leur chair.

Aussi bien Bartolomeo di Michele del Corazza, marchand de vin en gros, consacre-t-il un paragraphe de son *Journal* à évoquer le succès obtenu par l'enseignement public de la *Divine Comédie* à Florence : « Addì 16 di gennaio 1428 cominciò il maestro Antonio d'Arezzo a sporre il dante in Santo Stefano a ponte, e perché era poco luogo, il disse poi in Santa Maria del Fiore » [283].

Nous l'avons vu : ser Lapo Mazzei cite plus de vingt fois la *Divine Comédie* dans la correspondance qu'il échange avec Datini [284]. Giovanni Sercambi, Giovanni Cavalcanti et Goro Dati ne font pas moins souvent appel à la *Comédie* et démontrent qu'ils en ont une connaissance approfondie. Le conteur lucquois, dont nous avons dit qu'il copie le commentaire de Jacopo Della Lana [285], cite Dante à propos des rapports entre le temporel et le spirituel [286], des relations entre Lucques et Florence [287] et de l'avidité des Italiens [288]. En somme, il allègue la *Divine Comédie* à l'appui de ses conceptions politiques et morales et se montre très sensible aux considérations économiques développées çà et là dans les trois *Cantiche*. Sa position est originale. Les Florentins Cavalcanti et Dati témoignent d'une autre conception de l'œuvre de leur compatriote : ils voient en lui un poète plus qu'un auteur. Cavalcanti le cite pour ponctuer ses récits historiques et donner libre cours à son indignation ou à sa réprobation. Les vers de Dante qu'il rapporte s'intègrent d'ailleurs assez difficilement à son langage diffus et cahotique. Ainsi l'historien de Florence peut écrire : « O Firenze, che fai tu ? dove sono le tue leggi, che tu fai con tanto sottili provvedimenti ? » [289]. De même qu'il justifie ses options littéraires en ces termes : « Ma pensando più giorni, e leggendo ne' dolci trinari dello eccelente Dante, e vedute le vituperevoli cose di tutto il Comune... a me fu conforto recitare le abbominevoli cose dei particolari cittadini... » [290]. Dati fait un usage assez semblable de la *Divine Comédie*, mais son habileté rhétorique est supérieure, ses transitions sont moins lourdes : signe que sa familiarité avec l'œuvre de Dante est plus grande [291].

A dire vrai, la *Divine Comédie* a tellement pénétré la pensée et le langage des *mercatores* que certains de ses vers les plus fameux et certains de ses personnages viennent naturellement sous la plume des

hommes d'affaires. S'adressant à Datini, Mazzei parle de Calcabrina, le compagnon du pittoresque Malacoda [292], comme si c'était un de leurs familiers [293]. Giovanni di Jacopo Morelli, cousin de l'auteur des *Ricordi* [294], évoque le passage de troupes ennemies sur le *contado* florentin et s'exclame : « A dì 20 di dicembre [1436] venneno per Valdibuti a hore 6 di notte cavalli 300 et fanti 500 per torci Vicopisano, et non venendo fatto, si ritrassono presto. Levorono di Valdibuti preda di prigioni et bestiame. *Ora incominciano le dolenti note* » [295]. Mieux encore, Pitti transforme dans une *canzone* les propos et les vers du chant VII du *Paradis* pour proclamer sa confiance dans la Fortune et dans son propre destin [296] :

L'uom che è franco sano e diligente
può con l'arbitrio dato dal divino
prender quel buon cammino
che 'l mena dove cerca sua salute.

Fortuna è stata a me un sol Dio
che mi ha condotto a porto di riposo [297].

D'une manière plus inattendue, un *ricordo* inédit de Rustichi démontre que les hommes d'affaires du début du 15e siècle s'intéressent aussi aux œuvres latines de Dante et plus particulièrement à ses épîtres : « Richordanza questo dì v d'ottobre 1420 ch'io prestai di mio a Francescho di Matteo di Lucha, mio chogniato, quando andò podestà di Montevarchi... j[a] pistola di Dante » [298].

C'est donc avec raison que Bernardin de Sienne peut dire publiquement aux Florentins que Dante est leur poète [299]. Dans un autre sermon, le prédicateur siennois met ses auditeurs en garde contre Boccace [300]. Il démontre par là qu'il n'ignore pas le penchant — déplorable à ses yeux — qu'éprouvent les hommes d'affaires florentins pour l'auteur du *Décaméron*.

Dans une série d'articles, V. Branca a montré que de 1375 à 1450, le *Décaméron* n'obtient de succès que dans le milieu marchand. D'ailleurs, s'il bénéficie d'une large et rapide diffusion, c'est grâce aux *mercatores*. Une lettre de Francesco Buondelmonti à Giovanni Accaiuoli en date du 13 juillet 1360 montre comment les hommes d'affaires florentins éprouvent, dès sa « parution », la plus grande admiration pour le *Décaméron*, et comment ils en recherchent avec passion des copies. Vers la même époque, un marchand anonyme fait précéder son propre manuscrit du *Cento Novelle* d'une introduction dans laquelle il loue Boccace pour l'élégante architecture de son livre, son amabilité envers les dames et sa polémique contre les mœurs du clergé [301].

Au reste, les manuscrits du *Décaméron* furent composés pour la plus grande part à la fin du 14e et au début du 15e siècle et plus des 2/3 appartinrent à des *mercatores* : aux Capponi [302], Raffacani et Del Nero [303], Bonaccorsi [304], Verazzano [305], Fei [306], Vitali [307], etc., tous marchands florentins ; aux Alegretti, *mercatores* siennois [308], aux Franceschi, arétins [304], aux Gabrielli, vénitiens [310].

Mieux, certains hommes d'affaires ont eux-mêmes copié leur propre exemplaire du *Décaméron*. C'est le cas de Giovanni d'Agnolo Capponi [311], de Piero Daniello di Piero Fei [312], de Lodovico di Jacopo Tommasini [313], et bien d'autres.

Tous ces hommes, qui lisent et copient le *Cento Novelle*, le manient avec une grande familiarité. Ils n'éprouvent pas les sentiments de froid respect que l'on a en face d'œuvres littéraires senties comme admirables certes, mais étrangères. En fonction de leurs goûts et de leurs préoccupations, ils ajoutent aux *Cent Nouvelles* d'autres contes tirés du *Trecentonovelle* ou du *Pecorone* [314]. Pour des motifs de raison de commerce, ils modifient certains récits. Sur les marges des exemplaires en leur possession ils inscrivent des comptes, des *ricordi* de locations ou de prêts [315].

Bref, le *Décaméron* est leur livre de chevet. Et l'aspect de certains manuscrits s'en ressent : papier, reliure, écriture sont marchands. Les initiales sont à peine ornées, les illustrations sont de goût « populaire » [316].

Nous ne saurions mieux dire que V. Branca. Notre propos ne peut viser qu'à compléter ses découvertes. Ainsi, dans un *ricordo* inédit, nous avons trouvé une preuve supplémentaire que le *Cento Novelle* a intimement pénétré la culture des hommes d'affaires florentins. En 1424, Doffo degli Spini écrit en effet : « Ricordanza che questo dì x di luglio prestai a Mariotto di *** da Volterra... il mio libro delle Cento Novelle, che mandai a Volterra... perché lo copiasse. Riebbi a Sa· Miniato il detto libro delle Cento Novelle » [317].

Si V. Branca a clairement montré l'attrait qu'exerça le *Décaméron* sur la mentalité bourgeoise du Bas Moyen Age, il n'a pas autant insisté sur le succès obtenu par certaines autres œuvres de Boccace auprès des marchands de la cité du florin. Certes le *De casibus* et le *De genealogiis* furent surtout appréciés par les intellectuels [318]. Mais deux témoignages inédits prouvent que le *Corbaccio* et le *Filocolo* furent lus et recherchés même parmi les *mercatores*.

Entre deux pages du registre de Paolo de' Sassetti, on relève un bulletin d'envoi de marchandises diverses, dont le *Corbaccio* [319], à Bartolo di Bellozzo. Cet envoi est d'ailleurs confirmé par un *ricordo* du même registre :

« Mandamo a Monpulieri per le mani di Giovanni di Stefano del Migliore, fattore di Michele di Vanni di ser Lotto e compagni, dì *** di luglio anno mcccIxxxj l'onfrascritte cose, cioè :

... j libro chiamato Corbacchio in bambagia coverto d'assi » [320].

Quant au *Filocolo*, il paraît être l'objet d'un grand intérêt de la part de certains hommes d'affaires toscans. Car le pisan Antonio di Checo Rosso écrit en ces termes à Marco di Goro Strozzi, le 8 janvier 1422 :

« Il Filocolo, il quale ebbi dalla benedetta anima di Nicholò, a cui Dio abbi facto compita misericordia, mi sarebbe istato caro ll'averlo tenuto alquanto più, ma poi che voi mi scrivete che Piero Pecori lo vuole et favene grandissima fretta, ve lo mandarò prestissimamente e se non fusse per rispecto del tempo vel mandarei ora a questa volta » [321].

Que la culture des hommes d'affaires florentins du début du Quattrocento soit intimement marquée par le *Décaméron*, nous en voulons pour preuve certains passages des *Ricordi* de Morelli. Nous avons déjà commenté et illustré la description du Mugello, qui est profondément influencée par les peintures de la Vallée des Dames et des villas de la *lieta brigata* [322]. De la même façon, Giovanni di Pagolo voit les épidémies de peste à travers les yeux de Boccace. Lorsqu'il propose à ses descendants des recettes pour lutter contre la maladie, il commence son discours en ces termes : « Negli anni di Cristo 1348 fu nella città di Firenze una grande mortalità di persone umane le quali morivano di male pestilenziale ; e molti gran fatti se n'ode dire dalle persone antiche et assai se ne truova iscritti ; e fra gli altri ne scrive assai copiosamente messer Giovanni Boccacci in un libro che fece di cento novelle, ed è nel prencipio del libro » [323]. Selon le même esprit, mais avec des intentions nettement plus rhétoriques, Giovanni Cavalcanti cite une phrase de l'introduction du *Décaméron* pour évoquer un grand massacre lors d'une bataille opposant Florentins et Milanais sous les murs de Brescia : « I nostri in sulla piazza dei Predicatori insieme si stringevano, e francamente si rivolgevano loro addosso, e francamente facevano grandissime e mortali zuffe. Tale vi era di quelli che avevano desinato con i suoi, che la sera mangiava in inferno con gli altri » [324].

Pour s'expliquer une si parfaite adhésion des milieux marchands florentins et toscans au chef-d'œuvre de Boccace, il faut admettre avec V. Branca que le *Décaméron* est une épopée marchande. A lire les aventures de Landolfo Rufolo, de Salabaetto ou d'Andreuccio, les *mercatores* revivent leurs aventures et leurs propres expériences. Ils relèvent avec intérêt dans telle ou telle nouvelle des indications précises sur le fonctionnement des douanes étrangères ou sur les quartiers des grands ports [325]. Ils comprennent les frères de Lisabetta, qui obéissent aux

règles de la *ragion di mercatura* plus qu'à leurs affections familiales [326]. En un mot, ils revivent avec nostalgie la grande époque de l'expansion économique des 13e et 14e siècles. Mieux, ils retrouvent dans le *Décaméron* leurs conceptions de la civilisation communale et bourgeoise et leur idéal de *civilitas* et d'*urbanitas* [237]. En même temps, ils n'admirent pas moins certaines évocations de cet univers féodal qui est mort en Italie dès la fin du 13e siècle sous les coups du monde bourgeois, mais qui ne cesse pas pour cela de les attirer [328].

Dans la lettre — déjà citée — qu'il adresse à Giovanni Acciaiuoli, Francesco Buondelmonti réclame tout à la fois son exemplaire du *Décaméron* et la *Chronique* de Giovanni Villani. Cette dernière œuvre fait souvent partie des bibliothèques d'hommes d'affaires florentins [329]. Ceux-ci ne peuvent manquer d'être sensibles à l'œuvre de l'un de leurs confrères. Tout comme Boccace, ils lui vouent une grande admiration. Ils participent à sa diffusion. Ils donnent de nombreuses preuves de ce qu'ils la lisent et l'apprécient. En 1428, Doffo degli Spini prête à l'un de ses parents la *Cronica* ainsi qu'un... tonneau de bon vin rouge : « Richordanza che insino a dì 16 d'ottobre 1428 prestai a Giovanni di... degli Spini una botte di vermiglio buono. E più gli prestai la mia Cronicha di Giovanni Villani a due volumi » [330]. Mieux : Bonaccorso Pitti, dont on sait qu'il n'a pas tendance à s'attarder en citations et considérations littéraires [331], trouve le temps de noter dans ses *ricordi* en parlant de Courtray : « Sanza ristare n'andamo a Coltrai ch'era grossa terra come Prato, e quella si prese e rubossi e arsesi per vendetta di gran tempo adietro d'una battaglia che i Fiamminghi vinsono a' Francieschi ivi presso a Coltrai, come ne fanno menzione le croniche di Filippo [sic] Villani » [332].

Non moins intéressant et résultant sans doute d'un même état d'esprit est l'accueil que firent les *mercatores* de la cité du florin au *Governo della Famiglia* de Leon Battista Alberti. Bien que le fait échappe de quelques années à notre époque, il est trop significatif de l'extension de la culture des marchands florentins pour que nous puissions le passer sous silence. Nous l'avons dit : Giovanni Rucellai a réellement assimilé les préceptes et les maximes de la *Famiglia* [333]. Dans sa récente édition du Traité d'Alberti, C. Grayson écrit que « le nombre supérieur des manuscrits du troisième livre, de même que la grande quantité des manuscrits du *Governo* en général s'expliquent... par le fait que le sujet et le ton réaliste de l'œuvre ne pouvaient pas ne pas plaire aux bourgeois florentins de la deuxième moitié du 15e siècle » [334]. En effet, le manuscrit *Capponi Vicenzo* 126 (*striscia* 170), qui ne contient que le troisième livre de la *Famiglia*, est achevé en 1444. Il appartint à

un Bernardo di Benedetto degli Alberti « civis et mercator florentinus » [335]. De même, les manuscrits *Riccardiano* 2975 *bis* [336], *Riccardiano* 2556 (qui appartint à Antonio Soldani) [337], *Magliabechiano* XXI, 134 (qui contient aussi une partie de la *Vita Civile* de Palmieri) [338] et *Magliabechiano* XXI, 90 (de la main de Giovanni di Matteo Strozzi) [339] témoignent tous de l'intérêt porté par les hommes d'affaires à la culture en général et à l'humanisme en particulier.

Le dernier manuscrit que nous venons de citer, daté de 1482, contient le *Governo*, le troisième livre de l'*Éthique* d'Aristote, les traités sur l'amitié de Mariotto Davanzati et Benedetto d'Arezzo, ainsi que des *Decti e sententie sopra l'amicitia di più savi philosaphi*. Il montre à quelle profondeur parvint la culture des marchands du troisième tiers du Quattrocento et laisse entendre quel souci de *socialitas* anime cette culture.

Or une lettre inédite de Nofri di messer Palla Strozzi nous paraît être aussi un éclatant témoignage du point de perfection qu'atteignit dès les années 1430 le savoir de certains marchands florentins, et de son engagement « civil ». La langue en est très châtiée, l'expression est aisée et animée, le sujet et les idées ne sont pas dépourvus d'intérêt. On se prend à songer — toutes proportions gardées — à certaines épîtres latines de Poggio Bracciolini [340].

« Venendo costà il nostro prudentissimo oratore messer Suitella Davanzati, sappiendo io che sempre ài disiderato, ovunque egli sia, di lui sentire istoriette, come di persona da tte amata per le sue eccelentissime virtù e operationi, non posso fare di meno che rompere e spezzare ogni concepto e proponimento et di lui scriverti quello che sempre desiderasti et che s'usa *ab antico* fare per lo nostro onorato Comune, acciò che quelli che ànno a succedere nella sua dignità e honori possino di questi sua exempli pigliar quel fructo che partoriscono le sua magnifiche opere.

Giunse qui sono ij [dì] del presente e, per cagione ch'a volerti racontare e' molti e savi ragionamenti avuti con lui sopra le pratiche tenute a Vinegia bisognerebbe troppa lunghezza dire, le lascerò per ora passare, tornando a una sua laudevole operatione da essere lodata e ricordata... Giunto quivi [a Francolino] el nostro messer, parendogli dovere troppo soprastare all' aspecto de' cavaglii, rifiutando ciascuna carretta, si mosse come gagliardo a piè, per più honore di Comune et insieme con tutti sua donzelli. La detta strada, per tuo aviso, corre di viandanti e ciascuno va di diverse parti et essendo costui sì onoramente in camino, e per le non bene sanate piaghe antiche, al terzo della via avene a chasa d'uno villano, el quale sappiendo ch'egli era imbasciadore de' Fiorentini

e ancora piacendogli la sua maniera, gli fecie grandissimo onore et disiderando di fargliele a compimento, veggendolo così a piè, gli proferse una sua cavalla che teneva per suo adoperare, la qual non fu prima profferta che aceptata ; e montato vi fu alla compagnionesca, con la sua brighatella d'intorno pervenne alle porte e quivi smontato a piè per insino a l'albergho si condusse.

Ora, secondo che m'è stato porto, e' non è cuore di pietra che non fussi adolcito, avendo udito e' ramarichi che per lui si facevano, in forma tale che gli fu di nicistà entrare nel lecto. Essendomi simil caso raportato, quanto mi dispiacessi non tel dico. Riavutosi alquanto, fui da lui e con esso ebbi tutt'i sopradetti ragionamenti, racontandomi tutte le sopradette cose e com'egli era uso a bosco e a riviera. La detta cavalla, quant'ella fussi magra e [perché] non è mestiero racontartelo, perchè [in confronto] a quella la morte nella facciata di sancta Maria ti parebbe che gocciolasse di lardo.

Conchiudendo, abbi Matteo che, se costui non si fussi uso da piccolo a cavalcare cavaglii a bardosso d'ogni facta, io non veggo modo che non si fussi fesso per ischiena, per la magrezza e rigidezza del trotto suo » [341].

Dans une lettre du 19 juillet 1395, Francesco Datini reproche à l'un de ses employés d'avoir accepté un cadeau d'un client. Il lui écrit « Richordoti che i buoni antichi romani quando erano presentati, rimandavano il presente indietro » [342]. Le mythe des vertus romaines est vif chez les intellectuels médiévaux, de Dante à Pétrarque. Il pénètre la *mens mercatoris* vers 1400. Le fait n'a rien d'étrange, si l'on songe que Francesco da Prato et un grand nombre de ses confrères connaissent certaines des œuvres de Sénèque, Aristote, Tite-Live, Boèce, Salluste, Virgile, Lucain et Ovide [343]. Plus largement, on ne peut s'étonner que les hommes d'affaires florentins apprécient une culture rationaliste et mercantile, comme la culture latine. Tel passage du *De officiis* par exemple — que les marchands étudient à l'école —, où Cicéron fait l'éloge des grands trafics, ne peut pas ne pas satisfaire les humanistes et les *mercatores* [344]. Mais la plupart de ces derniers n'accèdent pas directement à la culture latine. Ils lisent des traductions — *volgarizzamenti* — et des florilèges qui obtinrent un large succès au 14e et au 15e siècle.

Cependant certains hommes d'affaires florentins — une élite restreinte sans nul doute — lisent les auteurs classiques dans le texte. En particulier, une sorte de cercle de marchands érudits semble s'être formé vers les années 1430 autour de Matteo Strozzi [345].

Une série de lettres inédites permet de décrire avec précision la culture latine — non négligeable à vrai dire — de Matteo et de ses amis.

Ainsi Giuliano Davanzati, docteur en droit, manifeste son désir de lui emprunter les *Philippiques* et les *Commentaires* de Servius :

« Cum sepe apud te librorum ingentem copiam adesse intellexerim, profecto minime sum nescius, quin Servium et Ciceronis Philippicas habeas. Quocirca te instantissime oro hosce paululum... mi accomodes. Et per G. Baptista mitteto » [346].

« Pluribus iam exactis diebus tuas accepi litteras, quibus ego quanto amore mihi afficeris magis magisque cognovi. Persuadebant plurimum ille te divinas Ciceronis orationes Philippicas diu noctesque lectitare. Quam rem et ipse aveo. Quapropter hosce libros quos abs te petivi nuper suscipere moror » [347].

Nofri di messer Palla Strozzi demande pour un ami au même Matteo un dialogue humaniste (de Bruni sans doute) :

« Avendo da mme sentito come tu ài el dialogho di messer L., disiderando egli sommamente di averne copia, piglia per la sua lettera in te ferma sicurtà di richiedertene et oltracciò à voluto che tti scriva questi parecchi versi in pregharti che llo mandi. Sapiend'io quanto volentieri in qualunche cosa tu disideri di compiacere agli huomini virtuosi e buoni, non mi distendo in altre preghiere » [348].

Un autre ami de Matteo Strozzi lui adresse la *Rhétorique* d'Aristote dans la traduction de Filelfo :

« Librum rhetoricorum Aristotelis traductum per eloquentissimum ac utriusque lingue peritissimum iuvenem Franciscum Philelphum ad te mittere institui, non quod eum ipse legerim, non enim id tempus patiebatur, sed quod deinceps, ut arbitror, ad eum legendum tempus non erit mihi neque idoneum neque expeditum, et hoc non solum propter onera publica, quamquam id maximum est, neque etiam propter privata atque domestica negotia accidere videtur. Alias, si Deus voluerit, eum legemus » [349].

Enfin, Bernardo Belfredegli lui parle depuis Raguse de son exemplaire de l'*Ars vetus* de Cicéron :

« Anche non son certo se tu avesti il tuo libro dell'Arte vecchia di Tulio, se non l'avesti, facci d'avello » [350].

Certaines des lettres que nous venons de citer sont écrites en latin, les autres en florentin. Or les hommes d'affaires qui écrivent en « vulgaire » à Matteo Strozzi s'en excusent régulièrement. Ils éprouvent comme de la honte à la pensée de leur culture insuffisante.

L'un se justifie en mauvais latin :

« Latine scribis et arbitraris me responsurum et scis me esse ineptum. Certe non faciam. Nolo arrideas ineptitudinem meam. Fecisti ? Satis est. Scrive ut lubet. More solito agam » [351].

L'autre se défend en florentin :

« Aresti avuto più charo ti scrivessi in latino, pigliane scusa che in barcha nulla pote' mai fare se non pensare al pericolo » [352].

Plus encore que ces billets — déjà très significatifs — certaines lettres latines échangées avec Matteo Strozzi par un certain nombre de marchands florentins apparaissent tout à fait exceptionnelles et dignes d'être citées *in extenso*. Elles témoignent d'une grande pratique du latin, d'une bonne connaissance des auteurs classiques et en outre d'un Humanisme profond et sincère.

« Niccholaus Luna Matheo Strozae. S.

Si vales, bene est. Valeo ! Si studia tua que apud te semper viguerunt servas, et probo et gaudeo. Sed profecto miror cum Leonardus Dathus tecum una, ut ait, noctes diesque ocium ducat [cur] de eo nichil mihi compertum feceris, precipue quod, quibus locis teneretur, ignorabam. Quam ob rem ad eum litteras meas mitto, cui haud tibi molestum sit diligentissime eas tradere. Valemus ut possumus, nam Tita tertiana laborat. Quarum, ut fertur atque intuimur, maxima hic sedulo copia est. Tu autem si vales rsceribe... » [353].

« Niccholaus Luna Matteo Strozze S.

Etsi vehementer admiraris, Mathee frater, me longe alienum duxisse, quod de Leonardi familiarissimi eventu ex te quondam nulla sentirem, recte factum putes velim, nam etsi hoc in medium conferre volumus quis infitiabit circa amicissimos amicum, ut aiunt, sollicitum esse debere? Quis etiam amicorum curam suscipiendam esse neget ? Quodsi hoc profecto amicorum officium est, te summopere culpandum existimo. Nam cum noveris me Leonardo humanitate et virtute esse conjunctum, quod optima amicitia est, et una dies noctesque non solum venari, piscari, verum etiam plurimum lectitare, et amicitiam nostram qualis sit cum noscas, potuistine silentio preterire quin valetudinem suam mihi compertam redderes ? Sed velim certe scias, cum civitate nostra discessi, iterum atque iterum Leonardum familiarem nostrum percontatus sum quid consilii caperet quidve sibi faciendum foret, ipse vero sepe respondens ait in presentia re haud velle discedere. Quam ob rem discessi et ex eo de recto numquam litteras habui aut quibus regionibus teneretur penitus ignarus fui. Quod etiam ne me accuses velim circa amicorum officia nequaquam esse sollicitum. Sed hanc rem recognoscas velim (et aude negare !), et te amici officium non servasse oblivioni tradam. Sed de his satis ! Nunc ad studia tua redeo que tibi semper in onore fuerunt : quod mihi gratissimum est, nam sunt haec studia longe perutilia atque jucunda. De quibus tibi viro peritissimo dicere non libet, cum ex te omnia noscas, tum quidem tibi de his alias scripsi-

mus. Sed elegisti profecto, mi Matee, ex bonis meliora, cum Ciceronis opera sedulo lectiteris, quapropter profecto vellem hujuscemodi studiis participem esse posse. Nam me felicem beatumque existimarem precipue cum apud Jannosium longe ex aliis disertissimum vitam atque ocium meum ducerem. Vale felix ! » [354].

La langue et le style de ces deux lettres de Niccolò della Luna à Matteo Strozzi sont nettement cicéroniens [355] et fidèles le plus souvent au bon usage. Cependant certains solécismes — qui choquent d'autant plus que la syntaxe est généralement correcte — déparent les épîtres [356]. Niccolò della Luna se montre capable d'élégance et de vigueur lorsqu'il écrit des phrases courtes, mais il s'embarrasse dans les longues périodes. Ses confrères ne rencontrent-ils pas d'ailleurs les mêmes difficultés lorsqu'ils s'expriment en « vulgaire [357] » ? Au demeurant, notre homme est encore un néophyte. Il marque une fâcheuse tendance à retomber dans les mêmes formules et les mêmes *topoi*.

Cependant ses deux lettres apportent un témoignage très intéressant sur l'humanisme marchand. Matteo Strozzi et ses amis appliquent avec une certaine naïveté mais une grande sincérité les idées des traités célèbres à leurs problèmes quotidiens et personnels. La pensée des anciens n'est pas pour eux lettre morte ni pur modèle de style. Le triptyque *litterae amicitia virtus* inspire vraiment leur conduite et leur mode de vie. Niccolò fonde l'amitié sur un même goût pour l'étude des lettres [358]. Il affirme sa foi dans la valeur de l'*humanitas* liée à la vertu [359]. Mieux, il donne la priorité à la première sur la seconde et la juge comme la base de l'amitié. Son idée semble caractéristique d'une foi nouvelle dans l'homme [360].

« Dominicus Martellus Mattheo Strozze s.

Delate sunt ad me proximis kalendis et suaves mihi et mirum in modum iucunde littere tue, quibus veterem illam humanitatis et modestie tue observantiam in amicos ostendis et in me liberalitatem et beneficentiam non vulgarem aut mediocrem ; quibus rebus ago tibi gratias. Et ut ad tuas epistulas me convertam accepi, ut dicis, hanc vestram rem publicam ita sanctam esse et huiusmodi innovatione firmatam ut ad modum de ea optime sperandum sit. Que res quantum mihi letitie attulerit, quantumque iocunditatis in pectore meo constrixerit, tu ipse iudica. Et eo maxime cum sentiam omnes illos quibus totius nostre reipublice summa a publico commissa est, in primis animadvertere ne cuiusquam invide voluptati temere adsentiant, ne liberum suum animum aut ingenium alieno furore seu iracundia seu vindicta quo inquinent, sed omni cum vigilantia eniti ut durent fortissimis animis, ut omnium rationes ac civium causas equabilitate servata eque circum-

spiciant, et unicuique quod suum est contribuant et pro iustitia tueantur. Quam ob rem facile iam video nihil vobis deesse ad romane discipline imitationem. Et ea re confido plurimum, ut iubere volunt littere tue, in distribuendis publicis muneribus summa cum equitate versatos esse, qui rerum publicarum administrationi preerant. Reliquum est igitur ut vos qui litterarum studio proditi et publicarum exercitatione experti et quibus totius, ut ita dixerim, navis regimen ipso iure concessum est, ut hanc curam totis viribus et indissolubili amplexu prosequamini. Ex Bononia ubi me macero pro consumatione huius civilis studii et longi et laboriosi, in qua re si quidquam perfecero in te solum et unum spero » [361].

Cette épître de Domenico Martelli ne diffère pas beaucoup par le style des deux lettres de Niccolò della Luna. Toutes ressortissent à une même *copia dicendi*. Cependant la langue en est plus assurée. On n'y relève aucun solécisme. Comme dans une lettre de Biagio Guasconi [362] — trop longue pour être citée ici — il faut noter en particulier l'usage constant des doublets et une perpétuelle recherche des symétries [363]. La phrase a une allure nettement cicéronienne. Images et cadres de pensée proviennent aussi de Cicéron. Ainsi la distinction entre *boni cives* et *improbi* et la notion de *factio* sont déjà dans les *Catilinaires* [364].

Cicéronienne est encore la pensée, qui fonde un humanisme « civil ». Rome est regardée par nos hommes d'affaires comme le modèle idéal de la *res publica* et de l'esprit civique [365]. Les devoirs *(officia)* du *bonus civis* doivent leur origine au portrait de l'homme d'État par Cicéron : assez courageux pour s'opposer aux éléments subversifs fût-ce au péril de sa vie [366], intègre [367], libre de toute injustice partisane, de toute ambition personnelle, dépourvu d'esprit de vengeance et de colère [368], en un mot, juste [369].

De même, l'idée que le meilleur gouvernement est celui des optimates — qui agrée parfaitement à nos marchands et tout particulièrement après les dernières mesures de resserrement des bourses, auxquelles Domenico fait allusion [370] — cette idée se retrouve constamment dans les traités politiques de Cicéron [371]. Plus originale cependant est la définition des optimates comme *litterarum studio proditi et rem publicam exercitatione experti*, qui vise à réunir dans le gouvernement les humanistes et les marchands politiciens [372]. N'est-ce pas là un clair exemple de cette collaboration entre nouveaux intellectuels et hommes d'affaires, sur laquelle nous avons déjà insisté et qui se trouve ainsi démontrée par un document indiscutable [373] ?

La culture telle que la conçoivent Matteo Strozzi et ses amis est en quelque sorte une culture en acte. L'étude des auteurs, et des classiques

en particulier, « humanise » l'individu. Elle lui enseigne à développer ses dons naturels, lui apprend les vertus de l'effort et la force de la raison, elle lui révèle les joies de la vie en société *(amicitia* et *civitas)*.

Plus naïvement, certains moralistes marchands — Paolo da Certaldo, Morelli — traduisent dans leurs livres la conscience qu'ils ont de la culture comme « ammaestramento », c'est-à-dire comme formation morale au sens plein du terme. Reprenant les *Cinque chiavi* [374], Paolo écrit : « Souviens-toi de lire de nombreux livres, tu apprendras beaucoup de choses ; et, une fois que tu les auras apprises, retiens-les et mets-les réellement en pratique, les bonnes veux-je dire » [375]. Notre homme semble encore craindre que les livres ne recèlent de mauvais conseils. Au contraire, Morelli, après avoir cité un vers d'Ovide qu'il attribue par erreur aux *Notabilia* d'Ésope [376], s'exclame : « Dans l'étude vous trouverez des enseignements semblables et encore plus valables. Aussi, par Dieu, ne cessez jamais d'étudier, mais continuez jusqu'à la fin de votre vie, car vous en retirerez beaucoup de plaisir, beaucoup de profit et d'excellents conseils » [377].

Songeant à acheter des livres, Francesco Datini laisse transparaître une autre vision de la culture, que partagent les hommes d'affaires florentins de son époque. Il considère la culture comme un divertissement, au sens large et restreint du terme [378]. *Otium*, mais à la manière de Cicéron, *otium litteratum* et non pas *otiosum* [379], c'est-à-dire abandon temporaire des trafics et repli sur la campagne, qui ne visent pas seulement à fuir les chagrins procurés par le commerce et la politique, mais tendent à rechercher l'homme à travers la lecture [380].

Enfin, lorsqu'il évoque la science de Salutati, ser Lapo Mazzei dit que ser Coluccio entretient avec Cicéron des rapports de familiarité [381], qu'il parle avec lui et comme lui. D'où il ressort que, pour nos hommes d'affaires, la culture est encore une science de l'expression, *ars dictaminis*. L'exemple le plus pittoresque de cette conception apparaît dans les *Mémoires* de Bonaccorso Pitti. Celui-ci raconte qu'il fut envoyé en 1396 auprès de Charles VI en compagnie de Vanni Castellani et de Filippo Corsini. Filippo, qui était *doctor*, exposa longuement et gravement en latin les raisons des Florentins. Il ne fut pas compris par le roi. Dans le récit de Pitti, on devine le sourire de gens cultivés qui constatent l'ignorance de leurs interlocuteurs « barbares ». Mais le but d'une ambassade est avant tout de se faire entendre. Aussi Pitti doit-il prendre la parole à la place du docte Filippo Corsini pour exposer en français, clairement et en quelques mots, les intentions de Florence. On voit alors naître un nouveau sourire sur les lèvres de Pitti. Le motif en est

différent. Sur les beautés rhétoriques du latin l'ont finalement emporté les connaissances linguistiques des marchands [382].

Somme toute, la culture des hommes d'affaires est vraiment honorable sous tous ses aspects. La description attentive des bibliothèques marchandes va permettre de l'illustrer.

Nous avons été amené à le dire : les ouvrages de base des « librairies » florentines du début de la Renaissance sont, comme au Moyen Age, des livres scolaires, religieux et populaires. Sur les rayons des bibliothèques marchandes les plus maigres, on relève par exemple, la présence de « iij libri, l'uno di Vangeli in volgare » [383] ; « xviij quaderna del libro de' santi Padri, in charta di chavretto » [384] ; « più libri in volgare di santi » [385] ; « j libricciuolo della vita di Christo coperto di sciamito » [386] ; « j libricciuolo d'uficio » [387] ; « j libro di chiesa grande » [388]. Cependant, on rencontre aussi des livres ascétiques dans les collections comportant une dizaine de volumes. Ils en constituent souvent un tiers ou la moitié. Au hasard des inventaires, on note : « Uno libro de' sancti padri con tavole, une libro de' soliloqui di santo Agustino, uno libro della leggenda di Sancto Giusaffà » [389] ; « j libro Bibbia, j libro chiamato Fioretto di Bibbia, j libro in bambagia sopra la Bibbia » [390] ; dans les coffres di messer Guglielmo del Corazza il y a « unum Missale magnum, unum Breviale magnum,... unus liber Evangeliorum..., unus liber Nostre Domine, unus liber legendarum sanctorum » [391]. Mieux même, la bibliothèque de Filippo Quartucci ne comporte que des livres de religion et deux manuels scolaires. C'est le type d'une *libreria* [392] élémentaire de marchand florentin :

j libro di prediche,
j libro di Nostra Donna,
j libro di Pistole di san Paolo,
j libro di Vangeli,
j saltero,
j Donadello,
j libro di santa Margherita [393].

Le *Donatus*, le *Saltero* et d'autres livres de classe réapparaissent de façon constante dans les inventaires de biens ayant appartenu à des *mercatores* florentins. Un « Donatello non compiuto » et 5 livres de « grammaire », ce sont là les seuls ouvrages que possède le lainier Bono di Taddeo Bonostrada [394]. De même, Jacopo del Rosso n'a qu'un psautier orné de miniatures et une traduction de Salluste [395]. Enfin, Andrea di Francesco, linger, possède en tout un psautier et un abrégé du *Donatus* [396]. On retrouve ces deux ouvrages en compagnie de

quelques autres manuels scolaires dans les bibliothèques marchandes d'importance moyenne. Ainsi de celle du Siennois Giovanni di Pietro di Fece : « Uno salterio in carte pecorine, uno Donato con Cato e verbali, con tavole, uno Doctrinale in carte pecorine, uno paio di regole di grammatica co' verbali, di carte pecorine [387] ». A ces manuels de Giovanni s'ajoutent « più scartabegli di grammatica, uno quaderno da fanciulli ». Mieux, les livres que nous venons de citer demeurent sur les rayons des grandes librairies marchandes. Leur variété est même plus grande que dans les bibliothèques modestes. Parmi les livres d'Antonio Corbinelli, par exemple, il y a un *Papiae vocabularium* [398] et, chez Cosme de Médicis, *Papia*, *Doctrinale piccolo*, *Vocabuli del maestro Goro*, *Prospero e Cato* [399].

La « sous-section » des livres populaires est représentée de façon plus irrégulière dans les coffres et les armoires des marchands. Ce ne sont ni des ouvrages de prix ni des ouvrages prestigieux. Aussi sont-ils peut-être omis par les notaires qui dressent les inventaires. Dans la liste des biens ayant appartenu au lainier florentin Bartolomeo di Lazzaro, on trouve cependant « j libro di favole » [400].

Les livres techniques constituent un autre fonds traditionnel des bibliothèques marchandes. Dans le bureau de leur *fondaco*, les hommes d'affaires florentins conservent un ou plusieurs manuels de pratique commerciale. Citons, à titre d'exemple, celui des archives Datini [401]. A côté de ces *pratiche di mercatura*, qui échappent souvent aux inventaires parce qu'elles sont répertoriées dans la masse des *libri e scritture*, on relève la présence de quelques manuels de mathématiques commerciales. Ainsi, dans l'héritage d'Ugo Vecchietti se trouvent « più libretti d'abbacho » [402] ; dans la bibliothèque d'Antonio Corbinelli, un *Algorismus* et un *Leonardus arismetricus* [403]. Cet ouvrage qui est sans doute le livre de Lionardo Fibonacci, apparaît également chez Palla Strozzi [404].

Nombreux aussi sont les marchands toscans qui ont des livres de droit. Le Lucquois Federigo di Matteo Trenta possède trois manuscrits des commentaires du juriste bolonais Bartole aux *Pandectes (Digestum vetus*, *Infortiatum*, *Digestum novum)* [405]. Un autre Lucquois a les *Pandectes* « cum lectura Cyni [da Pistoia] » [456]. Le marchand d'épices florentin Deo di Vanni qui n'a que quelques livres, possède cependant « x libri di leggie » [407]. Un vieux *Code*, apparaît parmi les manuscrits d'un coffre appartenant à Giovanni di Nardo da Prato [408]. Entre tous les livres mis en vente par la compagnie d'Orsanmichele à la fin du Trecento il faut encore relever : « j statuta al modo antichissimo, j digiesto vecchio al modo vecchio, j Codicho al modo vecchio, j paio di Dechretali

al modo vecchio, j libro che chiama Apostolini in Dechretali, j libro che si dicie lettura sopra i Dechretali »[409]. On objectera que ces ouvrages ont peut-être été saisis dans des bibliothèques d'hommes de loi florentins. Il n'en va pas de même du *Code* et du *Digeste* dont Paolo de' Sassetti hérite, qu'il prête d'abord puis qu'il vend à deux de ses confrères : « Richordanza ch'Alessandra Araghonese da Pisa mi lasciò più tempo fa due libri di leggie, cioè un Codicho e Dixesto vecchio. Gli prestai a que' ch'apresso diremo : Lionardo di messer Giovanni degli Strozzi il Codicho, messer Niccholò Lapi il Disesto vecchio. Vollene dare Lionardo, del Chodicho, fior. xxv d'oro. Vollene dare messer Niccholò, del Disesto, fior. xiij d'oro. Venderonsi i detti libri, cioè : a messer Niccholò Lapi il Disesto fior. xviii d'oro ; a messer Lionardo di Francesco Istrozi il Codicho, fior. xxvij d'oro »[410]. Paolo de' Sassetti réussit à vendre ses manuscrits à un prix plus élevé que celui qu'on lui offre. Même lorsqu'il s'agit de livres l'esprit de lucre ne perd pas ses droits.

Les livres de médecine complètent la liste des ouvrages techniques possédés par les hommes d'affaires. Sont-ils soucieux de leur santé, ou bien n'ont-ils pas confiance dans les médecins et prétendent-ils se soigner eux-mêmes, le fait est que les marchands possèdent force traités de médecine. Parmi les livres dont hérite la compagnie d'Orsanmichele et qu'elle vend aux libraires florentins, on trouve : « j libretto nero in medicina, s. x ; j libro in medicina verde, lb. iij, s. v ; j libro in medicina con laccio nero, s. x ; j libro in medicina schoperto, mal leghato, s. x ; j stratto di medicina in bambagia, s. v. »[411]. Certains marchands ont leurs livres de médecine personnels. Ainsi Deo di Vanni possède « j libro rosso di filosofia e medicina »[412] et Giovanni Sercambi a, pour sa part, un traité de médecine ainsi qu'un traité de botanique[413].

Dans les cabinets des marchands cultivés, on trouve un nombre élevé d'ouvrages littéraires en vulgaire. Des « Tre Corone », Dante est, nous allons le voir, le plus régulièrement représenté dans les catalogues des librairies marchandes. Cette constatation renforce nos conclusions concernant la culture des *mercatores*[414].

La *Divine Comédie* apparaît même dans les bibliothèques les plus pauvres. Ainsi Filippo Fagni n'a que trois livres, dont un « Dante in carte di bambagia »[415]. De même Lionardo di Neri di ser Benedetto possède en tout cinq manuscrits : quatre « libri da leggiere » et un « Dante chiosato »[416]. Francesco di ser Guglielmo Corazza, possesseur d'une dizaine de livres, a sur ses rayons la *Divine Comédie* et plusieurs exemplaires des commentaires au chef-d'œuvre de Dante : « una chiosa Dantis super Paradiso, due alie chiose super Inferno et Pur-

gatorio, unus liber Dantis ligatus rubro »[417]. Enfin, dans le *Memoriale* de Paolo Sassetti, on trouve parmi les « cose di casa » « j libro di Dante compiuto con coverte d'asse rosse »[418]. Aussi bien l'œuvre de Dante ne fait-elle pas défaut dans les grandes librairies marchandes. Cosme de Médicis a des « chiose sopra Dante », une « canzone di Dante in bambagia » et une « Vita di Dante »[419]. Palla Strozzi a « dua Danti »[420]. En fait la diffusion de la *Divine Comédie* s'étend à toute la Toscane. Ainsi le Lucquois Federigo di Matteo Trenta a deux manuscrits de Dante[421] et son compatriote ser Francesco di ser Accetanti possède une *Divine Comédie* et deux manuscrits d'« Expositiones Dantis »[422]. Enfin, Giovanni di Pietro di Fece, siennois, a les trois *Cantiche*, dont l'*Enfer* et le *Paradis* chacun en deux exemplaires[423].

Le *Décaméron* est moins régulièrement répandu dans les bibliothèques d'hommes d'affaires. On ne le trouve dans aucune des librairies les plus modestes que nous avons décrites d'après les registres de la Magistrature des Pupilles pour les années 1378-1390. Nous avons vu cependant que le *Cento Novelle* fait fréquemment l'objet de prêts et de ventes de la part des marchands florentins[424]. Pour sa part, le *mercator* lucquois Federigo Trenta a un « Libro delle Ciento Novelle »[425]. En outre, le *Décaméron* est présent dans les armoires de toutes les grandes librairies marchandes. Le silence gêné de Pétrarque à propos du chef-d'œuvre de Boccace ne semble pas avoir impressionné les marchands érudits[426]. Cosme de Médicis et Palla Strozzi, par exemple, ont chacun un exemplaire du « Centonovelle di messer G[iovanni] B[occacci] »[427].

Certaines autres œuvres en vulgaire de Boccace apparaissent dans l'inventaire d'un libraire florentin. Ce sont deux *Teseida*, un *Filostrato*[428]. Pareillement, Giovanni Fece a « uno libro del Teseo e Philostrato nuovo, in carta di bambagia, con tavole »[429] et Federigo Trenta possède « un Tezeo e un Tezeo con più sonetti »[430]. Parmi les livres de Bardo de' Bardi, on rencontre le *Filostrato*[431], parmi ceux de Francesco d'Andrea Castelli, l'*Amorosa Visione*[432], parmi ceux de Benedetto Alberti, la *Fiammetta*[433]. En outre, Cosme de Médicis a le *Corbaccio*, la *Teseida*, la *Fiammetta* « e più altre opere [del Boccaccio] in bambagia »[434]. Ces constatations renforcent nos remarques sur le succès obtenu par les œuvres mineures de Boccace dans le monde marchand[435].

Les œuvres latines de l'écrivain florentin, n'apparaissent que dans les cabinets *(scrittoi)*[436] des marchands érudits. Ce sont en général des manuscrits de prix, luxueusement reliés. Ainsi le soyeux lucquois Giovanni Guinigi, qui n'a que des livres en latin, possède un « liber Genologie Boccaccij, in membranis, cum cubertis ligneis, corio virido foderatis »[437], et son frère Paolo, tyran de Lucques, a un « liber Iohannis

Bocchaccij De fluminibus et montibus cum cubertis ligneis corio albo foderatis, in parvo volumine et in membranis »[438]. Enfin Palla Strozzi a sur les rayons de son cabinet le *De mulieribus claris*, le *De genealogis* et une « Tabula super genealogie Iohannis Boccaccii »[439].

Pétrarque, enfin, dont nous n'avons pas parlé à propos de la culture des *mercatores*, car il ne semble pas s'être intégré au fonds des connaissances marchandes[440], Pétrarque donc, n'est représenté que dans les grandes librairies : chez Giovanni Guinigi *(De remediis utriusque fortunae)*[441], chez le notaire lucquois ser Francesco Accetanti (*Canzoniere* et *Trionfi*)[442], chez l'humaniste marchand Antonio Corbinelli *(De vita solitaria)*[443] et chez Cosme de Médicis *(Canzoniere)*[444]. Il faut le noter : Pétrarque obtient au moins autant de succès auprès des *mercatores* toscans comme érudit que comme poète.

Très fréquentes au contraire sont les chroniques « vulgaires » dans les inventaires de coffres marchands. Dans les fonds de livres les plus maigres, on trouve une « Cronicha »[445] et un « libro Cronicha in bambagia »[446]. De même, les marchands les plus cultivés apprécient la *Chronique* de Villani. On la rencontre, par exemple, dans la section des livres « vulgaires » appartenant à Palla Strozzi[447].

Ensuite vient dans les catalogues la vaste section des traductions d'ouvrages latins. Elle est très largement représentée même dans les bibliothèques les plus modestes. Jacopo del Rosso, lainier florentin, a un Salluste[448], Francesco del Corazza, un Ovide[449] et Ugo Vecchietti, un Boèce, un Quintilien, le *De natura deorum* de Cicéron ainsi que les *Catilinaires*[450]. Boèce, Cicéron, Ovide, Salluste sont les auteurs de base des fonds de livres *volgarizzati*. On peut ajouter, au gré des documents, Valère Maxime, Tite Live et Virgile[451], Aristote *(De coelo et mundi)* et quelques autres œuvres de Cicéron : *De amicitia*, *De senectute* et *Pro Marcellus*[452]. Dans le magasin d'un libraire florentin mort en 1421 on trouve encore quatre manuscrits d'Horace, la *Topique* d'Aristote, un Homère (sans doute un résumé de l'*Iliade*) un Ésope, un Boèce et un Stace[453].

Parmi les livres vendus en 1366-1367 par la compagnie d'Orsanmichele, on relève la présence d'un « libro in francescho in versi » et d'un « libro in franciescho chiamato Romanzo della Rosa »[454]. Deo di Vanni, marchand d'épices florentin, possède aussi « j libro n francescho »[455]. Mais ce sont les Lucquois qui, pour des raisons déjà évoquées[456], lisent et achètent le plus grand nombre de livres en français. Ainsi Federigo Trenta a le *Trésor* de Brunetto Latini et un *Manuel de péchés*[457], cependant que ser Francesco Accetanti ne possède pas moins de huit manuscrits en français, dont le *De*

*regimine principum* d'Egidio Colonna, le *De terra Sante Yerusalem* et le *De gestis Alexandris* [458].

Avec ce fonds des livres français, qui atteste les connaissances linguistiques des hommes d'affaires toscans [459], s'achèvent d'ordinaire les bibliothèques marchandes d'importance moyenne. Deux exemples caractéristiques de ces librairies nous sont fournis par les inventaires inédits des livres ayant appartenu au Florentin Ugo Vecchietti et au Lucquois Giovanni Sercambi [460]. Le premier possède quatorze livres :

j libro Bibbia,
j libro della vita e costumi di filosafi,
j libro chiamato Fiore di parlare,
j libro di Boetio in volgare in bambagia,
j libro chiamato Fioretti di Bibbia,
j libro in bambagia sopra dettare,
j libro Quintiliano in carta di pecora,
j libro in volgare in bambagia,
j Salustio Catellinare in volgare,
j libro di Cronicha in bambagia,
j libro in bambagia di Pistole,
j libro in bambagia Della natura [deorum] di Tulio,
j libro in bambagia sopra la Bibbia,
j libro in bambagia sopra la Bibbia, più libretti d'abbacho [461].

Giovanni Sercambi possède vingt livres, sans compter ses œuvres, *Chroniques et Nouvelles* [462]. Sa bibliothèque est donc plus complète que celle de Vecchietti et la qualité des manuscrits en paraît supérieure.

In sala : uno libricciuolo in vulgari di Sermoni.
In camera : uno libro d'Apollonio di Tiro con coverte verdi,
uno salterio di Salmi con coverte rosse,
una Comedia di Dante esposto colle coverte bianche, cioè il Purgatorio.
In lo scriptoio : uno Boetio in carte di capretto, uno Donato in carte di capretto,
una cassa in che sono libri e scripture sugellate.
In nello scriptoio nella cassa sugellate,
una tragedia di Senecha in carti di banbacia,
uno Deturiale, carta di bambace.
una Comedia di Dante del Paradizo,
uno libro di medicine in carte di capretto,
uno libricciuolo di chiozia con lettera antiqua,
uno libro di Rettoricha Marci Tulii Ciceronis in carte di capretto,

un testo di Dante in carta montonina,
uno Tezeo in vulgare in carta di bambacia,
uno libro di lettera anticha in carte di capretto di cose ecliastiche,
uno libro di Salmi in carti di banbacia,
uno libro di cose ecctiastiche in lettere antiche e carta di capretto,
uno libro in carti di capretto di cose ecliastiche, vulgare,
uno libricciuolo parte in carte di capretto e parte di bambacia, di coverte verdi,
uno libriciuolo con coverte verdi, in carte di capretto, tratta di vizi e virtù [463].

On vient de le voir : chez Sercambi comme chez Vecchietti les livres en latin représentent une infime minorité. Ils sont au contraire la majorité dans les grandes bibliothèques florentines du début du 15e siècle, telles celles de Cosme de Médicis, Palla Strozzi et Antonio Corbinelli.

La première comporte en 1418 soixante-six manuscrits, dont quelques-uns furent vendus à Cosme soit par les fils de Salutati [464], soit par des confrères marchands, tels les *Héroïdes* d'Ovide, achetées à un Buondelmonti [465] et un Salluste provenant de la bibliothèque de Piero di Marco Parenti [466]. Le fonds de la librairie médicéenne est constitué, comme à l'ordinaire, par des ouvrages scolaires [467]. Puis les livres sont grossièrement répartis en deux sections : latine et vulgaire. Dans le premier groupe, l'auteur de l'inventaire établit encore une distinction entre ouvrages païens et ouvrages chrétiens. Au nombre de ceux-là on rencontre, dans l'ordre du catalogue, Valère Maxime, Salluste, Suétone, Tacite, Quintilien, Virgile, Sénèque, Horace et Ovide. Cicéron est particulièrement bien représenté [468]. La section des livres chrétiens écrits en latin est beaucoup plus réduite. Elle ne comprend que cinq volumes, dont la *Civitas Dei* de saint Augustin. Intéressante est, par contre, la présence du *De re uxoria* de Barbaro [469], seul manuscrit humaniste de la bibliothèque de Cosme. Enfin, la section des livres en vulgaire n'est pas négligeable, sans cependant être très importante. Dante, Pétrarque et Boccace y trouvent une place de choix [470]. Symbole de la culture géographique des hommes d'affaires florentins, une carte clôt ce catalogue qui semble assez typique d'une bibliothèque de marchand cultivé du début du Quattrocento [471].

S'il faut en croire un inventaire sommaire de 1431, les rayons du cabinet de Palla Strozzi devaient être beaucoup mieux garnis que ceux de son rival politique. Car, selon ce catalogue, la bibliothèque de Palla ne comptait pas moins de deux cent quatre-vingts titres. Mieux :

on peut supposer avec V. Fanelli qu'elle devait comporter plus de trois cent cinquante manuscrits. En somme, Palla possédait huit fois plus de livres que Cosme. Comme dans la librairie de ce dernier, les livres sont classés dans l'ordre suivant : ouvrages latins classiques, ouvrages latins chrétiens, ouvrages en vulgaire. Mais il s'y ajoute une section de manuscrits grecs, qui fait défaut à la librairie de Cosme. Comme chez celui-ci encore, les manuscrits latins sont la majorité. Les classiques sont parfois représentés par plusieurs exemplaires d'une même œuvre. On ne compte pas moins de vingt-huit manuscrits d'Ovide [472], vingt et un de Cicéron [473] et huit de Virgile [474]. Au contraire, Salluste, déjà bien connu au Moyen Age, n'est représenté que par quatre volumes. Les œuvres d'Ovide [475] Horace [476], et Virgile [477], entre autres, sont beaucoup plus complètes que dans la bibliothèque médicéenne. De même les livres des auteurs chrétiens. Car, d'une part, les ouvrages médiévaux de philosophie et de théologie sont très nombreux dans les armoires de Palla et, d'autre part, la section des livres humanistes est assez complète. Strozzi possède en effet quatre livres de Pétrarque, trois de Boccace, cinq de Bruni et un de Loschi [478]. Enfin, la section des livres grecs semble être, compte tenu de la date de l'inventaire (1431), une nouveauté. Elle ne comprend pas moins de vingt-sept manuscrits. Mais aucun, à dire vrai, n'est exceptionnel. Tous, en fait, se trouvent aisément sur les marchés byzantins.

A croire V. Fanelli, la bibliothèque de Palla comprendrait le fonds grec le plus important que l'on connaisse pour le premier tiers du 15e siècle. Mais les travaux de R. Blum sur la bibliothèque d'Antonio Corbinelli ont récemment ruiné cette affirmation.

Antonio di Tommaso Corbinelli, qui mourut en 1425 à l'âge de cinquante-cinq ans, resta sa vie durant un homme d'affaires : à son corps défendant, prétendent certains de ses biographes du 15e et du 20e siècle [479]. Quoi qu'il en soit, ses trafics ne l'empêchèrent pas d'amasser une énorme quantité de manuscrits : soit 277 livres grecs et latins, dont 77 grecs, selon les estimations prudentes de R. Blum d'après un examen attentif d'un catalogue de la Badia, à qui Antonio légua ses œuvres en 1425. Les ouvrages latins de ce fonds sont tous classiques. Seuls un César, un Pline *(Histoires naturelles)* et un Aulu-Gelle sont dignes d'attention à cause de leur relative rareté au début du Quattrocento (mais Cosme possède un César). Selon R. Blum, trois autres livres sont vraiment exceptionnels : ce sont le *Brutus* d'une part et d'autre part l'*Orator* et les *Verrines*, manuscrits que Cosme possède aussi. Enfin les ouvrages grecs sont aussi des classiques de la culture byzantine. Quelques-uns cependant ne sont pas scolaires,

tels certains dialogues de Platon et les tragédies d'Euripide. D'autres, surtout, sont relativement rares : Xénophon (Palla en a aussi deux exemplaires), Hérodote, Isocrate, etc...

A dire vrai, et sauf nouvelles découvertes, la librairie d'Antonio Corbinelli, et partant sa culture, sont vraiment dignes d'admiration.

Mais peut-on parler encore de bibliothèque et de culture marchandes ? Apparemment, il y a très loin des très modestes fonds de livres que nous avons évoqués d'abord jusqu'aux collections d'un Strozzi, d'un Corbinelli ou même d'un Médicis. Au vrai, ce qui nous frappe davantage, c'est qu'il existe une sorte de continuité entre les ébauches que sont les modestes librairies des *mercatores* florentins et les réussites grandioses que sont celles des marchands humanistes. Car Palla et Cosme lisent et gardent sur leurs rayons — signe qu'ils apprécient — les livres que connaissent et possèdent leurs confrères moins cultivés et moins riches. En quelque sorte, la masse de livres que possèdent un Strozzi, un Médicis et un Corbinelli est le couronnement d'une bibliothèque de marchand et non pas sa négation.

Nous n'avons pas évoqué les livres de Giannozzo Manetti. Plus encore que Corbinelli, Giannozzo s'éloigne des trafics, sans fuir ni mépriser pour autant les hommes d'affaires. Or on sait que sa bibliothèque — la plus importante sans doute de la Première Renaissance — passa au 16e siècle entre des mains marchandes. Elle fut acquise par les riches et puissants Fugger, pour revenir ensuite en Italie, à la Bibliothèque Vaticane[480]. Étonnant de prime abord, cet itinéraire nous paraît révélateur des relations existant entre humanistes et hommes d'affaires. C'est en quelque sorte le symbole le plus éclatant de cette communauté de sentiments et de pensées qui s'est établie entre nouveaux intellectuels et *mercatores* non seulement à Florence au début du 15e siècle, mais peut-être en Occident durant le Quattrocento et le Cinquecento.

## Notes

1. Cf. *supra*, p. 299.
2. Cf. *supra*, p. 307.
3. Cf. *supra*, p. 299.

3 *bis*. Vespasiano da Bisticci, *Vite...*, p. 348.

4. Id., *ibid.*, p. 405 et 530.
5. Id., *ibid.*, p. 389.
6. Id., *ibid.*, p. 22.
7. Id., *ibid.*, p. 299-300.
8. Id., *ibid.*, p. 300.
9. Cité in V. Fanelli, « I libri di messer Palla di Nofri Strozzi », *Convivium*, 1949, 1, p. 66.
10. Lettre du 19 juillet 1385, ms. Biblio. Nation. Florence Mgl. II, III, 342, f° 267 v°, cité par F. Novati, « Comunicazioni sul riordinamento dello Studio fiorentino nel 1385 », *Rassegna bibliografica della letteratura italiana*, IV, 1896, p. 320.
11. Id., *ibid.*, p. 321.
12. Vespasiano da Bisticci, *Vite*, p. 125.
13. Cf. C. Salutati, *Epistolario, a cura di* F. Novati, Roma, 1891, IX, 16, p. 132.
14. Délibérations du 18 mars 1396, du 11 décembre 1396 et du 14 mars 1397 (cf. A. Gherardi, *Statuti della Università e Studio fiorentino dell' anno* 1387, *seguiti da un'appendice di documenti dal 1320 al 1472*, Firenze, Cellini, 1881).
15. Délibération du 31 octobre 1399 et du 9 mars 1400 (*ibid.*).
16. Délibération du 19 septembre 1397 (*ibid.*, II, p. 369, n. lv).
17. Provvisione du 27 août 1401 (*ibid.*).
18. Vespasiano da Bisticci, *Vite*, p. 130.
19. Délibérations des 10, 12, 19, 22, 23 mars et des 9 et 11 avril 1431 (A. Gherardi, *Statuti...*).
20. Faire des dettes est, aux yeux des marchands florentins, un crime très grave, passible de très dures sanctions (cf. Davidsohn, *Storia di Firenze*, Firenze, Sansoni, 1962, IV, 1, vol. 5, p. 556).
21. Délibération du 24 mai 1432 (A. Gherardi, *Statuti...*).
22. Sur *balia* des conseils, les officiers du *Studium* se voient souvent attribuer le pouvoir d'élire et d'engager des professeurs (cf. F. Novati, *Comunicazioni sul riordinamento...* p. 322). Une autre preuve du rôle important joué par les officiers du *Studium* dans la nomination des professeurs apparaît dans une lettre du 1/6/1455 adressée de Naples par Matteo Palmieri à Pierre de Médicis, pour le prier d'user de son influence d'*ufficiale*, afin qu'Antonio del Rosso soit appelé à enseigner à l'université : « Perché tu se' degli ufficiali dello Studio a me è molto grato. Antonio de' Rosso è uno giovano nostro cittadino et nato di persone honorevoli et eli è molto costumato, et oltre a questo è dotto molto in greco et in latino, et di questo te ne posso arrechare buona testificanza, imperoché s'è quasi allevato meco... Costui ha già più tempo desiderato di leggiere in rhetorica et in poesia publice, sì per mostrare la sua virtù, sanza prosumptione, sì per cominciare a ghuadagnare qualche cosa, perché è pove-

rissimo. Avendo noi adunque a condurre hora, io ti priego che ti piaccia informarti di costui, e che, se te n'è riferito bene, che tu t'ingegni dargli questo beneficio. » (A.S.F., *Medico avanti il principato*, XL).

23. Septembre 1437, août 1446 (cf. A. GHERARDI, *Statuti...*, p. 164 et 175).
24. Juillet 1392 (ID., *ibid.*, p. 138).
25. Septembre 1420 (ID., *ibid.*, p. 201).
26. Novembre 1428, avril 1429 (ID., *ibid.*, p. 209 et 216).
27. Janvier 1414, février 1418, septembre 1419 (ID., *ibid.*, p. 188, 198, 202).
28. Novembre 1433 (ID., *ibid.*, p. 247).
29. Septembre 1387, août 1415 (ID., *ibid.*, p. 164, 193).
30. Mai 1416 (ID., *ibid.*, p. 195).
31. Août 1438, décembre 1448, juin 1450 (ID., *ibid.*, p. 111, 113, 123).
32. Août 1392, décembre 1399 (ID., *ibid.*, p. 171, 173).
33. Cf. B. PITTI, *Cronica*, p. 239.
34. Octobre 1446 (A. GHERARDI, *Statuti...*, p. 452).
35. Mars 1413, novembre 1428, avril 1429 (ID., *ibid.*, p. 187, 209, 216).
36. Juillet 1421 (ID., *ibid.*, p. 202).
37. Novembre 1428, avril 1429, novembre 1433, février 1434 (ID., *ibid.*, p. 209, 216, 247, 249).
38. ID., *ibid.*, p. 201.
39. ID., *ibid.*, p. 221.
40. Cf. *supra*, p. 34.
41. Testament du 27/12/1430 : « à fondato... una casa di sapientia, per ritenere i poveri scholari studianti ; diputò per la dota, edifici e fabricha di detta chasa, la rendita di fiorini mille d'oro per ciaschuno anno, in rendite de' crediti del Monte del Comune di Firenze... Volle, commandò, lasciò e dispuose che la protettione, governo, provvisione, reggimento, aministratione e preminentia della detta casa della sapienza e suo collegio in perpetuo s'intenda essere e sia commessa... all'arte e Università de' Mercanti di Calimala della città di Firenze e a' consoli della detta Arte. » (cité in A. GHERARDI, *I statuti...*, p. 233).
42. Cf. *supra*, p. 116.
43. Né en 1337 à San Miniato al Tedesco, florentin en 1367, mort en 1430 environ. Lettre de Coluccio Salutati à ser Francesco du 1er août 1397, in C. SALUTATI, *Epistolario*, III, X, 3, p. 192 *sqq*.
44. Élu chancelier des *Riformagioni* de Lucques le 1/1/1382, chercheur passionné de manuscrits, en correspondance régulière avec Salutati. Celui-ci lui adresse une lettre le 25/4/1401 (*Epistolario*, III, 2, XII, p. 585) pour le féliciter de s'occuper d'études malgré ses multiples besognes et lui conseiller de cultiver en particulier la philosophie morale.
45. Notaire des prieurs de Pérouse en 1386, officier du *catasto* en 1387. Salutati lui adresse une lettre le 13 juillet 1400 (*Epistolario*, III, p. 400).
46. Notaire dès 1393. Salutati dans une lettre du 13 mars 1404 le complimente des aptitudes qu'il a démontrées en commentant un passage de Boèce (*ibid.*, p. 479 *sqq*).
47. Fut, en 1380, ambassadeur auprès de Charles de Duras et notaire des Seigneurs et, en 1381, adjoint de Salutati à la chancellerie. Le 21 août 1383, ser Coluccio lui écrit pour lui reprocher d'avoir fui devant la peste (*ibid.*, II, V, 17, p. 85).
48. Fut notaire de l'ambassade envoyée à Robert de Bavière et dirigée par Bonaccorso Pitti (cf. *supra*, p. 88). Salutati lui écrit une lettre le 7 août 1383 (*ibid.*, II, V, 16).

49. ID., *ibid.*, III, XI, 10, p. 371.
50. *Ibid.*, II, 6, p. 385.
51. *Ibid.*, III, XI, 23.
52. *Ibid.*
53. « Venit istuc filius meus Angelus de Corbinellis pro negociis fratris sui, si me diligis, ipsum dilige ; si me carum habes, ipsum etiam carum habes, sibi consule, sibi fave. Denique fac ut aperte videat quod hoc mee scriptionis officium sibi prosit... » (*ibid.*, III, XII, 4, 13/12/1402, p. 615-616). Sur Angelo Corbinelli et ses rapports avec les humanistes, cf. *supra*, p. 299.
54. G. DATI, *Istoria*, p. 148.
55. Sous la seigneurie déguisée des Médicis, le chancelier perdit toute influence. On raconte que Poggio ne prenait pas la peine d'assister à toutes les réunions des conseils, car il n'ignorait pas que leur rôle était à peu près nul et que tout se décidait dans les bureaux de Cosme et de ses successeurs (cf. E. GARIN, *La cultura filosofica del Rinascimento italiano*, Firenze, Sansoni, 1961, chap. 1).
56. D. MARZI, *La cancelleria della repubblica fiorentina*, Rocca San Casciano, Cappelli, 1910, p. 15.
57. C. SALUTATI, *Epistolario*, I, p. 277, lettre du 17/11/1377 à Gaspare de' Broaspini.
58. « Il conte di Virtù soleva dire che messer Coluccio, cavaliere (sic) della signoria di Firenze, gli faceva più guerra colle sue lettere che i capitani de' Fiorentini colla loro lancia » (*Facezie e motti dei sec. XV e XVI*, Bologna, Romagnoli, 1874, § 216, p. 121).
59. Lionardo ARETINO, *Historia universale de' suoi tempi, tradotta in volgare da* m. Donato ACCIAIUOLI, Venezia, MDLXI, f° vj v°.
60. A.S.F., Arte della lana, Prov. dal 1373 al 1387, libro 46, f° 136 r°.
61. Cf. *I capitoli del Comune di Firenze*, Firenze, Cellini, 1886-1893, II, p. 129.
62. *Lettere d'un notaio ad un mercante...*, I, p. 377.
63. In G. M. F. VILLANI, *Croniche*, II, p. 427 *sqq.*
64. *Ibid.*, p. 429.
65. B. DI M. DEL CORAZZA, *Diario fiorentino, a cura di* G.O. Corazzini, *A.S.I.*, V, XLV (1894), p. 241.
66. A. S. F., prov. n° 96, 1406, f° 39 v°.
67. Biblio. Nation. Florence, ms. Mgl XXXIX, 26, 7, f° 459 r°.
68. In A. BANDINI, *Catalogo dei codici latini della biblio. Medic. Laur.*, III, p. 150.
69. G. VILLANI, *Cronica*, I, X, XLI.
70. M. VILLANI, *Cronica*, IV, XXVI : « Il padre insegnò grammatica a' giovani di Firenze e a questo suo figliuolo, il quale fu di tanto virtuoso ingegno che, morto il padre, e rimaso egli in età di vent' anni, ritenne in suo capo la scuola del padre : e venne in tanta fecondità di scienza, che senza udire altro dottore ammendò e passò in grammatica la scienza del padre e alla sua aggiunse chiara e speculativa retorica : e dilettandosi negli autori, ne venne tanto copioso, che in breve tempo d'anni essercitanto la sua nobile industria, divenne tanto eccelente in poesia che, mosso l'imperadore alla gran fama della sua virtù... volle che alla virtù dell'uomo s'aggiungesse l'onore della dignità ».
71. F. VILLANI, in G.M.F. VILLANI, *Croniche*, II, p. 420-422.
71 *bis*. L. MARTINES, *The Social World of the Florentine Humanists*, Princeton, 1963.
72. G. RUCELLAI, *Zibaldone*, p. 63.
72 *bis*. *Lettere d'un notaro ad un mercante...*, I, p. 76.

73. « Die prima mensis maii natus est clarissimo viro et, ut rectius dicam, vati Coluccio, ex domina Piera coniuge sua, filius unicus masculus. » (Cité in C. SALUTATI, *Epistolario*, I, p. 444).
74. *Un fiorentino del sec XV e le sue ricordanze*, *A.S.I.*, V, 4 (1889), p. 157.
75. Cf. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*. p. 166.
76. C. SALUTATI, *Epistolario*, III, IX, 8, p. 75, 2/7/1395.
77. ID., *ibid.*, III, IX, 20, p. 146-147, 14/7/1396.
78. Vespasiano DA BISTICCI, *Vite*, p. 25.
79. L. BRUNI, « Dialogus ad Petrum Histrum », in *Prosatori latini del Quattrocento, a cura di* E. GARIN, Milano, Ricciardi, 1952, p. 46-48.
80. Cf. G. ZIPPEL, *Il Filelfo a Firenze*, Roma, Bocca, 1899.
81. Vespasiano DA BISTICCI, *Vite*, p. 403.
82. A.S.F., *Carte strozziane*, III^a serie, CXII, n° 91.
83. *Ibid.*, n° 93.
84. *Ibid.*, n° 95.
85. *Ibid.*, n° 101.
86. In *Prosatori latini del Quattrocento*, p. 76.
87. « Nicolao Niccoli fiorentino fu d'onoratissimi parenti, e il padre fu mercatante e ricco, ed ebbe quattro figliuoli, tutti mercatanti. Nicolao nella sua puerizia volle il padre che facesse il medesimo, e non potè vacare alle lettere, come arebbe fatto. Morto il padre, si divise da' fratelli, per potere adempiere la sua volontà d'attendere agli studi. Toccarongli in parte assai buone sustanze, e subito, lasciate le mercanzie, si dette alle lettere latine, nelle quali diventò dottissimo » (Vespasiano DA BISTICCI, *Vite*, p. 434).
88. Cf. V. FANELLI, « I libri di messer Palla di Nofri Strozzi », *Convivium*, I (1949), p. 59.
89. A.S.F., *Carte Strozziane*, IV^a serie, 345, *Libro di messer Palla di Nofri Strozzi* (1430-1433) ; *ibid.*, 343, *Vacchetta di messer Palla di Nofri Strozzi, Faccende della Petraia e giornale di più cose.*
90. A.S.F., *Carte Strozziane*, III^a serie, CXXXII, n° 39, Palla di Nofri Strozzi à Simone di Filippo di Lionardo Strozzi, 21/8/1417.
91. Vespasiano DA BISTICCI, *Vite*, p. 261.
92. A.S.F., *Carte Strozziane*, III^a serie, CXII, n° 33, Giovanni di Marco degli Strozzi à Matteo di Simone Strozzi, 22/11/1430.
93. Y. RENOUARD, *Les hommes d'affaires italiens du moyen âge*, p. 194.
94. Cf. *supra*, p. 256.
95. *Facezie e motti dei sec. XIV e XV*, § 246.
96. Il faut noter que cette polémique, dont Bruni sera un des principaux animateurs, n'est pas linguistique ou grammaticale. Désireux d'ouvrir la culture à un plus grand nombre, d'intensifier leur conversation avec les hommes, les humanistes engagent la lutte contre le langage hermétique et technique des *Summae*.
97. C. SALUTATI. *Epistolario*, III, XI, 20, p. 542-543.
98. Cf. V. BENETTI-BRUNELLI, *Leon Battista Alberti e il rinnovamento pedagogico del Quattrocento*, Firenze, Vallecchi, 1925, chap. 1.
99. M. PALMIERI, *Vita civile*, Bologna, Zanichelli, 1944, p. 58.
100. Cf. *supra*, p. 343.
101. C. SALUTATI, *Epistolario*, III, IX, 16, p. 303.
102. Cf. par exemple Bruni dans sa *Vita di Dante* : « Mi giova riprendere l'error di molti ignoranti, i quali credono niuno essere studiante se non quelli

si nascondono in solitudine e in ozio ; e io non vidi mai niuno di questi camuffati e rimossi dalla conversazione degli uomini, che sapessero tre lettere... Straniarsi e levarsi dalla conversazione è al tutto di quelli che niente sono atti col loro basso ingegno a imprendere » (cité in E. GARIN, *La cultura filosofica del Rinascimento italiano*, p. 20).

103. Cf. *supra*, p. 292.
104. C. SALUTATI, *Epistolario*, II, v, 17, 21/8/1383, p. 86.
105. C. SALUTATI, cité in ID., *De nobilitate legum et medicinae, a cura di* E. Garin, Firenze, Vallecchi, 1947, p. XXVII-XXVIII.
106. C. SALUTATI, *Epistolario*, I, II, 13, p. 90.
107. ID., *ibid.*, II, III, 23, p. 217.
108. E. R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, P.U.F., 1956.
109. C. SALUTATI, *Invectiva*, in *Prosatori latini del Quattrocento*, p. 12.
110. ID., *ibid.*, p. 36.
110 *bis*. E. GARIN, *La cultura filosofica del Rinascimento italiano*, p. 6.
111. L. BRUNI, *Laudatio florentinae urbis*, cité in E. GARIN, *La cultura filosofica...*, p. 7.
112. C. SALUTATI, *Epistolario*, II, VI, 5, p. 150-155, 25/10/1385.
113. ID., *De tyranno, a cura di* F. Ercole, Bologna, Zanichelli, 1942.
114. Cf. R. WANDA - A. J. CARLYLE, *A History of medieval political Theory in the West*, London, Blackwood and sons, 1903, I, p. 91 *sqq*.
115. On notera que G. Dati (cf. *supra*, p. 163) comme Salutati insiste longuement sur l'illégitimité du pouvoir de Jean-Galéas Visconti.
116. C. SALUTATI, *De nobilitate legum*, p. 162.
117. ID., *Epistolario*, II, VIII, 3, p. 369, lettre du 23/7/1392.
118. Vespasiano DA BISTICCI, *Vite*, p. 517.
119. CICÉRON, *De amicitia*, XVI, 61.
120. C. SALUTATI, *Epistolario*, I, II, 20, p. 117-118, lettre du 22/11/1369.
121. ID., *ibid.*, I, III, 4, p. 138-139, lettre du 24/11/1370.
122. G. MANETTI, *De dignitate et excellentia hominis*, in *Prosatori latini del Quattrocento*, p. 422-486.
123. L. B. ALBERTI, *I dieci libri di architettura, traduzione di* C. Bartoli, Roma, Zempel, 1784, v.
124. C. SALUTATI, *Epistolario*, I, I, 10, p. 26-27, lettre du 8/6/1366
125. ID., *ibid.*, II, v, 17, 21/8/1383, p. 86-87.
127. Cf. *supra*, p. 282.
126. Cf. *supra*, p. 39.
128. Cité in *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi per il Comune di Firenze, dal 1399 al 1433, a cura di* C. Guasti, Firenze, Le Monnier, 1867-1873, I, p. 350.
129. Cf. H. BARON, « Lo sfondo storico del Rinascimento fiorentino », *La Rinascita*, I, 1-2 (1938), p. 69.
130. Cf. S. BATTAGLIA, in M. PALMIERI, *Vita Civile*, « Introduction ».
131. M. PALMIERI, *Vita Civile*, p. 176 *sqq*.
132. Cf. Vespasiano DA BISTICCI, *Vite*, p. 260.
133. ID., *ibid.*, p. 388.
134. Cf. E. GARIN, « Ricerche sulle traduzioni di Platone nella prima metà del sec. XV », in *Medioevo e Rinascimento, studi in onore di B. Nardi*, Firenze, Sansoni, 1956, I, p. 339-374.
135. Cité in E. GARIN, *ibid.*, p. 366.

136. PÉTRARQUE, *De sui ipsius et multorum ignorantia*, Paris, 1906.
137. C. SALUTATI, *De nobilitate legum*, p. 162.
138. Cf. *supra*, p. 330.
139. C. SALUTATI, *De nobilitate legum*, p. 98.
140. ID., *ibid.*, p. 178.
141. G. DOMINICI, *Lucula noctis*, éd. R. Coulon, Paris, 1908, XXXVIII.
142. C. SALUTATI, *Epistolario*, II, IV, 11, p. 282-283. 12/7/1378.
143. Cf. L. GASPARETTI, « Il De fato, fortuna et casu di C. Salutati », *La Rinascita*, 1941, p. 555-582 et E. GARIN, *I trattati morali di Coluccio Salutati*, Firenze, Le Monnier, 1944.
144. Cf. *supra*, p. 330.
145. Cf. E. GARIN, in C. SALUTATI, *De nobilitate legum*, « Introduction ».
146. B. DA MONTEMAGNO, *De nobilitate*, in *Prosatori latini del Quattrocento*, p. 154.
147. *Facezie e motti dei sec. XIV e XV*, § 96.
148. Vespasiano DA BISTICCI, *Vite*, p. 249 *sqq.*
149. ID., *ibid.*, p. 407.
150. ID., *ibid.*, p. 532-533.
151. ID., *ibid.*, p. 391.
152. « Uomo di buona condizione nella città, per essere mercatante e di grandissimo credito » (ID., *ibid.*, p. 440).
153. ID., *ibid.*, p. 440.
154. C. SALUTATI, *Invectiva*, p. 34.
155. Sur ce pédagogue humaniste et ses relations avec les marchands florentins, cf. *supra*, p. 298.
156. P. BRACCIOLINI, *De avaricia*, in *Prosatori del Quattrocento*, p. 250.
157. Sur le saint, contempteur des marchands et du commerce, cf. *supra*, p. 266.
158. De l'aveu même de Poggio : « Sin autem ideo habes infensam avariciam, quod ea importet secum multorum damna, quibus parantur divitiae, mercaturam quoque, et quicquid est aliud in quo lucrum quæritur, oderis necesse est. » (P. BRACCIOLINI, *De avaricia*, p. 274).
159. G. SAITTA, *L'umanesimo*, Firenze, Sansoni, 1961, 2, p. 224.
159 *bis*. C. SALUTATI, *De saeculo et religione*, I, 21.
160. L. BRUNI, *Dialogi, a cura di* G. Kirner, Livorno, Giusti, 1886.
161. P. BRACCIOLINI, *Contra hypocritas, a cura di* G. Vallese, Napoli, 1946.
162. P. BRACCIOLINI, *De avaricia*, p. 266.
163. ID., *ibid.*, p. 266.
164. ID., *ibid.*, p. 270.
165. Cf. *supra*, p. 257.
166. P. BRACCIOLINI, *De avaricia*, p. 266.
167. ID., *ibid.*, p. 260.
168. F. FILELFO, *Commentationes florentinae de exilio, Liber III, De paupertate*, in *Prosatori latini del Quattrocento*, p. 494-516. Malgré sa polémique contre Poggio et sa défense des richesses, Filelfo ne peut pas ne pas reconnaître l'utilité des affaires et faire la louange des marchands libéraux.
169. P. BRACCIOLINI, *De avaricia*, p. 274.
170. Cf. à ce propos R. ESCARPIT, *Sociologie de la littérature*, Paris, P. U. F., 1960, p. 102.
171. A. SAPORI, *Le marchand italien au Moyen Age*, Paris Colin, 1952, p. XXI *sqq.*
172. H. PIRENNE, « L'instruction du marchand au Moyen Age », *Annales d'histoire économique et sociale*, I (1929).

173. A. FANFANI, « La préparation intellectuelle et professionnelle à l'activité économique en Italie du 14e au 15e siècle », *Le Moyen Age*, LVII, 3-4 (1951), p. 327-346.
174. Cf. *supra*, p. 51.
175. Cf. *supra*, p. 117.
176. R. DAVIDSOHN, *Forschungen*, IV, p. 430.
177. S. DEBENEDETTI, « Sui più antichi doctores puerorum a Firenze », *Studi medievali*, II, (1906), p. 328.
178. ID., *ibid.*, p. 333.
179. Mais sur ce point, cf. A. FRUGONI, « G. Villani, Cronica, XI, 94 », *Bullettino dell'Istituto Storico Italiano*, 77 (1965), p. 229-255.
180. Cf. *supra*, p. 344.
181. Cf. *supra*, p. 393 *sqq.*
182. Le *Donadello* est le premier manuel de latin des enfants du Moyen Age. C'est un résumé par demandes et par réponses de la grammaire de Donat. Il date sans doute du 12e siècle.
183. A.S.F., *Carte strozziane*, IIa serie, 11, *Ricordanze di Antonio di Lionardo Rustichi*, fo 45 ro.
184. B. MACHIAVELLI, *Libro di ricordi*, Firenze, Sansoni, 1954, p. 31.
185. Cf. *supra*, p. 407.
186. F. NOVATI, « Le carte alfabetiche proverbiali », *G.S.L.I.*, VIII (1890), p. 337.
187. Expression que l'on rencontre chez Antonio Rustichi (cf. *supra*, p. 387) et chez Giovanni di Pagolo Morelli (*Ricordi*, p. 457).
188. S. DE BENEDETTI, « Sui più antichi doctores puerorum a Firenze », p. 346.
189. A la manière d'Antonio Rustichi, les marchands ont tendance à envoyer ensemble à l'école leurs fils lorsqu'ils ne sont séparés que par une différence d'âge d'un ou deux ans.
190. P. DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, p. CIX.
191. A. Fanfani reprend les chiffres des *Ammaestramenti* et du *Libro di buoni costumi* pour les appliquer aux enfants des années 1350 (in « La préparation intellectuelle et professionnelle... »).
192. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 457.
193. Cf. *supra*, p. 387.
194. *Ricordanze d'Antonio di Lionardo Rustichi*, fo 33 ro.
195. B. MACHIAVELLI, *Libro di ricordi*, p. 31.
196. G. NICCOLINI, « I libri di ricordanze dei Niccolini », *Rivista delle biblioteche e degli archivi*, II, 1-4 (1924). p. 7.
197. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 184.
198. ID., *ibid.*, p. 179.
199. A.S.F., *Carte strozziane*, IIIa serie, CXXXII, no 10.
200. C. CARNESECCHI, « Un fiorentino del sec. 14 e le sue ricordanze domestiche », *A.S.I.*, s. V, t. IV, (1889), p. 160-161.
201. A.S.F., *Carte strozziane*, IIa serie, 13, *Ricordanze di Doffo degli Spini*, fo 30 ro.
202. B. MACHIAVELLI, *Libro di ricordi*, p. 103 : « Ricordo come questo dì 3 di gennaio 1479 io allogai Niccolò mio figliuolo a Piero Maria maestro d'abaco che gl' insegnassi l'abaco ».
203. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 457.
204. Œuvre datant du 9e siècle, composée de brèves *sententiae* d'inspiration chrétienne (« Deo supplica, parentes ama..., cum bonis ambula », etc.).

205. Souvent attribué à Gottschalk, mort en 867, c'est une altercation entre un pasteur grec Pseutis et une Juive, Alithia, altercation qu'arbitre Fronesis.
206. Cf. *supra*, p. 296.
207. Recueil datant sans doute de la fin du 12e siècle, attribué à Gualterus Anglicus, chapelain d'Henri II d'Angleterre (cf. L. HERVIEUX, *Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Age*, Paris, 1893, II, p. 350).
208. Dû à Evrard de Béthune et composé vers 1199, c'est un traité de rhétorique.
209. Cf. *supra*, p. 406.
210. Cf. *supra*, p. 408.
211. Cf. F. NOVATI, « Inventario d'una libreria fiorentina del primo Quattrocento », *Bullettino della società bibliografica italiana*, I (1898), p. 10-12 : « uno grecismo in assi, 7 donadelli con Cato, duo paia di vocabuli [Papias], 3 paia di regole maggiori [Donatus], 3 Arrighetti, uno gramaticale Arighetto et Etiopio [Theodolus], 2 Prosperi, 2 Evie colube, 2 Tres lei, 1 Chartula, 1 Cato, 3 donadelli, 1 Ysopo, 5 donadelli, 8 salteri ».
212. Cf. GUARINO, *Epistolario*, II, p. 582 : « Ignorabatur Romanus auctor Tullius eloquii... In eius autem locum longo post intervallo cum *Prosperos*, *Evas Columbas* et *Chartulas* irrumpentes quaquaversum imbuta absorbuisset Italia, quædam germinabat dicendi et scribendi horrens et inculta barbaries ». Leon Battista Alberti n'est pas moins sévère dans le 1er livre de la *Famiglia* : « Faccino adunque e padri ch'e fanciugli si diano alle lectere con molta assiduità, insegnino a' suoi intendere et scrivere molto correcto né stimino d'averli insegnato, se non ne veggono in tutto e garzoni facti necti, buoni scriptori e lectori : egli è quasi simile mal sapere la cosa e nolla sapere... Arei io caro che e' miei s'ausassero co' buoni auctori, imparassino gramatica da Presciano e Servio, et molto si faccessino familiari non a cartule et gregismi, ma sopra tutti a Tulio, Livio, Salustio... » (*I primi tre libri della Famiglia*, p. 101-102).
213. Cf. *supra*, p. 411.
214. Cf. *supra*, p. 409.
215. Cf. E. GARIN, *Il pensiero pedagogico dell' Umanesimo*, Firenze, Sansoni, 1958.
216. Ms. Mgl. II, IV, 311, discours pour ou contre la rhétorique tenu en 1386 par les élèves de l'école de Cino de' Guidetti qui enseignait « artem novam Ciceronis in santa Maria in Campo de Florentia ».
217. A.S.F., *Mediceo avanti il principato*, XCVIII, 497, s. d. (mais du début du 15e siècle, semble-t-il), exercice scolaire en latin.
218. A.S.F., *Mediceo avanti il principato*, LXV, f° 332 r° — 333 v°, *carte diverse*, problèmes posés pour l'enseignement du calcul.
219. On en trouve un exemplaire dans la librairie déjà citée (qui appartint à Giovanni Baldini, libraire dans le *popolo* de Sant' Appolinare) : « j paio di regoluzze ».
220. Cf. A. FANFANI, « La préparation intellectuelle... ».
221. A. Fanfani (*ibid.*) cite en outre le ms. 242 (fonds Trotti) de la bibliothèque ambrosienne de Milan, manuscrit qui contient des dessins destinés à illustrer des problèmes de mathématiques. Le chapitre XXV, par exemple, pour expliquer un problème de rencontre entre des corps en mouvement animés de vitesses différentes, propose un dessin représentant deux courriers et deux belettes grimpant sur une tour.
222. Cité in E. GARIN, *Il pensiero pedagogico....*, p. XXVIII.
223. Cf. L. B. ALBERTI, *I primi tre libri della Famiglia*, p. 46-47 : « Convienti avere de' figliuoli in ogni età pensiere e persino dalle fasce. Ancora et vi è maggiore sollecitudine, quando e' crescono ; e molta, infinita più diligentia quando e'

vengono grandicelli, et molto più ancora et più cura et opera quando e' vengono di più età ».

224. *Ricordanze di Antonio di Lionardo Rustichi*, f° 33 r°.
225. *Ibid.*, f° 33 v°.
226. *Ibid.*, f° 35 v°.
227. *Ibid.*, f° 49 r°.
228. *Ibid.*, f° 49 v°.
229. *Ibid.*, f° 50 r°.
230. B. CECCHETTI, « Libri, scuole, maestri, sussidii allo studio in Venezia nei sec. 14 e 15 », *Archivio Veneto*, XXXII (1886), p. 359.
231. P. BARSANTI, *Il publico insegnamento in Lucca dal sec. 14 alla fine del sec. 18*, Lucca, 1905, p. 55.
232. *Lettere di un notaro ad un mercante del Trecento*, vol. 1, p. 216.
233. Pour l'importance accordée par les marchands florentins à une description exacte de leurs biens fonciers, cf. *Il libro degli affari proprii di casa de Lapo Niccolini*, *passim*.
234. A.S.F., *Carte strozziane*, II^a serie, 4, *Memoriale di Paolo de' Sassetti*, f° 91 r°.
235. C. SALUTATI, *Epistolario*, III, p. 396.
236. *Nota di tucti li maestri di gramatica che sono in Toscana*, *pubb. da* O. Bacci, Castelfiorentino, 1895 (Nozze Morpurgo-Franchetti).
237. A.D.P. 700, Prato-Firenze, 11/1/1399, cité in F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale*, p. 26.
238. *Sette lettere inedite del sec. 14*, *pubblicate da* P. Dazzi, Firenze, Sodi, p. 33-34.
239. *Lettere di una gentildonna fiorentina*, p. 34.
240. *Ricordanze d'Antonio di Lionardo Rustichi*, f° 26 r°.
241. *Lettere di un notaro ad un mercante del Trecento*, vol. 1, p. 44.
242. Le *De doctrina* est également cité par Alessandra Strozzi comme le symbole d'une expression aisée et élégante : « Ha letto il Lambertano, ed ha lingua che gli serve bene » (*Lettere di una gentildonna fiorentina*, p. 537).
243. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 270.
244. Cf. *supra*, p. 293.
245. Cf. *supra*, p. 316.
246. Nombreux sont les fils de marchands qui se lancent dans l'étude du droit et partent pour Bologne. Pour ce type d'intellectuels marchands, Morelli a une particulière admiration (cf. *Ricordi*, p. 167-168).
247. Cf. *supra*, p. 362.
248. « E poi di magio 1433 ne menai in villa e' detti fanciulli e nogli rimandai più all' abacho, perché gli posi a bottegha » (*Ricordanze d'Antonio Rustichi*, f° 64 r°).
249. Cf. E. GARIN, *Il pensiero pedagogico dell' Umanesimo*, p. XXIII.
250. *Lettere di mercatanti toscani scritte nel sec. 14*, p. 24.
251. A.D.P., 984, Florence-Valence, 10/6/1397, cité in F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale*, p. 113-114.
252. *Ibid.*, p. 320.
253. *Memoriale di Paolo de' Sassetti*, f° dont la numérotation a disparu, daté de 1366.
254. *Ibid.*, 1370.
255. *Ibid.*, 1377.
256. A.D.P., 1132, *Estratti Conto*, *Ricordanza* de Simone Bellandi, cité in F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale*, p. 181.

257. Cf. *supra*, p. 316.
258. En fonction des marchandises, des itinéraires, des moyens de transport, des taxes locales, des barrières douanières, des capacités des bateaux et de leurs tonnages, de leur vitesse, etc.
259. Espèces, qualités, possibilités d'approvisionnement et de vente, défauts et falsifications possibles, etc.
260. De façon empirique et non pas mathématique (le calcul des probabilités date du 18e siècle), c'est-à-dire en fonction des risques (mouvements des corsaires, etc), des qualités des moyens de transports, de la conjoncture politique, etc.
261. Connaissance des places commerciales (taxes, privilèges, exemptions, marchands qui les fréquentent, foires, organisation des transports, etc.) et des pays (conditions de vie, santé publique, climat, mœurs, etc.).
262. Cf. *supra*, p. 180.
263. Cf. *supra*, p. 411.
264. Cf. *supra*, p. 113.
265. Les doutes de la filiale de Gênes s'expriment en ces termes : « Ècci da Vinegia lettera ne' Ricci e dichono v'era nuove di Candia, per una nave, partì a dì 23 di gennaio di là, chome v'era venuto una nave da Baruti, partì a dì 18 di dicembre ; e contava Tanburlano avia arso Domascho, tutto, salvo il castello. Non vi si dà, però, piena fede, perché i viniziani fan[n]o ciò possono per far montare le loro spezie » (A.D.P., 881, Gênes-Barcelone, 20/2/1401). La même filiale de Datini analyse les conséquences économiques de la nouvelle : « Ècci nuove da Vinegia, là era nuove Domascho era suto arso da Tanburlano : il perché le spezie sono qui ritocche. Ed èsi venduto alquanto pepe a lb. 28, ma poca cosa ; garofani, s. 18 ; i cotoni tenghono a lb. 25. Varà tutta spezie di meglo ogni dì, esendo vero » (A.D.P., 662, Gênes-Florence, 25/2/1401). Seuls les marchands romains évoquent d'un mot les conséquences religieuses de la victoire de Tamerlan : « Da Vinegia, per ogni lettera, ne siamo avisati. Or Idio ne permetta quello sia il melglo de' cristiani » (A.D.P., 911, Rome-Barcelone, 28/6/1401).
266. M. Merleau-Ponty, « Machiavélisme et Humanisme », in *Umanesimo e scienza politica*, p. 304.
267. Cependant il ne semble pas qu'au début du 15e siècle le livre soit un objet de collection ni un placement, au moins dans les milieux bourgeois, comme il deviendra au 20e siècle. On n'imagine pas qu'un marchand florentin des années 1400 achète un livre sans avoir l'intention de le lire, par pure gloriole. D'autre part, si l'on n'accepte pas le critère de la possession de livres comme significatif d'une culture certaine, peut-on valablement accepter celui de la lecture ? Car avoir lu un livre, ce n'est pas forcément l'avoir compris.
268. A.D.P., 1115, Prato-Avignon, Francesco Datini à Boninsegna di Matteo, 2/6/1395, cité in F. Melis, *Aspetti della vita economica medievale*, p. 93.
269. Cf. *supra*, p. 407.
270. C'est le frère de ser Lapo Mazzei, mais un frère assez misérable, car la fabrication des cuirasses n'est qu'un Art mineur à Florence.
271. Selon le livre de ser Piero Mini, *spedalingo* de Santa Maria Novella et supérieur de ser Lapo, f° 9 : « Marzo 1400, prestai a Lionardo, fratello di ser Lapo nostro, uno libretto in carte di bambagia di laude di frate Iacopo da Todi » (cité in *Lettere di un notaro*, vol. 1, p. 314, n° 1).
272. *Ibid.*, vol. 1, p. 79.
273. Cf. *supra*, p. 117.

(1895), p. 267-273, ce *ricordo* et ce bulletin feraient allusion à un trafic de manuscrits entre Florence et la France. Nous ne partageons pas cette opinion. Il n'y a nulle part dans le *Memoriale* mention d'une vente de ces livres. D'autre part, le *ricordo* d'expédition suit presque immédiatement celui du départ de Bartolo pour Montpellier. Il y a donc tout lieu de penser que ses oncles lui envoyèrent certains livres de sa bibliothèque dès son arrivée à Montpellier. Au reste, ils font mention de ce que la mère de Bartolo envoya à son fils dans le même paquet : « Cose ch'avea monna Sandra mandate a Bartolo : j libricciuolo con quatro bottoni di perle fornito d'ariento, j giubbone di chatasciamito vermilglio, j charnaiuolo di refe ».

321. A.S.F., *Carte strozziane*, III[a] serie, CXXXII, n° 74.
322. Cf. *supra*, p. 72.
323. G. DI P. MORELLI, *Ricordi*, p. 287.
324. G. CAVALCANTI, *Istorie fiorentine*, p. 106 (l'image provient du *Décaméron*, « Introduzione », 48).
325. *Decameron*, VIII, *10*, 9.
326. *Ibid.*, IV, *5*.
327. Cf. R. RAMAT, *Indicazioni per una lettura del Decameron*, in *Scritti su Giovanni Boccaccio, DCL anniversario della nascita*, Firenze, Olschki, 1964, p. 7-19.
328. Cf. *supra*, p. 92.
329. Cf. *supra*, p. 411.
330. *Ricordanze di Doffo degli Spini*, f° 69 v°.
331. Cf. *supra*, p. 88.
332. B. PITTI, *Cronica*, p. 62.
333. Cf. *supra*, p. 283.
334. C. GRAYSON, in Leon Battista ALBERTI, *Opere volgari*, I, Bari, Laterza, 1960, p. 380.
335. ID., *ibid.*, p. 372.
336. Ce ms., d'écriture marchande semble-t-il, date du 15[e] siècle et ne contient que le troisième livre de la *Famiglia*.
337. Ms. du 15[e] siècle, qui, dans un dessin du f° 28 r°, porte l'inscription : « Antonio Lorenzo Iacopo di Giovanni di Filippo Soldani ». Les Soldani furent de grands marchands florentins.
338. Ms. du 15[e] siècle qui contient également les deux premiers livres et une partie du troisième livre de la *Vita Civile*. Le rapprochement de ces deux traités, dus tous les deux à des humanistes descendants de marchands florentins et mettant en scène des hommes d'affaires de leur cité, est significatif.
339. Giovanni Strozzi est le fils du marchand érudit Matteo Strozzi (cf. *infra*, p. 429). Il a copié son ms. de la *Famiglia* en 1482. L'inscription qui l'atteste est influencée par le *sermo cotidianus* des hommes d'affaires : « Finito *a honore del glorioso Idio et hutile mio* e de li altri che lo leggieranno per me Giovanni Strozzi questo dì XX di marzo mcccclxxij ».
340. Nous pensons en particulier à la lettre de Poggio à Niccolò Niccoli sur les bains de Baden (in *Prosatori latini del Quattrocento, a cura di* E. GARIN, Milano, Ricciardi, 1952, p. 218-228).
341. A.S.F., *Carte strozziane*, CXII, n° 106, Nofri di Palla Strozzi à Matteo di Simone Strozzi, 24/2/1431.
342. A.D.P., 1086, copie de lettre de Francesco Datini à Stefano Guazzalotti, Florence-Pistoia, 19/7/1395, cité in F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale*, p. 83.

343. A.D.P., 1115, Prato-Avignon, Francesco Datini à Boninsegna di Matteo, 2/6/1395, cité in F. MELIS, *Aspetti della vita economica medievale*, p. 93 : « Sono molti valenti filosofi e altri valenti uomini, che lodarono le virtù e biasimarono i vizi, chome è... Aristotile, P[l]atone, Vergilio, Titto Liv[i]o e Boezio e molti altri valenti romani ». Cf. aussi, pour la culture latine *volgarizzata* des hommes d'affaires florentins, G. RUCELLAI, *Zibaldone*, p. 104-106 et 170-176.
344. Cf. en particulier *De Officiis*, I, 4 : « Mercatura, si tenuis est, sordida putanda est : si magna et copiosa, multa undique apportans, multisque sine vanitate impartiens, non est admodum vituperanda, atque etiam si satiata quaestu, vel contento potius, ut saepe ex alto in portum, ex portu ipso se in agros, possessionesque contulerit, videtur iure optimo posse laudari ». Or, comme nous l'avons dit, le *De officiis* est, parmi toutes les œuvres de Cicéron, sans doute la plus connue des hommes d'affaires.
345. Matteo di Simone Strozzi est né le 22 septembre 1397, il est immatriculé à l'Art de la Laine en 1415 et devient très tôt un puissant marchand. Dès 1421, il est à la tête de plusieurs *fondachi*. Artisan de l'opposition aux Médicis, il est exilé en même temps que Palla, son parent, et meurt en exil à Pesaro en 1455.
346. A.S.F., *Carte strozziane*, III[a] serie, CXII, n° 78.
347. *Ibid.*, n° 79. Pour l'emploi de l'adjectif *divinas* (orationes Philippicas), cf. JUVÉNAL, *Satires*, X, 125 : « conspicuae divina Philippica famae ».
348. A.S.F., *Carte strozziane*, III[a] serie, XCII, n° 119, 13/12/1432.
349. *Ibid.*, n° 107, 28/2/1432. Selon l'usage latin, l'expression *utriusque lingue peritus* signifie sans nul doute *graecae et latinae*.
350. *Ibid.*, n° 47.
351. *Ibid.*, n° 52.
352. *Ibid.*, n° 47. On relèvera encore cette lettre de Nofri à Matteo : « Maximamente mi saranno chare [le tue lettere] in latino, con tutto che né à intenderle né al rispondere io sia atto. Ma per avere chagione di sforzarmi al poterlo qualche volta fare. Della qual chosa con ogni studio mi ingegnerò » (*Ibid.*, n° 85, 27/11/1431).
353. *Ibid.*, n° 69.
354. *Ibid.*, n° 71.
355. On notera, dans l'ordre du texte, les expressions : *otium ducere* (*De amicitia*, 104), *amicorum officia perutilia atque jucundia* (topos de la rhétorique antique, appliqué aux lettres par Cicéron dans le *Pro Archia*, VI, 12 *sqq.*), etc. Il faut ajouter que le *et probo et gaudeo* du début de la première lettre est repris de Sénèque, *Ad Luc.*, V, 1 : « quod pertinaciter studes et omnibus omissis hoc unum ages, ut te meliorem quotidie facias, et probo et gaudeo ». Pour la connaissance de Cicéron et Sénèque pendant le Moyen Age et la Renaissance, cf. R. G. PALMER, *Seneca's De remediis fortuitorum and the Elizabethans*, Chicago, 1953 (Inst. of the Stud.).
356. Ici *valetudinem suam* (pour *ejus*) est sans aucun doute un solécisme.
357. Cf. *supra*, p. 211.
358. Selon les Anciens, l'amitié doit être fondée sur la vertu (*De amicitia*, 18 : « Sed hoc primum sentio, nisi in bonis amicitiam esse non posse ». *Ibid.*, 104 : « virtutem sine qua amicitia esse non potest »). Cicéron distingue nettement les camaraderies éphémères de jeunesse de la véritable amitié (*ibid.*, 106). L'amitié implique la *consensio*, la communauté de vues sur toutes les choses divines et humaines (sur le plan philosophique et moral). Enfin, à la fin du *De amicitia* Cicéron insiste sur le rôle important des études menées en commun : « Una

410. *Memoriale di Paolo de' Sassetti*, f° 25 r°.
411. Cité in F. CARABELLESE, « La compagnia di Orsanmichele... », p. 272.
412. A.S.F., *Registro dei Pupilli*, n° 4, f° 7 v°.
413. A.S.L., *Potestà di Lucca, Curia civile* 1038, f° 51 r°.
414. Cf. *supra*, p. 395.
415. A.S.F., *Registro dei Pupilli*, n° 4, f° 395 v°.
416. *Ibid.*, f° 124 r°, *Inventario delle rede di Lionardo di Neri di ser Benedetto, fatto dì xxiij di gennaio, anno mcclxxxvj.*
417. *Diario di Bartolomeo del Corrazza*, p. 254, n° 1.
418. *Memoriale di Paolo de' Sassetti*, f° 88 v°.
419. F. PINTOR, « Per la storia della libreria medicea nel Rinascimento... »
420. V. FANELLI, « I libri di messer Palla di Nofri Strozzi... ».
421. A. MANCINI, « Inventari di biblioteche umanistiche... ».
422. A.S.L., *Notarile*, Ser Domenico Arrighi, 249, f° 182 r°, inventaire du 17/7/1424, cité in A. MANCINI, « Inventari di biblioteche umanistiche... ».
423. « Uno libro di Dante, ciò è il Paradiso,
uno libro di Dante, ciò è il Purgatorio,
uno libro di Dante, ciò è l'inferno,
uno Paradiso di Dante senza chiose,
uno Inferno di Dante in carte pechorine vecchie ».
(cité in C. MAZZI, « La biblioteca di messer Niccolò di messer Bartolomeo Borghesi... »).
424. Cf. *supra*, p. 397.
425. Cf. A. MANCINI, « Inventari di biblioteche umanistiche... ».
426. Sur ce silence de Pétrarque concernant le *Décaméron* (à l'exception de la nouvelle de Griselidis), cf. V. BRANCA, *Per il testo del Decameron* et *Boccaccio medievale*, Firenze, Sansoni, 1956 (*L'epopea dei mercanti*).
427. Cf. F. PINTOR, « Per la storia della libreria medicea nel Rinascimento », et V. FANELLI, « I libri di messer Palla di Nofri Strozzi... ».
428. F. NOVATI, « Inventario d'una libreria fiorentina del primo Quattrocento... »
429. Cf. C. MAZZI, « La biblioteca di messer Niccolò di messer Bartolomeo Borghesi... »
430. Cf. A. MANCINI, « Inventari di biblioteche umanistiche... ».
431. Cf. V. BRANCA, *Tradizione delle opere di Giovanni Boccaccio*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1958, p. 45.
432. ID., *ibid.*, p. 17.
433. ID., *ibid.*, p. 35.
434. F. PINTOR, « Per la storia della libreria medicea... ».
435. Cf. *supra*, p. 397.
436. Pour l'emploi du terme, cf. A.S.F., *Registro dei Pupilli*, n° 4, f° 363 v°. Mazzei, pour sa part, emploie les termes de *biblioteca* et de *studiolo* (*Lettere di un notaro...*, vol. 1, p. 169).
437. Cf. A. MANCINI, « Inventari di biblioteche umanistiche... », inventaire du 28/2/1425.
438. Cf. S. BONGI, *Di Paolo Guinigi e delle sue ricchezze*, Lucca, 1871, p. 74 *sqq.*
439. V. FANELLI, « I libri di messer Palla di Nofri Strozzi... ».
440. On ne trouve de citations de Pétrarque que dans les *Istorie fiorentine* de Giovanni Cavalcanti : « E tutto questo conchiude in versi il Petrarca laddove dice : Vidi il vittorioso e gran Camillo sgomberar l'oro, e menar spada a cerco, e racquistare il perduto vessillo » (p. 377). « Questo è quello che verifica il buon

Petrarca là ove dice che il bel morire è mentre la vita è destra ; ma il soprastare nella prigione terrestre è cagione d'infiniti guai » (p. 413).

441. Cf. A. MANCINI, « Inventari di biblioteche umanistiche... ».
442. *Ibid.*
443. R. BLUM, *La biblioteca della Badia fiorentina...*
444. F. PINTOR, « Per la storia della libreria medicea... ».
445. A.S.F., *Registro dei Pupilli*, n° 4, f° 62 r°.
446. *Ibid.*, f° 355 v°.
447. V. FANELLI, « *I libri di messer Palla di Nofri Strozzi...* ».
448. A.S.F., *Registro dei Pupilli*, n° 4, f° 382 v°.
449. *Diario di Bartolomeo del Corazza*, p. 254, n° 1.
450. A.S.F., *Registro dei Pupilli*, n° 4, f° 355 v°.
451. Cf. lettre de F. Datini, *supra*, n° 343.
452. Inventaire des biens de ser Francesco Accetanti, in A. MANCINI, « Inventari di biblioteche umanistiche... ».
453. F. NOVATI, « Inventario d'una libreria fiorentina del primo Quattrocento » :
« 4 Oratij in assi,
una Etiopicha d'Aristotile,
1 Omeri in assi,
1 Ysopo in bambagia,
1 Boetio in assi,
Statio in assi ».
454. Vente du 23/1/1366, à ser Diedi di ser Francesco :
« j libro in francescho.....1b. j. »
Vente du 8/3/1367, par le « bâtard des Cerchi » au nom de la compagnie :
« j libro in franciescho chiamato Romanzo della Rosa per fiorini iiij d'oro... »
(ce livre appartint à un Bernardo di Giovanni d'Uberto).
455. A.S.F., *Registro dei Pupilli*, n° 4, f° 7 v°.
456. Cf. *supra*, p. 180.
457. Cf. A. MANCINI, « Inventari di librerie umanistiche... ».
458. *Ibid.*
459. Cf. *supra*, p. 393.
460. L'inventaire des livres de Giovanni Sercambi n'a été publié que partiellement par R. RENIER au début de son édition du *Novelliero*, Torino, Lœscher, 1889, p. XXXIX.
461. A.S.F., *Registro dei Pupilli*, n° 4, f° 355 v°.
462. « Il protocollo delle Croniche di Giovanni Sercambi, xvj quaderni di Croniche di Giovanni Sercambi in carte grandi di capretta, uno libro di Novelle fece Iohanni ».
463. A.S.L., *Potestà di Lucca, Curia civile*, 1038, f° 51 r° — 53 v°.
464. *Collationes sanctorum patrum*, actuel ms. *Laur.*, XVII, 31.
465. Ce ms. est sans doute l'actuel *Laur.* XXXVII, 28.
466. Ce ms. est l'actuel *Laur.*, LIV, 22.
467. Cf. *supra*, p. 408.
468. « Pistole di Cicerone ad Attico di lettera antica,
Pistole di Cicerone a Lentulo,
Verrine di Tulio di lettera antica,
Tulio De natura deorum, De divinatione et fato in lettera antica,
Tulio De officiis di lettera antica,
Orationi di Tulio di lettera antica,

# *CONCLUSION*

Parvenu au terme de notre étude, nous sommes en devoir de répondre à la question que nous avons préalablement posée : y-a-t-il un lien entre le développement économique de Florence et l'apparition de l'Humanisme dans cette cité ? Les marchands florentins des années 1375-1434 ont-ils joué un rôle dans l'avènement de la première Renaissance ?

Au cours du 13e et du 14e siècle, l'Italie connaît une progression extraordinaire, un total bouleversement de ses structures politiques, économiques et mentales. Peu à peu, Florence se place en tête de cette évolution.

Sur le plan économique, la cité du lys est la cité du progrès. Les Florentins perfectionnent les techniques commerciales et industrielles. Ils ont largement recours à la lettre de change et à l'ordre de virement. Ils développent le crédit d'affaires. Ils poursuivent une politique de réduction des risques et des frais de transports. Ils s'efforcent de distribuer rationnellement le travail dans l'industrie textile. Bref, ils établissent une organisation économique et font preuve d'une mentalité capitalistes. Ce faisant, ils se placent au premier rang des commerçants et des industriels de la Péninsule.

Tout au long du Moyen Age, les Florentins travaillent encore à l'affirmation politique de leur cité. Ils renforcent ses institutions, établissent son indépendance, étendent son empire. Sous leurs coups et sous ceux des autres cités italiennes, le monde féodal s'écroule,

aspirations politiques et familiales des marchands que ceux-ci contribuent largement à leur succès.

En somme, la science des bourgeois florentins va du *Cento Novelle* au calcul de rentabilité des capitaux, du *De officiis* au *Milione*, de la *Divine Comédie* à l'évaluation du rendement des emprunts d'État. Ces connaissances sont vastes, approfondies parfois. Elles embrassent tous les genres, mais ne sont jamais pure érudition. Surtout, elles sont pragmatiquement « engagées », visent à satisfaire des doutes ou des aspirations. La culture des *mercatores* est une culture ajustée à la vie terrestre.

Ce savoir date de la fin du 14e et du début du 15e siècle. Il est le fait de nouvelles exigences spirituelles et d'une nouvelle prise de contact avec le monde des intellectuels. De même qu'ils fondent les écoles laïques, de même les marchands florentins font sortir la culture du cloître.

Leurs premiers intermédiaires avec les Anciens sont les notaires, qu'ils côtoient journellement dans la pratique de leurs affaires. Or ces hommes sont les premiers intellectuels qui vivent réellement dans le siècle. Ils connaissent l'*ars dictaminis*, le droit romain, lisent et écrivent le latin. Souvent, ils sont eux-mêmes auteurs. De leur corporation sont issus de nombreux humanistes.

Avec ceux-ci les hommes d'affaires florentins engagent un dialogue fervent. C'est que les nouveaux intellectuels ne sont pas des philosophes de profession, repliés égoïstement sur le monde étroit et fermé de leur savoir. Ils se rendent indispensables à la cité. Car ils sont conseillers fiscaux et légaux des marchands, précepteurs de leurs enfants, fonctionnaires de la République, professeurs du *Studio* rénové par les optimates, ou même marchands. Giannozzo Manetti, l'auteur du *De Dignitate et excellentia hominis* ne dédaigne pas d'arbitrer des conflits d'affaires. Filelfo enseigne les belles lettres aux jeunes Strozzi. Ses démêlés avec certains oligarques lui valent des admonestations de la part de ses anciens élèves qui, ne concevant pas que la pratique des moralistes latins puisse se concilier avec une existence futile et tumultueuse, lui rappellent que le lettré doit être un sage. Entre tous les nouveaux intellectuels, Coluccio Salutati est celui qui atteint à la plus grande audience auprès des marchands. Il met sa plume et son autorité au service de l'État et de l'idéal d'indépendance. Il condamne le formalisme scolastique et critique ainsi indirectement la méfiance que les docteurs éprouvent à l'égard du commerce. Il redonne valeur à toutes les activités terrestres. En un mot, il fait entrer l'Humanisme dans les bureaux de la Chancellerie et de là dans toute la République.

Cette pénétration est d'autant plus aisée qu'humanistes et marchands appartiennent à un même milieu social. Coluccio Salutati et Lionardo Bruni sont parmi les cent plus riches habitants de Florence. Poggio Bracciolini a un capital de 8.500 florins, comparable à celui du riche et puissant oligarque qu'est Lapo Niccolini. Giannozzo Manetti paie durant sa vie plus de 135.000 florins d'impôts. Aussi les amis et les proches des humanistes sont-ils pour la majorité des hommes d'affaires, des légistes ou des rentiers. La force de l'Humanisme, c'est la force des optimates florentins.

Grâce à ces contacts et à leur culture, les *mercatores* florentins accèdent peu à peu à la littérature, non pas seulement comme lecteurs, mais aussi comme écrivains.

Il faut dire qu'ils ont des dispositions d'« état » pour l'écriture. L'abstraction croissante de leurs affaires les contraint à recourir toujours davantage à la plume. Ils prennent note de tous leurs comptes, de leurs contrats d'achat, de location et de vente. de leurs testaments et de leurs héritages. Leur cahier de *ricordi* est leur premier ouvrage, ils le relisent et le complètent chaque jour.

Certains d'entre eux — un grand nombre même entre 1375 et 1434 — insèrent dans leurs mémoires commerciaux des *ricordanze* personnelles, familiales et politiques, et même des nouvelles. Ils font mention de leurs succès et de leurs échecs, s'en expliquent et s'en justifient. Les uns font le portrait de leurs parents, de leurs fils ou de leurs amis, les jugent d'un mot. C'est l'art du croquis et c'est aussi l'expression d'une sagesse en acte. D'autres retracent certains événements vécus par leur cité, évoquent ses entreprises militaires, ses difficultés internes et portent un jugement rapide mais fondé sur la politique de l'oligarchie, des rois et des princes. Ils se font mémorialistes.

D'autres encore prennent la plume en vue d'*ammaestrare* leurs enfants, leurs voisins, leurs amis. Paolo da Certaldo, modifiant et interprétant à sa façon certains florilèges moraux du Moyen Age, édifie une *praxis* qui se dégage peu à peu des cadres de l'ascétisme chrétien. Il propose des règles de conduite visant non pas l'homme considéré en fonction de Dieu, mais l'individu en soi et plus spécialement le marchand. Plutôt que de dicter des impératifs valables en toutes circonstances, il cherche à démontrer à son lecteur quels sont ses intérêts en fonction de la conjoncture. Ce faisant, il aboutit à des conclusions révolutionnaires sur la valeur de l'argent. Il se fait parfois le théoricien inconscient de la raison de commerce, sinon même du capitalisme. Parfois aussi, il reste fidèle à l'éthique économique chrétienne. Son *Libro* est un ouvrage de transition.

Ser Lapo Mazzei est en retrait sur Paolo. C'est que la piété du notaire, mise au goût de la Première Renaissance (c'est-à-dire « médiocrement » ascétique et mystique), va se figeant dans des cadres d'autant plus orthodoxes et rigides qu'elle se heurte à la mentalité très terrestre de Francesco Datini. Du contraste entre l'ascétisme chrétien de l'un et l'épicurisme mercantile de l'autre ne naît pas le drame que ser Lapo espère : la raison en est que l'antagonisme des deux positions n'apparaît pas au marchand de Prato, qui préfère biaiser avec son correspondant et composer avec le ciel.

Paolo da Certaldo et ser Lapo sont des moralistes à leur manière. De même Giovanni di Pagolo Morelli. Blessé par son siècle, Giovanni hésite entre la renonciation et l'engagement. Il donne le plus souvent libre cours à son pessimisme. Parfois, il manifeste cependant sa confiance en l'action. En tout temps il trouve dans sa famille un refuge et un idéal. En définitive, il choisit le juste milieu, qu'il entend comme un choix raisonnable entre passions et instincts antagonistes : façon de sauver l'individu en l'engageant sur la voie du bon sens et de l'expérience, d'un savoir faire et d'un savoir vivre conservateurs et précautionneux.

Quelques confrères de ces écrivains respectables considèrent exclusivement les affaires politiques. Gino Capponi, l'un des plus puissants optimates, exprime dans ses *Chroniques* sa passion de classe. Il refuse toute réalité et toute autonomie aux *Ciompi*, s'oppose à ceux qui prétendent leur accorder la moindre autorité. Magistrat avisé, il affirme son sens de la *res publica* et donne une première formulation à la raison d'État.

Dans son *Histoire de Florence*, Goro Dati démystifie l'Empire et la Papauté. Il leur substitue une conscience exacte des idéaux politiques nouveaux et des forces qui divisent l'Italie : tyrannie et démocratie. Surtout, Goro découvre les causes proprement humaines de l'histoire : passions de pouvoir, d'expansion et de lucre. A ses yeux, une guerre se gagne grâce à la préparation des esprits et surtout des économies.

Chroniqueurs et historiens marchands prennent conscience de la volonté des individus et des réalités humaines. Ils arrachent les moteurs de l'histoire des mains de Dieu. Avec tous leurs confrères, ils placent leur confiance dans l'énergie individuelle et remplacent la Providence par la Fortune.

Par la pratique même de l'écriture, les marchands écrivains apprennent la dignité de l'écrivain et ses devoirs. En fonction de leur personnalité, ils manifestent des talents divers mais réels. Partis de la *prosa puntuale*, ils accèdent nombreux à la prose littéraire.

Paolo da Certaldo perfectionne son style au fil des pages de son spicilège. Il élabore ses propos et penche toujours davantage vers un langage discursif. Tantôt il adapte les schèmes du discours logique à son enseignement pragmatique, tantôt il se fait avocat et orateur : prédicateur.

Ce titre, Lapo Mazzei se l'accorde avec raison. Fort de sa culture religieuse, le notaire montre un réel talent de penseur religieux et d'avocat de la foi. Il harmonise les élans rhétoriques que lui ont enseignés les écrivains mystiques avec la pensée résolument terrestre de son interlocuteur. Expressions populaires et triviales ne manquent pas dans ses lettres à Francesco da Prato.

Morelli sait se servir avec la même efficacité des métaphores pittoresques. Il est capable de chercher consciemment l'effet et de relever ainsi l'intérêt de ses *Mémoires*. Il se fait tantôt énergique tantôt émouvant, lorsqu'il exprime ses angoisses et ses chagrins. Surtout, il démontre de véritables qualités d'écrivain — fût-ce décadent — et oublie ses préoccupations tant dans une gracieuse évocation du Mugello que dans le portrait mi-idéalisé mi-réaliste de sa sœur Bartolomea.

De tous les mémorialistes, Bonaccorso Pitti est sans nul doute le meilleur écrivain. Aventurier des affaires et de la plume, il est porté à employer un style paratactique, comme si celui-ci devait exprimer son penchant pour le mouvement et l'action, son instabilité chronique. Jusqu'à son retour à Florence et à son embourgeoisement définitif, Bonaccorso fait de son moi sa raison de vivre et d'écrire. Cependant cet égocentrisme même limite l'ampleur de sa conception du monde et l'empêche d'accéder au premier plan parmi les écrivains du Quattrocento.

Sercambi, enfin, qui n'envisage l'humanité que sur le plan des instincts et des violences, est le créateur d'une prose *novellistica* nouvelle : simpliste, mais parfois efficace, toujours réaliste. Il la met au service d'une vision pessimiste et schématique d'un monde sans espoir.

Par delà leurs divergences, les marchands écrivains du Bas Moyen Age et de la Renaissance créent un *sermo* qui leur est commun : original. Ils disent ce qu'ils ont à dire, écrivent ce qu'ils pensent. Leur expression est logique, réaliste. Leur vocabulaire, peu varié, est précis et terre à terre. Substantifs et verbes ont la priorité sur les adjectifs. Gérondifs et participes passés évoquent les circonstances de l'action et les événements antérieurs. Les formes conjuguées représentent les temps successifs du « faire ». Conjonctions et relatifs charpentent solidement des phrases brèves et des périodes qui expriment une vision nouvelle du monde : chronologique (insistant sur la succession temporelle des faits et gestes) et logique (mettant en valeur les causes et les conséquences).

Nous l'avons dit : les marchands florentins des années 1375-1434 prennent expérimentalement conscience de l'originalité et de la réalité du monde qui les environne. D'abord, ils revendiquent pour les affaires, leur domaine réservé, doté de modalités et d'exigences propres, des lois et une morale nouvelles. Chaque jour, ils tournent les règles dépassées, trop étroites et abstraites de l'éthique économique chrétienne. Pratiquement, ils les ignorent de plus en plus. Ce faisant, ils acquièrent la notion du caractère original et de la dignité du négoce.

Plus largement, ils voient et acceptent le monde tel qu'il est, c'est-à-dire changeant et divers. Ils désacralisent l'univers, éliminent la Providence au profit des hasards. Cependant, grâce à la *ragione* (calcul-justice-raison), ils discernent et définissent des lois qui régissent les contingences, ils réduisent les choses à la mesure humaine et s'efforcent de les modifier à leur profit : c'est-à-dire dans la mesure de leurs moyens et grâce à des initiatives individuelles promptes et incessantes. Prudents, au sens de précautionneux et prévoyants, ils tâchent de dominer le monde en vue de leur propre intérêt et satisfaction.

Mieux : les biens terrestres ne leur semblent pas seulement pourvus de valeur en eux-mêmes, mais beaux et bons. Le lyrisme mercantile trouve son inspiration dans l'exactitude des comptes et dans la poésie du chiffre. Les hommes d'affaires de la cité du florin se plaisent à dépeindre l'abondance et le luxe qu'ils créent par leur labeur. Ils se font les poètes du bien-être et de la vie confortable. Morelli est frappé par la richesse et l'utilité du *contado*. Dati discerne une beauté citadine qui est faite de prospérité commerciale et de richesses. Pour les marchands, il y a une beauté des affaires.

En somme, les *mercatores* florentins sont des humanistes à leur façon. Ne refusant rien des apports de leur expérience *spregiudicata*, ils redécouvrent l'ici-bas. Ils consacrent l'autonomie pleine et entière de la vie terrestre et assignent à l'homme une place privilégiée au sein de la nature.

Tel qu'il se présente — fruit d'une prise de conscience et d'une réflexion nouvelles partiellement conditionnées par la conjoncture politique et économique — l'humanisme des marchands ressortit à une pensée individualiste et de classe. Surtout, il est un état d'âme, une aspiration confuse plus qu'une vision organique du monde. Il est pratique et non pas théorique. Il est fait de questions (sur la formation pédagogique des enfants, les rapports entre l'homme et le divin, la signification du monde) plus que de réponses. Aussi les *mercatores* florentins souhaitent-ils confusément que leurs intuitions, que leur pragmatisme soient codifiés et

ennoblis. Au demeurant, ils aspirent à une justification philosophique et morale de leur état.

Les humanistes apportent à nos marchands cette réponse qu'ils attendent. Ceux-ci les écoutent d'autant plus volontiers qu'ils les connaissent, les emploient, les fréquentent et les révèrent.

Or, dans sa démarche même, la pensée humaniste a de quoi les satisfaire. Car elle ne part pas, comme la scolastique, des concepts et des Écritures pour aller vers la vie. Au contraire, à la manière de la pensée marchande, elle procède de l'expérience pour atteindre à la formulation des idées.

Surtout, celles-ci ne sont ni abstraites, ni universelles, ni systématiques. Elles sont le résultat d'une recherche approfondie et vivante des problèmes concernant la vie privée, familiale et politique. Elles ne sont pas fixées une fois pour toutes dans un cadre et des formulations abstraites, mais découlent d'une quête toujours renouvelée, *in fieri*, des réalités humaines.

A leurs amis les marchands, les humanistes proposent une morale qui accueille et élargit leur *praxis :* morale de l'action, qui rétablit le dialogue interrompu par le Moyen Age entre l'esprit et la nature et qui vise à la domination concrète du monde ainsi qu'au bonheur et au salut individuels.

Tel qu'il est, cet humanisme « civil » est un moment privilégié de l'histoire de la pensée. Cette entente unique n'est que locale (florentine) et éphémère. Dès la deuxième moitié du Quattrocento les Médicis, tyrans déguisés de Florence, assurent leur pouvoir. Ils favorisent les penseurs platoniciens qui ne se soucient plus que du *civis* idéal et renouent avec l'attitude contemplative.

Au vrai, les marchands écrivains des années 1375-1434 apportent un témoignage historiquement singulier et humainement exceptionnel sur la mentalité de leur classe et de leur temps. N'est-il pas en outre remarquable que leur période de pleine production se situe à une époque où les *letterati* semblent avoir abandonné la plume et renoncé à la langue vulgaire ? Les marchands écrivains se substituent aux lettrés défaillants.

Surtout, sollicités par la pression incessante des événements, contraints d'y répondre par des actions immédiates et énergiques, les hommes d'affaires établissent de nouveaux rapports avec le monde, qui visent à le comprendre, à l'exploiter, à le plier à leurs fins, en un mot à l'humaniser. Ainsi ils suscitent à leur insu de multiples et angoissantes contradictions entre leurs actions et l'éthique établie.

Les marchands écrivains se font les interprètes de ce refus encore

hésitant et de ces confuses intuitions. Ils traduisent avec plus ou moins de bonheur les préoccupations de leurs confrères, leur souci exclusif des réalités humaines, économiques, sociales et politiques.

Les humanistes dépassent et universalisent les vues des *mercatores*, qui ne sont qu'empiriques. Ils créent un langage à la mesure des nouveaux concepts, fondent un mode de pensée nouveau : concret, souple, inductif.

Ensemble, marchands et humanistes entreprennent une révision systématique des idées reçues. Ils voient Dieu sans dogmatisme, le monde sans crainte. Ils élaborent une théorie moins rigide de la connaissance et découvrent l'histoire. Bref, ils font naître l'*homo novus* : créateur du monde et artisan de son propre destin.

Pour éphémère et étroitement localisé qu'il soit, l'Humanisme florentin est riche de prolongements. Il ne cesse d'inspirer les philosophies modernes. Car il enseigne l'action et fonde la liberté humaine.

*BIBLIOGRAPHIE*

La répartition des études citées en trois sections (études historiques, littéraires et philologiques) a été parfois malaisée. Nous nous sommes fondé, autant que sur l'énoncé du sujet, sur la personnalité de l'auteur et sur sa façon d'aborder les problèmes.

Les titres des périodiques sont souvent abrégés : voir la liste en page 9.

# I. — TEXTES ET DOCUMENTS

## A. — *Textes et documents manuscrits*

I. *Archives d'État de Florence, fonds strozziano :*

*I^a serie :*

CVI, f° 121, lettre de Salvestro di Michele Nardi à messer Lotto Castellani à Florence, Pescia, 25/8/1398.

CXXXVII, f° 20, lettre de Guido del Palagio à Giannozzo di Neri à Venise, 23/8/1385.

CXXXVII, f° 127, lettre de Niccolò Niccoli (?) à Cosme de Médicis, 20/3/1425.

CCXXIX, f° 46, lettre de Francesco Viviani à Lodovico di ser Viviano, podestat de Ponte di Sacco, Florence, 15/7/1426.

CCCXXIV, f° 41, lettre de Piero di Niccolò Sal[illegible]a Giovanni di ser Nigi à Florence, Venise, 16/12/1402.

CCCLII, f° 238-239, engagement de don Niccolò del Pera, Luca di messer Maso degli Albizzi, Giannozzo di Bernardo della Rena et Biagio di Jacopo Guasconi de se rendre en Terre Sainte, Florence, 22/10/1409.

CCCLVII, f° 315-319, mémoire des faits et gestes de Giovanni Votadio, 1411-1416, composé par Antonio *** du popolo de San Romeo de Florence (copie de la fin du 15^e siècle).

CCCLXIX, f° 19, lettre de Giovanni à Giovanni di ser Nigi à Florence, Venise, 13/5/1399.

*II^a serie :*

VII, Ricordanze de Paliano di Falco Falcucci, 1382-1406, 150 f°.

IX, Ricordanze de Luca di Matteo da Panzano, 1406-1461, 226 f°.

X, Ricordanze de Cambio di Tano Petrucci, 1407-1426, 98 f°.

XI, Ricordanze d'Antonio di Lionardo Rustichi, 1412-1433, 72 f°.

XII, Ricordanze de Dino del Nero Petrucci, 1409-1440, f° 1-31.

XIII, Ricordanze de Doffo di Nepo degli Spini, 1415-1439, 88 f°.

XIV, Ricordanze de Terrino di Niccolò Manovegli, 1421-1434, 20 f°.

XV, Libro di dare e avere de la famille Petrucci, 1426-1441, 110 f°.

XVI, Ricordanze de Francesco di Tommaso di Francesco Giovanni, 1409-1443, 30 f°.

XVI *bis*, Ricordanze de Francesco di Tommaso Giovanni (livre II), 1444-1458, 31 f°.

XX, Ricordanze de Francesco Sassetti, 1462-1466, 71 f°.

*III^a serie :*

CXI, Lettres de divers correspondants à Palla di Palla Strozzi, 1427-1439.

CXII, Lettres de divers correspondants à divers membres de la famille Strozzi, 1430-1434.

CXIII, Lettres écrites par différents membres de la famille Strozzi ou adressées à différents membres de la famille Strozzi, 1400-1440.

CXVI, f° 220-245, Copie d'un livre de ricordanze de Bese di Guido Magalotti (1348-1389).

CXXV, f° 158-160, Extraits d'orateurs grecs et latins par Palla Strozzi, 1^re moitié du 15^e siècle.

CXXXI, Lettres de divers correspondants à Matteo di Simone di Filippo Strozzi, 1431.

CXXXII, Lettres écrites ou reçues par divers membres de la famille Strozzi entre 1370 et 1430.

CXLV, Lettres adressées à Filippo di Lionardo Strozzi (1426) et à Matteo di Simone Strozzi (1429).

*IV^a serie :*

343, Registre de Palla di Nofri Strozzi, 1420-1423, 285 f°.

345, Ricordanze de Palla di Nofri Strozzi, 1430-1433, 143 f°.

584, Testaments originaux et copies de testaments de la famille Uguccioni, 1365 *sqq.*

II. — *Archives d'État de Florence, fonds Mediceo avanti il Principato :*

I, Lettres adressées par divers correspondants à Averardo di Francesco de' Medici, 1395-1421.

I, 291, Lettre de Rosso Sassetti à Francesco Tornabuoni et Averardo de' Medici, Calcinaia, 15/5/1432.

I, 292, Lettre de Guccio à Andrea di Rinaldo Rondinelli à Pise, Livourne, 5/3/1421.

II, Lettres de divers correspondants à Averardo de' Medici, à Florence et Caffaggiuolo, 1425-1430.

II, Lettres de divers correspondants à Averardo à Pise, 1429-1430.

III, Lettres de divers correspondants à Averardo, commissaire des Dieci à Pise.

III, Lettres de divers correspondants à Averardo à Florence.

III, Lettres de divers correspondants à Niccolò Valori à Pise.

IV, Lettres de Giuliano di Averardo de' Medici, Niccolò Valori, Alamanno Salviati, Piero de' Medici, Bartolo Ridolfi, Antonio degli Albizzi, Cosimo de' Medici, Andrea astrolago et Andrea Bardi à Averardo de' Medici, commissaire à Pise.

V, Lettres d'Alamanno Salviati, Niccolò Valori, Maddalena di Francesco de' Medici Bernardo d'Alamanno, Bernardo di Domenico Giugni, Andrea de' Pazzi, Giuliano di Averardo et Papino Adimari à Averardo à Pise.

V, Lettres de Francesco Tornabuoni, Piero (domestique), Giuliano Davanzati, Luca (prieur du monastère des Ermites) à Averardo à Florence.

XX, Lettres à Lorenzo di Giovanni de' Medici à Florence, envoyées par Giuliano di Averardo, Bernardo di Alamanno Salviati, Bartolomea Calvacanti et Marcello Strozzi

XX, Lettres de Giuliano di Averardo et de Bernardo de' Medici à Averardo di Francesco de' Medici.

LXVI, Lettres de divers correspondants à Averardo de' Medici.

LXVIII, Lettres de divers correspondants à Averardo di Francesco de' Medici.

LXVIII, Lettres à Giovanni di Bartolomeo Morelli, envoyées par divers correspondants.

LXXXIII, Courte dissertation sur la justice avec des citations tirées d'auteurs classiques, n° 3.

LXXXV, Lettre de ser Ciaio, notaire, à sa femme, 6/2/1431, n° 2, f° 2.

LXXXVIII, Inventaire des biens d'Averardo de' Medici, n° 372, f° 447-448.

LXXXIX, Lettre de Francesco à Andrea de' Bardi à Gênes, Venise, 19/3/1404, n° 259.

LXXXIX, Lettre de Giovanni Cirioni à Pise à Averardo de' Medici, 19/4/1433, n° 273.

LXXXIX, Lettre d'un ermite de Vallombrosa à Goro di Stagio Dati à Florence, s. 1, 25/3/1425, n° 282.

XCIV, Instructions de Francesco d'Averardo de' Medici à un domestique sur différentes choses concernant l'administration domestique, s. 1, 1400, n° 108, f° 167.

XCVI, Lettres de Averardo et Ulivieri à Giuliano di Averardo de' Medici, 8/2/1429, n° 3, 22/9/1422, n° 6.

XCVI, Lettre de Iacopo Donado di messer Polo à Lorenzo di Giovanni, 17/3/1431, n° 7.

XCVI, Lettre de Filippa, prieure du monastère de Saint-Dominique à Pise à Cosimo de' Medici, 5/2/1433, n° 9.

XCVI, Lettre de Pietro di Marco Marchi à Cosimo, Livourne, 1/2/1434, n° 16.

XCVI, Lettre de messer Marco Ciotti à Antonio degli Alessandri, 20/12/1416, n° 2.

XCVI, Lettre de Giovanni di Cosimo de' Medici à Antonio da Pescia, Rome, 26/10/1433 n° 11.

XCVI, Lettre de Piero Segni à Neri di Gino Capponi à Florence, Pérouse, 3/7/1445, n° 18.

XCVI, Documents, liste de livres, s. d. (mais début du 15e siècle), n° 432.

XCVII, Lettres d'Andrea de' Bardi à divers correspondants, s. l, n° 179, 12/12/1414 et 14/9/1414.

XCVII, Lettre d'Averardo de' Medici à un inconnu, Capannoli, 9/9/1432, n° 242.

XCVII, Lettre d'Antonio di Francesco d'Arrigo à un inconnu, Altopascio, 9/9/1433, n° 243.

XCVII, Lettre d'Alamanno Salviati à un inconnu, 2/2/1431, n° 246.

III. — *Archives d'État de Florence, Consulte e pratiche della Republica fiorentina*, Registre n° 56.

IV. — *Archives d'État de Florence, Magistrato dei Pupilli*, Registre n° 4.

V. — *Archives d'État de Lucques, Potestà di Lucca, Curia Civile, Atti civili del Potestà*, Registre n° 1038.

## B. — *Textes et documents imprimés*

Acli (Agnolo degli), *Lettere a Francesco di Marco Datini*, p. p. R. Piattoli, *Archivio Storico Pratese*, VII (1927).

Alberti (Leon Battista), *I primi tre libri della Famiglia, a cura di* F. C. Pellegrini e R. Spongano, Firenze, Sansoni, 1946, in-8°, LXIV-415 p.

Alberti (Leon Battista), *Opere volgari, a cura di* C. Grayson, Bari, Laterza, 1961, in-8°, 472 p.

Alberti (Leon Battista), *Intercenali inedite, a cura di* E. Garin, Firenze, Sansoni, 1965, in-8°, 142 p.

Albizzi (Rinaldo degli), *Commissioni per il Comune di Firenze dal 1399 al 1433, a cura di* C. Guasti, Firenze, Olschki, 1867-1873, 3 vol., gd in-8°, XIII-592, 615, 862 p.

Anonimo Fiorentino, *Cronica volgare dall'anno 1385 al 1409, già attribuita a Piero di Giovanni Minerbetti, a cura di* E. Bellondi, *R.I.S.*, XXVII, II, 3-4, Città di Castello-Bologna, 1918.

Anonimo Genovese, *L' - e la sua raccolta di rime (sec. XIII-XIV), p.p.* F. L. Manucci, Genova, a cura del Municipio, 1904, in-16, VII-272 p.

Anonimo, *Cronica di Pisa*, *R.I.S.*, XV, col. 974-1086.

Antella (Guido di Filippo di Ghidone dell'), *Ricordanze, a cura di* F. L. Polidori, *A.S.I.*, I, IV, 1843, p. 3-24.

Antonino da Firenze, *Confessionale volgare*, Bononiae, 1472, in-fol. (Pellechet 860), Bibliothèque Nationale, Vélins 1737.

Antonino da Firenze, *Historiarum domini Antonini, pars prima-tertia*, Lugduni, apud J. Clevi, 1517, in-fol., Bibliothèque Nationale, Rés. G. 620-621.

ANTONINO DA FIRENZE, *Summa confessionalis*, Venetiis, apud haeredes Bartholomei Rubini, 1584.

ANTONINO DA FIRENZE, *Eximii doctoris B. Antonini Archiepiscopi florentini o. p., Summae Sacrae Theologiae*, Venetiis, apud Iuntas, 1581, 4 vol.

ANTONINO DA FIRENZE, *Opera a ben vivere, p.p.* F. Palermo, Firenze, 1858.

ANTONINO DA FIRENZE, *Lettere, p.p.* T. Corsetto, Firenze, Barbera, 1859.

BALDOVINETTI (Francesco e Alessio), *Ricordanze domestiche*, *A.S.I.*, CXII (1954), 1, p. 109-124.

BARBARO (Francesco), *De re uxoria liber in partes duas, per cura di* A. Gnesotto, *Atti e memorie della R. Accademia di Scienze e Lettere di Padova*, XXXII (1913-1914), p. 105-128, 281-294.

BENINI (Piero), *Il libro segreto della ragione, a cura di* P. Ginori-Conti, Firenze, Olschki, 1937, in-8°, 62 p.

BENINTENDI (Piero), *Lettere di- mercante del Trecento (1392-1409), pp.*. R. Piattoli, *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, LX, 1re partie, 1932.

BERNARDINO DA SIENA, *Tractatus in contractibus et usuris*, s. l. n.d., in-fol., (Pellechet, 2085), Bibliothèque Nationale, Rés. E. 559.

BERNARDINO DA SIENA, *Istruzioni intorno al traffico ed all'usura, tradotte in volgar favella e con varie annotazioni per comodo ed utile dei negozianti*, Venezia, 1774.

BERNARDINO DA SIENA, *Sermone sulle succite di bestiami volgarizzato nel sec. XV, p.p.* C. Riccomanni, Bologna, Romagnoli, 1862, in-16, 39 p. (Scelta di curiosità letterarie XIII).

BERNARDINO DA SIENA, *Novellette, esempi morali e apologhi, a cura di* F. Zambrini, Bologna, Romagnoli, 1868, in-16, XV-105 p. (Scelta di curiosità letterarie, XCVII).

BERNARDINO DA SIENA, *Prediche volgari dette nella Piazza del Duomo l'anno 1427, p.p.* L. Banchi, Siena, 1880-1888, 3 vol. in-16.

BERNARDINO DA SIENA, *Prediche volgari*, ed. C. Cannarozzi, Pistoia, Pacinotti, 1934, 2 vol. in-8°.

BERNARDINO DA SIENA, *Prediche volgari, Quaresimale del 1425, ed.* C. Cannarozzi, Firenze, Libreria editrice fiorentina, 1940.

BERNARDINO DA SIENA, *Prediche volgari, Predicazione del 1425 in Siena*, ed. C. Cannarozzi, Firenze, Rinaldi, 1958, 2 vol. in-8°, XL-302, 390 p.

BOEZIO, *Il Boezio e l'Arrighetto nelle versioni del Trecento, introduzione e note di* S. Battaglia, Torino, U.T.E.T., in-16, XXXIX-256 p.

BRANCACCI (Felice), *Diario di F.B. Ambasciatore con Carlo Federighi al Cairo per il Comune di Firenze, a cura di* D. Catellacci, *A.S.I.*, IV, VIII (1881), p. 157-188 et 326-334.

BRACCIOLINI (Poggio), *Operum primae partis content... Historia disceptativa de avaricia*, Argentinae, 1513, in-fol., fos 72 *sqq.*, Bibliothèque Nationale, Rés. Z 276.

BRACCIOLINI (Poggio), *Contra Hypocritas, a cura di* G. Vallese, Napoli, 1946.

BRUNI (Leonardo), *La Historia universale dei suoi tempi, Dell'Historia fiorentina, tradotta in volgare da messer* D. Acciaiuoli, Venezia, apresso F. Sansovino, 1561, in-4, V-263 ff., Bibliothèque Nationale, K 286[2].

BRUNI (Leonardo), *Epistolarum libri VII, recensente* L. Mehus, Firenze, Paperini, 1741, in-8°.

BRUNI (Leonardo), *Dialogi, a cura di* G. Kirner, Livorno, Giusti, 1886.

BRUNI (Leonardo), *Historiarum Florentini populi libri* XII, *Rerum suo tempore gestarum commentarius, a cura di* E. Santini e C. Di Pierro, *R.I.S.*, XIX, III, Città di Castello-Bologna, 1926.

BUONINSEGNI (Domenico), *Storie della città di Firenze dall' anno 1410 al 1460, p.p.* G.B. Landini, Firenze, Landini, 1637, in-4, XLVI-128 p.

BURCHIELLO (Domenico di Giovanni detto il -), *Rime*, Venezia, Marcolini, 1533.

BURCHIELLO (Domenico di Giovanni detto il -), *Le più belle pagine del - e dei Burchielleschi*, Milano, Garzanti, 1950, in-16, 330 p.

BURCHIELLO (Domenico di Giovanni detto il -), *Sonetti inediti e raccolti da* M. Messina, Firenze, Olschki, 1952, in-8°, 77 p.

CAMBI (Giovanni), *Istorie di - cittadino fiorentino p.p.* Fr. Ildefonso di San Luigi, Firenze, Cambiagi, 1786, 4 vol. in-8° (Delizie degli Eruditi Toscani, XX-XXIII).

CAPPONI (Gino di Neri), *Commentari dell'acquisto ovvero presa di Pisa seguita l'anno 1406*, *R.I.S.*, XVIII, Mediolani, col. 1127-1148.

CAPPONI (Gino di Neri), *Commentari dell'acquisto di Pisa e Tumulto dei Ciompi*, in *Cronichette antiche di varj autori del buon secolo della lingua toscana, raccolte e publicate da* D.M. Manni, Milano, 1844, in-12, 384 p.

CAPPONI (Gino di Neri), *Commentari dell'acquisto di Pisa e Tumulto dei Ciompi*, à la suite de D. Compagni, *Cronica, a cura di* G. Tortoli, Firenze, 1858, in-24.

CAPPONI (Gino di Neri), *Ricordi politici e familiari, a cura di* G. Folena, in *Miscellanea di studi offerta a A. Balduino e B. Bianchi*, Padova, 1962, p. 29-39.

CAVALCANTI (Giovanni), *Istorie fiorentine, a cura di* F. L. Polidori, Firenze, Tipografia all'insegna di Dante, 1838-1839, 2 vol.

CAVALCANTI (Giovanni), *Istorie fiorentine, a cura di* G. Di Pino, Milano, Martello, 1944, gd in-8°, XXII-444 p.

CHIARINI (Lorenzo), *El libro di mercantie et usanze di paesi, p.p.* F. Borlandi, Torino, 1936, (Studi e documenti per la storia del commercio), in-8°, LII-212 p.

*Ciompi (I.), Cronache e documenti con notizie intorno alla vita di Michele di Lando, a cura di* G. O. Corazzini, Firenze, Sansoni, 1887, in-8°, CV-324 p.

COMPAGNI (Dino), *Cronica, a cura di* I. del Lungo, Firenze, Le Monnier, 1879-1887, 3 t. en 4 vol., in-8°.

CORAZZA (Bartolomeo di Michele del), *Diario fiorentino di- vinattiere (1405-1438), p. p.* G.O. Corazzini, *A.S.I.*, V, XIV (1894), p. 233-298.

CREDI (Oderigo d'Andrea di), *Ricordanze dal 1405 al 1425, p.p.* F.L. Polidori, *A.S.I.*, I, IV, (1843), p. 53-110.

*Cronache antiche toscane*, Venezia, 1841, in-8°, p. XIV-306.

*Cronache dei sec. 13 e 14*, Firenze, Olschki, 1876, in-8°, VI-817 p. (Documenti per la storia d'Italia, VI).

DATI (Gregorio), *Istoria di Firenze*, ed. Manni, Firenze, 1735.

DATI (Gregorio), *Il libro segreto (1384-1434), p. p.* C. Gargiolli, Bologna, Romagnoli, 1869, in-8°, 120 p. (Scelta di curiosità letterarie, CII).

DATI (Gregorio), *Novelle intorno a messer Bernab Visconti*, Bologna, Romagnoli, 1877, in-8°.

DATI (Gregorio), *L'istoria di Firenze dal 1380 al 1405, illustrata e pubblicata... da* L. Pratesi, Norcia, Tonti, 1904, in-4.

DATINI (Francesco), *Due lettere inedite a Giovanni Dominici, p.p.* R. Piattoli, in *Memorie domenicane*, Firenze, 1934.

DOMINICI (Giovanni), *Regola del Governo di cura familiare, testo di lingua dato in luce e illustrato con note dal prof.* D. Salvi, Firenze, Garinei, 1860, in-8°, VII-CLX-255-80 p.

DOMINICI (Giovanni), *Libro d'amore e di carità, ed.* A. Ceruti, Bologna, Romagnoli, 1889, in-8°, LXI-557 p. (Collezione di opere inedite).

DOMINICI (Giovanni), *Lucula Noctis, éd. par le* R.P. Coulon, Paris, 1908.

DOMINICI (Giovanni), *Trattato delle Dieci Questioni e lettere a Madonna Bartolomea, a cura di* A. Levasti, Firenze, Libreria editrice fiorentina, 1957, in-16, 157 p.

*Facezie e motti dei sec. 15 e 16*, Bologna, Romagnoli, 1874, in-8° (Scelta di curiosità letterarie, CXXXVIII).

FRESCOBALDI (Lionardo) e SIGOLI (Simone), *Viaggi in Terrasanta, a cura di* C. Angelini, Firenze, Le Monnier, 1943, in-16, 269 p.

GIOVANNI DALLE CELLE, *Lettere*, ed. B. Sorio, Roma, Biblioteca Classica Sacra, 1845.

GIOVANNI (ser), *Il Pecorone e due racconti anonimi del Quattrocento, a cura di* S. Battaglia, Milano, Bompiani, 1944, in-8°, XXVI-208 p.

GUARINO DA VERONA, *Epistolario, a cura di* R. Sabbadini, Venezia, 1915-1919, 3 vol. *(Miscellanea di storia veneta*, s. III, vol. VII, XI, XIV).

*Lettera (una) mercantile del 1330, a cura di* L. Chiapelli, *A.S.I.*, II, LXXII (1924), p. 249-256.

*Lettere di mercatanti toscani scritte nel sec. 14 non mai fin qui stampate, p. p.* P. Ferrato. Venezia, Clementi, 1869, in-16, p. VI-38.

*Lettere familiari del Rinascimento senese (1409-1525), p. p.* L. Zdkauer, Siena, 1897, 13 p.

*Lettere familiari del sec. 14, p. p.* P. Dazzi, Bologna, Romagnoli, 1868, in-8° (Scelta di curiosità letterarie, XC).

*Lettere (sette) inedite del sec. 14, a cura di* P. Dazzi, Firenze, Sodi, 1866, in-16, 47 p.

*Lettere volgari del sec. 13 scritte da Senesi, a cura di* C. Paoli e E. Piccolomini, Bologna, Romagnoli, 1871, in-8° (Scelta di curiosità letterarie, CXVI).

*Libro (il) della communità dei mercanti lucchesi in Bruges, a cura di* E. Lazzareschi, Milano, Malfasi, 1947, in-4.

*Libro (il) di Ricordanze dei Corsini (1362-1457), a cura di* A. Petrucci, Roma, 1965, LXXVIII-195 p.

*Libro (il) vermiglio di corte di Roma e di Avignone della compagnia fiorentina di Jacopo Girolami, Filippo Corbizzi e Tommaso Corbizzi (1332-1337), a cura di* M. Chiaudano, Torino, Vincenzo Bono, 1965, in-folio, 209 p.

LIVI (Giovanni), « L'archivio di un mercante toscano del sec. XIV », *A.S.I.*, V, XXXI (1903).

LIVI (Giovanni), *Dall'archivio di F. Datini mercante pratese*, Firenze, 1910.

MACHIAVELLI (Bernardo), *Libro di ricordi*, Firenze, Le Monnier, 1954, in-8°, XX-280 p.

MACINGHI-STROZZI (Alessandra), *Lettere di una gentildonna fiorentina del sec. 15 ai figliuoli esuli*, Firenze, Sansoni, 1887, in-8°, XLVI-612 p.

MAZZEI (ser Lapo), *Lettere di un notaro a un mercante del sec. 14, per cura di* C. Guasti, Firenze, Le Monnier, 1880, 2 vol., in-8°, CXLIII-443, 465 p.

MORELLI (Giovanni di Jacopo e Lionardo di Lorenzo), *Croniche, p. p.* Fr. Ildefonso di San Luigi, Firenze, Cambiagi, 1785, in-8° (Delizie degli Eruditi Toscani, XIX).

MORELLI (Giovanni di Pagolo), *Ricordi, a cura di* V. Branca, Firenze, Le Monnier, 1956, in-16, 547 p.

NADDO DA MONTECATINI (ser), *Memorie storiche (1374-1398)*, Firenze, Cambiagi, 1784, in-8°, XXIV-392 p. (Delizie degli Eruditi Toscani, XVIII).

NICASTRO (Sebastiano), *L'archivio di F. Datini in Prato*, Rocca San Casciano, Cappelli, 1914.

*Novelle inedite intorno a Bernabò Visconti, a cura di* P. Ginori-Conti, Firenze, Olschki, 1940, in-8°, 112 p.

PALMIERI (Matteo), *Vita Nicolai Acciaioli, R.I.S.*, XIII, II, Città di Castello-Bologna, p. 1-31.

PALMIERI (Matteo), *Protesto fatto per - gonfaloniere di compagnia per comandamento dei Signori... publicato da* C. Guasti, Prato, Guasti, 1856 (Nozze Peruzzi-Toscanelli).

PALMIERI (Matteo), *Della vita civile, a cura di* F. Battaglia, Bologna, Zanichelli, 1944.

PAOLO DALL'ABACCO, *Le regoluzze di maestro -, matematico del sec. 14, a cura di* C. Guasti, Prato, Guasti, 1860, in-8°, 16 p.

PAOLO DA CERTALDO, *Il libro di buoni costumi di -, documento di vita trecentesca fiorentina, a cura di* S. Morpurgo, Firenze, Le Monnier, 1921, III-CXLVIII p. (2e édition *a cura di* A. Schiaffini, Firenze, Le Monnier, 1945, in-16, 272 p.).

*Paradiso (Il) degli Alberti, ritrovi e ragionamenti del 1389, a cura di* A. Wesselofski, Bologna, Romagnoli, 1867, 3 vol.

PARENTI (Marco), *Lettere, p. p.* O. Bacci, Firenze, Barbera, 1893 (Nozze Cassin-D'Ancona).

PEGOLOTTI (Francesco di Balduccio), *La pratica della mercatura, p. p.* A. Evans, Cambridge (Mass.), The mediaeval Accademy of America, 1936.

PILOTI (Emmanuel), *Traité sur le passage en Terre-Sainte, p. p.* P.H. Dopp, Paris-Louvain, 1958, in-8°, L-302 p.

PITTI (Buonaccorso), *Cronica, con annotazioni, ristampata da* A. Bacchi Della Lega, Bologna, Romagnoli, 1905, in-8°, XVII-272 p.

*Pratica (la) di mercatura datiniana (secolo 14), con presentazione di* F. Melis, *a cura di* C. Ciano, Milano, Giuffrè, 1964, XII-256 p.

*Prosatori latini del Quattrocento, a cura di* E. Garin, Milano-Napoli, Ricciardi, 1952, in-8°, XIX - 1 140 p.

*Prosatori volgari del Quattrocento, a cura di* C. Varese, Milano-Napoli, Ricciardi, 1955, in-8°, XVIII-1 163 p.

RICCI (Saminiato de'), *Manuale di mercatura, a cura di* A. Borlandi, Genova, Di Stefano, 1963.

RIDOLFI (Lorenzo), *De usuris*, in *Tractatus illustrium in utraque tum pontificii, tum caesarei, iuris facultate Iurisconsultorum de contractibus et aliis illecitis...*, Venezia, 1584, t. VII, f° 15-50.

RINUCCINI (Filippo di Cino), *Ricordi storici dal 1282 al 1460, per cura di* G. Aiazzi, Firenze, Piatti, 1840, in-4, IX-327-CCIV p.

RUCELLAI (Giovanni), *Il Zibaldone, a cura di* A. Perosa, London, Warburg Institute, 1960, gd in-8°, XXVII-264 p.

RUCELLAI (Fra Santi), *Il trattato di - sul cambio, il monte comune e il monte delle doti, a cura di* R. de Roover, *A.S.I.*, CXI (1953), p. 3-41.

SACCHETTI (Franco), *I Sermoni evangelici, le lettere e altri scritti rari, a cura di* O. Gigli, Firenze, Le Monnier, 1857, in-8°, CXXVII-280 p.

SACCHETTI (Franco), *La battaglia delle belle donne, le lettere, Sposizioni, a cura di* A. Chiari, Bari, Laterza, 1938, in-8°.

SACCHETTI (Franco), *Il Trecentonovelle, a cura di* V. Pernicone, Firenze, Sansoni, 1946, gd in-8°, XXVI-614 p.

SACCHETTI (Giannazzo), *Rime, a cura di* O. Sacchetti, Roma, 1948.

SALUTATI (Lino Coluccio di Piero), *Epistolario*, ed F. Novati, Roma, 1891-1911, 5 vol. (Fonti per la storia d'Italia, XV-XVIII) p. VIII-353, VIII-493, VI-685, VIII-272, VI-429.

SALUTATI (Lino Coluccio di Piero), *Tractatus De tyranno*, Berlin, W. Rotschild, 1914, in-8°, XV-205-LXVIII p.

SALUTATI (Lino Coluccio di Piero), *De nobilitate legum et medicinae, De verecundia, a cura di* E. Garin, Firenze, Vallecchi, 1947.

SALUTATI (Lino Coluccio di Piero), *De seculo et religione ex codicibus manuscriptis primum edidit* B. L. Ullman, Firenze, Olsckhi, 1957, in-8°, XXIX-175 p.

SALVIATI (Jacopo d'Alamanno), *Croniche o memorie dal 1398 al 1411, p. p.* Fr. Ilde-

fonso di San Luigi, Firenze, Cambiagi, 1784, in-8°, XXIV-392 p. (Delizie degli Eruditi Toscani, XVIII).

SERCAMBI (Giovanni), *Alcune novelle di - lucchese che non si leggono nella edizione veneziana*, ed. C. Minutoli, Lucca, Fontana, 1855, in-8°, LX-53 p.

SERCAMBI (Giovanni), *Novelle secondo l'edizione veneziana, ed.* D'Ancona, Bologna, Romagnoli, 1871, in-8°, IX-304 p. (Scelta di curiosità letterarie, CXIX).

SERCAMBI (Giovanni), *Novelle inedite, ed.* D'Ancona, Firenze, Libreria Dante, 1886, in-8°, 71 p.

SERCAMBI (Giovanni), *Novelle inedite tratte dal cod. Trivulziano CXCIII, per cura di* R. Renier, Torino, Loescher, 1889, in-8°, LXXV-436 p.

SERCAMBI (Giovanni), *Le Croniche. a cura di* S. Bongi, Roma, 1892, 3 vol. gd in-8°, XLIII-460, 454, 478 p.

SERMINI (Gentile), *Novelle*, Livorno, Vigo, 1874, in-8°, XII-461 p.

*Statuti della Università e Studio fiorentino dell'anno 1387 seguiti da un'appendice di documenti dal 1320 al 1472, p. p.* A. Gherardi, Firenze, Cellini, in-4°, 1881.

STEFANI (Marchionne di Coppo), *Istoria fiorentina dalla fondazione di Roma all'anno 1386*, Firenze, Cambiagi, 1776-1783, 11 vol., in-8°.

STEFANI (Marchionne di Coppo), *Cronaca fiorentina, a cura di* N. Rodolico, *R.I.S.* XXX, 1, Città di Castello, 1903, in-fol., CXXIV-432 p.

STROZZI (Palla di Noferi), *Diario, a cura della Direzione, A.S.I.*, IV, XI (1883), p. 20-48, 145-156, 293-309.

UZZANO (Giovanni di Antonio da), *La pratica della mercatura*, in *Della Decima e delle altre gravezze imposte dal Comune di* Firenze, *p. p.* G.F. Pagnini, Lisbona-Lucca, Bouchard, 1766, vol. III.

VEGIO (Maffeo), *De educatione liberorum et eorum claris moribus*, Washington, 1933.

VELLUTI (Donato), *La cronica domestica scritta tra il 1367 e il 1370, a cura di* I. Del Lungo e G. Volpi, Firenze, Sansoni, 1914, in-8°, p. XLVIII-358.

VERGERIO (Pier Paolo), *De ingenuis moribus et liberalibus adulescentie, a cura di* A. Gnesotto, *Atti e memorie della R. Accademia di Scienze e Lettere di Padova*, XXXIV (1918).

VERGERIO (Pier Paolo), *Epistolario*, ed. Smith, Roma, 1934 (Fonti per la storia d'Italia, LXXIV) in-8°, LXXXVII-531 p.

VESPASIANO DA BISTICCI, *Vite di uomini illustri del sec. XV, a cura di* P. D'Ancona e E. Aeschlimann, Milano, Hoepli, 1951, XXIV-590 p.

*Viaggi in Persia, India e Giava di Niccolò de' Conti, G. Adorno e G. Da Santo Stefano, a cura di* M. Longhena, Milano, Alpes, 1929.

VILLANI (Giovanni, Matteo e Filippo), *Croniche, secondo le migliori stampe e corred. di note filologiche e storiche*, Trieste, 1857-1858, 2 vol., gd in-8°, 1 075 p.

ZAMBECCARI (Pellegrino), *Epistolario, a cura di* L. Frati, Roma, 1929, in-8°, XXXII-309 p.

# II. — ÉTUDES

## A. — *Histoire politique, économique, sociale*

AMMIRATO (Scipione), *Istorie fiorentine con l'aggiunte di S. Ammirato il giovane*, Firenze, A. Massi ad istanza di G.B. Landini, 1641-1647, 3 vol., in-fol.

ANTAL (Frederick), *Florentine Painting and its social Background*, London, Kegan Paul, 1947, in-8°, XXIII-338 p.

ARIAS (Gino), « La chiesa e la storia economica del Medioevo », *Archivio storico della R. Società Romana di storia patria*, XXIX, 1906.

BARBIERI (Gino), « Le forze del lavoro e della produzione nella Summa di sant' Antonino da Firenze », *Economica e storia*, VII (1960), p. 15 *sqq.*

BAUTIER (R.H.), « Notes sur les sources de l'histoire économique médiévale dans les archives italiennes », *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, LVIII (1941-1946).

BECKER (Marvin B.), « The Republican City-State in Florence (1280-1434) », *Speculum*, XXXV (1960), p. 39-50.

BECKER (Marvin B.), « An Essay on the Novi Cives and Florentine Politics (1343-1382) », *Mediaeval Studies*, XXIV (1962), p. 45-81.

BECKER (Marvin B.), « Church and State in Florence on the Eve of the Renaissance (1342-1382) », *Speculum*, XXXVII (1962), p. 509-527.

BECKER (Marvin B.), « Problemi della finanza pubblica fiorentina della seconda metà del Trecento e dei primi del Quattrocento », *A.S.I.*, CXXXIII (1965), p. 433-466.

BENSA (Enrico), *Francesco di Marco da Prato*, Milano, Treves, 1928, in-8°.

BERTI (P.), « I frammenti della Cronica di Luca di Totto da Panzano », *Giornale storico degli archivi toscani*, V (1861), p. 67 *sqq.*

BIAGI (Guido), *Fiorenza fior che sempre rinovella*, Firenze, Battistelli, 1925 in-8°, 328 p.

BLOCH (Marc), « Le problème de l'or au Moyen Age », *Annales d'Histoire économique et sociale* », V, 1 (1933).

BLOCH (Marc), « Histoire et problèmes monétaires : le problème de la monnaie de compte », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1938, p. 358-360.

BLOCH (Marc), « La morale économique, le droit et la pratique : actions et réactions » *Annales E.S.C.*, VIII (1953), p. 235-299.

BLOCH (Marc), *Esquisse d'une histoire monétaire de l'Europe*, Paris, 1955, (Cahier des Annales, IX).

BORLANDI (Franco), « Costi e profiti di mercanti nel Medievo », *Giornale degli Economisti*, L, 3 (1935).

BORLANDI (Franco), « Note per la storia della produzione d'una materia prima : il guado nel Medioevo », in *Studi in onore di Gino Luzzatto*, Milano, Giuffrè, 1950, vol. 1.

BORLANDI (Franco), « Futainiers et futaines en Italie au Moyen Age », in *Hommage à Lucien Febvre*, Paris, Colin, 1954, vol. 2.

BRUCKER (G.A.), *The Medici in the Fourteenth Century*, « Speculum », XXXII (1957), p. 8 *sqq.*

BRUCKER (G.M.), « Florentine Politics and Society, 1343-1378 », Princeton, U.P., 1962, in-8°.

BRUN (R.), « A Fourteenth-Century merchant of Italy : Francesco of Prato », *Journal of Economy and Business History*, II, 1930.

CAGGESE (Romolo), *Firenze dalla decadenza di Roma al Risorgimento*, Firenze, 1912-1913, vol. 2.

CAMERANI-MARRI (Giulia), *I documenti commerciali del fondo diplomatico mediceo nell'Archivio di Stato di Firenze*, Firenze, Olschki, 1951, in-8°, 178 p.

CANTIMORI (Delio), « Il concetto di Rinascimento », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, Lettere*, II, I, 1932.

CANTIMORI (Delio) *Studi di storia*, Torino, Einaudi, 1959, 3e partie.

CAPPONI (Gino), *Storia della Repubblica di Firenze*, Firenze, Barbera, 1932, 2 vol. in-4.

CARABELLESE (F.), « La compagnia di Orsanmichele e il mercato dei libri in Firenze nel sec. XIV », *A.S.I.*, V, XVI (1895), p. 267 *sqq.*

CARPENTIER (Élisabeth), « Autour de la peste noire : famines et épidémies dans l'histoire du 14e siècle », *Annales E.S.C.*, 1962, p. 1062-1092.

CASTELLINO (A.), « La legislazione dell'usura e san Bernardino », *Bullettino di Studi Bernardiniani*, 11 (1955), p. 133-201.

CHABOD (F.), « La concezione del mondo di G. Villani », *Nuova Rivista Storica*, XIII (1929), p. 339 *sqq.*

CIPOLLA (C.M.), *Studi di storia della moneta*, Pavia, Pubblicazioni dell'Università, 1948, vol. I, *I movimenti dei cambi in Italia dal sec. 13 al 15.*

CIPOLLA (C.M.), *Moneta e civiltà mediterranea*, Venezia, Neri Pozza, 1957, 97 p.

CIPOLLA (C.M.), *Storia dell'economia italiana*, Torino, Einaudi, 1959, vol. I, sec. VII-XVII.

CLARK (J.M.), *The Dance of Death in the Middle Ages and the Renaissance*, Glasgow, 1950, 144 p.

COGNASSO (Francesco), *L'Italia nel Rinascimento*, Torino, U.T.E.T., 1965, in-8°, 2 vol, 902-850 p.

DAINELLI (A.), « Niccolò da Uzzano nella vita politica dei suoi tempi », *A.S.I.*, XC (1932), p. 185-216.

DALLE MOLLE (Luciano), *Il contratto di cambio nei moralisti dal sec. 13 alla metà del sec. 17*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1954, in-4, XXII-184 p.

DAMI (Brunetto), *Un demagogo del sec. 14 : Salvestro de' Medici*, Firenze, Soeber, 1899, in-8°, 97 p.

DAVIDSOHN (Robert), *Storia di Firenze*, Sansoni, 1959 *sqq.*, vol. IV, V, VI, in-8°.

DELATOUCHE (R.), « La crise du 14e siècle en Europe occidentale », *Études sociales*, n. s., n° 42-43 (1959), p. 1-19.

DEL LUNGO (Isidoro), *Florentia, uomini e cose del Quattrocento*, Firenze, Barbera, 1897, in-16, VIII-462 p.

DEL LUNGO (Isidoro), « Un mercante del Trecento », in *Conferenze fiorentine*, Milano, 1901.

DOREN (Alfred), *Studien aus der florentiner Wirtschaftgeschichte. Die florentiner Wollentuchindustrie von XIV bis zum XVI Jahrhundert*, Stuttgart, Gotta, 1901, 2 vol. in-8°.

DOREN (Alfred), *Storia economica dell'Italia nel Medioevo, trad. it. di* G. Luzzatto, Padova, 1936.

EDLER DE ROOVER (F.), *Glossary of Mediaeval Terms of Business (1200-1600)*, Cambridge (Mass.), 1934.

ERCOLE (Francesco), « La lotta delle classi alla fine del Medioevo », *Politica*, VI (1920), p. 193-233.

ERCOLE (Francesco), *Dal Comune al Principato*, Firenze, Vallecchi, 1929.

FALLETTI-FOSSATI (Carlo), *Il Tumulto dei Ciompi*, Roma-Torino-Firenze, Loescher, 1882, in-8°, 404 p.

FANFANI (Amintore), *Le origini dello spirito capitalistico in Italia*, Milano, Vita e Pensiero, 1933, in-8°.

FANFANI (Amintore), *Cattolicismo e protestantesimo nella formazione storica del capitalismo*, Milano, Vita e Pensiero, 1943, in-8°, 159 p.

FANFANI (Amintore), « La préparation intellectuelle à l'activité économique en Italie », *Le Moyen Age*, LVII, 3-4 (1951), p. 327-346.

FIUMI (E.), « La demografia fiorentina nelle pagine di Giovanni Villani », *A.S.I.*, CVIII (1950), p. 78-158.

FIUMI (Enrico), « Il computo della popolazione di Volterra nel Medioevo secondo il « sal delle bocche », *A.S.I.*, CVII, 1, (1949), p. 3-16.

FIUMI (Enrico), « La demografia fiorentina nelle pagine di Giovanni Villani », *A.S.I.*, CVIII (1950), p. 78-158.

FIUMI (Enrico), « Economia e vita privata dei fiorentini nelle rivelazioni statistiche di G. Villani », *A.S.I.*, XCI (1953), p. 207-241.

FIUMI (Enrico), « Sui rapporti economici tra città e contado nell'età comunale », *A.S.I.*, CXIV (1956), p. 18-68.

FIUMI (Enrico), « Fioritura e decadenza dell'economia fiorentina », *A.S.I.*, CXV (1957), p. 385-439 ; CXVI (1958), p. 443-510 ; CXVIII (1959), p. 427-502.

FIUMI (Enrico), « L'attività usuraria dei mercanti sangimignanesi nell'età comunale », *A.S.I.*, CXIX-I (1961), p. 145-162.

FRANCASTEL (Pierre), *Peinture et société*, Lyon, Aubin, 1951, in-8°, 309 p.

FRIEDELL (Egon), *A Cultural History of the Modern Age*, New York, A.A. Knopp, 1953, in-8°, XXIV-353 p., vol. 1.

FRUGONI (Arsenio), « La devozione dei Bianchi del 1399 », in *L'attesa dell'età nuova nella spiritualità della fine del Medioevo, Convegni del Centro di Spiritualità medievale*, Todi, 1962, p. 233-248.

GIORGETTI (A.) e CASANOVA (E.), « Il dono Giugni-Caniginai-De' Cerchi all'archivio di stato di Firenze », *A.S.I.*, V *s*, X (1892), p. 214-222.

GIUSTI (A.), « San Bernardino giurista ed economista », *Bullettino di Studi Bernardiniani*, 11 (1936), p. 109 *sqq.*

GRUNZWEIG (A.), « Les fonds du consulat de la mer aux Archives de l'État de Florence », *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, X, 1930.

GRUNZWEIG (A.), *Correspondance de la filiale de Bruges des Médicis*, « Commission d'Histoire de Belgique », Bruxelles, 1931.

GUTKIND (C.S.), *Cosimo de' Medici il Vecchio*, Firenze, Marzocco, 1949², in-8°, 439 p.

HALE (J.R.), HIGHLIELD (J.R.L.), *and* SMALEY (B.) (edited by), *Europe in the late Middle Age*, London, 1965.

HEERS (Jacques), *L'Occident aux 14e et 15e siècles, aspects économiques et sociaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 388 p.

HEERS (Jacques), *Le travail au Moyen Age*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 124 p.

HERLILY (D.), *Pisa in the Early Renaissance: A study of Urban Growth*, Yale, U.P., New Haven, 1958.

*Hommage à Lucien Febvre, Éventail de l'histoire vivante*, Paris, Colin, 1953, vol. II.

HUIZINGA (J.), *Autunno del Medioevo, trad. it. di* B. Jasinsk, Firenze, Sansoni, 1944, in-8°, XL-532 p.

JANETT (B.), *S. Antonino and Mediaeval Economics*, London, Manresa Press, 1914.

JONES (P.J.), « Florentine Families and Florentine Diaries in the Fourteenth Century », *Studies in Italian medieval History ...Papers of the British school at Rome*, XXIV (1956), p. 185-205.

JONES (P.J.), *Communes and despots : the city state in late medieval Italy*, « Transactions of the Royal Historical Society », V s., vol. 15, London, 1965, p. 71-96.

KNIGHT (Melvin M.), *Histoire économique de l'Europe jusqu'à la fin du Moyen Age, trad. fr. de* J. *et* E. Picard *et* H. Sée, Paris, Giard, 1930.

KOMINSKY (E.A.), « Peut-on considérer les 14e et 15e siècles comme l'époque de la décadence de l'économie européenne ? », in *Studi in onore di A. Sapori*, Milano, Istituto editoriale cisalpino, 1957, vol. I.

LABANDE (Edmond René), *L'Italie de la Renaissance, Évolution d'une société*, Paris, Payot, 1954, gd in-8°, 408 p.

LAVEDAN (Paul), *La représentation des villes dans l'art du Moyen Age*, Paris, Vanoest, 1954, in-4, 61 p.

LE BRAS (Gilbert), « La doctrine ecclésiastique de l'usure à l'époque classique », article « Usure », in *Dictionnaire de théologie catholique*, XV, 2, col. 2336-2371.

LE GOFF (Jacques), *Marchands et banquiers du Moyen Age*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956, in-8°, 128 p.

LE GOFF (Jacques), « Au Moyen Age : Temps de l'Église et temps du marchand », *Annales E.S.C.*, XV, 3 (1960), p. 417-433.

LE GOFF (Jacques), *La civilisation de l'Occident médiéval*, Grenoble, Arthaud, 1964, gd in-8°, 693 p.

LESTOCQUOY (Jean), « Le commerce des œuvres d'art au Moyen Age », in *Mélanges d'histoire sociale*, III, Paris, 1943.

LESTOCQUOY (Jean), « Les usuriers du début du Moyen Age », in *Studi in onore di Gino Luzzatto*, Milano, Giuffrè, 1950, Vol. I, p. 66-77.

LESTOCQUOY (Jean), *Les villes de Flandre et d'Italie sous la domination des patriciens*, Paris, Presses Universitaires de France, 1952, in-8°, 299 p.

LOPEZ (R.), « The trade of medieval Europe, the South », chap. V du t. II de la *Cambridge Economic History of Europe*, Cambridge, 1952, p. 257-365.

LUZZATTO (Gino), *Piccoli e grandi mercanti nelle città italiane del Rinascimento*, in *Saggi di storia e teoria economica in onore e ricordo di Giuseppe Prato*, Torino, 1931, p. 40 *sqq.*

LUZZATTO (Gino), *Storia economica d'Italia dall'età antica alla prima guerra mondiale*, vol. I - *L'Antichità e il medioevo*, Firenze, Sansoni, 1949, in-8°, XVI-396 p.

MARZI (Demetrio), *La Cancelleria della Repubblica Fiorentina*, Rocca San Casciano, Cappelli, 1910, in-8°, XXXVIII-775 p.

MASSERON (Alexandre), *Saint Antonin (1389-1459)*, Paris, Gabalda, 1926, in-16, 199 p.

MEISS (Millard), *Painting in Florence and Siena after the Black Death*, Princeton, U.P., 1951, 194 p.

MELIS (Federigo), *Storia della ragioneria, Contributo alla conoscenza e interpretazione delle fonti più significative della storia economica.* Bologna, Zuffi, 1950, in-8°, X-872 p.

MELIS (Federigo), *Aspetti della vita economica medievale (Studi nell' Archivio Datini di Prato)*, t. I, Firenze, Olschki, 1962, in-4, XXIV-731 p.

MESINI (F.S.), « La sociologia di san Bernardino da Siena », in *San Bernardino da Siena, Saggi e ricerche*, Milano, 1945.

MEUVRET (J.), « Manuels et traités à l'usage des négociants aux premières époques de l'âge moderne », *Études d'histoire moderne et contemporaine*, V (1953), p. 11 *sqq.*

MOLLAT (Michel), JOHANSEN (P.), POSTAN (M.), SAPORI (A.), VERLINDEN (C.), *L'économie européenne aux deux derniers siècles du Moyen Age*, X Congresso di Scienze Storiche, Relazioni VI, Firenze, Sansoni, 1955, p. 655-811.

MONTI (G.M.), *Le confraternite medioevali dell'Alta e Media Italia*, Venezia, Nuova Italia, 1926, in-8°, 2 vol. XVI-310, 184 p.

MORÇAY (René), *Saint Antonin archevêque de Florence*, Paris, Gabalda, 1914, in-8°, XXXII-504 p.

*Notariato (Il) nella civiltà italiana, biografie notarili dall'VIII al XX secolo*, Milano, Giuffrè, 1961, gd in-8°, VII-584 p.

NOVATI (Francesco), « Sul riordinamento dello studio fiorentino nel 1385, Documenti e notizie », *Bassegna bibliografica della letteratura italiana*, IV (1896), p. 318-323.

NUSSBAUM (F.L.), « The Economic History of Renaissance Europe », *The Journal of Modern History*, XIII (1941), p. 527-545.

*Opera di Werner Sombart nel centenario della nascita (L')*, Milano, Giuffrè, 1964, in-8°.

PANELLA (A.), « La guerra degli Otto Santi e le vicende della lotta contro i vescovi », *A.S.I.*, CI, (1943), p. 3-30.

PANELLA (A.), *Histoire de Florence*, Paris, Fayard, 1959, in-8°, 382 p.

PARDI (G.), « Disegno della storia demografica di Firenze », *A.S.I.*, LXXIV, 1 (1916), p. 3-85, 185-245.

PASSERINI (Luigi), *Storia degli stabilimenti di beneficenza della città di Firenze*, Firenze, Le Monnier, 1853, in-8°, XXI-962 p.

PASSERINI (Luigi), *Gli Alberti di Firenze, Genealogia, storia e documenti*, Firenze, Cellini, 1869-1870, 3 vol. in-fol.

PERRENS (François, Tommy), *Histoire de Florence depuis les origines jusqu'à la domination des Médicis*, t. VI *(De 1382 à 1435)*, Paris, Hachette, 1883, in-8°.

PERROY (Édouard), « A l'origine d'une économie contractée : les crises du 14e siècle », *Annales E.S.C.*, II (1949), p. 167-182.

PIATTOLI (Renato), « Un mercante del Trecento [F. Datini] e gli artisti del tempo suo », *Rivista d'arte*, XI, II, 1, 2-4 (1929), XII, II, 2, 1 (1930).

PIRENNE (Henri), « Les périodes de l'histoire sociale du capitalisme », *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, 1914.

PIRENNE (Henri), *Les villes du Moyen Age, essai d'histoire économique et sociale*, Bruxelles, Lamertin, 1927, in-16, 205 p.

PIRENNE (Henri), « L'instruction des marchands au Moyen Age », *Annales d'histoire économique et sociale*, I, 1929.

PIRENNE (Henri), *Histoire économique et sociale du Moyen Age*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963², XII-224 p.

POLIAKOF (Léon), *Les Banchieri juifs et le Saint-Siège du 13e au 17e siècle*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1963, gd in-8°, 369 p.

*Questioni di storia medievale, a cura di* E. Rota, Milano, Marzorati, 1944, gd in-8°, LXVIII-837 p.

*Questioni di storia moderna, a cura di* E. Rota, Milano, Marzorati, 1948, gd in-8°, XI-902 p.

RADO (A.), *Dalla repubblica fiorentina alla signoria medicea : Maso degli Albizzi e il partito oligarchico in Firenze dal 1382 al 1393*, Firenze, Vallecchi, 1926.

RENAUDET (Augustin), « Le problème historique de la Renaissance italienne », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, IX (1947), p. 21-35.

RENOUARD (Yves), « Affaires et hommes d'affaires dans l'Italie du Moyen Age », *Annales E.S.C.*, III, 3 (1948), p. 353-362.

RENOUARD (Yves), *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Age*, Paris, Colin, 1949, in-8°, IX-262 p.

RENOUARD (Yves), « Le commerce de l'argent au Moyen Age d'après deux livres récents », *Revue historique*, CCIII (1950), p. 41-52.

RENOUARD (Yves), « L'artiste et le client », *Annales E.S.C.*, V (1950), p. 361-365.

RENOUARD (Yves), « Du nouveau sur les hommes d'affaires italiens du Moyen Age », *Annales E.S.C.*, VII (1952), p. 75-86.

RENOUARD (Yves), « Affaires et culture à Florence au 14e et au 15e siècle », in *Storia della civiltà fiorentina, conferenze a cura della Libera Cattedra di storia della civiltà fiorentina, Il Quattrocento*, Firenze, Sansoni, 1954, p. 157-176.

RENOUARD (Yves), « Lumières nouvelles sur les hommes d'affaires italiens au Moyen Age », *Annales E.S.C.*, X, 1 (1955), p. 63-78.

REPETTI (Emmanuele), *Dizionario geografico fisico storico della Toscana*, Firenze, presso l'Autore e Editore, 1833-1843, 7 vol. in-8°.

REZASCO (Giulio), *Dizionario del linguaggio italiano storico ed amministrativo*, Firenze, Le Monnier, 1881, in-8°, XLVII-1287 p.

RIDOLFI (Roberto), *Gli archivi delle famiglie fiorentine*, Firenze, Olschki, 1934, in-8°, XIII-260 p.

RIDOLFI (Roberto), *L'archivio della famiglia Guicciardini*, Firenze, Olschki. 1935, gd in-8°, 250 p.

RODOLICO (Niccolò), *La democrazia fiorentina nel suo tramonto, (1372-1382)*, Bologna, Zanichelli, 1905, in-8°, 493 p.

RODOLICO (Niccolò), « Il proletariato operaio in Firenze nel sec. 14 », *A.S.I.*, CI (1943), p. 3-30.

RODOLICO (Niccolò), *I Ciompi, una pagina di storia del proletariato italiano*, Firenze, Sansoni, 1945, in-8°, XVI-248 p.

ROOVER DE (Raymond), « Aux origines d'une technique intellectuelle, la formation et l'expansion de la comptabilité en partie double », *Annales d'histoire économique et sociale*, IX (1937), p. 178-193 et 270-298.

ROOVER DE (Raymond), *The Medici Bank: its organisation, managament, operations and decline*, New York, New York University, 1947 (Business History Series, Graduate School of Business Administration).

ROOVER DE (Raymond), *Money, Banking and Credit in Mediaeval Bruges (Italian Merchant Bankers, Lombards and Money-Changers: A Study in the Origins of Banking)*, Cambridge (Mass.), The Mediaeval Accademy of America, 1948, gd in-8°, XVII-420 p.

ROOVER DE (Raymond), « I libri segreti del Banco dei Medici », *A.S.I.*, CVII (1949), 2.

ROOVER DE (Raymond), « Appunti sulla storia della cambiale e del contratto di cambio, in *Studi in onore di G. Luzzatto*, Milano, Giuffrè, 1950.

ROOVER DE (Raymond), *L'évolution de la lettre de change, (14e - 18e siècle)*, Paris, Colin, 1953, in-8°, 240 p.

ROOVER DE (Raymond), « The Concept of the Just Price », *Journal of Economic History*, 1958, p. 418-434.

ROOVER DE (Raymond), « La doctrine scolastique en matière de monopole et son application à la politique économique des communes italiennes », in *Studi in onore di A. Fanfani*, Milano, 1962, Vol. I, p. 151 *sqq.*

ROOVER DE (Raymond), « Gli antecedenti del Banco Mediceo e l'azienda bancaria di messer Vieri di Cambio de' Medici », *A.S.I.*, CXXIII-1 (1965), p. 3-13.

ROOVER DE (Raymond), « Cosimo de' Medici come banchiere e mercante », *A.S.I.*, CXXIII (1965), p. 467-474.

RUBINSTEIN (Nicolai), *The Government of Florence under the Medici*, 1434-1494, Oxford, Clarendon Press, 1966, in-8°, XII-366 p.

RUTENBURG (V.I.), *Essai sur l'histoire du capitalisme naissant en Italie, les compagnies florentines au 14e siècle*, Moscou-Leningrad, 1951.

RUTENBURG (V.I.), *Narodnye dvizèniga v gorodach Italii 14e nacalo 15 reka (Les mouvements populaires en Italie du 14e au début du 15e)*, Moska-Leningrad, 1958, 344 p.

RUTENBURG (V.I.), « La vie et la lutte des Ciompi », *Annales E.S.C.*, XX, 1 (1965), p. 95-109.

SALVIOLI (G.) « La dottrina dell'usura secondo i canonisti e i civilisti italiani nei *sec. 13* e *14* », in *Studi giuridici in onore di Carlo Fadda per il XXV anno del suo insegnamento, Napoli*, 1906, vol. II, p. 259-278.

SAPORI (Armando), *La crisi delle compagnie mercantili dei Bardi e dei Peruzzi*, Firenze Olschki, 1926, in-8°, XX-308 p.

SAPORI (Armando), *Una compagnia di Calimala ai primi del Trecento*, Firenze, Olschki, 1932, in-8°, 420 p.

SAPORI (Armando), *I libri di commercio dei Peruzzi*, Milano, 1934.

SAPORI (Armando), *Mercatores*, Milano, 1941.

SAPORI (Armando), *I libri della ragione bancaria dei Gianfigliazzi*, Milano, 1943.

SAPORI (Armando), *La compagnia dei Frescobaldi in Inghilterra*, Firenze, Olschki, 1947, in-8°, 174 p.

SAPORI (Armando), « Ser Lapo Mazzei », *Archivio storico Pratese*, 1950.

SAPORI (Armando), « Gli Alberti del Giudice di Firenze », in *Studi in onore di Gino Luzzato*, Milano, Giuffré, vol. I, p. 14-192.

SAPORI (Armando), *Le marchand italien au Moyen Age*, Paris, Colin, 1952, gd in-8°, LXX-126 p.

SAPORI (Armando), *I libri degli Alberti del Giudice*, Milano, 1952.

SAPORI (Armando), *Compagnie e Mercati di Firenze Antica*, Firenze. 1955[4], in-4, CX-34 p.

SAPORI (Armando), *Studi di storia economica*, Firenze, Sansoni, 1955[3], gd in-8°, 2 vol., XXXII-1 370 p.

SAPORI (Armando), « I primi viaggi di Levante e di Ponente delle galere fiorentine », *A.S.I.*, CXIV (1956), p. 69-89.

SCARAMELLA (G.), *Firenze allo scoppio dei Ciompi*, Pisa, F. Mariotti, 1914, in-8°, 78 p.

SCHIAPPARELLI (A.), *La casa fiorentina e i suoi arredi nei sec. 14 e 15*, Firenze, Sansoni, 1908, in-8°, XXIV-302 p.

SOMBART (Werner), *Der Bourgeois, zur Geistesgeschichte des modernen Wirtschaftsmenschen*, München, Duncker u. Humblot, 1913, in-8°, VII-540 p.

SOMBART (Werner), *Der moderne Kapitalismus*, München, Duncker u. Humblot, 1921-1928, 3 t. en 6 vol. in-8°.

TAMASSIA (Nino), *La famiglia italiana nei sec. 15 e 16*, Milano-Palermo-Napoli, Sandron, 1911, in-8°, XX-373 p.

TAWNEY (Richard Henry), *La religion et l'essor du capitalisme, trad. fr. de* O. Merlat, Paris, Rivière, 1951, in-8°, XIX-320 p.

TONIOLO (G.), *Dei remoti fattori della potenza economica di Firenze nel Medioevo*, Milano, Hoepli, 1882, in-8°.

TONIOLO (G.), *Storia dell'economia sociale in Toscana nel Medioevo*, Città del Vaticano Comitato per l'Opera Omnia di G. Toniolo, s. I. - *Scritti storici*, vol. 2 et 3, 1948.

TONIOLO (G.), *Scolastica ed umanesimo nella economia toscana del Rinascimento*, in *Scritti scelti a cura di* F. Meda, Milano, Vita e Pensiero, 1921.

TOZZI (Glauco), « San Tommaso sul commercio e sul credito », in *Studi in onore di A. Fanfani*, Milano, 1962, vol. 2.

TRUNGERBERGER (A.), *San Bernardino da Siena. Considerazioni sullo sviluppo dell'etica economica cristiana nel primo Rinascimento*, Bari, 1951.

UGURGIERI DELLA BERARDENGA (Curzio), *Gli Acciaioli di Firenze nella luce dei loro tempi*, Firenze, Olschki, 2 vol. in-8°, XII-786 p.

VALERI (N.), *L'Italia nell'età dei principati dal 1343 al 1516*, Verona, Mondadori, 1949.

*Vita (la) privata dei Fiorentini nei secoli XIV e XV*, Firenze, Olschki, 1966, in-8°, 171 p.

WARBURG (Aby), « Francesco Sassetti's letzwillige Verfügung », in *Gesammelte Schrifften*, I, Leipzig-Berlin, 1932, p. 127-158 et 353-365.

WEBER (Max), *L'etica protestante e lo spirito del capitalismo, trad. it. di* P. Burresi, Roma, Leonardo, 1945, in-8°, LVI-228 p.

WOLFF (Philippe) et MAURO (Frédéric), *L'âge de l'artisanat (5e - 18e siècle)*, *Histoire générale du Travail*, t. II, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1960.

## B. — *Histoire de la culture et études littéraires*

ALTAMURA (Antonio), *La letteratura italiana del secolo XV*, Roma, Editrice Studium, 1959, in-16, 170 p.

AUBENQUE (Pierre), *La prudence chez Aristote*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, in-8°, 192 p.

BACCI (O.), « Nota di tutti i maestri di grammatica che sono in Toscana », *Miscellanea storica della Valdelsa*, III, p. 88-95.

BARBI (Michele), « Vegna il cavalier sovrano », *Studi danteschi*, X, 1925.

BARON (Hans) « Renaissance in Italien », *Archiv für Kulturgeschichte*, XVII (1927), p. 226-252 ; XXI (1931), p. 95-119.

BARON (Hans), « Das Erwachen des historischen Denkens in Humanismus des Quattrocento », *Historische Zeitschrift*, 147 (1932), p. 5-20.

BARON (Hans), « Cicero and the Roman Civic Spirit in the Middle Age and Early Renaissance », *John Roylands Library Bulletin*, XXII (1938), p. 72-97.

BARON (Hans), « Lo sfondo storico del Rinascimento fiorentino », *La Rinascita*, I (1938), 1-2, p. 50-72.

BARON (Hans), « A sociological Interpretation of the Early Renaissance in Florence », *South Atlantic Quaterly*, XXXVIII (1939), p. 417-448.

BARON (Hans), « A struggle for Liberty in the Early Renaissance », *American Historical Review*, LV (1953), 2-3, p. 265-289 et 544-570.

BARON (Hans), « La Rinascita dell'etica statale romana nell'Umanesimo fiorentino del Quattrocento », *Civiltà moderna*, VII, 1955.

BARON (Hans), *Humanistic and Political Literature in Florence and Venice at the Beginning of the Quattrocento*, Cambridge (Mass.), U.P., 1955, in-8°, 223 p.

BARON (Hans), *The Crisis of the Early Italian Renaissance. Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny*, Princeton, U.P., 2 vol., in-8°, XIX-656 p.

BATTAGLIA (Felice), *Il pensiero pedagogico del Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1960, in-8°, XVI-670 p.

BATTAGLIA (Salvatore), « Dall'esempio alla novella », *Filologia romanza*, VII (1960), 1-2, p. 22-84.

BENETTI-BRUNELLI (Valeria), *Le origini italiane della scuola umanistica*, Milano, 1919.

BENETTI-BRUNELLI (Valeria), *L.B. Alberti e il rinnovamento pedagogico del Quattrocento*, Firenze, Vallecchi, 1925, in-8°.

BENETTI-BRUNELLI (Valeria), *Il rinnovamento della politica nel pensiero del sec. 15 in Italia*, Torino, Paravia, 1927, in-8°.

BILLANOVICH (G.) *et* OUY (G.), La première correspondance échangée entre Jean de Montreuil et Coluccio Salutati, « *Italia medioevale e umanistica* », VII (1964), p. 337-374.

BLUM (Rudolf), *La biblioteca della Badia fiorentina e i codici di Antonio Corbinelli*, Città del Vaticano, 1951, gd in-8°, XII-190 p.

BONFIGLI (L.), *Otto lettere e una canzone di B. Pitti*, Lucca, 1906.

BONFIGLI (L.), « B. Pitti per la via d'Alamagna », *Archivio per l'Alto Adige*, 1907, p. 16 *sqq.*

BONGI (P.), *Di Paolo Guinigi e delle sue ricchezze, discorso*, Livorno, Giusti, 1871.

BONORA (Ettore), « Récension à C. Varese, *Prosatori volgari del Quattrocento* », *Rass. Lett. It.*, VII (1956), p. 520-527.

BONTEMPELLI (Massimo), *Prose di fede e di vita nel primo tempo dell'Umanesimo*, Firenze, Sansoni, 1913, in-8°, X-118 p.

BORGHI (Vincenzo), « La dottrina morale di Coluccio Salutati », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, 1934, p. 75-102 et 469-472.

BRANCA (Vittore), *Linee di una storia della critica al Decameron*, Milano, 1939, in-8°, 186 p.

BRANCA (Vittore), « Per il testo del Decameron. La prima diffusione del Decameron », *Studi di filologia italiana*, VIII (1950), p. 29-43.

BRANCA (Vittore), « Per il testo del Decameron, Testimonianze della tradizione volgata », *Studi di filologia italiana*, XI (1953), p. 163-234.

BRANCA (Vittore), *Boccaccio medievale*, Firenze,Sansoni, 1956, in-8°, XII-240 p.

BRANCA (Vittore), *Tradizione delle opere di Giovanni Boccaccio*, Roma, Ed. Storia e Letteratura, 1958, gd in-8°, XL-380 p.

BRANCA (Vittore), « Fra Morelli e Sacchetti, vita pubblica e domestica nella Firenze del primo Quattrocento », in *Saggi e ricerche in memoria di E. Li Gotti*, Palermo, 1962, vol. 1, p. 274-278.

BUCHHOLZ (G.), « Die Meslocanze des Michele Siminetti », *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte und Renaissance-Literatur*, II, 1889, p. 340-359.

BUCK (August), « Die Studia Humanitatis und ihre Methode », *Bibl. d'Hum. et Ren.*, XXI (1959), 2, p. 273-290.

BURCKHARDT (Jacob), *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, Paris, Plon, 1885, 2 vol., in-8°.

BURDACH (C.), *Riforma, Rinascimento, Umanesimo. Due Dissertazioni sui fondamenti della cultura e dell'arte della parola moderna*, Firenze, Sansoni, 1935, in-8°, XX-176 p.

CAGNI (Giuseppe Maria), « I codici vaticani appartenenti alla biblioteca di Giannozzo Manetti », *Bibliofilia*, LXII (1960), 1, p. 1-43.

CALÒ (Giovanni), *Filippo Villani e il Liber de origine civitatis Florentie et eiusdem famosis civibus*, Rocca San Casciano, 1904.

CANTIMORI (Delio), « Rhetoric and Politics in Italian Humanism », *Journal of the Warburg Institute*, 1, p. 83-102.

CARETTI (Lanfranco), *Saggio sul Sacchetti*, Bari, Laterza, 1951, in-8°.

CAROTTI (Natale), « Un politico umanista del Quattrocento : Francesco Barbaro », *Rivista storica italiana*, 1937, 2, p. 18-37.

CERVANI (Giulio), « Il Rinascimento italiano nella interpretazione di Hans Baron », *Nuova Rivista Storica*, XXXIX (1955), 3, p. 429-503.

CHASTEL (A.) - KLEIN (R.), *L'Europe de la Renaissance*, Bruxelles, Éditions de la connaissance, 1963, 348 p.

CHIARI (Alberto), *Indagini e letture, 3ª serie*, Firenze, Le Monnier, 1961, in-8°, p. VIII-368.

CIPOLLA (C.M.), « Il valore di alcune biblioteche nel Trecento », *Bollettino storico pavese*, VII (1944), 1-2, p. 5-21.

*Civiltà fiorentina (Libera Cattedra di storia della), Il Trecento*, Firenze, Sansoni, 1953, in-8°, VIII-228 p.

*Civiltà fiorentina (Libera Cattedra di storia della), Il Quattrocento*, Firenze, Sansoni, 1954, in-8°, VIII-302 p.

*Civiltà fiorentina (Libera Cattedra di storia della), Secoli vari*, Firenze, Sansoni, 1958, in-8°, VIII-338 p.

*Civiltà fiorentina (Libera Cattedra di storia della), Studi Fiorentini*, Firenze, Sansoni, 1963, in-8°, V-423 p.

COPPOLA (Domenico), *La poesia religiosa del sec. XV*, Firenze, Olschki, 1963.

CURTIUS (E.R.), *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, trad. E. Brejoux, Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 738 p.

DAGLIO (A.), « L'anonimo genovese poeta della borghesia di Genova fra il sec. XIII-XIV », *Giornale storico della Liguria*, XII, 1940.

D'ANCONA (Alessandro), « Le lettere di una gentildonna fiorentina » in *Varietà storiche e letterarie*, vol. II, p. 228-238, Milano, Treves, 1885.

DEBENEDETTI (Salvatore), « Sui più antichi doctores puerorum a Firenze », *Studi medievali*, 1906-1907, II, p. 327-351.

DEBENEDETTI (Salvatore), « Lambertuccio Frescobaldi poeta e banchiere fiorentino » in *Studi critici in onore di Guido Mazzoni*, Firenze, 1907, vol. I.

DEBENEDETTI (Salvatore), « Il libro di buoni costumi di Paolo da Certaldo », *G.S.L.I.*, LXXX (1922), p. 201 *sqq*.

DE BLASI (Giorgio), « Problemi critici del Rinascimento », in *Letteratura Italiana, le Correnti*, Milano, Marzorati, 1951, vol. I, p. 203 *sqq*.

DELARUELLE (E.), « La spiritualité au 14e et 15e siècle », *Cahiers d'Histoire mondiale*, I, 5 (1959), p. 59-70.

DINUCCI (A.G.), « Giovanni Sercambi e le sue Croniche », *Rassegna Nazionale*, II, 57 (1927), p. 43 *sqq* et 93 *sqq*.

DINUCCI (A.G.), « Le novelle nelle Cronache di Giovanni Sercambi », in *Miscellanea Bongi*, Lucca, Artigianelli, 1931, p. 161-173.

DIONISOTTI (Carlo), *Discorso sull'umanesimo italiano*, Verona, 1956, in-8°, 35 p.

DOREN (Alfred), *Fortuna im Mittelalter und in der Renaissance*, « Vorträge der Bibliotek Warburg », I, Berlin-Leipzig, 1922-1923, p. 71-144.

FABRONI (Angelo), *Pallanti Stroctii vita*, Parmae, in aedibus Palatinis, 1802.

FANELLI (Vittorio), « I libri di messer Palla di Nofri Strozzi, » *Convivium*, I (1949), p. 57-73.

FASOLI (Cesare), « La civiltà dell'Umanesimo e il problema del Rinascimento », *Itinerari*, IV (1956), 22-24, p. 470-492.

FERGUSON (Wallace), *The Renaissance in Historical Tought, Five Centuries of Interpretation*, Boston, Rifflin, 1948.

FERGUSON (Wallace), *Renaissance Studies*, London-Ontario, Talbot, 1963, in-8°, 170 p.

FERGUSON (Wallace), « Recension à H. Baron, *The Crisis of the Early Renaissance* », *Speculum*, XXXI (1956), p. 344-346.

FIOCCO (Giuseppe), « La casa di Palla Strozzi », *Memorie dell'Accademia dei Lincei, Scienze Morali*, s. VIII, V (1954), p. 361-382.

FLAMINI (Francesco), *La lirica toscana del Rinascimento anteriore ai tempi di Lorenzo il Magnifico*, Pisa, Nistri, 1891, in-8°, XI-811 p.

FORMIGARI (G.), *Letteratura del Quattrocento*, Milano, Principato, 1940.

FLORA (Francesco), « Umanesimo », *Letterature Moderne*, 1950, p. 19-29.

FRUGONI (Arsenio), « Il mercante di Prato », *L'Italia che scrive*, XLII (1959), 6, p. 145-146.

FUBINI (Mario), *Studi sul Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1947, in-8°, 322 p.

FUBINI (Riccardo), « Recension à H. Baron, *Humanistic and Political Literature* et *The Crisis of the Early Renaissance* », *G.S.L.I.*, CXXV (1958), p. 631-638.

GALLAVRESI (G.), « B. Pitti scudiere del genero di Gian Galeazzo Visconti », *Archivio storico lombardo*, VI, 59 (1922), p. 404 *sqq.*

GARIN (Eugenio), *Il Rinascimento Italiano*, Milano, Ipsi, 1941.

GARIN (Eugenio), *I trattati morali di Coluccio Salutati*, Firenze, Le Monnier, 1944.

GARIN (Eugenio), *Medioevo e Rinascimento, Studi e ricerche*, Bari, Laterza, 1959, in-8°, 340 p.

GARIN (Eugenio), *L'Umanesimo italiano*, Bari, Laterza, 1952, in-8°, VII-276 p.

GARIN (Eugenio), « Ricerche sulle traduzioni di Platone nella prima metà del sec. 15 », in *Medioevo e Rinascimento, studi in onore di B. Nardi*, Firenze, Sansoni, 1956, p. 339-374.

GARIN (Eugenio), *L'educazione in Europa (1400-1600)*, Bari, Laterza, 1957, in-8°.

GARIN (Eugenio), *Dal Medioevo al Rinascimento (La crisi del pensiero medievale, Interpretazioni del Rinascimento)*, Firenze, Sansoni, 1957, in-8°, 90 p.

GARIN (Eugenio), *Il pensiero pedagogico dell'Umanesimo*, Firenze, Sansoni, 1958, in-8°, XXVIII-748 p.

GARIN (Eugenio), *La cultura filosofica del Rinascimento italiano, Ricerche e documenti*, Firenze, Sansoni, 1961, in-8°, XII-509 p.

GENTILE (Giovanni), *Studi sul Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1936, in-8°.

GENTILE (Giovanni), *Il pensiero italiano nel Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1940, 2 vol. in-8°.

GERVINUS (G.G.), « Geschichte der florentinischen Historiographie bis zum sechzenten Jahrhundert », in *Historische Schrifften*, Frankfurt, Varrentrap, 1833.

GETTO (Giovanni), « Storia economica e storia letteraria », *Lettere italiane*, VII (1955), p. 438-450.

GIESEBRECHT (G.), *Dell'istruzione in Italia nei primi secoli del Medioevo, trad. it. di* C. Pascal, Firenze, Sansoni. 1895, in-16, 95 p.

GILBERT (F.), *Machiavelli e la vita culturale del suo tempo*, Bologna, Il Mulino, 1964, in-8°, 255 p.

GILBERT (F.), *Machiavelli and Guicciardini, Politics and History in Sixteenth Century Florence*, Princeton, U.P., 1965, X-394 p.

GIORGI (P.), *Sulla Cronaca di Giovanni di Paolo Morelli*, Firenze, Barbera, 1882, in-16.

GRAYSON (Cecil), « Giovanni Rucellai e il suo Zibaldone », *Italian Studies*, XVI (1960).

GUERRI (Domenico), *La corrente popolare nel Rinascimento. Berte, burle e baie nella Firenze del Brunellesco e del Burchiello*, Firenze, Sansoni, 1931, in-8°, VIII-176 p.

GUASTI (Cesare), « Ser Lapo Mazzei », in *Scritti Storici*, Prato, Belli, 1894, vol. I, p. 366-476.

GUIDI (P.), *Inventari di libri nelle serie dell'Archivio Vaticano (1278-1459)*, Città del Vaticano, 1948.

GUIDOTTI (P.), « Un amico del Petrarca e del Boccaccio : Zanobi da Strada », *A.S.I.*, LXXXVIII (1930), p. 249-294.

GUTKIND (C.S.) « Burchiellana, Studien zur volkstümlichen Kehrseite der Renaissance », *Archivum Romanicum*, XV (1931), p. 1 *sqq.*

GUZZONI DEGLI ANCARANI (Carla), *La Cronica domestica toscana dei sec. 14 et 15*, Lucca, Baroni, 1920.

ILGNER (Karl), *In S. Antonini Archiepiscopi florentini O.P. sententias de valore et de pecunia commentarius...*, Vratislaviae, typis ephemeridis Slesische Zeitung, 1902, in-8°, 48 p.

ILGNER (Karl), *Die volwirtschaftlichen Ausschauungen Antonins von Florenz*, Paderborn, Schoeningh, 1904.

KOELHER (R.), « Illustrazioni comparative di alcune novelle del Sercambi », *G.S.L.I.*, XIV, p. 95-101.

KIBRE (Pearl), « The intellectuel Interests reflected in Libraries of the fourteenth and fifteenth Centuries », *Journal of the History of Ideas*, VII (1946), p. 257-297.

KRISTELLER (Paul Oskar), « Il Petrarca, l'Umanesimo e la scolastica », *Lett. It.*, VII (1955), p. 367.

KRISTELLER (Paul Oskar), *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1956, gd in-8°, XVI-682 p.

KRISTELLER (Paul Oskar), « Umanesimo filosofico e umanesimo letterario », *Lett. It.*, XIV (1962), 4, p. 381-394.

*Letteratura Italiana, I Minori*, Milano, Marzorati, 1961, vol. I, gd in-8°, XVI-871 p.

LEVI (Ezio), *Botteghe e canzoni della vecchia Firenze*, Bologna, Zanichelli, 1928, in-8°.

LI GOTTI (Ettore), *Restauri trecenteschi*, Palermo, 1947.

LONGHENA (M.), « I manoscritti del quarto libro del De varietate fortunae di P. Bracciolini contenente il racconto di Niccolò de' Conti », *Biblioteca della Società Geografica italiana*, 1925, 1-6.

LUGLI (Vittorio), *I trattatisti della famiglia nel Quattrocento*, Bologna, Formiggini, 1909, in-8°.

MANCINI (Augusto), « Inventari di librerie umanistiche », *Aevum*, I (1927), p. 456 *sqq.*

MANCINI (Augusto), « Umanisti e Umanesimo », *Rinascimento*, V (1954), I, p. 3-17.

MARCHESINI (Ugo), *Filippo Villani pubblico lettore della Divina Commedia in Firenze*, Firenze, 1895 (Nozze Flamini-Fanelli).

MARCOTTI (Giovanni), *Un mercante fiorentino e la sua famiglia nel sec. XV*, Firenze, Barbera, 1881 (Nozze Arnaldi-Nardi).

MARTIN von (Alfred), *Studien zu Coluccio Salutati*, Leipzig, Teubner, 1916, in-8°, 74 p.

MARTIN von (Alfred), *Mittelalterliche Welt-und Lebenauschauung in Spiegel der Schriffien C. Salutatis*, München, Oldenburg, 1913, in-8°, XII-166 p.

MARTIN von (Alfred), *Soziologie der Renaissance zur Physiognomik und Rhythmik buergerlichen Kultur*, Stuttgart, Enke Verlage, 1932, in-8°.

MARTINES (L.), « Addenda to the Life of Antonio Corbinelli », *Rinascimento*, VIII-1 (1957), p. 3-19.

MARTINES (Lauro), *The Social World of the Florentine Humanists (1390-1460)*, Princeton, U.P., 1963, in-8°, 420 p.

MAZZI (Curzio), *Il Burchiello (saggio di studi sulla sua vita e sulla sua poesia)*, Bologna Fava e Caragnani, 1877.

MAZZI (Curzio), « La biblioteca di messer Bartolomeo Borghesi ed altre in Siena del Rinascimento » *Rivista delle biblioteche e degli archivi*, VI (1895), p. 105-125 ; 150-159.

MELAZZINI (Giuseppe), « G. Morelli scrittore », *Studia Ghisleriana* (Studi letterari per il 250 anniversario della nascita di C. Goldoni), II (1957), p. 177-202.

MESSERI (A.), « Matteo Palmieri cittadino di Firenze del sec. XV », *A.S.I.*, V, XIII (1894), p. 256-340.

MESSINA (Michele), « In margine all'edizione critica dei sonetti del Burchiello », *La Bibliofilia*, LIV (1952).

MICHEL (Paul-Henry), *Un idéal humain au 15e siècle: La pensée de L.B. Alberti, 1404-1472*, Paris, Belles-Lettres, 1930, in-8°, 649 p.

MICCOLI (Giovanni), « Giovanni Rucellai e il suo Zibaldone », *Studi medievali*, III (1962), 1, p. 196-202.

MINUTOLI (Carlo), « Vita di Giovanni Sercambi », *Atti della R. Accademia dei Filomati*, Lucca, Giusti, 1845, p. 133-196.

MIROT (Léon), *Buonaccorso Pitti, aventurier, joueur et diplomate*, Paris, 1932.

*Mondo (Il) antico nel Rinascimento, Atti del V Convegno di studi sul Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1958, in-8°, 288 p.

MONNIER (Philippe), *Le Quattrocento, essai sur l'histoire littéraire du 15e siècle italien*, Paris, Perrin, 1901, 2 vol. in-8°.

MONTANARI (Fausto), « L'animo di un antico mercante fiorentino [Paolo da Certaldo]» *Humanitas*, 1950, p. 422-428.

MONTANARI (Fausto), « Medioevo e Rinascimento », *Studium*, LII (1956), 7-8, p. 464-470.

MÜNTZ (Eugenio), *Precursori e propugnatori del Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1920, in-8°, 200 p.

NARDI (Bruno), *Il pensiero pedagogico del Medioevo*, Firenze, Sansoni, 1956, in-8°, XII-512 p.

NICCOLINI (Ginevra), « Libri di ricordanze dei Niccolini », *Rivista delle Biblioteche e degli Archivi*, II (1924), p. 1-30, 88-91, 172-187, 242-252.

NICCOLINI (Ginevra), *The Chronicles of a Florentine Family 1200-1400*, London, Cape, 1933, in-8°, 363 p.

NOBLE (H.D.), Article « Prudence », in *Dictionnaire de Théologie catholique*, XIII, 1023-1076.

NOVATI (Francesco), *La giovinezza di Coluccio Salutati (1331-1353), saggio di un libro sopra la vita, le opere, i tempi di Coluccio Salutati*, Torino, Loescher, 1888, in-8°, VII-123 p.

NOVATI (Francesco), « Monna Bambaccaia contessa di Montescudaio e i suoi Detti d'Amore », *G.S.L.I.*, XXVIII (1896), p. 113 *sqq.*

NOVATI (Francesco), « Inventario di una libreria fiorentina del primo Quattrocento », *Bullettino della società bibliografica italiana*, I, 1898, p. 10-12.

ORIGO (Iris), *Le marchand de Prato*, Paris, Albin Michel, 1959, in-8°, 364 p.

OZANAM (A.F.), *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie depuis le 8e jusqu'au 13e siècle*, Paris, Lecoffre, 1850, in-8°, VII-416 p.

OZANAM (A.F.), *Des écoles et de l'instruction publique en Italie...*, Paris, Lecoffre, 1850, in-8°, 152 p. (Trad. it., Firenze, Sansoni, 1895, in-16, 74 p.).

PADOAN (Giorgio), « Petrarca, Boccaccio e la scoperta delle Canarie », *Italia medioevale e umanistica*, VII (1964), p. 263-277.

PAPALEONI (G.), « Maestri di grammatica in Toscana », *A.S.I.*, V, XIV (1894), p. 149-152.

PAPARELLI (Gioacchino), *Feritas, Humanitas, Divinitas: le componenti dell'Umanesimo*, Messina-Firenze, D'Anna, 1960, in-8°, 304 p.

PASQUI (U.), « La biblioteca d'un notaro aretino del sec. 14 », *A.S.I.*, VS, IV (1889), p. 250-255.

PATCH (Howard-Rollin), *The goddes Fortuna in Mediaeval Literature*, Cambridge (Mass.), U.P., 1927.

PATCH (Howard-Rollin), « The Tradition of the Goddes Fortuna in Roman Literature and in the Transitional Period », *Smith College Studies in Modern Languages*, III, Northampton (Mass.), 1922, 3, p. 131-177 ; 4, p. 179-235.

PECORARO (M.), « Ricordi di Giovanni Morelli », *Rinascimento*, VIII (1957), 1, p. 143-149.

*Pensée humaniste et tradition chrétienne aux 15e et 16e siècles, Actes du premier Congrès international d'Études Humanistes*, Paris, Boivin, 1950, in-8°.

PETRINI (M.), « L'uomo di L.B. Alberti », *Belfagor*, VI (1951), p. 651-672.

PETROCCHI (G.), « Il novelliere medievale del Sercambi », *Convivium*, 1949, p. 74-89.

PETROCCHI (G.), « Dispute ascetiche per l'anima di un mercante », *Giornale italiano di filologia*, VI (1953), p. 97-106.

PINTOR (F.), *La libreria di Cosimo de' Medici nel 1418*, Firenze, 1902 (Nozze Della Torre - Guidotti).

PINTOR (F.), « Per la storia della libreria medicea nel Rinascimento », *Italia medievale e umanistica*, III (1960), p. 189-212.

PIROMALLI (Antonio), *Dal Quattrocento al Novecento, Saggi critici*, Firenze, Olschki, 1965, in-8°, 189 p.

PONTE (Giovanni), « Recension à H. Baron, *The Crisis of the Early Italian Renaissance* », *Rass. Lett. It.*, VII (1957), p. 106-110.

PONTE (Giovanni), « Giovanni Rucellai ed il suo Zibaldone », *Rass. Lett. It.*, VII, 3 (1960), p. 470-473.

PREVITERA (C.), *La poesia giocosa e l'umorismo dalle origini al Rinascimento*, Milano, Vallardi, 1939.

PULIATTI (Pietro), *La letteratura ascetica e mistica del Quattrocento*, Catania, 1953.

PULLINI (Giovanni), *Burle e facezie del Quattrocento*, Pisa, Nistri-Lischi, 1958, 184 p.

*Questioni e correnti di storia letteraria, a cura di* A. Momigliano, Vol. III, Milano, Marzorati, 1949, gd in-8°, 966 p.

RADETTI (Giorgio), « Le origini dell'Umanesimo civile fiorentino nel Quattrocento », *Giornale critico della filosofia italiana*, XXVIII (1959), 1, p. 98-122.

RAMAT (Raffaello), « Rinascimento e Umanesimo », in *Civiltà letteraria italiana*, Firenze, Sansoni, 1950.

RENUCCI (Paul), *L'aventure de l'humanisme européen au Moyen Age*, Paris, Belles-Lettres, 1953, in-8°, 272 p.

RENUCCI (Paul), « Fille ou garçon ? Un singulier jeu de hasard florentin du 16e siècle » *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse, Littératures*, 1 (1952-1953), p. 46-53.

RICCI (Pier-Giorgio), « Anedotti di letteratura fiorentina », *Rinascimento*, II, III (1962) p. 31-56.

*Rinascimento (Il), significato e limiti. Atti del III Convegno Internazionale di Studi sul Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1953, gd in-8°, 212 p.

RODOCANACCHI (E.), « Un aventurier florentin, Buonaccorso Pitti », *Bulletin Italien*, 2 (1902), p. 257-279.

ROESLER (A.), *Kardinal Johannes Dominicis Erziehunglehre und die uebringen paedagogischen Leistungen Italiens im 15. Jahrhundert*, Friburg, Herder, 1894.

ROSSI (Vittorio), *Scritti di critica letteraria, vol. II. - Studi sul Petrarca e sul Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1930, in-8°, 464 p.

ROSSI (Vittorio), « L'indole e gli studi di Giovanni di Cosimo de' Medici », *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei, Cl. di Scienze Morali*, II (1893), p. 51 *sqq.*

ROSSI (Vittorio), *Il Quattrocento*, Milano, Vallardi, 1949[4], gd in-8°, XII-574 p.

RUSSO (Luigi), « Umanesimo, Rinascimento, Controriforma e la storiografia contemporanea », in *I Classici Italiani*, vol. 1, Firenze, Sansoni, 1940.

RUSSO (Luigi), « Ser Giovanni Fiorentino e Giovanni Sercambi », *Belfagor*, XI (1956), p. 489 *sqq.*

RUSSO (Luigi), « Caterina Benincasa e Bernardino da Siena », *Belfagor*, XII (1957), 2, p. 121-132.

SABBADINI (Remigio), *Le scoperte dei codici greci e latini nei secoli 14 e 15*, Firenze, Sansoni, 1905, in-8°, VIII-234 p.

SABBADINI (Remigio), *Le scoperte..., Nuove ricerche*, Firenze, Sansoni, 1914, in-8°, VIII-276 p.

SABBADINI (Remigio), *Il metodo degli umanisti*, Firenze, Le Monnier, 1920, in-16, 77 p.

SAITTA (Giovanni), *La teoria dell'amore e l'educazione nel Rinascimento*, Bologna, 1947.

SAITTA (Giovanni), *Il pensiero italiano nell'Umanesimo e nel Rinascimento*, Firenze, Sansoni, 1961, 3 vol. in-8°, VIII-718, VI-618, IV-616 p.

SALVIOLI (Giuseppe), *L'istruzione pubblica in Italia nei sec. 8 9 e 10*, Firenze, Sansoni 1898, in-16, 131 p.

SANTINI (Emilio), « La protestatio de justitia nella Firenze medicea del sec. 15 », *Rinascimento*, X (1959), p. 33-106.

SAPEGNO (Natalino), *Storia letteraria del Trecento*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1963, in-8°, 409 p.

SASSO (Gennaro), « Qualche osservazione sul problema della virtù e della fortuna nell'Alberti », *Il Mulino*, II (1953), 11-12 p., 600-618.

SASSO (Gennaro), « Florentina libertas e Rinascimento italiano nell'opera di Hans Baron », *Rivista storica italiana*, LXIX (1957), p. 250-276.

SCAGLIONE (Aldo), « Recension à H. Baron, *The Crisis of the Early Italian Renaissance* », *Romance Philology*, X (1956), 2, p. 129-137.

SCAGLIONE (Aldo), *Nature and Love in the Late Middle Ages*, Berkeley, University of California Press, 1963, in-8°, 250 p.

SCIACCA (Giuseppe Maria), « L'idea della morte fondamento della vita attiva nel pensiero di Coluccio Salutati », *Rassegna di scienze filosofiche*, 11 (1949), 3-4, p. 98-119.

SCIACCA (Giuseppe Maria), *La visione della vita nell'Umanesimo*, Palermo, Palumbo, 1954, in-8°, 217 p.

SCRIVANO (Riccardo), « Lionardo Frescobaldi, *Viaggi in Terrasanta* », *Rass. Lett. It.*, VII (1962), 2, p. 320.

SEGRE (Cesare), *Lingua stile e società, studi sulla storia della prosa italiana*, Milano, Feltrinelli, 1963, in-8°, 440 p.

SEIGEL (J.E.), « Civic Humanism or Ciceronian Rhetoric ? the Culture of Petrarch and Bruni », *Past and Present*, (Oxford, Corpus Christi College), 1965-2.

SEILDMAYER (Michael), « Religiös - Etische Probleme des italienischen Humanismus » *Germanisch - Romanische Monatsschrift*, VIII (1958), 2, p. 105-126.

SIMONE (Franco), « Le Moyen Age et la critique moderne », *Revue de Littérature comparée*, 1938, p. 411-435.

SINICOPRI (Giovanni), « Per la datazione delle novelle del Sercambi », *G.S.L.I.*, CXLI, LXXXI, 436 (1964), p. 548-556.

SINICOPRI (Giovanni), « Di un commento al Paradiso attribuito al Sercambi », *Italica* (A Homage to Dante), XLII (1965), 1.

SINICOPRI (Giovanni), « Le progressioni narrative nelle novelle del Sercambi », *Italica*, XLII (1965), 3, p. 218-223.

SPONGANO (Raffaele), *Due saggi sull'Umanesimo*, Firenze, Sansoni, 1964.

STICCO (Maria), *Il pensiero di san Bernardino da Siena*, Milano, 1924.

STICCO (Maria), *Arte e sincerità*, Milano, Vita e Pensiero, 1940, in-8°.

TATEO (Francesco), « Giovanni di Pagolo Morelli, *Ricordi* », *Convivium*, XXV (1957), 2, p. 233-235.

TATEO (Francesco), « Poggio Bracciolini e la dialogistica del Quattrocento », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia di Bari*, VII (1961).

TENENTI (Alberto), *La vie et la mort à travers l'art du 15e siècle*, Paris, Colin, 1952, 122 p. (« Cahiers des Annales »).

TENENTI (Alberto), *Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento*, Torino, Einaudi, 1957, in-8°, 512 p.

TENENTI (Alberto), « Giovanni di Paolo Morelli, *Ricordi* », *Annales E.S.C.*, XV (1950), 2, p. 397-400.

TOFFANIN (Giuseppe), *Storia dell'Umanesimo*, Bologna, Zanichelli, 1952, 3 vol. in-8°, VIII-179, XI-415, VII-202 p.

ULLMAN (Berthold Louis), « Leonardo Bruni and humanistic Historiography », *Medievalia et Humanistica*, 1946, 4, p. 45-61.

ULLMAN (Berthold Louis), *Studies in the Italian Renaissance*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1955, in-8°, 408 p.

ULLMAN (Berthold Louis), *The Humanism of Coluccio Salutati*, Padova, Antenore, 1963, in-8°, XVI-297 p.

*Umanesimo e scienza politica, Atti del Congresso Internazionale di Studi Umanistici, a cura di* E. Castelli, Milano, Marzorati, 1951, gd in-8°, XV-570 p.

VARANINI (Giulio), « Giovanni Morelli, *Ricordi* », *Lettres romanes*, XII (1958), 4, p. 435-436.

VARESE (Claudio), *Storia e politica nella prosa del Quattrocento*, Torino, Einaudi, 1961, in-8°, 294 p.

WEISE (Georg), « Der doppelte Begriff der Renaissance », *Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, XI (1933), p. 501 *sqq.*

WEISE (Georg), « Der Realismus des 15. Jahrhunderts und seine geistigen Voraussetzungen und Parralellen, » *Die Welt als Geschichte*, VIII (1942), p. 155 *sqq* et 300 *sqq.*

WEISE (Georg), *L'ideale eroico del Rinascimento e le sue premesse umanistiche*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1961, in-8°. XVI-349 p.

WEISS (Robert), « Lineamenti per una storia del primo umanesimo fiorentino », *Rivista storica italiana*, LX (1948), p. 349-366.

WEISS (Robert), *Il primo secolo dell'Umanesimo*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1949, gd in-8°, 172 p.

WEISS (Robert), « Un umanista antiquario : Cristoforo Buondelmonti », *Lett. It.*, XVI (1964), 2, p. 106-116.

WHITFIELD (J.H.), « Recension à Hans Baron, *The crisis of the Early Italian Renaissance* », *Modern Language Review*, LI (1956), 4, p. 607-609.

WOODWARD (W.H.), *La pedagogia del Rinascimento (1400-1600)*, Trad. ital. di E. Codignola e A. Lazzeri, Firenze, Valecchi, 1923, in-16, VIII-335 p.

ZIPPEL (G.), *Il Filelfo a Firenze*, Roma, Bocca, 1899, in-8°.

## C. — *Études philologiques*

AGENO (Franca), « *Scelta linguistica e reazione antiletteraria nel Morgante* », *Lett. It.*, VII (1955), p. 118 *sqq.*

BRATTÖ (Olaf), « L'anthroponymie et la diplomatique », *Romanica Gothoburgensia*, LXIII, 3.

BRATTÖ (Olaf), *Studi di antroponimia fiorentina*, Göteborg, Acta Universitatis, 1953.

BRATTÖ (Olaf), *Nuovi studi di antroponimia fiorentina*, Göteborg, Acta Universitatis, 1955.

CAPPONI (Gino), « Fatti relativi alla storia della nostra lingua », *Nuova Antologia*, XI, 1866,

CASTELLANI (Arrigo), « Nomi fiorentini del Dugento », *Zeitschrift für romanische Philologie*, LXXII (1956), p. 54-87.

CHIAPPELLI (Fredi), *Studi sul linguaggio del Machiavelli*, Firenze, Le Monnier, 1952, in-16, 136 p.

CONTINI (G.F.), « Schede su testi antichi », *Lingua nostra*, XII (1951), p. 63-66.

FOLENA (Gianfranco), *La crisi linguistica del Quattrocento e l'Arcadia di Jacopo Sannazzaro*, Firenze, Olschki, 1952, gd in-8°, XII-188 p.

GETTO (Giovanni), *Studio sul Morgante* (chap. IV, « L'avventura delle parole »), Milano, Marzorati, 1944, p. 123-172.

GHINASSI (Ghino), *Il volgare letterario nel Quattrocento e le Stanze del Poliziano*, Firenze, Le Monnier, 1957, XXIII-174 p.

HUBER (Karl), « Notizen zur Sprache des Quattrocento », *Vox Romanica*, XII (1951-1952), p. 1-20.

KRISTELLER (Paul Oskar), « L'origine e lo sviluppo della prosa volgare italiana », *Cultura neolatina*, X (1950), 2-3, p. 137-156.

MEYER-LUBKE (Wilhelm), « Zentripetale Krâfte im Sprachleben », in *Festschrift f. C.A. Becker, Hauptfragen der Romanistik*, Heidelberg, 1922, p. 126 *sqq.*

MIGLIORINI (Bruno), « Latino e volgare nel Quattrocento », *Lett. It.*, VI (1954), p. 321-335.

MIGLIORINI (Bruno), « Panorama dell'italiano trecentesco », *Rass. Lett. It.*, LVIII (1954), p. 1-35.

MIGLIORINI (Bruno), « Note sulla grafia italiana del Rinascimento », *Studi di filologia italiana*, XIII (1955), p. 259-296.

MIGLIORINI (Bruno), « Panorama dell'italiano quattrocentesco », *Rass. Lett. It.*, VII, LIX (1955), p. 193-231.

*Motti e Facezie del Piovano Arlotto, a cura* di G. Folena, Milano-Napoli, Ricciardi, 1953, in-8°, XXXVII-436 p.

NENCIONI (Giovanni), *Fra grammatica e retorica. Un caso di polimorfia della lingua letteraria dal sec. 13 al sec. 16*, Firenze, Olschki, 1955, in-8°, 183 p.

*Nuovi Testi Fiorentini del Dugento, con introduzione, trattazione linguistica e glossario a cura di* A. Castellani, Firenze, Sansoni, 1952, 2 vol., gd in-8°, 947 p.

RAJNA (Pio), « Le origini del certame coronario », in *Miscellanea Renier*, Torino, Loescher, 1912.

SCHIAFFINI (Alfredo), *Il mercante genovese nel medioevo e il suo linguaggio*, Genova, 1928, 28 p.

SCHIAFFINI (Alfredo), *Momenti di storia della lingua italiana*, Roma, Studium, 1953.

SPITZER (Leo), *Critica stilistica e storia del linguaggio*, Bari, Laterza, 1954, in-8°, 385 p.

SPONGANO (Raffaele), *Un capitolo di storia della nostra prosa d'arte*, Firenze, Sansoni, 1941, in-16, 40 p.

STUSSI (Alfredo), « Un testamento volgare scritto in Persia nel 1263 », *L'Italia dialettale*, XXV (1962), p. 23-37.

TERRACINI (Benvenuto), « Lingua libera e libertà linguistica », *Archivio glottologico italiano*, XXXVIII (1953), p. 154-189.

TERRACINI (Benvenuto), « L'aureo Trecento e lo spirito della lingua italiana », *G.S.L.I.*, CXXXIV (1957), p. 1-36.

*Testi fiorentini del Dugento e dei primi del Trecento, con introduzione, annotazioni linguistiche e glossario a cura di* A. Schiaffini, Firenze, Sansoni, 1954², gd in-8°, LVI-336 p.

*Testi non toscani del Trecento, a cura di* B. Migliorini *e* G. Folena, Modena, 1953, XXIV-189 p.

*Testi sangimignanesi del sec. 13 e della prima metà del sec. 14, con introduzione, glossario e indici onomastici a cura di* A. Castellani, Firenze, Sansoni, 1956, in-8°, 208 p.

# Index des noms de personnes

Les personnages dont le nom reprend soit celui de leur localité d'origine, soit le prénom du père, sont placés sous leur prénom.


Abélard Pierre, 369.
Accetanti Francesco, 410, 411.
Acciaiuoli Donato, 35, 221, 339.
Acciaiuoli Giovanni, 396, 399.
Acciaiuoli Lapa, 342.
Acciaiuoli Niccolò, 342.
Adimari Vieri, 137.
Agnolo di Jacopo, 391.
Alamanni Filippo, 363.
Albercati Niccolò, 272.
Albertano da Brescia, 96, 390, 424.
Alberti Antonio, 227, 246, 342, 394.
Alberti Benedetto, 34, 51, 66, 142, 152, 410.
Alberti Bernardo, 400.
Alberti Caterina, 58.
Alberti Francesco, 246.
Alberti Leon Battista, 44, 51, 103, 168, 217, 246, 284, 327, 334, 368, 373, 376, 387, 399.
Alberti Niccolaio, 256.
Alberti Piero, 363.
Alberti Tommaso, 281.
Alberto da Camerino, 362.
Albizzi Luca, 276.
Albizzi Maso, 34, 39, 132.
Albizzi Piero, 137.
Albizzi Rinaldo di Maso, 35, 361.
Alderotti Bonaccorso, 147.
Alessandra da Panzano, 386.
Alessandri Antonio, 282.
Alighieri Dante, 31, 84, 100, 117, 215, 234, 242, 286, 293, 294, 304, 307, 308, 311, 312, 354, 377, 386, 389, 390, 395, 401, 409, 410, 412, 413, 439.
Allegretti Ghinoccio, 427.
Allegretti Jacopo, 378.
Alphonse d'Aragon, 38.
Ambroise saint, 347.
Andrea di Francesco, 407.
Andrea di Ser Conte, 376.
Angelico Fra, 73.
Angelo da Perugia, 362.
Angiolieri Cecco, 306, 308.
Antonin saint, 45, 253-277, 335, 336, 339, 348.
Antonio da Cortona, 243.
Antonio da Ferrara, 308, 352.
Antonio d'Arezzo, 395.
Antonio da Panzano, 386.
Antonio da Tempo, 121.
Antonio del Rosso, 398, 416.
Antonio di Ser Chello, 364, 374.

Appiano Gherardo d', 37.
Appiano Jacopo d', 322.
Aragonese Alessandra, 409.
Argelli Gandolfo, 22.
Arese Andreuolo, 375.
Ariosto Lodovico, 157.
Aristote, 257, 267, 293, 307, 329, 330, 369, 377, 381, 386, 400, 401, 402, 411.
Arrighi Alessandro, 369.
Armagnac Bernard VII d', 37, 87.
Armagnac Jean III, 161, 323.
Augustin saint, 100, 117, 215, 308, 347, 369, 380, 413.
Aulu-Gelle, 414.
Aurispa Giovanni, 369, 370.

Bacchi della Lega Alberto, 210.
Bagnesi Giorgio, 80.
Balbani Bartolomeo, 276.
Baldi Guido, 80, 89, 207.
Baldini Giovanni, 423.
Bandini Domenico, 389.
Barbadoro Antonio, 369.
Barbaro Francesco, 298, 299, 379, 413.
Barbieri Gino, 259, 262.
Bardi Bardo, 410.
Baron Hans, 12, 19, 153, 166, 280.
Bartolo, 117.
Bartolo di Bellozzo, 397.
Bartolomeo della Mella, 375.
Bartolomei Niccolosio, 374.
Bartolomeo di Lazzaro, 408.
Bartolomeo del Corazza, 302, 345, 367, 395.
Barucci Michele, 92, 93.
Barzizza Antonio, 361.
Belcari Feo, 126.
Belfredegli Bernardo, 402.
Bellandi Simone, 392.
Bello di Ser Bartolomeo, 272.
Benedetto d'Arezzo, 400.
Benedetto da Carlona, 133.
Benoit XIII, 147.
Bensa Enrico, 18.
Bentivoglio Giovanni, 158.
Benvenuto da Imola, 116.
Bernard saint, 117, 307.
Bernardino da Siena san, 106, 253-277, 294, 331, 333, 347, 396.
Bernardo del Nero, 378.
Bernardo di Cino, 82, 87, 208.
Biliotti Giannozzo, 363.
Blum Robert, 414, 434.
Boattieri Piero, 116, 121.
Boccaccio Giovanni, 14, 16, 19, 72, 73, 74, 79, 95, 96, 105, 176, 177, 180, 181, 182, 183, 188, 189, 191, 194, 245, 290, 295, 304, 306, 308, 309, 311, 320, 344, 367, 368, 396, 397, 398, 399, 410, 411, 413, 414, 439.
Boèce, 100, 117, 293, 307, 386, 390, 401, 411, 412, 439.
Bomboni Paolo, 345.
Bonaccorso da Montemagno, 378.
Bonaccorsi Bonaccorso, 221.
Bonaccorsi Piero, 117.
Boninsegna di Matteo, 393.
Bonostrada Bono, 407.
Bonsi Giovanni, 270.
Bontempelli Massimo, 16.
Borgia Cesare, 163.
Botticelli Sandro, 73.
Boucicault Jean Le Maingre dit, 39, 146, 147.

Bracciolini Poggio, 153, 169, 365, 369, 379, 380, 371, 418, 420, 428, 441.
Branca Vittore, 15, 19, 41, 55, 71, 205, 240, 286, 396, 397, 398.
Brancacci Felice, 281.
Brigitte sainte, 342.
Bruni Lionardo, 117, 153, 169, 329, 365, 366, 367, 368, 369, 371, 375, 377, 379, 380, 402, 414, 419, 441.
Buonaccorsi Stefano, 117.
Buondelmonti Francesco, 396, 399.
Buondelmonti Manente, 342.
Buondelmonti Lorenzo, 134, 138.
Burchiello Domenico di Giovanni detto, 193, 246.
Busini Antonio, 66.

Cambini Giovanni, 116, 221.
Campori Lucia, 239.
Canigiani Giovanni, 326.
Capponi Gino, 17.
Capponi Gino di Neri, 34, 39, 131-150, 151, 153, 156, 159, 166, 170, 232, 236, 282, 325, 343, 442.
Capponi Giovanni, 397.
Capponi Neri di Gino, 35, 363.
Carducci Giosuè, 17.
Carlo d'Arezzo, 369.
Carlo di Battifolle, 223.
Castellani Arrigo, 15, 19.
Castellani Castellano, 116, 354.
Castellani Giovanni, 406.
Castellani Matteo, 299, 363.
Castelli Francesco, 410.
Casurchi Niccolò, 374.
Cavalcanti Giovanni, 34, 309, 310, 395, 398, 432.
Cavicciuli Gemma, 81.
Cecco d'Ascoli, 307.
Ceffini Salvestro, 427.
Celletti Ugo, 146.
César, 145, 414.
Chiari Alberto, 176, 246.
Chrysolaras Emmanuel, 362, 363.
Cicéron, 117, 282, 293, 307, 367, 376, 386, 401, 402, 406, 405, 411, 412, 413, 414, 429, 430, 439.
Cino da Pistoia, 408.
Colonna Egidio, 412.
Compagni Dino, 110, 132, 308, 316, 319.
Coppola Domenico, 126.
Corbinelli Angelo, 299, 361, 418.
Corbinelli Antonio, 408, 411, 413, 414, 415, 434, 435.
Corbinelli Bartolomeo, 365.
Corsini Filippo, 406.
Cossa Baldassare, 272.
Cristofano da Barberino, 127.
Croce Benedetto, 18.
Curtius Ernst-Robert, 157.

Dagomari Paolo, 386.
D'Ancona Alessandro, 171.
Dandolo Leonardo, 115.
Dati Goro, 16, 26, 44, 45, 115, 146, 148, 150, 151-173, 234, 283, 309, 316, 320, 322, 323, 324, 325, 329, 365, 368, 395, 420, 442, 444.
Dati Lionardo, 152, 232, 307.
Datini Francesco, 16, 18, 28, 113-130, 152, 220, 223, 271, 280, 283, 302, 342, 344, 367, 368, 388, 389, 390, 391, 392,

393, 394, 395, 396, 401, 406, 442, 443.
Datini Margherita, 128.
Davanzati Davanzato, 391.
Davanzati Giuliano, 402.
Davanzati Manetto, 391.
Davanzati Mariotto, 400.
Davanzati Suitella, 400.
Davidsohn Robert, 384.
Davizi Francesco, 305.
Debenedetti Salvatore, 383, 384.
Del Lungo Isidoro, 17.
Deo di Vanni, 408, 409, 411.
Diacre Paul, 356.
Dino del Garbo, 368.
Domenico di Giovanni, voir Burchiello.
Domenico di Salvestro, 116, 221.
Dominici Giovanni, 69, 118, 120, 124, 261, 296, 297, 311, 336, 347, 348, 378.
Donati Forese. 84.
Duras Charles III de, 156, 157, 159, 160, 161, 417.
Duras Ladislas de, 36, 37, 156, 280.

Édouard III d'Angleterre, 26.
Enoche d'Ascoli, 361.
Escarpit Robert, 12.
Épictète, 307.
Ésope, 58, 406, 411.
Euripide, 415.
Évrard de Béthune, 423.

Faba Guido, 124.
Fagni Filippo, 409.
Fanelli Vittorio, 414.
Fanfani Amintore, 383.
Febvre Lucien, 18, 251.
Federico da Siena, 261.
Fei Piero, 397, 427.
Ferrantini Alessandro, 310.
Fibonacci Lionardo, 408.
Ficino Marsilio, 307, 361.
Filelfo Francesco, 361, 363, 369, 370, 381, 402, 420, 440.
Filippo di Ser Giovanni, 66.
Folena Gianfranco, 150, 232.
Folchi Jacopo, 362.
Fortini Bartolomeo, 379.
Foscari Francesco, 38.
Foscolo Ugo, 157.
Fournier Martial, 272.
Francesco da Barberino, 116.
Francesco da Empoli, 255, 269.
Francesco d'Albizzo, 124.
Francesco del Corazza, 409.
Francesco d'Assisi San, 117.
Franklin Benjamin, 217.
Frescobaldi Lionardo, 303, 312, 317, 354.

Gaetani Antonio, 339.
Gambacorti Chiara, 118, 128, 237.
Gambacorti Giovanni, 39, 168.
Gambacorti Piero, 158, 322.
Garin Eugenio, 19, 153, 294, 374.
Gaspard da Bologna, 369.
Gentile di Baldassare, 272.
Getto Giovanni, 12.
Gherardo da Prato, 335.
Giacomo da Lentino, 301.
Gianfigliazzi Giovanni, 363.
Gianfigliazzi Rinaldo, 35, 137, 363.
Giotto, 71.
Giovanni da Imola, 361.

Giovanni dalle Celle, 117, 118, 120, 121, 128.
Giovanni da San Miniato, 373.
Giovanni di Fece, 408, 410.
Giovanni di Nardo da Prato, 408.
Giovanni di Ser Francesco, 389.
Giovanni Fiorentino, 176.
Girolami Gieri, 385.
Girolamo da san Miniato, 387.
Giustinian Lionardo, 124, 126.
Gonzaga Francesco, 115.
Gottschalk, 423.
Grayson Cecil, 399.
Grégoire saint, 117, 347.
Grégoire XII, 37, 85.
Grifoni Francesco, 364.
Guadagni Bernardo, 35.
Guadagni Migliore, 137.
Gualterus Anglicus, 423.
Guarino da Verona, 299, 361, 434.
Guasconi Biagio, 405.
Guasti Cesare, 16. 17.
Guicciardini Francesco, 284, 330, 357.
Guicciardini Luigi, 135, 138, 142.
Guicciardini Piero, 310.
Guidetti Cino, 423.
Guido da Polenta, 364.
Guido del Palagio, 115, 120, 121, 209, 220, 223, 227.
Guidotto da Bologna, 122.
Guinigi Giovanni, 410.
Guinigi Paolo, 280, 365, 410.
Guybleti Pierre, 272.

Hawkwood John, 37, 161, 323.
Henri II Plantagenet, 423.
Hérodote, 415.
Homère, 411.
Horace, 117, 386, 411, 413, 414.
Humières Mathieu d', 115.

Ildefonso di san Luigi, 15, 16, 17.
Isocrate, 415.

Jacopone da Todi, 117, 124, 394.
Jacopo del Rosso, 407, 411.
Jacopo della Lana, 242, 354, 395.
Jacopo di Bartolomeo da Castelsangiovanni, 146.
Jean XXIII, 37 (voir aussi Cossa Baldassare).
Jean-Baptiste saint, 171, 172.
Jean-Chrysostome, saint 172, 266, 267, 380.
Jean de Montreuil, 368, 371.
Jean de Garlande, 347.
Jean de Salisbury, 356.
Jean sans Peur, 242.
Jeanne de Naples, 159.
Jérome saint, 100, 117, 215, 308, 347, 394.

Kristeller Paul Oskar, 14.

Lanfredini Giovanni, 391.
Lanfredini Lanfredino, 344.
Lannoy Guillebert de, 302.
Lapi Niccolò, 409.
Lapo da Castiglionchio, 134, 137, 138, 258, 335.
Lapo Gianni, 116, 130.

Latini Brunetto, 116, 130, 302.
Le Goff Jacques, 318.
Lestocquoy Jean, 333.
Lionardo di Neri, 409.
Lippi Giovanni, 364.
Lorenzo del Bennino, 375.
Loschi Antonio, 374, 414.
Louis d'Anjou, 37, 115.
Luca da Panzano, 368.
Luca del Sera, 127, 391.
Lucain, 307, 386, 389, 401.
Ludovic de Bavière, 67.

Machiavelli Niccolò, 45, 163, 323, 294, 330, 357, 384, 384, 386.
Machiavelli Paolo, 304.
Malagonelle Caterina, 80.
Malpaghini Giovanni, 363.
Manelli Raimondo, 281, 325.
Manetti Giannozzo, 117, 319, 329, 369, 371, 376, 377, 440, 441.
Manfredi Guido, 364, 365.
Mariano Romano, 22, 29.
Marsuppini Carlo, 117.
Martelli Domenico, 404, 405.
Martines Lauro, 12, 14, 368, 383.
Martini Giovanni, 307.
Masuccio Salernitano, 193, 198.
Mattea da Panzano, 326.
Matteo del Ricco, 90.
Matteo di Jacopo da Firenze, 386.
Matthieu saint, 125.
Mauro, 20.
Mazzei Lapo, 16, 27, 43, 88, 109, 110, 113-130, 156, 175, 201, 220, 221, 222, 223, 227, 234, 266, 270, 271, 344, 367, 368, 383, 388, 390, 394, 395, 396, 406, 432, 442, 443.
Mazzei Lionardo, 394, 425.
Mazzei Piero, 388.
Mazzetti Sandro, 27.
Medici Cosimo il vecchio, 14, 27, 35, 36, 152, 272, 342, 361, 363, 376, 377, 379, 408, 410, 411, 413, 414, 415, 418, 434.
Medici Giovanni, 45, 143, 229, 272, 363.
Medici Lorenzo, 272, 299, 361.
Medici Piero, 304, 416.
Medici Salvestro, 32, 33, 35, 133, 142, 231.
Melis Federigo, 42, 113, 316, 390, 391, 392.
Merleau-Ponty Maurice, 393.
Michele di Gianni, 389.
Michele di Giovanni di ser Lotto, 392.
Michele di Lando, 33, 95, 140, 141.
Mocenigo Tommaso, 38.
Monaci Niccolò, 368.
Morelli Alberto, 69, 70, 385, 386.
Morelli Bartomolea, voir Morelli Mea.
Morelli Bartolomeo, 53, 61, 368.
Morelli Bernardo, 54.
Morelli Calandro, 53.
Morelli Giano, 54.
Morelli Giovanni di Jacopo, 51, 131, 396.
Morelli Giovanni di Pagolo, 16, 17, 53-76, 77, 79, 84, 88, 95, 103, 104, 105, 108, 110, 118, 122, 131, 147, 148, 150, 153, 154, 155, 157, 158, 164, 165, 166, 167, 171, 173, 195, 201,

202, 205, 207, 232, 237, 275, 283, 284, 285, 286, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 296, 298, 299, 311, 321, 322, 323, 324, 325, 327, 328, 341, 345, 347, 348, 385, 390, 398, 406, 424, 430, 442, 443, 444.
Morelli Giraldo, 53.
Morelli Gualberto, 71, 110.
Morelli Gualtieri, 53.
Morelli Mea, 71, 72, 385, 443.
Morelli Morello, 53.
Morelli Pagolo, 53.
Morelli Sandra, 385.
Morelli Uguccione, 384.
Morghen Raffaello, 326.
Morpurgo Salvatore, 214.
Muratori Lodovico, 15, 228, 232.

Naddo da Montecatini, 51, 80, 150, 236.
Nencioni Giovanni, 155.
Neri delle Riformagioni, 142, 231.
Niccoli Niccolò 362, 363, 371, 379, 419, 428.
Nicolas V, voir Tommaso da Sarzana.
Niccolini Ginevra, 385.
Niccolini Giovanni, 385.
Niccolini Lapo, 27, 50, 116, 152, 272, 315, 316, 326, 364, 441.
Niccolini Niccolaio, 273, 385.
Niccolini Otto, 378.
Niccolò da Tuderano, 364.
Niccolò da Uzzano, 34, 115, 151, 220, 364.
Niccolò della Luna, 403, 404, 405.
Niccolò di ser Dami, 376.
Nofri da Siena, 389.
Novati Francesco, 384.

Oderigo di Credi, 321.
Onesti Cristoforo, 362.
Ovide, 307, 401, 406, 411, 413, 414, 439.

Pace da Certaldo, 95, 214.
Palmieri Matteo, 285, 298, 299, 362, 373, 377, 400, 416.
Pandolfini Agnolo, 283.
Pandolfini Pandolfo, 362.
Pantaleone, 20.
Paolo da Certaldo, 51, 95-111, 153, 162, 175, 215, 216, 266, 268, 274, 275, 283, 286, 287, 288, 289, 290, 295, 296, 321, 324, 327, 328, 329, 385, 406, 430, 441, 442, 443.
Panzano Luca da, 16.
Parenti Marco, 270, 289 312, 313, 390.
Parenti Piero, 413.
Passaggeri Rolandino, voir Passeggeri.
Passeggeri Rolandino, 116, 220.
Paul saint, 117, 226, 394.
Pazzi Andrea, 379.
Pecori Piero, 398.
Pegolotti Francesco, 316.
Petrarca Francesco, 307, 308, 375, 377, 401, 410, 411, 413, 414, 432, 439.
Petrucci Federigo, 258.
Philippe de Valois, 26.
Philippe le Bel, 26.
Philippe le Hardi, 26.

Piero da Siena, 389.
Piero di ser Piero, 364.
Pierozzi Niccolò, 253.
Pieruzzi Filippo, 117.
Pietro d'Ancarano, 258.
Pietro da Montevarchi, 364.
Piloti Emmanuelle, 181, 302.
Pirenne Henri, 383.
Pitti Bonaccorso, 77-94, 120, 122, 123, 132, 133, 134, 141, 142, 143, 150, 151, 155, 156, 157, 209, 211, 212, 213, 220, 284, 303, 306, 314, 315, 319, 320, 342, 363, 368, 369, 371, 396, 399, 406, 443.
Pitti Luca, 364.
Pitti Neri, 82.
Platon, 377, 415.
Pline l'Ancien, 414.
Plutarque, 299, 361.
Polo Marco, 23, 29.
Portinari Bernardo, 118, 119, 120.
Portinari Giovanni, 118, 119, 120.
Pratesi Luigi, 154, 157, 233.

Quintilien, 72, 369, 411, 412, 413.

Raffacani Lorenzo, 146.
Redusio da Quero Andrea, 121.
Renier Rodolfo, 176, 180, 239, 240, 247.
Renouard Yves, 11, 18, 20, 26, 106, 279, 318, 372.
Ricci Ardingo, 314.
Ricci Donato, 67.
Ricci Saminiato, 315, 316, 319.
Ridolfi Antonio, 138.
Ridolfi Bartolomeo, 281, 338.
Ridolfi Lorenzo, 253-277, 335, 368.
Rigoli Rigo, 364.
Robert de Bavière, 37, 67, 83, 88, 90, 154, 155, 166, 211, 417.
Rodolico Niccolò, 136.
Rondinelli Alessandro, 335.
Rondinelli Giovanni, 326.
Rondinelli Vieri, 326.
Rossi Roberto, 361, 377.
Rucellai Giovanni, 276, 282, 283, 298, 303, 307, 311, 327, 344, 361, 368.
Rucellai Pandolfo, voir Rucellai (fra Santi).
Rucellai Paolo, 303, 319.
Rucellai fra Santi, 253-277, 337.
Russo Luigi, 176, 193, 240.
Rustichi Antonio, 384, 385, 387, 388, 390, 391, 396. 422.
Rustichi Lionardo, 385, 387.
Rustichi Marabottino, 388.
Rustichi Stefano, 385, 387.

Sacchetti Franco, 14, 81, 83, 84, 97, 101, 102, 153, 172, 176, 179, 180, 182, 183, 184, 187, 192, 195 201 216, 239, 244, 245, 306, 315, 321, 329.
Sacchetti Giannozzo, 308, 352.
Saitta Giovanni, 380.
Salimbeni Salimbene, 22, 42.
Salluste, 117, 307, 401, 411, 412, 413, 439.
Salutati Antonio, 368, 371.
Salutati Bonifazio, 367.

Salutati Lino, Coluccio, 115, 116, 117, 118, 130, 221, 231, 341, 362, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 389, 406, 417, 418, 420, 440, 441.
Salutati Lionardo, 367.
Salutati Piero, 389.
Salviati Jacopo, 16, 280, 284, 343.
Sapegno Natalino, 176.
Sapori Armando, 15, 18, 26, 273, 279, 317, 383.
Sassetti Bartolo, 391, 392.
Sassetti Federigo, 389.
Sassetti Paolo, 274, 346, 381, 391, 397, 409, 410.
Savonarola Girolamo, 265.
Scaramella Giovanni, 228.
Schiaffini Alfredo, 15, 19.
Segre Cesare, 71.
Sénèque, 96, 117, 222, 293, 294, 307, 390, 401, 413, 429, 439.
Servius, 402.
Sigoli Simone, 312, 317, 318, 320, 323, 354.
Sercambi Giglio, 242.
Sercambi Giovanni, 102, 170, 175-198, 239, 240, 242, 244, 245, 246, 274, 309, 395, 409, 412, 413, 433, 443.
Sercambi Jacopo, 239.
Sermini Gentile, 176, 198.
Siminetti Bartolo, 134, 138.
Simone d'Andrea, 127.
Sirigatti Lapo, voir Niccolini Lapo.
Soldani Antonio, 400.
Soldanieri Niccolò, 242.
Sombart Werner, 18, 383.
Sozomeno, 362.
Spini Doffo, 386, 397, 399.
Spini Simona, 386.
Spinola Bartolomeo, 371.
Stace, 386, 411.
Staël Madame de, Anne Necker dite, 11.
Stefano da Bibbiena, 376.
Stefani Marchionne di Coppo, 133, 136, 139, 305, 318, 338.
Stefani Vanni, 77.
Sticco Maria, 83.
Stoldo di Lorenzo, 391.
Strozzi Alessandra, 270, 284, 285, 286, 302, 319, 328, 331, 338, 389, 424, 434.
Strozzi Antonio, 390.
Strozzi Bartolomeo, 362.
Strozzi Benedetto, 281, 282, 369.
Strozzi Bingieri, 344.
Strozzi Carlo, 133, 134, 288.
Strozzi Filippo, 289, 302, 304, 313, 319, 389.
Strozzi Giovanni, 344, 372, 400 428.
Strozzi Lionardo, 326, 409.
Strozzi Lorenzo, 328.
Strozzi, Marco, 398.
Strozzi Matteo di Matteo, 273, 289, 389.
Strozzi Matteo di Simone, 281, 299, 310, 326, 327, 338, 369, 401, 402, 403, 404, 405, 429, 439.
Strozzi Niccolò, 369.
Strozzi Nofri, 369, 400, 402.
Strozzi Palla di Palla, 327.
Strozzi Palla di Nofri, 362, 363, 364, 371, 377, 379, 408, 410, 411, 413, 414, 415, 434.
Strozzi Paolo, 394.
Strozzi Piero, 326.
Strozzi fra Piero, 269.

Strozzi Simone, 282, 305, 371.
Strozzi Tommaso, 136.
Suétone, 413.

Tacite, 413.
Taine Hippolyte, 12.
Tedaldi Pieraccio, 308.
Thomas d'Aquin saint, 117, 256, 257, 262.
Tite-Live, 58, 117, 401, 411.
Tinghi Matteo dello Scelto, 78, 83, 90.
Tommasini Lodovico, 397.
Tommaso da Sarzana, 361.
Tommaso di Sacchomino, 372.
Torelli Torello, 117.
Torini Agnolo, 223.
Trajan, 322, 356.
Traversari Ambrogio, 117.
Trenta Federigo, 408, 410.

Uberti Fazio degli, 307.
Urbain V, 160.
Uso di Mare, Manello, 371.

Valère-Maxime, 100, 215, 411, 413.
Valori Niccolò, 364.
Varese Claudio, 12, 19, 152, 153, 155, 166, 173.
Vecchietti Ugo, 408, 412, 413.
Vegio Maffeo, 298, 299, 361.
Velluti Donato, 273, 285, 331, 340, 343, 345.
Vergerio Pier Paolo, 297, 298, 299, 361, 365, 376.
Vespasiano da Bisticci, 117, 131, 361, 363, 369, 371, 375, 379.
Vettori Francesco, 294, 362.
Villani Filippo, 323, 367, 368.
Villani Giovanni, 25, 43, 132, 168, 209, 280, 302, 304, 311, 343, 367, 373, 384, 399, 411, 439.
Villani Matteo, 268, 368.
Virgile, 117, 234, 293, 294, 386, 389, 390, 401, 411, 413, 414.
Visconti Bernabò, 36, 159, 168, 309, 322.
Visconti Filippo Maria, 36, 38.
Visconti Gabriele Maria, 147.
Visconti Galeazzo, 36.
Visconti Giangaleazzo, 36, 37, 38, 51, 67, 115, 136, 137, 144, 145, 156, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 165, 320, 418, 420.
Visconti Giovanni, 36.
Vittorino da Feltre, 361.
Viviani Viviano, 367.

Weber Max, 18, 103, 217.

Xénophon, 415.

Zaccaria Benedetto, 24.
Zambeccari Pellegrino, 373.
Zanobi da Strada, 368.
Zembrino da Pistoia, voir Sozomeno.

# TABLE DES MATIÈRES

Abréviations courantes ..... 9
Avant-propos ..... 11
Notes de l'avant-propos ..... 14

## INTRODUCTION

**Les marchands italiens dans l'histoire de la critique historique, littéraire et philologique** ..... 15
Préoccupations généalogiques, linguistiques et morales du 18e et du 19e siècle. Croyance en la vérité historique du témoignage des marchands écrivains. Après le mépris de l'école crocienne, le renouveau d'intérêt historique, littéraire et philol ɔgique de l'époque contemporaine.

**Les marchands italiens du Moyen Age** ..... 20
Définition du marchand. Le 11e siècle. L'expansion du 12e et du 13e siècle. L'apogée : fin du 13e - début du 14e siècle. Les crises du milieu du 14e siècle et le témoignage des marchands écrivains. Marchands « de terre » et marchands « de mer ».

**Florence sous le gouvernement de l'oligarchie marchande**.... 31
Affirmation politique des marchands florentins. Guerre des Huit Saints et révolte des *Ciompi*, retour au pouvoir des Arts Majeurs, moyens de domination des oligarques, leur chute. Politique extérieure des optimates. Expansion de Florence en Italie Centrale.

**Notes de l'introduction** ..... 40

## PREMIÈRE PARTIE

## LES MARCHANDS ÉCRIVAINS

Tendances dominantes, portraits psychologiques et littéraires

**Du livre de commerce à l'œuvre littéraire** ..... 49
Les livres de commerce. Les *ricordanze*. Importance accordée par les marchands à leurs livres de raison.

**I. Marchands mémorialistes : Giovanni di Pagolo Morelli et ses « Mémoires »** ..... 53
La famille Morelli. Soucis pratiques des *Ricordi* et *sermo cotidianus*. Préoccupations particulières de Morelli et « tension linguistique ». Passions marchandes et politiques et tonalité réaliste et épique. Douleurs familiales et *topoi* du discours de condoléances. Art littéraire et préoccupations marchandes.

**II. Marchands mémorialistes (II) : Bonaccorso Pitti et sa « Cronica »** ..... 77
Pitti et Morelli. Pitti est-il un aventurier ? C'est aussi un marchand. Le langage de Pitti : priorité au verbe. Goût de l'action et égocentrisme, leurs manifestations dans la *Cronica*. Structures temporelles et spatiales du monde de Pitti. Quelques passages particulièrement remarquables.

**III. Marchands moralistes : Paolo da Certaldo et le « Livre de la Vie Honnête »** ..... 95
Paolo da Certaldo, marchand de médiocre envergure. Fidélité aux formules proverbiales et effort pour les adapter. Culture de Paolo et élaboration de certains passages du *Traité* : une pensée qui se cherche. *Praxis* marchande : mesure et prudence. Fidélité à la morale chrétienne. Ambiguïté du *Libro* pris entre le sens de l'intérêt individuel et terrestre et les superstructures religieuses.

**IV. Marchands moralistes (II) : Ser Lapo Mazzei et Francesco Datini** ..... 113
Heurt des morales marchandes et chrétiennes dans la correspondance Mazzei-Datini. Biographie et mentalité des deux hommes. La culture des notaires et celle de Lapo en particulier. Les épîtres de Lapo se distinguent du *sermo cotidianus* propre

aux lettres de marchands florentins : Lapo est un bon « prédicateur ». Originalité de l'inspiration ascético-mystique de Mazzei.

V. **Marchands historiographes : Gino di Neri Capponi et les marchands chroniqueurs** ..... 131
L'historiographie marchande. Gino di Neri Capponi chroniqueur et chef de la faction oligarchique. Parataxe et *prosa cronachistica*. Esprit polémique du *Tumulto* : haine de Capponi pour les *Ciompi* et condamnation des « démocrates ». Ton plus littéraire des *Commentari*. La guerre et la raison de commerce. Froideur et objectivité : vers une conception autonome de la politique. Originalité des ouvrages historiques de Capponi.

VI. **Marchands historiographes (II) : Goro Dati et l' « Istoria di Firenze »** ..... 151
Thèmes centraux de l'*Istoria* : les événements qui ont fait Florence. Goro Dati est un marchand et un homme politique médiocres. Maîtrise littéraire de Dati. Traces de pensée médiévale et modernité de l'*Istoria*. L'idéal de *libertas*. Importance accordée par Dati aux infrastructures économiques. Sentiment marchand de la beauté.

VII. **Un marchand conteur : Giovanni Sercambi et son « Novelliero »**..... 175
La nouvelle, « genre » littéraire bourgeois. Obscénité et réalisme du *Novelliero*. Structures spatiales et temporelles de l'univers mercantile de Sercambi. Prédominance des instincts et de la violence. Triomphe de l'anecdotique.

**Notes de la première partie** ..... 199

## DEUXIÈME PARTIE

## L'HUMANISME MARCHAND

**Introduction** ..... 251

I. **Affaires et foi : l'usure**..... ..... 253
Importance de la question des rapports entre « raison de commerce » et éthique chrétienne. Théories médiévales concer-

nant le prêt à intérêt. La question devient aiguë au début du 15e siècle. Théoriciens du début du 15e siècle : Ridolfi, Antonin de Florence, Bernardin de Sienne. Défiance traditionnelle de l'Église envers les marchands et reconnaissance publique de l'intérêt du commerce au début du Quattrocento. Attitude des marchands à l'égard des sanctions ecclésiastiques : du doute à la dissimulation et à l'indifférence. Les marchands et Dieu. Laïcisation de la *mens mercatoris*.

II. **Affaires et société : la pédagogie marchande** ..... 279
Idéal marchand de la *socialitas* : patrie et famille. Nouveauté de la pensée pédagogique bourgeoise : souci des enfants comme tels, douceur des méthodes, formation pratique, importance accordée à la culture classique. Coïncidences non fortuites entre les intuitions pédagogiques des marchands et la méthode des humanistes.

III. **Affaires et place de l'homme dans le monde : « fortuna », « ragione », « prudenza »** ..... 301
*Fortuna* comme tempête, hasards, Fortune, ou la pénétration du sentiment de l'imprévisible dans la mentalité marchande au début du 15e siècle. *Ragione* comme calcul, justice et raison, ou la rationalité de la *mens mercatoris*. *Prudenza* comme effort en vue de modifier le cours des choses par une constante adaptation aux circonstances et de réaliser pratiquement le bonheur individuel.

**Notes de la deuxième partie** ..... 331

## TROISIÈME PARTIE

## MARCHANDS ET HUMANISME

I. **Marchands et humanistes** ..... 361
Les marchands emploient les humanistes comme précepteurs, professeurs au *Studio*, notaires et fonctionnaires municipaux. Ils éprouvent pour les nouveaux intellectuels estime reconnaissance et amitié. Les humanistes développent les intuitions des marchands : ils insistent sur l'importance de la vie active, magnifient la *libertas* et le sens civique.

Ils reconnaissent la dignité du commerce et de l'industrie, célèbrent l'esprit de lucre.

**II. Formation intellectuelle et culture des marchands** ..... 383
L'école communale, école marchande. Enseignement primaire et secondaire, enseignement technique. Culture élémentaire et culture technique. Culture littéraire en « vulgaire » : Dante, Boccace, Villani, Alberti. Culture latine des marchands humanistes. Inventaires de bibliothèques marchandes florentines de la fin du Moyen Age.

**Notes de la troisième partie** ..... 416

**Conclusion** ..... 437
L'expansion florentine au début du 15e siècle. Raisons de commerce, d'État et de famille. Culture marchande. Colloque entre marchands et humanistes. Qualités littéraires originales des marchands écrivains. Les humanistes magnifient la *praxis* nouvelle des hommes d'affaires florentins. Nouveaux intellectuels et marchands fondent ensemble la Renaissance. Leurs intuitions et leurs découvertes sont riches de prolongements durables.

**Bibliographie** ..... 447

**Index des noms de personnes** ..... 475